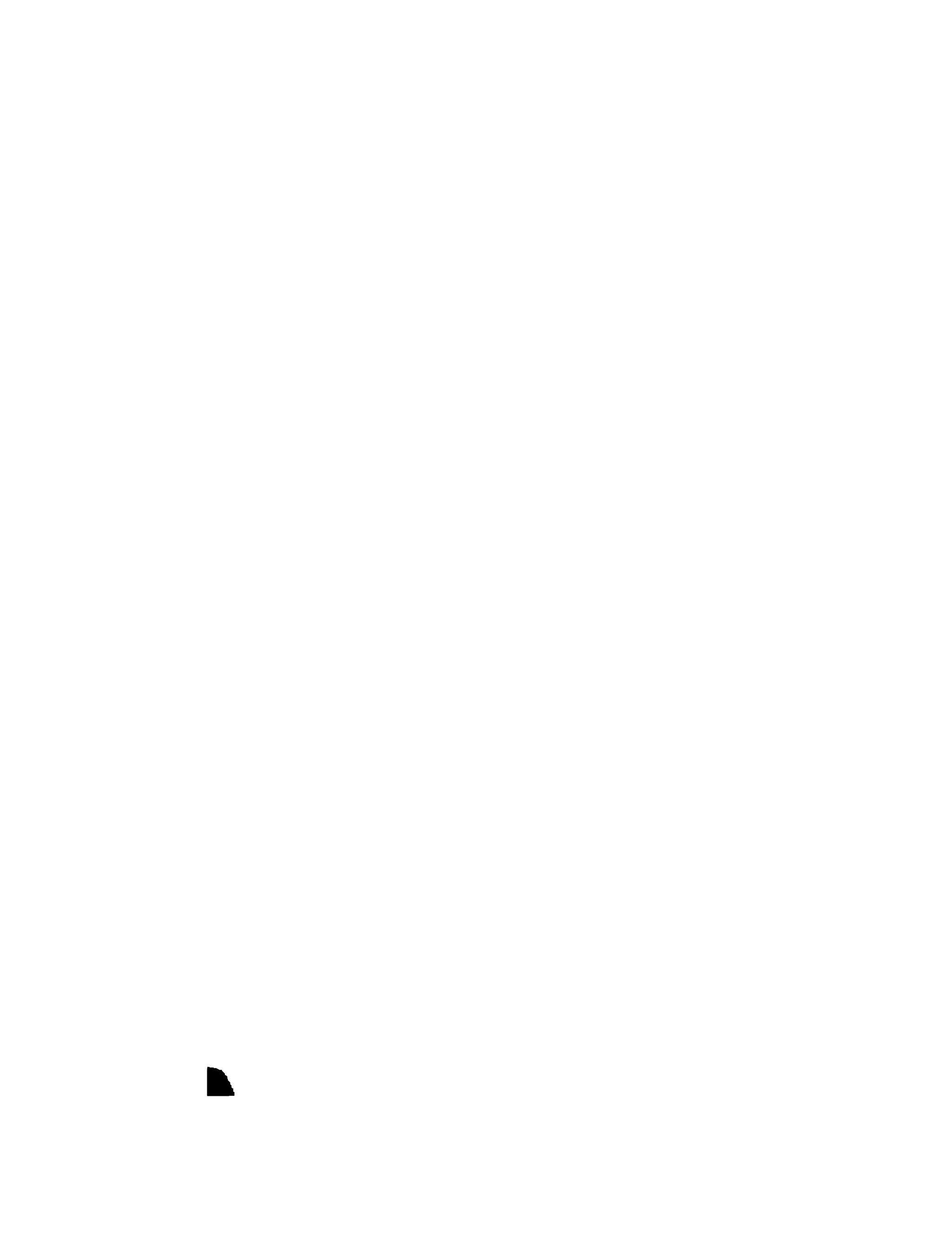
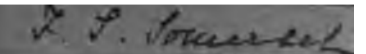






VOYAGE

EN ORIENT.

PAR

ALPHONSE DE LAMARTINE,

(MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.)

TOME PREMIER.



Bruxelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.

HAUMAN ET COMP^ie.

1838

SOUVENIRS, IMPRESSIONS,

PENSÉES ET PAYSAGES,

PENDANT UN

VOYAGE EN ORIENT.

TOME PREMIER.

SOUVENIRS, IMPRESSIONS,

PENSÉES ET PAYSAGES,

PENDANT UN

VOYAGE EN ORIENT.

PAR

ALPHONSE DE LAMARTINE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME PREMIER.

Bruxelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.

HAUMAN ET COMP^{ie}.

1838

AVERTISSEMENT.

Ceci n'est ni un livre, ni un voyage : je n'ai jamais pensé à écrire l'un ou l'autre. Un livre, ou plutôt un poëme sur l'Orient, M. de Châteaubriand l'a fait dans l'*Itinéraire;* ce grand écrivain et ce grand poëte n'a fait que passer sur cette terre de prodiges, mais il a imprimé pour toujours la trace du génie sur cette poudre que tant de siècles ont remuée. Il est allé à Jérusalem en pèlerin et en chevalier, la Bible, l'Évangile et les Croisades à la main. J'y ai passé seulement en poëte et en philosophe ; j'en ai rapporté de profondes impressions dans mon cœur, de hauts et de terribles enseignements dans mon esprit. Les études que j'y ai faites sur les religions, l'histoire, les mœurs, les traditions, les phases

de l'humanité, ne sont pas perdues pour moi. Ces études qui élargissent l'horizon si étroit de la pensée, qui posent devant la raison les grands problèmes religieux et historiques, qui forcent l'homme à revenir sur ses pas, à scruter ses convictions sur parole, à s'en formuler de nouvelles ; cette grande et intime éducation de la pensée par la pensée, par les lieux, par les faits, par les comparaisons des temps avec les temps, des mœurs avec les mœurs, des croyances avec les croyances, rien de tout cela n'est perdu pour le voyageur, le poëte ou le philosophe ; ce sont les éléments de sa poésie et de sa philosophie à venir. Quand il a amassé, classé, ordonné, éclairé, résumé l'innombrable multitude d'impressions, d'images, de pensées, que la terre et les hommes parlent à qui les interroge; quand il a mûri son âme et ses convictions, il parle à son tour, et, bonne ou mauvaise, juste ou fausse, il donne sa pensée à sa génération, ou sous la forme de poëme, ou sous la forme philosophique. Il dit son mot, ce mot que tout homme qui pense est appelé à dire. Ce moment viendra peut-être pour moi ; il n'est pas venu encore.

Quant à un voyage, c'est-à-dire à une description complète et fidèle des pays qu'on a parcourus, des événements personnels qui sont arrivés au voyageur, de l'ensemble des impressions des

lieux, des hommes et des mœurs, sur eux, j'y ai encore moins songé. Pour l'Orient, cela est fait aussi; cela est fait en Angleterre, et cela se fait en France en ce moment, avec une conscience, un talent et un succès que je n'aurais pu me flatter de surpasser. M. de Laborde écrit et dessine avec le talent du voyageur en Espagne, et le pinceau de nos premiers artistes. M. Fontanier, consul à Trébisonde, nous donne successivement des portraits exacts et vivants des parties les moins explorées de l'empire ottoman. Et la Correspondance d'Orient par M. Michaud, de l'Académie française, et par son jeune et brillant collaborateur, M. Poujoulat, satisfait complétement à tout ce que la curiosité historique, morale et pittoresque, peut désirer sur l'Orient. M. Michaud, écrivain expérimenté, homme fait, historien classique, enrichit la description des lieux qu'il parcourt de tous les souvenirs, vivants pour lui, des croisades; il fait la critique des lieux par l'histoire, et de l'histoire par les lieux; son esprit mûr et analytique se fait jour à travers le passé comme à travers les mœurs des peuples qu'il visite, et répand le sel de sa piquante et gracieuse sagesse sur les mœurs, les coutumes, les civilisations qu'il parcourt; c'est l'homme avancé en intelligence et en années, conduisant le jeune homme par la main et

lui montrant, avec le sourire de la raison et de l'ironie, des scènes nouvelles pour lui. M. Poujoulat est un poëte et un coloriste; son style, frappé de l'impression et de la teinte des lieux, les réfléchit tout éclatants et tout chauds de la lumière locale. On sent que le soleil d'Orient luit et échauffe encore dans sa pensée jeune et féconde, pendant qu'il écrit à son ami; ses pages sont des blocs du pays même, qu'il nous rapporte tout rayonnants de leur splendeur native. La diversité de ces deux talents s'achevant l'un par l'autre, fait de la Correspondance d'Orient le recueil le plus complet que nous puissions désirer sur cet admirable pays; c'est aussi la lecture la plus variée et la plus attrayante.

Pour la géographie, nous avons peu de choses encore; mais les travaux de M. Caillet, jeune officier d'état-major que j'ai rencontré en Syrie, seront sans doute publiés bientôt, et compléteront pour nous le tableau de cette partie du monde. M. Caillet a passé trois ans à explorer l'île de Cypre, la Caramanie, les différentes parties de la Syrie, avec ce zèle et cette intrépidité qui caractérisent les officiers instruits de l'armée française. Rentré depuis peu dans sa patrie, il lui rapporte des notions qui eussent été bien utiles à l'expédition de Bonaparte et qui peuvent en préparer d'autres.

Les notes que j'ai consenti à donner ici aux lecteurs n'ont aucun de ces mérites. Je les livre à regret ; elles ne sont bonnes à rien qu'à mes souvenirs ; elles n'étaient destinées qu'à moi seul. Il n'y a là ni science, ni histoire, ni géographie, ni mœurs ; le public était bien loin de ma pensée quand je les écrivais : et comment les écrivais-je ? Quelquefois à midi, pendant le repos du milieu du jour, à l'ombre d'un palmier ou sous les ruines d'un monument du désert ; plus souvent le soir, sous notre tente battue du vent ou de la pluie, à la lueur d'une torche de résine ; un jour dans la cellule d'un couvent maronite du Liban ; un autre jour au roulis d'une barque arabe, ou sur le pont d'un brick, au milieu des cris des matelots, des hennissements des chevaux, des interruptions, des distractions de tout genre d'un voyage sur terre ou sur mer ; quelquefois huit jours sans écrire ; d'autres fois perdant les pages éparses d'un album déchiré par les chakals, ou trempé de l'écume de la mer.

Rentré en Europe, j'aurais pu, sans doute, revoir ces fragments d'impressions, les réunir, les proportionner, les composer et faire un voyage comme un autre. Mais, je l'ai déjà dit, un voyage à écrire n'était pas dans ma pensée. Il fallait du temps, de la liberté d'esprit, de l'attention, du travail; je n'avais rien de tout cela à donner. Mon

cœur était brisé, mon esprit était ailleurs, mon attention distraite, mon loisir perdu; il fallait ou brûler ou laisser aller ces notes telles quelles. Des circonstances inutiles à expliquer m'ont déterminé à ce dernier parti; je m'en repens, mais il est trop tard.

Que le lecteur les ferme donc avant de les avoir parcourues, s'il y cherche autre chose que les plus fugitives et les plus superficielles impressions d'un voyageur qui marche sans s'arrêter. Il ne peut y avoir un peu d'intérêt que pour des peintres; ces notes sont presque exclusivement pittoresques; c'est le regard écrit, c'est le coup d'œil d'un passager assis sur son chameau ou sur le pont de son navire, qui voit fuir des paysages devant lui, et qui, pour s'en souvenir le lendemain, jette quelques coups de crayon sans couleur sur les pages de son journal. Quelquefois le voyageur, oubliant la scène qui l'environne, se replie sur lui-même, se parle à lui-même, s'écoute lui-même penser, jouir ou souffrir; il grave aussi alors un mot de ses impressions lointaines, pour que le vent de l'Océan ou du désert n'emporte pas sa vie tout entière, et qu'il lui en reste quelque trace dans un autre temps, rentré au foyer solitaire, cherchant à ranimer un passé mort, à réchauffer des souvenirs froids, à renouer les chaînons d'une vie que les

événements ont brisée à tant de places. Voilà ces notes : de l'intérêt, elles n'en ont point ; du succès, elles ne peuvent point en avoir ; de l'indulgence, elles n'ont que trop de droits à en réclamer.

VOYAGE

EN ORIENT.

(1832 — 1833.)

—*Marseille*, 20 *mai* 1832. — Ma mère avait reçu de sa mère au lit de mort une belle bible de Royaumont dans laquelle elle m'apprenait à lire, quand j'étais petit enfant. Cette bible avait des gravures de sujets sacrés à toutes les pages. C'était Sara, c'était Tobie et son ange, c'était Joseph, ou Samuel, c'était surtout ces belles scènes patriarcales où la nature solennelle et primitive de l'Orient était mêlée à tous les actes de cette vie simple et merveilleuse des premiers hommes. Quand j'avais bien récité ma leçon et lu à peu près sans faute la demi-page de l'Histoire Sainte, ma mère décou-

vrait la gravure, et, tenant le livre ouvert sur ses genoux, me la faisait contempler en me l'expliquant pour ma récompense. Elle était douée par la nature d'une âme aussi pieuse que tendre, et de l'imagination la plus sensible et la plus colorée; toutes ses pensées étaient sentiments, tous ces sentiments étaient images; sa belle et noble et suave figure réfléchissait, dans sa physionomie rayonnante, tout ce qui brûlait dans son cœur, tout ce qui se peignait dans sa pensée; et le son argentin, affectueux, solennel et passionné de sa voix, ajoutait à tout ce qu'elle disait un accent de force, de charme et d'amour qui retentit encore en ce moment dans mon oreille, hélas, après six ans de silence! La vue de ces gravures, les explications et les commentaires poétiques de ma mère, m'inspiraient dès la plus tendre enfance des goûts et des inclinations bibliques; de l'amour des choses au désir de voir les lieux où ces choses s'étaient passées, il n'y avait qu'un pas. Je brûlais donc, dès l'âge de huit ans, du désir d'aller visiter ces montagnes où Dieu descendait; ces déserts où les Anges venaient montrer à Agar la source cachée pour ranimer son pauvre enfant banni et mourant de soif; ces fleuves qui sortaient du Paradis terrestre; ce ciel où l'on voyait descendre et monter les anges sur l'échelle de Jacob. Ce désir ne s'était jamais éteint en moi : je rêvais toujours, depuis, un voyage en Orient, comme un grand acte de ma vie intérieure; je construisais éternellement dans ma

pensée une vaste et religieuse épopée dont ces beaux lieux seraient la scène principale ; il me semblait aussi que les doutes de l'esprit, que les perplexités religieuses, devaient trouver là leur solution et leur apaisement. Enfin, je devais y puiser des couleurs pour mon poëme ; car la vie pour mon esprit fut toujours un grand poëme, comme pour mon cœur elle fut de l'amour. Dieu, Amour et Poésie sont les trois mots que je voudrais seuls gravés sur ma pierre, si je mérite jamais une pierre.

Voilà la source de l'idée qui me chasse maintenant vers les rivages de l'Asie. Voilà pourquoi je suis à Marseille et je prends tant de peine pour quitter un pays que j'aime, où j'ai des amis, où quelques pensées fraternelles me pleureront et me suivront.

— *Marseille, 22 mai.* — J'ai nolisé un navire de 250 tonneaux, de 16 hommes d'équipage. Le capitaine est un homme excellent. Sa physionomie m'a plu. Il a dans la voix cet accent grave et sincère de la probité ferme et de la conscience nette ; il a de la gravité dans l'expression de la physionomie, et dans le regard ce rayon droit, franc et vif, symptôme certain d'une résolution prompte, énergique et intelligente. C'est de plus un homme doux, poli et bien élevé. Je l'ai examiné avec le soin que l'on doit naturellement apporter dans le choix d'un homme à qui l'on va confier non-seu-

lement sa fortune et sa vie, mais la vie de sa femme et d'un enfant unique, où la vie des trois êtres est concentrée dans une seule. Que Dieu nous garde et nous ramène !

Le navire se nomme *l'Alceste*. Le capitaine est M. Blanc, de la Ciotat. L'armateur est un des plus dignes négociants de Marseille, M. Bruno-Rostand. Il nous comble de prévenances et de bontés. Il a résidé lui-même longtemps dans le Levant. Homme instruit et capable des emplois les plus éminents ; dans sa ville natale, sa probité et ses talents lui ont acquis une considération égale à sa fortune. Il en jouit sans ostentation, et, entouré d'une famille charmante, il ne s'occupe qu'à répandre parmi ses enfants les traditions de loyauté et de vertu. Quel pays que celui où l'on trouve de pareilles familles dans toutes les classes de la société ! Et quelle belle institution que celle de la famille qui protége, conserve, perpétue la même sainteté de mœurs, la même noblesse de sentiments, les mêmes qualités traditionnelles dans la chaumière, dans le comptoir ou dans le château !

— 25 *mai*. — Marseille nous accueille comme si nous étions des enfants de son beau ciel ; c'est un pays de générosité, de cœur et de poésie d'âme ; ils reçoivent les poëtes en frères ; ils sont poëtes eux-mêmes, et j'ai trouvé parmi les hommes du commun de la société, de l'académie, et parmi les jeunes gens qui entrent à peine dans la vie, une

foule de caractères et de talents qui sont faits pour honorer non-seulement leur patrie, mais la France entière. — Le midi et le nord de la France me paraissent, sous ce rapport, bien supérieurs aux provinces centrales. L'imagination languit dans les régions intermédiaires, dans les climats trop tempérés; il lui faut des excès de température. La poésie est fille du soleil ou des frimas éternels : Homère ou Ossian, le Tasse ou Milton.

— 28 *mai.* — J'emporterai dans mon cœur une éternelle mémoire de la bienveillance des Marseillais. Il semble qu'ils veuillent augmenter en moi ces angoisses qui serrent le cœur quand on va quitter la patrie sans savoir si on la reverra jamais. Je veux emporter aussi les noms de ces hommes qui m'ont le plus particulièrement accueilli, et dont le souvenir me restera comme la dernière et douce impression du sol natal : M. J. Freyssinet, M. de Montgrand, MM. de Villeneuve, M. Vangaver, M. Autran, M. Dufeu, M. Jauffret, etc., etc., tous hommes distingués par une qualité éminente du cœur et de l'esprit, savants, administrateurs, écrivains ou poëtes; puissé-je les revoir et leur payer à mon retour tous ces tributs de reconnaissance et d'amitié qu'il est si doux de devoir et si doux d'acquitter!

Voici des vers que j'ai écrits ce matin en me promenant sur la mer, entre les îles de Pomègue et la côte de Provence; c'est un adieu à Marseille, que je

quitte avec des sentiments de fils. Il y a aussi quelques strophes qui portent plus avant et plus loin dans mon cœur.

ADIEU.

HOMMAGE A L'ACADÉMIE DE MARSEILLE.

Si j'abandonne aux plis de la voile rapide
Ce que m'a fait le ciel de paix et de bonheur ;
Si je confie aux flots de l'élément perfide
Une femme, un enfant, ces deux parts de mon cœur ;
Si je jette à la mer, aux sables, aux nuages,
Tant de doux avenirs, tant de cœurs palpitants,
D'un retour incertain sans avoir d'autres gages
Qu'un mât plié par les autans ;

Ce n'est pas que de l'or l'ardente soif s'allume
Dans un cœur qui s'est fait un plus noble trésor ;
Ni que de son flambeau la gloire me consume
De la soif d'un vain nom plus fugitif encor ;
Ce n'est pas qu'en nos jours la fortune du Dante
Me fasse de l'exil amer manger le sel,
Ni que des factions la colère inconstante
Me brise le seuil paternel.

Non, je laisse en pleurant, aux flancs d'une vallée,
Des arbres chargés d'ombre, un champ, une maison

De tièdes souvenirs encor toute peuplée,
Que maint regard ami salue à l'horizon.
J'ai sous l'abri des bois de paisibles asiles
Où ne retentit pas le bruit des factions,
Où je n'entends, au lieu des tempêtes civiles,
Que joie et bénédictions.

Un vieux père, entouré de nos douces images,
Y tressaille au bruit sourd du vent dans les créneaux,
Et prie, en se levant, le maître des orages
De mesurer la brise à l'aile des vaisseaux;
De pieux laboureurs, des serviteurs sans maître,
Cherchent du pied nos pas absents sur le gazon,
Et mes chiens au soleil, couchés sous ma fenêtre,
Hurlent de tendresse à mon nom.

J'ai des sœurs qu'allaita le même sein de femme,
Rameaux qu'au même tronc le vent devait bercer;
J'ai des amis dont l'âme est du sang de mon âme,
Qui lisent dans mon œil et m'entendent penser;
J'ai des cœurs inconnus, où la muse m'écoute,
Mystérieux amis, à qui parlent mes vers,
Invisibles échos répandus sur ma route
Pour me renvoyer des concerts.

Mais l'âme a des instincts qu'ignore la nature,
Semblables à l'instinct de ces hardis oiseaux
Qui leur fait, pour chercher une autre nourriture,
Traverser d'un seul vol l'abîme aux grandes eaux.
Que vont-ils demander aux climats de l'aurore?
N'ont-ils pas sous nos toits de la mousse et des nids?
Et des gerbes du champ que notre soleil dore,
L'épi tombé pour leurs petits?

Moi, j'ai comme eux le pain que chaque jour demande,

J'ai comme eux la colline et le fleuve écumeux;
De mes humbles désirs la soif n'est pas plus grande,
Et cependant je pars et je reviens comme eux;
Mais, comme eux, vers l'aurore une force m'attire,
Mais je n'ai pas touché de l'œil et de la main
Cette terre de Cham, notre premier empire,
Dont Dieu pétrit le cœur humain;

Je n'ai pas navigué sur l'Océan de sable,
Au branle assoupissant du vaisseau du désert;
Je n'ai pas étanché ma soif intarissable
Le soir au puits d'Hébron de trois palmiers couvert;
Je n'ai pas étendu mon manteau sous les tentes,
Dormi dans la poussière où Dieu retournait Job,
Ni la nuit, au doux bruit des toiles palpitantes,
Rêvé les rêves de Jacob.

Des sept pages du monde une me reste à lire,
Je ne sais pas comment l'étoile y tremble aux cieux,
Sous quel poids de néant la poitrine respire,
Comment le cœur palpite en approchant des dieux!
Je ne sais pas comment, au pied d'une colonne,
D'où l'ombre des vieux jours sur le barde descend,
L'herbe parle à l'oreille, ou la terre bourdonne,
Ou la brise pleure en passant.

Je n'ai pas entendu dans les cèdres antiques
Les cris des nations monter et retentir,
Ni vu du haut Liban les aigles prophétiques
S'abattre au doigt de Dieu sur les palais de Tyr;
Je n'ai pas reposé ma tête sur la terre
Où Palmire n'a plus que l'écho de son nom,
Ni fait sonner au loin, sous mon pied solitaire,
L'empire vide de Memnon.

Je n'ai pas entendu, du fond de ses abîmes,
Le Jourdain lamentable élever ses sanglots,
Pleurant avec des pleurs et des cris plus sublimes
Que ceux dont Jérémie épouvanta ses flots;
Je n'ai pas écouté chanter en moi mon âme
Dans la grotte sonore où le barde des rois
Sentait au sein des nuits l'hymne à la main de flamme
Arracher la harpe à ses doigts.

Et je n'ai pas marché sur des traces divines,
Dans ce champ où le Christ pleura sous l'olivier;
Et je n'ai pas cherché ses pleurs sur les racines
D'où les anges jaloux n'ont pu les essuyer!
Et je n'ai pas veillé pendant des nuits sublimes
Au jardin où, suant sa sanglante sueur,
L'écho de nos douleurs et l'écho de nos crimes
Retentirent dans un seul cœur.

Et je n'ai pas couché mon front dans la poussière
Où le pied du Sauveur en partant s'imprima;
Et je n'ai pas usé sous mes lèvres la pierre
Où, de pleurs embaumé, sa mère l'enferma!
Et je n'ai pas frappé ma poitrine profonde
Aux lieux où, par sa mort conquérant l'avenir,
Il ouvrit ses deux bras pour embrasser le monde,
Et se pencha pour le bénir.

Voilà pourquoi je pars, voilà pourquoi je joue
Quelque reste de jours inutile ici-bas.
Qu'importe sur quel bord le vent d'hiver secoue
L'arbre stérile et sec et qui n'ombrage pas!
L'insensé! dit la foule. — Elle-même insensée!
Nous ne trouvons pas tous notre pain en tout lieu :

Du barde voyageur le pain c'est la pensée,
Son cœur vit des œuvres de Dieu !

Adieu donc, mon vieux père; adieu, mes sœurs chéries;
Adieu, ma maison blanche à l'ombre du noyer;
Adieu, mes beaux coursiers oisifs dans mes prairies;
Adieu, mon chien fidèle, hélas! seul au foyer!
Votre image me trouble et me suit comme l'ombre
De mon bonheur passé qui veut me retenir.
Ah ! puisse se lever moins douteuse et moins sombre
L'heure qui doit nous réunir !

Et toi, terre, livrée à plus de vents et d'onde
Que le frêle navire où flotte mon destin !
Terre qui porte en toi la fortune du monde !
Adieu ! ton bord échappe à mon œil incertain !
Puisse un rayon du ciel déchirer le nuage
Qui couvre trône et temple, et peuple et liberté,
Et rallumer plus pur sur ton sacré rivage
Ton phare d'immortalité !

Et toi, Marseille, assise aux portes de la France
Comme pour accueillir ses hôtes dans tes eaux,
Dont le port sur ces murs, rayonnant d'espérance,
S'ouvre comme un nid d'aigle aux ailes des vaisseaux,
Où ma main presse encor plus d'une main chérie,
Où mon pied suspendu s'attache avec amour,
Reçois mes derniers vœux en quittant la patrie,
Mon premier salut au retour !

—13 *juin.*—Nous avons été visiter notre navire, notre maison pour tant de mois ! Il est distribué en petites cabines où nous avons place pour un hamac

et pour une malle. Le capitaine a fait percer de petites fenêtres qui donnent un peu de lumière et d'air aux cabines, que nous pourrons ouvrir lorsque la vague ne sera pas haute ou que le brick ne se couchera pas sur le flanc. La grande chambre est réservée pour madame de Lamartine et pour Julia. Les femmes de chambre coucheront dans la petite chambre du capitaine, qu'il a bien voulu nous céder. Comme la saison est belle, on mangera sur le pont, sous une tente dressée au pied du grand mât. Le brick est encombré de provisions de tout genre que nécessite un voyage de deux ans dans des pays sans ressources. Une bibliothèque de cinq cents volumes, tous choisis dans les livres d'histoire, de poésie ou de voyages, c'est le plus bel ornement de la plus grande chambre. Des faisceaux d'armes sont groupés dans les coins, et j'ai acheté, en outre, un arsenal particulier de fusils, de pistolets et de sabres pour armer nous et nos gens. Les pirates grecs infestent les mers de l'Archipel; nous sommes déterminés à combattre à outrance et à ne les laisser aborder qu'après avoir perdu la vie ; j'ai à défendre deux vies qui me sont plus chères que la mienne. Quatre canons sont sur le pont, et l'équipage, qui connaît le sort réservé par les Grecs aux malheureux matelots qu'ils surprennent, est décidé à mourir plutôt que de se rendre à eux.

— 17 *juin* 1832. — J'emmène avec moi trois

amis. Le premier est un de ces hommes que la Providence attache à nos pas, quand elle prévoit que nous aurons besoin d'un appui qui ne fléchisse pas sous le malheur ou sous le péril, Amédée de Parseval. Nous avons été liés dès notre plus tendre jeunesse par une affection qu'aucune époque de notre vie n'a trouvée en défaut. Ma mère l'aimait comme un fils; je l'ai aimé comme un frère; toutes les fois que j'ai été frappé d'un coup du sort, je l'ai trouvé là, ou je l'ai vu arriver pour en prendre sa part, la part principale, le malheur tout entier s'il l'avait pu. C'est un cœur qui ne vit que du bonheur ou qui ne souffre que du malheur des autres : quand j'étais, il y a quinze ans, à Paris, seul, malade, ruiné, désespéré et mourant, il passait les nuits à veiller auprès de ma lampe d'agonie; quand j'ai perdu quelque être adoré, c'est lui toujours qui est venu me porter le coup pour me l'adoucir; à la mort de ma mère, il arriva auprès de moi aussitôt que la fatale nouvelle, et me conduisit de deux cents lieues jusqu'au tombeau où j'allai vainement chercher le suprême adieu qu'elle m'avait adressé, mais que je n'avais pas entendu! Plus tard!.... Mais mes malheurs ne sont pas finis, et je retrouverai son amitié tant qu'il y aura du désespoir à étancher dans mon cœur, des larmes à mêler aux miennes.

Deux hommes bons, spirituels, instruits, deux hommes d'élite, sont arrivés aussi pour nous accompagner dans ce pèlerinage. L'un est M. de

Capmas, sous-préfet, privé de sa carrière par la révolution de juillet, et qui a préféré les chances précaires d'un avenir pénible et incertain à la conservation de sa place : un serment aurait répugné à sa loyauté, par là même qu'il eût semblé intéressé. C'est un de ces hommes qui ne calculent rien devant un scrupule de l'honneur, et chez qui les sympathies politiques ont toute la chaleur et la virginité d'un sentiment.

L'autre de nos compagnons est un médecin d'Hondschoote, M. de la Royère. Je l'ai connu chez ma sœur à l'époque où je méditais ce départ. La pureté de son âme, la grâce originale et naïve de son esprit, l'élévation de ses sentiments politiques et religieux, me frappèrent. Je désirai l'emmener avec moi bien plus comme ressource morale, que comme providence de santé ; je m'en suis félicité depuis ; je mets bien plus de prix à son caractère et à son esprit qu'à ses talents, quoiqu'il en ait de très-constatés. Nous causons ensemble de politique bien plus que de médecine. Ses vues et ses idées sur le présent et l'avenir de la France sont larges et nullement bornées par des affections ou des répugnances de personnes. Il sait que la Providence ne fait point acception de parti dans son œuvre, et il voit, comme moi, dans la politique humaine, des idées et non pas des noms propres. Sa pensée va au but sans s'inquiéter par qui ou par où il faut passer ; et son esprit n'a aucun préjugé, aucune prévention, pas même ceux

de sa foi religieuse, qui est sincère et fervente.

Six domestiques, presque tous anciens ou nés dans la maison paternelle, complètent notre équipage. Tous partent avec joie et mettent à ce voyage un intérêt personnel. Chacun d'eux croit voyager pour lui-même, et brave gaiement les fatigues et les périls que je ne leur ai point dissimulés.

— *En rade, mouillé devant le petit golfe de Montredon, le* 10 *juillet* 1832. — Je suis parti : les flots ont maintenant toute notre destinée. Je ne tiens plus à la terre natale que par la pensée des êtres chéris que j'y laisse encore, par la pensée surtout de mon père et de mes sœurs.

Pour m'expliquer à moi-même comment, touchant déjà à la fin de ma jeunesse, à cette époque de la vie où l'homme se retire du monde idéal pour entrer dans le monde des intérêts matériels, j'ai quitté ma belle et paisible existence de Saint-Point, et toutes les innocentes délices du foyer domestique charmé par une femme, embelli par un enfant; pour m'expliquer, dis-je, à moi-même comment je vogue à présent sur la vaste mer vers des bords et un avenir inconnus, je suis obligé de remonter à la source de toutes mes pensées, et d'y chercher les causes de mes sympathies et de mes goûts voyageurs. — C'est que l'imagination a aussi ses besoins et ses passions! Je suis né poëte, c'est-à-dire plus ou moins intelligent de cette belle langue que Dieu parle à tous les hommes, mais plus clairement à

quelques-uns, par la voie de ses œuvres. Jeune, j'avais entendu ce verbe de la nature, cette parole formée d'images et non de sons, dans les montagnes, dans les forêts, sur les lacs, aux bords des abîmes et des torrents de mon pays et des Alpes; j'avais même traduit dans la langue écrite quelques-uns de ses accents qui m'avaient remué et qui à leur tour remuaient d'autres âmes; mais ces accents ne me suffisaient plus; j'avais épuisé ce peu de paroles divines que notre terre d'Europe jette à l'homme; j'avais soif d'en entendre d'autres sur des rivages plus sonores et plus éclatants. Mon imagination était amoureuse de la mer, des déserts, des montagnes, des mœurs et des traces de Dieu dans l'Orient. Toute ma vie, l'Orient avait été le rêve de mes jours de ténèbres dans les brumes d'automne et d'hiver de ma vallée natale. Mon corps, comme mon âme, est fils du soleil; il lui faut la lumière; il lui faut ce rayon de vie, que cet astre darde, non pas du sein déchiré de nos nuages d'Occident, mais du fond de ce ciel de pourpre, qui ressemble à la gueule de la fournaise; ces rayons qui ne sont pas seulement une lueur, mais qui pleuvent tout chauds, qui calcinent en tombant les roches blanches, les dents étincelantes des pics des montagnes. ' qui viennent teindre l'Océan de rouge comm un incendie flottant sur ses lames! J'avais besoin de remuer, de pétrir dans mes mains un peu de cette terre qui fut la terre de notre première famille, la terre des prodiges; de voir, de parcourir cette

scène évangélique, où se passa le grand drame d'une sagesse divine aux prises avec l'erreur et la perversité humaines! où la vérité morale se fit martyre pour féconder de son sang une civilisation plus parfaite! Et puis j'étais, j'avais été, presque toujours, chrétien par le cœur et par l'imagination; ma mère m'avait fait tel : j'avais quelquefois cessé de l'être, dans les jours les moins bons et les moins purs de ma première jeunesse; le malheur et l'amour, l'amour complet qui purifie tout ce qu'il brûle, m'avait également repoussé plus tard dans ce premier asile de mes pensées, dans ces consolations du cœur qu'on redemande à ses souvenirs et à ses espérances, quand tout le bruit du cœur tombe au dedans de nous; quand tout le vide de la vie nous apparaît après une passion éteinte ou une mort qui ne nous laisse rien à aimer! Ce christianisme de sentiment était redevenu une douce habitude de ma pensée; je m'étais dit souvent à moi-même : Où est la vérité parfaite, évidente, incontestable? Si elle est quelque part, c'est dans le cœur, c'est dans l'évidence sentie contre laquelle il n'y a pas de raisonnement qui prévale. Mais la vérité de l'esprit n'est complète nulle part; elle est avec Dieu et non avec nous; notre œil est trop étroit pour en absorber un seul rayon; toute vérité, pour nous, n'est que relative; ce qui sera le plus utile aux hommes, sera donc le plus vrai aussi; la doctrine la plus féconde en vertus divines sera donc celle qui contiendra le plus de vérités divines; car

ce qui est bon est vrai; toute ma logique religieuse était là; ma philosophie ne montait pas plus haut; elle m'interdisait les doutes, les dialogues interminables de la raison avec elle-même; elle me laissait cette religion du cœur, qui s'associe si bien avec tous les sentiments infinis de la vie de l'âme, qui ne résout rien, mais qui apaise tout.

— 10 *juillet, 7 heures du soir.* — Je me dis : ce pèlerinage, sinon de chrétien, au moins d'homme et de poëte, aurait tant plu à ma mère! Son âme était si ardente et se colorait si vite et si complétement de l'impression des lieux et des choses! C'est elle dont l'âme se serait exaltée devant ce théâtre vide et sacré du grand drame de l'Évangile, de ce drame complet où la partie humaine et la partie divine de l'humanité jouent chacune leur rôle, l'une crucifiant, l'autre crucifiée! Ce voyage du fils qu'elle aimait tant doit lui sourire encore dans le séjour céleste où je la vois; elle veillera sur nous; elle se placera comme une seconde providence entre nous et les tempêtes, entre nous et le simoûne, entre nous et l'Arabe du désert! Elle protégera contre tous les périls son fils, sa fille d'adoption, et sa petite-fille, ange visible de notre destinée, que nous emmenons avec nous partout. Elle l'aimait tant! elle reposait son regard avec une si ineffable tendresse, avec une volupté si pénétrante, sur le visage charmant de cette enfant, la dernière et la plus belle espérance de ses nombreuses générations! et s'il y a imprudence dans

cette entreprise que nous avions souvent rêvée ensemble, elle me la fera pardonner là-haut en faveur des motifs qui sont : Amour, Poésie et Religion.

— *Même jour, le soir.* — La politique revient nous assaillir jusqu'ici; la France est belle à voir dans un prochain avenir; une génération grandit qui aura, par la vertu de son âge, un détachement complet de nos rancunes et de nos récriminations de quarante ans; peu lui importe qu'on ait appartenu à telle ou telle dénomination haineuse de nos vieux partis; elle ne fut pour rien dans les querelles; elle n'a ni préjugés ni vengeance dans l'esprit. Elle se présente pure et pleine de force à l'entrée d'une nouvelle carrière avec l'enthousiasme d'une idée; mais cette carrière, nous la remplissons encore de nos haines, de nos passions, de nos vieilles disputes. Faisons-lui place; que j'aurais aimé à y entrer en son nom! à mêler ma voix à la sienne à cette tribune qui ne retentit encore que de redites sans écho dans l'avenir! où l'on se bat avec des noms d'hommes! L'heure serait venue d'allumer le phare de la raison et de la morale sur nos tempêtes politiques; de formuler le nouveau symbole social que le monde commence à pressentir et à comprendre : le symbole d'amour et de charité entre les hommes, la politique évangélique! Je ne me reproche du moins, pour ma part, aucun égoïsme à cet égard; j'aurais sacrifié à ce devoir

mon voyage même, ce rêve de mon imagination de seize ans! Que le ciel suscite des hommes, car notre politique fait honte à l'homme, fait pleurer les anges. La destinée donne une heure par siècle à l'humanité pour se régénérer; cette heure c'est une révolution, et les hommes la perdent à s'entre-déchirer : ils donnent à la vengeance l'heure donnée par Dieu à la régénération et au progrès!

— *Même jour, toujours à l'ancre.* — La révolution de juillet, qui m'a profondément affligé parce que j'aimais de race la vieille et vénérable famille des Bourbons, parce qu'ils avaient eu l'amour et le sang de mon père, de mon grand-père, de tous mes parents, parce qu'ils auraient eu le mien s'ils l'avaient voulu; cette révolution ne m'a cependant pas aigri, parce qu'elle ne m'a pas étonné. Je l'ai vue venir de loin; neuf mois avant le jour fatal, la chute de la monarchie nouvelle a été écrite pour moi dans les noms des hommes qu'elle chargeait de la conduire. Ces hommes étaient dévoués et fidèles, mais ils étaient d'un autre siècle, d'une autre pensée; tandis que l'idée du siècle marchait dans un sens, ils allaient marcher dans un autre; la séparation était consommée dans l'esprit, elle ne pouvait tarder dans les faits; c'était une affaire de jours et d'heures. J'ai pleuré cette famille qui semblait condamnée à la destinée et à la cécité d'OEdipe! J'ai déploré surtout ce divorce sans nécessité entre le passé et l'avenir! L'un pouvait

être si utile à l'autre! La liberté, le progrès social, auraient emprunté tant de force de cette adoption que les anciennes maisons royales, les vieilles familles, les vieilles vertus, auraient faite d'eux! Il eût été si politique et si doux de ne pas séparer la France en deux camps, en deux affections; de marcher ensemble, les uns pressant le pas, les autres le ralentissant pour ne pas se désunir en route! Tout cela n'est plus qu'un rêve! Il faut le regretter, mais il ne faut pas perdre le jour à le repasser inutilement! Il faut agir et marcher; c'est la loi des choses, c'est la loi de Dieu! Je regrette que ce qu'on nomme le parti royaliste, qui renferme tant de capacités, d'influence et de vertus, veuille faire une halte dans la question de juillet. Il n'était pas compromis dans cette affaire, affaire de palais, d'intrigue, de coterie, où la grande majorité royaliste n'avait eu aucune part. Il est toujours permis, toujours honorable, de prendre sa part du malheur d'autrui, mais il ne faut pas prendre gratuitement sa part d'une faute que l'on n'a pas commise; il fallait laisser à qui la revendique la faute des coups d'État et de la direction rétrograde, plaindre et pleurer les augustes victimes d'une erreur fatale, ne rien renier des affections honorables pour eux; ne point repousser les espérances éloignées, mais légitimes, et pour tout le reste, rentrer dans les rangs des citoyens, penser, parler, agir, combattre avec la famille des familles, avec le pays! Mais laissons cela! Nous reverrons la France

dans deux ans ! Que Dieu la protége et tout ce que nous y laissons de cher et d'excellent dans tous les partis.

— 11 *juillet* 1832, *à la voile.* — Aujourd'hui, à cinq heures et demie du matin, nous avons mis à la voile. Quelques amis de peu de jours, mais de beaucoup d'affection, avaient devancé le soleil pour nous accompagner à quelques milles en mer, et nous porter plus loin leur adieu. Notre brick glissait sur une mer aplanie, limpide et bleue, comme l'eau d'une source à l'ombre dans le creux d'un rocher. A peine le poids des vergues, ces longs bras du navire chargés de voiles, faisait-il légèrement incliner tantôt un bord, tantôt un autre; un jeune homme de Marseille [1] nous récitait des vers admirables, où il confiait ses vœux pour nous aux vents et aux flots; nous étions attendris par cette séparation de la terre, par ces pensées qui revolaient au rivage, qui traversaient la Provence, et allaient vers mon père, vers mes sœurs, vers mes amis, par ces adieux, par ces vers, par cette belle ombre de Marseille, qui s'éloignait, qui diminuait sous nos yeux, par cette mer sans limite qui allait devenir pour longtemps notre seule patrie.

O Marseille ! ô France ! tu méritais mieux ; ce temps, ce pays, ces jeunes hommes, étaient dignes de contempler un véritable poëte, un de ces hom-

[1] M. Autran.

mes qui gravent un monde et une époque dans la mémoire harmonieuse du genre humain ! Mais moi, je le sens profondément, je ne suis rien qu'un de ces hommes sans effigie, d'une époque transitoire et effacée, dont quelques soupirs ont eu de l'écho parce que l'écho est plus poétique que le poëte. Cependant j'appartenais à un autre temps par mes désirs ; j'ai souvent senti en moi un autre homme ; des horizons immenses, infinis, lumineux de poésie philosophique, épique, religieuse, neuve, se déchiraient devant moi ; mais, punition d'une jeunesse insensée et perdue ! ces horizons se refermaient bien vite. Je les sentais trop vastes pour mes forces physiques ; je fermais les yeux pour n'être pas tenté de m'y précipiter. Adieu donc à ces rêves de génie, de volupté intellectuelle ! Il est trop tard. J'esquisserai peut-être quelques scènes, je murmurerai quelques chants, et tout sera dit : à d'autres ; et, je le vois avec plaisir, il en vient d'autres. La nature ne fut jamais plus féconde en promesses de génie que dans ce moment. Que d'hommes dans vingt ans, si tous deviennent hommes !

Cependant, si Dieu voulait m'exaucer, voici tout ce que je lui demanderais : un poëme selon mon cœur et selon le sien ! une image visible, vivante, animée et colorée de sa création visible et de sa création invisible; voilà un bel héritage à laisser à ce monde de ténèbres, de doute et de tristesse! un aliment qui le nourrirait, qui le rajeunirait pour

un siècle! Oh! que ne puis-je le lui donner; ou, du moins, me le donner à moi-même, lors même que personne, autre que moi, n'en entendrait un vers!

— *Même jour, à trois heures en mer.* — Le vent d'est, qui nous dispute le chemin, a soufflé avec plus de force; la mer a monté et blanchi; le capitaine déclare qu'il faut regagner la côte, et mouiller dans une baie à deux heures de Marseille. Nous y sommes; la vague nous berce doucement; la mer parle, comme disent les matelots; on entend venir de loin un murmure semblable à ce bruit qui sort des grandes villes; cette parole menaçante de la mer, la première que nous entendons, retentit avec solennité dans l'oreille et dans la poitrine de ceux qui vont lui parler de si près pendant si longtemps.

A notre gauche, nous voyons les îles de Pomègue et le château d'If, vieux fort avec des tours rondes et grises qui couronnent un rocher nu et ardoisé; en face, sur la côte élevée et entrecoupée de rochers blanchâtres, de nombreuses maisons de campagne dont les jardins entourés de murs ne laissent apercevoir que les sommités des arbustes ou les arceaux verts des treilles; à environ un mille plus loin dans les terres, sur un mamelon isolé et dépouillé, s'élèvent le fort et la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde, pèlerinage des marins provençaux avant le départ et au retour de tous leurs voyages. Ce matin, à notre insu, à l'heure même où le vent entrait dans nos voiles, une femme de Marseille, accompagnée

de ses enfants, a devancé le jour, et est allée prier pour nous au sommet de cette montagne, d'où son regard ami voyait sans doute notre vaisseau comme un point blanc sur la mer.

Quel monde que ce monde de la prière! quel lien invisible, mais tout-puissant, que celui d'êtres connus ou inconnus les uns aux autres, et priant ensemble ou séparés les uns pour les autres! Il m'a toujours semblé que la prière, cet instinct si vrai de notre impuissante nature, était la seule force réelle, ou du moins la plus grande force de l'homme! L'homme ne conçoit pas son effet; mais que conçoit-il? Le besoin qui pousse l'homme à respirer lui prouve seul que l'air est nécessaire à sa vie! L'instinct de la prière prouve aussi à l'âme l'efficacité de la prière : prions donc! Et vous qui nous avez inspiré cette merveilleuse communication avec vous, avec les êtres, avec les mondes invisibles! vous, mon Dieu, exaucez-nous beaucoup! exaucez-nous au delà de nos désirs!

— *Même jour, onze heures du soir.* — Une lune splendide semble se balancer entre les mâts, les vergues, les cordages de deux bricks de guerre mouillés non loin de nous entre notre ancrage et les noires montagnes du Var; chaque cordage de ces bâtiments se dessine à l'œil sur le fond bleu et pourpre du ciel de la nuit comme les fibres d'un squelette gigantesque et décharné vu de loin à la lueur pâle et immobile des lampes de Westminster

ou de Saint-Denis. Le lendemain, ces squelettes doivent reprendre la vie, étendre des ailes repliées comme nous et s'envoler ainsi que des oiseaux de l'Océan, pour aller se reposer sur d'autres rivages. Nous entendons, du pont où je suis, le sifflet aigu et cadencé du maître d'équipage qui commande la manœuvre, les roulements du tambour, la voix de l'officier de quart. Les pavillons glissent du mât; les canots, les embarcations remontent ce bord comme au geste rapide et vivant d'un être animé. Tout redevient silence sur leurs bords et sur le nôtre.

Autrefois l'homme ne s'endormait pas sur ce lit profond et perfide de la mer sans élever son âme et sa voix à Dieu, sans rendre gloire à son sublime auteur au milieu de tous ces astres, de tous ces flots, de toutes ces cimes de montagnes, de tous ces charmes, de tous ces périls de la nuit; on faisait une prière le soir à bord des vaisseaux! Depuis la révolution de juillet, on n'en fait plus. La prière est morte sur les lèvres de ce vieux libéralisme du dix-huitième siècle, qui n'avait lui-même rien de vivant que sa haine froide contre les choses de l'âme. Ce souffle sacré de l'homme, que les fils d'Adam s'étaient transmis jusqu'à nous avec leurs joies ou leurs douleurs, il s'est éteint en France dans nos jours de dispute et d'orgueil; nous avons mêlé Dieu dans nos querelles. L'ombre de Dieu fait peur à certains hommes. Ces insectes qui viennent de naître, qui vont mourir demain, dont le vent em-

portera dans quelques jours la stérile poussière, dont ces vagues éternelles jetteront les os blanchis sur quelque écueil, craignent de confesser, par un mot, par un geste, l'être infini que les cieux et les mers confessent; ils dédaignent de nommer celui qui n'a pas dédaigné de les créer; et cela pourquoi? parce que ces hommes portent un uniforme, qu'ils calculent jusqu'à une certaine quantité de nombres, et qu'ils s'appellent Français du dix-neuvième siècle! Heureusement le dix-neuvième siècle passe, et j'en vois approcher un meilleur, un siècle vraiment religieux, où, si les hommes ne confessent pas Dieu dans la même langue et sous les mêmes symboles, ils le confesseront au moins sous tous les symboles et dans toutes les langues!

— *Même nuit.* — Je me suis promené une heure sur le pont du vaisseau, seul, et faisant ces tristes ou consolantes réflexions; j'y ai murmuré du cœur et des lèvres toutes les prières que j'ai apprises de ma mère quand j'étais enfant; les versets, les lambeaux de psaumes que je lui ai si souvent entendu murmurer à voix basse en se promenant le soir dans l'allée du jardin de Milly, remontaient dans ma mémoire, et j'éprouvais une volupté intime et profonde à les jeter à mon tour à l'onde, au vent, à cette oreille toujours ouverte pour laquelle aucun bruit du cœur ou des lèvres n'est jamais perdu! La prière que l'on a entendu proférer par quelqu'un qu'on aima et qu'on a vu mourir est dou-

blement sacrée ! Qui de nous ne préfère le peu de mots que lui a enseignés sa mère, aux plus belles hymnes qu'il pourrait composer lui-même ? Voilà pourquoi, de quelque religion que notre raison nous fasse à l'âge de raison, la prière chrétienne sera toujours la prière du genre humain. J'ai fait seul ainsi la prière du soir et de la mer, pour cette femme qui ne calcule aucun péril pour s'unir à mon sort, pour cette belle enfant qui jouait pendant ce temps sur le pont dans la chaloupe avec la chèvre qui doit lui donner son lait, avec les beaux et doux lévriers qui lèchent ses blanches mains, qui mordillent ses longs et blonds cheveux.

— 12 *au matin, à la voile.* — Pendant la nuit, le vent a changé et il a fraîchi; j'entendais de ma cabine à l'entrepont les pas, les voix et le chant plaintif des matelots retentir longtemps sur ma tête avec les coups de la chaîne de l'ancre qu'on rattachait à la proue. On remettait à la voile ; nous partions. Je me rendormis. Quand je me réveillai et que j'ouvris le sabord pour regarder les côtes de France que nous touchions la veille, je ne vis plus que l'immense mer vide, nue, clapotante, avec deux voiles seulement, deux hautes voiles montant comme deux bornes, deux pyramides du désert dans ce lointain sans horizon.

La vague caressait doucement les flancs épais et arrondis de mon brick, et babillait gracieusement sous mon étroite fenêtre où l'écume s'élevait

quelquefois en légères guirlandes blanches ; c'était le bruit inégal, varié, confus, du gazouillement des hirondelles sur une montagne, quand le soleil se lève au-dessus d'un champ de blé. Il y a des harmonies entre tous les éléments, comme il y en a une générale entre la nature matérielle et la nature intellectuelle. Chaque pensée a son reflet dans un objet visible qui la répète comme un écho, la réfléchit comme un miroir, et la rend perceptible de deux manières : aux sens par l'image, à la pensée par la pensée ; c'est la poésie infinie de la double création ! les hommes appellent cela comparaison : la comparaison c'est le génie. La création n'est qu'une pensée sous mille formes. Comparer, c'est l'art ou l'instinct de découvrir des mots de plus dans cette langue divine des analogies universelles que Dieu seul possède, mais dont il permet à certains hommes de découvrir quelque chose. Voilà pourquoi le prophète, poëte sacré, et le poëte, prophète profane, furent jadis et partout regardés comme des êtres divins. On les regarde aujourd'hui comme des êtres insensés ou tout au moins inutiles, cela est logique ; si vous comptez pour tout, le monde matériel et palpable, cette partie de la nature qui se résout en chiffres, en étendue, en argent ou en voluptés physiques, vous faites bien de mépriser ces hommes qui ne conservent que le culte du beau moral, l'idée de Dieu, et cette langue des images, des rapports mystérieux entre l'invisible et le visible ! Qu'est-ce qu'elle

prouve cette langue? Dieu et l'immortalité! Ce n'est rien pour vous!

— 13 *juillet, mouillés dans le petit golfe de la Ciotat.* — Le vent favorable, un moment levé, s'est bientôt évanoui dans nos voiles. Elles retombaient le long des mâts, et les laissaient osciller au gré des plus faibles lames. Belle image de ces caractères auxquels manque la volonté, ce vent de l'âme humaine, caractères flottants qui fatiguent ceux qui les possèdent : ces caractères usent plus par la faiblesse, que les courageux efforts qu'une volonté rigoureuse imprime aux hommes d'énergie et d'action, comme les navires aussi qui, sur une mer calme et sans vent, se fatiguent davantage que sous l'impulsion d'un vent frais qui les pousse et les soutient sur l'écume des vagues.

Soit hasard, soit manœuvre secrète de nos officiers, nous nous trouvons forcés par le vent à entrer à trois heures dans le golfe riant de la Ciotat, petite ville de la côte de Provence, où notre capitaine et presque tous nos matelots ont leurs maisons, leurs femmes et leurs enfants. A l'abri d'un petit môle qui se détache d'une colline gracieuse, toute vêtue de vignes, de figuiers et d'oliviers, comme une main amie que le rivage tend aux matelots, nous laissons tomber l'ancre. L'eau est sans ride et tellement transparente, qu'à vingt pieds de profondeur nous voyons briller les cailloux et les coquillages, ondoyer les longues herbes

marines, et courir des milliers de poissons aux écailles chatoyantes, trésors cachés du sein de la mer, aussi riche, aussi inépuisable que la terre en végétation et en habitants. La vie est partout comme l'intelligence! Toute la nature est animée, toute la nature sent et pense! Celui qui ne le voit pas n'a jamais réfléchi à l'intarissable fécondité de la pensée créatrice! Elle n'a pas dû, elle n'a pas pu s'arrêter; l'infini est peuplé, et partout où est la vie, là aussi est le sentiment; et la pensée a des degrés inégaux sans doute, mais sans vide. En voulez-vous une démonstration physique? Regardez une goutte d'eau sous le microscope solaire, vous y verrez graviter des milliers de mondes! des mondes dans une larme d'insecte; et si vous parveniez à décomposer encore chacun de ces milliers de mondes, des millions d'autres univers vous apparaîtraient encore! Si, de ces mondes sans bornes et infiniment petits, vous vous élevez tout à coup aux grands globes innombrables des voûtes célestes, si vous plongez dans les voies lactées, poussière incalculable de soleils dont chacun régit un système de globes plus vaste que la terre et la lune, l'esprit reste écrasé sous le poids des calculs; mais l'âme les supporte et se glorifie d'avoir sa place dans cette œuvre, d'avoir la force de la comprendre, d'avoir un sentiment pour en bénir, pour en adorer l'auteur! O mon Dieu! que la nature est une digne prière pour celui qui t'y cherche, qui t'y découvre sous toutes les formes, et

qui comprend quelques syllabes de sa langue muette, mais qui dit tout !

— *Golfe de la Ciotat, 14 au soir*. — Le vent est mort et rien n'annonce son retour. La surface du golfe n'a pas un pli ; la mer est si plane qu'on y distingue çà et là l'impression des ailes transparentes des moustiques qui flottent sur ce miroir, et qui seules le ternissent à cette heure. Voilà donc à quel degré de calme et de mansuétude peut descendre cet élément qui soulève les vaisseaux à trois ponts sans connaître leur poids, qui ronge des lieues de rivage, use des collines et fend les rochers, brise des montagnes sous le choc de ses lames mugissantes ! Rien n'est si doux que ce qui est fort.

Nous descendons à terre sur les instances de notre capitaine que vent nous présenter à sa femme et nous montrer sa maison. La ville ressemble aux jolies villes du royaume de Naples sur la côte de Gaëte. Tout est rayonnant, gai, serein ; l'existence est une fête continuelle dans les climats du Midi. Heureux l'homme qui naît et qui meurt au soleil ! Heureux surtout celui qui a sa maison, la maison et le jardin de ses pères, aux bords de cette mer dont chaque vague est une étincelle qui jette sa lumière et son éclat sur la terre ! Les hautes montagnes exceptées, qui empruntent la clarté de leurs cimes et de leurs horizons aux neiges qui les couvrent, au ciel dans lequel elles plongent, aucun

site de l'intérieur des terres, quelque riant, quelque gracieux que le fassent les collines, les arbres et les fleuves, ne peut lutter de beauté avec les sites que baignent les mers du Midi. La mer est aux scènes de la nature ce que l'œil est à un beau visage ; elle les éclaire, elle leur donne ce rayonnement, cette physionomie qui les fait vivre, parler, enchanter, fasciner le regard qui les contemple.

— *Même jour.* — Il est nuit, c'est-à-dire ce qu'on appelle la nuit dans ces climats. Combien n'ai-je pas compté de jours moins éclairés sur les flancs veloutés des collines de Richemond en Angleterre ! dans les brumes de la Tamise, de la Seine, de la Saône, ou du lac de Genève ! Une lune ronde monte dans le firmament ; elle laisse dans l'ombre notre brick noir qui repose immobile à quelque distance du quai. La lune en avançant a laissé derrière elle comme une traînée de sable rouge dont elle semble avoir semé la moitié du ciel ; le reste est bleu et blanchit à mesure qu'elle approche. A un horizon de deux milles à peu près, entre deux petites îles, dont l'une a des falaises élevées et jaunes comme le Colisée à Rome, et dont l'autre est violette comme des fleurs de lilas, on voit sur la mer le mirage d'une grande ville ; l'œil y est trompé : on voit étinceler des dômes, des palais aux façades éblouissantes, de longs quais inondés d'une lumière douce et sereine ; à droite et à gauche, les vagues blanchissent et semblent l'envelopper ; on

dirait Venise ou Malte dormant au milieu des flots. Ce n'est ni une île, ni une ville, c'est la réverbération de la lune au point où son disque tombe d'aplomb sur la mer ; plus près de nous, cette réverbération s'étend et se prolonge, et roule un fleuve d'or et d'argent entre deux rivages d'azur. A notre gauche, le golfe étend jusqu'à un cap élevé la chaîne longue et sombre de ses collines inégales et dentelées ; à droite, c'est une vallée étroite et fermée où coule une belle fontaine à l'ombre de quelques arbres ; derrière, c'est une colline plus haute couverte jusqu'au sommet d'oliviers que la nuit fait paraître noirs ; depuis la cime de cette colline jusqu'à la mer, des tours grises, des maisonnettes blanches percent çà et là l'obscurité monotone des oliviers, et attirent l'œil et la pensée sur la demeure de l'homme. Plus loin encore, et à l'extrémité du golfe, trois énormes rochers s'élèvent sans bases sur les flots ; de formes bizarres, arrondis comme des cailloux, polis par la vague et les tempêtes, ces cailloux sont des montagnes : jeux gigantesques d'un océan primitif dont nos mers ne sont sans doute qu'une faible image.

— 15 *juillet*. — Nous avons visité la maison du capitaine de notre brick. Jolie demeure, modeste, mais ornée ; nous fûmes reçus par la jeune femme souffrante et triste du départ précipité de son mari. Je lui offris de la prendre à bord et de nous accompagner pendant ce voyage qui devait être

plus long que les voyages ordinaires d'un bâtiment de commerce. Sa santé s'y opposait; elle allait seule, sans enfants, et malade, compter de longs jours et de longues années peut-être, pendant l'absence de son mari. Sa figure douce et sensible portait l'empreinte de cette mélancolie de son avenir et de cette solitude de son cœur. La maison ressemblait à une maison flamande; ses murs étaient tapissés des portraits des vaisseaux que le capitaine avait commandés; non loin de là, il nous mena voir dans la campagne une maison où il se préparait, quoique jeune, un asile pour se retirer du vent et du flot. Je fus bien aise d'avoir vu l'établissement champêtre où cet homme méditait d'avance son repos et son bonheur pour sa vieillesse. J'ai toujours aimé à connaître le foyer, les circonstances domestiques de ceux avec qui j'ai dû avoir affaire dans ce monde. C'est une partie d'eux-mêmes; c'est une seconde physionomie extérieure qui donne la clef de leur caractère et de leur destinée.

La plupart de nos matelots sont aussi de ces villages. Hommes doux, pieux, gais, laborieux, maniant le vent, la tempête et la vague, avec cette régularité calme et silencieuse de nos laboureurs de Saint-Point maniant la herse ou la charrue; laboureurs de mer, paisibles et chantants comme les hommes de nos vallées, suivant aux rayons du soleil du matin leurs longs sillons fumants sur les flancs de leurs collines.

— 16 *juillet.* — Réveillé de bonne heure, j'entendis ce matin sur le pont immobile la voix des matelots avec le chant du coq et le bêlement de la chèvre et de nos moutons. Quelques voix de femmes et des voix d'enfants complétaient l'illusion; j'aurais pu me croire couché dans la chambre de bois d'une cabane de paysans, sur les bords du lac de Zurich ou de Lucerne. Je montai; c'étaient les enfants de quelques-uns de nos matelots que leurs femmes avaient amenés à leurs pères. Ceux-ci les asseyaient sur les canons, les tenaient debout sur les balustrades du navire, les couchaient dans la chaloupe, les berçaient dans le hamac avec cette tendresse dans l'accent et ces larmes dans les yeux qu'auraient pu avoir des mères ou des nourrices. Braves gens aux cœurs de bronze contre les dangers, aux cœurs de femme pour ce qu'ils aiment, rudes et doux comme l'élément qu'ils pratiquent! Qu'il soit pasteur, qu'il soit marin, l'homme qui a une famille a un cœur pétri de sentiments humains et honnêtes. L'esprit de famille est la seconde âme de l'humanité; les législateurs modernes l'ont trop oublié; ils ne songent qu'aux nations et aux individualités; ils omettent la famille, source unique des populations fortes et pures, sanctuaire des traditions et des mœurs, où se retrempent toutes les vertus sociales; la législation, même après le christianisme, a été barbare sous ce rapport; elle repousse l'homme de l'esprit de famille, au lieu de l'y convier! Elle interdit à la moitié des hommes,

la femme, l'enfant, la possession du foyer et du champ; elle devait ces biens à tous, dès qu'ils ont âge d'homme; il ne fallait les interdire qu'aux coupables. La famille est la société en raccourci, mais c'est la société où les lois sont naturelles, parce qu'elles sont des sentiments. Excommunier de la famille, aurait pu être la plus grande réprobation, la dernière flétrissure de la loi; c'eût été la seule peine de mort d'une législation chrétienne et humaine : la mort sanglante devait être effacée depuis des siècles.

— *Juillet, toujours mouillés par vent contraire.* — A un mille à l'ouest, sur la côte, les montagnes sont cassées comme à coups de massue; les fragments énormes sont tombés, çà et là, sur les pieds des montagnes ou sous les flots bleus et verdâtres de la mer qui les baigne. La mer y brise sans cesse; et de la lame qui arrive avec un bruit alternatif et sourd contre les rochers, s'élancent comme des langues d'écume blanche qui vont lécher les bords salés. Ces morceaux entassés de montagnes, car ils sont trop grands pour qu'on les appelle rochers, sont jetés et pilés avec une telle confusion les uns sur les autres, qu'ils forment une quantité innombrable d'anses étroites, de voûtes profondes, de grottes sonores, de cavités sombres dont les enfants de deux ou trois cabanes de pêcheurs du voisinage connaissent seuls les routes, les sinuosités et les issues. Une de ces cavernes, dans laquelle on

pénètre par l'arche surbaissée d'un pont naturel, couvert d'un énorme bloc de granit, donne accès à la mer, et s'ouvre ensuite sur une étroite et obscure vallée que la mer remplit tout entière de ses flots limpides et aplanis comme le firmament dans une belle nuit. C'est une calangue connue des pêcheurs, où, pendant que la vague mugit et écume au dehors, en ébranlant de son choc les flancs de la côte, les plus petites barques sont à l'abri; on y aperçoit à peine ce léger bouillonnement d'une source qui tombe dans une nappe d'eau. La mer y conserve cette belle couleur d'un jaune verdâtre et moiré, que voit si bien l'œil des peintres de marine, mais qu'ils ne peuvent jamais rendre exactement, car l'œil voit plus que la main ne peut imiter.

Sur les deux flancs de cette vallée marine montent à perte de vue deux murailles de rochers presque à pic, sombres et d'une couleur uniforme pareille à celle du mâchefer, quelque temps après qu'il est tombé de la fournaise. Aucune plante, aucune mousse n'y trouve même une fente pour se suspendre et s'enraciner, pour y faire flotter ces guirlandes de lianes et ces fleurs que l'on voit si souvent onduler sur les parois des rochers de la Savoie à des hauteurs où Dieu seul peut les respirer; nues, droites, noires, repoussant l'œil, elles ne sont là que pour défendre de l'air de la mer les collines de vignes et d'oliviers qui végètent sous leur abri. Images de ces hommes dominant une

époque ou une nation, exposés à toutes les injures du temps et des tempêtes pour protéger des hommes plus faibles et plus heureux. Au fond de la calangue, la mer s'élargit un peu, serpente, prend une teinte plus claire à mesure qu'elle découvre plus de ciel, et finit enfin par une belle nappe d'eau dormante sur un lit de petits coquillages violets concassés et serrés comme du sable. Si vous mettez le pied hors de la chaloupe qui vous a porté jusque-là, vous trouvez à gauche, dans le créux d'un ravin, une source d'eau douce fraîche et pure; puis en tournant à droite un sentier de chèvres, pierreux, rapide, inégal, ombragé de figuiers sauvages et d'azeroliers, qui descend des terres cultivées vers cette solitude des flots. Peu de sites m'ont autant frappé, autant alléché dans mes voyages. C'est ce mélange parfait de grâce et de force qui forme la beauté accomplie dans l'harmonie des éléments comme dans l'être animé ou pensant. C'est cet hymen mystérieux de la terre et de la mer, surpris pour ainsi dire dans leur union la plus intime et la plus voilée. C'est cette image du calme et de la solitude la plus inaccessible, à côté de cet orageux et tumultueux théâtre des tempêtes, tout près du ressentiment de ses flots. C'est un de ces nombreux chefs-d'œuvre de la création, que Dieu a répandus partout comme pour se jouer avec les contrastes, mais qu'il se plaît à cacher le plus souvent sur les cimes impraticables des monts escarpés, dans le fond des ravins sans accès, sur

les écueils les plus inabordables de l'Océan, comme des joyaux de la nature qu'elle ne découvre que rarement à des hommes simples, à des bergers, à des pêcheurs, aux voyageurs, aux poëtes, ou à la pieuse contemplation des solitaires.

— 14 *juillet* 1832. — A dix heures, brise de l'ouest qui s'élève; nous levons l'ancre à trois heures; nous n'avons bientôt plus que le ciel et les flots pour horizon; — mer étincelante, — mouvement doux et cadencé du brick, — murmure de la vague aussi régulier que la respiration d'une poitrine humaine. Cette alternation régulière du flot, du vent dans la voile, se retrouve dans tous les mouvements, dans tous les bruits de la nature; est-ce qu'elle ne respirerait pas aussi? Oui, sans aucun doute, elle respire, elle vit, elle pense, elle souffre et jouit, elle sent, elle adore son divin auteur. Il n'a pas fait la mort; la vie est le signe de toutes ses œuvres.

— 15 *juillet* 1832, *en pleine mer, huit heures du soir.* — Nous avons vu s'abaisser les dernières cimes des montagnes grises des côtes de France et d'Italie, puis la ligne bleue, sombre, de la mer à l'horizon a tout submergé; l'œil, à ce moment où l'horizon connu s'évanouit, parcourt l'espace et le vide flottant qui l'entoure, comme un infortuné qui a perdu successivement tous les objets de ses affections, de ses habitudes,

et qui cherche en vain où reposer son cœur.

Le ciel devient la grande et unique scène de contemplation ; puis le regard retombe sur ce point imperceptible noyé dans l'espace, sur cet étroit navire devenu l'univers entier pour ceux qu'il emporte.

Le maître d'équipage est à la barre ; sa figure mâle et impassible, son regard ferme et vigilant, fixé tantôt sur l'habitacle pour y chercher l'aiguille, tantôt sur la proue pour y découvrir, à travers les cordages du mât de misaine, sa route à travers les lames ; son bras droit posé sur la barre, et d'un mouvement imprimant sa volonté à l'immense masse du vaisseau ; tout montre en lui la gravité de son œuvre, le destin du navire, la vie de trente personnes roulant en ce moment dans son large front et pesant dans sa main robuste.

A l'avant du pont, les matelots sont par groupes, assis, debout, couchés sur les planches de sapin luisant, ou sur les câbles roulés en vastes spirales ; les uns raccommodant les vieilles voiles avec de grosses aiguilles de fer, comme de jeunes filles brodant le voile de leurs noces ou le rideau de leur lit virginal ; les autres se penchant sur les balustrades, regardant sans les voir les vagues écumantes comme nous regardons les pavés d'une route cent fois battue, et jetant au vent avec indifférence les bouffées de fumée de leurs pipes de terre rouge. Ceux-ci donnent à boire aux poules dans leurs longues auges ; ceux-là tiennent à la main une poignée de foin, et font brouter la chè-

vre dont ils tiennent les cornes de l'autre main; ceux-là jouent avec deux beaux moutons qui sont juchés entre les deux mâts dans la haute chaloupe suspendue; ces pauvres animaux élèvent leur tête inquiète au-dessus des bordages, et ne voyant que la plaine ondoyante blanchie d'écume. ils bêlent après le rocher et la mousse aride de leurs montagnes.

A l'extrémité du navire, l'horizon de ce monde flottant, c'est la proue aiguë précédée de son mât de beaupré incliné sur la mer; ce mât se dresse à l'avant du vaisseau comme le dard d'un monstre marin. Les ondulations de la mer, presque insensibles au centre de gravité au milieu du pont, font décrire à la proue des oscillations lentes et gigantesques. Tantôt elle semble diriger la route du vaisseau vers quelque étoile du firmament, tantôt le plonger dans quelque vallée profonde de l'Océan; car la mer semble monter et descendre sans cesse quand on est à l'extrémité d'un vaisseau qui, par sa masse et sa longueur, multiplie l'effet de ces vagues ondulées.

Nous, séparés par le grand mât de cette scène de mœurs maritimes, nous sommes assis sur les bancs de quart, ou nous nous promenons avec les officiers sur le pont, regardant descendre le soleil et monter les vagues.

Au milieu de toutes ces figures mâles, sévères, pensives, une enfant, les cheveux dénoués et flottants sur sa robe blanche, son beau visage rose,

[illegible] et qui, coiffée d'un chapeau de paille de matelot, noué sous son menton, joue avec le chat blanc du capitaine, ou avec une nichée de pigeons de mer, pris à la voile, qui se cachent sous l'affût d'un canon et auxquels elle émiette le pain de son goûter.

Cependant, le capitaine du navire, sa montre marine à la main, épiant en silence à l'occident la seconde précise où le disque du soleil réfracté de la moitié de son disque semble toucher la vague et y flotter un moment avant d'y être submergé entier, élève la voix et dit : *Messieurs, la prière!* Toutes les conversations cessent, tous les jeux finissent, les matelots jettent à la mer leur cigare encore enflammé, ils ôtent leurs bonnets grecs de laine rouge, les tiennent à la main, et viennent s'agenouiller entre les deux mâts. Le plus jeune d'entre eux ouvre le livre de prières et chante l'*Ave, maris stella*, et les litanies sur un mode tendre, plaintif et grave, qui semble avoir été inspiré au milieu de la mer et de cette mélancolie inquiète des dernières heures du jour où tous les souvenirs de la terre, de la chaumière, du foyer, remontent du cœur dans la pensée de ces hommes simples. Les ténèbres vont redescendre sur les flots et engloutir jusqu'au matin, dans leur obscurité dangereuse, la route des navigateurs et les vies de tant d'êtres qui n'ont plus pour phare que la Providence, pour asile que la main invisible qui les soutient sur les flots. Si la prière n'était pas née avec

l'homme même, c'est là qu'elle eût été inventée, par des hommes seuls avec leurs pensées et leurs faiblesses en présence de l'abîme du ciel où se perdent leurs regards, de l'abîme des mers dont une planche fragile les sépare ; au mugissement de l'Océan qui gronde, siffle, hurle, mugit comme les voix de mille bêtes féroces ; aux coups du vent qui fait rendre un son aigu à chaque cordage ; aux approches de la nuit qui grossit tous les périls et multiplie toutes les terreurs. Mais la prière ne fut jamais inventée ; elle naquit du premier soupir, de la première joie, de la première peine du cœur humain, ou plutôt l'homme ne naquit que pour la prière ; glorifier Dieu ou l'implorer, ce fut sa seule mission ici-bas ; tout le reste périt avant lui ou avec lui ; mais le cri de gloire, d'admiration ou d'amour, qu'il élève vers son créateur, en passant sur la terre, ne périt pas ; il remonte, il retentit d'âge en âge à l'oreille de Dieu, comme l'écho de sa propre voix, comme un reflet de sa magnificence ; il est la seule chose qui soit complétement divine en l'homme, et qu'il puisse exhaler avec joie et avec orgueil ; car cet orgueil est un hommage à celui-là seul qui peut en avoir, à l'être infini.

A peine avions-nous roulé ces pensées ou d'autres pensées semblables, chacun dans notre silence, qu'un cri de Julia s'éleva au bord du vaisseau qui regardait l'Orient. Un incendie sur la mer ! un navire en feu ! Nous nous précipitâmes pour voir ce feu lointain sur les flots. En effet, un large char-

bon de feu flottait à l'orient sur l'extrémité ‹
l'horizon de la mer, puis, s'élevant et s'arrond
sant en peu de minutes, nous reconnûmes la plei
lune enflammée par la vapeur du vent d'ouest;
sortant lentement des flots comme un disque
fer rouge que le forgeron tire avec ses tenailles
la fournaise, et qu'il suspend sur l'onde où il
l'éteindre. Du côté opposé du ciel, le disque du s
leil, qui venait de descendre, avait laissé à l'oc
dent comme un banc de sable d'or, semblable
rivage de quelque terre inconnue. Nos regards fl
taient d'un bord à l'autre entre ces deux magni
cences du ciel. Peu à peu les clartés de ce doul
crépuscule s'éteignirent; des milliers d'étoiles n
quirent au-dessus de nos têtes, comme pour trac
la route à nos mâts qui passèrent de l'une à l'autr
on commanda le premier quart de la nuit, on e
leva du pont tout ce qui pouvait gêner la manœ
vre, et les matelots vinrent l'un après l'autre di
au capitaine : Que Dieu soit avec nous !

Je continuai de me promener quelque temps
silence sur le pont; puis je descendis rendant grâ
à Dieu dans mon cœur d'avoir permis que je vis
encore cette face inconnue de sa nature. Mon Die
mon Dieu! voir ton œuvre sous toutes ses face
admirer ta magnificence sur les montagnes ou s
les mers, adorer et bénir ton nom qu'aucune lett
ne peut contenir! c'est là toute la vie! Multiplie
nôtre pour multiplier l'amour et l'admiration da
nos cœurs! Puis tourne la page, et fais-nous li

dans un autre monde les merveilles sans fin du livre de ta grandeur et de ta bonté !

— 16 *juillet* 1832, *en pleine mer*. — Nous avons eu toute la nuit et tout le jour une belle, mais forte mer. Le soir, le vent fraîchit, la lame se forme et commence à rouler pesamment sur les flancs du brick; lune éclatante qui prolonge des torrents d'une clarté blanche et ondoyante dans les larges vallées liquides, creusées entre les grandes vagues. Ces lueurs flottantes de la lune ressemblent à des ruisseaux d'eau courante, à des cascades d'eau de neige dans le lit des vertes vallées du Jura ou de la Suisse. Le vaisseau descend et remonte lourdement chacune de ces ravines profondes. Pour la première fois, dans ce voyage, nous entendons les plaintes, les gémissements du bois; les flancs écrasés du brick rendent, sous le coup de chaque lame, un bruit auquel on ne peut rien comparer que les derniers mugissements d'un taureau frappé par la hache, et couché sur le flanc dans les convulsions de l'agonie. Ce bruit mêlé dans la nuit aux rugissements de cent mille vagues, aux bonds gigantesques du navire, aux craquements des mâts, au sifflement des rafales, à la poussière de l'écume qu'elles lancent et qu'on entend pleuvoir en sifflant sur le pont, aux pas lourds et précipités des hommes de quart, qui courent à la manœuvre, aux paroles rares, fermes et brèves, de l'officier qui commande; tout cela forme un ensemble de sons

significatifs et terribles qui ébranlent bien plus profondément l'âme humaine, que le coup de canon sur le champ de bataille. Ce sont de ces scènes auxquelles il faut avoir assisté, pour connaître la face pénible de la vie des marins, et pour mesurer sa propre sensibilité morale et physique!

La nuit entière se passe ainsi sans sommeil. Au lever du jour, le vent tombe un peu, la lame ne déferle plus, c'est-à-dire qu'elle ne se couronne plus d'écume; tout annonce une belle journée; nous apercevons à travers la brume colorée de l'horizon les hautes et longues chaînes des montagnes de Sardaigne. Le capitaine nous promet une mer calme et plane comme un lac entre cette île et la Sicile. Nous filons huit nœuds, quelquefois neuf; à chaque quart d'heure, les côtes éclatantes vers lesquelles le vent nous emporte, se dessinent avec plus de netteté; les golfes se creusent, les caps s'avancent, les rochers blancs se dressent sur les flots, les maisons, les champs cultivés commencent à se distinguer sur les flancs de l'île. A midi, nous touchons à l'entrée du golfe de Saint-Pierre; mais au moment de doubler les écueils qui le ferment, un ouragan subit de vent du nord éclate dans nos voiles; la lame déjà grosse de la nuit donne prise au vent, et s'amoncelle en véritables collines mouvantes; tout l'horizon n'est qu'une nappe d'écume; le vaisseau chancelle tour à tour sur la crête de toutes les vagues, puis se précipite presque perpendiculairement dans les profondeurs qui les sé-

parent; en vain nous persistons à vouloir chercher un abri dans le golfe. A l'instant où nous doublons le cap pour y entrer, un vent furieux et sifflant comme une volée de flèches s'échappe de chaque vallon, de chaque anse de la côte, et jette le brick sur le flanc; on a le temps à peine de serrer les voiles; nous ne gardons que les voiles basses où nous serrons le vent; le capitaine court lui-même à la barre du gouvernail; le navire alors, comme un cheval contenu par une main vigoureuse et dont on tient la bride courte, semble piaffer sur l'écume du golfe; les flots rasent les bords du pont, du côté où le navire est incliné, et tout le flanc gauche jusqu'à la quille est hors de l'eau; nous filons ainsi environ vingt minutes, dans l'espoir d'atteindre la petite rade de la ville de Saint-Pierre; nous voyons déjà les vignes et les maisonnettes blanches à une portée de canon; mais la tempête augmente, le vent nous frappe comme un boulet; nous sommes contraints de céder et de virer périlleusement de bord, sous le coup même le plus violent de la rafale. Nous réussissons, et nous sortons du golfe par la même manœuvre qui nous y a lancés; nous nous retrouvons au large sur une mer horrible. La fatigue de la nuit et du jour nous fait vivement désirer un abri avant une seconde nuit que tout nous fait appréhender comme plus orageuse encore. Le capitaine se décide à tout braver, même la rupture de ses mâts, pour trouver un mouillage sur la côte de Sardaigne. A quelques lieues du

point où nous sommes, le golfe de Palma nous e
promet un. Nous combattons, pour y entrer, l
même furie des vents, qui nous a chassés du gol
Saint-Pierre. Après deux heures de lutte, nou
l'emportons et nous entrons, comme un oiseau c
mer penché sur ses ailes, jusqu'au fond du bea
golfe de Palma. La tempête n'est point tombée
nous entendons le mugissement incessant de
pleine mer à trois lieues derrière nous ; le vent con
tinue à siffler dans nos cordes ; mais dans ce bassi
cerné de hautes montagnes, il ne peut soulev
que des bouffées d'écume, dont il arrose et rafra
chit le pont, et enfin nous mouillons à trois enca
blures de la plage de Sardaigne, sur un fon
d'herbes marines, et dans des eaux tranquilles et
peine ridées. C'est une impression délicieuse qu
celle du navigateur échappé à la tempête à forc
de travail et de peine, quand il entend enfin roule
la chaîne de fer de l'ancre qui va l'attacher à u
rivage hospitalier. Aussitôt que l'ancre a mordu
toutes les figures contractées des matelots se de
tendent ; on voit que leurs pensées se reposen
aussi ; ils descendent dans l'entrepont, ils vor
changer leurs habits mouillés, ils remontent bien
tôt avec leur costume des dimanches, et reprennen
toutes les habitudes paisibles de leur vie de terre
Oisifs, gais, causeurs, ils sont assis, les bras croisés
sur les balustres du bordage, ou fument tranqui
lement leurs pipes, en regardant avec indifférenc
les paysages et les maisons du rivage.

— 17 *juillet* 1832. — Mouillés dans cette rade paisible après une nuit de sommeil délicieux, nous déjeunons sur le pont à l'abri d'une voile qui nous sert de tente ; la côte brûlée, mais pittoresque, de la Sardaigne s'étend devant nous. Une embarcation armée de deux pièces de canon se détache de l'île de Saint-Antioche, à deux lieues de nous, et semble s'approcher. Nous la distinguons bientôt mieux ; elle porte des marins et des soldats ; elle est en peu de temps à portée de la voix ; elle nous interroge, et nous ordonne d'aller à terre ; nous délibérons ; je me décide à y accompagner le capitaine du brick. Nous nous armons de plusieurs fusils et de pistolets pour résister si l'on voulait employer la force pour nous retenir. Nous mettons à la voile dans le petit canot. Arrivés près de la petite barque sarde qui nous précède, nous descendons sur une plage au fond du golfe. Cette plage borde une plaine inculte et marécageuse. Du sable blanc, de grands chardons, quelques touffes d'aloës, çà et là quelques buissons d'un arbuste à l'écorce pâle et grise dont la feuille ressemble à celle du cèdre, des nuées de chevaux sauvages, paissant librement dans ces bruyères, qui viennent en galopant nous reconnaître et nous flairer, et partent ensuite en hennissant, comme des volées de corbeaux ; à un mille de nous, des montagnes grises, nues, avec quelques taches seulement d'une végétation rabougrie sur leurs flancs ; un ciel d'Afrique sur ces cimes calcinées ; un vaste silence sur toutes

ces campagnes ; l'aspect de désolation et de so
tude qu'ont toutes les plages de mauvais air da
la Romagne, dans la Calabre ou le long des mar
Pontins, voilà la scène ; sept ou huit hommes
belle physionomie, le front élevé, l'œil hardi
sauvage, à demi nus, à demi vêtus de lambea
d'uniformes, armés de longues carabines et tena
de l'autre main des perches de roseaux pour pre
dre nos lettres, ou nous présenter ce qu'ils ont
nous offrir, voilà les acteurs. Je réponds en ma
vais patois napolitain à leurs questions ; je le
nomme quelques-uns de leurs compatriotes av
qui j'ai été lié d'amitié en Italie dans ma jeuness
ces hommes deviennent polis et obligeants ap
avoir été insolents et impérieux ; je leur achète
mouton qu'ils équarrissent sur la plage. Nous é
vons ; ils prennent nos lettres dans la fente qu
ont faite à l'extrémité d'un long roseau, ils bat
le briquet, arrachent quelques branches verte
l'arbuste qui couvre la côte, allument un feu
passent nos lettres, trempées dans l'eau de m
la fumée de ce feu, avant de les toucher. -
nous promettent de tirer un coup de fusil c
pour nous avertir de revenir à la côte lorsq
autres provisions de légumes et d'eau douce
prêtes. — Puis tirant de leurs bâtiments u
mense corbeille de coquillages, *frutti di m*
nous les offrent, sans vouloir accepter au
laire.

Nous revenons à bord : — heures de loi

contemplations délicieuses, passées sur la poupe du navire à l'ancre, pendant que la tempête résonne encore à l'extrémité des deux caps qui nous couvrent, et que nous regardons l'écume de la haute mer monter encore de trente ou quarante pieds contre les flancs dorés de ces caps.

— 18 *juillet* 1832. — Sortis du golfe de Palma par une mer miroitée et plane, — un léger souffle d'ouest, à peine suffisant pour sécher la rosée de la nuit qui brille sur les rameaux découpés des lentisques, seule verdure de ces côtes déjà africaines : — en pleine mer, journée silencieuse, douce brise qui nous fait filer six à sept nœuds par heure ; — belle soirée ; — nuit étincelante ; — la mer dort aussi.

— 19 *juillet* 1832. — Nous nous réveillons à vingt-cinq lieues de la côte d'Afrique. Je relis l'histoire de saint Louis pour me rappeler les circonstances de sa mort sur la plage de Tunis, près du cap de Carthage, que nous devons voir ce soir ou demain.

Je ne savais pas dans ma jeunesse pourquoi certains peuples m'inspiraient une antipathie pour ainsi dire innée, tandis que d'autres m'attiraient et me ramenaient sans cesse à leur histoire par un attrait irréfléchi. — J'éprouvais pour ces vaines ombres du passé, pour ces mémoires mortes des nations, exactement ce que j'éprouve avec un irrésistible empire pour ou contre les physionomies

des hommes avec lesquels je vis ou je pas
J'aime ou j'abhorre dans l'acception physiq
mot; à première vue, en un clin d'œil, j'a
un homme ou une femme pour jamais. — L
son, la réflexion, la violence même, tentée
vent par moi contre ces premières impres
n'y peuvent rien. — Quand le bronze a reç
empreinte du balancier, vous avez beau le to
et le retourner dans vos doigts, il la gard
ainsi de mon âme, — ainsi de mon esprit. —
le propre des êtres chez lesquels l'instin
prompt, fort, instantané, inflexible. On s
mande : qu'est-ce que l'instinct? et l'on rec
que c'est la raison suprême; mais la raison i
la raison non raisonnée, la raison telle que Di
faite et non pas telle que l'homme la trou
Elle nous frappe comme l'éclair sans que l'o
la peine de la chercher. — Elle illumine to
premier jet. — L'inspiration dans tous le
comme sur un champ de bataille est aussi c
stinct, cette raison devinée. Le génie aussi
stinct et non logique et labeur. Plus on réfl
plus on reconnaît que l'homme ne possède ri
grand et de beau qui lui appartienne, qui v
de sa force ou de sa volonté; mais que tout ce
y a de souverainement beau vient immédiat
de la nature et de Dieu. — Le christianism
sait tout, l'a compris du premier jour. -
premiers apôtres sentirent en eux cette actio
médiate de la divinité et s'écrièrent dès la

mière heure : *Tout don parfait vient de Dieu.*

Revenons aux peuples. — Je n'ai jamais pu aimer les Romains ; je n'ai jamais pu prendre le moindre intérêt de cœur à Carthage, malgré ses malheurs et sa gloire. — Annibal ne m'a jamais paru qu'un général de la Compagnie des Indes, faisant une campagne industrielle, une brillante et héroïque opération de commerce dans les plaines de Trasimène. — Ce peuple, ingrat comme tous les peuples égoïstes, l'en récompensa par l'exil et la mort ! — Pour sa mort, elle fut belle, elle fut pathétique, elle me réconcilie avec ses triomphes ; j'en ai été remué dès mon enfance. — Il y a eu toujours pour moi, comme pour l'humanité tout entière, une sublime et héroïque harmonie entre la souveraine gloire, le souverain génie et la souveraine infortune. — C'est là une de ces notes de la destinée qui ne manque jamais son effet, sa triste et voluptueuse modulation dans le cœur humain ! Il n'est point en effet de gloire sympathique, de vertu complète sans l'ingratitude, la persécution et la mort. — Le Christ en fut le divin exemple, et sa vie comme sa doctrine expliquent cette mystérieuse énigme de la destinée des grands hommes par la destinée de l'homme divin !

Je l'ai découvert plus tard, le secret de mes sympathies ou de mes antipathies pour la mémoire de certains peuples est dans la nature même des institutions et des actions de ces peuples. — Les peuples comme les Phéniciens, Tyr, Sidon,

Carthage, sociétés de commerce exploitant la te
à leur profit et ne mesurant la grandeur de le
entreprises qu'à l'utilité matérielle et actuelle
résultat, — je suis pour eux comme le Dante,
regarde et je passe.

« Non ragionar di lor, ma guarda e passa ! »

N'en parlons pas. — Ils ont été riches et pr
pères, voilà tout. — Ils n'ont travaillé que pour
temps ; l'avenir n'a pas à s'en occuper. — *Rece*
runt mercedem.

Mais ceux qui, peu soucieux du présent qu
sentaient leur échapper, ont par un sublime
stinct d'immortalité, par une soif insatiable d'a
nir, porté la pensée nationale au delà du prése
et le sentiment humain au-dessus de l'aisance,
la richesse, de l'utilité matérielle ; — ceux qui
consumé des générations et des siècles à lais
sur leur route une trace belle et éternelle de l
passage ; ces nations désintéressées et généreu
qui ont remué toutes les grandes et pesantes id
de l'esprit humain, pour en construire des sag
ses, des législations, des théogonies, des arts,
systèmes ; — celles qui ont remué les masses
marbre ou de granit pour en construire des obé
ques ou des pyramides, défi sublime jeté par el
au temps, voix muette avec laquelle elles parler
à jamais aux âmes grandes et généreuses ; —
nations poëtes comme les Égyptiens, les Juifs,

Indous, les Grecs, qui ont idéalisé la politique et fait prédominer dans leur vie de peuples le principe divin, — l'âme, sur le principe humain, — l'utile; celles-là, je les aime, je les vénère, je cherche et j'adore leurs traces, leurs souvenirs, leurs œuvres écrites, bâties ou sculptées; je vis de leur vie, j'assiste en spectateur ému et partial au drame touchant ou héroïque de leur destinée, et je traverse volontiers les mers pour aller rêver quelques jours sur leur poussière et pour aller dire à leur mémoire le memento de l'avenir; celles-là ont bien mérité des hommes, car elles ont élevé leurs pensées au-dessus de ce globe de fange, au delà de ce jour fugitif. — Elles se sont senties faites pour une destinée plus haute et plus large, et ne pouvant se donner à elles-mêmes la vie immortelle que rêve tout cœur noble et grand, elles ont dit à leurs œuvres : Immortalisez-nous, subsistez pour nous, parlez de nous à ceux qui traverseront le Désert ou qui passeront sur les flots de la mer Ionienne, devant le cap Sygée ou devant le promontoire de Sunium où Platon chantait une sagesse qui sera encore la sagesse de l'avenir.

Voilà ce que je pensais en écoutant la proue, sur laquelle j'étais assis, fendre les vagues de la mer d'Afrique, et en regardant à chaque minute sous la brume rose de l'horizon si je n'apercevais pas le cap de Carthage.

La brise tomba, la mer se calma, le jour s'écoula à regarder en vain de loin la côte vaporeuse d'Afri-

que : le soir, un fort coup de vent s'éleva, le navire, ballotté d'un flanc à l'autre, écrasé sous les voiles semblables aux ailes cassées par le plomb d'un oiseau de mer, nous secouait dans ses flancs avec ce terrible mugissement d'un édifice qui s'écroule ; je passe la nuit sur le pont, le bras passé autour d'un câble ; des nuages blanchâtres, qui se pressent comme une haute montagne dans le golfe profond de Tunis, jaillissent des éclairs, et sortent les coups lointains de la foudre. L'Afrique m'apparaît comme je me la représentais toujours, ses flancs déchirés par les feux du ciel et ses sommets calcinés dérobés sous les nuages. A mesure que nous approchons et que le cap de Byserte, puis le cap de Carthage, se détachent de l'obscurité, et semblent venir au-devant de nous, toutes les grandes images, tous les noms fabuleux ou héroïques qui ont retenti sur ce rivage, sortent aussi de ma mémoire et me rappellent les drames poétiques ou historiques dont ces lieux furent successivement le théâtre. Virgile, comme tous les poëtes qui veulent faire mieux que la vérité, l'histoire et la nature, a bien plutôt gâté qu'embelli l'image de Didon. — La Didon historique, veuve de Sychée, et fidèle aux mânes de son premier époux, fait dresser son bûcher sur le cap de Carthage, et y monte sublime et volontaire victime d'un amour pur et d'une fidélité, même à la mort! Cela est un peu plus beau, un peu plus saint, un peu plus pathétique que les froides galanteries que le poëte romain

lui prête avec son ridicule et pieux Énée, et son désespoir amoureux auquel le lecteur ne peut sympathiser.

Mais l'*Anna soror* et le magnifique adieu, et l'immortelle imprécation qui suivent, feront toujours pardonner à Virgile.

La partie historique de Carthage est plus poétique que sa poésie. La mort céleste et les funérailles de saint Louis; — l'aveugle Bélisaire; — Marius expiant parmi les bêtes féroces sur les ruines de Carthage, bête féroce lui-même, les crimes de Rome; — la journée lamentable où, semblable au scorpion entouré de feux qui se perce lui-même de son dard empoisonné, Carthage, entourée par Scipion et Massinissa, met elle-même le feu à ses édifices et à ses richesses; — la femme d'Asdrubal, renfermée avec ses enfants dans le temple de Jupiter, reprochant à son mari de n'avoir pas su mourir et allumant elle-même la torche qui va consumer elle et ses enfants et tout ce qui reste de sa patrie, pour ne laisser que de la cendre aux Romains! — Caton d'Utique, les deux Scipion, Annibal, tous ces grands noms s'élèvent encore sur le cap abandonné, comme des colonnes debout devant un temple renversé. — L'œil ne voit rien qu'un promontoire nu, s'élevant sur une mer déserte, quelques citernes vides ou remplies de leurs propres débris, quelques aqueducs en ruines, quelques môles ravagés par les flots, et recouverts par la lame; une ville barbare auprès, où ces noms

même sont inconnus comme ces hommes qui vivent trop vieux et qui deviennent étrangers dans leur propre pays. Mais le passé suffit là où il brille de tant d'éclat de souvenirs. — Que sais-je même si je ne l'aime pas mieux seul, isolé au milieu de ses ruines, que profané et troublé par le bruit et la foule des générations nouvelles? Il en est des ruines ce qu'il en est des tombeaux : — au milieu du tumulte d'une grande ville et de la fange de nos rues, ils affligent et attristent l'œil, ils font tache sur toute cette vie bruyante et agitée; — mais dans la solitude, aux bords de la mer, sur un cap abandonné, sur une grève sauvage, trois pierres, jaunies par les siècles et brisées par la foudre, font réfléchir, penser, rêver ou pleurer.

La solitude et la mort, la solitude et le passé qui est la mort des choses, s'allient nécessairement dans la pensée humaine. Leur accord est une mystérieuse harmonie; j'aime mieux le promontoire nu de Carthage, le cap mélancolique de Sunium, la plage nue et infestée de Pæstum, pour y placer les scènes des temps écoulés, que les temples, les arcs, les Colisées de Rome morte, foulés aux pieds dans Rome vivante avec l'indifférence de l'habitude ou la profanation de l'oubli.

— 20 *juillet* 1832. — A dix heures, le vent s'adoucit, nous pouvons monter sur le pont, et filant sept nœuds par heure, nous nous trouvons bientôt à la hauteur de l'île isolée de Pantelleria, ancienne

île de Calypso, délicieuse encore par sa végétation africaine et la fraîcheur de ses vallées et de ses eaux. C'est là que les empereurs exilèrent successivement les condamnés politiques.

Elle ne nous apparaît que comme un cône noir sortant de la mer, et vêtue jusqu'aux deux tiers de son sommet par une brume blanche qu'y a jetée le vent de la nuit. Nul vaisseau n'y peut aborder; elle n'a de ports que pour les petites barques qui y portent les exilés de Naples et de la Sicile, qui languissent depuis dix années, expiant quelques rêves de liberté précoces.

Malheureux les hommes qui en tout genre devancent leur temps! leur temps les écrase. — C'est notre sort à nous, hommes impartiaux, politiques, rationnels de la France. — La France est encore à un siècle et demi de nos idées. — Elle veut en tout des hommes et des idées de secte et de parti : que lui importe du patriotisme et de la raison? c'est de la haine, de la rancune, de la persécution alternative, qu'il faut à son ignorance! Elle en aura jusqu'à ce que, blessée avec les armes mortelles dont elle veut absolument se servir, elle tombe ou les rejette loin d'elle pour se tourner vers le seul espoir de toute amélioration politique, Dieu, sa loi; et la raison, sa loi innée.

— 21 *juillet* 1832. — La mer, à mon réveil, après une nuit orageuse, semble jouer avec le reste du vent d'hier; — l'écume la couvre encore

comme les flocons à demi couverts qui tachent le flancs du cheval fatigué d'une longue course, - ou comme ceux que son mors secoue quand abaisse et relève la tête, impatient d'une nouvel carrière. — Les vagues courent vite, irrégulière ment, mais légères, peu profondes, transparentes cette mer ressemble à un champ de belle avoin ondoyant aux brises d'une matinée de printemp après une nuit d'averse : — nous voyons les îl de Gozzo et de Malte surgir au-dessous de la brum à cinq ou six lieues à l'horizon.

— 22 *juillet* 1832, *arrivée à Malte*. — A mesu que nous approchons de Malte, la côte basse s'élè et s'articule ; mais l'aspect est morne et stéril bientôt nous apercevons les fortifications et l golfes formés par les ports : une nuée de petit barques, montées chacune par deux rameurs, so de ces golfes et accourt à la proue de notre navir la mer est grosse et la vague les précipite quelqu fois dans le profond sillon que nous creusons da la mer ; ils semblent près d'y être engloutis ; le fl les relève, ils courent sur nos traces, ils danse sur les flancs du brick, ils nous jettent de petit cordes pour nous remorquer dans la rade.

Les pilotes nous annoncent une quarantaine d dix jours, et nous conduisent au port réservé sou les hautes fortifications de la cité Valette. — L consul de France, M. Miège, informe le gouverneu sir Frederick Ponsonby, de notre arrivée ; il ra

semble le conseil de santé, et réduit notre quarantaine à trois jours.

Nous obtenons la faveur de monter une barque et de nous promener le soir le long des canaux qui prolongent le port de la quarantaine. — C'est un dimanche. — Le soleil brûlant du jour s'est couché au fond d'une anse paisible et étroite du golfe qui est derrière la proue de notre navire ; la mer est là, plane et brillante, légèrement plombée, absolument semblable à de l'étain fraîchement étamé. — Le ciel au-dessus est d'une teinte orange, légèrement rosée. — Il se décolore à mesure qu'il s'élève sur nos têtes et s'éloigne de l'occident ; à l'Orient, il est d'un bleu gris et pâle, et ne rappelle plus l'azur éclatant du golfe de Naples, — ou même la profondeur noire du firmament au-dessus des Alpes de la Savoie. — La teinte du ciel africain participe de la brûlante atmosphère et de l'âpre sévérité de ce continent ; la réverbération de ces montagnes nues frappe le firmament de sécheresse et de chaleur, et la poussière enflammée de ces déserts de sable aride semble se mêler à l'air qui l'enveloppe, et ternir la voûte de cette terre. — Nos rameurs nous mènent lentement à quelques toises du rivage. — Le rivage bas et uni d'une grève, qui vient mourir à quelques pouces au-dessus de la mer, est couvert, pendant un demi-mille, d'une rangée de maisons qui se touchent les unes les autres, et semblent s'être approchées le plus près possible du flot, pour en respirer la fraîcheur et pour en écouter le mur-

mure. Voici une de ces maisons et une des scènes que nous voyons répétées sur chaque seuil, sur chaque terrasse, sur chaque balcon. — En multipliant cette scène et cette vue par cinq ou six cents maisons semblables, on aura un souvenir exact de ce paysage, unique pour un Européen qui ne connaît ni Séville, ni Cordoue, ni Grenade : c'est un souvenir qu'il faut graver tout entier, et avec ses détails de mœurs, pour le retrouver une fois dans la sombre et terne uniformité de nos villes d'Occident. Ces souvenirs, retrouvés dans la mémoire pendant nos jours et nos mois de neige, de brouillard et de pluie, sont comme une échappée sur le ciel serein pendant une longue tempête. — Un peu de soleil dans l'œil, un peu d'amour dans le cœur, un rayon de foi ou de vérité dans l'âme, c'est une même chose. — Je ne puis vivre sans ces trois consolations de l'exil terrestre. — Mes yeux sont de l'Orient, mon âme est amour, et mon esprit est de ceux qui portent en eux un instinct de lumière, une évidence irréfléchie qui ne se prouve pas, mais qui ne trompe pas et qui console. Voici donc le paysage :

Lumière dorée, douce et sereine, comme celle qui sort des yeux et des traits d'une jeune fille avant que l'amour ait gravé un pli sur son front, jeté une ombre sur ses yeux. — Cette lumière, répandue également sur l'eau, sur la terre, dans le ciel, frappe la pierre blanche et jaune des maisons, et laisse tous les dessins des corniches, toutes les

arêtes des angles, toutes les balustrades des terrasses, toutes les ciselures des balcons, s'articuler vides et nets sur l'horizon bleu, sous ce tremblement aérien, sous ce vague incertain et brumeux dont notre Occident a fait une beauté pour ses arts, ne pouvant corriger ce vice de son climat. — Cette qualité de l'air, cette couleur blanche, jaune, dorée, de la pierre; cette vigueur des contours, donne au moindre édifice du Midi une fermeté et une netteté qui rassurent et frappent agréablement l'œil. — Chaque maison a l'air, non pas d'avoir été bâtie pierre à pierre, avec du ciment et du sable, mais d'avoir été sculptée vivante et debout dans le rocher vif, et d'être assise sur la terre, comme un bloc sorti de son sein, et aussi durable que le sol même. — Deux pilastres larges et élégants s'élèvent aux deux angles de la façade; ils s'élèvent seulement à la hauteur d'un étage et demi; là, une corniche élégante, sculptée dans la pierre éclatante, les couronne et sert de base elle-même à une balustrade riche et massive, qui s'étend tout le long du faîte, et remplace ces toits plats, irréguliers, pointus, bizarres, qui déshonorent toute architecture, qui brisent toute ligne harmonieuse avec l'horizon, dans nos assemblages d'édifices bizarres, que nous appelons villes, en Allemagne, en Angleterre et en France. — Entre ces deux larges pilastres qui s'avancent de quelques pouces sur la façade, trois ouvertures seulement sont dessinées par l'architecte, une porte et deux fenêtres. — La porte,

haute, large et cintrée, n'a pas son seuil sur la rue; elle s'ouvre sur un perron extérieur, qui empiète sur le quai de sept ou huit pieds. Ce perron, entouré d'une balustrade de pierre sculptée, sert de salon extérieur autant que d'entrée à la maison. — Décrivons un de ces perrons, nous les aurons décrits tous. — Un ou deux hommes, en veste blanche, à figure noire, à l'œil africain, une longue pipe à la main, sont nonchalamment étendus sur un divan de jonc, à côté de la porte; devant eux, gracieusement accoudées sur la balustrade, trois jeunes femmes, dans différentes attitudes, regardent silencieusement passer notre barque, ou sourient entre elles de notre aspect étranger. — Une robe noire qui ne descend qu'à mi-jambe, un corset blanc à larges manches plissées et flottantes, une coiffure de cheveux noirs, et par-dessus les épaules et la tête, un demi-manteau de soie noire semblable à la robe, couvrant la moitié de la figure, une des épaules et un des bras qui retient le manteau; ce manteau d'étoffe légère, enflé par la brise, se dessine dans la forme d'une voile gonflée sur un esquif, et, dans ses plis capricieux, tantôt dérobe, tantôt dévoile la figure mystérieuse qu'il enveloppe, et qui semble lui échapper à plaisir. — Les unes lèvent gracieusement la tête pour causer avec d'autres jeunes filles qui se penchent au balcon supérieur et leur jettent des grenades ou des oranges; les autres causent avec des jeunes hommes à longues moustaches, à noire et touffue chevelure, en

vestes courtes et pincées, en pantalons blancs et ceintures rouges. — Assis sur le parapet du perron, deux jeunes abbés, en habit noir, en souliers bouclés d'argent, s'entretiennent familièrement, et jouent avec de larges éventails verts, tandis qu'au pied des dernières marches, un beau moine mendiant, les pieds nus, le front pâle, chauve et blanc, découvert, le corps enveloppé des plis lourds de sa robe brune, s'appuie comme une statue de la mendicité sur le seuil de l'homme riche et heureux, et regarde d'un œil de détachement et d'insouciance ce spectacle de bonheur, d'aisance et de joie. — A l'étage supérieur, on voit sur un large balcon, supporté par de belles cariatides et recouvert d'une viranda indienne garnie de rideaux et de franges, une famille d'Anglais, ces heureux et impassibles conquérants de la Malte actuelle.—Là, quelques nourrices moresques, aux yeux étincelants, au teint plombé et noir, tiennent dans leurs bras ces beaux enfants de la Grande-Bretagne, dont les cheveux blonds et bouclés et la peau rose et blanche résistent au soleil de Calcutta comme à celui de Malte ou de Corfou. — A voir ces enfants sous le manteau noir et sous le regard brûlant de ces femmes demi-africaines, on dirait de beaux et blancs agneaux suspendus aux mamelles des tigresses du désert. — Sur la terrasse, c'est une autre scène ; les Anglais et les Maltais se la partagent. — D'un côté, vous voyez quelques jeunes filles de l'île tenant la guitare sous le bras et jetant quelques

notes d'un vent au [illegible], sauvage comme le climat de l'autre; une jeune et belle Anglaise, mélancoliquement penchée sur son coude, contemplant indifféremment la scène de vie qui passe sous ses regards et feuilletant les pages des poëtes immortels de son pays.

Ajoutez à ce coup d'œil les chevaux arabes montés par les officiers anglais, et courant, les crins épars, sur le sable du quai; — les voitures maltaises, espèce de chaises à porteurs sur deux roues, attelées d'un seul cheval, burlesque que le conducteur suit à pied au galop, les reins ceints d'une ceinture rouge à longues franges, et le front couvert de la résille ou du bonnet rouge, pendant jusqu'à la ceinture, du muletier espagnol; — les cris sauvages des enfants nus qui se précipitent dans la mer et nagent sous notre barque, les chants des Grecs ou des Siciliens mouillés dans le port voisin et se répondant en chœur d'un pont de navire à l'autre, et les notes monotones et sautillantes de la guitare, formant comme un doux bourdonnement de l'air du soir au-dessus de tous ces sons aigus, et vous aurez une idée d'un quai de l'Empsida le dimanche au soir.

— *24 juillet* 1832. — Entrée en libre pratique dans le port de la cité Valette; le gouverneur, sir Frederick Ponsonby, revenu de sa campagne pour nous accueillir, nous reçoit au palais du Grand-Maître à deux heures. — Excellente figure d'un

honnête homme anglais; — la probité est la physionomie de ces figures d'homme ; — élévation, gravité et noblesse, voilà le type du véritable grand seigneur anglais. — Nous admirons le palais ; — magnifique et digne simplicité ; — beauté dans la masse et la nudité de vaines décorations au dehors et au dedans ; — vastes salles ; — longues galeries; — peintures sévères ; — escalier large, doux et sonore ; — salle d'armes de deux cents pieds de long, renfermant toutes les armures de toutes les époques de l'histoire de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ; — bibliothèque de 40,000 volumes, où nous sommes reçus par le directeur, l'abbé Bollanti, jeune ecclésiastique maltais, tout à fait semblable aux abbés romains de la vieille école : — œil pénétrant et doux, bouche méditative et souriante, front pâle et articulé, langage élégant et cadencé, politesse simple, naturelle et fine. — Nous causons longtemps, car c'est l'espèce d'homme le plus propre à une longue, forte et pleine causerie. — Il y a en lui, comme dans tous ces ecclésiastiques distingués que j'ai rencontrés en Italie, quelque chose de triste, d'indifférent et de résigné, qui tient de la noble et digne résignation d'un pouvoir déchu. — Élevés parmi des ruines, — sur les ruines mêmes d'un monument écroulé, ils en ont contracté la mélancolie et l'insouciance sur le présent. — Comment, lui disais-je, un homme comme vous supporte-t-il l'exil intellectuel et la réclusion dans laquelle vous vivez dans ce palais désert et

parmi la poudre de ces livres? — Il est vrai, me répondit-il, je vis seul et je vis triste; l'horizon de cette île est bien borné; le bruit que je pourrais y faire par mes écrits ne retentirait pas bien loin, et le bruit même que d'autres hommes font ailleurs retentit à peine jusqu'ici; mais mon âme voit au delà un horizon plus libre et plus vaste, où ma pensée aime à se porter; nous avons un beau ciel sur la tête, un air tiède autour de nous, une mer large et bleue sous les regards; cela suffit à la vie des sens; quant à la vie de l'esprit, elle n'est nulle part plus intense que dans le silence et dans la solitude. — Cette vie remonte ainsi directement à la source d'où elle émane, à Dieu, sans s'égarer et s'altérer par le contact des choses et des soucis du monde. —Quand saint Paul, allant porter la parole féconde du christianisme aux nations, fit naufrage à Malte, et y resta trois mois pour y semer le grain de sénevé, il ne se plaignit pas de son naufrage et de son exil qui valurent à cette île la connaissance précoce du verbe et de la morale divine; dois-je me plaindre, moi, né sur ces rochers arides, si le Seigneur m'y confine pour y conserver sa vérité chrétienne dans les cœurs où tant de vérités sont prêtes à s'éteindre? — Cette vie a sa poésie, ajoutait-il; quand je serai libre enfin de mes classifications et de mes catalogues, peut-être écrirai-je aussi cette poésie de la solitude et de la prière! — Je le quittai avec peine et désir de le revoir.

L'église de Saint-Jean, cathédrale de l'île, a tout

le caractère,—toute la gravité qu'on peut attendre d'un pareil monument dans un pareil lieu,—grandeur, noblesse, richesse; les clefs de Rhodes, emportées après leur défaite par les chevaliers, sont suspendues aux deux côtés de l'autel, symbole de regrets éternels ou d'espérances à jamais trompées. —Voûte superbe, peinte en entier par le Calabrèse; — œuvre digne de Rome moderne dans ses plus beaux temps de la peinture.

Un seul tableau me frappe dans la chapelle de l'Élection; — il est de Michel-Ange de Caravaggio, que les chevaliers du temps avaient appelé dans l'île pour peindre la voûte de Saint-Jean. Il l'entreprit, mais la fougue et l'irritabilité de son caractère sauvage l'emportèrent; il eut peur d'un long ouvrage, et partit. — Il laissa son chef-d'œuvre à Malte, la décollation de saint Jean-Baptiste. Si nos peintres modernes, qui cherchent le romantisme par système, au lieu de le trouver par nature, voyaient ce magnifique tableau, ils trouveraient leur prétendue invention inventée avant eux. — Voilà le fruit né sur l'arbre, et non le fruit artificiel moulé en cire et peint en couleurs fausses; — pittoresque d'attitudes, énergie de tableau, profondeur de sentiment, vérité et dignité réunies; — vigueur de contraste, et cependant unité et harmonie, horreur et beauté tout ensemble, voilà le tableau. — C'est un des plus beaux que j'aie vus de ma vie. — C'est le tableau que cherchent les peintres de l'école actuelle.—Le voilà, il est trouvé. Qu'ils ne cherchent

plus. — Ainsi rien de nouveau dans la nature et dans les arts. — Tout ce qu'on fait a été fait; — tout ce qu'on dit a été dit: — tout ce qu'on rêve a été rêvé. — Tout siècle est plagiaire d'un autre siècle: car tous tant que nous sommes, artistes ou penseurs périssables ou fugitifs, nous copions de différentes manières un modèle immuable et éternel, la nature, — cette pensée une et diverse du créateur!

— 25 *juillet* 1852. — Du sommet de l'observatoire qui domine le palais du Grand-Maître, — vue d'ensemble des villes, des ports et campagnes de Malte; — campagnes nues, sans forme, sans couleurs, arides comme le désert; — ville semblable à une écaille de tortue échouée sur le rocher; — on dirait qu'elle a été sculptée dans un seul bloc de rocher vif; — scènes de toits en terrasses à l'approche de la nuit; — femmes assises sur ces terrasses. — David ainsi vit Betsabée. — Rien de plus gracieux et de plus séduisant que ces figures blanches ou noires, semblables à des ombres, apparaissant ainsi aux rayons de la lune, sur les toits de cette multitude de maisons. — On ne voit les femmes que là, à l'église ou sur leurs balcons; tout le langage est dans les yeux; tout amour est un long mystère que les paroles n'altèrent pas; — un long drame se noue et se dénoue ainsi sans paroles. — Ce silence, ces apparitions à certaines heures, ces rencontres aux mêmes lieux, ces intimités de distance, ces expres

sions muettes, sont peut-être le premier et le plus divin langage de l'amour, ce sentiment au-dessus des paroles et qui, comme la musique, exprime dans une langue à part ce que nulle langue ne peut exprimer.

Ces aspects, ces pensées, rajeunissent l'âme ; — elles font sentir le seul charme inépuisable que Dieu ait répandu sur la terre, et regretter que les heures de la vie soient si rapides et si mêlées.—Deux seuls sentiments suffiraient à l'homme, vécût-il l'âge des rochers, la contemplation de Dieu et l'amour. — L'amour et la religion sont les deux pensées ou plutôt la pensée une des peuples du Midi ; — aussi ne cherchent-ils pas autre chose, ils ont assez. — Nous les plaignons, il faudrait les envier. — Qu'y a-t-il de commun entre nos passions factices, entre la tumultueuse agitation de nos vaines pensées et ces deux seules pensées vraies qui occupent la vie de ces enfants du soleil :—la religion et l'amour; l'une enchantant le présent, l'autre enchantant l'avenir ? aussi, j'ai toujours été frappé, malgré les préjugés contraires, du calme profond et rarement troublé des physionomies du Midi, et de cette masse de repos, de sérénité et de bonheur répandue dans les habitudes et sur les visages de cette foule silencieuse qui respire, vit, aime et chante sous vos yeux ; — le chant, ce superflu du bonheur et des impressions dans une âme trop pleine ! On chante à Rome, à Naples, à Gênes, à Malte, en Sicile, en Grèce, en Ionie, sur le rivage, sur les flots, sur les toits ; on

n'entend que le lent récitatif du pêcheur, du matelot, du berger, ou les bourdonnements vagues de la guitare pendant les nuits sereines. — C'est du bonheur, quoi qu'on en dise. — Ils sont esclaves, dites-vous? Qu'en savent-ils? Esclavage ou liberté! malheur ou bonheur de convention! le malheur ou le bonheur sont plus près de nous. Qu'importe à ces foules paisibles qui respirent la brise de mer ou se couchent aux tièdes rayons du soleil de Sicile, de Malte ou du Bosphore, que la loi leur soit faite par un prêtre, par un pacha ou par un parlement? Cela change-t-il quelque chose à leurs relations avec la nature, les seules qui les occupent? Non, sans doute; toute société libre ou absolue se résout toujours en servitudes plus ou moins senties. — Nous sommes esclaves des lois variables et capricieuses que nous nous faisons, ils le sont de la loi immuable de la force que Dieu leur fait; — tout cela, pour le bonheur ou le malheur, revient au même; — pour la dignité humaine et pour le progrès de l'intelligence et de la morale de l'homme, — non, — non; encore faudrait-il examiner avant de prononcer ce non. — Prenez au hasard cent hommes parmi ces peuples esclaves, et cent hommes parmi nos peuples, soi-disant libres, et pesez. — Où se trouve-t-il plus ou moins de morale et de vertus? — Je le sais bien, mais je frémis de le dire. — Si quelqu'un lisait ceci après moi, on me soupçonnerait de partialité pour le despotisme ou de mépris pour la liberté. — On se tromperait! — J'aime la liberté

comme un effort difficile et ennoblissant pour l'humanité, — comme j'aime la vertu pour son mérite et non pour sa récompense ; mais il s'agit de bonheur, et en philosophe j'examine, et je dis comme Montaigne : *Que sais-je ?* Le fait est que nos questions politiques, si capitales dans nos lycées, ou dans nos cafés, ou dans nos clubs, sont bien petites vues de loin, au milieu de l'Océan, du haut des Alpes, à la hauteur de la contemplation philosophique ou religieuse. — Ces questions n'intéressent que quelques hommes qui ont du pain et des heures de reste ; — la foule n'a affaire qu'à la nature ; — une bonne, belle et divine religion, voilà la politique à l'usage des masses. Ce principe de vie manque à la nôtre, voilà pourquoi nous trébuchons, nous tombons, nous retombons, nous ne marchons pas ; — le souffle de vie nous manque ; nous créons des formes, et l'âme n'y descend pas. — O Dieu ! rendez-nous votre souffle, ou nous périssons. —

—*Malte,* 28, 29 *et* 30 *juillet* 1832. — Séjour forcé à Malte par une indisposition de Julia. Elle se rétablit ; nous nous décidons à aller à Smyrne en touchant à Athènes. Là, j'établirai ma femme et mon enfant ; et j'irai seul, à travers l'Asie Mineure, visiter les autres parties de l'Orient. Nous levons l'ancre ; nous allons sortir du port ; une voile arrive de l'Archipel ; elle annonce la prise de plusieurs bâtiments par les pirates grecs et le massacre des équipages. Le consul de France, M. Miége, nous

[illegible] d'attendre quelques jours; le capitaine Lyons, [illegible], nous offre d'amarrer notre [illegible] jusqu'à [illegible], en [illegible] la marche [illegible] la marche de la frégate; il accompagne cette offre de tous les procédés [illegible]: nous partons le mercredi 1er août à huit heures du matin. A peine en mer, le capitaine, dont le vaisseau vient de nous dépasser, fait carguer ses voiles et nous attend. — Il nous jette à la mer un baril auquel un câble est attaché; nous pêchons le baril et le câble, et nous suivons, comme un coursier en laisse, la masse flottante qui creuse la vague et ne paraît pas s'apercevoir de notre poids. —

Je ne connaissais pas le capitaine Lyons, commandant depuis six ans sur un des vaisseaux de la station anglaise du Levant; je n'en étais pas connu, même de nom: je ne l'avais rencontré chez personne à Malte, parce qu'il était en quarantaine: et cependant voilà un officier d'une autre nation, de nation souvent rivale et hostile, qui, au premier signe de notre part, consent à ralentir sa marche de deux ou trois jours, à soumettre son vaisseau et son équipage à une manœuvre souvent très-périlleuse (la remorque), à entendre peut-être autour de lui murmurer les marins de son bord d'une condescendance pareille pour un Français inconnu,— tout cela par un seul sentiment de noblesse d'âme

et de sympathie pour les inquiétudes d'une femme et pour la souffrance d'un enfant.—Voilà l'officier anglais dans toute sa générosité personnelle ; voilà l'homme dans toute la dignité de son caractère et de sa mission. — Je n'oublierai jamais ni le trait ni l'homme. — L'homme qui vient quelquefois à notre bord pour s'informer de nos convenances et nous renouveler les assurances du plaisir qu'il éprouve à nous protéger, me paraît un des plus loyaux et des plus ouverts que j'aie rencontrés. — Rien en lui ne rappelle cette prétendue rudesse du marin ; mais la fermeté de l'homme accoutumé à lutter avec le plus terrible des éléments se marie admirablement, sur sa figure encore jeune et belle, avec la douceur de l'âme, l'élévation de la pensée et la grâce du caractère.

Arrivés inconnus à Malte, nous ne voyons pas sans regret ses blanches murailles s'enfoncer au loin sous les flots. — Ces maisons, que nous regardions avec indifférence, il y a peu de jours, ont maintenant une physionomie et un langage pour nous. — Nous connaissons ceux qui les habitent, et des regards bienveillants suivent du haut de ses terrasses les voiles lointaines de nos deux vaisseaux. —

Les Anglais sont un grand peuple moral et politique ; — mais, en général, ils ne sont pas un peuple sociable. — Concentrés dans la sainte et douce intimité du foyer de famille, quand ils en sortent, ce n'est pas le plaisir, ce n'est pas le besoin de com-

muniquer leur âme ou de répandre leur sympathie, c'est l'usage, c'est la vanité qui les conduit. — La vanité est l'âme de toute société anglaise; c'est elle qui construit cette forme de société froide, compassée, étiquetée; c'est elle qui a créé ces classifications de rangs, de titres, de dignités, de richesses, par lesquelles seules les hommes y sont marqués, et qui ont fait une abstraction complète de l'homme pour ne considérer que le nom, l'habit, la forme sociale. — Sont-ils différents dans leurs colonies? Je le croirais, d'après ce que nous avons éprouvé à Malte. — A peine arrivés, nous y avons reçu, de tout ce qui compose cette belle colonie, les marques les plus désintéressées et les plus cordiales d'intérêt et de bienveillance. — Notre séjour n'y a été qu'une hospitalité brillante et continuelle. — Sir Frederick Ponsonby et lady Émilie Ponsonby, sa femme, couple fait pour représenter dignement partout, l'un, la vertueuse et noble simplicité des grands seigneurs anglais, l'autre, la douce et gracieuse modestie des femmes de haut rang dans sa patrie. — La famille de sir Frederick Hankey, M. et Mme Nugent, M. Greig, M. Freyre, ancien ambassadeur en Espagne, nous ont accueillis moins en voyageurs qu'en amis. Nous les avons vus huit jours, nous ne les reverrons peut-être jamais; mais nous emportons de leur obligeante cordialité une impression qui va jusqu'au fond du cœur. Malte fut pour nous la colonie de l'hospitalité; quelque [illegible]e chevaleresque et d'hospitalier, qui rap-

elle ses anciens possesseurs, se retrouve dans ces palais, possédés maintenant par une nation digne du haut rang qu'elle occupe dans la civilisation. On peut ne pas aimer les Anglais, il est impossible de ne pas les estimer.

Le gouvernement de Malte est dur et étroit ; il n'est pas digne des Anglais, qui ont enseigné la liberté au monde, d'avoir dans une de leurs possessions deux classes d'hommes, les citoyens et les affranchis.

Le gouvernement provincial et les parlements locaux, s'associeraient facilement dans les colonies anglaises à la haute représentation de la mère-patrie. Les germes de liberté et de nationalité, respectés chez les peuples conquis, sont pour l'avenir des germes de vertu, de force et de dignité, pour l'humanité tout entière. L'ombre du pavillon anglais ne devrait couvrir que des hommes libres.

— 1er *août* 1832, *à minuit*. — Partis ce matin par une grosse mer, un calme absolu nous a surpris à douze lieues en mer ; il dure encore ; aucun vent dans le ciel, si ce n'est quelques brises perdues qui viennent de temps en temps froisser les voiles des deux vaisseaux ; elles font rendre à ces grandes voiles une palpitation sonore, un battement irrégulier, semblable au battement convulsif des ailes d'un oiseau qui meurt ; la mer est plane et polie comme la lame d'un sabre ; pas une ride ; mais de loin en loin, de larges ondulations cylindriques,

qui se glissent sous le navire et l'ébranlent comme un tremblement souterrain. Toute la masse des mâts, des vergues, des haubans, des voiles, craque et frémit alors ainsi que sous un vent trop lourd. Nous n'avançons pas d'une ligne en une heure; les écorces d'orange que Julia jette dans la mer flottent sans déclinaison autour du brick, et le timonier regarde nonchalamment les étoiles, sans que la barre fasse dévier sa main distraite. Nous avons lâché le câble de remorque qui nous attachait à la frégate anglaise, parce que les deux vaisseaux, ne gouvernant plus, couraient risque de se heurter dans les ténèbres.

Nous sommes maintenant à cinq cents pas environ de la frégate. Les lampes allumées brillent par les sabords au fond des larges et belles chambres d'officiers qui couronnent sa poupe. Un fanal, que l'œil peut confondre avec un des feux du firmament, monte et s'attache à la pointe du mât d'artimon pour nous rallier pendant la nuit. Pendant que nos regards sont attachés à ce phare flottant qui doit nous guider, une musique délicieuse sort tout à coup des flancs lumineux de la frégate et résonne sous son nuage de voiles, comme sous les voûtes sonores d'une église.

Les harmonies se varient et se succèdent ainsi pendant plusieurs heures, et répandent au loin, sur cette mer enchantée et dormante, tous les sons que nous avons entendus dans les heures les plus délicieuses de notre vie. Toutes les réminiscences

mélodieuses de nos villes, de nos théâtres, de nos airs champêtres, reviennent porter notre pensée vers des temps qui ne sont plus, vers des êtres séparés maintenant de nous par la mort ou par le temps !

Demain, dans quelques heures peut-être, les sons terribles de l'ouragan qui fait crier les mâts, les coups redoublés des vagues sur les flancs creux du navire, le canon de détresse, le tonnerre, les voix convulsives de deux éléments en guerre, et de l'homme qui lutte contre leur fureur combinée, prendront la place de cette musique sereine et majestueuse.

Ces pensées montent dans tous les cœurs, et un silence complet règne sur les deux ponts. Chacun se rappelle quelques-unes de ces notes significatives et gravées par une forte impression dans la mémoire, qu'il a entendues autrefois dans quelque circonstance heureuse ou sombre de la vie de son cœur; chacun pense plus tendrement à ce qu'il a laissé derrière lui. On s'inquiète de ce défi que l'homme semble jeter aux tempêtes. Ce sont de ces moments qu'il faut écrire dans sa pensée pour toujours; ils contiennent en quelques minutes plus d'impressions, plus de couleurs, plus de vie, que des années entières écoulées dans les prosaïques vicissitudes de la vie commune. Le cœur est plein et voudrait déborder. C'est alors que l'homme le plus vulgaire se sent poëte par toutes les fibres; c'est alors que le fini et l'infini entrent par tous les

pores ; c'est alors qu'on veut éclater devant Dieu, ou révéler seulement à un cœur sympathique ou à tous les hommes, dans la langue des esprits, ce qui se passe dans notre esprit; c'est alors qu'on improviserait des chants dignes de la terre et du ciel ; ah ! si l'on avait une langue ! mais il n'y a pas de langue, surtout pour nous, Français ; non, il n'y a pas de langue pour la philosophie, l'amour, la religion, la poésie ; les mathématiques sont la langue de ce peuple ; ses mots sont secs, précis, décolorés comme des chiffres. — Allons dormir.

— *Même date, 2 heures du matin.* — Je ne puis dormir ; j'ai trop senti ; je remonte sur le pont ; — peignons ; — la lune a disparu sous la brume orangée qui voile l'horizon sans autres limites. Il est bien nuit, mais une nuit sur mer, c'est-à-dire sur un élément transparent qui réfléchit la moindre lueur du firmament et qui semble garder une lumineuse impression du jour. Cette nuit n'est pas noire, elle est seulement pâle et perlée comme la couleur d'une glace quand le flambeau est retiré à côté ou placé derrière. L'air aussi semble mort et dormir sur cette couche assouplie des vagues. Pas un bruit, pas un souffle, pas une voile même qui batte contre la vergue, pas une écume qui bruisse et trace le sillage du brick sur ses flancs qui semblent dormir aussi.

Je regardais cette scène muette de repos, de vide, de silence et de sérénité : je respirais cet air tiède

et léger dont la poitrine ne sent ni la chaleur, ni la fraîcheur, ni le poids, et je me disais : Ce doit être là l'air qu'on respire dans le pays des âmes, dans les régions de l'immortalité, dans cette atmosphère divine où tout est immuable, voluptueux, parfait.

Une autre face du ciel. — J'avais oublié la frégate anglaise ; je regardais du côté opposé ; elle était là, en mer, à quelques encâblures de nous ; je me retournai par hasard, mes yeux tombèrent sur ce majestueux colosse qui reposait immobile, immense, sans le moindre balancement de sa quille, comme sur un piédestal de marbre poli.

La masse gigantesque et noire du corps de vaisseau se détachait en sombre de sa base argentée et se dessinait sur le fond bleu du ciel, de l'air, de la mer ; pas un soupir de vie ne sortait de ce majestueux édifice ; rien n'indiquait ni à l'œil, ni à l'oreille, qu'il fût animé de tant d'intelligence et de vie, peuplé de tant d'êtres pensants et agissants. On l'eût pris pour un de ces grands débris des tempêtes, flottant sans gouvernail, que le navigateur rencontre avec effroi sur les solitudes de la mer du Sud, et où il ne reste pas une voix pour dire comment il a péri ; registre mortuaire sans nom et sans date que la mer laisse surnager quelques jours avant de l'engloutir tout à fait.

Au-dessus du corps sombre du bâtiment, le nuage de toutes ses voiles était groupé pittoresquement et pyramidait autour de ses mâts. Elles s'élevaient

d'étages en étages, de vergues en vergues, découpées en mille formes bizarres, déroulées en plis larges et profonds, semblables aux nombreuses et hautes tourelles d'un château gothique, groupées autour du donjon ; elles n'avaient ni le mouvement, ni la couleur éclatante et dorée des voiles vues de loin sur les flots pendant le jour ; immobiles, ternes et teintes par la nuit d'un gris ardoisé, on eût dit une volée de chauves-souris immense, ou d'oiseaux inconnus des mers, abattus, pressés, serrés les uns contre les autres sur un arbre gigantesque et suspendus à son tronc dépouillé au clair de lune d'une nuit d'hiver. L'ombre de ce nuage de voiles descendait d'en haut sur nous, et nous dérobait la moitié de l'horizon. Jamais plus colossale et plus étrange vision de la mer n'apparut à l'esprit d'Ossian dans un songe. Toute la poésie des flots était là. La ligne bleue de l'horizon se confondait avec celle du ciel ; tout ce qui reposait dessus et dessous avait l'apparence d'un seul fluide éthéré dans lequel nous nagions. Tout ce vague sans corps et sans limites augmentait l'effet de cette apparition gigantesque de la frégate sur les flots et jetait l'âme avec l'œil dans la même illusion. Il me semblait que la frégate, la pyramide aérienne de sa voilure et nous-mêmes, nous étions tous ensemble soulevés, emportés, comme des corps célestes dans les abîmes liquides de l'éther, ne portant sur rien, planant par une force intérieure sur le vide azuré d'un universel firmament.

Plusieurs jours et nuits semblables passés en pleine mer ; calme plat, ciel de feu ; les vagues roulent immenses du golfe Adriatique dans la mer d'Afrique : ce sont de vastes cylindres légèrement cannelés et dorés le matin et le soir, comme les colonnes des temples de Rome ou de Pœstum.

Je passe les journés sur le pont ; j'écris quelques vers à M. de Montherot, mon beau-frère :

Ami, plus qu'un ami, frère de sang et d'âme,
Dont l'humide regard me suivit sur la lame;
A travers tant de flots jetés derrière moi,
A travers tant de ciel et d'air, je pense à toi ;
Je pense à ces loisirs que nous usions ensemble
Au bord de nos ruisseaux, sous le saule ou le tremble;
A nos pas suspendus, à nos doux entretiens,
Qu'entremêlaient souvent ou tes vers ou les miens ;
Tes vers, fils de l'éclair, tes vers, nés d'un sourire,
Que tu n'arraches pas palpitants de ta lyre,
Mais que, de jour en jour, ta négligente main
Laisse à tout vent d'esprit tomber sur ton chemin,
Comme ces perles d'eau que pleure chaque aurore,
Dont toute la campagne au réveil se colore,
Qui formeraient un fleuve en se réunissant,
Mais qui tombent sans bruit sur le pied du passant,
Dont le soleil du jour repompe l'humble pluie,
Et qu'aspire en parfum le vent qui les essuie !
Autres temps, autres soins ; à tout fruit sa saison.
Avant que ma pensée eût l'âge de raison,
Quand j'étais l'humble enfant qui joue avec sa mère,
Qu'on charme ou qu'on effraye avec une chimère,
J'imitais les enfants mes égaux, dans leurs jeux,
Je parlais leur langage et je faisais comme eux !

J'allais, aux premiers mois où le bourgeon s'élève,
Où l'écorce du bois semble suer la sève,
Vers le torrent qui coule au pied de mon hameau,
Des saules inclinés couper le frais rameau;
Réchauffant de l'haleine une sève encor tendre,
Je détachais du bois l'écorce sans la fendre,
Je l'animais d'un souffle, et bientôt sous mes doigts
Un son plaintif et doux s'exhalait dans le bois;
Ce son, dont aucun art ne réglait la mesure,
N'était rien qu'un bruit vide, un vague et doux murmure,
Semblable aux voix de l'onde, et des airs frémissants,
Dont on aime le bruit, sans y chercher de sens;
Prélude d'un esprit éveillé de bonne heure,
Qui chante avant qu'il chante et pleure avant qu'il pleure!

Mais ce n'est plus le temps; je touche à mon midi!
J'ai souffert, et dans moi mon esprit a grandi!
Ces fragiles roseaux, jouets de ma jeunesse,
Ne sauraient contenir le souffle qui m'oppresse :
Il n'est point de langage ou de rhythme mortel,
Ou de clairon de guerre ou de harpe d'autel,
Que ne brisât cent fois le souffle de mon âme;
Tout faiblit à son choc et tout fond à sa flamme!
Il a, pour exhaler ses accords éclatants,
Aux verbes d'ici-bas renoncé dès longtemps;
Il ferait éclater leurs fragiles symboles,
Il entre-choquerait des foudres de paroles,
Et les enfants diraient, en secouant leurs fronts :
« Qu'il nous parle plus bas, Seigneur! ou nous mourons! »

Il ne leur parle plus; il se parle à lui-même,
Dans la langue sans mots, dans le verbe suprême,
Qu'aucune main de chair n'aura jamais écrit,
Que l'âme parle à l'âme et l'esprit à l'esprit!

son perçant du vol de la tempête;
it en moi comme un torrent de nuit,
aque flot emporte et rapporte le bruit,
le contre-coup des foudres de montagnes,
le échos tonnants répètent aux campagnes;
la voix d'airain de ces lourds vents d'hiver,
bent comme un poids du Liban sur la mer,
ne ces grands chocs, quand sur un cap qui fume
nte en colline et retombe en écume :
s seules voix, voilà les seuls accents
vent aujourd'hui chanter ce que je sens!

ls donc plus de moi ces vers où la pensée,
d'un arc sonore avec grâce élancée,
eux mots pareils vibrant à l'unisson,
omplaisamment aux caprices du son!
écho des vers répugne à mon oreille;
temps passé le souvenir m'éveille,
sert muet du limpide Orient
age vers vous se tourne en souriant;
ant aux amis qui verront cette aurore,
le avec la leur veut se confondre encore;

Des plus chers dons du ciel l'invisible commerce :
Langage universel jusqu'au ciel répandu,
Qui s'élève plus haut pour mieux être entendu,
Inextinguible encens qui brûle et qui parfume
Celui qui le reçoit et celui qui l'allume !

C'est ainsi que mon cœur se communique à toi :
Tous les mots d'ici-bas sont néant devant moi ;
Et si tu veux savoir pourquoi je les méprise,
Suis ma voile qui s'enfle et qui fuit sous la brise,
Et viens sur cette scène où le monde a passé,
Où le désert fleurit sur l'empire effacé,
Sur les tombeaux des dieux, des héros et des sages,
Assister à trois nuits et voir trois paysages !

Je venais de quitter la terre dont le bruit
Loin, bien loin sur les flots vous tourmente et vous st
Cette Europe où tout croule, où tout craque, où tout lut
Où de quelques débris chaque heure attend la chute,
Où deux esprits divers, dans d'éternels combats,
Se lancent temple et lois, trône et mœurs en éclats,
Et font, en nivelant le sol qui les dévore,
Place à l'esprit de Dieu qu'ils ne voient pas encore !
Mon navire, poussé par l'invisible main,
Glissait en soulevant l'écume du chemin ;
Douze fois le soleil, comme un dieu qui se couche,
Avait roulé sur lui l'horizon de sa couche,
Et s'était relevé bondissant dans les airs,
Comme un aigle de feu, de la crête des mers ;
Mes mâts dorment, pliant l'aile sous les antennes ;
Mon ancre mord le sable, et je suis dans Athènes !

Il est l'heure où jadis cette ville de bruit,
Muette un peu de temps sous le doigt de la nuit,

S'éveillant tour à tour dans la gloire ou la honte,
Roulait ses flots vivants comme une mer qui monte;
Chaque vent les poussait à leurs ambitions,
Les uns à la vertu, d'autres aux factions,
Périclès au forum, Thémistocle aux rivages,
Aux armes les héros, au portique les sages,
Aristide à l'exil et Socrate à la mort,
Et le peuple au hasard et du crime au remord!
Au pied du Parthénon qu'un homme en turban garde
J'entends venir le jour, je marche et je regarde.

Du haut du Cythéron le rayon part : le jour
De cent chauves sommets va frapper le contour,
De leurs flancs à leurs pieds, des champs aux mers d'U-
Sans que rien le colore et rien le réfléchisse, [lysse,
Ni cités éclatant de feu dans le lointain,
Ni fumée ondoyante au souffle du matin,
Ni hameaux suspendus au penchant des montagnes,
Ni voiles sur les eaux, ni tours dans les campagnes.
La lumière en passant sur ce sol du trépas,
Y tombe morte à terre et n'en rejaillit pas;
Seulement le rayon le plus haut de l'aurore
Effleure sur mon front le Parthénon qu'il dore,
Puis glissant à regret sur ses créneaux noircis
Où dort, la pipe en main, le janissaire assis,
Va, comme pour pleurer la corniche brisée,
Mourir sur le fronton du temple de Thésée!
Deux beaux rayons jouant sur deux débris : voilà
Tout ce qui brille encore et dit : Athène est là!

— 6 *août* 1832, *en mer*. — Le 6, à midi, nous aperçûmes sous les nuages blancs de l'horizon les cimes inégales des montagnes de la Grèce ; le ciel

était pâle et gris comme sur la Tamise ou sur la Seine au mois d'octobre ; un orage déchire, au couchant, le noir rideau de brouillards qui traîne sur la mer ; le tonnerre éclate, les éclairs jaillissent, et une forte brise du sud-est nous apporte la fraîcheur et l'humidité de nos vents pluvieux d'automne.

L'ouragan nous jette hors de notre route et nous nous trouvons tout près de la côte de Navarin ; nous distinguons les deux îlots qui ferment l'entrée de son port, et la belle montagne aux deux mamelles qui couronne Navarin. C'est là que le canon de l'Europe a crié naguère à la Grèce ressuscitée : la Grèce a mal répondu ; affranchie des Turcs par l'héroïsme de ses enfants et par l'assistance de l'Europe, elle est maintenant en proie à ses propres ravages : elle a versé le sang de Capo-d'Istria, qui avait dévoué sa vie à sa cause. L'assassinat d'un de ses premiers citoyens ouvre mal une ère de résurrection et de vertu. Il est douloureux que la pensée d'un grand crime soit une des premières qui s'élèvent à l'aspect de cette terre, où l'on vient chercher des images de patriotisme et de gloire.

A mesure que le vaisseau se rapproche du golfe de Modon, les rivages du Péloponèse se détachent et s'articulent ; ils sortent du brouillard flottant qui les enveloppe. Ces rivages, dont les voyageurs parlent avec mépris, me semblent au contraire très bien dessinés par la nature : grandes coupes de montagnes, et gracieuse ondulation de lignes. J'ai peine à en détacher mes regards. La scène est vide

mais pleine du passé ; la mémoire peuple tout ! Ce groupe noirâtre de collines, de caps, de vallées, que l'œil embrasse tout entier d'ici, comme une petite île sur l'Océan, et qui n'est qu'un point sur la carte, a produit à lui seul plus de bruit, plus de gloire, plus d'éclat, plus de vertus et plus de crimes, que des continents tout entiers. Ce monceau d'îles et de montagnes, d'où sortaient presque à la fois Miltiade, Léonidas, Thrasybule, Épaminondas, Démosthène, Alcibiade, Périclès, Platon, Aristide, Socrate, Phidias ; cette terre qui dévorait les armées de deux millions d'hommes de Xercès, qui envoyait ses colonies à Byzance, en Asie, en Afrique, qui créait ou renouvelait les arts de l'esprit et les arts de la main, et les poussait en un siècle et demi jusqu'à ce point de perfection où ils deviennent types et ne sont plus surpassés ; cette terre, dont l'histoire est notre histoire, dont l'Olympe est encore le ciel de notre imagination ; cette terre, d'où la philosophie et la poésie ont pris leur vol vers le reste du globe, et où elles reviennent sans cesse, comme des enfants à leur berceau : la voilà. Chaque flot me porte vers elle ; j'y touche. Son apparition m'émeut profondément, bien moins pourtant que si tous ces souvenirs n'étaient pas flétris dans ma pensée à force de m'avoir été ressassés dans ma mémoire avant que ma pensée les comprît. La Grèce est pour moi comme un livre dont les beautés sont ternies parce qu'on nous l'a fait lire avant de pouvoir le comprendre.

Cependant tout n'est pas désenchanté. Il y a encore à tous ces grands noms un reste d'écho dans mon cœur. Quelque chose de saint, de doux, de parfumé monte avec ces horizons dans mon âme. Je remercie Dieu d'avoir vu, en passant sur cette terre, ce pays *des faiseurs de grandes choses*, comme Épaminondas appelait sa patrie.

Pendant toute ma jeunesse j'ai désiré faire ce que je fais, voir ce que je vois. Un désir enfin satisfait est un bonheur. J'éprouve à l'aspect de ces horizons tant rêvés ce que j'ai éprouvé toute ma vie dans la possession de tout ce que j'ai vivement désiré : un plaisir calme et contemplatif qui se replie sur lui-même ; un repos de l'esprit et de l'âme qui s'arrêtent un moment, qui se disent : Faisons halte ici et jouissons ; mais au fond ces bonheurs de l'esprit et de l'imagination sont bien froids. Ce n'est pas là du bonheur de l'âme ; celui-là n'est que dans l'amour humain ou divin, mais toujours dans l'amour.

— *Même jour, le soir.* — Nous naviguons délicieusement par un vent favorable qui nous pousse entre le cap Matapan et l'île de Cérigo.

Un pirate grec s'approche de nous pendant que la frégate est à quelques lieues en mer à la poursuite d'un bâtiment suspect. Le brick grec n'est qu'à une encâblure de nous ; nous montons tous sur le pont : nous nous préparons au combat ; nos canons sont chargés ; le pont est jonché de fusils

et de pistolets. Le capitaine somme le commandant du brick grec de se retirer. Celui-ci, voyant vingt-cinq hommes bien armés sur notre pont, se décide à ne pas risquer l'abordage. Il s'éloigne, il revient une seconde fois et touche presque à notre bâtiment. Nous allons faire feu. Il se retire et s'excuse encore, et reste pendant un quart d'heure à portée de pistolet. Il prétend qu'il est comme nous un bâtiment marchand rentrant dans l'Archipel. J'observe son équipage. Jamais je n'ai vu des figures où le crime, le meurtre et le pillage fussent écrits en plus hideux caractères. On aperçoit quinze ou vingt bandits, les uns en costume albanais, les autres avec des lambeaux d'habits européens, assis, couchés ou manœuvrant sur son bord. Tous sont armés de pistolets et de poignards dont les manchent étincellent de ciselures d'argent. Il y a du feu sur le pont où deux femmes âgées font cuire du poisson. Une jeune fille de quinze à seize ans paraît de temps en temps parmi ces mégères. Figure céleste, apparition angélique au milieu de ces figures infernales. Une des vieilles femmes la repousse plusieurs fois dans l'entrepont, elle descend en pleurant; une dispute s'élève apparemment à ce sujet entre quelques hommes de l'équipage. Deux poignards sont tirés et brandis; le capitaine, qui fume nonchalamment sa pipe accoudé sur la barre, se jette entre les deux bandits, il en renverse un sur le pont; tout s'apaise; la jeune Grecque remonte, elle essuie ses yeux avec les longues

tresses de ses cheveux; elle s'assied au pie
grand mât. Une des vieilles femmes est à ge
derrière elle et peigne les longs cheveux
jeune fille. Le vent fraîchit. Le pirate grec
cap sur Cérigo et en un clin d'œil il se couv
voiles et n'est bientôt plus qu'un point bl
l'horizon.

Nous mettons en panne pour attendre la fré
qui tire un coup de canon pour nous averti
peu d'heures elle nous a rejoints. Le pirate
qu'elle poursuivait lui a échappé. Il est entré
une des anses inaccessibles de la côte, où ils
fugient toujours en pareille rencontre.

— *Même jour, onze heures.* — Toutes le
qu'une forte impression remue mon âme, j
sens le besoin de dire, d'écrire à quelqu'un c
j'éprouve, de trouver quelque part une joie
joie, un retentissement de ce qui m'a frapp
sentiment isolé n'est pas complet : l'homme
créé double.

Hélas! quand je regarde maintenant auto
moi, il y a déjà bien du vide. Julia et Maria
comblent tout à elles seules, mais Julia est e
si jeune que je ne lui dis que ce qui est à la
de son âge. C'est tout l'avenir, ce sera bientô
le présent pour nous; mais le passé, où est-il

La personne qui aurait joui le plus de mo

[1] Madame de Lamartine.

leur en ce moment, c'est ma mère. Dans tout ce qui m'arrive d'heureux ou de triste, ma pensée se tourne involontairement vers elle. Je crois la voir, l'entendre, lui parler, lui écrire. Quelqu'un dont on se souvient tant n'est pas absent; ce qui vit si complétement, si puissamment dans nous-mêmes n'est pas mort pour nous. Je lui fais toujours sa part, comme pendant sa vie, de toutes mes impressions, qui devenaient si vite et si entièrement les siennes; qui s'embellissaient, se coloraient, s'échauffaient dans son imagination rayonnante, imagination qui a toujours eu seize ans! Je la cherche en idée dans la modeste et pieuse solitude de Milly où elle nous a élevés, où elle pensait à nous pendant que les vicissitudes de ma jeunesse nous séparaient. Je la vois attendant, recevant, lisant, commentant mes lettres, s'enivrant plus que moi-même de mes impressions. Vain songe! elle n'y est plus; elle habite le monde des réalités; nos songes fugitifs ne sont plus rien pour elle : mais son esprit est avec nous, il nous visite, il nous suit, il nous protége; *notre conversation est avec elle dans les régions éternelles.*

J'ai perdu ainsi avant l'âge de la maturité la plus grande partie des êtres que j'ai aimés le plus ou qui m'ont le plus aimé ici-bas. Ma vie aimante s'est concentrée, mon cœur n'a plus que quelques cœurs pour se réfugier; mon souvenir n'a plus guère que des tombeaux où se poser sur la terre; je vis plus avec les morts qu'avec les vivants; si

Dieu frappait encore deux ou trois de ses coups autour de moi, je sens que je me détacherais entièrement de moi-même; car je ne me contemplerais plus, je ne m'aimerais plus dans les autres; et ce n'est que là qu'il m'est possible de m'aimer.

Très-jeune, je m'aimais en moi : l'enfance est égoïste. C'était bon alors, à seize ou dix-huit ans quand je ne me connaissais pas encore, quand je connaissais encore moins la vie; mais à présent j'ai trop vécu, j'ai trop connu pour tenir à cette forme d'existence qu'on appelle le moi humain. Qu'est-ce qu'un homme, grand Dieu! Et quelle pitié d'attacher la moindre importance à ce que je sens, à ce que je pense, à ce que j'écris! Quelle place est-ce que je tiens dans les choses? Quel vide laisserai-je dans le monde? un vide de quelques jours dans un ou deux cœurs; une place au soleil; mon chien qui me cherchera; des arbres que j'ai aimés et qui s'étonneront de ne me pas voir revenir sous leur ombre : voilà tout! Et puis tout cela passera à son tour. On ne commence à sentir l'inanité de l'existence que du jour où l'on n'est plus nécessaire à personne, que de l'heure où l'on ne peut plus être chéri : la seule réalité d'ici-bas, je l'ai toujours senti, c'est l'amour! l'amour sous toutes ses formes.

— *7 août, au soir, six heures.* — Les côtes élevées de la Laconie sont là, à quelques portées de canon de nos yeux. Nous les longeons par une

jolie brise; elles glissent majestueusement devant nous. Accoudé sur la lisse du vaisseau, mes regards saisissent, pour s'en souvenir, ces formes classiques des montagnes de la Grèce; elles se déroulent aussi comme des vagues de pierre et de terre; elles s'élèvent, s'abaissent, se groupent devant moi comme les nuages de la patrie de son âme devant l'esprit d'Ossian. Je passe une ou deux heures à faire en silence cette revue des collines et des noms sonores de cette terre morte. Les monts Chromius, où l'Eurotas prend sa source, lancent dans les airs leurs sommets arrondis; le globe du soleil y descend et les frappe, comme des dômes de cuivre doré; il enflamme autour de lui sa couche de nuages; ces sommets deviennent transparents comme l'air même qui les enveloppe et dont on peut à peine les distinguer; on jurerait que l'on voit, à travers, la lueur d'un autre soleil déjà couché ou l'immense réverbération d'un incendie lointain.

Une de ces montagnes entre autres présente à nos yeux la forme d'un croissant renversé; elle semble se creuser à mesure pour ouvrir un sillon aérien au disque du jour qui y roule dans la poussière d'or de la vapeur qui monte à lui. Les crêtes plus rapprochées, que le soleil a déjà franchies, se teignent de violet pourpré ou de couleur de lilas pâle; elles nagent dans une atmosphère aussi riche que la palette d'un peintre; plus près de nous encore, d'autres collines couvertes déjà de l'ombre

du soir, semblent vêtues de noires forêts; enfin celles qui forment le premier plan, celles que nous touchons et dont l'écume lave les falaises, sont toutes plongées dans la nuit; l'œil n'y distingue que quelques anses où se réfugient les nombreux pirates de ces bords et quelques promontoires avancés qui portent, comme Napoli de Malvoisie, des villes ou des forteresses sur leur sommet escarpé. Ces montagnes, vues ainsi du pont d'un navire, à cette heure où la nuit les drape de ses mille illusions de couleur, sont peut-être les plus belles formes terrestres que mes yeux aient encore contemplées; et puis le navire flotte si doucement incliné comme un balcon mobile sur la mer qui murmure en caressant sa quille; l'air est si tiède et si parfumé; les voiles rendent de si beaux sons à chaque bouffée de la brise du soir! presque tout ce que j'aime est là, tranquille, heureux, en sûreté, regardant, jouissant avec moi. Julia et sa mère sont accoudées tout près de moi sur les haubans. La figure de l'enfant rayonne à tous les aspects, à tous les noms, à tous les faits historiques que sa mère lui raconte à mesure; ses yeux flottent avec les nôtres sur toutes ces scènes dont les drames merveilleux lui sont déjà connus! il y a du génie dans son regard; on y voit la pensée profonde, vivante, chaude, rapide, d'une âme qui éclôt sous l'âme ardente et aimante de sa mère; elle semble jouir autant que nous, et surtout parce qu'elle nous voit intéressés et heureux; car l'âme de cette

enfant vit de la nôtre ; une larme vient dans ses yeux si elle me voit triste et rêveur ; ses traits sont un reflet simultané des miens, et le sourire de toutes nos joies n'attend jamais un sourire pareil sur ses lèvres ; qu'elle est belle ainsi !

J'ai vu longtemps, et sur toutes leurs faces, les montagnes de Rome et de la Sabine ; celles-ci les surpassent en variété de groupes, en majesté de formes, en splendeur éblouissante de teintes ; leurs lignes sont infinies ; il faudrait un volume pour décrire ce qu'un tableau dirait d'un regard ; mais pour être vues dans toute leur beauté imaginaire, il faut les apercevoir ainsi au tomber du jour ; alors on les voit vêtues, comme dans leur jeunesse, de forêts et de verts pâturages, et de chaumières rustiques, et de troupeaux, et de pasteurs ; les ombres les vêtissent ; elles n'ont pas d'autres vêtements, de même que l'histoire des hommes qui les ont illustrées a besoin des nuages du passé et des prestiges de la distance pour attacher et séduire nos pensées ; il ne faut rien voir au grand jour du soleil, à la lumière du présent ; dans ce triste monde, il n'y a de complétement beau que ce qui est idéal ; l'illusion en toutes choses est un élément du beau, excepté en vertu et en amour.

— *Même date, huit heures du soir.* — Le vent devient plus frais ; nous voguons par une jolie mer devant l'embouchure de différents golfes ; nous approchons du cap San-Angelo, ancien cap Malia : nous y toucherons bientôt.

— 8 *août, le matin.* — Le vent a manqué ; nous avons passé la nuit sans avancer, à peu de distance du cap Malia.

— *Même date, midi.*—La brise est douce et nous jette sur le cap. La frégate qui nous remorque creuse devant nous une route plane et murmurante où nous volons sur sa trace dans des flocons d'écume, que sa quille fait bondir en fuyant. Le capitaine Lyons, qui connaît ces parages, veut nous faire jouir de la vue du cap et des terres en passant à cent toises au plus de la côte.

A l'extrémité du cap San-Angelo ou Malia, qui s'avance beaucoup dans la mer, commence le passage étroit que les marins timides évitent en laissant l'île de Cérigo sur leur gauche. Ce cap est le cap des tempêtes pour les matelots grecs. Les pirates seuls l'affrontent, parce qu'ils savent qu'on ne les y suivra pas. Le vent tombe de ce cap avec tant de poids et de fougue sur la mer, qu'il lance souvent des pierres roulantes de la montagne jusque sur le pont des navires.

Sur la pente escarpée et inaccessible du rocher qui forme la dent du cap, dent aiguisée par les ouragans et par l'écume des flots, le hasard a suspendu trois rochers détachés du sommet, et arrêtés à mi-pente dans leur chute. Ils sont là comme un nid d'oiseaux de mer penché sur l'abîme écumant des mers. Un peu de terre rougeâtre, arrêtée aussi par ces trois rochers inégaux, y donne racine à



cinq ou six figuiers rabougris qui pendent eux-mêmes avec leurs rameaux tortueux et leurs larges feuilles grises sur le gouffre bruyant qui tournoie à leurs pieds. L'œil ne peut discerner aucun sentier, aucun escarpement praticable, par où l'on puisse parvenir à ce petit tertre de végétation. Cependant on distingue une petite maison basse sous les figuiers, maison grise et sombre comme le roc qui lui sert de base, et avec lequel on la confond au premier regard. Au-dessus du toit plat de la maison s'élève une petite ogive vide, comme au-dessus de la porte des couvents d'Italie : une cloche y est suspendue ; à droite, on voit des ruines antiques de fondation de briques rouges, où trois arcades sont ouvertes ; elles conduisent à une petite terrasse qui s'étend devant la maison. Un aigle aurait craint de bâtir son aire dans un tel endroit, sans un tronc d'arbre, sans un buisson pour s'abriter du vent qui rugit toujours, du bruit éternel de la mer qui brise, de son écume qui lèche sans relâche le rocher poli, sous un ciel toujours brûlant. Eh bien ! un homme a fait ce que l'oiseau même aurait à peine osé faire ; il a choisi cet asile. Il vit là : nous l'aperçûmes ; c'est un ermite. Nous doublions le cap de si près, que nous distinguions sa longue barbe blanche, son bâton, son chapelet, son capuchon de feutre brun, semblable à celui des matelots en hiver. Il se mit à genoux pendant que nous passions, le visage tourné vers la mer, comme s'il eût imploré le secours du ciel pour des étran-

gers inconnus dans ce périlleux passage. Le vent qui s'échappe avec fureur des gorges de la Laconie, aussitôt qu'on a doublé le rocher du cap, commençait à résonner dans nos voiles, à faire chanceler et tournoyer les deux bâtiments, et à couvrir la mer d'écume à perte de vue. Une nouvelle mer s'ouvrait devant nous. L'ermite monta pour nous suivre plus loin des yeux, sur la crête d'un des trois rochers, et nous le distinguâmes là, à genoux et immobile, tant que nous fûmes en vue du cap.

Qu'est-ce que cet homme? Il lui faut une âme trois fois trempée pour avoir choisi cet affreux séjour; il faut un cœur et des sens avides de fortes et éternelles émotions, pour vivre dans ce nid de vautour, seul avec l'horizon sans bornes, les ouragans et les mugissements de la mer : son unique spectacle, c'est de temps en temps un navire qui passe, le craquement des mâts, le déchirement des voiles, le canon de détresse, les clameurs des matelots en perdition.

Ces trois figuiers, ce petit champ inaccessible, ce spectacle de la lutte convulsive des éléments, ces impressions âpres, sévères, méditatives dans l'âme, c'est là un des rêves de mon enfance et de ma jeunesse. Par un instinct que la connaissance des hommes confirma plus tard, je n'ai jamais placé le bonheur que dans la solitude; seulement alors j'y plaçais l'amour, j'y placerais maintenant l'amour, Dieu et la pensée : ce désert suspendu entre le ciel

et la mer, ébranlé par le choc incessant des airs et des vagues, serait encore un des charmes de mon cœur. C'est l'attitude de l'oiseau des montagnes touchant encore du pied la cime aiguë du rocher, et battant déjà des ailes pour s'élancer plus haut dans les régions de la lumière. Il n'y a aucun homme bien organisé qui ne devînt, dans un pareil séjour, ou un saint ou un grand poëte; tous les deux peut-être. Mais quelle violente secousse de la vie n'a-t-il pas fallu pour me donner à moi-même de pareilles pensées et de pareils désirs! et pour jeter là ces autres hommes que j'y vois! Dieu le sait. Quoi qu'il en soit, ce ne peut être un homme vulgaire, que celui qui a senti la volupté et le besoin de se cramponner comme la liane pendante aux parois d'un pareil abîme, et de s'y balancer pendant toute une vie au tumulte des éléments, à la terrible harmonie des tempêtes, seul avec son idée, devant la nature et devant Dieu.

— *Même date.*— A quelques lieues du cap la mer redevient plus belle. De légères embarcations grecques, sans pont, et couvertes de voiles, passent à côté de nous dans les profondes vallées des vagues; elles sont pleines de femmes et d'enfants qui vont vendre à Hydra des corbeilles de melons et des raisins. Le moindre souffle de vent les fait pencher sur la mer jusqu'à y baigner leurs voiles. Elles n'ont pour se défendre de la lame qu'une toile tendue qui élève de quelques pieds le bord exposé

à la vague ; elles sont souvent cachées à nos yeu: par le flot et par l'écume ; elles remontent comm un liége flottant sur l'eau. Quelle vie ! C'est celle d presque tous les Grecs : leur élément c'est la mer ils y jouent comme l'enfant de nos hameaux sur le bruyères de nos montagnes. La destinée du pay: est écrite par la nature : c'est la mer.

— *Même date.* — Voici les sommets lointains de l'île de Crète qui s'élèvent à notre droite, voici l'Ida couvert de neiges qui paraît ici comme les hautes voiles d'un vaisseau sur la mer.

Nous entrons dans un vaste golfe, c'est celui d'Argos ; nous filons vent arrière avec la rapidité d'une volée de goëlands; les rochers, les montagnes, les îles des deux rivages, fuient comme des nuages sombres devant nous. La nuit tombe ; nous apercevons déjà le fond du golfe, qui a pourtant dix lieues de profondeur ; les mâts de trois escadres mouillées devant Nauplie se dessinent comme une forêt d'hiver sur le fond du ciel et de la plaine d'Argos. Bientôt l'obscurité est complète ; les feux s'allument sur le penchant des montagnes et dans les bois où les bergers grecs gardent leurs trou peaux ; les vaisseaux tirent le canon du soir. Nou voyons briller successivement tous les sabords d ces soixante bâtiments à l'ancre comme les rue d'une grande ville éclairées par ses réverbères nous entrons dans ce dédale de navires, et nou allons mouiller en pleine nuit près d'un petit for

qui protége la rade de Nauplie en face de la ville, et sous l'ombre du château de Palamide.

— 9 *août*. — Je me lève avec le soleil pour voir enfin de près le golfe d'Argos, Argos, Nauplie, la capitale actuelle de la Grèce. Déception complète : Nauplie est une misérable bourgade bâtie au bord d'un golfe profond et étroit, sur une marge de terre tombée des hautes montagnes qui couvrent toute cette côte ; les maisons n'ont aucun caractère étranger ; elles sont bâties dans la forme des habitations les plus vulgaires des villages de France ou de Savoie. La plupart sont en ruines, et les pans de murs renversés par le canon de la dernière guerre, sont encore couchés au milieu des rues. Deux ou trois maisons neuves, peintes de couleurs crues, s'élèvent sur le quai, et quelques cafés et boutiques de bois s'avancent sur les pilotis dans la mer ; ces cafés et ces balcons sur l'eau sont couverts de quelques centaines de Grecs dans leur costume le plus recherché, mais le plus sale ; ils sont assis ou couchés sur les planches ou sur le sable, formant mille groupes pittoresques. Toutes les physionomies sont belles, mais tristes et féroces ; le poids de l'oisiveté pèse dans toutes leurs attitudes. La paresse des Napolitains est douce, sereine et gaie : c'est la nonchalance du bonheur ; la paresse de ces Grecs est lourde, morose et sombre : c'est un vice qui se punit lui-même. Nous détournons nos yeux de Nauplie, nous admirons la belle forteresse de Pala-

mide, qui règne sur toute la montagne dont ville est dominée; les murailles crénelées ressem blent aux dentelures d'un rocher naturel.

Mais où est Argos? Une vaste plaine stérile e nue, entrecoupée de marais, s'étend et s'arrondi au fond du golfe; elle est bornée de toutes part par des chaînes de montagnes grises. Au bout de cette plaine, à environ deux lieues dans les terres, on aperçoit un mamelon qui porte quelques mur fortifiés sur sa cime, et qui protége de son ombre une bourgade en ruines : c'est là Argos. Tout prè de là est le tombeau d'Agamemnon. Mais qu m'importe Agamemnon et son empire? Ces vieil-leries historiques et politiques ont perdu l'intérê de la jeunesse et de la vérité. Je voudrais voi seulement une vallée d'Arcadie; j'aime mieux u arbre, une source sous le rocher, un laurier-ros au bord d'un fleuve, sous l'arche écroulée d'u pont tapissé de lianes, que le monument d'un d ces royaumes classiques qui ne rappellent plus rie à mon esprit que l'ennui qu'ils m'ont donné dan mon enfance.

— 10 *août*. — Nous avons passé deux jours Nauplie; Julia m'inquiète de nouveau. Je rest quelques jours encore pour attendre qu'elle soi complétement remise. Nous sommes à terre dan la chambre d'une mauvaise auberge, en face d'un caserne de troupes grecques. Les soldats sont tou le jour couchés à l'ombre des pans de murs ruiné

au milieu des rues et des places de la ville; leurs costumes sont riches et pittoresques; leurs traits portent l'empreinte de la misère, du désespoir et de toutes les passions féroces que la guerre civile allume et fomente dans ces âmes sauvages. L'anarchie la plus complète règne en ce moment dans la Morée. Chaque jour une faction triomphe de l'autre, et nous entendons les coups de fusil des Klephtes, des Colocotroni, qui se battent de l'autre côté du golfe contre les troupes du gouvernement. On apprend, à chaque courrier qui descend des montagnes, l'incendie d'une ville, le pillage d'une plaine, le massacre d'une population, par un des partis qui ravagent leur propre patrie. On ne peut sortir des portes de Nauplie sans être exposé aux coups de fusil. Le prince Karadja a la bonté de me proposer une escorte de ses palikars pour aller visiter le tombeau d'Agamemnon, et le général Corbet, qui commande les troupes françaises, veut bien y joindre un détachement de ses soldats; je refuse; je ne veux pas exposer, pour l'intérêt d'une vaine curiosité, la vie de quelques hommes, que je me reprocherais éternellement.

— 12 *août* 1832. — J'ai assisté ce matin à une séance du parlement grec. La salle est un hangar de bois; les murs et le toit sont formés de planches de sapin mal jointes: les députés sont assis sur des banquettes élevées autour d'une aire de sable, ils parlent de leur place.

Nous nous asseyons, pour les voir arrivei monceau de pierres à la porte de la salle.— nent successivement à cheval, accompagné: d'une escorte plus ou moins nombreuse l'importance du chef. Le député descend de et ses palikars, chargés d'armes superbes, grouper à quelque distance dans la petit qui entoure la salle. Cette plaine présente d'un campement ou d'une caravane.

L'attitude des députés est martiale et f parlent sans confusion, sans interruption, de voix ému, mais ferme, mesuré et harn Ce ne sont plus ces figures féroces qui re l'œil dans les rues de Nauplie; ce sont d d'un peuple héroïque qui tiennent encore à le fusil ou le sabre avec lequel ils viennent battre pour sa délivrance et qui délibèren ble sur les moyens d'assurer le triomphe liberté. Leur parlement est un conseil de g

On ne peut rien imaginer de plus simpl fois de plus imposant que le spectacle de tion armée, délibérant ainsi sur les ruin patrie, sous une voûte de planches élevée champ, tandis que les soldats polissent leu à la porte de ce sénat, et que les chevaux sent impatients de reprendre le sentier de: gnes. Il y a des têtes admirables de beauté, ligence et d'héroïsme parmi ces chefs; ce montagnards. Les Grecs marchands des reconnaissent aisément à des traits plus efl

et à l'expression astucieuse des physionomies. Le commerce et l'oisiveté de leurs villes ont enlevé la noblesse et la force à leurs visages, pour y imprimer l'empreinte de l'habileté vulgaire et de la ruse qui les caractérisent.

—13 *août* 1832. — Fête charmante donnée à son bord par l'amiral Hotham, qui commande la station anglaise dans la rade de Nauplie. Il nous fait visiter son vaisseau à trois ponts, *le Saint-Vincent*, et fait exécuter pour nous le simulacre d'un combat naval. Un vaisseau monté de seize cents hommes, et vu ainsi au moment du combat, est le chef-d'œuvre de l'intelligence humaine.

Homme excellent dont la figure et les manières réunissent ce rare mélange de la noblesse du vieux guerrier et de la douceur bienveillante du philosophe, caractère commun des belles physionomies des hommes de l'aristocratie anglaise. Il nous propose un de ses bâtiments de guerre pour nous accompagner jusqu'à Smyrne. Je refuse et je réclame cette obligeance de M. l'amiral Hugon, qui commande l'escadre française. Il veut bien nous donner le brick *le Génie*, commandé par M. le capitaine Cuneo d'Ornano; mais il ne nous escortera que jusqu'à Rhodes.

Je dîne chez M. Rouen, ministre de France en Grèce; j'ai dû moi-même occuper ce poste sous la restauration. Il me félicite de ne l'avoir pas obtenu. M. Rouen, qui a passé à Nauplie tous les mauvais

jours de l'anarchie grecque, soupire après sa dél vrance. Il se console de la sévérité de son exil, e accueillant ses compatriotes et en représentant, av une grâce et une cordialité parfaites, la haute pr tection de la France dans un pays qu'il faut aim dans son passé et dans son avenir.

—15 *août* 1832.— Je n'écris rien : mon âme e flétrie et morne comme l'affreux pays qui m'entour rochers nus, terre rougeâtre ou noire, arbust rampants ou poudreux, plaines marécageuses o le vent glacé du nord, même au mois d'août siffle sur des moissons de roseaux : voilà tout. Cett terre de la Grèce n'est plus que le linceul d'u peuple ; cela ressemble à un vieux sépulcre dé pouillé de ses ossements, et dont les pierres mêm sont dispersées et brunies par les siècles. Où est l beauté de cette Grèce tant vantée ? Où est son ci doré et transparent ? Tout est terne et nuageu comme dans une gorge de la Savoie ou de l'Au vergne aux derniers jours de l'automne. La vio lence du vent du nord, qui entre avec des vague bruyantes jusqu'au fond du golfe où nous somme mouillés, nous empêche de partir.

— 18 *août* 1832, *en mer, mouillés devant les jar dins d'Hydra.* — Enfin nous sommes partis dans l nuit d'hier par une jolie brise du sud-est ; nou dormions dans nos hamacs. A sept heures nou sommes hors du golfe ; la mer est belle et frapp

harmonieusement les parois du brick. Nous sommes dans le canal qui se prolonge entre la terre ferme et les îles d'Hydra et Spezzia.

Vers midi nous sommes affalés à la côte du continent en face d'Hydra. Des coups de vent terribles, et partant de tous les points du compas, rendent la manœuvre périlleuse. Nos voiles sont déchirées; nous risquons de rompre nos mâts; pendant trois heures nous luttons sans relâche contre des ouragans furieux; les matelots sont épuisés de fatigue; le capitaine semble inquiet du sort du navire; enfin il réussit à atteindre l'abri d'une côte élevée et un mouillage connu des marins en face d'une charmante colline qu'on appelle les jardins d'Hydra. Nous y jetons l'ancre à un mille du rivage et non loin du brick de guerre *le Génie* qui a fait la même marche.

Journée de repos sur une mer toujours agitée, et aux coups du vent qui siffle dans nos mâts : nous descendons sur la côte; c'est le plus joli site que nous ayons encore visité en Grèce : de hautes montagnes dominent le paysage; elles gardent encore quelques couches de terre, quelques pelouses d'un vert pâle sur leurs flancs arrondis; elles descendent mollement et cachent leurs pieds dans quelques bois d'oliviers; plus loin, elles s'étendent en pentes douces jusqu'au canal d'Hydra qui coule à leurs pieds comme un large fleuve plutôt que comme une mer. Là on repose ses yeux sur une ou deux maisons de campagne entourées de jardins et de vergers : des

champs cultivés, des groupes de châtaigniers et des chênes verts, des troupeaux, quelques paysans grecs qui travaillent à la terre; nous lançons nos chiens et nous chassons tout le jour sur la montagne; nous revenons avec du gibier.

La ville d'Hydra, qui couvre toute la petite île de ce nom, brille de l'autre côté du canal, blanche, resplendissante, éclatante comme un rocher taillé d'hier. Cette île n'offre pas un pouce de terre à l'œil: tout est pierre; la ville couvre tout; les maisons se dressent perpendiculairement les unes sur les autres, refuge de la liberté du commerce, de l'opulence des Grecs pendant la domination des Turcs. On peut mesurer la civilisation croissante ou décroissante d'une nation aux sites de ses villes et de ses villages: quand la sécurité et l'indépendance augmentent, les villes descendent des montagnes dans les plaines; quand la tyrannie et l'anarchie renaissent, elles remontent sur les rochers ou se réfugient sur les écueils de la mer. Dans le moyen âge, en Italie, sur le Rhin, en France, les villes étaient des nids d'aigles sur la pointe des rocs inaccessibles.

— *Même date.* — La nuit est calme. Nous passons une soirée délicieuse sur le pont. Nous partirons demain, si le vent du nord ne reprend pas avec la même force.

18 août 1832, *en mer.* — Nous avons levé l'an-

cre à trois heures du matin. Un vent maniable nous a laissés approcher de la pointe du continent qui avance dans la mer d'Athènes ; mais là, une nouvelle tempête nous a assaillis, plus violente encore que la veille ; nous avons été en un instant séparés des deux bâtiments qui naviguaient de conserve avec nous. La mer est devenue énorme ; nous roulons d'un abîme dans l'autre, les vergues trempant dans la vague et l'écume jaillissant sur le pont. Le capitaine s'obstine à doubler ce cap ; après plusieurs heures de manœuvres impuissantes, il réussit ; nous voilà en pleine mer ; mais le vent est si fort que le brick dérive considérablement. Nous sommes forcés de mettre le cap sur les montagnes qui se dessinent de l'autre côté de la mer d'Athènes. Nous filons dix nœuds, dans un nuage de poussière humide, et sous les flocons d'écume qui s'élancent de la proue et des deux flancs du navire. De temps en temps l'horizon s'éclaircit et nous laisse entrevoir le cap Colonne qui blanchit devant nous. Nous espérons aller le soir mouiller au pied de ces colonnes, et saluer la mémoire du divin Platon qui venait méditer deux mille ans avant nous sur ce même promontoire de *Sunium*. Mes regards ne quittent pas l'horizon des montagnes d'Athènes d'où la tempête nous repousse. Enfin, au déclin du soleil, le vent s'amollit ; nous faisons une bordée sur l'île d'Égine. Nous tombons presque en calme à l'abri de l'île et de la côte du continent, et nous entrons à la chute du jour dans un autre golfe formé par l'île et

par les beaux rivages de Corinthe. La mer est comme un miroir, et il nous semble naviguer sur un fleuve sans vagues dont le cours insensible nous porte jusqu'au mouillage. Nous jetons l'ancre au moment où la nuit tombe dans un lac immense et enchanté, que de sombres montagnes enveloppent, et où la lune qui s'élève frappe de sa blancheur l'Acropolis de Corinthe et les colonnes du temple d'Égine. Nous sommes à quelques centaines de pas de l'île, en face de jardins ombragés de beaux platanes. Quelques maisons blanches brillent au milieu de la verdure. Repos et souper tranquille sur le pont, après une journée de périls et de fatigues ; vie des voyageurs et de l'homme sur la terre.

A notre droite, l'île d'Égine, adoucissant ses pentes noires et rapides, étend sur un golfe une langue de terre semée de quelques cyprès, de vignes et de figuiers ; la ville la termine : elle est moins bizarrement placée que le peu de villes grecques que nous avons vues jusqu'ici ; le gymnase, élevé par Capo d'Istria, blanchit au milieu : — son musée, — je n'y vais pas... je suis las des musées, — cimetière des arts ; — les fragments détachés de la place, de la destination et de l'ensemble sont morts ; poussière de marbre qui n'a plus la vie. — Je descends seul à terre et je passe deux heures délicieuses dans un jardin de cyprès et d'orangers appartenant à Gergio-Bey, d'Hydra. A dix heures, je rentre au vaisseau ; en descendant de l'échelle, je trouve la moitié du pont littéralement couverte de monceaux

de pastèques et de melons, d'immenses paniers remplis de raisins de toutes formes et de toutes couleurs, dont quelques-uns pèsent trois à quatre livres, de figues de l'Attique et de toutes les fleurs que la saison, le climat, peuvent fournir. On me dit que c'est le gouverneur d'Égine, Nicolas Scuffo, qui, ayant appris la veille, par mon pilote grec, mon passage par le golfe, est venu me rendre visite avec une barque pleine de ce présent de sa terre; il a reconnu dans mon nom celui d'un ami de la Grèce, et m'a apporté le premier gage de cette prospérité que tant de cœurs généreux ont désirée pour elle! Il a annoncé son retour pour la soirée. Je demande un canot au capitaine Cuneo d'Ornano, et je vais à Égine porter mes remercîments au gouverneur; je le rencontre en mer; nous revenons ensemble à mon bord. Homme distingué, d'une conversation fort spirituelle : nous parlons de la Grèce, de son état futur et de sa crise présente; je vois avec chagrin que l'esprit religieux est éteint en Grèce; le clergé ignorant est méprisé; l'esprit commercial n'a pas assez de vertu pour ressusciter un peuple; je crains pour celui-là : à la première crise européenne, il se décomposera de nouveau; c'est comme en Italie, des hommes les plus intelligents et les plus courageux, des hommes, des individualités brillantes, mais pas de lien commun : — des Grecs et point de nation!

Partis le 18 à midi d'Égine, nous voyons le soleil s'éteindre dans le vallon doré qui se creuse sur

l'isthme de Corinthe, entre l'Acro-Corinthe
montagnes de l'Attique; il enflamme toute
partie du ciel, et c'est là que pour la premièr
nous trouvons cette splendeur du firmamen
donne son charme et sa gloire à l'Orient. Sala
tombeau de la flotte de Xercès, est à quelqu
devant nous; côte grise, terre noirâtre, sans
attrait que son nom; — sa bataille navale et l
moire de Thémistocle la font saluer avec re
par le nautonier. Les montagnes de l'Attiqu
vent leurs noirs sommets au-dessus de Sala
et à droite, sur une des cimes décroissantes
gine, le temple de Jupiter Panhellénien, dor
les derniers rayons du jour, s'élève au-dess
cette scène, une des plus belles de la nature
rique, et jette son religieux souvenir sur cett
moire des lieux et des temps; la pensée relig
de l'humanité se mêle à tout et consacre tout;
la religion des Grecs, religion de l'esprit et de l
gination, et non du cœur, ne fait pas sur m
moindre impression; on sait que ces dieux du
ple n'étaient que le jeu de la poésie et de l'ar
dieux feints et rêvés; — rien de grave, ri
réel, rien de puisé dans les profondeurs de l
ture et de l'âme humaine avant Socrate et Pl
Là, commence la religion de la raison! Puis
le christianisme qui avait reçu de son divin f
teur le mot et la clef de la destinée humaine
Les âges de barbarie qu'il lui fallut traverser
arriver à nous, l'ont souvent altéré et défi

mais s'il était tombé sur des Platon et des Pythagore, où ne serions-nous pas arrivés? Nous arriverons, grâce à lui, par lui et avec lui.

Le calme s'établit, et nous nageons six heures sans mouvement sur la mer transparente et dans les vapeurs colorées de la mer d'Athènes. L'Acropolis et le Parthénon, semblables à un autel, s'élèvent à trois lieues devant nous, détachés du mont Penthélique, du mont Hymète et du mont Anchesmus; — en effet, Athènes est un autel aux dieux, le plus beau piédestal sur lequel les siècles passés aient pu placer la statue de l'humanité! Aujourd'hui l'aspect est sombre, triste, noir, aride, désolé; un poids sur le cœur; rien de vivant, de vert, de gracieux, d'animé; nature épuisée que Dieu seul pourrait vivifier; la liberté n'y suffira pas; — pour le poëte et pour le peintre, il est écrit sur ces montagnes stériles, sur ces caps blanchissants de temples écroulés, sur ces landes marécageuses ou rocailleuses qui n'ont plus rien que des noms sonores, il est écrit : « C'est fini! » Terre apocalyptique qui semble frappée par quelque malédiction divine, par quelque grande parole de prophète; Jérusalem des nations dans laquelle il n'y a plus même de tombeau! voilà l'impression d'Athènes et de tous les rivages de l'Attique, des îles et du Péloponèse.

Arrivés au Pirée à huit heures du matin, le 19 août, nous jetons l'ancre. Les chevaux nous attendaient sur la plage du Pirée; nous montons à cheval. — Je trouve un âne où nous plaçons une selle

de femme pour Julia ; nous partons. Pendant une demi-lieue, la plaine, quoique d'un sol léger, maniable et fertile, est complétement inculte et nue. Les Turcs ont brûlé, pendant la guerre, des oliviers dont la forêt s'étendait jusqu'à la mer ; quelques troncs noirs subsistent encore. Nous entrons dans le bois d'oliviers et de figuiers qui entoure le groupe avancé des collines d'Athènes, comme d'une ceinture verdoyante. — Nous suivons les fondations évidentes encore de la longue muraille, bâtie par Thémistocle, qui unissait la ville au Pirée. — Quelques fontaines turques, en forme de puits, entourées d'auges rustiques, en pierres brutes, sont placées de distance en distance. — Des paysans grecs et quelques soldats turcs sont couchés auprès des fontaines, et se donnent réciproquement à boire. — Enfin, nous passons sous les remparts élevés et sous les noirs rochers qui servent de piédestal au Parthénon. — Le Parthénon lui-même ne nous semble pas grandir, mais se rapetisser au contraire à mesure que nous en approchons. — L'effet de cet édifice, le plus beau que la main humaine ait élevé sur la terre, au jugement de tous les âges, ne répond en rien à ce qu'on en attend, vu ainsi; et les pompeuses paroles des voyageurs, peintres ou poëtes, vous retombent tristement sur le cœur quand vous voyez cette réalité si loin de leurs images.—Il n'est pas doré comme par les rayons pétrifiés du soleil de Grèce; il ne plane point dans les airs comme une île aérienne portant un monument

ris; il ne brille point de loin sur la mer et sur terres comme un phare qui dit : Ici, c'est ènes! Ici l'homme a épuisé son génie et porté défi à l'avenir! — Non, rien de tout cela. — votre tête vous voyez s'élever irrégulièrement ieilles murailles noirâtres, marquées de taches ches. — Ces taches sont du marbre, débris monuments qui couronnaient déjà l'Acropolis t sa restauration par Périclès et Phidias. Ces ailles, flanquées de distance en distance d'au- murs qui les soutiennent, sont couronnées e tour carrée byzantine et de créneaux véni- s. — Elles entourent un large mamelon qui ermait presque tous les monuments sacrés de le de Thésée. A l'extrémité de ce mamelon, ôté de la mer Égée, se présente le Parthénon temple de Minerve, vierge sortie du cerveau upiter. — Ce temple, dont les colonnes sont âtres, est marqué çà et là de taches d'une cheur éclatante : ce sont les stigmates du ca- des Turcs, ou du marteau des iconoclastes. Sa e est un carré long; il semble trop bas et trop pour sa situation monumentale. — Il ne dit le lui-même : C'est moi; je suis le Parthénon, e puis pas être autre chose. — Il faut le deman- à son guide, et quand il vous a répondu, on te encore. Plus loin, au pied de l'Acropolis, s passez sous une porte obscure et basse sous la- lle quelques Turcs en guenilles sont couchés à é de leurs riches et belles armes, et vous êtes

dans Athènes. — Le premier monument digne d
regard est le temple de Jupiter Olympien, dont l
magnifiques colonnes s'élèvent seules sur une pla
déserte et nue, à droite de ce qui fut Athènes, dig
portique de la ville des ruines! A quelques pas d
là, nous entrâmes dans la ville, c'est-à-dire dans u
inextricable labyrinthe de sentiers étroits et sem
de pans de murs écroulés, de tuiles brisées, d
pierres et de marbre jetés pêle-mêle; tantôt de
cendant dans la cour d'une maison écroulée, tant
gravissant sur l'escalier ou même sur le toit d'un
autre; dans ces masures petites, blanches, vu
gaires, ruines de ruines; quelques repaires sales e
infects où des familles de paysans grecs sont enta
sées et enfouies. — Çà et là, quelques femmes au
yeux noirs et à la bouche gracieuse des Athénienne
sortaient au bruit des pas de nos chevaux, sur l
seuil de leur porte, nous souriaient avec bienvei
lance et étonnement, et nous donnaient le gra
cieux salut de l'Attique : « Bien venus, seigneur
étrangers, à Athènes! » Nous arrivâmes, après u
quart d'heure de marche, parmi les mêmes scène
de dévastation et les mêmes monceaux de murs e
de toits écroulés, à la modeste demeure de M. Ga
pari, agent du consulat de Grèce à Athènes. Je l
avais envoyé le matin la lettre qui me recomma
dait à son obligeance. Je n'en avais pas besoin
l'obligeance est le caractère de presque tous n
agents à l'étranger. M. Gaspari nous reçut comm
des amis inconnus, et pendant qu'il envoyait s

fils chercher une maison pour nous dans quelque masure encore debout d'Athènes, une de ses filles, Athénienne, belle et gracieuse image de cette beauté héréditaire des femmes de son pays, nous servait avec empressement et modestie du jus d'orange glacé dans des vases de terre poreuse, aux formes antiques. Après nous être un moment rafraîchis dans cet humble asile d'une simple et cordiale hospitalité, si douce à rencontrer sous un ciel brûlant, à huit cents lieues de son pays, à la fin d'une journée de tempête, de soleil et de poussière, M. Gaspari nous conduisit au bas de la ville, à travers les mêmes ruines, jusqu'à une maison blanche et propre, élevée tout récemment, et où un Italien, M***, avait monté une auberge. Quelques chambres blanchies à la chaux et proprement meublées, une cour rafraîchie par une source et par un peu d'ombre, au pied de l'escalier une belle lionne en marbre blanc, des fruits et des légumes abondants, du miel de l'Hymète calomnié par M. de Chateaubriand, des domestiques grecs entendant l'italien, empressés et intelligents, tout cela doubla de prix pour nous, au milieu de la désolation et de la nudité absolue d'Athènes.

On ne trouverait pas mieux sur une route d'Italie, d'Angleterre ou de Suisse. Puisse cette auberge se soutenir et prospérer pour la consolation et le bien-être des voyageurs à venir! Mais, hélas! depuis quarante-huit jours, aucun étranger n'en avait franchi le seuil ni troublé le silence.

Le soir, M. Gropius vint obligeamment se mettre à notre disposition pour nous montrer et nous commenter Athènes. Aussi heureux que l'avait été autrefois M. de Chateaubriand, conduit dans les ruines d'Athènes par M. Fauvel, nous eûmes dans M. Gropius un second Fauvel, qui s'est fait Athénien depuis trente-deux ans, et qui bâtit, comme son maître, la maison de ses vieux jours parmi ces débris d'une ville où il a passé sa jeunesse, et qu'il aide autant qu'il le peut à sortir une centième fois de sa poussière poétique. — Consul d'Autriche en Grèce, homme d'érudition et homme d'esprit, M. Gropius joint à l'érudition la plus consciencieuse et la plus approfondie de l'antiquité ce caractère de naïve bonhomie et de grâce inoffensive qui est le type des vrais et dignes enfants de l'Allemagne savante. Injustement accusé par lord Byron, dans ses notes mordantes sur Athènes, M. Gropius ne rendait point offense pour offense à la mémoire du grand poëte; il s'affligeait seulement que son nom eût été traîné par lui d'éditions en éditions, et livré à la rancune des fanatiques ignorants de l'antiquité; mais il n'a pas voulu se justifier, et quand on est sur les lieux, témoin des efforts constants que fait cet homme distingué pour restituer un mot à une inscription, un fragment égaré à une statue, ou une forme et une date à un monument, on est sûr d'avance que M. Gropius n'a jamais profané ce qu'il adore, ni fait un vil commerce de la plus noble et de la plus désintéressée des études, l'étude des antiquités.

ivec un tel homme, les jours valent des années
ır le voyageur ignorant comme moi. — Je lui
ıandai de me faire grâce de toutes les antiquités
teuses, de toutes les célébrités de convention,
toutes les beautés systématiques. J'abhorre le
ısonge et l'effort en tout, mais surtout en admi-
ıa. Je ne veux voir que ce que Dieu ou l'homme
fait beau; la beauté présente, réelle, palpable,
ante à l'œil et à l'âme, et non la beauté de lieu
l'époque : la beauté historique ou critique, —
-là aux savants. — A nous, poëtes, la beauté
lente et sensible; — nous ne sommes pas des
s d'abstraction, mais des hommes de nature et
stinct : ainsi j'ai parcouru mainte fois Rome;
i j'ai visité les mers et les montagnes; ainsi j'ai
s sages, les historiens et les poëtes; ainsi j'ai
té Athènes.

'était une belle et pure soirée : le soleil dévorant
ondait noyé dans une brume violette sur la
re noire et étroite qui forme l'isthme de Corin-
, et frappait de ses derniers faisceaux lumineux
créneaux de l'Acropolis qui s'arrondissent,
me une couronne de tours, sur la vallée large
ndulée où dort silencieuse l'ombre d'Athènes.
s sortîmes par des sentiers sans noms et sans
s, franchissant à tout moment des brèches de
s de jardins renversés, ou des maisons sans toits,
es ruines amoncelées sur la poussière blanche
ı terre d'Attique. A mesure que nous descen-
s vers le fond de la vallée profonde et déserte

qu'ombragent le temple de Thésée, le Pnyx, l'Aré
page et la colline des Nymphes, nous découvrio
une plus vaste étendue de la ville moderne qui
déployait sur notre gauche, semblable en tout à
que nous avions vu ailleurs. — Assemblage confu
vaste, morne, désordonné, de huttes écroulées, d
pans de murs encore debout, de toits enfoncés, d
jardins et de cours ravagés, de monceaux de pierr
entassées, barrant les chemins et roulant sous le
pieds; tout cela couleur de ruines récentes; de
gris terne, flasque, décoloré, qui n'a pas mêm
pour l'œil la sainteté du temps écoulé, ni la grâ
des ruines. — Nulle végétation, excepté trois o
quatre palmiers semblables à des minarets tur
restés debout sur la ville détruite; çà et là quelque
maisons aux formes vulgaires et modernes récem
ment relevées par quelques Européens ou quelqu
Grecs de Constantinople. — Maisons de nos villag
de France ou d'Angleterre, toits élevés sans grâc
fenêtres nombreuses et étroites; — absence d
terrasse, de lignes architecturales, de décoration
— auberges pour la vie, bâties en attendant un
destruction nouvelle; mais rien de ces palais qu'u
peuple civilisé élève avec confiance pour lui et le
générations à naître. — Au milieu de tout ce chao
mais rares, quelques pans de stade, quelques co
lonnes noirâtres de l'arche d'Adrien ou de Lazor
le dôme de la tour des Vents, ou de la Lantern
de Diogène, appelant l'œil et ne l'arrêtant pas. -
Devant nous grandissait et se détachait du tert

gris où il est placé, le temple de Thésée, isolé, découvert de toutes parts, debout tout entier sur son piédestal de rochers ; — ce temple, après le Parthénon, le plus beau selon la science que la Grèce ait élevé à ses dieux ou à ses héros.

En approchant, convaincu par la lecture de la beauté du monument, j'étais étonné de me sentir froid et stérile ; mon cœur cherchait à s'émouvoir, mes yeux cherchaient à admirer ; rien. — Je ne sentais que ce qu'on éprouve à la vue d'une œuvre sans défaut, un plaisir négatif ; — mais une impression réelle et forte, une volupté neuve, puissante, involontaire ; point. — Ce temple est trop petit ; c'est un sublime jouet de l'art ! Ce n'est pas un monument pour les dieux, pour les hommes, pour les siècles. Je n'eus qu'un instant d'extase, c'est celui où, assis à l'angle occidental du temple, sur ses dernières marches, mes regards embrassèrent à la fois, avec la magnifique harmonie de ses formes et l'élégance majestueuse de ses colonnes, l'espace vide et plus sombre de son portique, et sur sa frise intérieure les admirables bas-reliefs des combats des Centaures et des Lapithes ; et au-dessus, par l'ouverture du centre, le ciel bleu et resplendissant, répandant son jour mystique et serein sur les corniches et sur les formes saillantes des figures des bas-reliefs : elles semblaient alors vivre et se mouvoir. Les grands artistes en tout genre ont seuls ce don de la vie, — hélas ! à leurs dépens ! — Au Parthénon il ne reste plus que deux figures, Mars

et Vénus, à demi écrasés par deux énormes fragments de la corniche qui ont glissé sur leurs têtes; mais ces deux figures valent pour moi à elles seules plus que tout ce que j'ai vu en sculpture de ma vie; elles vivent comme jamais toile ou marbre n'a vécu. — On souffre du poids qui les écrase; on voudrait soulager leurs membres qui semblent plier en se roidissant sous cette masse; on sent que le ciseau de Phidias tremblait, brûlait dans sa main quand ces sublimes figures naissaient sous ses doigts. — On sent, et ce n'est point une illusion, c'est la vérité, vérité douloureuse! que l'artiste infusait de sa propre individualité, de son propre sang, dans les formes, dans les veines des êtres qu'il créait, et que c'est encore une partie de sa vie qu'on voit palpiter dans ces formes vivantes, dans ces membres prêts à se mouvoir, sur ces lèvres prêtes à parler.

Non, le temple de Thésée n'est pas digne de sa renommée; il ne vit pas comme monument, il ne dit rien de ce qu'il doit dire; c'est de la beauté sans doute, mais de la beauté froide et morte dont l'artiste seul doit aller secouer le linceul et essuyer la poussière; pour moi, je l'admire et je m'en vais sans aucun désir de le revoir. Les belles pierres de la colonnade du Vatican, les ombres majestueuses et colossales de Saint-Pierre de Rome ne m'ont jamais laissé sortir sans un regret, sans une espérance d'y revenir!

Plus haut, en gravissant une noire colline couverte de chardons et de cailloux rougeâtres, vous

ivez au Pnyx, lieu des assemblées orageuses du
ple d'Athènes et des ovations inconstantes de ses
leurs ou de ses favoris. — D'énormes blocs de
re noire, dont quelques-uns ont jusqu'à douze
reize pieds cubes, reposent les uns sur les autres,
ertaient la terrasse où le peuple se réunissait.
s haut encore, et à une distance d'environ cin-
nte pas, on voit un énorme bloc carré dans
uel on a taillé des degrés qui servaient sans doute
orateur pour monter sur cette tribune qui domi-
t ainsi le peuple, la ville et la mer ; ceci n'a au-
n caractère de l'élégance du peuple de Périclès ;
a sent le Romain ; les souvenirs y sont beaux. —
mosthène parlait de là, et soulevait ou calmait
te mer populaire plus orageuse que la mer Égée
il pouvait entendre aussi mugir derrière lui. Je
ssis là, seul et pensif, et j'y restai jusqu'à la
t presque close, ranimant sans efforts toute cette
toire, la plus belle, la plus pressée, la plus bouil-
nante de toutes les histoires d'hommes qui aient
mé le glaive ou la parole. Quel temps pour le
tle! et que de génie, de grandeur, de sagesse,
lumière, de vertu même (car non loin de là mou-
Socrate) pour ce temps ! Ce moment-ci y res-
ble, en Europe et surtout en France, cette
ènes vulgaire des temps modernes. — Mais c'est
te seule de la France et de l'Europe qui est
ènes, la masse est barbare encore ! Supposez
mosthène parlant sa langue brûlante, sonore,
rée, à une réunion populaire d'une de nos cités

actuelles ; qui la comprendrait? L'inégalité de l'éducation et de la lumière est le grand obstacle à notre civilisation complète moderne. Le peuple est maître, mais il n'est pas capable de l'être ; voilà pourquoi il détruit partout et n'élève rien de beau, de durable, de majestueux nulle part! Tous les Athéniens comprenaient Démosthène, savaient leur langue, jugeaient leur législation et leurs arts. — C'était un peuple d'hommes d'élite : il avait les passions du peuple, il n'avait pas son ignorance; il faisait des crimes, mais pas de sottises. — Ce n'est plus ainsi ; voilà pourquoi la démocratie, nécessaire en droit, semble impossible en fait dans les grandes populations modernes. — Le temps seul peut rendre les peuples capables de se gouverner eux-mêmes. — Leur éducation se fait par leurs révolutions.

Le sort de l'orateur, comme Démosthène ou Mirabeau, les deux seuls dignes de ce nom, est plus séduisant que le sort du philosophe ou du poëte; l'orateur participe à la fois de la gloire de l'écrivain et de la puissance des masses sur lesquelles et par lesquelles il agit : — c'est le philosophe roi, s'il est philosophe ; mais son arme terrible, le peuple, se brise entre ses mains, le blesse et le tue lui-même; — et puis ce qu'il fait, ce qu'il dit, ce qu'il remue dans l'humanité, passions, principes, intérêts passagers, tout cela n'est pas durable, n'est pas éternel de sa nature : — le poëte, au contraire, et j'entends par poëte tout ce qui crée des idées en bronze, en pierres, en proses, en paroles ou en

rhythmes, le poëte ne remue que ce qui est impérissable dans la nature et dans le cœur humain ; — les temps passent, les langues s'usent ; mais il vit toujours tout entier, toujours aussi lui, aussi grand, aussi neuf, aussi puissant sur l'âme de ses lecteurs; son sort est moins humain, mais plus divin! il est au-dessus de l'orateur.

Le beau serait de réunir les deux destinées : nul homme ne l'a fait ; mais il n'y a cependant aucune incompatibilité entre l'action et la pensée dans une intelligence complète ; l'action est fille de la pensée ; — mais les hommes, jaloux de toute prééminence, n'accordent jamais deux puissances à une même tête ; — la nature est plus libérale ! — Ils proscrivent du domaine de l'action celui qui excelle dans le domaine de l'intelligence et de la parole ; ils ne veulent pas que Platon fasse des lois réelles, ni que Socrate gouverne une bourgade.

J'envoyai demander au bey turc Youssouf-Bey, commandant de l'Attique, la permission de monter à la citadelle avec mes amis et de visiter le Parthénon. — Il m'envoya un janissaire pour m'accompagner. — Nous partîmes le 20, à cinq heures du matin, accompagnés de M. Gropius. — Tout se tait devant l'impression incomparable du Parthénon, ce temple des temples bâti par Setinus, ordonné par Périclès, décoré par Phidias ; — type unique et exclusif du beau, dans les arts de l'architecture et de la sculpture ; — espèce de révélation divine de la beauté idéale reçue un jour par

le peuple, artiste par excellence, et transmise par lui à la postérité, en blocs de marbre impérissables et en sculptures qui vivront à jamais. — Ce monument, tel qu'il était avec l'ensemble de sa situation, de son piédestal naturel, de ses gradins décorés de statues sans rivales, de ses formes grandioses, de son exécution achevée dans tous les détails, de sa matière, de sa couleur, lumière pétrifiée, ce monument écrase, depuis des siècles, l'admiration sans l'assouvir; — quand on en voit ce que j'en ai vu seulement, avec ses majestueux lambeaux mutilés par les bombes vénitiennes, par l'explosion de la poudrière sous Morosini, par le marteau de Théodore, — par les canons des Turcs et des Grecs, — ses colonnes en blocs immenses touchant ses pavés, ses chapiteaux écroulés, ses triglyphes brisés par les agents de lord Elgin, ses statues emportées par des vaisseaux anglais; — ce qu'il en reste est suffisant pour que je sente que c'est le plus parfait poëme écrit en pierre sur la face de la terre; mais encore je le sens aussi, c'est trop petit, l'effet est manqué ou il est détruit. — Je passe des heures délicieuses couché à l'ombre des Propylées, les yeux attachés sur le fronton croulant du Parthénon; je sens l'antiquité tout entière dans ce qu'elle a produit de plus divin; — le reste ne vaut pas la parole qui le décrit! L'aspect du Parthénon fait apparaître, plus que l'histoire, la grandeur colossale d'un peuple. Périclès ne doit pas mourir! Quelle civilisation surhumaine que celle qui a trouvé

grand homme pour ordonner, un architecte r concevoir, un sculpteur pour décorer, des ìtres pour exécuter, des ouvriers pour tailler, peuple pour solder, et des yeux pour compren- et admirer un pareil édifice! Où retrouvera- t et une époque et un peuple pareil? Rien 'annonce. A mesure que l'homme vieillit, il l la séve, la verve, le désintéressement néces- s pour les arts! Les Propylées, — le temple echthée ou celui des Cariatides, sont à côté du thénon. — Chefs-d'œuvre eux-mêmes, mais és dans ce chef-d'œuvre; l'âme, frappée d'un p trop fort à l'aspect du premier de ces édi- s, n'a plus de force pour admirer les autres; il t voir et s'en aller! — en pleurant moins sur la astation de cette œuvre surhumaine de l'homme sur l'impossibilité de l'homme d'en égaler ja- is la sublimité et l'harmonie; ce sont de ces élations que le Ciel ne donne pas deux fois à la e: — c'est comme le poëme de Job ou le Can- ue des cantiques; comme le poëme d'Homère ou musique de Mozart! cela se fait, se voit, s'en- d; puis cela ne se fait plus, ne se voit plus, ne tend plus jusqu'à la consommation des âges; heureux les hommes par lesquels passent ces les divins; ils meurent, mais ils ont prouvé à mme ce que peut être l'homme! et Dieu les pelle à lui pour le célébrer ailleurs et dans une ne plus puissante encore! J'erre tout le jour, t dans ces ruines, et je rentre l'œil ébloui de

formes et de couleurs; le cœur plein de mémoir et d'admiration! Le gothique est beau; mais l'or dre et la lumière y manquent. — Ordre et lumière ces deux principes de toute création éternelle! — Adieu pour jamais au gothique.

De tous les livres à faire, le plus difficile, à mon avis, c'est une traduction. Or, voyager c'est tra duire; c'est traduire à l'œil, à la pensée, à l'âme d lecteur, les lieux, les couleurs, les impressions, le sentiments que la nature ou les monuments hu mains donnent au voyageur. Il faut à la fois savoi regarder, sentir et exprimer; et exprimer com ment? non pas avec des lignes et des couleu comme le peintre, chose facile et simple; non p avec des sons, comme le musicien; mais avec de mots, avec des idées qui ne renferment ni sons, n lignes, ni couleurs. Ce sont les réflexions que j faisais, assis sur les marches du Parthénon, ayan Athènes et le bois d'oliviers du Pirée, et la mer bleu d'Égée devant les yeux, et sur ma tête l'ombr majestueuse de la frise du temple des temples. — Je voulais emporter pour moi un souvenir vivant un souvenir écrit de ce moment de ma vie! Je sen tais que ce chaos de marbre si sublime, si pitto resque dans mon œil, s'évanouirait de ma mé moire, et je voulais pouvoir le retrouver dans vulgarité de ma vie future. — Écrivons donc : ne sera pas le Parthénon, mais ce sera du moins une ombre de cette grande ombre qui plane au jourd'hui sur moi. —

ilieu des ruines qui furent Athènes, et que
ns des Grecs et des Turcs ont pulvérisées et
dans toute la vallée et sur les deux collines
ndait la ville de Minerve, une montagne
à pic de tous les côtés. — D'énormes mu-
enceignent, et bâties à leur base de frag-
e marbre blanc, plus haut avec les débris
et de colonnes antiques, elles se terminent
lques endroits par des créneaux vénitiens.
ontagne ressemble à un magnifique pié-
taillé par les dieux mêmes pour y asseoir
tels. Son sommet, aplani pour recevoir les
ces temples, n'a guère que cinq cents
longueur sur deux ou trois cents pieds de
domine toutes les collines qui formaient
'Athènes antique et les vallées du Penté-
le cours de l'Illissus, et la plaine du Pirée,
ine des vallons et des cimes qui s'arrondit
d jusqu'à Corinthe, et la mer enfin semée
de Salamine et d'Égine où brillent au
les frontons du temple de Jupiter Pan-
n. — Cet horizon est admirable encore
'hui que toutes ces collines sont nues et
sent, comme un bronze poli, les rayons ré-
s du soleil de l'Attique. Mais quel horizon
devait avoir de là sous les yeux, quand
, vivante et vêtue de ses mille temples in-
, bruissait à ses pieds comme une ruche
ine; quand la grande muraille du Pirée
jusqu'à la mer une avenue de pierre et de

marbre, pleine de mouvement, et où la population d'Athènes passait et repassait sans cesse comme des flots ; quand le Pirée lui-même et le port de Phalère, et la mer d'Athènes, et le golfe de Corinthe étaient couverts de forêts de mâts ou de voiles étincelantes; quand les flancs de toutes les montagnes, depuis les montagnes qui cachent Marathon jusqu'à l'Acropolis de Corinthe, amphithéâtre de quarante lieues de demi-cercle, étaient découpés de forêts, de pâturages, d'oliviers et de vignes, et que les villages et les villes décoraient de toutes parts cette splendide ceinture de montagnes!—

— Je vois d'ici les mille chemins qui descendaient de ces montagnes, tracés sur les flancs de l'Hymète, dans toutes les sinuosités des gorges et des vallées qui viennent toutes, comme des lits de torrents, déboucher sur Athènes. — J'entends les rumeurs qui s'en élèvent, les coups de marteau des tireurs de pierre dans les carrières de marbre du mont Pentélique, le roulement des blocs qui tombent le long des pentes de ses précipices, et toutes ces rumeurs qui remplissent de vie et de bruit les abords d'une grande capitale. — Du côté de la ville, je vois monter par la voie Sacrée, taillée dans le flanc même de l'Acropolis, la population religieuse d'Athènes, qui vient implorer Minerve et faire fumer l'encens de toutes ses divinités domestiques à la place même où je suis assis maintenant et où je respire la poussière seule de ces temples.

Rebâtissons le Parthénon ; cela est facile, il n'a

ne sa frise et ses compartiments intérieurs.
s extérieurs ciselés par Phidias, les colon-
es débris des colonnes y sont encore. Le
on était entièrement construit de marbre
it marbre pentélique, du nom de la mon-
isine d'où on le tirait. Il consistait en un
g, entouré d'un péristyle de quarante-six
d'ordre dorique. — Chaque colonne a six
diamètre à sa base, et trente-quatre pieds
on. — Les colonnes reposent sur le pavé
i temple et n'ont point de base. A chaque
é du temple existe ou existait un portique
lonnes. La dimension totale de l'édifice
deux cent vingt-huit pieds de long sur
x pieds de large ; sa hauteur était de
six pieds. Il ne présentait à l'œil que la
use simplicité de ses lignes architectu-
C'était une seule pensée de pierre, une et
le d'un regard, comme la pensée antique.
lait s'approcher pour contempler la ri-
es matériaux, et l'inimitable perfection des
ts et des détails. — Périclès avait voulu
autant un assemblage de tous les chefs-
du génie et de la main de l'homme, qu'un
ge aux dieux ; — ou plutôt, c'était le gé-
: tout entier, s'offrant sous cet emblème,
un hommage lui-même à la divinité. Les
, tous ceux qui ont taillé une pierre, ou
une statue du Parthénon, sont devenus
els.

Oublions le passé, et regardons maintenant autour de nous alors que les siècles, la guerre, des religions barbares, des peuples stupides, le foulent aux pieds depuis près de deux mille ans. —

Il ne manque que quelques colonnes à la forêt de blanches colonnes : elles sont tombées, en blocs entiers et éclatants, sur les pavés ou sur les temples voisins : quelques-unes, comme les grands chênes de la forêt de Fontainebleau, sont restées penchées sur les autres colonnes; d'autres ont glissé du haut du parapet qui cerne l'Acropolis, et gisent, en blocs énormes concassés, les unes sur les autres, comme dans une carrière les rognures des blocs que l'architecte a rejetées. — Leurs flancs sont dorés de cette croûte de soleil que les siècles étendent sur le marbre : leurs brisures sont blanches comme l'ivoire travaillé d'hier. Elles forment, de ce côté du temple, un chaos ruisselant de marbre de toutes formes, de toutes couleurs, jeté, empilé, dans le désordre le plus bizarre et le plus majestueux : de loin, on croirait voir l'écume de vagues énormes qui viennent se briser et blanchir sur un cap battu des mers. L'œil ne peut s'en arracher; on les regarde, on les suit, on les admire, on les plaint avec ce sentiment qu'on éprouverait pour des êtres qui auraient eu, ou qui auraient encore le sentiment de la vie. C'est le plus sublime effet de ruines que les hommes ont jamais pu produire, parce que c'est la ruine de ce qu'ils firent jamais de plus beau !

Si on entre sous le péristyle et sous les portiques, on peut se croire encore au moment où l'on achevait l'édifice; les murs intérieurs sont tellement conservés, la face des marbres si luisante et si polie, les colonnes si droites, les parties conservées de l'édifice si admirablement intactes, que tout semble sortir des mains de l'ouvrier; seulement le ciel étincelant de lumière est le seul toit du Parthénon, et, à travers les déchirures des pans de murailles, l'œil plonge sur l'immense et volumineux horizon de l'Attique. Tout le sol alentour est jonché de fragments de sculpture ou de morceaux d'architecture qui semblent attendre la main qui doit les élever à leur place dans le monument qui les attend. — Les pieds heurtent sans cesse contre les chefs-d'œuvre du ciseau grec : on les ramasse, on les rejette, pour en ramasser un plus curieux; on se lasse enfin de cet inutile travail; tout n'est que chef-d'œuvre pulvérisé. — Les pas s'impriment dans une poussière de marbre; on finit par la regarder avec indifférence, et l'on reste insensible et muet, abîmé dans la contemplation de l'ensemble, et dans les mille pensées qui sortent de chacun de ces débris. Ces pensées sont de la nature même de la scène où on les respire; elles sont graves comme ces ruines des temps écoulés; comme ces témoins majestueux du néant de l'humanité; mais elles sont sereines comme le ciel qui est sur nos têtes, inondées d'une lumière harmonieuse et pure, élevées comme ce piédestal de l'Acropolis,

qui semble planer au-dessus sur la terre ; résign
et religieuses comme ce monument élevé à u
pensée divine que Dieu a laissé crouler devant
pour faire place à de plus divines pensées ! Je
sens point de tristesse ici ; l'âme est légère, qu
que méditative ; ma pensée embrasse l'ordre
volontés divines, des destinées humaines ; elle
mire qu'il ait été donné à l'homme de s'élever si h
dans les arts et dans une civilisation matérielle ;
conçoit que Dieu ait brisé ensuite ce moule
mirable d'une pensée incomplète ; que l'unité
Dieu, reconnue enfin par Socrate dans ces mêm
lieux, ait retiré le souffle de vie de toutes ces re
gions qu'avait enfantées l'imagination des premi
temps ; que ces temples se soient écroulés sur le
dieux : la pensée du Dieu unique jetée dans l'
prit humain vaut mieux que ces demeures de m
bre où l'on n'adorait que son ombre. Cette pens
n'a pas besoin de temples bâtis de main d'homm
la nature entière est le temple où elle adore. A m
sure que les religions se spiritualisent, les temp
s'en vont ; le christianisme lui-même, qui a c
struit le gothique pour l'animer de son souff
laisse ses admirables basiliques tomber peu à p
en ruines ; les milliers de statues de ses demi-die
descendent par degrés de leurs socles aériens aut
de ses cathédrales ; il se transforme aussi, et
temples deviennent plus nus et plus simples à m
sure qu'il se dépouille lui-même des superstiti
de ses âges de ténèbres, et qu'il résume davant

la grande pensée qu'il propagea sur la terre, pensée du Dieu unique prouvé par la raison et adoré par la vertu.

VISITE AU PACHA.

Le 20 au soir, j'allai remercier Yousouf, bey de Négrepont et d'Athènes; j'entrai dans une cour moresque; les larges galeries des deux étages étaient supportées par de petites colonnes de marbre noir. Une fontaine vide était au milieu de la cour; — des écuries tout autour. Je remontai un escalier de bois au bas duquel étaient rangés plusieurs spahis, et l'on m'introduisit chez le bey. Au fond d'un vaste et riche appartement décoré de boiseries à petits compartiments peints en fleurs, en arabesque et en or, dans le coin d'un large divan d'étoffe des Indes, le bey était assis à la turque; — sa tête était entre les mains de son barbier, beau jeune homme revêtu d'un costume militaire très-riche, et ayant des armes superbes dans sa ceinture; huit ou dix esclaves, dans diverses attitudes, étaient disséminés dans la chambre. Le bey me fit demander pardon de s'être laissé surprendre dans le moment de sa toilette, et me pria de m'asseoir sur le divan non loin de lui : — je m'assis, et la conversation commença. Nous parlâmes de l'objet de mon voyage, de l'état de la Grèce, des nouvelles limites assignées par la conférence de Lon-

dres, des négociations terminées de M. Stratf
Canning, toutes choses que le bey paraissait ign
profondément, et sur lesquelles il m'interrog
avec le plus vif intérêt. Bientôt un esclave por
une longue pipe dont le bout était d'ambre jau
le tuyau revêtu de soie plissée, s'approcha de
à pas comptés et en regardant la terre ; quand il
calculé exactement en lui-même la distance pré
du point du parquet où il poserait la pipe à
bouche, il la plaça à terre, et, marchant circul
ment pour ne point la déranger de son aplom
vint à moi par un demi-tour et me remit, en
clinant, le bout d'ambre entre les mains à po
de mes lèvres. Je m'inclinai à mon tour ver
pacha qui me rendit mon salut, et nous comm
çâmes à fumer. Un lévrier blanc d'Athènes
queue et les pattes peintes en jaune, dormait
pieds du bey. Je lui fis compliment sur la beaut
cet animal et lui demandai s'il était chasseur. I
dit que non, mais que son fils, alors à Négrep
aimait passionnément cet exercice ; il ajouta
m'avait vu passer dans les rues d'Athènes ave
lévrier blanc aussi, mais de plus petite race,
avait trouvé incomparablement beau, et qu
j'en avais plusieurs, il serait au comble de la
d'en posséder un pareil. Je lui promis à mon re
dans ma patrie de lui en faire parvenir un, en s
de souvenir et de reconnaissance de ses bont
Athènes. — Un autre esclave apporta alors le
dans de très-petites tasses de porcelaine de la Cl

contenues elles-mêmes dans de petits réseaux de fil d'argent doré.

La figure de ce Turc avait le caractère que j'ai reconnu depuis dans toutes les figures des musulmans que j'ai eu occasion de voir en Syrie et en Turquie : — noblesse, douceur et cette résignation calme et sereine que donne à ces hommes la doctrine de la prédestination et aux vrais chrétiens la foi dans la Providence ; — même culte de la volonté divine : — l'un poussé jusqu'à l'absurde et jusqu'à l'erreur ; l'autre, expression triste et vraie de l'universelle et miséricordieuse sagesse qui préside à la destinée de tout ce qu'elle a daigné créer. Si une conviction pouvait être une vertu, le fatalisme, ou plutôt le providentisme, serait la mienne ! Je crois à l'action complète, toujours agissante, toujours présente, de la volonté de Dieu ; — le mal seul s'oppose en nous à ce que cette volonté divine produise toujours le bien ! Aussitôt que notre destinée est altérée, gâtée, pervertie, si nous regardons bien, nous reconnaîtrons toujours que c'est par une volonté de nous, une volonté humaine, c'est-à-dire corrompue et perverse ; si nous laissions agir la seule volonté toujours bonne, nous serions toujours bons et toujours heureux nous-mêmes ! le mal n'existerait pas ! Ces dogmes du Koran ne sont que du christianisme altéré, mais cette altération n'a pas pu les dénaturer ! Ce culte est plein de vertus, et j'aime ce peuple, car c'est le peuple de la prière !

— 22 *août* 1832. — Vives inquiét
santé de ma fille ; — triste promenad
de Jupiter Olympien et au Stadi. Bu
ruisseau bourbeux et infect, qui est
trouvai à peine assez d'eau pour y tr
doigt : — aridité, nudité, couleur de
répandues sur toute cette campagne d'
campagnes de Rome, tombeaux dor
pions, fontaine verte et sombre d'Ég
différence! Et que le ciel aussi surp
le ciel tant vanté de l'Attique!

— 23 *août* 1832. — Partis la nuit.
rore sous le bois d'oliviers du Pirée e
mer. —

Le brick de guerre *le Génie*, capi
d'Ornano, nous attendait, et nous levon
Une belle brise du nord nous jette en
devant le cap Sunium, dont nous voyo
nes jaunes marquer à l'horizon la tr
vivante du verbe de la sagesse grecque
ton dont je serais le disciple, si le Chri
parlé, ni vécu, ni souffert, ni pardon
rant.

Nuit terrible passée au milieu des
Le vent baisse au lever du jour. — Be
navigation jusqu'au soir. A la nuit cou
rieux entre l'île d'Amorgos et celle de S
Gémissement douloureux du navire ; c
de la lame sur la poupe. — Roulis qu

tantôt sur une vague, tantôt sur une autre. Je passe la nuit à soigner l'enfant et à me promener sur le pont. Nuit douloureuse ! Combien de fois je frémis en pensant que j'ai mis tant de vies sur une seule chance ! Que je serais heureux si un esprit céleste emportait Julia sous les ombres paisibles de Saint-Point ! Ma vie à moi, à moitié usée, a perdu plus de la moitié de son prix pour moi-même ! mais cette vie, encore mienne, qui brille dans ces beaux yeux, qui palpite dans cette jeune poitrine, m'est cent fois plus chère que la mienne ! c'est pour celle-là surtout que je prie avec ferveur le souffle qui soulève les vagues d'épargner ce berceau que je lui ai si imprudemment confié : — il m'exauce ; les vagues s'aplanissent, le jour paraît, les îles fuient derrière nous ; Rhodes se montre à droite, dans le lointain brumeux de l'horizon d'Asie ; et les hautes cimes de la côte de Caramanie, blanches comme la neige des Alpes, s'élèvent resplendissantes au-dessus des nuages flottants de la nuit : — voilà donc l'Asie !

L'impression surpasse celle des horizons de la Grèce ! on sent un air plus doux ; la mer et le ciel sont teints d'un bleu plus calme et plus pâle ; la nature se dessine en masses plus majestueuses, je respire et je sens mon entrée dans une région plus large et plus haute ! la Grèce est petite , — tourmentée, dépouillée ; c'est le squelette d'un nain ! voici celui d'un géant ! De noires forêts tachent les flancs des montagnes de Marmoriza, et l'on voit de

loin tomber des torrents blancs d'écume dans les profonds ravins de la Caramanie.

Rhodes sort comme un bouquet de verdure du sein des flots; les minarets légers et gracieux de ses blanches mosquées se dressent au-dessus de ses forêts de palmiers, de caroubiers, de sycomores, de platanes, de figuiers; — ils attirent de loin l'œil du navigateur sur ces retraites délicieuses des cimetières turcs, où l'on voit chaque soir les musulmans, couchés sur le gazon de la tombe de leurs amis, fumer et conter tranquillement comme des sentinelles qui attendent qu'on vienne les relever, comme des hommes indolents qui aiment à se coucher sur leurs lits et à essayer le sommeil avant l'heure du dernier repos. A dix heures du matin, notre brick se trouve tout à coup entouré de cinq ou six frégates turques à pleines voiles, qui croisent devant Rhodes; — l'une d'elles s'approche à portée de la voix et nous interroge en français; — on nous salue avec politesse, et nous jetons bientôt l'ancre dans la rade de Rhodes, au milieu de trente-six bâtiments de guerre du capitan-pacha, Halil Pacha. — Deux bâtiments de guerre français, l'un à vapeur, *le Sphinx*, commandé par le capitaine Sarlat, l'autre une corvette, *l'Actéon*, commandé par le capitaine Vaillant, sont mouillés non loin de nous. Les officiers viennent à bord nous demander des nouvelles d'Europe. Le soir nous remercions le commandant du brick *le Génie*, M. d'Ornano; il repart avec *l'Actéon*. — Nous continuerons

lre navigation vers Chypre et la Syrie. ours passés à Rhodes à parcourir cette prelle turque : — caractère oriental des baitiques moresques en bois sculpté : — rue aliers, où chaque maison garde encore in· sa porte, les écussons des anciennes mairance, d'Espagne, d'Italie et d'Allemagne. es a de beaux restes de ses fortifications ; la riche végétation d'Asie qui les coules enveloppe leur donne plus de grâce et que n'en ont celles de Malte : — un ordre e laisser chasser d'une si magnifique posecevait le coup mortel ! Le ciel semble t cette île comme un poste avancé sur - une puissance européenne qui en serait tiendrait à la fois la clef de l'Archipel, èce, de Smyrne, des Dardanelles, de la ;ypte et de la mer de Syrie. — Je ne connonde ni une plus belle position militaire , ni un plus beau ciel, ni une terre plus plus féconde. — Les Turcs y ont imprimé ère d'inaction et d'indolence qu'ils porout ! Tout y est dans l'inertie et dans une misère ; — mais ce peuple, qui ne crée ne renouvelle rien, ne brise et ne détruit plus : il laisse au moins agir la nature t autour de lui ; il respecte les arbres jusilieu même des rues et des maisons qu'il le l'eau et de l'ombre, le murmure assout la fraîcheur voluptueuse, sont ses pre-

miers, sont ses seuls besoins. — Aussi, d
vous approchez, en Europe ou en Asie, d'un
possédée par les musulmans, vous la recon
de loin au riche et sombre voile de verdu
flotte gracieusement sur elle : — des arbre
s'asseoir à leur ombre, des fontaines jaillis
pour rêver à leur bruit, du silence et des mo
aux légers minarets, s'élevant à chaque pas d
d'une terre pieuse : — voilà tout ce qu'il fa
peuple ; il ne sort de cette douce et philoso
apathie que pour monter ses coursiers du d
les premiers serviteurs de l'homme, et pou
sans peur à la mort pour son prophète et po
dieu. Le dogme du fatalisme en a fait le pe
plus brave du monde, et, quoique la vie l
légère et douce, celle que lui promet le Kora
prix d'une vie donnée pour sa cause, est tel
mieux rêvée encore, qu'il n'a qu'un faible e
faire pour s'élancer de ce monde au monde
qu'il voit devant lui rayonnant de beauté, d
et d'amour ! C'est la religion des héros ! ma
religion pâlit dans la foi du musulman, et l'hé
s'éteint avec la foi qui est son principe : à m
que les peuples croiront moins, soit à un d
soit à une idée, ils mourront moins volont
moins noblement. — C'est comme en Eu
pourquoi mourir si la vie vaut mieux que la
s'il n'y a rien d'immortel à gagner en s'im
à un devoir ? Aussi la guerre va diminuer
teindre en Europe, jusqu'à ce qu'une foi

conque se ranime et parle dans le cœur de l'homme plus haut que le vil instinct de la vie.

Ravissantes figures de femmes vues le soir assises sur les terrasses au clair de la lune. — C'est l'œil des femmes d'Italie, mais plus doux, plus timide, plus pénétré de tendresse et d'amour; — c'est la taille des femmes grecques, mais plus arrondie, plus assouplie, avec des mouvements plus suaves, plus gracieux. — Leur front est large, uni, blanc, poli comme celui des plus belles femmes d'Angleterre ou de Suisse; mais la ligne régulière, droite et large, du nez, donne plus de majesté et de noblesse antique à la physionomie. — Les sculpteurs grecs eussent été bien plus parfaits encore, s'ils eussent pris leurs modèles de figures de femmes en Asie! — Et puis il est si doux pour un Européen accoutumé aux traits fatigués, à la physionomie travaillée et contractée des femmes d'Europe, et surtout des femmes de salon, de voir enfin des figures aussi simples, aussi pures, aussi calmes, que le marbre qui sort de la carrière; des figures qui n'ont qu'une seule expression, le repos et la tendresse, et dans lesquelles l'œil lit aussi vite et aussi facilement que dans les caractères majuscules d'une magnifique édition de luxe.

La société et la civilisation sont évidemment ennemies de la beauté physique. Elles multiplient trop les impressions et les sentiments; et comme la physionomie en reçoit et en garde involontairement l'empreinte, elle se complique et s'altère elle-

même; elle a quelque chose de confus et d' tain qui détruit sa simplicité et son charme une langue qui a trop de mots et qui ne s'e plus parce qu'elle est trop riche.

— 27 *août* 1832. — A midi, nous mettoı voile de Rhodes pour Chypre, par une magn soirée. J'ai les yeux tournés sur Rhodes qu fonce enfin dans la mer. — Je regrette cette b comme une apparition qu'on voudrait ranin m'y fixerais si elle était moins séparée du ı vivant avec lequel la destinée et le devoir no posent la loi de vivre! Quelles délicieuses re aux flancs des hautes montagnes et sur ces g ombragés de tous les arbres de l'Asie! On montré une maison magnifique appartenant cien pacha, entourée de trois grands et rich dins baignés de fontaines abondantes, orı kiosques ravissants. — On en demande ' piastres de capital, c'est-à-dire quatre mille f voilà du bonheur à bon marché!

— 28 *août* 1832. — La mer est belle, mais l point de vent; d'immenses lames vienne l'ouest rouler majestueusement sous notre et nous jettent, pendant trois jours et trois tantôt sur un flanc, tantôt sur l'autre! ins table martyre qu'un mouvement sans résul c'est rouler le tonneau des enfers! Le qua jour, nous apercevons la pointe orientale de C

un jour passé à longer l'île; — nous ne jetons l'ancre dans la rade de Larnaca que le sixième jour au matin.

M. Bottu, consul de France à Chypre, reconnaît le bâtiment où il nous sait embarqués. Il envoie à bord une des personnes de son consulat pour nous engager à descendre chez lui et à accepter une hospitalité à laquelle nous n'avons d'autre droit que son obligeance et son amabilité : — j'accepte; — nous descendons : — excellent et cordial accueil de M. et Mme Bottu; — M. Perthier et M. Guillois, attachés au consulat, nous comblent des mêmes prévenances; nous rendons et recevons des visites; — présents, — café, vin de Chypre, envoyés par M. Mathei, un des magnats de Chypre.

— 31 *août.* — Deux jours passés à Chypre; charme du repos après une longue navigation; — soins de l'hospitalité la plus inattendue et la plus aimable : voilà l'état de mon esprit à Chypre, mais c'est tout. Ce pays, qu'on m'avait vanté comme une oasis des îles de la Méditerranée, ressemble entièrement à toutes les îles pelées, ternes, nues, de l'Archipel; — c'est la carcasse d'une de ces îles enchantées où l'antiquité avait placé la scène de ses cultes les plus poétiques; il est vrai que, pressé d'arriver en Asie, je n'ai visité que de l'œil les scènes éloignées et pittoresques dont cette île est, dit-on, remplie; à mon retour, je dois y faire un séjour d'un mois, et parcourir en détail les montagnes de Chypre.

L'île est fertile dans toutes ses parties; ora
ges, olives, raisins, figues, vignes, cotons, to
y réussit, même la canne à sucre. Cette terre
promission, ce beau royaume, pour un cheval
des Croisades ou pour un compagnon de Bon
parte, nourrissait autrefois jusqu'à deux millio
d'hommes; il n'y reste que trente mille habitan
grecs et quelques Turcs. Rien ne serait plus ai
que de s'emparer de cette souveraineté; un aven
turier y réussirait sans peine avec une poignée d
soldats et quelques millions de piastres; cela e
vaudrait la peine, s'il y avait chance de la conse
ver; mais l'Europe, qui a tant besoin de colonie
s'oppose à ce qu'on lui en fasse; la jalousie de
puissances viendrait au secours des Turcs, sème
rait la discorde dans la nouvelle conquête, et l
conquérant aurait le sort du roi Théodore. — Qu
dommage! c'est un beau rêve; et huit jours l
changeraient en réalité.

—*En mer. Partis de l'île de Chypre, le* 3 *septem
bre* 1832. — Nous avons mis à la voile hier à minui
Nos amis de Chypre, MM. Bottu et Perthier, o
passé la soirée avec nous sur le pont du brick, et n
nous ont quittés qu'à minuit. Nous emportons l
plus vifs sentiments de reconnaissance pour l'a
cueil vraiment amical que nous ont fait M. et M
Bottu. C'est une singulière destinée que celle d
voyageur : il sème partout des affections, des so
venirs, des regrets : il ne quitte jamais un riva

sas le désir et l'espérance d'y revenir retrouver eux qu'il ne connaissait pas quelques jours aupa-avant. Quand il arrive, tout lui est indifférent sur terre où il promène sa vue : quand il part, il sent se des yeux et des cœurs le suivent de ce rivage 'il voit s'enfuir derrière lui. Il y attache lui-ême ses regards ; il y laisse quelque chose de son opre cœur ; puis le vent l'emporte vers un autre rizon où les mêmes scènes, où les mêmes im-ressions vont se renouveler pour lui. Voyager, est multiplier, par l'arrivée et le départ, par le aisir et les adieux, les impressions que les évé-ements d'une vie sédentaire ne donnent qu'à rares intervalles ;.c'est éprouver cent fois dans nnée un peu de ce qu'on éprouve dans la vie dinaire, à connaître, à aimer et à perdre des êtres tés sur notre route par la Providence. Partir, c'est mme mourir, quand on quitte ces pays lointains la destinée ne conduit pas deux fois le voyageur. oyager, c'est résumer une longue vie en peu d'an-es ; c'est un des plus forts exercices que l'homme isse donner à son cœur comme à sa pensée. Le hilosophe, l'homme politique, le poëte, doivent voir beaucoup voyagé. Changer d'horizon moral, 'est changer de pensée.

— 3 *septembre* 1832. — Nous nous réveillons en leine mer. Nous ne voyons plus les côtes blanches le cette île, ni le sommet arrondi de l'Olympe. La ner est calme comme un vaste lac ; une brume

épaisse et argentée borde de toute part l'hoı
Une faible brise paresseuse et inégale vien
moment mourir dans nos larges voiles. Un
de plomb brûle les planches du pont que
arrosons pour le rafraîchir. Tout le monde es
ché sur les barres ou sur les cordages, sans p
sans mouvement, le front ruisselant de sueur.
manque à la respiration ; — c'est un vér
simoûn sur la mer. Il semble qu'on respire d'a
la moite et brûlante réverbération des sabl
désert dont nous sommes encore à cent cinq
lieues. Les journées se passent ainsi. On n'
la force de parler, pas même la force de lire.
tr'ouvre quelquefois la Bible pour y chercher
concerne le Liban, premières cimes qui d
bientôt frapper nos yeux. Je lis l'histoire d'H
dans l'historien Josèphe.

— 4 *septembre* 1832. — Même absence de
même incendie du ciel. La mer fume de ch
et ses eaux mortes sont voilées d'un brou
qu'aucun souffle ne soulève. Nous épions à
de vue les légères rides que quelques brises pe
tracent à sa surface : nous voyons l'une d'elle
tement s'approcher du brick en rendant un p
couleur vive à la mer ; elle donne une légère e
à nos grandes voiles : le navire craque et sc
un peu d'écume à sa proue. Les poitrines se
tent ; on s'approche du bord où la brise est v
On sent un peu de fraîcheur glisser sur son

sous les boucles humides de ses cheveux; et puis tout rentre dans le calme et dans la fournaise accoutumée. L'eau que nous buvons est tiède; personne n'a la force de manger. Si cet état se prolongeait, l'homme ne vivrait pas longtemps. Heureusement nous n'avons que six semaines de ces chaleurs à craindre, elles finissent au milieu d'octobre.

— *4 septembre, au soir*..— De cinq à huit heures un vent frais, venu du golfe d'Alexandrette, nous a fait faire quelques lieues. Nous devons être à peu près à moitié du chemin entre Chypre et les côtes de Syrie; peut-être demain à notre réveil serons-nous en vue des côtes.

— *5 septembre* 1832. — J'ai entendu en me réveillant le léger murmure produit par le sillage du vaisseau quand il marche. Je me suis hâté de monter sur le pont pour voir les côtes; mais on ne voyait rien encore. Les courants fréquents dans cette mer pouvaient nous avoir emportés bien loin de notre estime; peut-être étions-nous à la hauteur des côtes basses de l'Idumée ou de l'Égypte. L'impatience nous gagnait tous.

— *Même date, à deux heures.* — Le capitaine du brick a reconnu les cimes du mont Liban. Il m'appelle pour me les montrer; je les cherche en vain dans la brume enflammée où son doigt me les indique. Je ne vois rien que le brouillard transpa-

rent que la chaleur élève, et au-dessus quelques couches de nuages d'un blanc mat. Il insiste, je regarde encore, mais en vain. Tous les matelots me montrent en souriant le Liban ; le capitaine ne comprend pas comment je ne le vois pas comme lui. — Mais où le cherchez-vous donc? me dit-il ; vous regardez trop loin. Ici, plus près, sur nos têtes. — En effet, je levai les yeux alors vers le ciel et je vis la crête blanche et dorée du Sannin, qui planait dans le firmament au-dessus de nous. — La brume de la mer m'empêchait de voir sa base et ses flancs. — Sa tête seule apparaissait rayonnante et sereine dans le bleu du ciel. C'est une des plus magnifiques et des plus douces impressions que j'aie ressenties dans mes longs voyages. C'était la terre où tendaient toutes mes pensées du moment, comme homme et comme voyageur; c'était la terre sacrée, la terre où j'allais de si loin chercher les souvenirs de l'humanité primitive; et puis c'était la terre où j'allais enfin faire reposer dans un climat délicieux, à l'ombre des orangers et des palmiers, au bord des torrents de neige, sur quelque colline fraîche et verdoyante, tout ce que j'avais de plus cher au monde, ma femme et Julia. Je ne doute pas qu'un an ou deux passés sous ce beau ciel ne fortifient la santé de Julia qui depuis six mois me donne quelquefois des pressentiments funestes. Je salue ces montagnes de l'Asie comme un asile où Dieu la mène pour la guérir; une joie secrète et profonde remplit mon cœur ; je



ne puis plus détacher mes yeux du mont Liban.

Nous dînons à l'ombre de la tente étendue sur le pont. La brise continue et se ranime à mesure que le soleil descend. A chaque instant, nous courons à la proue pour mesurer la marche du navire au bruit qu'il fait en creusant la mer; enfin le vent devient frais; les vagues moutonnent; nous filons cinq nœuds d'heure en heure; les flancs des hautes montagnes percent le brouillard et s'avancent comme des caps aériens devant nous; nous commençons à distinguer les profondes et noires vallées qui s'ouvrent sur les côtes; les ravins blanchissent, les rochers des crêtes se dressent et s'articulent, les premières collines qui partent du voisinage de la mer s'arrondissent; peu à peu nous croyons reconnaître des villages jetés au penchant des collines et de grands monastères qui couronnent, comme des châteaux gothiques, les sommets des montagnes intermédiaires. Chaque objet que nous saisissons du regard est une joie dans le cœur; tout le monde est sur le pont. Chacun fait remarquer à son voisin un objet qui lui était échappé; l'un voit les cèdres du Liban comme une tache noire sur les flancs d'une montagne, l'autre comme un donjon au sommet des monts de Tripoli; quelques-uns croient distinguer l'écume des cascades sur les déclivités des précipices. — On voudrait pouvoir avant la nuit toucher à ce rivage tant rêvé, tant désiré; on tremble qu'au moment d'y atteindre, un calme nouveau n'endorme le navire pendant de

longues journées sur ces flots qui nous ir
tent, ou'qu'un vent contraire ne vienne d
et ne nous repousse sur la mer de Candie : c
de Syrie, golfe immense, entouré des haut
du Liban et du Taurus, est perfide pour
rins; tout ce qui n'y est pas tempête, y e
ou courant; ces courants entraînent invinci
les navires bien loin de leur route; et pu
a pas de ports sur les côtes; il faut mouil
des rades dangereuses, à une grande dist
rivage; une houle presque constante lab
rades et coupe les ancres : nous ne serons tra
et sûrs d'être arrivés qu'après être descendu
Pendant que nous faisions tous ces raisonn
et que nous flottions entre l'espoir et la cr
nuit tombe tout à coup, non pas comme
climats, avec la lenteur et la gradation d'
puscule, mais comme un rideau qu'on tir
ciel et sur la terre. Tout s'éteint, tout s'ef
les flancs noircis du Liban, et nous ne voy
que les étoiles entre lesquelles nos mâts s
cent. Le vent tombe aussi; la mer dort,
descendons chacun dans nos cabines, dans
titude du lendemain.

Je ne dormais pas; mon esprit était tro
j'entendais, à travers les planches mal joi
séparaient ma chambre de celle de Julia, l
de mon enfant endormie, et tout mon cœu
sait sur elle. Je pensais que demain, peut
dormirais à mon tour plus tranquille sur

que je me repentais d'avoir hasardée ainsi
r, — qu'une tempête pouvait enlever dans
Je priais Dieu dans ma pensée de me
r cette imprudence, de ne pas me punir
confié trop en lui, de lui avoir demandé
je n'avais eu droit de le faire. Je me ras-
me disais : C'est un ange visible qui pro-
ois sa propre destinée et toutes les nôtres.
ous comptera son innocence et sa pureté
on; il nous mènera, il nous ramènera à
le. Elle aura vu, au plus bel âge de la vie,
où toutes les impressions s'incorporent,
i dire, avec nous, et deviennent les élé-
mes de notre existence, elle aura vu tout
a de beau dans la nature, dans la créa-
souvenirs de son enfance seront les monu-
erveilleux, les chefs-d'œuvre des arts en
hènes et le Parthénon seront gravés dans
re, comme des sites paternels ; les belles
rchipel, le mont Taurus, les montagnes
, Jérusalem, les Pyramides, le Désert,
de l'Arabe, les palmiers de la Mésopota-
nt les récits de son âge avancé; Dieu lui a
beauté, l'innocence, le génie et un cœur
'allume en sentiments généreux et subli-
ui aurai donné, moi, ce que je pouvais
ces dons célestes, le spectacle des scènes
nerveilleuses, les plus enchantées de la
el être ce sera à vingt ans! Tout aura été
piété, amour et merveilles dans sa vie!

Oh ! qui sera digne de la compléter par l'amour ? Je pleurais et je priais avec ferveur et confiance, car je ne puis jamais avoir un sentiment fort dans le cœur, sans qu'il ne tende à l'infini, sans qu'il ne se résolve en un hymne ou en une invocation à celui qui est à la fin de tous nos sentiments ; à celui qui les produit et qui les absorbe tous ; à Dieu.

Comme j'allais m'endormir, j'entendis sur le pont quelques pas précipités, comme pour une manœuvre ; je fus étonné, car le silence était complet depuis longtemps, et la mer ne rendait qu'un petit frémissement de lames, qui m'annonçait que le brick marchait encore. Bientôt j'entendis les anneaux sonores de la chaîne de l'ancre se dérouler pesamment du cabestan ; puis je sentis ce coup sec qui fait vibrer tout le navire, quand l'ancre a roulé jusqu'au fond solide, et mord enfin le sable ou l'herbe marine. Je me levai, j'ouvris mon étroite fenêtre. Nous étions arrivés ; nous étions en rade devant Bayruth ; j'apercevais quelques lumières disséminées sur un rivage éloigné ; j'entendais les aboiements des chiens sur la plage. Ce fut le premier bruit qui m'arriva de la côte d'Asie ; il me réjouit le cœur. Il était minuit. Je rendis grâce à Dieu, et je m'endormis d'un profond et paisible sommeil ; personne n'avait été réveillé que moi sous le pont.

— 6 *septembre* 1832, *neuf heures du matin*. — Nous étions devant Bayruth, une des villes les plus peuplées de la côte de Syrie, anciennement Beryte,

devenue colonie romaine sous Auguste qui lui donna le nom de *Felix Julia*. Cette épithète d'heureuse lui fut attribuée à cause de la fertilité de ses environs, de son incomparable climat et de la magnificence de sa situation. La ville occupe une gracieuse colline qui descend en pente douce vers la mer; quelques bras de terre ou de rochers s'avancent dans les flots, et portent des fortifications turques de l'effet le plus pittoresque; la rade est fermée par une langue de terre qui défend la mer des vents d'est; toute cette langue de terre, ainsi que les collines environnantes, sont couvertes de la plus riche végétation; les mùriers à soie sont plantés partout et élevés d'étage en étage sur des terrasses artificielles; les caroubiers à la sombre verdure et au dôme majestueux, les figuiers, les platanes, les orangers, les grenadiers, et une quantité d'autres arbres ou arbustes étrangers à nos climats, étendent, sur toutes les parties du rivage voisines de la mer, le voile harmonieux de leurs divers feuillages; plus loin, sur les premières pentes des montagnes, les forêts d'oliviers touchent le paysage de leur verdure grise et cendrée; à une lieue environ de la ville, les hautes montagnes des chaînes du Liban commencent à se dresser; elles y ouvrent leurs gorges profondes où l'œil se perd dans les ténèbres du lointain; elles y versent leurs larges torrents devenus des fleuves; elles y prennent des directions diverses, les unes du côté de Tyr et de Sidon, les autres vers Tripoli et Latakie, et leurs sommets

inégaux, perdus dans les nuages ou blanchis par l
répercussion du soleil, ressemblent à nos Alpes
couvertes de neiges éternelles.

Le quai de Bayruth, que la vague lave sans cesse
et couvre quelquefois d'écume, était peuplé d'une
foule d'Arabes, dans toute la splendeur de leurs
costumes éclatants et de leurs armes. On y voyait
un mouvement aussi actif que sur le quai de nos
grandes villes maritimes; plusieurs navires euro-
péens étaient mouillés près de nous dans la rade
et les chaloupes, chargées des marchandises de
Damas et de Bagdad, allaient et venaient sans cesse
de la rive aux vaisseaux; les maisons de la ville
s'élevaient confusément groupées, les toits des unes
servant de terrasses aux autres; ces maisons à toits
plats, et quelques-unes à balustrades crénelées, ces
fenêtres à ogives multipliées, ces grilles de bois
peint qui les fermaient hermétiquement comme
un voile de la jalousie orientale, ces têtes de pal-
miers qui semblaient germer dans la pierre, et qui
se dressaient jusqu'au-dessus des toits, comme pour
porter un peu de verdure à l'œil des femmes pri-
sonnières dans les harems, tout cela captivait nos
yeux et nous annonçait l'Orient; nous entendions
le cri aigu des Arabes du désert qui se disputaient
sur les quais, et les âpres et lugubres gémisse-
ments des chameaux qui poussent des cris de dou-
leur quand on leur fait plier les genoux pour re-
cevoir leurs charges. Occupés de ce spectacle si
nouveau et si saisissant pour nos yeux, nous ne

songions pas à descendre dans notre patrie nouvelle. Le pavillon de France flottait cependant au sommet d'un mât sur une des maisons les plus élevées de la ville, et semblait nous inviter à aller nous reposer, sous son ombre, de notre longue et pénible navigation.

Mais nous avions trop de monde et trop de bagages pour risquer le débarquement avant d'avoir reconnu le pays et choisi une maison si nous pouvions en trouver une. Je laissai ma femme, Julia et deux de mes compagnons sur le brick, et je fis mettre le canot à la mer pour aller en reconnaissance.

En peu de minutes, une belle lame plane et argentée me jeta sur le sable, et quelques Arabes, les jambes nues, m'emportèrent dans leurs bras jusqu'à l'entrée d'une rue sombre et rapide qui conduisait au consulat de France. Le consul, M. Guys, pour qui j'avais des lettres, et que j'avais même déjà vu à Marseille, n'était pas arrivé. Je trouvai à sa place M. Jorelle, gérant du consulat et drogman de France en Syrie, jeune homme dont la physionomie gracieuse et bienveillante nous prévint en sa faveur et dont toutes les bontés, pendant notre long séjour en Syrie, justifièrent cette première impression. Il nous offrit une partie de la maison du consulat pour premier asile, et nous promit de nous faire chercher une maison dans les environs de la ville, où nous pourrions établir notre campement. En peu d'heures, les chaloupes de plusieurs

navires et les portefaix de Bayruth, sous la surveil-
lance des janissaires du consulat, eurent opéré le
débarquement de notre monde et de nos provisions
de tous genres; et avant la nuit nous étions tous à
terre, logés provisoirement et comblés de soins et
d'égards par M. et Mme Jorelle. C'est un moment
délicieux que celui où, après une longue et ora-
geuse traversée, arrivé à peine dans un pays in-
connu, vous jetez les yeux du haut d'une terrasse
parfumée et riante sur l'élément que vous quittez
enfin pour longtemps, sur le brick qui vous a
porté à travers les tempêtes et qui danse encore dans
une rade houleuse, sur la campagne ombragée et
paisible qui vous entoure, sur toutes ces scènes de
la vie de terre qui semblent si douces quand on en
a été longtemps sevré : il y a quelque chose du
sentiment de la convalescence, après une longue
maladie, dans l'impression des premières heures et
des premières journées passées à terre après une
navigation. Nous en avons joui toute la soirée. Mme
Jorelle, jeune et charmante femme née à Alep, a con-
servé le riche et noble costume des femmes arabes
le turban, la veste brodée, le poignard à la cein-
ture ; nous ne nous lassions pas d'admirer ce magni-
fique costume qui relevait encore sa beauté tout
orientale.

Quand la nuit fut venue, on nous servit un sou-
per à l'européenne, dans un kiosque dont les larges
fenêtres grillées ouvraient sur le port, et où le vent
rafraîchissant du soir jouait dans la flamme des bou-

ies ; je fis défoncer une caisse de vins de France que joutai à ce festin de l'hospitalité, et nous passâmes si notre première soirée à causer des deux patries s nous quittions et que nous venions chercher ; question sur la France répondait à une ques- sur l'Asie. Julia jouait avec les longues tresses uelques femmes arabes ou de quelques esclaves es qui vinrent nous visiter ; elle admirait ces umes nouveaux pour elle ; sa mère tressait les ses boucles de ses cheveux blonds, à l'imita- de celles des dames de Bayruth, ou lui arran- t son châle en turban sur la tête. Je n'ai rien le plus ravissant, parmi tous les visages de ne qui sont gravés dans ma mémoire, que la e de Julia coiffée ainsi du turban d'Alep, avec lotte d'or ciselé, d'où tombaient des franges de set des chaînes de sequins d'or, avec les tresses s cheveux pendantes sur ses deux épaules, et ce regard étonné, levé sur sa mère et sur moi, sourire qui semblait nous dire : — Jouissez et s comme je suis belle aussi !

près avoir parlé cent fois de la patrie et nommé les noms de lieux et de personnes qu'un sou- ir commun pouvait nous rappeler ; après que s nous fûmes donné tous les renseignements uels qui pouvaient nous intéresser, on parla de sie ; Mme Jorelle me pria de lui faire entendre lques morceaux de poésie française, et nous duisit elle-même quelques fragments de poésie Alep. Je lui dis que la nature était toujours plus

complétement poétique que les poëtes, et qu'elle même en ce moment, à cette heure, dans ce beau site, à ce clair de lune, dans ce costume étranger avec cette pipe orientale à la main et ce poignard à manche de diamant à sa ceinture, était un plus beau sujet de poésie que tous ceux que nous avions parcourus par la seule pensée. Et comme elle me répondit qu'il serait très-agréable d'avoir un souvenir de notre voyage à envoyer à son père à Alep, dans quelques vers faits pour elle, je me retirai un moment et je lui rapportai les vers suivants, qui n'ont de mérite que le lieu où ils furent écrits et le sentiment de reconnaissance qui me les inspira.

Qui? toi? me demander l'encens de poésie?
Toi, fille d'Orient, née aux vents du désert!
Fleurs des jardins d'Alep, que Bulbul [1] eût choisie
Pour languir et chanter sur son calice ouvert!

Rapporte-t-on l'odeur au baume qui l'exhale?
Aux rameaux d'orangers rattache-t-on leurs fruits?
Va-t-on prêter des feux à l'aube orientale,
Ou des étoiles d'or au ciel brillant des nuits?

Non, plus de vers ici! Mais si ton regard aime
Ce que la poésie a de plus enchanté,
Dans l'eau de ce bassin [2] contemple-toi toi-même;
Les vers n'ont point d'image égale à ta beauté!

[1] Nom du rossignol en Orient.

[2] Toutes les cours des maisons en Orient ont un jet d'eau au milieu, et un bassin de marbre.

und le soir, dans le kiosque à l'ogive grillée,
ui laisse entrer la lune et la brise des mers,
u t'assieds sur la natte, à Palmyre émaillée,
ù du moka brûlant fument les flots amers;

uand, ta main approchant de tes lèvres mi-closes
e tuyau de jasmin vêtu d'or effilé,
a bouche, en aspirant le doux parfum des roses,
ait murmurer l'eau tiède au fond du narguilé;

uand le nuage ailé qui flotte et te caresse
'odorantes vapeurs commence à t'enivrer;
ue les songes lointains d'amour et de jeunesse
agent pour nous dans l'air que tu fais respirer;

Quand de l'Arabe errant tu dépeins la cavale
Soumise au frein d'écume entre tes mains d'enfant,
Et que de ton regard l'éclair oblique égale
L'éclair brûlant et doux de son œil triomphant;

Quand ton bras, arrondi comme l'anse de l'urne,
Sur le coude appuyé soutient ton front charmant,
Et qu'un reflet soudain de la lampe nocturne
Fait briller ton poignard des feux du diamant;

Il n'est rien dans les sons que la langue murmure,
Rien dans le front rêveur des bardes comme moi,
Rien dans les doux soupirs d'une âme fraîche et pure,
Rien d'aussi poétique et d'aussi frais que toi!

J'ai passé l'âge heureux où la fleur de la vie,
L'amour, s'épanouit et parfume le cœur;
Et l'admiration, dans mon âme ravie,
N'a plus pour la beauté qu'un rayon sans chaleur.

De mon cœur attiédi la harpe est seule aimée;
Mais combien à seize ans j'aurais donné de vers
Pour un de ces flocons d'odorante fumée
Que ta lèvre distraite exhale dans les airs;

Ou pour fixer du doigt la forme enchanteresse
Qu'une invisible main trace en contour obscur,
Quand le rayon des nuits, dont le jour te caresse,
Jette en la dessinant ton ombre sur le mur!

Nous ne pouvions nous arracher à cette premiè scène de la vie arabe. Enfin nous allâmes, pour l première fois après trois mois, nous reposer dan des lits et dormir sans craindre la vague. Un ven impétueux mugissait sur la mer, ébranlait les mur de la haute terrasse sous laquelle nous étions cou chés, et nous faisait sentir plus délicieusement l prix d'un séjour tranquille après tant de secousse Je pensais que Julia et ma femme étaient enfin pou longtemps à l'abri de tous périls, et je combina dans ma veille les moyens de leur préparer un sé jour agréable et sûr pendant que je poursuivra moi-même le cours de mon voyage dans ces lieu que mon pied touchait enfin.

— 7 *septembre* 1832. — Je me suis levé avec l jour : j'ai ouvert le volet de bois de cèdre, seul fermeture de la chambre où l'on dort dans ce beau climat. J'ai jeté mon premier regard sur la mer e sur la chaîne étincelante des côtes qui s'étenden

en s'arrondissant depuis Bayruth jusqu'au cap Batroun, à moitié chemin de Tripoli.

Jamais spectacle de montagnes ne m'a fait une elle impression. Le Liban a un caractère que je 'ai vu ni aux Alpes ni au Taurus : c'est le mélange la sublimité imposante des lignes et des cimes ec la grâce des détails et la variété des couleurs; st une montagne solennelle comme son nom; ce t les Alpes sous le ciel de l'Asie, plongeant leurs es aériennes dans la profonde sérénité d'une nelle splendeur. Il semble que le soleil repose nellement sur les angles dorés de ces crêtes; la cheur éblouissante dont il les imprime se laisse fondre avec celle des neiges qui restent jusqu'au ieu de l'été sur les sommets les plus élevés. La ne se développe à l'œil dans une longueur de ante lieues au moins, depuis le cap de Saïde, tique Sidon, jusqu'aux environs de Latakié où commence à décliner, pour laisser le mont Taujeter ses racines dans les plaines d'Alexandrette. 'antôt les chaînes du Liban s'élèvent presque pendiculairement sur la mer avec des villages et grands monastères suspendus à leurs précipices; tôt elles s'écartent du rivage, forment d'immengolfes, laissent des marques verdoyantes ou des bres de sable doré entre elles et les flots. Des les sillonnent ces golfes et vont aborder dans les nbreuses rades dont la côte est dentelée. La mer st de la teinte la plus bleue et la plus sombre, quoiqu'il y ait presque toujours de la houle, la

vague, qui est grande et large, roule à vast
sur les sables et réfléchit les montagnes comn
glace sans tache. Ces vagues jettent partout
côte un murmure sourd, harmonieux, confu
monte jusque sous l'ombre des vignes et des
biers, et qui remplit les campagnes de vie
sonorité. A ma gauche, la côte de Bayruth
basse; c'était une continuité de petites lang
terre tapissées de verdure et garanties seul
du flot par une ligne de rochers et d'écueil
verts pour la plupart de ruines antiques. Plu
des collines de sable rouge comme celui des d
d'Égypte, s'avancent comme un cap, et serv
reconnaissance aux marins; au sommet de c
on voit les larges cimes en parasol d'une fo
pins d'Italie, et l'œil, glissant entre leurs
disséminés, va se reposer sur les flancs d'une
chaîne du Liban et jusque sur le promontoire a
qui portait Tyr (aujourd'hui Sour).

Quand je me retournais du côté opposé à l
je voyais les hauts minarets des mosquées, c
des colonnettes isolées, se dresser dans l'air l
ondoyant du matin; les forteresses moresqu
dominent la ville et dont les murs lézardés d
racine à une forêt de plantes grimpantes, de fi
sauvages et de giroflées; puis les crénelures
des murs de défense; puis les cimes égales de
pagnes plantées de mûriers; çà et là les toit
et les murailles blanches des maisons de cam
ou des chaumières des paysans syriens; et

au delà, les pelouses arrondies des collines de Bayruth, portant toutes des édifices pittoresques, des couvents grecs, des couvents maronites, des mosquées ou des santons, et revêtues de feuillage et de culture comme les plus fertiles collines de Grenoble ou de Chambéry. Pour fond à tout cela, toujours le Liban : le Liban prenant mille courbes, se groupant en gigantesques masses, et jetant ses grandes ombres, ou faisant étinceler ses hautes neiges sur toutes les scènes de cet horizon.

— *Même date.* — J'ai passé la journée entière à parcourir les environs de Bayruth et à chercher un lieu de repos pour y établir une maison.

J'ai loué cinq maisons qui forment un groupe et que je réunirai par des escaliers de bois, des galeries et des ouvertures. Chaque maison ici n'est guère composée que d'un souterrain qui sert de cuisine, et d'une chambre où couche toute la famille, quelque nombreuse qu'elle soit. Dans un tel climat, la vraie maison, c'est le toit construit en terrasse. C'est là que les femmes et les enfants passent les journées et souvent les nuits. Devant les maisons, entre les troncs de quelques mûriers ou de quelques oliviers, l'Arabe construit un foyer avec trois pierres, et c'est là que sa femme lui prépare à manger. On jette une natte de paille sur un bâton qui va du mur aux branches de l'arbre. Sous cet abri se fait tout le ménage. Les femmes et les filles y sont tout le jour accroupies, occupées à peigner

leurs longs cheveux, à les tresser, à blanchir leu voiles, à tisser leurs soies, à nourrir leurs poule ou à jouer et à causer entre elles, comme dans n villages du midi de la France, le dimanche mati les filles se rassemblent sur les portes des chau mières.

— *Même date, au soir.* — Toute la journée a ét employée à décharger le brick, et à porter de l ville à notre maison de campagne les bagages d notre caravane. Chacun de nous aura sa chambre Un vaste champ de mûriers et d'orangers s'éten autour des cinq maisons réunies, et donne à chacu quelques pas à faire devant sa porte, et un pe d'ombre pour respirer. J'ai acheté des nattes d'É gypte et des tapis de Damas, pour nous servir d lits et de divans. J'ai trouvé des charpentiers arabe très-actifs et très-intelligents qui sont déjà à l'ou vrage pour nous faire des portes et des fenêtres, e ce soir nous irons coucher déjà dans notre nouvel habitation.

— 8 *septembre* 1832. — Rien de plus délicieu que notre réveil après la première nuit passée dan notre maison. Nous avons fait apporter le déjeun sur la plus large de nos terrasses, et nous avo reconnu de l'œil tous les environs.

La maison est à dix minutes de la ville. On arrive par des sentiers ombragés d'immenses alo qui laissent pendre leurs figues épineuses sur la tê

des passants. On longe quelques arches antiques et une immense tour carrée, bâtie par l'émir des Druzes, Fakardin, tour qui sert aujourd'hui d'observation à quelques sentinelles de l'armée d'Ibrahim-Pacha, qui observent de là toute la campagne. On se glisse ensuite entre les troncs de mûriers, et on arrive à un groupe de maisons basses cachées dans les arbres et flanquées d'un bois de citronniers et d'orangers. Ces maisons sont irrégulières, et celle du milieu s'élève comme une tour carrée, et pyramide gracieusement sur les autres. Les toits de toutes ces maisonnettes communiquent au moyen de quelques degrés de bois, et forment ainsi un ensemble assez commode pour des hôtes qui viennent de passer tant de jours sous l'entrepont d'un navire marchand.

A quelques cents pas de nous la mer s'avance dans les terres; et vue d'ici, au-dessus des têtes vertes des citronniers et des aloès, elle ressemble à un beau lac intérieur, ou à un large fleuve dont on n'aperçoit qu'un tronçon. Quelques barques arabes y sont à l'ancre et se balancent mollement sur ses ondulations insensibles. Si nous montons sur la terrasse supérieure, ce beau lac se change en un immense golfe, clos d'un côté par le château moresque de Bayruth, et de l'autre par les immenses murailles sombres de la chaîne de montagnes qui court vers Tripoli. Mais en face de nous l'horizon s'étend davantage : il commence par courir sur une plaine de champs admirablement cul-

tivés, jalonnés d'arbres qui cachent entièrement l sol, semés çà et là de maisons semblables à la nôtre, et qui élèvent leurs toits comme autant de voiles blanches sur un océan de verdure; il se rétrécit ensuite entre une longue et gracieuse colline au sommet de laquelle un couvent grec montre ses murailles blanches et ses dômes bleus; quelques cimes de pins parasols planent, un peu plus haut, sur les dômes mêmes du couvent. La colline descend par gradins soutenus de murailles de pierre, et portant des forêts d'oliviers et de mûriers. La mer vient baigner les derniers gradins; elle s'écarte ensuite, et une seconde plaine plus éloignée s'arrondit et se creuse pour laisser passer un fleuve qui serpente longtemps parmi des bois de chênes verts, et va se jeter dans le golfe que ses eaux jaunissent sur les bords. Cette plaine ne se termine qu'aux flancs dorés des montagnes. Ces montagnes ne s'élèvent pas d'un seul jet; elles commencent par d'énormes collines semblables à des blocs immenses, les uns arrondis, les autres presque carrés : un peu de végétation couvre les sommets de ces collines, et chacune d'elles porte ou un monastère ou un village qui réfléchit la lueur du soleil et attire les regards. Les pans des collines brillent comme de l'or : ce sont des murailles de grès jaunâtre, concassées par les tremblements de terre, et dont chaque parcelle réfléchit et darde la lumière. Au-dessus de ces premiers monticules, les degrés du Liban s'élargissent; il y a des plateaux d'une ou deux

lateaux inégaux, creusés, sillonnés, labou-
rins, de lits profonds des torrents, de gor-
ıres où le regard se perd. Après ces pla-
s hautes montagnes recommencent à se
resque perpendiculairement; cependant
es taches noires des cèdres et des sapins
arnissent, et quelques couvents inaccessi-
lques villages inconnus qui semblent pen-
leurs précipices. Au sommet le plus aigu
seconde chaîne, des arbres qui semblent
ues forment comme une chevelure rare
nt chauve. On distingue d'ici leurs cimes
et dentelées qui ressemblent à des cré-
r la crête d'une citadelle.

e ces secondes chaînes, le vrai Liban s'é-
; on ne peut distinguer si ses flancs sont
ı adoucis, s'ils sont nus ou couverts de vé-
la distance est trop grande. Ses flancs se
ıt, dans la transparence de l'air, avec l'air
nt ils semblent faire partie; on ne voit
verbération ambiante de la lumière du
les enveloppe, et leurs crêtes enflammées
ıfondent avec les nuages pourpres du ma-
planent comme des îles inaccessibles dans
s du firmament.

regards redescendent de ce sublime ho-
montagnes, ils ne trouvent partout à se
sur des gerbes majestueuses de palmiers
ι et là dans la campagne auprès des mai-
ırabes, sur les vertes ondulations des têtes

de pins laryx, semés par petits bouquets d plaine ou sur les revers des collines, sur les de nopal, ou d'autres plantes grasses dont le des feuilles retombent comme des décorati pierre sur les petits murs à hauteur d'app soutiennent les terrasses. Ces murs eux-même tellement revêtus de lichens en fleurs, de l terrestres, de vignes sauvages, de plantes bul à fleurs de toutes les nuances, à grappes de les formes, qu'on ne peut distinguer les pierre ces murs sont bâtis : ce ne sont que des rem de verdure et de fleurs.

Enfin tout près de nous, là, sous nos yeux, ou trois maisons semblables aux nôtres, et à voilées par les dômes des orangers en fleurs fruits, nous offrent ces scènes animées et pit ques qui sont la vie de tout paysage. Des A assis sur des nattes fument sur les toits des ma Quelques femmes se penchent aux fenêtres nous voir et se cachent quand elles s'aperç que nous les regardons. Sous notre terrasse n deux familles arabes, pères, frères, femmes e fants, prennent leurs repas à l'ombre d'un platane sur le seuil de leurs maisons; et à que pas de là, sous un autre arbre, deux jeunes syriennes, d'une beauté incomparable, s'hal en plein air, et couvrent leurs cheveux de blanches et rouges. Il y en a une dont les ch sont si longs et si touffus qu'ils la couvrent en ment, comme les rameaux d'un saule pleure

vrent le tronc de toutes parts; on aperçoit seu-
ient quand elle secoue cette ondoyante crinière,
i beau front et ses yeux rayonnants de gaieté
ive qui percent un moment ce voile naturel. Elle
nble jouir de notre admiration; je lui jette une
ignée de ghazis, petites pièces d'or dont les Sy-
nnes se font des colliers et des bracelets en les
filant avec un brin de soie. Elle joint ses mains
les porte sur sa tête pour me remercier, et rentre
ns la chambre basse pour les montrer à sa mère
à sa sœur.

— 12 *septembre* 1832. — Habib-Barbara, Grec
rien, établi à Bayruth et dont la maison est voi-
ne de la nôtre, nous sert de drogman, c'est-à-dire
interprète. Attaché pendant vingt ans en cette
ualité aux différents consulats de France, il parle
ançais et italien; c'est un des hommes les plus
bligeants et les plus intelligents que j'aie rencon-
tés dans mes voyages : sans son assistance et celle
e M. Jorelle, nous aurions eu des peines infinies
compléter notre établissement en Syrie; il nous
rocure plusieurs domestiques, les uns grecs, les
utres arabes; j'achète d'abord six chevaux arabes
e seconde race, et je les établis, comme font les
gens du pays, au gros soleil, dans un champ de-
vant la porte, les jambes entravées par des anneaux
le fer et attachées par un pieu fiché en terre. Je
fais dresser une tente auprès des chevaux pour les
saïs ou palefreniers arabes. Ces hommes paraissent

doux et intelligents : quant aux animaux, en deux jours ils nous connaissent et ils nous flairent comme des chiens. Habib-Barbara nous présente à sa femme et à sa fille qu'il doit marier dans peu de jours : il nous invite à sa noce : curieux d'observer une noce syrienne, nous acceptons, et Julia prépare ses présents pour la fiancée. Je lui donne une petite montre d'or dont j'ai apporté provision pour les circonstances de ce genre ; elle y joint une petite chaîne de perles. Nous montons à cheval pour reconnaître les environs de Bayruth ; superbe cheval arabe de Mme Jorelle ; harnois de velours bleu plaqué d'argent ; poitrail de bosses du même métal sculpté qui flottent en guirlandes et résonnent sur le poitrail de ce bel animal. M. Jorelle me vend un de ses chevaux pour ma femme ; je fais faire des selles et des brides arabes pour quatorze chevaux.

A une demi-lieue environ de la ville, du côté du levant, l'émir Fakardin a planté une forêt de pins parasols sur un plateau sablonneux, qui s'étend entre la mer et la plaine de Bagdad, beau village arabe au pied du Liban : l'émir planta, dit-on, cette magnifique forêt pour opposer un rempart à l'invasion des immenses collines de sable rouge qui s'élèvent un peu plus loin et qui menaçaient d'engloutir Bayruth et ses riches plantations. La forêt est devenue superbe ; les troncs des arbres ont soixante et quatre-vingts pieds de haut d'un seul jet, et ils étendent de l'un à l'autre leurs larges têtes immobiles qui couvrent d'ombre un espace

immense; des sentiers de sable glissent sous les troncs des pins et présentent le sol le plus doux aux pieds des chevaux. Le reste du terrain est couvert d'un léger duvet de gazon semé de fleurs du rouge le plus éclatant; les oignons de jacinthes sauvages sont si gros, qu'ils ne s'écrasent pas sous le fer des chevaux. A travers les colonnades de ces troncs de sapin, on voit d'un côté les dunes blanches et rougeâtres de sable qui cachent la mer, de l'autre, la plaine de Bagdad et le cours du fleuve dans cette plaine, et un coin du golfe, semblable à un petit lac, tant il est encadré par l'horizon des terres, et les douze ou quinze villages arabes jetés sur les dernières pentes du Liban, et enfin les groupes du Liban même, qui font le rideau de cette scène. La lumière est si nette et l'air si pur, qu'on distingue, à plusieurs lieues d'élévation, les formes des cèdres ou des caroubiers sur les montagnes, ou les grands aigles qui nagent sans remuer leurs ailes dans l'océan de l'éther. Ce bois de pins est certainement le plus magnifique de tous les sites que j'ai vus dans ma vie. Le ciel, les montagnes, les neiges, l'horizon bleu de la mer, l'horizon rouge et funèbre du désert de sable; les lignes serpentantes du fleuve; les têtes isolées des cyprès; les grappes des palmiers épars dans les campagnes; l'aspect gracieux des chaumières couvertes d'orangers et de vignes retombant sur les toits; l'aspect sévère des hauts monastères maronites faisant de larges taches d'ombre ou de larges jets de lumière sur les

flancs ciselés du Liban ; les caravanes de cham
chargés des marchandises de Damas, qui pas
silencieusement entre les troncs d'arbres ; des
des de pauvres juifs montés sur des ânes, te
deux enfants sur chaque bras ; des femmes e
loppées de voiles blancs, à cheval, marchant a
du fifre et du tambourin, environnées d'une f
d'enfants vêtus d'étoffes rouges brodées d'or,
qui dansent devant leurs chevaux ; quelques ca
liers arabes courant le dgérid autour de nous
des chevaux dont la crinière balaye littéralemen
sable ; quelques groupes de Turcs assis devant
café bâti en feuillage, et fumant la pipe ou fais
la prière ; un peu plus loin les collines désertes
sable sans fin qui se teignent d'or aux rayons
soleil du soir, et où le vent soulève des nuages
poussière enflammée ; enfin le sourd mugissem
de la mer qui se mêle au bruit musical du v
dans les têtes de sapins et au chant de milli
d'oiseaux inconnus ; tout cela offre à l'œil et
pensée du promeneur le mélange le plus sublim
le plus doux, et à la fois le plus mélancolique qu
jamais enivré mon âme : c'est le site de mes rê
j'y reviendrai tous les jours.

— 16 *septembre* 1832. — Nous avons passé t
ces jours dans le plaisir de la connaissance gé
rale que nous avions à faire des hommes,
mœurs, des lieux, et dans les détails amusants d
établissement au sein d'un pays entièrement n

ı. Nos cinq maisons sont devenues, avec l'as-
ınce de nos amis et des ouvriers arabes, une
èce de villa italienne comme celles que nous
ns si délicieusement habitées sur les montagnes
Lucques ou sur les côtes de Livourne, en d'au-
s temps. Chacun de nous a son appartement; et
salon, précédé d'une terrasse ornée de fleurs,
le centre de réunion. Nous y avons établi des
ans; nous y avons rangé sur des tablettes notre
liothèque du vaisseau; ma femme et Julia ont
int les murs à fresque, ont étalé, sur une table
cèdre, leurs livres, leurs nécessaires, et tous
s petits objets de femme qui ornent, à Londres
à Paris, les tables de marbre et d'acajou; c'est
que nous nous rassemblons dans les heures brû-
ntes du jour, car le soir notre salon est en plein
, sur la terrasse même; c'est là que nous rece-
ns les visites de tous les Européens que le com-
rce avec Damas, dont Bayruth est l'échelle, fixe
ns ce beau pays. Le gouverneur égyptien pour
rahim-Pacha est venu nous offrir, avec une grâce
une cordialité plus qu'européennes, sa protection
ses services pour le séjour et pour les voyages que
us voudrions tenter. Je lui ai donné à dîner au-
ırd'hui; c'est un homme qui ne déparerait au-
ne réunion d'hommes nulle part. Vieux soldat du
cha d'Égypte, il a pour son maître, et surtout
ur Ibrahim, ce dévouement aveugle et confiant
ns la fortune que je me souviens d'avoir vu jadis
ans les généraux de l'empereur; mais ce dévoue-

ment turc a quelque chose de plus touchant et plus noble, parce qu'il tient à un sentiment r gieux et non à un intérêt personnel. Ibrahim-Pac c'est la destinée, c'est Allah pour ses officiers; poléon, ce n'était que la gloire et l'ambition p les siens. Il a bu avec plaisir du vin de Champagn s'est prêté à tous nos usages comme s'il n'en a jamais connu d'autres; les pipes et le café, pri plusieurs reprises, ont rempli l'après-dînée. Je ai remis une lettre pour Ibrahim-Pacha, le dans laquelle je lui annonce l'arrivée d'un vo geur européen dans le pays soumis à ses arm et lui demande la protection que l'on doit atten d'un homme qui combat pour la cause de la ci sation européenne. Ibrahim a passé il y a peu temps avec son armée; il est maintenant du c de Homs, grande ville entre Alep et Damas, d le désert; il a laissé peu de troupes en Syrie; principales villes, comme Bayruth, Saïde, Ja Acre, Tripoli, sont occupées d'accord avec Ibra par les soldats de l'émir Beschir, ou grand pri des Druzes, qui règne sur le Liban. Ce prince pas résisté à Ibrahim; il a abandonné la cause Turcs, en apparence au moins, après la prise Saint-Jean-d'Acre par Ibrahim, et il confond troupes avec celles du pacha. L'émir Beschir Ibrahim venait à être battu à Homs, pourrait fermer la retraite et anéantir les débris des Ég tiens. Ce prince, habile et guerrier, règne de quarante années sur toutes les montagnes du Lil

Il a fondu en un seul peuple les Druzes, les Métualis, les Maronites, les Syriens et les Arabes, qui vivent sous sa domination; il a des fils, guerriers comme lui, qu'il envoie gouverner les villes qu'Ibrahim lui confie; un de ses fils est campé à un quart de mille d'ici, dans la plaine qui touche au Liban, avec cinq ou six cents cavaliers arabes. Nous devons le voir; il nous a envoyé complimenter.

Un Arabe me contait aujourd'hui l'entrée d'Ibrahim dans la ville de Bayruth. A quelque distance de la porte, comme il traversait un chemin creux dont les douves sont couvertes de racines grimpantes et d'arbustes entrelacés, un énorme serpent est sorti des broussailles et s'est avancé lentement, en rampant sur le sable, jusque sous les pieds du cheval d'Ibrahim; le cheval, épouvanté, s'est cabré, et quelques esclaves qui suivaient à pied le pacha se sont élancés pour tuer le serpent, mais Ibrahim les a arrêtés d'un geste, et, tirant son sabre, il a coupé la tête du reptile qui se dressait devant lui et a foulé les tronçons sous les pieds de son cheval; la foule a poussé un cri d'admiration, et Ibrahim, le sourire sur les lèvres, a continué sa route enchanté de cette circonstance qui est l'augure assuré de la victoire chez les Arabes. Ce peuple ne voit aucun accident de la vie, aucun phénomène naturel sans y attacher un sens prophétique et moral; est-ce un souvenir confus de cette première langue plus parfaite qu'enten-

daient jadis les hommes, langue dans laquelle toute la nature s'expliquait par toute la nature? Est-ce une vivacité d'imagination plus grande qui cherche entre les choses des corrélations qu'il n'est pas donné à l'homme de saisir? Je ne sais, mais je penche pour la première interprétation; l'humanité n'a pas d'instincts sans motifs, sans but, sans cause; l'instinct de la divination a tourmenté tous les âges et tous les peuples, surtout les peuples primitifs; la divination a donc dû ou pourrait donc peut-être exister; mais c'est une langue dont l'homme aura perdu la clef en sortant de cet état supérieur, de cet Éden dont tous les peuples ont une confuse tradition; alors, sans doute, la nature parlait plus haut et plus clair à son esprit; l'homme concevait la relation cachée de tous les faits naturels, et leur enchaînement pouvait le conduire à la perception de vérités ou d'événements futurs, car le présent est toujours le germe générateur et infaillible de l'avenir; il ne s'agit que de le voir et de le comprendre.

— 17 *septembre* 1832. — Toujours même vie. La journée se passe à rendre et à recevoir des visites d'Arabes et de Francs, et à parcourir les délicieux environs de notre retraite. Nous avons trouvé autant d'obligeance que de bonté parmi les consuls européens de Syrie, que la guerre a tous concentrés à Bayruth. Le consul de Sardaigne, M. Bianco; le consul d'Autriche, M. Laurella; les consuls d'An-

leterre, MM. Farren et Abost, nous ont mis en peu le temps en rapport avec tous les Arabes qui peuvent nous aider dans nos projets de voyage dans l'intérieur. Il est impossible de rencontrer plus d'accueil et plus d'hospitalité. Quelques-uns de ces messieurs ont habité de longues années la Syrie, et sont en relation avec des familles arabes de Damas, d'Alep, de Jérusalem, lesquelles en ont elles-mêmes avec les principaux scheiks des Arabes des déserts que nous avons à parcourir. Nous formons ainsi d'avance une chaîne de recommandations, de relations et d'hospitalité sur différentes lignes qui pourraient nous conduire jusqu'à Bagdad.

M. Jorelle m'a procuré un excellent drogman ou interprète dans la personne de M. Mazoyer, jeune Français d'origine, mais qui, né et élevé en Syrie, est très-versé dans la langue savante et dans les divers dialectes des régions que nous devons parcourir. Il est installé d'aujourd'hui chez moi, et je lui remets le gouvernement de toute la partie arabe de ma maison. Cette maison arabe se compose d'un cuisinier d'Alep, nommé Aboulias; d'un jeune Syrien du pays, nommé Élias, qui, ayant déjà été au service des consuls, entend un peu d'italien et de français; d'une jeune fille syrienne, parlant français aussi, et qui servira d'interprète pour les femmes; enfin de cinq ou six palefreniers grecs, arabes, syriens, des différentes parties de la Syrie, destinés à soigner nos chevaux, à planter les tentes et à nous servir d'escorte dans les voyages.

L'histoire de notre cuisinier arabe est trop si gulière pour n'en pas conserver la mémoire.

Il était chrétien, jeune et intelligent; il av établi à Alep un petit commerce d'étoffes du pa qu'il allait vendre lui-même, monté sur un ân parmi les tribus d'Arabes errants qui viennent l'h ver camper dans les plaines des environs d'Anti che. Son commerce prospérait; mais sa quali d'infidèle lui donnant quelque inquiétude, il jug à propos de s'associer à un Arabe mahométan d' lep. Le commerce n'en alla que mieux, et Abouli se trouva, au bout de quelques années, un des ma chands les plus accrédités du pays. Mais il ét épris d'une jeune Grecque-Syrienne; on ne vo lait la lui accorder qu'à condition de quitter Ale et de venir s'établir dans les environs de Saïde, demeurait la famille de sa belle fiancée. Il fal liquider sa fortune : une querelle s'éleva entre deux associés pour le partage des richesses acqui en commun. L'Arabe mahométan dressa une é bûche au pauvre Aboulias : il aposta des témoi cachés qui, dans une dispute avec son associé, l' tendirent blasphémer Mahomet, crime mortel p un infidèle. Aboulias fut mené au pacha et c damné à être pendu. La sentence fut exécut mais la corde ayant cassé, le malheureux Aboul tomba au pied de la potence, et fut laissé p mort sur la place des exécutions. Cependant parents de sa fiancée, ayant obtenu du pacha son cadavre leur serait remis pour l'ensevelir a

ıes de leur religion, emportèrent le corps
r maison, et, s'apercevant qu'Aboulias don-
ore des signes de vie, ils le ranimèrent, le
ıt dans une cave pendant quelques jours,
rèrent un cercueil vide pour ne donner
upçon aux Turcs. Mais ceux-ci avaient eu
vent de la supercherie, et Aboulias fut de
arrêté, au moment où il s'échappait la
portes de la ville. Conduit au pacha, il lui
nment il avait été sauvé indépendamment
volonté de sa part. Le pacha, d'après un
Koran, qui était favorable à l'accusé, lui
alternative ou d'être pendu une seconde
de se faire Turc. Aboulias préféra ce der-
i, et pratiqua pendant quelque temps l'isla-
Lorsque son aventure fut oubliée et sa con-
bien constatée, il trouva moyen de s'éva-
ep et de s'embarquer pour l'île de Chypre,
it de nouveau chrétien. Il épousa la femme
nait, se fit protéger des Français, et put
e impunément en Syrie, où il continuait
merce de colporteur parmi les Druzes, les
s et les Arabes. Voilà l'homme qu'il nous
our voyager dans ces contrées. Son talent
ne consiste à faire du feu en plein champ
s arbustes épineux ou de la fiente de cha-
desséchée; à suspendre une marmite de
ur deux bâtons qui se croisent à leur extré-
t à faire bouillir du riz et des poulets, ou
rceaux de mouton dans cette marmite. Il

chauffe aussi des cailloux arrondis dans le foyer et quand ils sont presque rouges, il les enduit d'une pâte de farine d'orge qu'il a pétrie, et c'est là notre pain.

— 19 septembre 1852. — Aujourd'hui, ma femme et Julia ont été invitées par la femme et la fille d'un chef arabe des environs, à passer la journée au bain; c'est le divertissement des femmes de l'Orient entre elles. Un bain est annoncé quinze jours d'avance, comme un bal en Europe. Voici la description de cette fête, telle qu'elle nous a été donnée le soir par ma femme.

Les salles de bain sont un lieu public dont on interdit l'approche aux hommes, tous les jours jusqu'à une certaine heure, pour les réserver aux femmes; et la journée toute entière, lorsqu'il s'agit d'un bain pour une fiancée, comme celui dont il est question. Les salles sont éclairées d'un faible jour par de petits dômes à vitraux peints. Elles sont pavées de marbres à compartiments de diverses couleurs, travaillés avec beaucoup d'art. Les murailles sont revêtues aussi de marbre en mosaïque, ou sculpté en moulures ou en colonnettes moresques. Ces salles sont graduées de chaleur : les premières à la température de l'air extérieur, les secondes tièdes, les autres successivement plus chaudes, jusqu'à la dernière où la vapeur de l'eau presque bouillante s'élève des bassins et remplit l'air de sa chaleur étouffante. En général, il n'y a

ssin creusé au milieu des salles ; il y a seu-
es robinets coulant toujours qui versent
ncher de marbre environ un demi-pouce
tte eau s'écoule ensuite par des rigoles et
esse renouvelée. Ce qu'on appelle bains
ent n'est pas une immersion complète,
spersion successive plus ou moins chaude,
sion de la vapeur sur la peau.
ents femmes de la ville et des environs
vitées ce jour-là au bain, et dans le nom-
eurs jeunes femmes européennes ; cha-
riva enveloppée dans l'immense drap de
che qui recouvre en entier le superbe cos-
femmes quand elles sortent. Elles étaient
ompagnées de leurs esclaves noires, ou
ervantes libres ; à mesure qu'elles arri-
es se réunissaient en groupes, s'asseyaient
ttes et des coussins préparés dans le pre-
ibule ; leurs suivantes leur ôtaient le drap
aveloppait, et elles apparaissaient dans
iche et pittoresque magnificence de leurs
de leurs bijoux. Ces costumes sont très-
ur la couleur des étoffes et le nombre et
s joyaux ; mais ils sont informes dans la
; vêtements.
ements consistent dans un pantalon à lar-
e satin rayé, noué à la ceinture par un
oie rouge, et fermé au-dessus de la che-
ied par un bracelet d'or ou d'argent ; une
chée en or, ouverte sur le devant et nouée

sous le sein qu'elle laisse à découvert; les ma
ches sont serrées au-dessous de l'aisselle et ouv
tes ensuite depuis le coude jusqu'au poignet; el
laissent passer une chemise de gaze de soie q
couvre la poitrine. Elles portent par-dessus cet
robe une veste de velours de couleur éclatante do
blée d'hermine ou de martre, et brodée en or s
toutes les coutures; manches également ouverte

Les cheveux sont partagés au-dessus de la tête
une partie retombe sur le cou, le reste est tres
en nattes et descend jusqu'aux pieds, allongé p
des tresses de soie noire qui imitent les cheveu
De petites torsades d'or ou d'argent pendent à l'ex
trémité de ces tresses, et par leur poids les fo
flotter le long de la taille; la tête des femmes e
en outre semée de petites chaînes de perles, d
sequins d'or enfilés, de fleurs naturelles, le to
mêlé et répandu avec une incroyable profusion
C'est comme si on avait versé pêle-mêle un écri
sur ces chevelures toutes brillantées, toutes parf
mées de bijoux et de fleurs. Ce luxe barbare est
l'effet le plus pittoresque sur les jeunes figures
quinze à vingt ans; au sommet de la tête, quelqu
femmes portent encore une calotte d'or ciselé
forme de coupe renversée; du milieu de cette c
lotte sort un gland d'or qui porte une houppe
perles, et qui flotte sur le derrière de la tête.

Les jambes sont nues et les pieds ont pour chau
sures des pantoufles de maroquin jaune que l
femmes traînent en marchant.



Les bras sont couverts de bracelets d'or, d'argent, de perles ; la poitrine, de plusieurs colliers qui forment une natte d'or ou de perles sur le sein découvert.

Quand toutes les femmes furent réunies, une musique sauvage se fit entendre : des femmes, dont le haut du corps était enveloppé d'une simple gaze rouge, poussaient des cris aigus et lamentables et jouaient du fifre et du tambourin ; cette musique ne cessa pas de toute la journée, et donnait à cette scène de plaisir et de fête un caractère de tumulte et de frénésie tout à fait barbare.

Lorsque la fiancée parut, accompagnée de sa mère et de ses jeunes amies, et revêtue d'un costume si magnifique que ses cheveux, son cou, ses bras et sa poitrine disparaissaient entièrement sous un voile flottant de guirlandes, de pièces d'or et de perles, les baigneuses s'emparèrent d'elle et la dépouillèrent, pièce à pièce, de tous ses vêtements : pendant ce temps-là, toutes les autres femmes étaient déshabillées par leurs esclaves, et les différentes cérémonies du bain commencèrent. On passa, toujours aux sons de la même musique, toujours avec des cérémonies et des paroles plus bizarres, d'une salle dans une autre ; on prit les bains de vapeurs, puis les bains d'ablution, puis on fit couler sur les femmes les eaux parfumées et savonneuses, puis enfin les jeux commencèrent, et toutes ces femmes firent, avec des gestes et des cris divers, ce que fait une troupe d'écoliers que l'on

même nager dans un fleuve, s'éclaboussant, se plo
geant la tête dans l'eau, se jetant l'eau à la figur
et la musique retentissait plus forte et plus hu
lante, chaque fois qu'un de ces tours d'enfantilla
excitait le rire bruyant des jeunes filles arabe
Enfin, on sortit du bain; les esclaves et les se
vantes tressèrent de nouveau les cheveux humid
de leurs maîtresses, renouèrent les colliers et l
bracelets, passèrent les robes de soie et les vest
de velours, étendirent des coussins sur des natte
dans les salles dont on avait essuyé le planche
et tirèrent, des paniers et des enveloppes de soi
les provisions apportées pour la collation; c'étaie
des pâtisseries et des confitures de toute espèc
dans lesquelles les Turcs et les Arabes excellen
des sorbets, des fleurs d'orange et toutes ces bo
sons glacées dont les Orientaux font usage à to
les moments du jour. Les pipes et les nargui
furent apportés aussi pour les femmes plus âgée
un nuage de fumée odorante remplit et obscur
l'atmosphère; le café, servi dans de petites tas
renfermées elles-mêmes dans de petits vases à jo
en fil d'or et d'argent, ne cessa de circuler, et
conversations s'animèrent; puis vinrent les da
seuses qui exécutèrent, aux sons de cette mê
musique, les danses égyptiennes et les évolutio
monotones de l'Arabie. La journée tout entière
passa ainsi, et ce ne fut qu'à la tombée de la n
que ce cortége de femmes reconduisit la jeu
fiancée chez sa mère. Cette cérémonie du ba

a lieu ordinairement quelques jours avant le mariage.

— 20 *septembre* 1832. — Notre établissement étant complet, je m'occupe d'organiser ma caravane pour le voyage de l'intérieur de la Syrie et de la Palestine. J'ai acheté quatorze chevaux arabes, les uns du Liban, les autres d'Alep et du désert; j'ai fait faire les selles et les brides à la mode du pays, riches et ornées de franges de soie et de fil d'or et d'argent. Le respect qu'on obtient des Arabes est en raison du luxe qu'on étale; il faut les éblouir, pour frapper leur imagination et pour voyager avec une pleine sécurité parmi leurs tribus; je fais mettre nos armes en état et j'en achète de plus belles pour armer nos Carvas. Ces Carvas sont des Turcs qui remplacent les janissaires que la Porte accordait autrefois aux ambassadeurs ou aux voyageurs qu'elle voulait protéger; ce sont à la fois des soldats et des magistrats; ils répondent à peu près aux corps de gendarmerie des États de l'Europe. Chaque consul en a un ou deux attachés à sa personne; ils voyagent à cheval avec eux; ils les annoncent dans les villes qu'ils ont à traverser; ils vont prévenir le scheik, le pacha, le gouverneur; ils font vider et préparer pour eux la maison de la ville ou des villages qu'il leur a plu de choisir; ils protégent de leur présence et de leur autorité toute caravane à laquelle on les a attachés; ils sont revêtus de costumes plus ou moins splendides, selon le luxe ou l'importance

de la personne qui les emploie. Les ambassadeu ou les consuls européens sont les seuls étrange qui aient le droit d'en avoir ; mais grâce à l'ob geance de M. Jorelle et aux bontés du gouverne égyptien de Bayruth, on m'en a accordé plusieur J'en laisserai à la maison, pour le service de m femme et de Julia, et pour leur sécurité quan elles auront à sortir, et j'emmène le plus jeune, plus intelligent et le plus brave pour marcher à tête de notre détachement. Ces hommes sont dou serviables, attentifs, et n'exigent presque rien q de belles armes, de beaux chevaux et de beaux co tumes ; ils vivent, comme tous mes autres Arabe de galettes de farine d'orge et de fruits ; ils cou chent en plein air, sous les mûriers des jardins dans une tente que j'ai fait dresser auprès du lie où sont les chevaux.

Le consul de Sardaigne, M. Bianco, que no voyons tous les jours comme un ami de plusieu années, nous facilite tous ces arrangements inté rieurs, qui feront ma sécurité pour ma femme mon enfant pendant mon absence, et qui contribu ront aussi à notre propre sécurité en route ; j'achè des tentes, et il me prête la plus belle des sienne

— 22 *septembre* 1832. — Les chaleurs étouffant de septembre retardent de quelque temps not départ. Nous passons les journées à rendre et recevoir les visites de tous nos voisins, Grecs, Ara bes, Maronites, et à former des relations qui doi

vent nous rendre ce séjour agréable. Nous ne trouverions nulle part, en Europe, plus de bienveillance et d'accueil qu'on ne nous en prodigue ici; ces peuples sont accoutumés à ne voir arriver dans leur pays que des Européens adonnés au commerce, et dont toutes les relations ont un but intéressé; ils ne comprennent pas d'abord que l'on vienne habiter et voyager parmi eux, uniquement pour les connaître et pour admirer leur belle nature et leurs monuments en ruine; ils commencent par suspecter les intentions d'un voyageur, et comme les traditions leur font croire que des trésors sont enfouis dans toutes les ruines, ils pensent que nous avons le secret de déterrer ces trésors, et que c'est là le but de nos dépenses et de nos fatigues : mais quand une fois on a pu les convaincre que l'on ne voyage pas dans cette intention, que l'on vient seulement admirer l'œuvre de Dieu dans les plus belles contrées du monde, étudier les mœurs, voir et aimer des hommes; quand de plus on leur offre des présents sans leur demander en échange autre chose que leur amitié; quand on a avec soi, comme nous l'avons, un médecin et une pharmacie, et qu'on leur distribue gratis les recettes, les consultations et les médicaments; quand ils voient que l'étranger qui leur arrive est fêté et considéré des autres Francs, qu'il a à lui un beau navire qui le porte à volonté d'un port à l'autre, et qui refuse de se charger d'aucun objet de commerce, leur imagination est frappée d'une idée de puissance, de grandeur

et de désintéressement qui renverse tous leurs systèmes, et ils passent promptement de la défiance à l'admiration, et de l'admiration au dévouement.

Telle est leur disposition pour nous. Notre cour est sans cesse remplie d'Arabes des montagnes, de moines maronites, de scheiks druzes, de femmes, d'enfants, de malades, qui viennent déjà de quinze à vingt lieues pour nous voir, nous demander des consultations et nous offrir l'hospitalité, si nous voulons passer par leurs terres ; presque tous se font précéder de quelques présents de vins ou de fruits du pays. Nous les recevons bien, nous leur faisons prendre le café, fumer la pipe, boire le sorbet glacé ; je leur donne, en échange de leurs cadeaux, des présents d'étoffes d'Europe, quelques armes, une montre, de petits bijoux de peu de valeur, dont j'ai apporté une grande quantité ; ils retournent enchantés de notre accueil, et vont porter au loin et répandre la réputation de l'*émir Frangi;* c'est ainsi qu'ils m'ont nommé, le *prince des Francs,* je n'ai pas d'autre nom dans tous les environs de Bayruth et dans la ville même ; et comme cette considération peut nous être d'une grande utilité pour nos courses aventureuses dans toutes les contrées, M. Jorelle et les consuls européens ont la bonté de ne pas les détromper et de laisser passer l'humble poëte pour un homme puissant en Europe.

On ne peut se figurer avec quelle rapidité les nouvelles circulent de bouche en bouche dans l'Arabie ; on sait déjà à Damas, à Alep, à Latakié, à Saïde, à

m, qu'un étranger est arrivé en Syrie et
parcourir ces contrées. Dans un pays où il
le mouvement dans les choses et dans les
e plus petit événement inusité devient tout
e sujet des conversations ; il circule, avec
é de la parole, d'une tribu à l'autre ; l'ima-
sensible, exaltée, des Arabes grossit et
ut, et une renommée est faite en quinze
cent lieues de distance. Ces dispositions
's, dont lady Stanhope a fait l'épreuve au-
ms des circonstances à peu près sembla-
miennes, nous sont trop favorables pour
plaindre. Nous laissons faire, nous laissons
j'accepte, sans les détromper, les titres, les
, les vertus dont l'imagination arabe m'a
ur les déposer ensuite humblement, en
dans les justes proportions de ma médio-
ive.

septembre 1832. *Tour de Fakardin.* —
ons passé toute la journée à la noce de la
rienne-Grecque. La cérémonie a commencé
longue procession de femmes grecques,
t syriennes, qui sont venues les unes à
les autres à pied, par les sentiers d'aloès et
ers, assister la fiancée pendant cette fati-
urnée. Depuis plusieurs jours et plusieurs
jà, un certain nombre de ces femmes ne
as la maison d'Habib, et ne cesse de faire
e des cris, des chants, des gémissements

aigus et prolongés, semblables à ces éclats de
que les vendangeurs et les faneurs poussent su
coteaux de notre France pendant les récoltes.
clameurs, ces plaintes, ces larmes et ces joies c
venues, doivent empêcher la mariée de dormir p
sieurs nuits avant la noce. Les vieillards et les jeu
gens de la famille de l'époux en font autant de l
côté et ne lui laissent prendre presque aucun re
depuis huit jours. Nous ne comprenons rien a
motifs de cet usage.

Introduits dans les jardins de la maison d'Hab
on a fait entrer les femmes dans l'intérieur d
divans pour faire leurs compliments à la jeu
fille, admirer sa parure et voir les cérémoni
Pour nous, on nous a laissés dans la cour ou
entrer dans un divan inférieur. Là, une table é
dressée à l'européenne, chargée d'une multitu
de fruits confits, de gâteaux au miel et au suc
de liqueurs et sorbets, et pendant toute la soirée
a renouvelé cette collation à mesure que les no
breux visiteurs l'avaient épuisée. J'ai réussi à m'
troduire par exception jusque dans le divan d
femmes, au moment où l'archevêque grec donn
la bénédiction nuptiale. La jeune fille était deb
à côté de son fiancé, couverte de la tête aux pi
d'un voile de gaze rouge brodé en or. Un mom
le prêtre a écarté le voile, et le jeune homme a
entrevoir pour la première fois celle à qui il u
sait sa vie; elle était admirablement belle. La pâle
dont la fatigue et l'émotion couvraient ses jou

pâleur relevée encore par les reflets du voile rouge et les innombrables parures d'or, d'argent, de perles, de diamants, dont elle était couverte, et par les longues nattes de ses cheveux noirs qui tombaient tout autour de sa taille, ses cils peints en noir ainsi que ses sourcils et le bord de ses yeux, ses mains dont l'extrémité des doigts et des ongles était teinte en rouge avec le henné, et avait des compartiments et des dessins moresques ; tout donnait à sa ravissante beauté un caractère de nouveauté et de solennité pour nous dont nous fûmes vivement frappés. Son mari eut à peine le temps de la regarder. Il semblait accablé et expirant lui-même sous le poids des veilles et des fatigues dont ces usages bizarres épuisent les forces de l'amour même. L'évêque prit des mains d'un de ses prêtres une couronne de fleurs naturelles, la posa sur la tête de la jeune fille, la reprit, la plaça sur les cheveux du jeune homme, la reprit encore pour la remettre sur le voile de l'épouse, et la passa ainsi plusieurs fois d'une tête à l'autre. Puis on leur passa également tour à tour des anneaux aux doigts l'un de l'autre. Ils rompirent ensuite le même morceau de pain, ils burent le vin consacré dans la même coupe. Après quoi on emmena la jeune mariée dans des appartements où les femmes seules purent la suivre pour changer encore sa toilette. Le père et les amis du mari l'emmenèrent de leur côté dans le jardin, et on le fit asseoir au pied d'un arbre entouré de tous les hommes de sa famille. Les musiciens et les dan-

seurs arrivèrent alors et continuèrent jusqu'au coucher du soleil leurs symphonies barbares, leurs cris aigus et leurs contorsions autour du jeune homme qui s'était endormi au pied de l'arbre et que ses amis réveillaient en vain à chaque instant.

Quand la nuit fut venue, on le conduisit seul et processionnellement jusqu'à la maison de son père. Ce n'est qu'après huit jours que l'on permet au nouvel époux de venir prendre sa femme et de la conduire chez lui.

Les femmes qui remplissaient de leurs cris la maison d'Habib sortirent aussi un peu plus tard. Rien n'était plus pittoresque que cette immense procession de femmes et de jeunes filles dans les costumes les plus étranges et les plus splendides, couvertes de pierreries étincelantes, entourées chacune de leurs suivantes et de leurs esclaves, portant des torches de sapin résineux pour éclairer leur marche, et prolongeant ainsi leur avenue lumineuse à travers les longs et étroits sentiers ombragés d'aloès et d'orangers, au bord de la mer, quelquefois dans un long silence, quelquefois poussant des cris qui retentissaient jusque sur les vagues ou sous les grands platanes du pied du Liban. Nous rentrâmes dans notre maison voisine de la maison de campagne d'Habib, où nous entendions encore le bruit des conversations des femmes de la famille; nous montâmes sur nos terrasses, et nous suivîmes longtemps des yeux ces feux errants qui circulaient de tous côtés à travers les arbres dans la plaine.

— 29 *septembre* 1832. — On parle d'une défaite Ibrahim. Si l'armée égyptienne venait à subir un vers, la vengeance des Turcs, opprimés aujourd'hui ici par les chrétiens du Liban, serait à craindre, et des excès pourraient avoir lieu dans les campagnes isolées, surtout comme la nôtre. Je me suis décidé à louer aussi par précaution une maison dans la ville; j'en ai trouvé une ce matin qui peut nous loger tous; elle est composée, comme tous les palais arabes, d'un petit corridor obscur qui ouvre sur la rue par une porte surbaissée; ce corridor conduit à une cour intérieure pavée de marbre et entourée de divans ou salons ouverts; l'été on jette une tente sur cette cour, et c'est là que se tiennent les Arabes pour recevoir les visites; un jet d'eau coule et murmure au milieu de la cour; quand il n'y a pas d'eau courante, il y a au moins un puits fermé dans un des angles; de cette cour, on passe dans plusieurs grandes pièces pavées aussi de mosaïques ou de dalles de marbre, et décorées jusqu'à hauteur d'appui, ou de marbre sculpté en niches, en pilastres, en petites fontaines, ou de boiseries de cèdre jaune admirablement travaillé; la première partie de ces divans est plus basse d'une marche que la seconde moitié, et cette seconde moitié de l'appartement est défendue par une balustrade en bois élégamment sculptée; les esclaves et les serviteurs se tiennent dans la première partie, debout, la tasse de café, le sorbet ou la pipe à la main; les maîtres sont assis sur des tapis et appuyés

sur des coussins dans la seconde; en général, au fond de la pièce, on trouve un petit escalier de bois caché dans la boiserie et qui conduit à une espèce de tribune haute qui occupe le fond de la chambre; cette tribune ouvre d'un côté sur la rue par de petites fenêtres en ogive garnies de grillages, et du côté de l'appartement, elle est voilée aussi de grillages en bois, où les menuisiers du pays étalent tout l'art de leurs dessins et de leur travail; ces tribunes sont très-étroites et ne peuvent contenir qu'un divan recouvert de matelas et de coussins de soie; c'est là que les riches Turcs et Arabes se retirent pour la nuit; les autres se contentent de faire étendre des coussins par terre et y dorment tout habillés et sans autre couverture que les lourdes et belles fourrures dont ils sont habituellement vêtus.

Il y a cinq ou six pièces semblables dans ma maison de ville au premier étage et autant au second outre un grand nombre de petites pièces hautes et détachées pour des domestiques européens; les janissaires, les saïs, des domestiques arabes, couchent à la porte de la rue, ou sous le corridor, ou dans la cour; on ne s'occupe jamais de leur trouver une place ou un lit; le peuple ici n'a d'autre lit que la terre et une natte de paille d'Égypte; la beauté du climat a pourvu à tout, et nous éprouvons nous-mêmes qu'il n'y a pas de ciel de lit plus délicieux que ce beau firmament étoilé où les brises légères de la mer apportent un peu de fraîcheur et

sollicitent au sommeil; il y a peu ou point de rosée, et il suffit de se couvrir les yeux d'un mouchoir de soie pour dormir ainsi en plein air, sans aucun inconvénient.

Cette maison n'est qu'une sûreté pour ma femme et mon enfant, en cas de retraite d'Ibrahim-Pacha; je me suis contenté d'en prendre les clefs, et nous ne l'occuperions que si le reste du pays devenait inhabitable. Sous la garantie des consuls européens, dans une ville fermée de murs, et à côté d'un port où des vaisseaux de toutes les nations sont sans cesse à l'ancre, il ne peut pas y avoir un péril imminent pour des voyageurs. J'ai loué la maison de ville pour un an, mille piastres, c'est-à-dire trois cents francs environ; les cinq maisons de campagne réunies ne me coûtent que trois mille piastres, en tout treize cents francs par an, pour avoir six maisons, dont une seule, celle de la ville, coûterait au moins quatre à cinq mille francs en Europe.

Il y a, sur une langue de terre à gauche de la ville, une des plus délicieuses habitations que l'on puisse désirer au monde : elle appartient à un riche négociant turc, à qui j'ai fait proposer de me la céder; il n'a pas voulu me la louer, mais il m'a offert de me la vendre pour trente mille piastres, c'est-à-dire pour environ dix mille francs; elle s'élève au milieu d'un jardin très-vaste, planté de cèdres, d'orangers, de vignes, de figuiers, et arrosé par une belle fontaine d'eau de roche; la mer l'entoure de deux côtés, et l'écume vient baigner le

pied des murs ; toute la belle rade de Bayruth s'étend devant vous avec ses navires à l'ancre, dont on entend de là le bruit du vent dans les cordages ; elle est arrêtée par un vieux château moresque qui s'avance dans la mer, qui est joint à de belles pelouses vertes par des ponts, et dont les créneaux élevés se dessinent en sombre sur le fond des neiges du Sannin, laissant voir dans leurs intervalles les sentinelles d'Ibrahim qui s'y promènent en regardant la mer.

La maison est beaucoup plus belle que celle que je viens de louer. Tous les murs sont revêtus de marbres admirablement sculptés ou de boiseries de cèdre du plus riche travail ; des jets d'eau éternels murmurent au milieu des pièces du rez-de-chaussée, et des balcons grillés et saillants, qui font le tour des étages supérieurs, permettent aux femmes de passer, sans être vues, les jours et les nuits en plein air, et d'enivrer leurs regards du spectacle admirable de la mer, des montagnes et des scènes animées du port. Ce Turc m'a très-bien reçu ; il m'a prodigué les sorbets, les pipes et le café, et m'a conduit lui-même dans toutes les pièces de sa maison ; il avait préalablement envoyé un eunuque noir avertir ses femmes de se retirer dans un pavillon du jardin ; mais lorsque nous arrivâmes à leur appartement ou harem, l'ordre n'était pas encore exécuté, et nous aperçûmes cinq ou six jeunes femmes, les unes de quinze ou seize ans, tout au plus, les autres de vingt à trente, dans ce

[illegible] et gracieux costume des femmes arabes, et [illegible] tout le désordre de leur toilette d'intérieur. [illegible] se levaient précipitamment de leurs nattes et [illegible] divans et s'enfuyaient, les jambes et les [illegible] nus : celles-ci en jetant à la hâte un voile sur [illegible] visages, celles-là emportant de petits enfants [illegible] mamelles, dans toute la honte, dans toute [illegible]nfusion naturelles à une pareille surprise; elles [illegible]issèrent dans un corridor sombre, et l'eunuque [illegible] plaça à la porte. Le négociant arabe ne parut [illegible]ment embarrassé ni affligé de cette circon-[illegible], et nous visitâmes toutes les pièces inté-[illegible] du harem comme nous aurions pu faire [illegible] une maison d'Européens.

VISITE A LADY ESTHER STANHOPE.

Lady Esther Stanhope, nièce de M. Pitt, après la [illegible]rt de son oncle, quitta l'Angleterre et parcourut [illegible]urope. Jeune, belle et riche, elle fut accueillie [illegible]tout avec l'empressement et l'intérêt que son [illegible]g, sa fortune, son esprit et sa beauté devaient [illegible]ttirer; mais elle se refusa constamment à unir [illegible] sort à celui de ses plus dignes admirateurs, et [illegible] quelques années passées dans les principales [illegible]itales de l'Europe, elle s'embarqua avec une [illegible]ite nombreuse pour Constantinople. On n'a ja-[illegible] su le motif de cette expatriation : les uns l'ont [illegible]tribuée à la mort d'un jeune général anglais, tué [illegible] cette époque en Espagne, et que d'éternels re-

grets devaient conserver à jamais présent
cœur de lady Esther ; les autres à un simp
d'aventures, que le caractère entreprenant
rageux de cette jeune personne pouvait fai
sumer en elle. Quoi qu'il en soit, elle partit
passa quelques années à Constantinople, et
barqua enfin pour la Syrie sur un bâtiment a
qui portait ainsi la plus grande partie de s
sors et des valeurs immenses en bijoux et e
sents de toute espèce.

La tempête assaillit le navire dans le go
Macri, sur la côte de Caramanie, en face de l
Rhodes : il échoua sur un écueil à quelques
du rivage. Le vaisseau fut en peu d'instants
et les trésors de lady Stanhope furent en
dans les flots ; elle-même échappa avec pei
mort, et fut portée sur un débris du bâtim
une petite île déserte où elle passa vingt-
heures sans aliments et sans secours : enfi
pêcheurs de Marmoriza, qui recherchaient
bris du naufrage, la découvrirent et la con
rent à Rhodes, où elle se fit reconnaître du
anglais. Ce déplorable événement n'attiédit
résolution. Elle se rendit à Malte, de là en
terre. Elle rassembla les débris de sa fortun
vendit à fonds perdu une partie de ses dom
elle chargea un second navire de richesses
présents pour les contrées qu'elle devait parc
et elle mit à la voile. Le voyage fut heureux,
débarqua à Latakié, l'ancienne Laodicée,

côte de Syrie, entre Tripoli et Alexandrette. Elle s'établit dans les environs, apprit l'arabe, s'entoura de toutes les personnes qui pouvaient lui faciliter des rapports avec les différentes populations arabes, druzes, maronites du pays, et se prépara, comme je le faisais alors moi-même, à des voyages de découverte dans les parties les moins accessibles de l'Arabie, de la Mésopotamie et du désert.

Quand elle fut bien familiarisée avec la langue, le costume, les mœurs et les usages des pays, elle organisa une nombreuse caravane, chargea des chameaux de riches présents pour les Arabes, et parcourut toutes les parties de la Syrie. Elle séjourna à Jérusalem, à Damas, à Alep, à Homs, à Balbeck et à Palmyre : ce fut dans cette dernière station que les nombreuses tribus d'Arabes errants, qui lui avaient facilité l'accès de ces ruines, réunis autour de sa tente, au nombre de quarante ou cinquante mille, et charmés de sa beauté, de sa grâce et de sa magnificence, la proclamèrent reine de Palmyre, et lui délivrèrent des firmans par lesquels il était convenu que tout Européen protégé par elle pourrait venir en toute sûreté visiter le désert et les ruines de Balbeck et de Palmyre, pourvu qu'il s'engageât à payer un tribut de mille piastres. Ce traité existe encore et serait fidèlement exécuté par les Arabes, si on leur donnait des preuves positives de la protection de lady Stanhope.

A son retour de Palmyre, elle faillit cependant être enlevée par une tribu nombreuse d'autres

Arabes, ennemis de ceux de Palmyre. Ell
avertie à temps par un des siens, et dut son
et celui de sa caravane à une marche forc
nuit, et à la vitesse de ses chevaux qui francl
un espace incroyable dans le désert en vingt-q
heures. Elle revint à Damas, où elle résida
ques mois sous la protection du pacha turc
la Porte l'avait vivement recommandée.

Après une vie errante dans toutes les co
de l'Orient, lady Esther Stanhope se fixa enfi
une solitude presque inaccessible, sur un
montagnes du Liban, voisine de Saïde, l'a
Sidon. Le pacha de Saint-Jean-d'Acre, Ab
Pacha, qui avait pour elle un grand respect
dévouement absolu, lui concéda les restes
couvent et le village de Dgioun, peuplé pa
Druzes. Elle y bâtit plusieurs maisons, ent
d'un mur d'enceinte semblable à nos fortific
du moyen âge : elle y créa artificielleme
jardin charmant, à la mode des Turcs; jar
fleurs et de fruits, berceaux de vignes, ki
enrichis de sculptures et de peintures arabes
eaux courantes dans des rigoles de marbre
d'eau au milieu des pavés des kiosques;
d'orangers, de figuiers et de citronniers. La
Stanhope vécut plusieurs années dans un lu
à fait oriental, entourée d'un grand nom
drogmans européens ou arabes, d'une suite
breuse de femmes, d'esclaves noirs, et da
rapports d'amitié et même de politique so

avec la Porte, avec Abdalla-Pacha, avec l'émir Beschir, souverain du Liban, et surtout avec les scheiks arabes des déserts de Syrie et de Bagdad. Bientôt sa fortune, considérable encore, diminua par le dérangement de ses affaires qui souffraient de son absence; et elle se trouva réduite à trente ou quarante mille francs de rente qui suffisent encore dans ce pays-là au train que lady Stanhope est obligée de conserver. Cependant les personnes qui l'avaient accompagnée d'Europe moururent ou s'éloignèrent; l'amitié des Arabes, qu'il faut entretenir sans cesse par des présents et des prestiges, s'attiédit : les rapports devinrent moins fréquents, et lady Esther tomba dans le complet isolement où je la trouvai moi-même; mais c'est là que la trempe héroïque de son caractère montra toute l'énergie, toute la constance de résolution de cette âme. Elle ne songea pas à revenir sur ses pas; elle ne donna pas un regret au monde et au passé; elle ne fléchit pas sous l'abandon, sous l'infortune, sous la perspective de la vieillesse et de l'oubli des vivants : elle demeura seule où elle est encore, sans livres, sans journaux, sans lettres d'Europe, sans amis, sans serviteurs même attachés à sa personne, entourée seulement de quelques négresses et de quelques enfants esclaves noirs, et d'un certain nombre de paysans arabes pour soigner son jardin, ses chevaux et veiller à sa sûreté personnelle. On croit généralement dans le pays, et mes rapports avec elle me fondent moi-même à croire,

qu'elle trouve la force surnaturelle de son âme et de sa résolution, non-seulement dans son caractère, mais encore dans des idées religieuses exaltées, où l'illuminisme d'Europe se trouve confondu avec quelques croyances orientales et surtout avec les merveilles de l'astrologie. Quoi qu'il en soit, lady Stanhope est un grand nom en Orient et un grand étonnement pour l'Europe. Me trouvant si près d'elle, je désirais la voir : sa pensée de solitude et de méditation avait tant de sympathie apparente avec mes propres pensées, que j'étais bien aise de vérifier en quoi nous nous touchions peut-être. Mais rien n'est plus difficile pour un Européen que d'être admis auprès d'elle ; elle se refuse à toute communication avec les voyageurs anglais, avec les femmes, avec les membres même de sa famille. Je n'avais donc que peu d'espoir de lui être présenté, et je n'avais aucune lettre d'introduction : sachant néanmoins qu'elle conservait quelques rapports éloignés avec les Arabes de la Palestine et de la Mésopotamie, et qu'une recommandation de sa main auprès de ces tribus pourrait m'être d'une extrême utilité pour mes courses futures, je pris le parti de lui envoyer un Arabe porteur de cette lettre :

« MILADY,

» Voyageur comme vous, étranger comme vous dans l'Orient ; n'y venant chercher comme vous que le spectacle de sa nature, de ses ruines et des

'es de Dieu, je viens d'arriver en Syrie avec
amille. Je compterais au nombre des jours les
intéressants de mon voyage celui où j'aurais
u une femme qui est elle-même une des mer-
es de cet Orient que je viens visiter.
Si vous voulez bien me recevoir, faites-moi
le jour qui vous conviendra, et faites-moi sa-
si je dois aller seul ou si je puis vous mener
ques-uns de mes amis qui m'accompagnent et
n'attacheraient pas moins de prix que moi-
me à l'honneur de vous être présentés.
Que cette demande, milady, ne contraigne en
votre politesse à m'accorder ce qui répugne-
à vos habitudes de retraite absolue. Je com-
nds trop bien moi-même le prix de la liberté et
harme de la solitude pour ne pas comprendre
e refus et pour ne pas le respecter.
Agréez, etc. »

e n'attendis pas longtemps la réponse; le 30, à
s heures de l'après-midi, l'écuyer de lady Stan-
e, qui est en même temps son médecin, arriva
moi avec l'ordre de m'accompagner à Dgioun,
dence de cette femme extraordinaire.
ous partîmes à quatre heures. J'étais accom-
né du docteur Léonardi, de M. de Parseval, d'un
estique et d'un guide; nous étions tous à che-
Je traversai, à une demi-heure de Bayruth,
ois de sapins magnifiques plantés originaire-
par l'émir Fakardin sur un promotoire élevé,

dont la vue s'étend à droite sur la mer orageuse d
Syrie, et à gauche sur la magnifique vallée du Li-
ban, — point de vue admirable, où les richesses de
la végétation de l'Occident, la vigne, le figuier, le
mûrier, le peuplier pyramidal, s'unissent à quel-
ques colonnes élevées de palmiers de l'Orient, dont
le vent jetait comme un panache les larges feuilles
sur le fond bleu du firmament. A quelques pas de
là, on entre dans une espèce de désert de sable
rouge accumulé en vagues énormes et mobiles
comme celles de l'Océan. — C'était une soirée de
forte brise, et le vent les sillonnait, les ridait, les
cannelait, comme il ride et fait frémir les ondes
de la mer. — Ce spectacle était nouveau et triste
comme une apparition du vrai et vaste désert que je
devais bientôt parcourir. — Nulle trace d'hommes
ou d'animaux ne subsistait sur cette arène on-
doyante; nous n'étions guidés que par le mugisse-
ment des flots d'un côté et par les cimes transpa-
rentes des sommets du Liban de l'autre. — Nous
retrouvâmes bientôt une espèce de chemin ou de
sentier semé d'énormes blocs de pierres angulaires
— Ce chemin, qui suit la mer jusqu'en Égypte,
nous conduisit jusqu'à une maison ruinée, débris
d'une vieille tour fortifiée, où nous passâmes les
heures sombres de la nuit, couchés sur une natte
de jonc, et enveloppés dans nos manteaux. — Dès
que la lune fut levée, nous remontâmes à cheval
— C'était une de ces nuits où le ciel est éclatant
d'étoiles, où la sérénité la plus parfaite sembl

igner dans ces profondeurs éthérées que nous contemplons de si bas, mais où la nature autour de nous semble gémir et se torturer dans de sinistres convulsions. — L'aspect désolé de la côte ajoutait depuis quelques lieues à cette pénible impression. — Nous avions laissé derrière nous, avec le crépuscule, les belles pentes ombragées, les verdoyantes vallées du Liban. — D'âpres collines, semées de haut en bas de pierres noires, blanches et grises, débris des tremblements de terre, s'élevaient tout près de nous ; à notre gauche et à notre droite, la mer, soulevée depuis le matin par une sourde tempête, déroulait ses vagues lourdes et menaçantes, que nous voyions venir de loin, à l'ombre qu'elles jetaient devant elles, qui frappaient ensuite le rivage, en jetant chacune son coup de tonnerre, et qui prolongeaient enfin leur large et bouillonnante écume jusque sur la lisière de sable humide où nous cheminions, inondant à chaque fois les pieds de nos chevaux et menaçant de nous entraîner nous-mêmes ; — une lune, aussi brillante qu'un soleil d'hiver, répandait assez de rayons sur la mer pour nous en découvrir la fureur, et pas assez de clarté sur notre route pour rassurer l'œil sur les périls du chemin. — Bientôt la lueur d'un incendie se fondit sur la cime des montagnes du Liban avec les brumes blanches ou sombres du matin, et répandit sur toute cette scène une teinte fausse et blafarde, qui n'est ni le jour ni la nuit, qui n'est ni l'éclat de l'un ni la sérénité de l'autre ; heure

pénible à l'œil et à la pensée, lutte de deux principes contraires dont la nature offre quelquefois l'image affligeante, et que plus souvent on retrouve dans son propre cœur. — A sept heures du matin, par un soleil déjà dévorant, nous quittions Saïde, l'antique Sidon, qui s'avance sur les flots comme un glorieux souvenir d'une domination passée, et nous gravissions des collines crayeuses, nues, déchirées, qui, s'élevant insensiblement d'étage en étage, nous menaient à la solitude que nous cherchions vainement des yeux. Chaque mamelon gravi nous en découvrait un plus élevé qu'il fallait tourner ou gravir encore; les montagnes s'enchaînaient aux montagnes, comme les anneaux d'une chaîne pressée, ne laissant entre elles que des ravins profonds sans eau, blanchis, semés de quartiers de roches grisâtres. Ces montagnes sont complétement dépouillées de végétation et de terre. Ce sont des squelettes de collines que les eaux et les vents ont rongés depuis des siècles. — Ce n'était pas là que je m'attendais à trouver la demeure d'une femme qui avait visité le monde, et qui avait eu tout l'univers à choisir. — Enfin, du haut d'un de ces rochers, mes yeux tombèrent sur une vallée plus profonde, plus large, bornée de toutes parts par des montagnes plus majestueuses, mais non moins stériles. Au milieu de cette vallée, comme la base d'une large tour, la montagne de Dgioun prenait naissance, et s'arrondissait en bancs de rochers circulaires qui, s'amincissant en s'approchant de

ies, formaient enfin une esplanade de quel-
itaines de toises de largeur, et se couron-
.'une belle, gracieuse et verte végétation.
iur blanc, flanqué d'un kiosque à l'un de
is, entourait cette masse de verdure. —
à le séjour de lady Esther. Nous l'atteignt-
idi. La maison n'est pas ce qu'on appelle
Europe, ce n'est pas même ce qu'on nomme
en Orient; c'est un assemblage confus et
de dix ou douze petites maisonnettes, ne
it chacune qu'une ou deux chambres au
haussée, sans fenêtres, et séparées les unes
es par de petites cours ou petits jardins,
ige tout à fait pareil à l'aspect de ces pau-
ivents qu'on rencontre en Italie ou en Es-
ur les hautes montagnes et appartenant à
'es mendiants. — Selon son habitude, lady
e n'était pas visible avant trois ou quatre
près-midi. On nous conduisit chacun dans
èce de cellule étroite, sans jour et sans
. On nous servit à déjeuner, et nous nous
sur un divan en attendant le réveil de
; invisible du romantique séjour. — Je dor-
trois heures, on vint frapper à ma porte et
acer qu'elle m'attendait; je traversai une
a jardin, un kiosque à jour, à tenture de
puis deux ou trois corridors sombres, et je
oduit par un petit enfant nègre, de six ou
s, dans le cabinet de lady Esther. — Une
nde obscurité y régnait, que je pus à peine

distinguer les traits nobles, graves, doux et m
tueux de la figure blanche qui, en costume o
tal, se leva du divan et s'avança en me tenda
main. Lady Esther paraît avoir cinquante ans;
a de ces traits que les années ne peuvent alt
la fraîcheur, la couleur, la grâce, s'en vont av
jeunesse; mais quand la beauté est dans la f
même, dans la pureté des lignes, dans la dig
dans la majesté, dans la pensée d'un visage d'ho
ou de femme, la beauté change aux différentes
ques de la vie, mais elle ne passe pas. — Tel
celle de lady Stanhope. — Elle avait sur la tê
turban blanc, sur le front une bandelette de
couleur de pourpre et retombant de chaque
de la tête jusque sur les épaules. Un long châ
cachemire jaune, une immense robe turque d
blanche à manches flottantes enveloppaient
sa personne dans des plis simples et majestu
et l'on apercevait seulement dans l'ouverture
laissait cette première tunique sur sa poitrine
seconde robe d'étoffe de Perse à mille fleur
montait jusqu'au cou et s'y nouait par une a
de perle. — Des bottines turques de maro
jaune brodé en soie complétaient ce beau cos
oriental, qu'elle portait avec la liberté et la g
d'une personne qui n'en a pas porté d'autres d
sa jeunesse.

— Vous êtes venu de bien loin pour voir un
mite, me dit-elle; soyez le bien venu; je reçoi
d'étrangers, un ou deux à peine par année;

e lettre m'a plu et j'ai désiré connaître une per-
e qui aimait, comme moi, Dieu, la nature et
litude. — Quelque chose, d'ailleurs, me disait
ios étoiles étaient amies, et que nous nous con-
lrions mutuellement. Je vois avec plaisir que
pressentiment ne m'a pas trompée, et vos traits
e vois maintenant, et le seul bruit de vos pas,
ant que vous traversiez le corridor, m'en ont
appris sur vous, pour que je ne me repente
l'avoir voulu vous voir. — Asseyons-nous et
ns. — Nous sommes déjà amis. — Comment,
s-je, milady, honorez-vous si vite du nom
i un homme dont le nom et la vie vous sont
létement inconnus? vous ignorez qui je suis.
est vrai, reprit-elle; je ne sais ni ce que vous
selon le monde, ni ce que vous avez fait pen-
que vous avez vécu parmi les hommes; mais
is déjà ce que vous êtes devant Dieu. Ne me
ez point pour une folle, comme le monde me
ne souvent; mais je ne puis résister au besoin
ous parler à cœur ouvert. Il est une science,
ue aujourd'hui dans votre Europe, science qui
ée en Orient, qui n'y a jamais péri, qui y vit
re. — Je la possède. — Je lis dans les astres.
s sommes tous enfants de quelqu'un de ces feux
stes qui présidèrent à notre naissance, et dont
luence heureuse ou maligne est écrite dans nos
x, sur nos fronts, dans nos traits, dans les déli-
ments de notre main, dans la forme de notre
d, dans notre geste, dans notre démarche; je

ne vous vois que depuis quelques minutes; eh bien! je vous connais comme si j'avais vécu un siècle avec vous. — Voulez-vous que je vous révèle à vous-même? voulez-vous que je vous prédise votre destinée? — Gardez-vous-en bien, milady, lui répondis-je en souriant; je ne nie pas ce que j'ignore; je n'affirmerai pas que dans la nature visible et invisible où tout se tient, où tout s'enchaîne, des êtres d'un ordre inférieur comme l'homme, ne soient pas sous l'influence d'êtres supérieurs, comme les astres ou les anges, mais je n'ai pas besoin de leur révélation pour me connaître moi-même, — corruption, infirmité et misère! — Et quant aux secrets de ma destinée future, je croirais profaner la divinité qui me les cache, si je les demandais à la créature. — En fait d'avenir, je ne crois qu'à Dieu, à la liberté et à la vertu. — N'importe, me dit-elle, croyez ce qu'il vous plaira; quant à moi, je vois évidemment que vous êtes né sous l'influence de trois étoiles heureuses, puissantes et bonnes, qui vous ont doué de qualités analogues et qui vous conduisent à un but que je pourrais, si vous vouliez, vous indiquer dès aujourd'hui. — C'est Dieu qui vous amène ici pour éclairer votre âme; vous êtes un de ces hommes de désir et de bonne volonté dont il a besoin, comme d'instruments, pour les œuvres merveilleuses qu'il va bientôt accomplir parmi les hommes. — Croyez-vous le règne du messie arrivé? — Je suis né chrétien, lui dis-je, c'est vous répondre. — Chrétien! reprit-elle avec un

signe d'humeur ; — moi aussi je suis chré-
e ; mais celui que vous appelez le Christ n'a-
as dit : « Je vous parle encore par paraboles,
celui qui viendra après moi vous parlera en
t et en vérité. » — Eh bien ! c'est celui-là que
attendons ! Voilà le messie qui n'est pas venu
e, qui n'est pas loin, que nous verrons de nos
, et pour la venue de qui tout se prépare dans
onde ! — Que répondrez-vous ? et comment
rez-vous nier ou rétorquer les paroles mêmes
tre évangile que je viens de vous citer ? quels
vos motifs pour croire au Christ ? — Permet-
oi, repris-je, milady, de ne pas entrer avec
dans une semblable discussion, je n'y entre
avec moi-même. — Il y a deux lumières pour
ame : l'une qui éclaire l'esprit, qui est sujette
discussion, au doute, et qui souvent ne conduit
l'erreur et à l'égarement ; l'autre, qui éclaire
cur et qui ne trompe jamais ; car elle est à la
évidence et conviction, et pour nous autres,
rables mortels, la vérité n'est qu'une con-
on. Dieu seul possède la vérité autrement et
me vérité ; nous ne la possédons que comme
— Je crois au Christ, parce qu'il a apporté à
rre la doctrine la plus sainte, la plus féconde
plus divine qui ait jamais rayonné sur l'intel-
nce humaine. — Une doctrine si céleste ne peut
le fruit de la déception et du mensonge. — Le
ist l'a dit comme le dit la raison. — Les doctri-
se connaissent à leur morale, comme l'arbre se

connait à ses fruits ; les fruits du christianisme, je parle de ses fruits à venir plus encore que de ses fruits déjà cueillis et corrompus, sont infinis, parfaits et divins ; — donc la doctrine elle-même est divine; — donc l'auteur est un verbe divin, comme il se nommait lui-même. — Voilà pourquoi je suis chrétien, voilà toute ma controverse religieuse avec moi-même ; avec les autres je n'en ai point ; on ne prouve à l'homme que ce qu'il croit déjà. — Mais enfin, reprit-elle, trouvez-vous donc le monde social, politique et religieux bien ordonné? et ne sentez-vous pas ce que tout le monde sent, le besoin, la nécessité d'un révélateur, d'un rédempteur, du messie que nous attendons et que nous voyons déjà dans nos désirs? — Oh! pour cela, lui dis-je, c'est une autre question. — Nul plus que moi ne souffre et ne gémit du gémissement universel de la nature, des hommes et des sociétés. — Nul ne confesse plus haut les énormes abus sociaux, politiques et religieux. — Nul ne désire et n'espère davantage un réparateur à ces maux intolérables de l'humanité. — Nul n'est plus convaincu que ce réparateur ne peut être que divin! — Si vous appelez cela attendre un messie, je l'attends comme vous, et plus que vous je soupire après sa prochaine apparition ; comme vous, et plus que vous, je vois, dans les croyances ébranlées de l'homme, dans le tumulte de ses idées, dans le vide de son cœur, dans la dépravation de son état social, dans les tremblements répétés de ses institutions poli-

tous les symptômes d'un bouleversement,
:onséquent, d'un renouvellement prochain
inent. Je crois que Dieu se montre toujours
nent précis où tout ce qui est humain est
ant, où l'homme confesse qu'il ne peut rien
ui-même. — Le monde en est là. Je crois
ın messie voisin de notre époque; mais, dans
ie, je ne vois point le Christ qui n'a rien de
nous donner en sagesse, en vertu et en vé-
vois celui que le Christ a annoncé devoir
près lui, — cet esprit saint toujours agis-
ujours assistant l'homme, toujours lui ré-
selon le temps et les besoins, ce qu'il doit
: savoir. — Que cet esprit divin s'incarne
n homme ou dans une doctrine, dans un
dans une idée, peu importe, c'est toujours
mme ou doctrine, fait ou idée, je crois en
père en lui et je l'attends, et plus que vous,
, je l'invoque! Vous voyez donc que nous
s nous entendre et que nos étoiles ne sont
ivergentes que cette conversation a pu vous
penser. — Elle sourit; ses yeux, quelque-
ilés d'un peu d'humeur pendant que je lui
ais mon rationalisme chrétien, s'éclairèrent
tendresse de regard et d'une lumière pres-
rnaturelle. — Croyez ce que vous voudrez,
-elle, vous n'en êtes pas moins un de ces
es que j'attendais, que la Providence m'en-
t qui ont une grande part à accomplir dans
e qui se prépare; bientôt vous retournerez

en Europe; l'Europe est finie, la France seule a une grande mission à accomplir encore; vous y participerez, je ne sais pas encore comment, mais je puis vous le dire ce soir, si vous le désirez, quand j'aurai consulté vos étoiles. — Je ne sais pas encore le nom de toutes, j'en vois plus de trois maintenant; j'en distingue quatre, peut-être cinq, et, qui sait? plus encore. L'une d'elles est certainement Mercure, qui donne la clarté et la couleur à l'intelligence et à la parole; vous devez être poëte : cela se lit dans vos yeux et dans la partie supérieure de votre figure; plus bas, vous êtes sous l'empire d'astres tout différents, presque opposés; il y a une influence d'énergie et d'action; il y a du soleil aussi, dit-elle tout à coup, dans la pose de votre tête et dans la manière dont vous la rejetez sur votre épaule gauche.—Remerciez Dieu: il y a peu d'hommes qui soient nés sous plus d'une étoile, peu dont l'étoile soit heureuse, moins encore dont l'étoile, même favorable, ne soit contre-balancée par l'influence maligne d'une étoile opposée. Vous, au contraire, vous en avez plusieurs, et toutes sont en harmonie pour vous servir, et toutes s'entr'aident en votre faveur. — Quel est votre nom? — Je le lui dis. — Je ne l'avais jamais entendu! reprit-elle avec l'accent de la vérité. — Voilà, milady, ce que c'est que la gloire. — J'ai composé quelques vers dans ma vie, qui ont fait répéter un million de fois mon nom par tous les échos littéraires de l'Europe; mais cet écho est



faible pour traverser votre mer et vos mon-
es, et ici je suis un homme tout nouveau, un
me complétement inconnu, un nom jamais
noncé ! Je n'en suis que plus flatté de la bien-
ance que vous me prodiguez : je ne la dois
vous et à moi. — Oui, me dit-elle, poëte ou
, je vous aime et j'espère en vous; nous nous
rrons, soyez-en certain! Vous retournerez dans
cident, mais vous ne tarderez pas beaucoup à
nir en Orient : c'est votre patrie. — C'est du
ns, lui dis-je, la patrie de mon imagination. —
riez pas, reprit-elle; c'est votre patrie véritable,
t la patrie de vos pères. — J'en suis sûre main-
nt; regardez votre pied! — Je n'y vois, lui
je, que la poussière de vos sentiers qui le cou-
et dont je rougirais dans un salon de la vieille
ope. — Rien, ce n'est pas cela, reprit-elle en-
: — regardez votre pied. — Je n'y avais pas
re pris garde moi-même. — Voyez, le cou-de-
l est très-élevé, et il y a entre votre talon et vos
gts, quand votre pied est à terre, un espace
isant pour que l'eau y passe sans vous mouiller.
C'est le pied de l'Arabe; c'est le pied de l'Orient;
s êtes un fils de ces climats, et nous approchons
jour où chacun rentrera dans la terre de ses
es. — Nous nous reverrons. — Un esclave noir
ra alors, et, se couchant devant elle, le front sur
tapis et les mains sur la tête, lui dit quelques
ots en arabe. — Allez, me dit-elle, vous êtes servi;
nez vite et revenez bientôt; je vais m'occuper de

vous et voir plus clair dans la confusion de mes idées sur votre personne et votre avenir. Moi, je ne mange jamais avec personne ; je vis trop sobrement ; du pain, des fruits, à l'heure où le besoin se fait sentir, me suffisent ; je ne dois pas mettre un hôte à mon régime. — Je fus conduit sous un berceau de jasmin et de laurier-rose, à la porte des jardins. — Le couvert était mis pour M. de Parseval et pour moi ; nous dînâmes très-vite, mais elle n'attendit même pas que nous fussions hors de table, et elle envoya Léonardi me dire qu'elle m'attendait. — J'y courus ; je la trouvai fumant une longue pipe orientale ; elle m'en fit apporter une. J'étais déjà accoutumé à voir fumer les femmes les plus élégantes et les plus belles de l'Orient, je ne trouvai plus rien de choquant dans cette attitude gracieuse et nonchalante, ni dans cette fumée odorante s'échappant en légères colonnes des lèvres d'une belle femme, et interrompant la conversation sans la refroidir. — Nous causâmes longtemps ainsi et toujours sur le sujet favori, sur le thème unique et mystérieux de cette femme extraordinaire, magicienne moderne, rappelant tout à fait les magiciennes fameuses de l'antiquité ! — Circé des déserts. Il me parut que les doctrines religieuses de lady Esther étaient un mélange habile, quoique confus, des différentes religions au milieu desquelles elle s'est condamnée à vivre ; mystérieuse comme les Druzes, dont, seule peut-être au monde, elle connaît le secret mystique ; résignée comme le

ulman, et fataliste comme lui; avec le juif, ndant le messie, et avec le chrétien, professant ration du Christ et la pratique de sa charitable rale. Ajoutez à cela les couleurs fantastiques les rêves surnaturels d'une imagination teinte rient et échauffée par la solitude et la méditan, quelques révélations, peut-être, des astroues arabes; et vous aurez l'idée de ce comé sublime et bizarre qu'il est plus commode ppeler folie que d'analyser et de comprendre. r, cette femme n'est point folle. — La folie, i s'écrit en traits trop évidents dans les yeux, st point écrite dans son beau et droit regard; la e, qui se trahit toujours dans la conversation, it elle interrompt toujours involontairement la ne par des écarts brusques, désordonnés et ntriques, ne s'aperçoit nullement dans la conration élevée, mystique, nuageuse, mais soue, liée, enchaînée et forte de lady Esther. S'il fallait prononcer, je dirais plutôt que c'est une ie volontaire, étudiée, qui se connaît soi-même, qui a ses raisons pour paraître folie. — La puiste admiration que son génie a exercée et exerce core sur les populations arabes qui entourent les ntagnes prouve assez que cette prétendue folie est qu'un moyen. Aux hommes de cette terre de rodiges, à ces hommes des rochers et des déserts, ont l'imagination est plus colorée et plus bruneuse que l'horizon de leurs sables ou de leurs mers, il faut la parole de Mahomet ou de lady

Stanhope! il faut le commerce des astres, les pro-
phéties, les miracles, la seconde vue du génie! —
Lady Stanhope l'a compris, d'abord par la
portée de son intelligence vraiment supérieu
puis peut-être, comme tous les êtres doués de p
santes facultés intellectuelles, a-t-elle fini par
séduire elle-même, et par être la première néoph
du symbole qu'elle s'était créé pour d'autres. —
est l'effet que cette femme a produit sur moi.
ne peut la juger ni la classer d'un mot; c'est
statue à immenses dimensions; — on ne peut
juger qu'à son point de vue. — Je ne serais pas s
pris qu'un jour prochain ne réalisât une partie
la destinée qu'elle se promet à elle-même : un
pire dans l'Arabie, un trône dans Jérusalem!
La moindre commotion politique, dans la rég
de l'Orient qu'elle habite, pourrait la soulever j
que-là. — Je n'ai à ce sujet, lui dis-je, qu'un
proche à faire à votre génie, c'est celui d'avoir
trop timide avec les événements, et de n'avoir p
encore poussé votre fortune jusqu'où elle pou
vous conduire. — Vous parlez, me dit-elle, com
un homme qui croit encore trop à la volonté h
maine, et pas assez à l'irrésistible empire de la de
tinée seule; ma force à moi est en elle. — Je l'a
tends, je ne l'appelle pas; je vieillis, j'ai dimi
de beaucoup ma fortune, je suis maintenant se
et abandonnée à moi-même sur ce rocher désert,
en proie au premier audacieux qui voudrait forcer
mes portes, entourée d'une bande de domestiques

ıfidèles et d'esclaves ingrats, qui me dépouillent
us les jours et menacent quelquefois ma vie;
rnièrement encore, je n'ai dû mon salut qu'à ce
ignard, dont j'ai été forcée de me servir pour
fendre ma poitrine contre celui d'un esclave
ir que j'ai élevé! Eh bien, au milieu de toutes
s tribulations, je suis heureuse; je réponds à tout
r le mot sacré des musulmans : Allah kenim! la
nté de Dieu! et j'attends avec confiance l'avenir
nt je vous ai parlé, et dont je voudrais vous in-
irer à vous-même la certitude que vous devez en
oir!

Après avoir fumé plusieurs pipes, bu plusieurs
sses de café, que les esclaves nègres apportaient
quart d'heure en quart d'heure : Venez, dit-elle.
vais vous conduire dans un sanctuaire où je ne
isse pénétrer aucun profane, c'est mon jardin.
ous y descendîmes par quelques marches, et je
rcourus avec elle, dans un véritable enchante-
ent, un des plus beaux jardins turcs que j'aie en-
re vus en Orient. — Des treilles sombres, dont les
ûtes de verdure portaient, comme des milliers de
ıtres, les raisins étincelants de la Terre promise;
s kiosques où les arabesques sculptées s'entrela-
ient aux jasmins et aux plantes grimpantes, lianes
l'Asie; des bassins où une eau artificielle, il est
ai, venait d'une lieue de loin murmurer et jaillir
ns les jets d'eau de marbre; des allées jalonnées
tous les arbres fruitiers de l'Angleterre, de l'Eu-
pe, de ces beaux climats; de vertes pelouses

semées d'arbustes en fleurs, et des compa
de marbre entourant des gerbes de fleurs
pour mes yeux : — voilà ce jardin ; — n
reposâmes tour à tour dans plusieurs des
dont il est orné, et jamais la conversatio
sable de lady Esther ne perdit le ton my
l'élévation de sujet qu'elle avait eus le n
Puisque la destinée, me dit-elle à la fin, v
voyé ici, et qu'une sympathie si étonna
nos astres me permet de vous confier ce q
cherais à tant de profanes, venez, je veux
voir de vos yeux un prodige de la natur
destination n'est connue que de moi e
adeptes ; — les prophéties de l'Orient l'av
noncé depuis bien des siècles, et vous al
vous-même si ces prophéties sont accom
Elle ouvrit une porte du jardin qui do
une petite cour intérieure où j'aperçus deu
fiques juments arabes de première race
rare perfection de formes. Approchez, me
et regardez cette jument baie ; voyez si
n'a pas accompli en elle tout ce qui est é
jument qui doit porter le Messie : — elle na
sellée. — Je vis en effet sur ce bel animal
la nature assez rare pour servir l'illusion d
dulité vulgaire chez des peuples à demi b
— la jument avait au défaut des épaules u
si large et si profonde, et imitant si bien
d'une selle turque, qu'on pouvait dire a
qu'elle était née toute sellée, et, aux étrier

rait en effet la monter sans éprouver le besoin
e selle artificielle ; — cette jument, magnifique
este, semblait accoutumée à l'admiration et au
ect que lady Stanhope et ses esclaves lui témoi-
nt, et pressentir la dignité de sa future mission;
ais personne ne l'a montée, et deux palefreniers
bes la soignent et la surveillent constamment
s la perdre un seul instant de vue. Une autre
ent blanche, et à mon avis infiniment plus belle,
tage, avec la jument du Messie, le respect et les
s de lady Stanhope; nul ne l'a montée non
. Lady Esther ne me dit pas, mais me laissa à
ndre que, quoique la destinée de la jument
che fût moins sainte, elle en avait une cepen-
t mystérieuse et importante aussi ; et je crus
prendre que lady Stanhope la réservait pour la
nter elle-même le jour où elle ferait son entrée,
té du Messie, dans la Jérusalem reconquise.
rès avoir fait promener quelque temps ces deux
es sur une pelouse hors de l'enceinte de la for-
esse, et joui de la souplesse et de la grâce de ces
erbes animaux, nous rentrâmes, et je renou-
ai à lady Esther mes instances pour qu'elle me
mît enfin de lui présenter M. de Parseval, mon
i et mon compagnon de voyage, qui m'avait
ivi, malgré moi, chez elle, et qui attendait vaine-
nt depuis le matin une faveur dont elle est si
are. — Elle y consentit enfin, et nous rentrâmes
us trois pour passer la soirée ou la nuit dans le
etit salon que j'ai déjà dépeint. Le café et les pipes

reparurent avec la profusion orientale, et
fut bientôt rempli d'un tel nuage de fumée
figure de lady Stanhope ne nous apparaiss
qu'à travers une atmosphère semblable à
sphère magique des évocations. Elle causa
même force, la même grâce, la même abo
mais avec infiniment moins de surnaturel,
sujets moins sacrés pour elle, qu'elle ne l'a
avec moi seul dans tout le cours de la jour
J'espère, me dit-elle tout à coup, que vo
aristocrate; je n'en doute pas en vous voy
Vous vous trompez, milady, lui dis-je. Je ne
aristocrate, ni démocrate; j'ai assez vécu po
les deux revers de la médaille de l'huma
pour les trouver aussi creux l'un que l'autr
suis ni aristocrate, ni démocrate; je suis l
et partisan exclusif de ce qui peut améliorer
fectionner l'homme tout entier, qu'il soit
sommet ou au pied de l'échelle sociale! je
ni pour le peuple, ni pour les grands, ma
l'humanité tout entière; et je ne crois ni aux
tions aristocratiques, ni aux institutions dém
ques la vertu exclusive de perfectionner l'hu
cette vertu n'est que dans une morale divin
d'une religion parfaite! la civilisation des p
c'est leur foi! — Cela est vrai, répondit-ell
cependant je suis aristocrate malgré moi,
conviendrez, ajouta-t-elle, que s'il y a des vic
l'aristocratie, au moins il y a de hautes v
côté pour les racheter et les compenser, tan

dans la démocratie je vois bien les vices, et les vices les plus bas et les plus envieux, mais je cherche en vain les hautes vertus. — Ce n'est pas cela, milady, lui dis-je ; il y a des deux parts vices et vertus ; mais dans les hautes classes, ces vices mêmes ont un côté brillant ; dans la classe inférieure, au contraire, ces vices se montrent dans toute leur nudité, et blessent davantage le sentiment moral dans le regard qui les contemple ; la différence est dans l'apparence, et non dans le fait ; mais, en réalité, le même vice est plus vice dans l'homme riche, élevé et instruit, que dans l'homme sans lumières et sans pain, — car chez l'un le vice est de choix, chez l'autre de nécessité ; — méprisez-le donc partout, et plus encore chez l'aristocratie vicieuse, et ne jugeons pas l'humanité par classe, mais par homme ; les grands auraient les vices du peuple, s'ils étaient peuple, et les petits auraient les vices des grands, s'ils étaient grands ! La balance est égale, ne pesons pas. — Eh bien ! passons, me dit-elle ; mais laissez-moi croire que vous êtes aristocrate comme moi ; il m'en coûterait trop de vous croire du nombre de ces jeunes Français qui soulèvent l'écume populaire contre toutes les notabilités que Dieu, la nature et la société ont faites, et qui renversent l'édifice pour se faire, de ses ruines, un piédestal à leur envieuse bassesse ! — Non, lui dis-je, tranquillisez-vous ; je ne suis pas de ces hommes ; je suis seulement de ceux qui ne méprisent pas ce qui est au-dessous d'eux dans l'ordre

social, tout en respectant ce qui est au-dessu mais dont le désir ou le rêve serait d'appeler to les hommes, indépendamment de leur degré da les hiérarchies arbitraires de la politique, à la mê lumière, à la même liberté et à la même perfe tion morale! et puisque vous êtes religieuse, q vous croyez que Dieu aime également tous ses e fants, et que vous attendez un second Messie po redresser toutes choses, vous pensez, sans dout comme eux et comme moi. — Oui, reprit-ell mais je ne m'occupe plus de politique humain j'en ai assez, j'en ai trop vu pendant dix ans q j'ai passés dans le cabinet de M. Pitt, mon oncl et que toutes les intrigues de l'Europe sont venu retentir autour de moi; — j'ai méprisé, jeun l'humanité, je n'en veux plus entendre parler; to ce que font les hommes pour les hommes est sa fruit! les formes me sont indifférentes. — Et à m aussi, lui dis-je. — Le fond des choses, c'est Dieu la vertu! — Je pense exactement ainsi, lui répond je; ainsi n'en parlons plus, nous voilà d'accor

Passant à des sujets moins graves, et plaisanta sur l'espèce de divination qui lui faisait compre dre un homme tout entier au premier regard et à seule inspection de son étoile, je mis sa sagesse l'épreuve, et je l'interrogeai sur deux ou trois voy geurs de ma connaissance, qui depuis quinze a étaient venus passer sous ses yeux. Je fus frap de la parfaite justesse de son coup d'œil sur de de ces hommes. Elle analysa entre autres, avec u

bonhomie les plus simples et les plus sédui-
: et ce qui mit le comble à mon étonnement,
fit admirer le plus la mémoire inflexible de
emme, c'est que ce voyageur n'avait passé
ux heures chez elle, et que seize années s'é-
écoulées entre la visite de cet homme et le
: que je lui demandais de ses impressions
. La solitude concentre et fortifie toutes les
s de l'âme. — Les prophètes, les saints, les
hommes et les poëtes l'ont merveilleusement
is; — et leur nature leur fait chercher à tous
rt ou l'isolement parmi les hommes. —
iom de Buonaparte tomba comme toujours
a conversation. Je croyais, lui dis-je, que
anatisme pour cet homme mettrait une bar-
ntre nous. — Je n'ai été, me dit-elle, fana-
que de ses malheurs et de pitié pour lui. —
i aussi, lui dis-je, et ainsi nous nous enten-
ncore.

e pouvais m'expliquer comment une femme

la tailler dans les sentiments divins et moraux vertu et la liberté !

La nuit s'écoula ainsi à parcourir librement sans affectation de la part de lady Esther tous sujets qu'un mot amène et emporte dans une c versation à tout hasard. — Je sentais qu'auc corde ne manquait à cette haute et ferme inte gence, et que toutes les touches du clavier rendai un son juste, fort et plein, — excepté peut-être corde métaphysique, que trop de tension et solitude avaient faussée ou élevée à un diapas trop haut pour l'intelligence mortelle. — Nous n séparâmes avec un regret sincère de ma part, av un regret obligeant témoigné de la sienne.

Point d'adieu, me dit-elle, nous nous reverr souvent dans ce voyage et plus souvent encore da d'autres voyages que vous ne projetez pas même e core. Allez vous reposer, et souvenez-vous que vo laissez une amie dans les solitudes du Liban.— E me tendit la main ; je portai la mienne sur m cœur, à la manière des Arabes, et nous sortîm

VISITE A L'ÉMIR BESCHIR.

Le lendemain, à quatre heures du matin, n étions, M. de Parseval et moi, à cheval sur la pe escarpée qui descend de son monastère dans la pr fonde vallée du torrent Belus ; nous franchîmes gué les eaux épuisées par l'été, et nous comme çâmes à gravir les hautes montagnes du Liban q

t Dgioun de Deïr-el-Kammar, ou le couvent
ıne, palais de l'émir Beschir, prince souve-
Druzes et de toutes les montagnes du Li-
dy Esther nous avait donné son médecin
ıus servir de drogman, et un de ses pale-
arabes pour guide. — Nous arrivâmes, après
ures de marche, à une vallée plus profonde,
ite et plus pittoresque qu'aucune de celles
s avions déjà parcourues. A droite et à gau-
evaient, comme deux remparts perpendi-
, hauts de trois à quatre cents pieds, deux
de montagnes qui semblaient avoir été sé-
écemment l'une de l'autre par un coup de
ı du fabricateur des mondes, ou peut-être
emblement de terre qui secoua le Liban jus-
s ses fondements, quand le fils de l'homme
son âme à Dieu, non loin de ces mêmes
nes, poussa ce dernier soupir qui refoula
d'erreur, d'oppression et de mensonge, et
a vérité, la liberté et la vie dans un monde
lé. — Les blocs gigantesques, détachés des
ıncs des montagnes, semés comme des cail-
r la main des enfants dans le lit d'un ruis-
rmaient le lit horrible, profond, immense,
, de ce torrent à sec; quelques-unes de
res étaient des masses plus élevées et plus
que de hautes maisons. Les unes étaient
d'aplomb comme des cubes solides et éter-
s autres, suspendues sur leurs angles et
es par la pression d'autres roches invisi-

bles, semblaient tomber encore, rouler toujours et présentaient l'image d'une ruine en action d'une chute incessante, d'un chaos de pierres d'une avalanche intarissable de rochers : — rochers de couleur funèbre, gris, noirs, marbrés de feu et de blanc, opaques; vagues pétrifiées d'un fleuve de granit; pas une goutte d'eau dans les profonds interstices de ce lit calciné par le soleil brûlant de la Syrie; pas une herbe, une tige, une plante grimpante, ni dans ce torrent, ni sur les pentes crénelées et ardues des deux côtés de l'abîme; c'était un océan de pierres, une cataracte de rochers, à laquelle la diversité de leurs formes, la variété de leurs poses, la bizarrerie de leurs chutes, le jeu des ombres ou de la lumière sur leurs flancs ou sur leur surface, semblaient prêter le mouvement de la fluidité. Si le Dante eût voulu peindre dans un des cercles de son enfer, l'enfer des pierres, l'enfer de l'aridité, de la ruine, de la chute des choses, de la dégradation des mondes, de la caducité des âges, voilà la scène qu'il aurait dû simplement copier: — c'est un fleuve des dernières heures du monde quand le feu aura tout consumé, et que la terre, dévoilant ses entrailles, ne sera plus qu'un bloc mutilé de pierres calcinées sous les pas du terrible juge qui viendra la visiter. Nous suivîmes cette vallée des lamentations pendant deux heures, sans que la scène variât autrement que par les circuits divers que le torrent suivait lui-même entre les montagnes, et par la manière plus ou moins ter-

e dont les rochers se groupaient dans leur lit
mant de pierres. — Jamais cette vallée ne s'ef-
ra de mon imagination. Cette terre a dû être
remière, la terre de la poésie terrible et des la-
ntations humaines; l'accent pathétique et gran-
se des prophéties s'y fait sentir dans sa sauvage,
hétique et grandiose nature. Toutes les images
la poésie biblique sont gravées en lettres ma-
ales sur la face sillonnée du Liban et de ses
es dorées, et de ses vallées ruisselantes, et de
vallées muettes et mortes. L'esprit divin, l'in-
ration surhumaine qui a soufflé dans les âmes et
s les harpes du peuple poétique à qui Dieu par-
t par symboles et par images, frappait ainsi plus
tement les yeux des bardes sacrés dès leur en-
nce, et les nourrissait d'un lait plus fort que
s, vieux et pâles héritiers de la harpe antique;
us qui n'avons sous les yeux qu'une nature gra-
use, douce et cultivée, nature civilisée et déco-
ée comme nous. —

A midi, nous atteignîmes les plus hautes mon-
gnes que nous avions à franchir. Nous commen-
mes à redescendre par les sentiers les plus escar-
s, où les pieds de nos chevaux tremblaient sur
pierre roulante qui nous séparait seule des pré-
pices. — Après une heure de descente, nous
erçûmes, au tournant d'une colline, le palais fan-
stique de Dptédin, près de Deïr-el-Kammar. Nous
tâmes un cri de surprise et d'admiration, et,
un mouvement involontaire, nous arrêtâmes nos

chevaux pour contempler la scène neuve, pit
resque, orientale, qui s'ouvrait devant nos regar
A quelques pas de nous, une immense nap
d'eau écumante sortait de l'écluse d'un moulin
tombait, d'une hauteur de cinquante à soixan
pieds, sur des rochers qui la brisaient en lamb
flottants; le bruit de cette chute d'eau et la fr
cheur qu'elle répandait dans l'air, et qui ven
humecter nos fronts brûlants, préparait délicie
ment nos sens à l'admiration dont ils aimaient
jouir. — Au-dessus de cette chute d'eau qui
perdait dans les abîmes dont nous ne pouvi
apercevoir le fond, s'ouvrait en entonnoir u
vaste et profonde vallée, cultivée depuis le pi
jusqu'au sommet, en mûriers, en vignes, en f
guiers, et où la terre était partout revêtue de
verdure la plus fraîche et la plus légère; quelq
beaux villages étaient suspendus en terrasses s
les déclivités de toutes les montagnes qui ent
raient la vallée de Deïr-el-Kammar. — D'un s
côté l'horizon s'entr'ouvrait et laissait voir, p
dessus des sommets moins élevés du Liban, la m
de Syrie. *Ecce mare magnum!* — dit David.
Voilà là-bas la grande mer bleue avec ses vag
et ses mugissements et ses immenses reptiles! -
David était *là*, peut-être, quand il jeta cette excl
mation poétique! — En effet on aperçoit la m
d'Égypte, teinte d'un bleu plus foncé que le ciel
et fondue au loin avec l'horizon par la brume v
poreuse et violette qui voile tous les rivages d

cette partie de l'Asie. Au fond de cette immense vallée, la colline de Dptédin, qui porte le palais de l'émir, prenait naissance et s'élevait, comme une tour immense, flanquée de rochers couverts de lierre, et laissant pendre, de ses fissures et de ses créneaux, des gerbes de verdure flottante. Cette colline montait jusqu'au niveau du chemin en précipice où nous étions suspendus nous-mêmes; un abîme étroit et mugissant nous en séparait. A son sommet, et à quelques pas de nous, le palais moresque de l'émir s'étendait majestueusement sur tout le plateau de Dptédin, avec ses tours carrées, percées d'ogives crénelées à leur sommet; les longues galeries s'élevant les unes sur les autres, et présentant de longues files d'arcades élancées et légères comme les tiges des palmiers qui les couronnaient de leurs panaches aériens; ses vastes cours descendaient en degrés immenses, depuis le sommet de la montagne jusqu'aux murs d'enceinte des fortifications; à l'extrémité de la plus vaste de ces cours, sur lesquelles nos regards plongeaient de l'élévation où nous étions placés, la façade irrégulière du palais des femmes se présentait à nous, ornée de légères et gracieuses colonnades dont les troncs minés et effilés, et de formes irrégulières et inégales, se dressaient jusqu'aux toits, et portaient comme un parasol les légères tentures de bois peint, qui servaient de portique à ce palais. — Un escalier de marbre, décoré de balustrades sculptées en arabesques, conduisait de ce portique

ment, armés de pistolets argentés et de
Damas étincelants d'or et de ciselures;
cours qui faisaient face au palais étaient
elles-mêmes d'une foule de serviteurs, (
sans, de prêtres ou de soldats sous tous
mes variés et pittoresques que les cinq pc
du Liban affectent : le Druze, le Chrét
ménien, le Grec, le Maronite, le Métualis
à six cents chevaux arabes étaient attach
pieds et par la tête à des cordes tendues q
saient les cours, sellés, bridés et couverts c
éclatantes de toutes les couleurs; quelque
de chameaux, les uns couchés, les autre
d'autres à genoux pour se faire charger o
ger; et sur la terrasse la plus élevée d
intérieure, quelques jeunes pages, couran
les uns sur les autres, se lançaient le dgé
taient en se couchant sur leurs chevaux; r
à toute bride sur leur adversaire désarm
saient, avec une grâce et une vigueur adı

:s à la tige d'un long roseau. — Là nous en-
nes porter au prince les lettres que nous avions
lui. Peu d'instants après, il nous envoya son
lier médecin, M. Bertrand, né en Syrie, d'une
lle française, et ayant conservé encore la langue
souvenir de sa patrie. — Il nous conduisit dans
partement que l'hospitalité de l'émir nous of-
t, et des esclaves emmenèrent notre suite et nos
vaux dans un autre quartier du palais. Notre
artement consistait en une jolie cour décorée de
stres arabesques, avec une fontaine jaillissante
milieu, coulant dans un large bassin de mar-
; autour de cette cour, trois pièces et un divan,
t-à-dire un appartement plus large que les au-
s, formé par une arcade qui s'ouvre sur la cour
érieure, et qui n'a ni portes ni rideaux qui la
rment : c'est une transition entre la maison et
rue qui sert de jardin aux paresseux Musul-
ns, et dont l'ombre immobile remplace pour
c celle des arbres, qu'ils n'ont ni l'industrie de
nter, ni la force d'aller chercher où la nature
a fait croître pour eux. Nos chambres, quoi-
e dans ce magnifique palais, auraient paru trop
ubrées au plus pauvre paysan de nos chaumiè-
s; les fenêtres n'avaient point de vitres, luxe
onnu dans l'Orient, malgré les rigueurs de l'hi-
r dans ces montagnes; ni lits, ni meubles, ni
aises; rien que les murailles nues, décrépites,
rcées de trous de rats et de lézards; et pour
ancher, de la terre battue, inégale, mêlée de

paille hachée. — Des esclaves apportèrent ‹
de jonc, qu'ils étendirent sur ce planch‹
tapis de Damas, dont ils recouvrirent les ı
apportèrent ensuite une petite table de I
en bois incrusté de nacre de perles; c
n'ont pas un demi-pied de diamètre et p‹
tage d'élévation; elles ressemblent à un tr
colonne brisée, et ne peuvent porter q
teau sur lequel les Musulmans placent le‹
six plats dont leur repas se compose.

Notre dîner, placé sur cette table, se c
d'un pilau, d'un plat de lait aigri que l'on ı
de l'huile, et de quelques morceaux de m‹
ché, que l'on pile avec du riz bouilli, et don
certaines courges semblables à nos conco
C'est le mets le plus recherché et le plus sa
en effet, que l'on puisse manger dans tout
pour boisson, de l'eau pure que l'on boit
jattes de terre à longs becs, qu'on passe
en main et dont on fait couler l'eau dans s
entr'ouverte, sans que le vase touche les l
couteaux, ni cuillers, ni fourchettes; on m‹
les mains, mais les ablutions multipliées
cette coutume moins révoltante pour les Mu

A peine avions-nous fini de dîner, q
nous envoya dire qu'il nous attendait. No
sâmes une vaste cour ornée de fontaines, e
tique formé de hautes colonnes grêles qu
de terre et portent le toit du palais. — No
introduits dans une très-belle salle dont

était de marbre, et les plafonds et les murs peints de couleurs vives et d'arabesques élégantes par des peintres de Constantinople. — Des jets d'eau murmuraient dans les angles de l'appartement, et dans le fond, derrière une colonnade dont les entre-colonnements étaient grillés et vitrés, on apercevait un tigre énorme, dormant la tête appuyée sur ses pattes croisées. — La moitié de la chambre était remplie de secrétaires avec leurs longues robes et leur écritoire d'argent, passée en guise de poignard dans leur ceinture; d'Arabes richement vêtus et armés; de nègres et de mulâtres attendant les ordres de leur maître, et de quelques officiers égyptiens revêtus de vestes européennes et coiffés du bonnet grec de drap rouge, avec une longue houppe bleue pendant jusque sur les épaules. — L'autre partie de l'appartement était plus élevée d'environ un pied, et un large divan de velours rouge régnait tout autour. L'émir était accroupi à l'angle de ce divan. — C'était un beau vieillard à l'œil vif et pénétrant, au teint frais et animé, à la barbe grise et ondoyante; une robe blanche, serrée par une ceinture de cachemire, le couvrait tout entier, et le manche éclatant d'un long et large poignard sortait des plis de sa robe à la hauteur de la poitrine, et portait une gerbe de diamants de la grosseur d'une orange. — Nous le saluâmes à la manière du pays, en portant notre main au front d'abord, puis sur le cœur; il nous rendit notre salut avec grâce et en souriant, et nous fit signe de nous approcher et de

nous asseoir près de lui sur le divan. — Un ir
prête était à genoux entre lui et nous. — Je pr
parole et lui exprimai le plaisir que j'éprouv
visiter l'intéressante et belle contrée qu'il gou
nait avec tant de fermeté et de sagesse, et lui
entre autres choses, que le plus bel éloge qu
pouvais faire de son administration, c'était de
trouver là; que la sûreté des routes, la riches
la culture, l'ordre et la paix dans les villes, ét
les témoignages parlants de la vertu et de l'hab
du prince. — Il me remercia, et me fit sur l'Eu
et principalement sur la politique de l'Europe
la lutte des Turcs et des Égyptiens, une foul
demandes qui montraient à la fois tout l'intérêt
cette question avait pour lui, et les connaiss
et l'intelligence des affaires, peu communes
un prince de l'Orient. On apporta le café, les
gues pipes, qu'on renouvela plusieurs fois,
conversation continua pendant près d'une he

Je fus ravi de la sagesse, des lumières, des
nières nobles et dignes de ce vieux prince, et j
levai, après une longue conversation, pour l'acc
pagner dans ses bains, qu'il voulut nous mo
lui-même. Ces bains consistent en cinq ou six s
pavées de marbre à compartiments, et dont les
tes et les murs étaient enduits de stucs et pei
la détrempe, avec beaucoup de goût et d'éléga
par des peintres de Damas. Des jets d'eau cha
froide, ou tiède, sortaient du pavé et répand
leur température dans les salles. La dernière

ıs de baigneurs. Le prince nous fit propo-
rendre le bain avec lui; nous n'acceptâmes
nous le laissâmes entre les mains de ses
qui s'apprêtaient à le déshabiller.
allâmes de là, avec un de ses écuyers, vi-
cours et les écuries où ses magnifiques éta-
ɔes étaient enchaînés. Il faut avoir visité les
le Damas, ou celles de l'émir Beschir, pour
e idée du cheval arabe. Ce superbe et gra-
ımal perd de sa beauté, de sa douceur et
:me pittoresque, quand on le transplante,
ıays natal et de ses habitudes familières,
s climats froids, et dans l'ombre et la soli-
nos écuries. Il faut le voir à la porte de la
s Arabes du désert, la tête entre les jambes,
t sa longue crinière noire, comme un pa-
ıbile, et balayant ses flancs polis comme du
ı comme de l'argent, avec le fouet tournant
eue, dont l'extrémité est toujours teinte en
avec le henné ; il faut le voir vêtu de ses

flammé, immense, intelligent, doux et fier
œil à fleur de tête; il faut le voir surtout en
comme il était là, de deux à trois cents che
les uns couchés dans la poussière de la cou
autres entravés par des anneaux de fer attach
longues cordes qui traversaient ces cours, d'
échappés sur le sable et franchissant d'un bo
files de chameaux qui s'opposaient à leurs co
ceux-ci tenus à la main par de jeunes esclaves
vêtus de vestes écarlates, et reposant leurs
caressantes sur l'épaule de ces enfants; ce
jouant ensemble libres et sans laisse comm
poulains dans une prairie, se dressant l'un
l'autre, ou se frottant le front contre le fro
se léchant mutuellement leur beau poil luis
argenté : tous nous regardant avec une att
inquiète et curieuse à cause de nos costumes
péens et de notre langue étrangère, mais se
liarisant bientôt, et venant gracieusement
leur cou aux caresses et au bruit flatteur de
main. C'est une chose incroyable que la mobi
la transparence de la physionomie de ces ch
quand on n'en a pas été témoin. Toutes leur
sées se peignent dans leurs yeux et dans le
vement convulsif de leurs joues, de leurs l
de leurs naseaux, avec autant d'évidence
autant de caractère et de mobilité que les i
sions de l'âme sur le visage d'un enfant.
nous approchions d'eux pour la première fo
faisaient des moues et des grimaces de répug

et de curiosité tout à fait semblables à celles qu'un homme impressionnable aurait pu faire à l'aspect d'un objet imprévu et inquiétant. Notre langue surtout les frappait et les étonnait vivement; et le mouvement de leurs oreilles dressées et renversées en arrière, ou tendues en avant, témoignait de leur surprise et de leur inquiétude : j'admirais surtout plusieurs juments sans prix, réservées pour l'émir lui-même. Je fis proposer par mon drogman à l'écuyer jusqu'à dix mille piastres d'une des plus jolies; mais à aucun prix on ne décide un Arabe à se défaire d'une jument de premier sang; et je ne pus rien acheter cette fois.

Nous rentrâmes à la fin du jour dans notre appartement, et l'on nous apporta un souper semblable au dîner. Plusieurs officiers de l'émir vinrent nous rendre visite de sa part. M. Bertrand, son premier médecin, passa la soirée avec nous. Nous pûmes causer, grâce à un peu d'italien et de français qu'il avait conservé du souvenir de sa famille. Il nous donna tous les renseignements les plus intéressants sur la vie intérieure de l'émir des Druzes. Ce prince, quoique âgé de soixante-douze ans, ayant perdu récemment sa première femme, à qui il devait toute sa fortune, venait de se remarier. Nous regrettâmes de n'avoir pas pu apercevoir sa nouvelle femme : elle est, dit-on, remarquablement belle. Elle n'a que quinze ans; c'est une esclave circassienne que l'émir a envoyé acheter à Constantinople, et qu'il a faite chrétienne avant de

l'épouser; car l'émir Beschir est lui-même chréti
et même catholique, ou plutôt il est comme la l
dans tous les pays de tolérance, il est de tous l
cultes officiels de son pays; musulman pour l
musulmans, Druze pour les Druzes, chrétien pou
les chrétiens. Il y a chez lui des mosquées et un
église; mais depuis quelques années sa religion d
famille, la religion du cœur, est le catholicisme.
Sa politique est telle, et la terreur de son nom si
bien établie, que sa foi chrétienne n'inspire ni dé-
fiance ni répugnance aux Arabes musulmans, aux
Druzes et aux Métualis qui vivent sous son empire. Il
fait justice à tous, et tous le respectent également.

Le soir après souper, l'émir nous envoya quel-
ques-uns de ses musiciens et de ses chanteurs qui
improvisèrent des vers arabes en notre honneur.
Il a parmi ses serviteurs des Arabes uniquement
consacrés à ces sortes de cérémonies. Ils sont exac-
tement ce qu'étaient les troubadours dans les châ-
teaux du moyen âge, ou en Écosse les poëtes po-
pulaires. Debout derrière le coussin de l'émir ou
de ses fils pendant qu'ils prennent leur repas, ils
chantent des vers à la louange des maîtres qu'ils
servent ou des convives que l'émir veut honorer.
Nous nous fîmes traduire par M. Bertrand quel-
ques-uns de ces toasts poétiques : ils étaient en
général très-insignifiants ou d'une telle recherche
d'idées, qu'il serait impossible de les rendre avec
des idées et des images appropriées à nos langues
d'Europe.

Voici la seule pensée un peu claire que je trouve notée sur mon album.

« Votre vaisseau avait des ailes, mais le coursier » de l'Arabe a des ailes aussi. Ses naseaux, quand » il vole sur nos montagnes, font le bruit du vent » dans les voiles du navire. Le mouvement de son » galop rapide est comme le roulis pour le cœur » des faibles ; mais il réjouit le cœur de l'Arabe. » Puisse son dos être pour vous un siége d'hon» neur et vous porter souvent au divan de l'émir ! »

Parmi les secrétaires de l'émir se trouvait alors un des plus grands poëtes de l'Arabie. Je l'ignorais et je ne l'ai su que plus tard. Quand il apprit par d'autres Arabes de Syrie que j'étais moi-même un poëte en Europe, il m'écrivit des vers toujours imprégnés de cette affectation et de cette recherche, toujours gâtés par ces jeux de mots qui sont le caractère des langues et des civilisations vieillies, mais où l'on sent néanmoins une grande élévation de talent et un ordre d'idées bien supérieur à ce que nous nous figurons en Europe.

Nous dormions sur des coussins du divan étendus sur une natte, au bruit des jets d'eau murmurant de toutes parts dans les jardins, dans les cours et dans les salles de cette partie du palais. Quand il fit jour, je vis à travers les grilles plusieurs musulmans qui faisaient leur prière dans la grande cour du palais. Ils étendent un tapis par terre pour

ne point toucher la poussière ; ils se tienner
moment debout, puis ils s'inclinent d'une
pièce, et touchent plusieurs fois le tapis du fi
le visage toujours tourné du côté de la mosq
ils se couchent ensuite à plat ventre sur le ta
ils frappent la terre du front ; ils se relèvent et
commencent un grand nombre de fois les mê
cérémonies, en reprenant les mêmes attitudes
murmurant des prières. Je n'ai jamais pu trou
le moindre ridicule dans ces attitudes et dans
cérémonies, quelque bizarres qu'elles semble
notre ignorance. La physionomie des musulm
est tellement pénétrée du sentiment religieux q
expriment par ces gestes, que j'ai toujours
fondément respecté leur prière ; le motif sanc
tout. Partout où l'idée divine descend et agit
l'homme, elle lui imprime une dignité surhuma
On peut dire :

— Je ne prie pas comme toi, mais je prie
toi le maître commun, le maître que tu cro
que tu veux reconnaître et honorer, comme je
le reconnaître et l'honorer moi-même sous
autre forme. Ce n'est pas à moi de rire de toi,
à Dieu de nous juger.

Nous passâmes la matinée à visiter les palais
fils de l'émir, qui sont à peu de distance du
une petite église catholique, toute semblable à
églises modernes de village en France ou en It
et les jardins du palais. L'émir Beschir a fait b
un autre palais de campagne à un mille envi

tédin. C'est le seul but de ses promenades à
l, et c'est presque le seul chemin où un che-
ıême arabe, puisse galoper sans péril; par-
illeurs les sentiers qui mènent à Dptédin sont
ıent escarpés et suspendus sur les bords à pic
s précipices, qu'on ne peut y passer sans fré-
même au pas.
ınt de quitter Dptédin et Deïr-el-Kammar, je
:ris des notes véridiques et curieuses, que j'ai
illies sur les lieux, concernant le vieillard ha-
t guerrier que nous venons de voir.

NOTES SUR L'ÉMIR BESCHIR.

a mort du dernier descendant de l'émir Fa-
n, le commandement de la montagne passa
les mains de la famille Chab. Cette famille ne
uve établie au Liban que depuis cent dix ans
on. Voici ce qu'en rapportent les vieilles chro-
:s arabes du désert de Damas.
rs le commencement du premier siècle de
re, à l'époque où les armées d'Abubekr enva-
t la Syrie, un homme d'une haute bravoure,
né Abdalla, habitant du petit village de Bet-
i, dans le désert de Damas, se couvrit de
: au siége de cette ville et fut tué sous ses
. Le général musulman combla de bienfaits
mille, qui alors quitta Bet-Chiabi pour aller
blir à Housbaye, sur l'anti-Liban. On y trouve
re la souche primitive de cette famille, d'où

est sortie la branche qui règne aujourd'hui s
Liban.

L'émir Beschir, un des descendants d'Abd
resta orphelin dans un âge peu avancé. Son p
l'émir Hassem, avait été revêtu de la peliss
kakem et avait reçu l'anneau de commandem
lorsque son oncle, l'émir Milhem, eut quitté
affaires pour aller finir paisiblement ses jours
la retraite ; mais l'administration d'Hassem fut
habile et sans énergie, et Milhem, forcé de rep
dre le commandement, dut réparer les faute
son neveu et apaiser les troubles que son impé
avait suscités.

Ainsi que Volney l'a rapporté, le pouvoir p
ensuite et successivement de Mansour à Jou
l'un père, l'autre fils de Milhem. Lorsque Jo
prit le commandement pour la première fois, l'é
Beschir n'avait que sept ans. Joussef l'attacha
personne et le fit élever avec soin. Quelques an
après, ayant reconnu en lui un esprit vif et co
geux, il le fit entrer dans les affaires de son
vernement.

A cette époque, Djezar, pacha d'Acre, qui
succédé à Dahor, fatiguait depuis longtemps l'
Joussef par des attaques et des impôts exorbit
La guerre éclata ; mais Beschir ne put suivre
oncle dans cette expédition ; ce ne fut qu'en 1
qu'il participa à la seconde expédition contre
zar-Pacha. Le jeune Beschir, alors âgé de vingt e
ans, courut un grand danger dans la ville de B

t son cheval vers une muraille, du haut de
il se précipita sous une grêle de balles ;
ement il ne fut point atteint, mais son che-
ia dans cette chute.
:tour au Liban, l'émir Beschir s'appliqua
ier aux affaires et voulut ramener l'ordre
dministration de l'émir Joussef ; bientôt
on s'éveilla dans son âme ; il se rappela de
ait fils, et, quoique pauvre, il convoita le
in pouvoir ; ses manières et son courage lui
attiré l'amitié de plusieurs familles puis-
il travailla à s'en attacher d'autres que dé-
la mauvaise administration de l'émir Jous-
éussit à mettre dans ses intérêts une famille
able et très-influente, celle de Kantar, dont
l'homme le plus habile qui fût alors dans
, était immensément riche et portait le titre
ik Beschir, c'est-à-dire grand et illustre. Il
quait plus à l'émir Beschir qu'une occasion :
résenta

avec les compliments d'usage ; cependant il
gnait toujours une mésintelligence entre lui
pacha ; ce qui ne tarda pas à arriver.

En 1789, une rupture violente éclata ent
deux princes ; et l'émir Joussef, hors d'état d
sister, résolut d'abdiquer. Beschir avait du cr
Joussef l'aimait : il l'appela près de lui, et lui
seilla d'aller à Saint-Jean-d'Acre demander
neau de commandement. Beschir refusa d'al
et fit entendre à son oncle qu'il se verrait
obligé de l'éloigner de ses États, parce que le
l'exigerait, et que sa présence dans le Liban
un éternel aliment pour les factions. Jouss
proposant cette démarche à son parent avait
raisons : d'empêcher que le pouvoir sortît
famille ; et de conserver le commandement,
que Beschir aurait aplani les difficultés, soi
conciliation, soit par la voie des armes.

Il insista donc, et sur la promesse qu'il
quitter le pays dès que l'émir Beschir aurait
le commandement, le jeune prince partit
Saint-Jean-d'Acre. Djezar-Pacha l'accueillit
bonté, lui confia le commandement du Liban,
donna huit mille hommes, pour asseoir son po
et s'emparer de l'émir Joussef. Beschir, arri
pont de Gesser-Cadi, écrivit secrètement à so
cle, lui fit part des instructions qu'il avait r
du pacha, et il l'engagea à se retirer. L'émir
sef se replia sur Gibel, dans le Kosrouan, où il
sembla ses partisans. Beschir joignit à ses so

ceux qu'il avait ramenés d'Acre, et marcha contre Jousscf qu'il rencontra dans le Kosrouan : il lui livra bataille et lui fit perdre beaucoup de monde ; cependant plusieurs mois s'écoulèrent sans résultats définitifs.

Pour terminer ce différend, Joussef envoya à Saint-Jean-d'Acre un exprès qui promit au pacha un tribut plus fort que celui que payait Beschir, s'il voulait lui rendre le commandement. Djezar y consentit, l'appela à Acre, lui remit la pelisse, et lui donna, pour chasser Beschir, les mêmes huit mille hommes qui avaient combattu contre lui. L'émir Beschir se retira dans le district de Marhéri, d'où il travailla à faire tomber son rival, en offrant plus encore que l'émir Joussef n'avait promis ; le pacha accepta, et Joussef fut derechef obligé de céder la place. Il retourna à Acre pour tenter de nouvelles intrigues; mais Beschir offrit au pacha 4,000 bourses (de 500 pièces de 40 cent. chaque), s'il faisait mourir Joussef, voulant ainsi mettre un terme aux troubles qui agitaient la montagne.

Djezar se trouvait alors à Damas. Son douanier (Grec qui possédait toute sa confiance, et qui était considéré, en son absence, comme le pacha d'Acre) traita en son nom et informa son maître du marché qu'il avait conclu. La proposition plut d'abord beaucoup à Djezar, qui ratifia l'engagement et ordonna de pendre l'émir Joussef et son ministre Gandour.

A peine Djezar eut-il expédié cet ordre, qu'il

s'en repentit ; il lui sembla que l'inimitié des deux princes était utile à ses intérêts, et il envoya un second ordre qui révoquait le premier ; mais, soit qu'il arrivât trop tard, soit que le ministre fût gagné, l'émir Joussef fut pendu. Cette exécution irrita le pacha ; il se rendit à Acre, se fit rendre compte de l'affaire, prétendit qu'il avait été trompé et fit noyer son douanier, et avec lui toute sa famille ainsi que plusieurs autres personnes accusées d'avoir trempé dans cette affaire.

Djezar confisqua les immenses trésors de son favori, et écrivit une lettre de reproches à l'émir Beschir. Le ton de la dépêche montra à ce jeune prince qu'il était compromis. Il essaya de se justifier auprès du pacha, qui dissimula jusqu'à l'époque de la réélection du gouverneur ; alors Djezar invita le prince à venir à Saint-Jean-d'Acre prendre l'investiture.

Il vint sans défiance avec son ministre le scheik Beschir ; mais ils ne furent pas plus tôt arrivés qu'ils furent jetés dans un cachot où ils eurent à endurer toutes sortes de maux, pendant dix-huit ou vingt mois de captivité. Le but de Djezar, en les traitant ainsi, était de les amener à payer une riche rançon ; mais le prince n'avait rien ; il avait commandé trop peu de temps pour amasser de grandes richesses ; son ministre y suppléa. Il envoya secrètement auprès du pacha la veuve d'un prince druze, nommé Sest-Abbous, avec laquelle il avait eu des relations intimes ; il la chargea d'o

Acre, et le gagna si bien, par les grâces de
sonne et de son esprit, que Djezar réduisit
érablement la somme qu'il avait d'abord
idée. L'investiture fut rendue à l'émir Bes-
qui rentra dans les bonnes grâces du pacha.
dant cette captivité, le frère de l'émir Jousse
cousin l'émir Koïdar de Bubda s'étaient em-
du pouvoir et avaient pris les mesures né-
es pour empêcher l'émir Beschir de rentrer
es États, si Djezar venait à lui rendre la li-
Dès qu'il fut sorti de sa prison, le prince, ne
it pas prudent de reparaître encore au milieu
ens, envoya son ministre, le scheik Beschir,
onder l'esprit public, et se retira dans le vil-
e Homs pour attendre l'effet de ses négocia-
Il travailla en outre à gagner l'esprit de l'é-
bbets, prince druze de Solima, qui jusque-là
gardé la neutralité, et qui jouissait de la plus
considération parmi les Druzes et les Chré-
surtout ceux du district de Marcaeutre

chir avait augmenté le nombre par ses largesses e
son habileté, fondit avec impétuosité sur l'armé
de ses rivaux, la dispersa, s'empara des deux prin
ces et les fit étrangler sans autre formalité.

Paisible possesseur de la puissance, l'émir Be-
chir se maria avec la veuve d'un prince turc,
comme lui de la famille de Chab, et qu'il avait fait
périr deux ans auparavant. Cette union le rendit
maître d'une fortune immense. Avant d'épouser
cette princesse, qui était d'une grande beauté, il la
fit baptiser. Ce mariage fut des plus heureux. À
l'âge de soixante-huit ans, la princesse était acca-
blée d'infirmités et d'une paralysie qui lui ôtait l'u-
sage des jambes ; ils offraient cependant l'exemple
de l'affection la plus vive et de la plus parfaite
union.

En mourant, l'émir Joussef avait laissé trois en-
fants en bas âge. Giorgios-Bey et son frère Abdalla
les élevèrent avec soin, dans l'espérance qu'ils ra-
nimeraient un jour le parti de Joussef et renverse-
raient l'émir Beschir ; mais celui-ci triompha de
tous ces obstacles et jouit paisiblement du pouvoir
jusqu'en 1804.

Des événements de la plus haute importance se
passaient en Égypte : Buonaparte, entré en Syrie
avec un corps d'armée, arrivait devant Saint-Jean
d'Acre qui devait lui ouvrir les portes de l'Orient
Le général français engagea par des lettres pressan
tes et des émissaires le prince du Liban à entre
dans ses intérêts, et à l'aider à se rendre maîtr

de la place. L'émir Beschir répondit qu'il était disposé à se réunir à lui, mais qu'il ne le ferait qu'après la prise d'Acre. Un Français reprochait un jour à l'émir de n'avoir pas embrassé avec enthousiasme la cause de l'armée française et d'avoir peut-être par là empêché la régénération de l'Orient; il lui répondit : « Malgré le vif désir que j'avais de me joindre au général Buonaparte, malgré la haine profonde que j'avais vouée au pacha, je ne pus embrasser la cause de l'armée française. Les quinze ou vingt mille hommes que j'aurais envoyés de la montagne n'eussent rien fait pour le succès du siége. Si Buonaparte eût enlevé la place sans mon assistance, il aurait envahi la montagne sans combat; car les Druzes et les Chrétiens le désiraient ardemment; j'aurais donc perdu mon commandement : au contraire, si j'eusse aidé le général Buonaparte et que nous n'eussions pas emporté la place (ce qui serait arrivé), le pacha d'Acre m'eût fait pendre ou jeter dans un cachot. Qui m'aurait secouru alors? Quelle protection aurais-je implorée? aurait-ce été celle de la France...... qui était si loin, qui avait l'Angleterre et l'Europe sur les bras, et qui était elle-même déchirée par la guerre civile et les factions?... »

Le général Buonaparte comprit la position du prince Beschir, et, pour preuve de son amitié, il lui fit présent d'un superbe fusil que Beschir a conservé en mémoire du grand capitaine.

Avant de reprendre l'histoire des événements

qui suivirent la ruine du parti de l'émir Joussef, il serait à propos de raconter une aventure qui peut-être rendit le pacha Djezar si féroce et si cruel.

Dans les premières années de son commandement, il allait, selon l'usage, à la rencontre de la caravane qui revenait du pèlerinage de la Mecque. (Par la suite, le pacha de Damas fut chargé de cette cérémonie, et celui d'Acre ne fut tenu que de subvenir aux dépenses de la caravane et de payer un tribut aux Arabes du désert.) Les Mamelouks à qui, en son absence, Djezar avait laissé la garde de son sérail, en forcèrent les portes et se livrèrent à toute la brutalité de leurs passions. Le pacha revint, et loin de fuir à son approche, les Mamelouks s'emparent du trésor, ferment les portes de la ville, décidés à répondre à la force par la force. Avec la faible escorte qui l'accompagnait, Djezar ne pouvait vaincre : cependant les Mamelouks lui mandèrent que, s'il voulait les laisser se retirer avec leurs armes et leurs chevaux, on lui ouvrirait les portes de la ville; sinon, qu'ils acceptaient la guerre, et mourraient plutôt les armes à la main que de se rendre.

Djezar-Pacha n'avait pas à réfléchir longtemps : il savait qu'il était haï des Turcs aussi bien que des Chrétiens, à cause de ses exactions; il n'ignorait pas non plus que si l'émir Joussef venait à connaître sa position, il se liguerait avec les Mamelouks, et lui ferait une guerre qui pourrait lui devenir fatale.

Il accorda aux Mamelouks ce qu'ils demandaient, et ceux-ci s'éloignèrent rapidement tandis que le pacha entrait dans la ville. A peine Djezar fut-il dans son palais, qu'il expédia sa cavalerie à la poursuite des fuyards, mais ce fut en vain : les Mamelouks arrivèrent sains et saufs en Égypte. Djezar se vengea alors sur ses femmes : il les fit toutes fustiger, ensuite jeter dans une grande fosse, puis recouvrir de chaux vive. Il excepta de cette exécution atroce sa favorite, qu'il fit parer de ses bijoux et de ses plus beaux habits, puis enfermer dans une caisse et jeter à la mer.

Cet événement assombrit le caractère de Djezar. Il était avare et spoliateur. Il devint farouche et cruel ; il ne parlait plus que de couper des nez, d'abattre des oreilles, d'arracher des yeux. Au moment de sa mort, ne pouvant plus parler, ni ordonner d'exécutions, il faisait signe à ceux qui l'entouraient en montrant le chevet de son lit. Heureusement il ne fut pas compris. On trouva après sa mort une longue liste de personnes qu'il avait condamnées à mourir, lorsqu'il serait revenu à la santé. Sa férocité le suivit jusque dans le tombeau.

Revenons au prince Beschir. Dès que les fils de l'émir Joussef furent assez grands pour disputer la puissance, Giorgios-Bey et Abdalla résolurent de mettre leurs projets à exécution. Ils profitèrent d'un moment de froideur entre Djezar et le prince Beschir, et soulevèrent le parti de leurs pupilles.

L'émir, pris au dépourvu, fut obligé de se reti
dans le Huran et invoqua la médiation du pach
dont il flatta l'avarice et la cupidité. Djezar int
vint, et imposa un traité qui conciliait les de
partis, mais qui favorisait beaucoup plus Besch
à qui il donnait le pays des Druzes, tandis qu'a
fils de Joussef restait celui de Gibel et de K
rouan.

Ce traité fut observé peu d'années. Les fils
Joussef cherchaient tous les moyens possibles
renverser leur ennemi. Comme ils étaient les pl
forts, ils y réussirent, et, Djezar ne voulant pl
écouter les représentations de Beschir, l'usurp
tion fut sanctionnée. L'émir n'avait plus dès l
d'autres ressources que de se jeter dans les bras
vice-roi d'Égypte.

L'amiral anglais Sidney-Smith se trouvait à cet
époque avec quelques vaisseaux dans les parag
de la Syrie. Beschir le supplia de le recevoir à s
bord et de le transporter en Égypte. Après êt
resté plusieurs mois sur mer, et avoir touch
Chypre, Smyrne, Candie et Malte, il débarqua
Alexandrie, où il alla trouver le vice-roi, suivi d
quelques amis restés fidèles à sa fortune.

Le vice-roi lui fit un accueil des plus flatteur
le traita avec tous les égards dus à sa position,
combla de présents, et le fit repartir pour la Syr
sur un des vaisseaux de l'amiral Sidney-Smith, av
une lettre pour Djezar pleine de reproches et
menaces, dans laquelle il lui intimait l'ordre

tablir l'émir Beschir dans son commandement.

Le vice-roi était puissant : Djezar-Pacha se hâta d'obéir, car le ton de la dépêche lui fit sentir qu'il ne devait rien négliger pour satisfaire le prince Beschir. Il enjoignit donc aux fils de Joussef, qui n'osèrent y apporter aucune résistance, de se conformer en tout au traité, et, jusqu'à sa mort, la paix la plus profonde régna entre les deux partis.

L'émir Beschir cependant ne se reposait pas entièrement sur la seule protection de Méhémet-Ali; il voyait le parti des trois princes s'augmenter de jour en jour, et craignait de succomber sous quelque trame, car il connaissait la soif ardente de vengeance qui les animait contre lui. L'habileté de leurs ministres, Giorgios-Bey et Abdalla, augmentait encore ses inquiétudes. Il résolut donc d'en finir avec eux par un coup décisif, capable d'imprimer la terreur dans l'âme de ses ennemis. Il profita, pour accomplir son projet, de l'investiture de Soliman-Pacha, qui succédait à Djezar. A cette époque, tout paraissait tranquille dans le Liban : les trois princes gouvernaient en paix leurs provinces, et semblaient se soumettre, sans arrière-pensée, à la suprématie que le traité accordait à leur ennemi, tandis que leurs ministres prèparaient tout, secrètement, pour une nouvelle attaque.

L'émir Beschir prit les devants. Instruit du moment favorable par ses affidés, il mande Giorgios-Bey à Deïr-el-Kammar, sous prétexte d'affaires; en même temps, son frère, l'émir Hassem, fond sur

Gibel, s'empare des princes. et fait pendre Abdall Les trois frères furent conduits à Yong-Michaë où on leur creva les yeux. Leurs biens furent con fisqués au profit de l'émir Beschir. A la nouvel de ces événements, Giorgios-Bey se précipita d'u fenêtre de sa prison, et se tua, ce qui n'empê pas l'émir de le faire pendre pour servir d'exem à ses ennemis. Cinq chefs de Deïr-el-Kammar, un frère du scheik Beschir, tous de la maison Gruimbelad-el-Bescantar, accusés d'avoir aidé princes vaincus, furent mis à mort et leurs bie confisqués.

Ces exécutions faites, le prince Beschir prit l'a torité suprême sur tout le Liban, donnant à frère Hassem le commandement du Kosrouan dont le chef-lieu était Gazyr : mais comme il mo rut peu de temps après, on accusa l'émir Besch de l'avoir empoisonné, parce qu'il lui soupçonn des desseins ambitieux. Cette accusation est san fondement, et l'opinion publique en a fait jus tice.

Vers 1819, les pays de Gibel-Biscarra, de Gib et du Kosrouan s'insurgèrent à l'occasion d'u contribution qui excita le mécontentement gén ral. Les révoltés, sur l'avis de l'évêque Jousse résolurent d'aller attaquer l'émir Beschir dans pays des Druzes, où il se trouvait alors. Le prince sans donner aux insurgés le temps de réunir leu forces, alla lui-même les chercher à la tête d'un p tit corps d'armée, après avoir ordonné à son lieu

nant général, le scheik Beschir, de le suivre avec trois mille hommes qu'il avait rassemblés à la hâte. L'émir entra dans le pays de Gibes, et campa dans une vallée du district d'Agousta, entre Djani et le territoire de Gazyr. La nuit suivante et le lendemain matin il reçut une vive fusillade de plusieurs détachements ennemis qui tenaient les hauteurs. Sa tente fut criblée de balles; et, malgré les instances de son fils Halil, il ne voulut pas changer de position. Lorsque le jour fut plus avancé, la fusillade de l'ennemi devenant plus nourrie, Beschir pensa que les rebelles avaient augmenté leurs forces et voulaient lui fermer le passage. Alors il se leva du tapis sur lequel il était resté pendant la fusillade, monta à cheval et marcha droit à l'ennemi, accompagné de sa petite escorte. A son approche, les insurgés se dispersèrent sans résistance, et il arriva à Gibes où il prit des mesures énergiques, afin d'empêcher l'accroissement de leurs forces.

Son lieutenant général, le scheik Beschir, qui le suivait à petites journées, passa le fleuve du Chien et s'empara, avec ses trois mille hommes, des deux premiers villages du Kosrouan, le Yong-Michaël et le Yong-Monsbak, qui se trouvaient sur son passage: le jour même de cette occupation, les avant-postes arrêtèrent un prêtre qui portait des dépêches à l'évêque Joussef: le scheik Beschir ayant lu ces lettres, présenta son kangiar à celui qui les lui avait apportées, et lui ordonna de tuer le prêtre et de l'enterrer à la place où il avait été arrêté.

Peu d'heures après, un autre messager secr[illegible] le même sort.

Le jour suivant, le scheik Beschir se remit [illegible] marche, envahit sans obstacle le Kosrouan et [illegible] étrangler tous ceux que l'émir Beschir avait ins[illegible] sur une note qu'il lui avait envoyée. Il arriva ai[illegible] jusqu'à Gibel-Biscarra, où il joignit le prince, qui venait de Gibes. L'émir Beschir resta neuf jours dans cette province, pendant lesquels il acheva d'étouffer la révolte en faisant pendre et étrangler tous les rebelles de distinction des trois districts de Gibes, du Kosrouan et de Gibel-Biscarra; on donna la bastonnade à plusieurs autres, de qui on exigea en outre des rançons ruineuses.

Au nombre de ces derniers était un pauvre vieillard de soixante-quinze ans, condammé à 70 bourses; il ne pouvait les payer; son fils lui écrivit qu'il allait faire un emprunt, en le priant de l'y autoriser; le vieillard répondit qu'il ne payerait rien, ajoutant des expressions peu bienveillantes pour le prince. La lettre fut interceptée, et le vieillard condamné à la peine des osselets; cet infortuné, déjà accablé par l'âge, ne put résister à tant de douleur, et lorsque, sur l'ordre du scheik Beschir, il fut rapporté chez lui, il mourut après vingt jours de souffrance; son fils hérita de la condamnation du père; ses biens furent confisqués au profit de l'émir, qui ne lui laissa que 1,000 piastres.

L'émir Beschir monta à Eden, passa les Cèdres, et descendit à Balbeck par l'autre côté de la mon-

tagne, tandis que le scheik Beschir occupait la province insurgée. En arrivant à Balbeck, le prince ordonna à son lieutenant général de retourner par le même chemin qu'il avait tenu, et de frapper, en passant, les trois provinces d'une contribution de 400 bourses (de 500 pièces chacune).

Il serait miraculeux qu'avec trois mille hommes le prince du Liban eût pu étouffer une sédition dans trois provinces aussi fortes, si on ne se rappelait que les insurrections étaient partielles, et que le parti de Beschir, dans ces provinces, aida beaucoup en triompher.

Le pacha de Damas avait, dans cet intervalle, envoyé au Bkaa un aga chargé de prélever, selon l'usage, les récoltes des terres qui étaient sous la dépendance de son pachalik. Cet officier pénétra dans le village de Haunie, qui dépendait de la principauté du Liban, et y frappa des contributions en bestiaux et en argent; les habitants, ne voulant pas s'y soumettre, prévinrent le prince Beschir, qui écrivit à l'aga, en lui témoignant son mécontentement; mais celui-ci ne tint aucun compte de ses remontrances, commit les plus grandes exactions et retourna chez lui; le prince Beschir, irrité, en donna avis au pacha d'Acre, en exprimant d'une manière énergique son ressentiment. Abdalla, soit par considération pour Beschir, soit qu'il eût à se venger personnellement de l'aga, manda au pacha de Damas de le corriger sévèrement; celui-ci répondit évasivement, s'étonnant de la part que le pacha

d'Acre prenait à une affaire qui regardait des chrétiens; Abdalla transmit cette réponse à Beschir, en l'engageant à tirer lui-même vengeance du pacha de Damas. Le prince du Liban rassembla à la hâte dix mille hommes, et se dirigea sur Damas; le pacha sortit à sa rencontre, et les deux armées en vinrent aux mains plusieurs fois, mais l'avantage resta toujours au prince Beschir.

Pendant ce temps-là, Abdalla lança un faux firman qui déclarait le pacha de Damas déchu de son pachalik qui était réuni à celui d'Acre. Mais le pacha de Damas s'étant adressé aux pachas voisins et à la cour de Constantinople, celle-ci condamna à mort le pacha d'Acre et destitua le prince Beschir de son gouvernement. L'émir était déjà aux portes de Damas, lorsque le firman arriva. Il vit alors que celui d'Abdalla était supposé, et il jugea prudent de se retirer dans la province de Deïr-el-Kammar, d'où, apprenant que le sort d'Abdalla lui était réservé, il fut se réfugier dans les environs de Bayruth, demandant au gouverneur de le recevoir avec son escorte. Celui-ci s'y refusa, prétendant que la présence de l'émir dans la ville y exciterait une sédition. Le prince ayant fait savoir alors à son frère, l'émir Abbets, à qui il avait laissé le commandement de la montagne, qu'il voulait revenir dans ses États et tenter la voie des armes contre les pachas envoyés par la sublime Porte, son frère lui répondit que la montagne était sans vivres et sans argent, et qu'il lui conseillait vive-

ment de ne pas tenter un projet aussi périlleux.

Dans ces tristes conjonctures, le prince tourna ncore les yeux vers l'Égypte, et s'adressa à un ranc, le priant de lui faciliter les moyens de quitr la Syrie. M. Aubin le fit embarquer, entre Bayth et Saïde, sur un bâtiment français qui faisait ile pour Alexandrie. Après son départ, le scheik schir et son frère l'émir Abbets se liguèrent avec pachas coalisés et briguèrent le commandement la montagne : ce qui fut la source des divisions idéchirèrent le Liban en 1823.

Les troupes combinées mirent le siége devant int-Jean-d'Acre en juillet 1822, et le continuèt sans succès jusqu'en avril 1823, époque à laelle il fut levé. Alors le jeune pacha d'Acre, rêmement avare, imagina un moyen de se disser du tribut qu'il devait à la Porte. Pour cela, it assassiner, près de Latakié, les officiers qui rtaient le tribut, et se fit rendre l'argent par les ssins. Il se plaignit ensuite auprès de la Porte meurtre commis sur ses agents et du vol d'une evance appartenant au Grand Seigneur. Le pa d'Acre, par cette odieuse conduite, espérait bord s'exempter du tribut, et ensuite comproitre le pacha de Latakié, à qui le Grand Seigneur errait le cordon en réunissant son pachalik à i d'Acre. Mais Abdalla-Pacha se trompa.

e Grand Seigneur, informé de la perfidie du pad'Acre, demanda sa tête pour la seconde fois. que pouvaient contre Acre les pachas de Da-

mas, d'Alep et d'Adana avec une armée
hommes de toutes armes, mal disciplinée
tillerie qui pût faire une brèche, n'ayant
ques pièces de gros calibre auxquelles la
des boulets ne répondait pas; 3 à 4,000
sans bagages, et une infanterie qui pass
et la nuit à fumer sous la tente. Aussi,
Pacha, maître de la première place fort
rient, se prépara-t-il sans crainte à une vi
défense.

Une corvette anglaise, à l'ancre dans la
frit un officier de son bord pour diriger l
des assiégeants. Les pachas acceptèrent
les bouches à feu sous ses ordres. Mais, a
trois jours, il vit qu'il n'emporterait jamai
avec des Turcs qui ne voulaient pas s'appr
murs avec leurs canons, le seul moyen c
de faire brèche.

Malgré l'armée des pachas, Abdalla re
pos. Il n'avait rien à craindre, du côté de
de la part de troupes si mal organisées,
dait à leurs coups de canon par des coup
pour montrer combien il méprisait leurs
Il avait de bons soldats bien payés; les viv
munitions de guerre lui arrivaient en al
par des bâtiments, soit d'Europe, soit d'A
soupçonna même d'avoir des intelligence
Grecs de la Morée.

L'émir Beschir, qui, à cette époque,
sous la protection du vice-roi d'Égypte, en

une correspondance régulière avec Abdalla qui, par l'entremise de Méhémet-Ali, sollicita la paix et son pardon de la Porte. Si le pacha n'avait rien à craindre du côté de la terre, il devait redouter que le divan de Constantinople, bloquant la place par mer, n'interceptât ses communications avec l'étranger, ce qui eût réduit son peuple à la famine, insurgé ses soldats et l'eût forcé lui-même à tendre le cou au cordon de la Sublime Porte. Le divan lui pardonna, sachant qu'Abdalla aurait pu livrer la place aux insurgés de la Morée; mais il le condamna à une amende de 3,000 bourses et aux frais de la guerre.

Le vice-roi, ayant obtenu la grâce d'Abdalla-Pacha, demanda aussi et obtint celle de l'émir Beschir qui reprit son commandement. Il profita de cette circonstance pour faire sentir son crédit au divan, et pour prendre une influence immédiate sur le prince du Liban, dont les intérêts politiques se trouvent aujourd'hui liés avec ceux de Méhémet-Ali.

A la fin de l'année 1823, l'émir Beschir débarqua à Saint-Jean-d'Acre pour régler avec Abdalla les dépenses du siége de la place et fixer la somme à laquelle devait s'élever sa part dans la dette.

A sa rentrée au Liban, il frappa une contribution de mille bourses, car il était dans une position peu aisée par suite de son exil et des dépenses qu'avait occasionnées son séjour en Égypte. Son peuple aussi était pauvre; et ne voulant pas l'in-

disposer contre lui par un impôt aussi fort, [illegible] solut de le faire payer à son ancien lieutenant [illegible] néral, le scheik Beschir, voulant se venger [illegible] des intrigues qu'il avait eues avec son frère Ab[illegible] pour lui enlever le commandement de la montag[illegible] Le scheik Beschir refusa de payer, et se retira [illegible] le Karan, province du Liban : il revint ensuite [illegible] son palais de Moctura, d'où il s'entendit avec [illegible] prince Abbets pour renverser Beschir; il parvi[illegible] même à faire entrer dans la conspiration trois je[illegible] nes frères du prince, qui jusque-là étaient res[illegible] tranquilles dans leurs provinces.

Cette conspiration aurait pu devenir fatale à l'é[illegible] mir Beschir, sans le secours d'Abdalla-Pacha.

Le scheik Beschir fut poursuivi et arrêté dans les plaines de Damas, avec une escorte de deux cents personnes; il eût pu facilement se sauver, mais sur l'assurance que lui donna un officier turc, au nom du pacha de Damas, que le prince du Liban lui pardonnait, il se remit entre ses mains, et fut conduit à Damas. Là, on le dépouilla de ses habits, on lui lia les mains, l'une sur la poitrine, l'autre sur le dos, et on le jeta dans une prison, où il resta plusieurs mois. On instruisit son procès à Constantinople, et il fut condamné à mort. Lorsqu'on lui présenta le cordon, il ne pâlit pas, et demanda seulement à parler au pacha et au prince : on lui répondit que c'était inutile; que ni l'un ni l'autre ne pouvaient plus rien, la condamnation émanant de Constantinople. Alors le scheik Beschir se soumit à

a destinée. Il fut étranglé, puis décapité, et son corps coupé en morceaux et jeté aux chiens.

Cette exécution eut lieu au commencement de 1824. Les trois frères du prince furent ensuite arrêtés; on leur coupa la langue et on leur creva les yeux; puis ils furent exilés avec leurs familles, chacun dans un village éloigné l'un de l'autre. Depuis lors la tranquillité régna au Liban; les Chab jouirent en paix du pouvoir, grâce à la police active que l'émir établit dans son gouvernement, et à l'amitié d'Abdalla-Pacha, qui n'ignorait cependant pas les relations intimes qui unissaient le grand prince à Méhémet-Ali.

Telle est la politique qu'a suivie jusqu'à ce jour l'émir Beschir, et tout annonce qu'il la suivra encore avec succès dans la nouvelle crise où l'a placé la révolte de Méhémet-Ali contre l'empire ottoman; l'émir n'a pris aucune part à la guerre jusqu'au moment où Ibrahim-Pacha, vainqueur de Saint-Jean-d'Acre, a envoyé Abdalla-Pacha, vaincu et prisonnier, à son père, en Égypte, et est entré en Syrie; le prince du Liban a dû alors se déclarer; et, selon l'usage des Orientaux, il a vu le doigt de Dieu dans la victoire, et il s'est rangé du côté du succès. Néanmoins il l'a fait comme à regret, et en se ménageant, selon toute apparence, le prétexte de la contrainte vis-à-vis de la Porte. Il est à croire que si Ibrahim-Pacha venait à essuyer des revers, l'émir Beschir se tournerait encore du côté des Turcs, et les aiderait à écraser les Arabes; Ibrahim, qui

se doute de cette politique à deux tranchants, compromet tant qu'il peut le prince; il l'a forcé à lui donner un de ses fils et quelques-uns de ses meilleurs cavaliers, pour l'accompagner du côté de Homs; et ses autres fils, descendus de la montagne, gouvernent militairement, au nom des Égyptiens, les principales villes de la Syrie.

La tête de l'émir Beschir tient au triomphe d'Ibrahim à Homs; si celui-ci est vaincu, la réaction des Turcs contre les chrétiens du Liban et contre le prince lui-même sera implacable; d'un autre côté, si Ibrahim reste maître de la Syrie, il ne pourra voir longtemps sans ombrage une puissance indépendante de la sienne, et il tâchera ou de la détruire par la politique, ou de la renverser à jamais en détruisant la famille de Chab. Si l'émir Beschir était plus jeune et plus actif, il pourrait résister à ces deux agressions et constituer pour longtemps, et peut-être pour toujours, sa domination et celle de ses fils sur la partie la plus inaccessible, la plus peuplée et la plus riche de la Syrie; les montagnards qu'il commande sont braves, intelligents, disciplinés; les routes, pour arriver au centre du Liban, sont impraticables; les Maronites, qui deviennent très-nombreux dans le Liban, seraient dévoués à l'émir par le sentiment commun de christianisme et par la haine et la terreur de la domination turque. Le seul obstacle à la création d'une puissance nouvelle dans ces contrées, c'est la différence de religion entre les Maronites, les Druzes et les Mé-

is, qui peuplent à peu près à nombre égal les
ntagnes soumises à l'autorité de l'émir; le plus
. lien de nationalité, c'est la communauté des
nées religieuses, ou plutôt cela a été jusqu'à
sent ainsi. La civilisation, en avançant, réduit
pensée religieuse à l'individualisme, et d'autres
érêts communs forment la nationalité : ces inté-
s étant moins graves que l'intérêt de religion, les
tionalités vont en s'affaiblissant; car quoi de plus
t pour l'homme que le sentiment religieux, que
n dogme, que sa foi intime? C'est la voix de son
telligence, c'est la pensée dans laquelle il résume
utes les autres : mœurs, lois, patrie, tout est pour
n peuple dans sa religion; c'est ce qui fait, je
is, que l'Orient se constituera si difficilement en
ne seule et grande nation; c'est ce qui fait que
mpire turc s'écroule. Vous n'apercevez de signes
une existence commune, de symptômes d'une
tionalité possible, que dans les parties de l'empire
ù les tribus d'un même culte sont agglomérées,
armi la race grecque asiatique, parmi les Armé-
iens, parmi les Bulgares et parmi les Serviens;
rtout ailleurs, vous voyez des hommes, mais pas
e nation.

— 3 *octobre* 1832. — J'ai descendu aujourd'hui
es basses pentes du Liban qui inclinent de Deïr-el-
Kammar vers la Méditerranée, et je suis venu cou-
cher dans un kan isolé de ces montagnes.

A cinq heures du matin nous montions à cheval

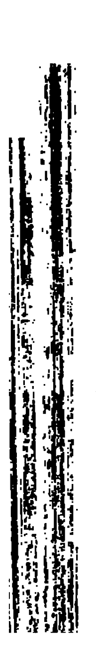
dans la cour du palais de l'émir. En sortant
porte du palais, on commence par descendre
un sentier taillé dans le roc qui tourne autour
mamelon de Dptédin. A droite et à gauche de
sentiers, les coins de terre que soutiennent les
rasses artificielles sont plantés de mûriers, et
rablement cultivés. L'ombre des arbres et des vig
couvre partout le sol, et des ruisseaux nombreu
dirigés par les Arabes cultivateurs, viennent
haut de la montagne se diviser en rigoles et arros
le pied des arbres et les jardins. L'ombre gig
tesque du palais et des terrasses de Dptédin pla
au-dessus de toute cette scène et vous suit jusqu'
pied de ce mamelon où vous recommencez à gra
une autre montagne qui porte la ville de Deïr-
Kammar sur son sommet. En un quart d'heure
marche nous y fûmes arrivés. Deïr-el-Kammar
la capitale de l'émir Beschir et des Druzes ; la vi
renferme une population de dix à douze mille âm
Mais, excepté un ancien édifice orné de sculptu
moresques et de hauts balcons tout à fait semb
bles aux restes d'un de nos châteaux du moyen â
Deïr-el-Kammar n'a rien d'une ville, encore moi
d'une capitale ; cela ressemble parfaitement à u
bourgade de Savoie ou d'Auvergne ; à un gros v
lage d'une province éloignée en France. Le jour
faisait que de naître quand nous le traversâm
les troupeaux de juments et de chameaux sortai
des cours des maisons, et se répandaient sur
places et dans les rues non pavées de la ville ;

ine place un peu plus vaste que les autres, quel-
ues tentes noires de zingari étaient dressées ; des
mmes, des enfants, des femmes, demi-nus ou
veloppés de l'immense couverture de laine blan-
qui est leur seul vêtement, étaient accroupis au-
r d'un feu, et se peignaient les cheveux ou cher-
ent les insectes qui les dévoraient. Quelques
es au service de l'émir passaient à cheval dans
magnifique costume, avec des armes superbes
ceinture et une lance de douze à quinze pieds
ng dans la main. Les uns allaient porter à l'émir
ouvelles de l'armée d'Ibrahim ; les autres des-
aient vers la côte pour transmettre les ordres
rince aux détachements commandés par ses fils
ui sont campés dans la plaine. Rien n'est plus
sant et plus riche que le costume et l'armure
s guerriers druzes. Leur turban immense et sur
el serpentent, en rouleaux gracieux, des schals
uleurs éclatantes, projette sur leur visage bruni
r leurs yeux noirs une ombre qui ajoute encore
majesté et à la sauvage énergie de leur phy-
omie ; de longues moustaches couvrent leurs
s et retombent des deux côtés de la bouche ;
espèce de tunique courte et de couleur rouge
un vêtement uniforme pour tous les Druzes et
r tous les montagnards : cette tunique est, selon
portance et la richesse de celui qui la porte,
se en coton et or, ou seulement en coton et soie,
es dessins élégants où la diversité des couleurs
traste avec l'or ou l'argent du tissu, brillent sur

la poitrine ou sur le dos. D'immenses pantalons à mille plis couvrent les jambes ; les pieds sont chaussés de bottines de maroquin rouge et de pantoufles de maroquin jaune par-dessus la bottine ; des vestes fourrées, à manches pendantes, sont jetées sur les épaules. Une ceinture de soie ou de maroquin, semblable à celle des Albanais, entoure le corps de ses plis nombreux et sert au cavalier à porter ses armes. On voit toujours les poignées de deux ou trois kangiars ou yatagans, poignards et sabres courts des Orientaux, sortir de cette ceinture et briller sur la poitrine ; ordinairement les talons de deux ou trois pistolets incrustés d'argent ou d'or complètent cet arsenal portatif. Les Arabes ont tous en outre une lance dont la manche est d'un bois mince, souple et dur, semblable à un long roseau. Cette lance, leur arme principale, est décorée de houppes flottantes et de cordons de soie ; ils la tiennent ordinairement dans la main droite, le fer vers le ciel et la tige touchant presque à terre ; mais quand ils lancent leurs chevaux au galop, ils la brandissent horizontalement au-dessus de leur tête, et dans leurs jeux militaires ils la lancent à une distance énorme, et vont la ramasser en se penchant jusqu'à terre. Avant de la lancer, ils lui impriment longtemps un mouvement d'oscillation qui ajoute ensuite beaucoup à la force du jet, et la fait porter jusqu'à un but qu'ils désignent. Nous rencontrâmes un assez grand nombre de ces cavaliers dans la journée. L'émir Beschir nous en avait donné lui-même

ques-uns pour nous guider et nous faire hon-
r ; tous nous saluèrent avec une extrême poli-
e, et arrêtèrent leurs chevaux pour nous laisser
entier.

nviron à deux milles de Deïr-el-Kammar, on a
des plus belles vues du Liban que l'on puisse
iginer. D'un côté ses gorges profondes où l'on
descendre, s'ouvrent tout à coup sous vos pas.
l'autre, le château de Dptédin pyramide au som-
t de son mamelon revêtu de verdure et sillonné
ux écumantes ; et devant vous les montagnes
s'abaissent graduellement jusqu'à la mer, les
s noires, les autres frappées par la lumière, se
oulent comme une cataracte de collines et vont
her leurs pieds soit dans des lisières verdoyantes
bois d'oliviers dans les plaines de Sidon, soit
s des falaises d'un sable couleur de brique, le
g des rivages de Bayruth. Çà et là, la couleur
flancs de ces montagnes et les lignes variées de
r immense horizon descendant, sont tranchées
coupées par des cimes de cèdres, de sapins ou
pins à larges têtes ; et de nombreux villages bril-
t à leurs bases ou sur leurs sommets. La mer
nine cet horizon ; on suit de l'œil, comme sur
carte immense ou sur un plan en relief, les dé-
pures, les échancrures, les ondulations des côtes,
caps, des promontoires, des golfes de son litto-
depuis le Carmel jusqu'au cap Batroun, dans
étendue de cinquante lieues. L'air est si pur
l'on s'imagine toucher, en quelques heures de



la terre semble nager dans un immense
océan. Ce n'est qu'en fixant avec plus d'
les regards sur la mer et en voyant brill
tites voiles blanches sur sa couche bleue.
peut se rendre raison de ce qu'on voit. U
légère et plus ou moins dorée flotte à l'
des flots et sépare le ciel et l'eau. Par mo
légers brouillards, soulevés des flancs
tagnes par les brises du matin, se dé
comme des plumes blanches qu'un oise
livrées au vent, et étaient emportés sur l
s'évaporaient dans les rayons du soleil
mençait à nous brûler. Nous quittâmes à r
magnifique scène, et nous commençâm
cendre par un sentier tel que je n'en ai
de plus périlleux dans les Alpes. La pente
le sentier n'a pas deux pieds de largeur ;
pices sans fond le bordent d'un côté, de
rochers de l'autre; le lit du sentier es

leur sabot s'emboîte à quelques pouces de profondeur, et ce n'est que grâce à ces cavités, qui offrent un point de résistance au fer du cheval, que cet animal peut se soutenir. De temps en temps on trouve des degrés taillés aussi dans le roc à deux pieds de hauteur, ou des blocs de granit arrondis qui seraient infranchissables et qu'il faut contourner dans des interstices à peine aussi larges que les jambes de sa monture : tels sont presque tous les chemins dans cette partie du Liban. De temps en temps les flancs des montagnes s'écartent ou s'aplatissent, et l'on marche plus à l'aise sur des couches de poussière jaune, de grès ou de terre végétale. On ne peut concevoir comment un pareil pays est peuplé d'un si grand nombre de beaux chevaux et comment l'usage en est habituel. Aucun Arabe, quelque inaccessible que soit son village ou sa maison, n'en sort qu'à cheval, et nous les voyions descendre ou monter insouciants, et la pipe à la bouche, par des escarpements que les chevreuils de nos montagnes auraient peine à gravir.

Après une heure et demie de descente, nous commençâmes à entrevoir le fond de la gorge que nous avions à traverser et à suivre. Un fleuve retentissait dans ses profondeurs encore voilées par le brouillard de ses eaux et par les têtes de noyers, de caroubiers, de platanes et de peupliers de Perse, qui croissaient sur les dernières pentes du ravin. De belles fontaines sortaient à droite de la route des grottes de rochers tapissés de mille plantes grim-

pantes inconnues, ou du sein des pelouses gazonnées et semées de fleurs d'automne. Bientôt nous aperçûmes une maison, entre les arbres, au bord du fleuve; et nous traversâmes à gué ce fleuve ou ce torrent. Là, nous nous arrêtâmes pour faire reposer nos chevaux et pour jouir un moment nous-mêmes d'un des sites les plus extraordinaires que nous ayons rencontrés dans notre course.

La gorge au fond de laquelle nous étions descendus, était remplie tout entière par les eaux du fleuve, qui bouillonnaient autour de quelques masses de rochers écroulés dans son lit. Çà et là quelques îles de terre végétale donnaient pied à des peupliers gigantesques qui s'élevaient à une prodigieuse hauteur, et jetaient leur ombre pyramidale contre les flancs de la montagne où nous étions assis. Les eaux du fleuve s'encaissaient à gauche entre deux parois de granit qu'elles semblaient avoir fendues pour s'y engouffrer; ces parois s'élevaient à quatre ou cinq cents pieds et, se rapprochant à leur extrémité supérieure, semblaient une arcade immense que le temps aurait fait écrouler sur elle-même. Là, des cimes de pins d'Italie étaient jetées comme des bouquets de giroflée sur les ruines des vieux murs et se détachaient en vert sombre sur le bleu vif et cru du ciel. A droite la gorge serpentait pendant environ un quart de mille entre des rives moins étroites et moins escarpées; les eaux du fleuve s'étendaient en liberté, embrassant une multitude de petites îles ou de promontoires

; toutes ces îles, toutes ces langues de
t couvertes de la plus riche et de la plus
égétation. C'était la première fois que
le peuplier, depuis les bords du Rhône
ne. Il jetait son voile pâle et mobile sur
vallée du fleuve; mais comme il n'est
ıé ni planté par la main de l'homme,
r groupes et y étend ses rameaux en
bien plus de majesté, de diversité de
: grâce que dans nos contrées. Entre les
ces arbres et quelques autres groupes
le grands roseaux qui couvraient aussi
us apercevions les arches brisées d'un
bâti par les anciens émirs du Liban et
ıis des siècles. Au delà des arches de ce
ıes, la gorge s'ouvrait en entier sur une
:ène intérieure de vallées, de plaines et
ıemées de villages habités par les Druzes,
: enveloppé, comme un amphithéâtre,
îne circulaire de hautes montagnes : ces
ıient presque toutes vertes, et toutes
orêts de pins. Les villages, suspendus
lessus des autres, semblaient se toucher
is quand nous en eûmes traversé quel-
nous reconnûmes que la distance était
e de l'un à l'autre, par la difficulté des
par la nécessité de descendre et de re-
ravins profonds qui les séparent. Il y a
illages d'où l'on peut facilement enten-
d'un homme qui parle dans un autre

village, et il faut cependant une heure pour aller de l'un à l'autre. Ce qui ajoutait à l'effet de ce beau paysage, c'étaient deux vastes monastères plantés, comme des forteresses, au sommet de deux collines derrière le fleuve et qui ressemblaient eux-mêmes à deux blocs de granit noirci par le temps : l'un est habité par des Maronites qui se consacrent à l'instruction des jeunes Arabes destinés au sacerdoce; l'autre était désert, il avait appartenu jadis à la congrégation des Lazaristes du Liban ; il servait maintenant d'asile et de refuge à deux jeunes jésuites envoyés là par leur ordre, sur la demande de l'évêque maronite, pour donner des règlements et des modèles aux maîtres arabes ; ils vivent là dans une complète solitude, dans la pauvreté et dans une sainteté exemplaire. (Je les ai connus plus tard.) L'un apprend l'arabe et cherche inutilement à convertir quelques Druzes des villages voisins : c'est un homme de beaucoup d'esprit et de lumières ; l'autre s'occupe de médecine, et parcourt le pays en distribuant des médicaments gratuits; tous deux sont aimés et respectés par les Druzes et même par les Métualis. Mais ils ne peuvent espérer aucun fruit de leur séjour en Syrie, le clergé maronite est très-attaché à l'Église romaine ; cependant ce clergé a ses traditions, son indépendance, sa discipline à lui, qu'il ne laisserait pas envahir par l'esprit des jésuites ; il est la véritable autorité spirituelle, le gouverneur des esprits dans tout le Liban ; il aurait bien vite des rivaux dans des cor-

ations européennes agissantes et remuantes, et le rivalité l'inquiéterait avec raison.

Après nous être reposés une demi-heure dans ce : enchanté, nous remontâmes à cheval, et nous mmençâmes à gravir la côte escarpée qui se dres-t devant nous. Le sentier devenait de plus en plus le en s'élevant sur la dernière chaîne du Liban i nous séparait des côtes de Syrie. Mais à mesure e nous nous élevions, l'aspect du bassin immense e nous laissions à notre droite devenait plus im-sant et plus vaste.

Le fleuve que nous avions quitté à la halte ser-itait au milieu de cette plaine légèrement ondu-de collines, et quelquefois s'étendait en flaques au bleue et brillante comme les lacs de Suisse. s collines noires, couronnées à leur sommet de uquets de pins, interrompaient à chaque instant n cours, et le divisaient à nos yeux en mille tron-ns lumineux. De degré en degré, des collines rtant de la plaine, s'élevaient, s'accumulaient, ppuyaient les unes contre les autres, toutes cou-ttes de bruyères en fleurs, et portant çà et là, le grands intervalles, des arbres à large tête, qui taient des taches sombres sur leurs flancs. De ands bois de cèdres et de sapins descendaient us haut des cimes élevées, et venaient mourir r bouquets et par clairières autour de nombreux llages druzes dont nous voyions surgir les ter-sses, les balcons, les fenêtres en ogive, du sein e la verdure des sapins. Les habitants, couverts

de leur beau manteau écarlate, et le front ceint de leur turban à larges plis rouges, montaient sur leurs terrasses pour nous voir passer, et ajoutaient eux-mêmes, par l'éclat de leur costume et par la majesté de leurs attitudes, à l'effet grandiose, étrange, pittoresque, du paysage. Partout de belles fontaines turques coulaient à l'entrée ou à la sortie de ces villages. Les femmes et les filles qui venaient chercher de l'eau dans leurs cruches longues et étroites, étaient groupées autour des bassins, et écartaient un coin de leur voile pour nous entrevoir. La population nous a paru superbe. Hommes, femmes, enfants, tout a la couleur de la force et de la santé. Les femmes sont très-belles. Les traits du visage portaient en général l'empreinte de la fierté et de la noblesse sans expression de férocité.

Nous fûmes salués partout avec politesse et grâce. On nous offrit l'hospitalité dans tous ces hameaux. Nous ne l'acceptâmes nulle part, et nous continuâmes à gravir, pendant environ trois heures, des pentes escarpées sous des bois de sapins. Nous touchâmes enfin à la dernière crête blanche et nue des montagnes, et l'immense horizon de la côte de Syrie se déroula d'un seul regard devant nous. C'était un aspect tout différent de celui que nous avions sous les yeux depuis quelques jours : c'était l'horizon de Naples vu du sommet du Vésuve, ou des hauteurs de Castellamare. L'immense mer était à nos pieds, sans limites, ou seulement avec quelques nuages amoncelés à l'extrémité de ses vagues. Sous ses

ges on aurait pu croire que l'on apercevait une
e, la terre de Chypre qui est à trente lieues en
, le mont Carmel à gauche, et à perte de vue,
la droite, la chaîne interminable des côtes de
ruth, de Tripoli de Syrie, de Latakié, d'Alexan-
te; enfin, confusément et sous les brumes do-
du soir, quelques aiguilles resplendissantes
montagnes du Taurus; mais ce pouvait être
illusion, car la distance est énorme. Immédia-
ent sous nos pieds la descente commençait; et,
s avoir glissé sur les rochers et les bruyères
es de la cime où nous étions placés, elle s'a-
cissait un peu et se déroulait de sommets en
mets, d'abord par des têtes grises de collines
illeuses, ensuite sur les têtes vert-sombre des
, des cèdres, des caroubiers, des chênes verts;
s sur des pentes plus douces, sur la verdure
s pâle et plus jaune des platanes et des syco-
res; enfin, venaient des collines grises, toutes
utées de la feuille des bois d'oliviers. Tout
it s'éteindre et mourir dans l'étroite plaine qui
are le Liban de la mer. Là, sur les caps, on
ait de vieilles tours moresques qui gardent le
ge; au fond des golfes, des villes ou de gros villa-
avec leurs murs brillant au soleil, et leurs anses
usées entre les sables, et leurs barques échouées
les bords, ou leurs voiles sortant des ports et
ntrant. Saïde et Bayruth surtout, entourées de
rs riches plaines d'oliviers, de citronniers, de
riers, avec leurs minarets, leurs dômes de mos-

quées, leurs châteaux et leurs murs crénelés, sortaient de cet océan de couleurs et de lignes, et arrêtaient les regards sur deux points avancés dans les flots. Au delà de la plaine de Bayruth, le grand Liban, interrompu par le cours du fleuve, recommençait à s'élever, d'abord jaune et doré comme les colonnes de Pœstum; ensuite gris, sombre, terne; puis vert et noir dans la région des forêts: enfin, dressant ses aiguilles de neige, qui semblaient se fondre dans la transparence du ciel, et où les blancs rayons du jour dormaient dans une éternelle sérénité, sur des couches d'éternelle blancheur. Naples ni Sorrente, Rome ni Albano n'ont un pareil horizon.

Après avoir descendu environ deux heures, nous trouvâmes un kan isolé sous de magnifiques platanes, au bord d'une fontaine. Il faut décrire une fois pour toutes ce qu'on appelle un kan dans la Syrie et en général dans toutes les contrées de l'Orient : c'est une cabane dont les murs sont de pierres mal jointes, sans ciment, et laissant passer le vent ou la pluie : ces pierres sont généralement noircies par la fumée du foyer, qui filtre continuellement à travers leurs interstices. Les murs ont à peu près sept à huit pieds de haut; ils sont recouverts de quelques pièces de bois brut avec l'écorce et les principaux rameaux de l'arbre; le tout est ombragé de fagots desséchés qui servent de toit; l'intérieur n'est pas pavé, et, selon la saison, c'est un lit de poussière ou de boue. Un ou

ux poteaux servent d'appui au toit de feuilles, et
i y suspend le manteau ou les armes du voyageur.
ans un coin est un petit foyer exhaussé sur quel-
ues pierres brutes; sur ce foyer brûle sans cesse
n feu de charbon, et une ou deux cafetières de
uivre, toujours pleines du café épais et farineux,
afraichissement habituel et besoin unique des
Turcs et des Arabes. Il y a ordinairement deux
hambres semblables à celles que je viens de dé-
rire. Un ou deux Arabes sont autorisés, au prix
'une redevance qu'ils payent au pacha, à faire les
onneurs de cette hospitalité et à vendre le café et
s galettes de farine d'orge aux caravanes. Quand
: voyageur arrive à la porte de ces kans, il descend
le chameau ou de cheval, il fait détacher les nattes
le paille et les tapis de Damas qui doivent lui ser-
vir de couche; on les étend dans un coin de la
maison enfumée; il s'y assied, demande le café,
fait allumer sa pipe ou son narguilé, et il attend
que ses esclaves aient rassemblé un peu de bois sec
pour lui préparer son repas. Ce repas consiste or-
dinairement en deux ou trois galettes à peine cuites
sur un caillou chauffé, et en quelques morceaux
le mouton haché que l'on fait cuire dans une mar-
mite de cuivre avec du riz. Le plus souvent on ne
trouve ni riz ni mouton à acheter dans le kan, et
on se contente des galettes et de l'eau excellente
fraiche qui ne manque jamais dans le voisinage
s kans. Les domestiques, les esclaves, les mou-
es (conducteurs des chameaux) et les chevaux

restent en plein air autour du kan. Il y a ordinairement dans le voisinage quelque arbre renommé et séculaire qui sert de loin de point de reconnaissance à la caravane; c'est le plus souvent un immense figuier-sycomore, arbre que je n'ai jamais vu en Europe; il est de la taille des plus gros chênes; il atteint des années plus longues encore; son tronc a quelquefois jusqu'à trente ou quarante pieds de tour, souvent beaucoup plus; ses rameaux, qui commencent à s'ouvrir à quinze ou vingt pieds de terre, s'étendent horizontalement, d'abord à une immense portée, puis les rameaux supérieurs se groupent en cônes moins élargis, et présentent de loin la forme de nos hêtres. L'ombre de ces arbres, que la Providence semble avoir jetés çà et là comme un nuage hospitalier sur le sol brûlant du désert, s'étend à une grande distance du tronc, et il n'est pas rare de voir une soixantaine de chameaux, de chevaux et autant d'Arabes campés pendant la chaleur du jour sous l'abri d'un seul de ces arbres. Mais ici, comme en tout, on retrouve avec douleur cette incurie des Orientaux et de leur gouvernement. Ces platanes, qui devraient être conservés avec soin, comme des hôtelleries naturelles, pour les nécessités des caravanes, sont abandonnés à la stupide imprévoyance de ceux qu'ils abritent; les Arabes allument leur feu au pied du sycomore, et la plupart de ces beaux arbres ont le tronc tout noirci et tout creusé par la flamme de ces foyers. Notre petite caravane s'établit sous un de ces majes-

aux sycomores, et nous passâmes la nuit envelop-s dans nos manteaux et couchés sur une natte de ille dans un coin du kan.

— *4 octobre* 1832. — Nous sommes repartis ce atin du kan, et, après quelques heures de mar-e sur des escarpements rapides du Liban, nous mmes arrivés aux beaux villages qui sont à mi-te. Là, toute l'aspérité des montagnes disparaît, on marche pendant deux heures au milieu des teaux les plus riants et les mieux cultivés que l'on isse se figurer. Cela ressemble à la Toscane. Les urs d'appui soutiennent partout des terrasses terre où les vignes et les arbres s'entrelacent, mbrageant, sans les empêcher de fleurir, des ré-oltes de tout genre. Des villages, où tout annonce ordre, la paix, le travail, la richesse, sont épars ur ces collines ; les maisons, ou plutôt les châteaux les scheiks, les dominent comme nos châteaux gothiques dominaient jadis nos bourgades. D'im-menses couvents de moines maronites occupent les sommets des mamelons comme des forteresses. On voit entrer et sortir les moines qui conduisent la charrue dans les champs, ou qui vont ramasser la feuille des mûriers. Les Arabes, sans distinction de sexe, travaillent paisiblement dans les enclos, et nous regardent passer en souriant de nos costumes européens. Le scheik et ses principaux serviteurs sont ordinairement assis sur un tapis à la porte de son château ou sous un grand sycomore au milieu

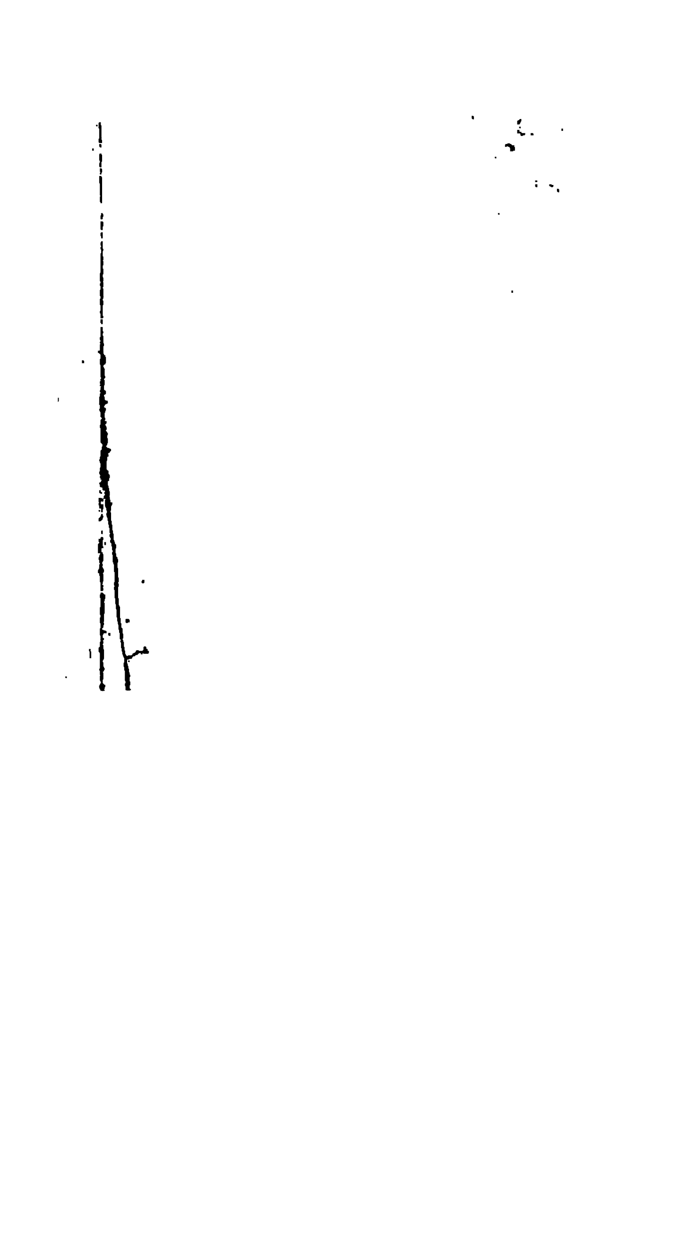
du chemin; il fume, et nous fait un salut en portant la main sur son cœur, et en nous disant : *Sala el kaer !* Que le jour soit béni pour vous, voyageurs!

Nous touchons enfin à la plaine, que nous traversons sous une voûte de verdure formée par les longs roseaux, les palmiers, les figuiers, les vignes et les mûriers. De temps en temps, une maison isolée de cultivateur arabe ou grec-syrien sort de cette forêt de feuillages; les enfants jouent avec les moutons de Syrie à large queue sur le devant de la porte; de belles jeunes filles, le visage découvert, portent les cruches d'eau sur leurs têtes, et le père et la mère travaillent, au pied des mûriers, à ces belles étoffes de soie de mille couleurs, dont ils attachent les fils d'un arbre à l'autre et qu'ils tissent en marchant à leur ombre. L'Écosse, la Saxe, la Savoie, la Suisse, ne présentent pas au voyageur plus de scènes de vie, de bonheur et de paix, que le pied de ces montagnes du Liban où l'on ne s'attend à trouver que des barbares.

— 5 *octobre* 1832. — J'ai retrouvé ma femme et mon enfant en bonne santé et occupées à embellir et à orner notre séjour d'hiver. J'ai passé quelques jours avec elles avant de partir pour la Palestine et l'Égypte. Ibrahim-Pacha a remporté une victoire décisive à Homs; il s'avance vers la Caramanie, et passera le Taurus en refoulant les Turcs. Il n'y a plus d'inquiétude sur la tranquillité et la sûreté de ce pays-ci. Je voyagerai l'esprit en

ur ce que j'ai de plus cher dans la vie. Nos
ux amis de Bayruth, MM. Bianco, Jorelle,
Laurella, Abost, pourvoiront, en mon
e, à toutes les éventualités qui pourraient
ir. Je vais organiser définitivement ma cara-
t partir aussitôt que la première pluie aura
: la chaleur de trente degrés qui règne encore
côte de Syrie.

FIN DU TOME PREMIER.



LAMARTINE. Œuvres poétiques. 4 vol. in-18

— Méditations poétiques et nouvel
tations poétiques. 1 vol. in-18

— Harmonies poétiques et religieus
in-18.

— Jocelyn. 2 vol. in-18.

— Œuvres diverses. 2 vol. in-18.

— Chute d'un ange. 2 vol. in-18.

— Voyage en Orient. 4 vol. in-18.

VOYAGE

N ORIENT.

PAR

.LPHONSE DE LAMARTINE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME SECOND.



Bruxelles.

CIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE. ETC.

HAUMAN ET COMPie.

1838

SOUVENIRS, IMPRESSIONS.

PENSÉES ET PAYSAGES,

PENDANT UN

VOYAGE EN ORIENT.

TOME SECOND.

SOUVENIRS, IMPRESSIONS,

PENSÉES ET PAYSAGES,

PENDANT UN

OYAGE EN ORIENT.

PAR

ALPHONSE DE LAMARTINE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME SECOND.

Bruxelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.

HAUMAN ET COMPie.

1838


BODLEIAN
LIBRARY

VOYAGE

EN ORIENT.

(1832 — 1833.)

VOYAGE DE BAYRUTH,

A TRAVERS LA SYRIE ET LA PALESTINE,

A JÉRUSALEM.

— 8 *octobre* 1832, *à trois heures après midi.* — nté à cheval avec dix-huit chevaux de suite ou bagages formant la caravane. — Couché au kan, rois heures de Bayruth ; même route que celle jà décrite pour aller chez lady Stanhope. — Le demain parti à trois heures du matin ; traversé inq le fleuve Tamour, l'ancien Tamyris ; lauriers-es en fleurs sur les bords. — Suivi la grève où lame venait laver de son écume les pieds de nos

chevaux, jusqu'à Saïde, l'antique Sido
ombre encore de ville détruite, dont elle
jusqu'au nom; — point de traces de sa g
passée. Une jetée circulaire, formée de
énormes, enceint une darse comblée de s
quelques pêcheurs avec leurs enfants, les
dans l'eau, poussent à la mer une barque s
ture et sans voiles, seule image maritime
seconde reine des mers. A Saïde, nous des
au kan français, immense palais de notre
commerce en Syrie, où nos consuls réun
tous les nationaux sous le pavillon de la Fr
n'y a plus de commerce, plus de França
reste à Saïde, dans l'immense kan désert
ancien et respectable agent de la France, M
din, qui y vit depuis cinquante ans au m
sa famille tout orientale, et qui nous reçoit
on reçoit un voyageur compatriote, dans
où l'hospitalité antique s'est conservée tout
— Dîné et dormi quelques heures dans c
cellente famille; — douceur de l'hospitali
ainsi, inattendue et prodiguée; — l'eau po
offerte par les fils de la maison; la mèr
femmes des deux fils, debout, s'occupant
vice de la table. — A quatre heures, mont
val, escorté des fils et des amis de la famill
din. — Courses de dgérid, exécutées par l'a
monté sur un superbe cheval arabe. —
heures de Saïde, adieux et remercîments.
ché deux heures encore et couché sous no

; fontaine charmante au bord de la mer, nom-
el Kantara. — Arbre gigantesque ombrageant
; la caravane. — Jardin délicieux descendant
u'aux flots de la mer. Une immense caravane
hameaux est répandue autour de nous dans le
ne champ. — Nuit sous la tente; hennissement
chevaux, cris des chameaux, fumée des feux
soir, lueur transparente de la lampe à travers
ile rayée du pavillon. — Pensées de la vie tran-
le, du foyer, de la famille, des amis éloignés,
descendent sur votre front, pendant que vous
posez lourd et brûlant sur la selle qui vous sert
reiller. — Le matin, pendant que les moukres
les esclaves brident les chevaux, deux ou trois
bes arrachent les piquets de la tente; ils ébran-
t le piquet qui sert de colonne; il tombe, et les
les larges et tendues qui couvraient toute une
ille de voyageurs, glissent et tombent elles-
mes à terre en un petit monceau d'étoffe qu'un
melier met sous son bras et suspend à la selle
son mulet; il ne reste sur la place vide où vous
ez tout à l'heure établi comme dans une demeure
rmanente, qu'un petit feu abandonné qui fume
core et s'éteint bientôt dans le soleil : véritable,
ppante et vivante image de la vie, employée sou-
nt dans la Bible, et qui me frappa fortement
ites les fois qu'elle s'est offerte à mes yeux.

De Kantara, parti avant le jour. — Gravi quel-
les collines arides et rocailleuses s'avançant en
romontoires dans la mer. Puis, du sommet de la

dernière et de la plus élevée de ces collines, voilà Tyr qui m'apparaît au bout de sa vaste et stérile colline. — Entre la mer et les dernières hauteurs du Liban qui vont ici en dégradant rapidement, s'étend une plaine d'environ huit lieues de long, sur une ou deux de large : la plaine est nue, jaune, couverte d'arbustes épineux, broutés en passant par le chameau des caravanes. Elle lance dans la mer une presqu'île avancée, séparée du continent par une chaussée recouverte d'un sable doré, apporté par les vents d'Égypte. Tyr, aujourd'hui appelée Sour par les Arabes, est portée par l'extrémité la plus aiguë de ce promontoire, et semble sortir des flots mêmes ; — de loin vous diriez encore une ville belle, neuve, blanche et vivante, se regardant dans la mer ; — mais ce n'est qu'une belle ombre qui s'évanouit en approchant. — Quelques centaines de maisons croulantes et presque désertes, où les Arabes rassemblent le soir les grands troupeaux de moutons et de chèvres noires, aux longues oreilles pendantes, qui défilent devant nous dans la plaine, voilà la Tyr d'aujourd'hui! Elle n'a plus de port sur les mers, plus de chemins sur la terre ; les prophéties se sont dès longtemps accomplies sur elle.

Nous marchions en silence, occupés à contempler ce deuil et cette poussière d'empire que nous foulions. — Nous suivions un sentier au milieu de la campagne de Tyr, entre la ville et les collines grises et nues que le Liban jette au bord de la

ous arrivions à la hauteur même de la
ous touchions un monceau de sable qui
ıjourd'hui lui fournir son seul rempart
ınt qu'il l'ensevelisse. Je pensais aux pro·
t je recherchais dans ma mémoire quel-
des éloquentes menaces que le souffle
t inspirées à Ézéchiel. Je ne les retrouvai
oles, mais je les retrouvai dans la déplo-
lité que j'avais sous les yeux. Quelques
oi, jetés au hasard en partant de la France
er l'Orient, remontaient seuls dans ma
-

as entendu sous les cèdres antiques
des nations monter et retentir,
ı noir Liban les aigles prophétiques
re au doigt de Dieu sur les palais de Tyr.

devant moi le noir Liban; mais l'imagi-
a trompé, me disais-je à moi-même : je
les aigles, ni les vautours qui devaient,
mplir les prophéties, descendre sans cesse
ıgnes, pour dévorer toujours ce cadavre
prouvée de Dieu, et ennemie de son peu-
oment où je faisais cette réflexion, quel-
de grand, de bizarre, d'immobile, parut
uche, au sommet d'un rocher à pic qui
n cet endroit dans la plaine jusque sur la
aravanes. Cela ressemblait à cinq statues
noires, posées sur le rocher comme sur

un piédestal ; mais à quelques mouvements presque insensibles de ces figures colossales, nous crûmes, en approchant, que c'étaient cinq Arabes bédouins, vêtus de leurs sacs de poil de chèvre noir, qui nous regardaient passer du haut de ce monticule. Enfin, quand nous ne fûmes qu'à une cinquantaine de pas du mamelon, nous vîmes une de ces cinq figures ouvrir de larges ailes et les battre contre ses flancs avec un bruit semblable à celui d'une voile qu'on déploie au vent. Nous reconnûmes cinq aigles de la plus grande race que j'aie jamais vue sur les Alpes, ou enchaînée dans les ménageries de nos villes. Ils ne s'envolèrent point, ils ne s'émurent point à notre approche : posés, comme des rois de ce désert, sur les bords du rocher, ils regardaient Tyr comme une cure qui leur appartenait, et où ils allaient retourner. Ils semblaient la posséder de droit divin ; instrument d'un ordre qu'ils exécutaient, d'une vengeance prophétique qu'ils avaient mission d'accomplir envers les hommes et malgré les hommes. Je ne pouvais me lasser de contempler cette prophétie en action, ce merveilleux accomplissement des menaces divines, dont le hasard nous rendait témoins. Jamais rien de plus surnaturel n'avait si vivement frappé mes yeux et mon esprit, et il me fallait un effort de ma raison pour ne pas voir, derrière les cinq aigles gigantesques, la grande et terrible figure du poëte des vengeances, d'Ézéchiel, s'élevant au-dessus d'eux, et leur montrant de l'œil et du doigt la ville

que Dieu leur donnait à dévorer, pendant que le vent de la colère divine agitait les flots de sa barbe blanche, et que le feu du courroux céleste brillait dans ses yeux de prophète. Nous nous arrêtâmes à quarante pas : les aigles ne firent que tourner dédaigneusement la tête pour nous regarder aussi; enfin, deux d'entre nous se détachèrent de la caravane et coururent au galop, leurs fusils à la main, jusqu'au pied même du rocher; ils ne fuirent pas encore. — Quelques coups de fusil à balle les firent s'envoler lourdement, mais ils revinrent d'eux-mêmes au feu, et planèrent longtemps sur nos têtes, sans être atteints par nos balles, comme s'ils nous avaient dit : « Vous ne nous pouvez rien, nous » sommes les aigles de Dieu. » —

Je reconnus alors que l'imagination poétique m'avait révélé les aigles de Tyr moins vrais, moins beaux et moins surnaturels encore qu'ils n'étaient, et qu'il y a dans le *mens divinior* des poëtes, même les plus obscurs, quelque chose de cet instinct divinateur et prophétique qui dit la vérité sans la savoir.

Nous arrivâmes à midi, après une marche de sept heures, au milieu de la plaine de Tyr, à un endroit nommé les Puits de Salomon; tous les voyageurs les ont décrits; ce sont trois réservoirs d'eau limpide et courante qui sort, comme par enchantement, d'une terre basse, sèche et aride, à deux milles de Tyr; chacun de ces réservoirs, élevé artificiellement d'une vingtaine de pieds au-

dessus du niveau de la plaine, est rempli jusqu'au bord et déborde sans cesse ; le cours des eaux fait aller des roues de moulins ; — les eaux vont à Tyr par des aqueducs moitié antiques, moitié modernes, d'un très-bel effet à l'horizon. — On dit que Salomon fit construire ces trois puits pour récompenser Tyr et son roi Hiram des services qu'il avait reçus de sa marine et de ses artistes dans la construction du temple.

Hiram avait amené les marbres et les cèdres du Liban. Ces puits immenses ont chacun au moins soixante à quatre-vingts pieds de tour ; on n'en connaît pas la profondeur, et l'un d'eux n'a pas de fond ; nul n'a jamais pu savoir par quel conduit mystérieux l'eau des montagnes peut y arriver. Il y a tout lieu de croire en les examinant que ce sont de vastes puits artésiens inventés avant leur réinvention par les modernes.

Parti à cinq heures des Puits de Salomon ; — marché deux heures dans la plaine de Tyr ; — arrivé à la nuit au pied d'une haute montagne à pic sur la mer et qui forme le cap Blanc ou Raz-el-Abiad ; la lune se levait au-dessus du sommet noir du Liban, à notre gauche, et pas assez haut encore pour éclairer ses flancs ; elle tombait, en nous laissant dans l'ombre, sur d'immenses quartiers de rochers blancs où sa lumière éclatait comme une flamme sur du marbre ; — ces roches, jetées jusqu'au milieu des vagues, brisaient leur écume étincelante qui jaillissait presque jusqu'à nous ; le

et périodique de la lame contre le cap
seul, et ébranlait à chaque coup la cor-
e où nous marchions suspendus sur le
au loin, la mer brillait comme une
appe d'argent, et çà et là quelque cap
'ançait dans son sein, ou quelque antre
nétrait dans les flancs déchirés de la
la plaine de Tyr s'étendait derrière
a distinguait encore confusément aux
sable jaune et doré qui dessinaient ses
itre la mer et la terre; l'ombre de Tyr
à l'extrémité d'un promontoire, et le
ns doute, avait seul allumé une clarté
ines, qu'on eût prise de loin pour un
is c'était le phare de sa solitude et de
on, qui ne guidait aucun navire, qui
que nos yeux et n'appelait qu'un regard
r des ruines. Cette route sur le préci-
tous les accidents variés, sublimes, so-
la nuit, de la lune, de la mer et des
ra environ une heure, — une des heures
tement notées dans ma mémoire, que
permis de contempler sur sa terre! su-
e pour entrer le lendemain dans le sol

blanchis d'écume, aussi semés de vastes brisures de la roche vive et blanche, s'ouvraient sous nos pieds et sous nos regards; la mer y brisait avec le même retentissement qui nous accompagna tout le long de la côte orageuse de Syrie, comme l'appellent les anciennes poésies hébraïques; la lune, plus avancée dans le ciel, éclairait davantage cette scène à la fois tumultueuse et solitaire, et la vaste plaine de Ptolémaïs s'ouvrait devant nous : il était neuf heures du soir, au mois d'octobre; nos chevaux, épuisés par une route de treize heures, posaient lentement leurs pieds ferrés sur les roches pointues et luisantes qui forment les seules routes en Syrie, gradins irréguliers de pierre, sur lesquels on n'oserait risquer aucune monture en Europe; nous-mêmes, accablés de lassitude et frappés surtout de la grandeur du spectacle et des souvenirs pressés de la journée, nous marchions silencieusement à pied, tenant nos chevaux par la bride, et jetant tantôt un regard sur cette mer que nous aurions à traverser pour revoir nos propres fleuves et nos propres montagnes, et tantôt sur la cime noire, longue et sans ondulation du mont Carmel, qui commençait à se dessiner aux dernières limites de l'horizon. Nous arrivâmes à une espèce de kan, c'est-à-dire à une masure à demi détruite, où un pauvre Arabe cultive quelques figuiers et quelques courges, entre les fentes des rochers, auprès d'une fontaine; la masure était occupée par des chameliers de Naplouse, apportant du blé en Syrie pour

rmée d'Ibrahim; la fontaine était tarie par les aleurs de l'automne; nous plantâmes néanmoins s tentes sur un sol couvert de pierres rondes et oulantes; nous attachâmes nos chevaux au piquet, t nous bûmes, avec économie, quelques gouttes l'eau fraîche qui restait dans nos jarres des Puits le Salomon. — Depuis la plaine de Tyr et l'abaissement des montagnes, l'eau commence à manquer; les fontaines sont à cinq ou six heures de distance les unes des autres, et souvent, quand vous arrivez, vous ne trouvez plus, dans le lit de la source, qu'une vase desséchée et brûlante qui garde l'empreinte des pieds des chameaux et des chèvres qui s'y sont les derniers abreuvés.

Le 11, nous levâmes les tentes à la lueur de mille étoiles qui se réfléchissaient dans les flots étendus à nos pieds, nous descendîmes environ une heure les dernières collines qui forment le cap Blanc ou Raz-el-Abiad, et nous entrâmes dans la plaine d'Acre, l'ancienne Ptolémaïs.

Le siége d'Acre, par Ibrahim-Pacha, avait récemment réduit la ville à un monceau de ruines sous lesquelles dix à douze mille morts étaient ensevelis avec des milliers de chameaux. Ibrahim, vainqueur, t pressé de remettre son importante conquête à l'abri d'une réaction de la fortune, était occupé à relever les murs et les maisons d'Acre; tous les jours on déterrait de ces décombres des centaines de morts à demi consumés; les exhalaisons putrides, les cadavres amoncelés avaient corrompu l'air

de toute la plaine ; nous passâmes le plus loin possible des murs, et nous allâmes faire halte, à midi, au village arabe des Eaux d'Acre, sous un verger de grenadiers, de figuiers et de mûriers, et près les moulins du Pacha ; à cinq heures, nous en repartîmes pour aller camper sous un bois d'oliviers, au pic des premières collines de la Galilée.

Le 12, nous nous remîmes en marche avec la première lueur du jour ; nous franchîmes d'abord une colline plantée d'oliviers et de quelques chênes verts, répandus par groupes ou croissant en broussailles sous la dent rongeuse des chèvres et des chameaux. Quand nous fûmes au revers de cette colline, la Terre Sainte, la terre de Chanaan, se montra tout entière devant nous ; l'impression fut grande, agréable et profonde ; ce n'était pas là cette terre nue, rocailleuse, stérile, cette ruche de montagnes basses et décharnées qu'on nous représente pour la terre promise, sur la foi de quelques écrivains prévenus ou de quelques voyageurs pressés d'arriver et d'écrire, qui n'ont vu, des domaines immenses et variés des douze tribus, que le sentier de roche qui mène, entre deux soleils, de Jaffa à Jérusalem ; — trompé par eux, je n'attendais que ce qu'ils décrivent, c'est-à-dire un pays sans étendue, sans horizon, sans vallées, sans plaines, sans arbres et sans eau : terre potelée de quelques monticules gris ou blancs, où l'Arabe voleur se cache dans l'ombre de quelques ravines pour dépouiller le passant ; — telle est, peut-être, la route de Jérusalem

à Jaffa ; — mais voici la Judée, telle que nous l'avons vue, le premier jour, du haut des collines qui bordent la plaine de Ptolémaïs ; telle que nous l'avons retrouvée de l'autre côté des collines de Zabulon, de celles de Nazareth, et du pied du mont la Rosée-de-l'Hermon ou du mont Carmel ; telle que nous l'avons parcourue dans toute sa largeur et dans toute sa variété, depuis les hauteurs qui dominent Tyr et Sidon jusqu'au lac de Tibériade, et depuis le mont Thabor jusqu'aux montagnes de Samarie et de Naplouse, et de là jusqu'aux murailles de Sion. — Voici d'abord devant nous la plaine de Zabulon ; nous sommes placés entre deux légères ondulations de terre, à peine dignes du nom de collines ; le lit qu'elles laissent entre elles en se creusant devant nous, forme le sentier où nous marchons ; ce sentier est tracé par le pas des chameaux, qui en a broyé la poussière depuis quatre mille ans, ou par les trous larges et profonds que le poids de leurs pieds, toujours posés au même endroit, a creusés dans une roche blanche et friable, toujours la même depuis le cap de Tyr jusqu'aux premiers sables du désert libyque. A droite et à gauche, les flancs arrondis des deux collines sont ombragés çà et là, de vingt pas en vingt pas, par des touffes d'arbustes variés qui ne perdent jamais leurs feuilles ; à une distance un peu plus grande, s'élèvent des arbres au tronc noueux, aux rameaux nerveux et entrelacés, au feuillage immobile et sombre ; la plupart sont des chênes verts d'une espèce

particulière, dont la tige est plus légère et plus élancée que celle des chênes d'Europe, et dont la feuille, veloutée et arrondie, n'a pas la dentelure de la feuille du chêne commun : le caroubier, le térébinthe, et plus rarement le platane et le sycomore, complètent le vêtement de ces collines; je ne connais pas les autres arbres par leur nom : quelques-uns ont le feuillage des sapins et des cèdres; d'autres, et ce sont les plus beaux, ressemblent à d'immenses saules par la couleur de leur écorce, la grâce de leur feuillage et la nuance tendre et jaunâtre de ce feuillage; mais ils le surpassent au delà de toute proportion en étendue, en grosseur, en élévation. — Les caravanes les plus nombreuses peuvent se rencontrer autour de son tronc colossal et camper ensemble, avec leurs bagages et leurs chameaux, sous leur ombre; dans les espaces larges et fréquents que ces arbres divers laissent à nu sur les pentes des collines, des bancs de roches blanchâtres, et plus souvent d'un gris bleu, percent la terre et se montrent au soleil, comme les muscles vigoureux d'une forte charpente humaine, qui s'articulent plus en saillie dans la vieillesse, et semblent prêts à percer la peau qui les enveloppe; — mais entre ces bancs ou ces blocs de rochers, une terre noire, légère et profonde, végète sans cesse et produirait incessamment le blé, l'orge, le maïs, pour peu qu'on la remuât, ou des forêts de broussailles épineuses, de grenadiers sauvages, de roses de Jéricho et de chardons énor-

la tige s'élève à la hauteur de la tête du
Une fois une de ces collines ainsi décrite,
'oyez toutes, à leur forme près, et l'ima-
ɔeut se représenter leur effet, à mesure
ı voit citées dans le paysage de la Terre
us marchions donc entre deux de ces col-
ous commencions à redescendre légère-
aissant la mer et la plaine de Ptolémaïs
ous, quand nous aperçûmes la première
la terre de Chanaan : c'était la plaine de
e jardin de la tribu de ce nom.
ɜ et à gauche devant nous, les deux col-
ɪous venions de traverser s'écartaient gra-
ɪt, et par une courbe pareille, sembla-
x vagues mourantes, qui se fondent dou-
; s'écartent harmonieusement devant la
a navire; l'espace qu'elles laissent entre
qui s'élargissait ainsi par degrés, était
ɑe anse peu profonde que la plaine jetait
nontagnes ; cette anse ou ce golfe de terre
·tile formait bientôt une plus large vallée ;
s deux collines qui l'enveloppaient encore
à mourir tout à fait, cette vallée se fon-
ɔerdait dans une plaine légèrement ovale,
eux extrémités aiguës s'enfonçaient sous
le deux autres rangs de collines. Cette
ıt avoir à vue d'œil une lieue et demie de
ur une longueur de trois à quatre lieues.
tion où nous étions placés, au débouché
ɜs d'Acre, notre regard y descendait na-

turellement, en suivait involontairement les sinu-
sités flexibles, et pénétrait avec elle jusque dans
les anses les plus étroites qu'elle formait en se glis-
sant entre les racines des montagnes qui la termi-
nent. A gauehe, les hautes cimes dorées et ciselées
du Liban jetaient hardiment leurs pyramides dans
le bleu sombre d'un ciel du matin; à droite, la col-
line qui nous portait s'élevait insensiblement en
s'éloignant de nous, et, allant comme se nouer
avec d'autres collines, formait divers groupes d'élé-
vations, les unes arides, les autres vêtues d'oliviers
et de figuiers, et portant à leur sommet un village
turc, dont le minaret blanc contrastait avec la som-
bre colonnade de cyprès qui enveloppe presque
partout la mosquée. Mais en face, l'horizon qui
terminait la plaine de Zabulon, et qui s'étendait
devant nous dans un espace de trois ou quatre
lieues, formait une perspective de collines, de
montagnes, de vallées, de ciel, de lumière, de
vapeurs et d'ombre, ordonnés avec une telle har-
monie de couleurs et de lignes, fondus avec un tel
bonheur de composition, liés avec une si gracieuse
symétrie, et variés par des effets si divers, que
mon œil ne pouvait s'en détacher, et que, ne trou-
vant rien, dans mes souvenirs des Alpes, d'Italie
ou de Grèce, à quoi je pusse comparer ce magique
ensemble, je m'écriai : « C'est le Poussin ou Claude
Lorrain. » — Rien en effet ne peut égaler la sua-
vité grandiose de cet horizon de Chanaan que le
pinceau des deux peintres à qui le génie divin a

a nature en a révélé la beauté. On ne trouvera cet accord du grand et du doux, du fort et du gracieux, du pittoresque et du fertile, que dans les paysages imaginés de ces deux grands hommes, ou dans la nature inimitable du beau pays que nous avions devant nous, et que la main du grand peintre suprême avait elle-même dessiné et coloré pour l'habitation d'un peuple encore pasteur et encore innocent. D'abord, au pied des montagnes, et à environ une demi-lieue dans la plaine, un mamelon, entièrement détaché de toutes les collines environnantes, sortait pour ainsi dire de terre, comme un piédestal naturel, destiné uniquement par la nature à porter une ville forte. Ses flancs s'élevaient presque perpendiculairement depuis le niveau de la plaine jusqu'au sommet de cette espèce d'autel de terre; ils ressemblaient exactement aux remparts d'une place de guerre, tracés et élevés de mains d'hommes.

Le sommet lui-même, au lieu d'être inégal et arrondi, comme tous les sommets de collines ou de montagnes, était nivelé et aplati comme pour porter quelque chose dont il devait se couronner quand viendrait le peuple à la demeure duquel il était destiné. Dans toutes les charmantes plaines du pays de Chanaan, j'ai revu, depuis, ces mêmes mamelons en forme d'autels quadrangulaires ou oblongs, évidemment destinés à protéger les premières demeures d'une nation timide et faible, et leur destination est si bien écrite dans leur forme

isolée et bizarre, que leur masse seule empêche de s'y tromper et de croire qu'ils ont été fabriqués par le peuple qui les couvrit de ses villes. — Mais une si petite nation aurait-elle jamais pu élever tant de citadelles de terre si énormes, que les armées de Xercès n'auraient pu en entasser une seule ? A quelque foi qu'on appartienne, il faut être aveugle pour ne pas reconnaître une destination spéciale et providentielle ou naturelle dans ces forteresses élevées à l'embouchure et à l'issue de presque toutes les plaines de la Galilée et de la Judée. Derrière ce mamelon, où l'imagination reconstruit sans peine une ville antique avec ses murailles, ses bastions et ses tours, les premières collines montaient graduellement de la plaine, portant, comme des taches grises et noires sur leurs flancs, des bosquets d'oliviers ou de chênes verts. Entre ces collines et des montagnes plus élevées et plus sombres auxquelles elles servaient de bases, et qui les dominaient majestueusement, quelque torrent écumait sans doute, ou quelque lac profond s'évaporait aux premières ardeurs du soleil du matin ; car une vapeur blanche et bleuâtre s'étendait dans cet espace vide, et dérobait légèrement, et comme pour le faire mieux fuir, le second plan de montagnes, sous ce rideau transparent que perçaient çà et là les faisceaux des rayons de l'aurore. Plus loin et plus haut encore, une troisième chaîne de montagnes, entièrement sombre, montait en croupes arrondies et inégales, et donnait à tout ce suave

age cette teinte de majesté, de force et de gra-
qui doit se retrouver dans tout ce qui est beau
me élément, ou comme contraste. De distance
istance, cette troisième chaîne était brisée, et
ait fuir l'horizon et le regard sur une vaste
le d'un ciel d'argent pâle, semé de quelques
légèrement rosées : enfin, derrière ce magni-
amphithéâtre, deux ou trois cimes du Liban
ain se dressaient comme des promontoires
cés dans le ciel, et, recevant les premières la
lumineuse des premiers rayons du soleil sus-
u au-dessus d'elles, semblaient tellement trans-
ntes, qu'on croyait voir à travers trembler la
ère du ciel qu'elles nous dérobaient. Ajoutez
spectacle la voûte sereine et chaude du fir-
ent, et la couleur limpide de la lumière, et
rmeté des ombres qui caractérise une atmo-
re d'Asie; semez dans la plaine un kan en
es, ou d'immenses files de vaches rousses, de
neaux blancs, de chèvres noires, venant à pas
chercher une eau rare, mais limpide et sa-
euse; représentez-vous quelques cavaliers ara-
nontés sur leurs légers coursiers et sillonnant
aine, tout étincelants de leurs armes argentées
leurs vêtements écarlates; quelques femmes
villages voisins, vêtues de leurs longues tu-
es bleu de ciel, d'une large ceinture blanche
les bouts traînent à terre, et d'un turban bleu
de bandelettes de sequins de Venise enfilés :
tez çà et là sur les flancs des collines quelques

hameaux turcs et arabes, dont les murs, couleur de rocher, et les maisons sans toits, se confondent avec les rochers de la colline même ; que quelques nuages de fumée d'azur s'élèvent de distance en distance entre les oliviers et les cyprès qui entourent ces villages; que quelques pierres, creusées comme des auges (tombeaux des patriarches), quelques fûts de colonnes de granit, quelques chapiteaux sculptés, se rencontrent çà et là autour des fontaines, sous les pieds de votre cheval, et vous aurez la peinture la plus exacte et la plus fidèle de la délicieuse plaine de Zabulon, de celle de Nazareth, de celle de Saphora et du Thabor. Un tel pays, repeuplé d'une nation neuve et juive, cultivé et arrosé par des mains intelligentes, fécondé par un soleil du tropique, produisant de lui-même toutes les plantes nécessaires ou délicieuses à l'homme, depuis la canne à sucre et la banane jusqu'à la vigne et à l'épi des climats tempérés, jusqu'au cèdre et au sapin des Alpes ; — un tel pays, dis-je, serait encore la terre de promission aujourd'hui, si la Providence lui rendait un peuple et la politique du repos et de la liberté.

De la plaine de Zabulon nous passâmes, en gravissant de légers monticules, plus arides que les premiers, au village de Séphora, l'ancien Saphora de l'Écriture, l'ancien Diocésane des Romains, — la plus grande ville, dans le temps d'Hérode Agrippa, de la Palestine après Jérusalem.

Un grand nombre de blocs de pierre, creusés

des tombeaux, nous traçaient la route jus-
sommet du mamelon où Séphora était as-
arrivés à la dernière hauteur, nous vîmes
colonne de granit isolée, encore debout et
uant la place d'un temple; de beaux cha-
ux sculptés gisaient à terre au pied de la co-
:, et d'immenses débris de pierres taillées,
ées à quelques grands monuments romains,
nt épars partout, et servaient de limites aux
ps des Arabes, jusqu'à un mille environ de
ora, où nous nous arrêtâmes pour la halte du
u du jour. Une fontaine d'eau excellente et
isable y coule pour les habitants de deux ou
vallées; elle est entourée de quelques vergers
guiers et de grenadiers; nous nous assîmes
leur ombre, et nous attendîmes plus d'une
e avant de pouvoir abreuver notre caravane,
était grand le nombre de troupeaux de va-
et de chameaux que les pasteurs arabes y
naient de tous les côtés de la vallée; — d'in-
brables files de chèvres noires et de vaches
nnaient la plaine et les flancs des collines qui
tent vers Nazareth.

me couchai, enveloppé de mon manteau, à
bre d'un figuier, à peu de distance de la fon-
e, et je contemplai longtemps cette scène des
ens jours. Nos chevaux étaient épars autour de
s, les pieds attachés par des entraves, leurs
s turques sur le dos, la crinière pendante, la
basse, et cherchant l'ombre de leur propre

crinière; — nos armes, sabres, fusils, pistolets, étaient suspendues au-dessus de nos têtes, aux branches des grenadiers et des figuiers. — Les Arabes bédouins, couverts d'une seule pièce d'étoffe rayée noir et blanc, en poil de chèvre, étaient assis en cercle non loin de nous, et nous contemplaient avec un regard de vautour. Les femmes de Séphora, vêtues exactement comme les femmes d'Abraham et d'Isaac, avec une tunique bleue nouée au milieu du corps et les plis renflés d'une autre tunique blanche retombant gracieusement sur la tunique bleue, apportaient, sur leurs têtes, coiffées d'un turban bleu, les urnes vides couchées sur le ventre, ou les emportaient pleines et droites sur leurs têtes, en les soutenant des deux mains comme des cariatides de l'Acropolis; d'autres filles, dans le même costume, lavaient à la fontaine, et riaient entre elles en nous regardant; d'autres enfin, vêtues de robes plus riches et la tête couverte de bandelettes de piastres ou de sequins d'or, dansaient sous un large grenadier, à quelque distance de la fontaine et de nous; leur danse, molle et lente, n'était qu'une ronde monotone accompagnée de temps en temps de quelques pas sans art, mais non sans grâce; — la femme a été créée gracieuse; les mœurs et les costumes ne peuvent altérer en elle ce charme de la beauté, de l'amour, qui l'enveloppe et qui la trahit partout : ces femmes arabes n'étaient pas voilées comme toutes celles que nous avions vues jusque-là en Orient, et leurs traits,

gèrement tatoués, avaient une finesse et
rité qui les distinguaient de la race tur-
continuèrent à danser et à chanter pen-
le temps que dura notre halte, et ne
point s'offenser de l'attention que nous
à leur danse, à leur chant et à leur cos-
nous dit qu'elles étaient réunies là pour
es présents de noce qu'un jeune Arabe
cheter à Nazareth pour une des filles de
a fiancée; nous rencontrâmes en effet,
our, les présents sur la route : ils con-
n un tamis pour passer la farine et la
i son, une pièce de toile de coton et une
ffe plus riche pour faire une robe à la

-là, commencèrent en moi des impres-
elles et entièrement différentes de celles
voyage m'avait jusque-là inspirées; —
agé des yeux, de la pensée et de l'esprit;
pas voyagé de l'âme et du cœur comme
nt la terre des prodiges, la terre de Jé-
u Christ! la terre dont tous les noms
mille fois balbutiés par mes lèvres d'en-
toutes les images avaient coloré, les pre-
a jeune et tendre imagination! la terre
nt coulé pour moi, plus tard, les leçons
ceurs d'une religion, seconde âme de
; je sentis en moi comme si quelque
mort et de froid venait à se ranimer et
je sentis ce qu'on sent en reconnaissant,

entre mille figures inconnues et étrangères, la figure d'une mère, d'une sœur ou d'une femme aimée! — ce qu'on sent en sortant de la rue pour entrer dans un temple : quelque chose de recueilli, de doux, d'intime, de tendre et de consolant, qu'on n'éprouve pas ailleurs.

Le temple, pour moi, c'était cette terre de la Bible, de l'Évangile, où je venais d'imprimer mes premiers pas! Je priai Dieu en silence dans le secret de ma pensée; je lui rendis grâce d'avoir permis que je vécusse assez pour venir porter mes yeux jusque sur ce sanctuaire de la Terre-Sainte; et de ce jour, pendant toute la suite de mon voyage en Judée, en Galilée, en Palestine, les impressions poétiques matérielles, que je recevais de l'aspect et du nom des lieux, furent mêlées pour moi d'un sentiment plus vivant de respect, de tendresse, comme de souvenir; mon voyage devint souvent une prière, et les deux enthousiasmes les plus naturels à mon âme, l'enthousiasme de la nature et celui de son auteur, se retrouvèrent presque tous les matins en moi aussi frais et aussi vifs que si tant d'années flétrissantes et desséchantes ne les avaient pas foulés et refoulés dans mon sein! Je sentis que j'étais homme encore en paraissant devant l'ombre du Dieu de ma jeunesse! — A visiter les lieux consacrés par un de ces mystérieux événements qui ont changé la face du monde, on éprouve quelque chose de semblable à ce qu'éprouve le voyageur qui remonte laborieusement le cours

vaste fleuve comme le Nil ou le Gange, pour le découvrir et le contempler à sa source ée et inconnue; il me semblait à moi aussi, issant les dernières collines qui me séparaient azareth, que j'allais contempler, à sa source térieuse, cette religion vaste et féconde qui, is deux mille ans, s'est fait son lit dans l'u-rs, du haut des montagnes de Galilée, et a avé tant de générations humaines de ses eaux s et vivifiantes! C'était là la source, dans le c de ce rocher que je foulais sous mes pieds; colline, dont je franchissais les derniers de-, avait porté dans ses flancs le salut, la vie, la ère, l'espérance du monde; c'était là, à quel-pas de moi, que l'homme modèle avait pris ance parmi les hommes pour les retirer, par arole et par son exemple, de l'océan d'erreur e corruption où le genre humain allait être mergé. Si je considérais la chose comme phi-phe, c'était le point de départ du plus grand ement qui ait jamais remué le monde moral olitique, événement dont le contre-coup im-ne seul encore un reste de mouvement et de au monde intellectuel! c'était là qu'était sorti 'obscurité, de la misère et de l'ignorance, le grand, le plus juste, le plus sage, le plus ver-ux de tous les hommes; là était son berceau! là, héâtre de ses actions et de ses prédications tou-ntes! de là il était sorti jeune encore avec quel-es hommes obscurs et ignorants, auxquels il

avait imprimé la confiance de son génie e
rage de sa mission, pour aller sciemment
un ordre d'idées et de choses pas assez f
lui résister, mais assez fort pour le faire m
de là, dis-je, il était sorti pour aller avec c
conquérir la mort et l'empire universel d
térité! de là avait coulé le christianisme
obscure, goutte d'eau inaperçue dans le
rocher de Nazareth, où deux passereaux n'
pu s'abreuver, qu'un rayon de soleil a
tarir, et qui, aujourd'hui, comme le gra
des esprits, a comblé tous les abîmes de l
humaine et baigné de ses flots intarissables
le présent et l'avenir. Incrédule donc à la
de cet événement, mon âme encore eût
tement ébranlée en approchant de son
théâtre, et j'aurais découvert ma tête e
mon front sous la volonté occulte et fatal
avait fait jaillir tant de choses d'un si fa
insensible commencement.

Mais à considérer le mystère du chris
en chrétien, c'était là, sous ce morceau de
au fond de cette vallée étroite et sombre, à
de cette petite colline, dont les vieilles roc
blaient encore toutes fendues du tressaille
joie qu'elles éprouvèrent en enfantant et e
le Verbe enfant, ou du tressaillement de
qu'elles ressentirent en ensevelissant le Ver
c'était là le point fatal et sacré du globe,
avait choisi de toute éternité pour faire d

sur la terre sa vérité, sa justice et son amour incarné dans un Enfant-Dieu ; c'était là que le souffle divin était descendu à son heure sur une pauvre chaumière, séjour de l'humble travail, de la simplicité d'esprit et de l'infortune; c'était là qu'il avait animé, dans le sein d'une vierge innocente et pure, quelque chose de doux, de tendre et de miséricordieux comme elle, de souffrant, de patient, de gémissant comme l'homme, de puissant, de surnaturel, de sage et de fort comme un Dieu ; c'était là que le Dieu-Homme avait passé par notre ignorance, notre faiblesse, notre travail et nos misères, pendant les années obscures de sa vie cachée, et qu'il avait en quelque sorte exercé la vie et pratiqué la terre avant de l'enseigner par sa parole, de la guérir par ses prodiges et de la régénérer par sa mort : c'était là que le ciel s'était ouvert et avait lancé sur la terre son esprit incarné, son Verbe fulminant pour consumer jusqu'à la fin des temps l'iniquité et l'erreur, éprouver comme au feu du creuset nos vertus et nos vices, et allumer devant le Dieu unique et saint l'encens qui ne doit plus s'éteindre, l'encens de l'autel renouvelé, le parfum de la charité et de la vérité universelles.

Comme je faisais ces réflexions, la tête baissée et le front chargé de mille autres pensées plus pesantes encore, j'aperçus à mes pieds, au fond d'une vallée creusée en forme de bassin ou de lac de terre, les maisons blanches et gracieusemont groupées de Nazareth, sur les deux bords et au fond de ce bassin.

L'église grecque, le haut minaret de la mosquée des Turcs, et les longues et larges murailles du couvent des Pères Latins, se faisaient distinguer d'abord ; quelques rues formées par des maisons moins vastes, mais d'une forme élégante et orientale, étaient répandues autour de ces édifices plus vastes, et animés d'un bruit et d'un mouvement de vie. Tout autour de la vallée ou du bassin de Nazareth, quelques bouquets de hauts nopals épineux, de figuiers dépouillés de leurs feuilles d'automne, et de grenadiers à la feuille légère et d'un vert tendre et jaune, étaient çà et là semés au hasard, donnant de la fraîcheur et de la grâce au paysage, comme des fleurs des champs autour d'un autel de village. Dieu seul sait ce qui se passa alors dans mon cœur ; mais d'un mouvement spontané, et pour ainsi dire involontaire, je me trouvai aux pieds de mon cheval, à genoux dans la poussière, sur un des rochers bleus et poudreux du sentier en précipice que nous descendions. J'y restai quelques minutes dans une contemplation muette, où toutes les pensées de ma vie d'homme sceptique et de chrétien se pressaient tellement dans ma tête, qu'il m'était impossible d'en discerner une seule. Ces seuls mots s'échappaient de mes lèvres : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* Je les prononçai avec le sentiment sublime, profond et reconnaissant, qu'ils renferment, et ce lieu les inspire si naturellement, que je fus frappé, en arrivant le soir au sanctuaire de l'Église Latine, de les

ıvés en lettres d'or sur la table de mar-
:tel souterrain dans la maison de Marie
— Puis, baissant religieusement la tête
:rre qui avait germé le Christ, je la baisai
et je mouillai de quelques larmes de
'amour et d'espérance, cette terre qui
u répandre, cette terre qui en a tant
lui demandant un peu de vérité et d'a-

ivâmes au couvent des Pères Latins de
:omme les dernières lueurs du soir do-
ıre à peine les hautes murailles jaunes
et du monastère. Une large porte de fer
vant nous; nos chevaux entrèrent en
en faisant retentir, sous le fer de leurs
ı dalles luisantes et sonores de l'avant-
ouvent. La porte se referma derrière
ıous descendîmes de cheval devant la
e de l'église où fut autrefois l'humble
cette mère qui prêta son sein à l'hôte
qui donna son lait à un Dieu. Le supé-
père gardien étaient absents tous deux.
frères napolitains et espagnols, occupés
ner le blé du couvent sous la porte, nous
ıssez froidement, et nous conduisirent
aste corridor, sur lequel s'ouvrent les
s frères, et les chambres destinées aux
Nous y attendîmes longtemps l'arrivée
Nazareth, qui nous combla de politesses,
préparer à chacun une chambre et un

lit. Fatigués de la marche et des sentiments du jour, nous nous jetâmes sur nos lits, remettant au réveil de voir les lieux consacrés, et ne voulant pas nuire à l'ensemble de nos impressions par un premier coup d'œil jeté à la hâte sur les lieux saints dont nous habitions déjà l'enceinte.

Je me levai plusieurs fois dans la nuit pour élever mon âme et ma voix vers Dieu, qui avait choisi dans ce lieu celui qui devait porter son Verbe à l'univers.

Le lendemain, un Père italien vint nous conduire à l'église et au sanctuaire souterrain qui fut jadis la maison de la sainte Vierge et de saint Joseph. L'église est une large et haute nef à trois étages. L'étage supérieur est occupé par le chœur des Pères de Terre-Sainte, qui communique avec le couvent par une porte de derrière : l'étage inférieur est occupé par les fidèles ; il communique au chœur et au grand autel par un bel escalier à double rampe et à balustrades dorées. De cette partie de l'église, et sous le grand autel, un escalier de quelques marches conduit à une petite chapelle et à un autel de marbre éclairés de lampes d'argent, placés à l'endroit même où la tradition suppose qu'eut lieu l'Annonciation. Cet autel est élevé sous la voûte, moitié naturelle, moitié artificielle, d'un rocher, auquel était adossée, sans doute, la maison sainte. Derrière cette première voûte, deux autels souterrains plus obscurs servaient, dit-on, de cuisine et de cave à la sainte famille. Ces traditions plus ou

ns fidèles, plus ou moins altérées par le besoin
ux de crédulité populaire, ou par le désir naturel
ux ces moines possesseurs d'une si précieuse
que, d'en augmenter l'intérêt en en multipliant
détails, ont ajouté, peut être, quelques inven-
s bénévoles au puissant souvenir du lieu ; mais
'est pas douteux que le couvent, et surtout l'é-
e, n'aient été primitivement construits sur la
e même qu'occupe la maison du divin héritier
a terre et du ciel. Lorsque son nom se fut ré-
du comme la lumière d'une nouvelle aurore,
de temps après sa mort, lorsque sa mère et ses
iples vivaient encore, il est certain qu'ils durent
ransmettre les uns aux autres le culte d'amour
le douleur que l'absence du divin maître leur
it laissé, et aller eux-mêmes souvent, et conduire
nouveaux chrétiens aux lieux où ils avaient vu
re, parler, agir et mourir celui qu'ils adoraient
ourd'hui. Nulle piété humaine ne pourrait con-
ser aussi fidèlement la tradition d'un lieu cher
n souvenir, que ne le fit la piété des fidèles et
martyrs. On peut s'en rapporter, quant à l'exac-
ide des principaux sites de la rédemption, à la
veur d'un culte naissant, et à la vigilance d'un
te immortel. Nous tombâmes à genoux sur ces
rres, sous cette voûte, témoins du plus incom-
héensible mystère de la charité divine pour
omme, et nous priâmes. — L'enthousiasme de
prière est un mystère aussi entre l'homme et
ieu ; comme la pudeur, il jette un voile sur la

pensée, et dérobe aux hommes ce qui n'
pour le ciel. Nous visitâmes aussi le couve
et commode, édifice semblable à tous les c
de France ou d'Italie, et où les Pères Latin
cent aussi librement, et avec autant de séc
de publicité, les cérémonies de leur culte,
pourraient le faire dans une rue de Rome,
du christianisme. On a, à cet égard, beauc
lomnié les musulmans. La tolérance religi
dirai plus, le respect religieux, sont profon
empreints dans leurs mœurs. Ils sont si re
eux-mêmes, et considèrent d'un œil si ja
liberté de leurs exercices religieux, que la
des autres hommes est la dernière chose à l
ils se permettent d'attenter. Ils ont quel
une sorte d'horreur pour une religion dont
bole offense la leur; mais ils n'ont de mépr
haine que pour l'homme qui ne prie le To
sant dans aucune langue; ces hommes, il
comprennent pas, tant la pensée évidente
est toujours présente à leur esprit, et pré
constamment leur âme. — Quinze ou ving
espagnols et italiens vivent dans ce couve
pés à chanter les louanges de l'Enfant-Dieu
gloires de sa mère, dans le temple même o
curent pauvres et ignorés. L'un d'eux, qu'on
le curé de Nazareth, est spécialement cha
soins de la communauté chrétienne de la vi
compte sept à huit cents chrétiens catholique
mille Grecs schismatiques, quelques maron

alement un millier de musulmans. Les Pères nous nduisirent dans le courant de la journée aux églises aronites, à la synagogue ancienne où Jésus enfant hit s'instruire, comme homme, dans la loi qu'il vait purifier un jour, et dans l'atelier où saint seph exerçait son humble état de charpentier. us remarquons avec surprise et plaisir les mares de déférence et de respect que les habitants Nazareth, même les Turcs, donnent partout aux res de Terre-Sainte. Un évêque, dans les rues une ville catholique, ne serait ni plus honoré, ni s affectueusement prévenu, que ces religieux ne sont ici. La persécution est plus loin du prêtre ns les mœurs de l'Orient, que dans les mœurs de urope; et s'il désire le martyr, ce n'est pas ici 'il doit venir le chercher.

14 *octobre* 1832. — Parti à quatre heures du tin pour le mont Thabor, lieu désigné de la nsfiguration, chose improbable, parce que à te époque le sommet du Thabor était couvert r une citadelle romaine. La position isolée et l'éation de cette charmante montagne qui sort mme un bouquet de verdure de la plaine d'Essélon, l'a fait choisir, dans le temps de saint rôme, pour le lieu de cette scène sacrée. On a evé une chapelle au sommet, où les pèlerins vont ntendre le saint sacrifice; nul prêtre n'y réside : s y vont de Nazareth. Arrivés au pied du Thaor, — superbe cône d'une régularité parfaite,

revêtu partout de végétation et de chênes verts, — le guide nous égare. — Je m'assieds seul sous un beau chêne, à peu près à l'endroit où Raphaël place dans son tableau les disciples éblouis de la clarté d'en haut, et j'attends que le Père ait célébré la messe. On nous l'annonce d'en haut par un coup de pistolet, afin que nous puissions nous agenouiller sur les marches naturelles de cet autel gigantesque, devant celui qui a dressé l'autel et étendu la voûte étincelante du ciel qui le couvre. —

A midi, parti pour le Jourdain et la mer de Galilée; — traversé à une heure les collines basses et assez ombragées qui portent les pieds du mont Thabor; — entré dans une vaste plaine de huit lieues de long sur au moins autant de large. — Un kan ruiné au milieu d'architecture du moyen âge. — Traversé quelques villages de pauvres Arabes qui cultivent la plaine; chaque village a un puits situé à quelque distance, et quelques figuiers et grenadiers plantés non loin du puits. Voilà la seule trace du bien-être. Les maisons ne peuvent se distinguer qu'en approchant de très-près. Ce sont des huttes de six à huit pieds de hauteur, espèces de cubes de boue pétrie avec de la paille hachée formant le toit en terrasse. — Ces terrasses servent de cour. Là sont tous leurs meubles, une couverture et une natte. Les enfants et les femmes s'y tiennent presque toujours; les femmes ne sont pas voilées, elles ont les lèvres teintes en bleu, le tour des paupières de la même couleur, et un léger

ouage peint autour des lèvres et sur les joues. s sont vêtues d'une seule chemise bleue nouée ne ceinture blanche au-dessus des hanches; es ont l'apparence de la misère et de la souf-ice. Les hommes sont couverts d'un manteau couture, d'une étoffe pesante, tissée de raies es et blanches sans aucune forme, les jambes, bras, la poitrine nus. Après avoir traversé, dant une course de six heures, cette plaine âtre et rocailleuse, mais fertile, nous voyons errain s'affaisser tout à coup devant nos pas, et s découvrons l'immense vallée du Jourdain et premières lueurs azurées du beau lac de Géné-th, ou de la mer de Galilée, comme l'appellent anciens et l'Évangile. Bientôt il se déroule tout ier à nos yeux, entouré de toutes parts, excepté midi, d'un amphithéâtre de hautes montagnes es et noires. A son extrémité méridionale et nédiatement sous nos pieds, il se rétrécit et vre pour laisser sortir le fleuve des prophètes e fleuve de l'Évangile, le Jourdain!

Le Jourdain sort en serpentant du lac, se glisse s la plaine basse et marécageuse d'Esdraëlon, nviron cinquante pas du lac; il passe, en bouil-nant un peu et en faisant entendre son premier rmure, sous les arches ruinées d'un pont d'ar-itecture romaine. C'est là que nous nous diri-ons par une pente rapide et pierreuse, et que us voulons saluer ses eaux consacrées dans les uvenirs de deux religions! En peu de minutes

nous sommes à ses bords : nous descend
cheval, nous nous baignons la tête, les pied
mains dans ses eaux douces, tièdes et bleues
les eaux du Rhône quand il s'échappe du
Genève. Le Jourdain, dans cet endroit, q
être à peu près le milieu de sa course, n
pas digne du nom de fleuve dans un pays
larges dimensions ; mais il surpasse cepend
beaucoup l'Eurotas et le Céphise et tous ces
dont les noms fabuleux ou historiques reten
de bonne heure dans notre mémoire, et nou
sentent une image de force, de rapidité et d
dance, que l'aspect de la réalité détruit. Le
dain, ici même, est plus qu'un torrent ; qu
la fin d'un automne sans pluie, il roule
ment dans un lit d'environ cent pieds de lar
nappe d'eau de deux ou trois pieds de profo
claire, limpide, transparente, laissant comp
cailloux de son lit, et d'une de ces belle
leurs qui rend toute la profonde couleur d'
mament d'Asie, — plus bleu même que l
comme une image plus belle que l'objet,
une glace qui colore ce qu'elle réfléchit. A
ou trente pas de ses eaux, la plage, qu'il l
présent à sec, est semée de pierres roulan
joncs et de quelques touffes de lauriers-ros
core en fleurs. Cette plage a cinq à six pi
profondeur au-dessous du niveau de la pla
témoigne de la dimension du fleuve dans la
ordinaire des pleines eaux. Cette dimension

oi, doit être de huit à dix pieds de profondeur
r cent à cent vingt pieds de largeur. Il est plus
troit, plus haut et plus bas dans la plaine ; mais
lors il est plus encaissé et plus profond, et l'en-
droit où nous le contemplions est un des quatre
gués que le fleuve a dans tout son cours. Je bus
dans le creux de ma main de l'eau du Jourdain,
de l'eau que tant de poëtes divins avaient bue
avant moi, de cette eau qui coula sur la tête inno-
cente de la victime volontaire ! Je trouvai cette eau
parfaitement douce, d'une saveur agréable et d'une
grande limpidité. L'habitude que l'on contracte
dans les voyages d'Orient de ne boire que de l'eau,
et d'en boire souvent, rend le palais excellent juge
des qualités d'une eau nouvelle. Il ne manquerait
l'eau du Jourdain qu'une de ces qualités, la fraî-
cheur. Elle était tiède ; et quoique mes lèvres et
mes mains fussent échauffées par une marche de
onze heures sans ombre, par un soleil dévorant,
mes mains, mes lèvres et mon front éprouvaient
une impression de tiédeur en touchant l'eau de ce
fleuve.

Comme tous les voyageurs qui viennent, à tra-
vers tant de fatigues, de distances et de périls, vi-
siter dans son abandon ce fleuve jadis roi, je rem-
plis quelques bouteilles de ses eaux pour les porter
à des amis moins heureux que moi, et je remplis
les fontes de mes pistolets des cailloux que je ra-
massai sur les bords de son cours. Que ne pouvais-
je emporter aussi l'inspiration sainte et prophétique

dont il abreuvait jadis les bardes de ses sa
rivages, et surtout un peu de cette sainteté et
cette pureté d'esprit et de cœur qu'il cont
sans doute en baignant le plus pur et le plus
des enfants des hommes! Je remontai ens
cheval; je fis le tour de quelques-uns des p
ruinés qui portaient le pont ou l'aqueduc do
parlé plus haut; je ne vis rien que la maçon
dégradée de toutes les constructions romain
cette époque, ni marbre, ni sculpture, ni ins
tion; — aucune arche ne subsistait, mais dix
liers étaient encore debout, et l'on distinguait
fondations de quatre ou cinq aûtres; chaque arc
d'environ dix pieds d'ouverture, — ce qui s'
corde assez bien avec la dimension de cent vi
pieds, qu'à vue d'œil, je crois devoir donner
Jourdain.

Au reste, ce que j'écris ici de la dimension
Jourdain, n'a pour objet que de satisfaire la cur
sité des personnes qui veulent se faire des mes
justes et exactes des images mêmes de leurs p
sées, et non de prêter des armes aux ennemis
aux défenseurs de la foi chrétienne, armes pito
bles des deux parts. Qu'importe que le Jourd
soit un torrent ou un fleuve? que la Judée soit
monceau de roches stériles ou un jardin délicie
que cette montagne ne soit qu'une colline, et
royaume une province? Ces hommes qui s'ach
nent, se combattent sur de pareilles questions, so
aussi insensés que ceux qui croient avoir renver

'ance de deux mille ans, quand ils ont
ement cherché à donner un démenti à la
in soufflet aux prophéties. Ne croirait-on
r ces grands combats sur un mot mal
u mal interprété des deux parts, que les
sont des choses géométriques que l'on
par un chiffre ou que l'on détruit par un
; et que des générations de croyants ou
es sont là toutes prêtes à attendre la fin
ission et à passer immédiatement dans
u meilleur logicien et de l'antiquaire le
t et le plus ingénieux? Stériles disputes
vertissent et ne convertissent personne!
ns ne se prouvent pas, ne se démontrent
tablissent pas, ne se ruinent pas par de
! elles sont, de tous les mystères de la
de l'esprit humain, le plus mystérieux
nexplicable! elles sont d'instinct et non
ement! comme les vents qui soufflent
ou de l'occident, mais dont personne ne
cause ni le point de départ, elles souf-
seul sait d'où, Dieu seul sait pourquoi,
ait pour combien de siècles et sur quelles
u globe! Elles sont, parce qu'elles sont;
prend, on ne les quitte pas à volonté,
ole de telle ou telle bouche; elles font
cœur même plus encore que de l'esprit
e. — Quel est l'homme qui dira : Je suis
arce que j'ai là telle réponse péremptoire
vre ou telle objection insoluble dans tel

autre? Tout homme sensé à qui on demandera compte de sa foi, répondra : Je suis chrétien, parce que la fibre de mon cœur est chrétienne, parce que ma mère m'a fait sucer un lait chrétien, parce que les sympathies de mon âme et de mon esprit sont pour cette doctrine, parce que je vis de l'air de mon temps sans prévoir de quoi vivra l'avenir.

On voyait deux villages suspendus sur les bords escarpés du lac de Génésareth, — l'un à un quart d'heure de marche, en face de nous, de l'autre côté du Jourdain, l'autre à quelques centaines de toises sur notre gauche et sur la même rive du fleuve. Nous ignorions par quelle race d'Arabes ces villages étaient habités, et nous avions été prévenus de nous tenir sur nos gardes et de craindre quelque surprise de la part des Arabes du Jourdain, qui ne souffrent guère qu'on traverse impunément leurs plaines et leur fleuve. Nous étions bien montés, bien armés, et la conquête rapide et inattendue de la Syrie, par Méhémet-Ali, avait frappé tous les Arabes d'un tel éblouissement de peur et d'étonnement, que le moment était bien choisi pour tenter des excursions hardies sur leur territoire; ils ignoraient qui nous étions, pourquoi nous marchions avec tant de confiance parmi eux, et ils pouvaient naturellement supposer que nous étions suivis de près par des forces supérieures à celles qu'ils pouvaient déployer contre nous ; la peur du lendemain, la crainte d'une prompte vengeance, assurait donc notre route. Dans cette pensée, j'allai

ıudacieusement au milieu même du der-
ge arabe dont j'ai parlé ; je n'en sais pas
l est bâti, si l'on peut appeler maisons un
·me de pierre et de boue, sur l'extrémité
la plage élevée qui domine la mer de Gali-
ınt que nos Arabes dressaient nos tentes,
dis seul la pente escarpée qui mène au
ıaignait en murmurant et la bordait d'une
ɜ légère écume qui s'évanouissait et se
, à chaque retour de ses lames courtes et
ımblables aux lames d'une mer douce et
qui viennent mourir sur le sable dans le
golfe étroit ; j'eus à peine le temps de me
lans ses eaux, théâtre de tant d'actions
poëme moral moderne, l'Évangile, et de
pour mes amis d'Europe quelques poi-
ses coquillages ; déjà le soleil était des-
:rière les hautes cimes volcaniques et noi-
ateau de Tibériade, et quelques Arabes
ient vu descendre seul et qui erraient sur
pouvaient être tentés par l'occasion ; mon
ıain, je remontai droit à eux ; ils me regar-
me saluèrent en mettant la main sur leur
rentrai dans les tentes ; nous nous éten-
' nos nattes, accablés de lassitude, mais
ır nos armes, pour être debout à la pre-
rte : rien ne troubla le silence et le som-
ɜtte belle nuit où nous n'étions bercés que
ıit doux et caressant des flots de la mer
Christ contre ses rives ; par le vent qui

soufflait, par bouffées harmonieuses, entre les cor-des-tendues de nos tentes, et par les pensées pi-ses et les souvenirs sacrés que chacun de ces bri-réveillait en nous : le lendemain, à l'aurore, qu-nous sortîmes des tentes pour aller nous bai-encore dans le lac, nous ne vîmes que les fem-des Arabes, peignant leurs longs cheveux noirs-les terrasses de leurs chaumières, quelques pa-teurs occupés à traire, pour nous, des vaches et-chèvres, et les enfants nus du village qui jouai-familièrement avec nos chevaux et nos chiens ; l-cop chantait, l'enfant pleurait, la mère berçait-allaitait comme dans un hameau paisible de Fran-ou de Suisse. Nous nous félicitâmes d'avoir risqu-une course dans une partie de la Galilée, si redou-tée et si peu connue, et nous ne doutâmes pas q-le même pacifique accueil ne nous attendît plu-avant encore si nous voulions nous enfoncer dan-l'Arabie ; nous avions tous les moyens de travers-avec sécurité la Samarie et le pays de Naplouse-l'antique Sychem, par M. Cattafago qui est tout-puissant dans cette contrée, et qui nous offrait d-nous faire annoncer par ses nombreux amis arabes-et accompagner par son propre frère.

Des inquiétudes personnelles me forcent à renon-cer à cette route et à reprendre celle de Nazareth et du mont Carmel, où j'espère trouver des expr-et des lettres de Bayruth.

Cependant nous remontâmes à cheval pour lon-ger, jusqu'au bout de la mer de Tibériade, le

rés du beau lac de Génésareth. La cara-
ignait en silence du village où nous avions
marchait sur la rive occidentale du lac, à
pas de ses flots, sur une plage de sable et
x, semée çà et là de quelques touffes de
ses et d'arbustes à feuilles légères et den-
portent une fleur semblable au lilas. A
he, une chaîne de collines à pic, noires,
s, creusées de ravines profondes, tache-
ance en distance par d'immenses pierres
volcaniques, s'étendait tout le long du
s nous allions côtoyer, et, s'avançant en
re sombre et nu, à peu près au milieu de
us cachait la ville de Tibériade et le fond
côté du Liban. Nul d'entre nous n'élevait
ıtes les pensées étaient intimes, pressées
les, tant les souvenirs sacrés parlaient
l'âme de chacun de nous. Quant à moi,
un lieu sur la terre ne me parla au cœur
t plus délicieusement. J'ai toujours aimé
r la scène physique des lieux habités par
es que j'ai connus, admirés, aimés ou
ırmi les vivants comme parmi les morts.
ı'un grand homme a habité et préféré
on passage sur la terre, m'a toujours paru
e et la plus parlante relique de lui-même ;
le manifestation matérielle de son génie,
tion muette d'une partie de son âme, un
ire vivant et sensible de sa vie, de ses ac-
ses pensées. Jeune, j'ai passé des heures

images tendres et délicieuses qui nous appa
sent telles qu'elles apparaissaient aux audi
du divin maître, quand il leur montrait du
l'agneau, le bercail, le bon pasteur, le lis de la
lée; voilà enfin le pays que le Christ a préfé
cette terre, celui qu'il a choisi pour en fair
vant-scène de son drame mystérieux; celui
pendant sa vie obscure de trente ans, il avai
parents et ses amis selon la chair; celui où
nature dont il avait la clef lui apparaissait av
plus de charmes; voilà ces montagnes où il re
dait comme nous s'élever et se coucher le solei
mesurait si rapidement ses jours mortels : c'
là qu'il venait se reposer, méditer, prier et ai
les hommes et Dieu.

SYRIE. — GALILÉE.

— 15 *octobre* 1832. — La mer de Galilée,
d'environ une lieue à l'extrémité méridionale
nous l'avions abordée, s'élargit d'abord insensi
ment jusqu'à la hauteur d'*Emmaüs*, extrémité
promontoire qui nous cachait la ville de Tibériade
puis tout à coup les montagnes qui la resserre
jusque-là, s'ouvrent en larges golfes des deux côtés
et lui forment un vaste bassin presque rond, où
s'étend et se développe dans un lit d'environ do
à quinze lieues de tour. — Ce bassin n'est pas régu
lier dans sa forme, les montagnes ne descende
pas partout jusqu'à ses ondes; — tantôt elles s'écar

uelque distance du rivage et laissent entre
ette mer une petite plaine basse, fertile et
nme les plaines de Génésareth; tantôt elles
nt et s'entr'ouvrent pour laisser pénétrer
leus dans des golfes creusés à leurs pieds et
s de leur ombre. — La main du peintre le
e ne dessinerait pas des contours plus ar-
us indécis et plus variés que ceux que la
itrice a donnés à ces eaux et à ces mon-
le semble avoir préparé la scène évangé-
r l'œuvre de grâce, de paix, de réconcilia-
amour qui devait une fois s'y accomplir!
, les montagnes forment, depuis les cimes
s qu'on entrevoit du côté du midi jus-
mes du Liban qui se montrent au nord,
ne serrée, mais ondulée et flexible, dont
es anneaux semblent de temps en temps
détendre et se brisent même çà et là pour
sser un peu de ciel. — Ces montagnes ne
erminées à leurs sommets par ces dents
ar ces rochers aiguisés par les tempêtes,
ntent leurs pointes émoussées à la foudre
nts, et donnent toujours à l'aspect des
ines quelque chose de vieux, de terrible,
qui attriste le cœur en élevant la pensée.
oindrissent mollement en croupes plus
larges, plus ou moins rapides, vêtues, les
uelques chênes disséminés, les autres de
s verdoyantes; celles-ci d'une terre nue,
le, qui offre encore les traces d'une cul-

ture variée ; quelques autres enfin de la seule lumière du soir ou du matin qui glisse sur leur surface et les colore d'un jaune clair, ou d'une teinte bleue et violette plus riche que le pinceau ne pourrait la retrouver. — Leurs flancs, quoiqu'ils ne laissent passage à aucune véritable vallée, ne forment pas un rempart toujours égal ; ils sont creusés, de distance en distance, de profondes et larges ravines, comme si les montagnes avaient éclaté sous leur propre poids, et les accidents naturels de la lumière et de l'ombre font de ces ravines des taches lumineuses, ou plus souvent obscures, qui attirent l'œil, et rompent l'uniformité des contours et de la couleur. — Plus bas, elles s'affaissent sur elles-mêmes et avancent çà et là, sur le lac, des mamelons ou des monticules arrondis : transition douce et gracieuse entre leurs sommets et les eaux qui les réfléchissent. Presque nulle part, du côté de l'orient, le rocher ne perce la couche végétale dont elles sont grassement revêtues, et cette Arcadie de la Judée réunit ainsi toujours à la majesté et à la gravité des contrées montagneuses, l'image de la fertilité et de l'abondance variées de la terre. Si les rosées de l'*Hermon* tombaient encore sur son sein ! — Au bout du lac, vers le nord, cette chaîne de montagnes s'abaisse en s'éloignant ; on distingue de loin une plaine qui vient mourir dans les flots, et à l'extrémité de cette plaine, une masse blanche d'écume qui semble rouler d'assez haut dans la mer. — C'est le Jourdain qui se précipite

dans le lac, qui le traverse sans y mêler ses
, et qui va en sortir tranquille, silencieux et
à l'endroit où nous l'avons décrit. Toute cette
imité nord de la mer de Galilée est bordée
e lisière de champs qui paraissent cultivés ; on
tingue des chaumes jaunissants de la dernière
lte, et de vastes champs de joncs que les Arabes
ivent partout où il se trouve une source pour
rroser le pied. — Du côté occidental, j'ai peint
chaînes de monticules volcaniques que nous
ions depuis le lever du jour. — Elles règnent
formément jusqu'à Tibériade. — Des avalanches
pierres noires, vomies par les gueules encore
r'ouvertes d'une centaine de cônes volcaniques
nts, traversent à chaque instant les pentes ar-
s de cette côte sombre et funèbre. — La route
tait variée pour nous que par la forme bizarre
es couleurs étranges des hautes masses de lave
cie qui étaient éparses autour de nous, et par
débris de murailles, de portes de villes détruites,
le colonnes couchées à terre, que nos chevaux
nchissaient à chaque pas. — Les bords de la
r de Galilée de ce côté de la Judée n'étaient,
ur ainsi dire, qu'une seule ville. — Ces débris
ltipliés devant nous, et la multitude des villes,
la magnificence de construction que leurs frag-
nts mutilés témoignent, rappellent à ma mé-
ire la route qui longe le pied du mont Vésuve.
Castellamare à Portici. — Comme là, les bords
lac de Génésareth semblaient porter des villes

au lieu de moissons et de forêts. — Ap
heures de marche, nous arrivâmes à l'e
d'un promontoire qui s'avance dans le lac, e
de Tibériade se montra tout à coup deva
comme une apparition vivante et éclatant
ville de deux mille ans. — Elle couvre l
d'une colline noire et nue, qui s'incline rap
vers le lac. Elle est entourée d'une haute
carrée, flanquée de quinze à vingt tours c
Les pointes de deux blancs minarets se
seules au-dessus de ces murs et de ces tour
le reste de la ville semble se cacher de l'
l'abri de ces hautes murailles, et ne pré
l'œil que la voûte basse et uniforme de
gris semblables à l'écaille découpée d'un

Arrêté là, au bain minéral turc d'*Ems*
Coupole isolée et entourée de superbes d
bains romains ou hébreux. — Nous nous ét
dans la salle même du bain. — Bassin rem
courante, chaude de 100 degrés de Fare
Pris un bain. — Dormi une heure. — Re
cheval. — Tempête sur le lac, que je dési
ment voir. — Eau verte comme les feuilles
qui l'entoure. — Écume livide et éblouiss
Vagues assez hautes et très-pressées. — Gra
des lames sur les cailloux volcaniques qu'e
lent, mais point de barques en péril ni en v
n'y en a pas une seule sur le lac. — Entré
riade par un orage et une pluie du midi. —
dans l'église latine. — Fait apporter du feu

ilieu de l'église déserte, la première église du
istianisme.

Tibériade ne vaut pas même pour l'intérieur ce
p d'œil rapide ; — assemblage confus et boueux
quelques centaines de maisons, semblables aux
ttes arabes de boue et de paille. — Nous sommes
is en italien et en allemand par plusieurs juifs
ais ou allemands qui, sur la fin de leurs jours,
u'ils n'ont plus rien à attendre que l'heure
taine de la mort, viennent passer leurs der-
instants à Tibériade, sur les bords de leur mer,
ur même de leur cher pays, afin de mourir
eur soleil, et d'être ensevelis dans leur terre,
ie Abraham et Jacob. — Dormir dans la cou-
le ses pères ! — Témoignage de l'inextingui-
nour de la patrie. — On le nierait en vain, —
sympathie, il y a affinité entre l'homme et la
dont il fut formé, dont il est sorti. — Il est
il est doux de lui rapporter à sa place ce peu
ussière qu'on lui a empruntée pour quelques
— Faites que je dorme aussi, ô mon Dieu,
la terre et auprès de la poussière de mes
! —

uf heures de marche sans repos nous ramè-
ı Nazareth par Cana, lieu du premier miracle
uveur. Un joli village turc, gracieusement
é sur les deux bords d'un bassin de terre fer-
ntouré de collines couvertes de nopals, de
s et d'oliviers. — Des grenadiers, trois pal-
, des figuiers autour. — Des femmes et des

c'était un feuilleton du *Journal des Débats* où l'on citait des vers que j'avais adressés en partant de France à Walter Scott. Je tombai sur ceux-ci, dont le sens triste et inquiet convenait si bien à la scène où le hasard me les envoyait, scène des plus grandes révolutions de l'esprit humain, scène où l'esprit de Dieu avait si puissamment remué les hommes, et dont l'idée rénovatrice du christianisme avait pris son vol sur le monde, comme une idée, fille encore du christianisme, remuait l'autre rivage de ces mers d'où mes accents m'étaient revenus.

Spectateur fatigué du grand spectacle humain,
Tu nous laisses pourtant dans un rude chemin :
Les nations n'ont plus ni barde ni prophète
Pour enchanter leur route et marcher à leur tête;
Un tremblement de trône a secoué les rois;
Les chefs comptent par jour et les règnes par mois;
Le souffle impétueux de l'humaine pensée,
Équinoxe brûlant dont l'âme est renversée,
Ne permet à personne, et pas même en espoir,
De se tenir debout au sommet du pouvoir;
Mais poussant tour à tour les plus forts sur la cime,
Les frappe de vertige et les jette à l'abîme.
En vain le monde invoque un sauveur, un appui;
Le temps, plus fort que nous, nous entraîne sous lui;
Lorsque la mer est basse, un enfant la gourmande,
Mais tout homme est petit quand une époque est grande!
Regarde! citoyens, rois, soldats ou tribun,
Dieu met la main sur tous et n'en choisit pas un;
Et le pouvoir, rapide et brûlant météore,
En tombant sur nos fronts, nous juge et nous dévore.

ı est fait ; la parole a soufflé sur les mers,
chaos bout et couve un second univers,
pour le genre humain que le sceptre abandonne,
salut est dans tous et n'est plus dans personne !
'immense roulis d'un océan nouveau,
x oscillations du ciel et du vaisseau,
x gigantesques flots qui croulent sur nos têtes,
sent que l'homme aussi double un Cap des Tempêtes,
passe sous la foudre et dans l'obscurité,
tropique orageux d'une autre humanité !

Je relus ces vers comme s'ils eussent été d'un itre, tant je les avais complétement effacés de ma émoire : je fus frappé de nouveau de ce senti-ent qui me les avait inspirés ailleurs ; de ce senti-ent du tremblement général des choses, du ver-ge, de l'éblouissement universel de l'esprit humain ii court avec trop de rapidité pour se rendre mpte de sa marche même, mais qui a l'instinct un but nouveau, inconnu, où Dieu le mène par voie rude et précipiteuse des catastrophes socia-s. J'admirai aussi cette puissance merveilleuse de locomotion de la pensée humaine, de la presse du journalisme, par lesquels une pensée qui 'était venue au front, six mois auparavant, dans bois de Saint-Point, venait me retrouver, comme e fille qui cherche son père, et frapper les vieux hos des rochers de Nazareth des sons d'une lan-ue jeune et déjà universelle.

— 20 *octobre* 1832. — Déjeuné au pavillon de

M. Cattafago, avec un de ses frères et quelques Arabes. Parcouru de nouveau les environs de Nazareth; visité la pierre dans la montagne où Jésus allait, selon les traditions, prendre ses repas avec ses premiers disciples. M. Cattafago me remet des lettres pour Saint-Jean-d'Acre et pour le mutzelim de Jérusalem.

Le 21, à six heures du matin, nous partons de Nazareth. Tous les Pères espagnols et italiens du couvent, réunis dans la cour, se pressent autour de nos chevaux et nous offrent, les uns des vœux et des prières pour notre voyage, les autres des provisions fraîches, du pain excellent cuit pendant la nuit, des olives et du chocolat d'Espagne. Je donne cinq cents piastres au supérieur pour payer son hospitalité. Cela n'empêche pas quelques-uns des jeunes Pères espagnols de me glisser tout bas leur requête à l'oreille et de recevoir furtivement quelques poignées de piastres pour s'acheter le tabac et les autres petites douceurs monacales qui distraient leur solitude. Les voyageurs ont fait une peinture romanesque et fausse de ces couvents de Terre-Sainte. Rien n'est moins poétique ni moins religieux vu de près. La pensée en est grande et belle. Des hommes s'arrachent aux délices de la civilisation d'Occident pour aller exposer leur existence ou mener une vie de privations et de martyre parmi les persécuteurs de leur culte sur les lieux mêmes où les mystères de leur religion ont consacré la terre. Ils jeûnent, ils veillent, ils prient, au milieu des blas-

èmes des Turcs et des Arabes, pour qu'un peu encens chrétien fume encore sur chaque site où christianisme est né. Ils sont les gardiens du rceau et du tombeau sacrés; l'ange du jugement s retrouvera seuls à cette place, comme ces saintes mmes qui veillaient et pleuraient près du sépulcre ide. Tout cela est beau et grand dans la pensée; mais dans le fait il faut en rabattre presque tout le grandiose. Il n'y a point de persécution, il n'y a plus de martyre; tout autour de ces hospices une population chrétienne est aux ordres et au service les moines de ces couvents. Les Turcs ne les inquiètent nullement, au contraire ils les protégent. C'est le peuple le plus tolérant de la terre, et qui comprend le mieux le culte et la prière dans quelque langue et sous quelque forme qu'ils se montrent à lui. Il ne hait que l'athéisme, qu'il trouve, avec raison, une dégradation de l'intelligence humaine, une insulte à l'humanité bien plus qu'à l'être évident, Dieu. Ces couvents sont de plus sous la protection redoutée et inviolable des puissances chrétiennes représentées par leurs consuls. Sur une plainte du supérieur, le consul écrit au pacha, et justice est faite à l'instant même. Les moines que j'ai vus dans la Terre-Sainte, bien loin de me présenter l'image du long martyre dont on leur fait honneur, m'ont paru les plus heureux, les plus respectés, les plus redoutés des habitants de ces contrées. Ils occupent des espèces de châteaux forts. semblables à nos vieux castels du moyen âge; ces

demeures sont inviolables, entourées de
fermées de portes de fer. Ces portes ne s
que pour la population catholique du v
qui vient assister aux offices, recevoir un
struction pieuse, et payer en respects et en
ment aux moines le salaire de l'autel. Je
jamais sorti accompagné d'un des Pères,
rues d'une des villes de Syrie, sans que le
et les femmes vinssent s'incliner sous la
prêtre, baiser cette main et le bas de sa r
Turcs mêmes, bien loin de les insulter, se
partager le respect qu'ils imprimaient sur
sage.

Maintenant, qui sont ces moines? En gé
paysans d'Espagne et d'Italie, entrés jeu
les couvents de leurs patries, et qui, s'enn
la vie monacale, désirent la diversifier au n
l'aspect de contrées nouvelles, et demande
envoyés en Terre-Sainte. Leur résidence
maisons de leur ordre établies en Orient
en général que deux ou trois ans. Un
vient les reprendre et en ramène d'autres.
apprennent l'arabe et se consacrent au s
la population catholique des villes y rester
tage, et y consument souvent toute leur
ont les occupations et la vie de nos curés
pagne; mais ils sont entourés de plus de
tion et de dévouement. Les autres resten
més dans l'enceinte du couvent ou passe
faire leur pèlerinage, d'une maison dans u

à Nazareth, tantôt à Bethléem, quelque
à Rome, quelque temps à Jaffa ou au cou-
; Saint-Jean, dans le désert. Ils n'ont d'autre
tion que les offices de l'église, la promenade
s jardins ou sur les terrasses du couvent.
de livres, nulles études, aucune fonction
L'ennui les dévore; des cabales se forment
'intérieur du couvent; les Espagnols médi-
es Italiens, les Italiens des Espagnols. Nous
peu édifiés des propos que tenaient les uns
autres les moines de Nazareth. Nous n'en
mes pas un seul qui pût soutenir la moindre
rsation raisonnable sur les sujets même que
ocation devait leur rendre le plus familiers.
ie connaissance de l'antiquité sacrée, des
de l'histoire des lieux qu'ils habitent. Tout
uit à un certain nombre de traditions popu-
et ridicules qu'ils se transmettent sans exa-
et qu'ils donnent aux voyageurs comme ils
t reçues de l'ignorance et de la crédulité des
s chrétiens du pays. Ils soupirent tous après
ment de leur délivrance, et retournent en
ou en Espagne, sans aucun fruit pour eux ni
a religion. Du reste, les greniers du couvent
bien remplis; les caves renferment les meil-
vins que cette terre produise. Eux seuls sa-
faire. Tous les deux ans un vaisseau arrive
gne, apportant au Père supérieur le revenu
s puissances catholiques, l'Espagne, le Por-
t l'Italie, leur envoient. Cette somme, grossie

des aumônes pieuses des chrétiens d'Égypte, de Grèce, de Constantinople et de la Syrie, leur fou nit, dit-on, un revenu de trois à quatre cent mil francs. Cela se divise entre les différents couv selon le nombre des moines et les besoins de communauté. Les édifices sont bien entretenus; tout indique l'aisance et même la richesse re dans les maisons que j'ai visitées.

Je n'ai vu aucun scandale dans ces maisons des moines de Terre-Sainte. L'ignorance, l'oisiv l'ennui, voilà les trois plaies qu'il faudrait et qu' pourrait guérir.

Ces hommes m'ont paru simples et sincère mais fanatiquement crédules. Quelques-uns mêm à Nazareth, m'ont semblé de véritables saints més de la foi la plus ardente et de la charité la active; humbles, doux, patients, serviteurs vol taires de leurs frères et des étrangers. J'emp leurs physionomies de paix et de candeur dans mémoire, et leur hospitalité dans mon cœur. bien aussi leurs noms; mais que leur importe leurs noms courent la terre, pourvu que le ci les connaisse et que leurs vertus demeurent en velies dans l'ombre du cloître où leur plaisir est les cacher !

— *Même date*. — A la sortie de Nazareth, no côtoyons une montagne revêtue de figuiers et nopals. A gauche s'ouvre une vallée verte et breuse; une jolie maison de campagne, rappelan

l'œil nos maisons d'Europe, est assise seule sur une des pentes de cette vallée. Elle appartient à un négociant arabe de Saint-Jean-d'Acre. Les Européens ne courent aucun danger dans les environs de Nazareth ; une population presque toute chrétienne est à leur service. En deux heures de marche nous atteignons une série de petites vallées circulant gracieusement entre des monticules couverts de belles forêts de chênes verts. Ces forêts séparent la plaine de Kaïpha du pays de Nazareth et du désert du mont Thabor. Le mont Carmel, chaîne élevée de montagnes qui part du cours du Jourdain et vient finir à pic sur la mer, commence à se dessiner sur notre gauche. Sa ligne, d'un vert sombre, se détache sur un ciel d'un bleu foncé tout ondoyant de vapeurs chaudes comme la vapeur qui sort de la gueule d'un four. Ses flancs ardus sont semés d'une forte et mâle végétation. C'est partout une couche fourrée d'arbustes, dominés çà et là par les têtes élancées des chênes; des roches grises, taillées par la nature en formes bizarres et colossales, percent de temps en temps cette verdure et réfléchissent les rayons éclatants du soleil. Voilà l'aspect que nous avions à perte de vue sur notre gauche ; à nos pieds, les vallées que nous suivions descendaient en douces pentes, et commençaient à s'ouvrir sur la belle plaine de Kaïpha. Nous gravissions les derniers mamelons qui nous en séparaient, et nous ne la perdions de vue un moment que pour la retrouver bientôt. Ces mamelons, entre la Palestine

et la Syrie maritime, sont un des sites les plus doux et les plus solennels à la fois que nous ayons contemplés. Çà et là, les forêts de chênes abandonnés à leur seule végétation forment des clairières étendues, couvertes d'une pelouse aussi veloutée que dans nos prairies d'Occident ; derrière la cime du Thabor s'élève comme un majestueux autel couronné de guirlandes vertes dans un ciel de feu : plus loin, la cime bleue des monts de Gelboé et des collines de Samarie, tremble dans le vague de l'horizon. Le Carmel jette son rideau sombre à grands plis sur un des côtés de la scène, et le regard, en le suivant, arrive jusqu'à la mer qui termine tout, comme le ciel dans les beaux paysages. Combien de sites n'ai-je pas choisis là, dans ma pensée, pour y élever une maison, une forteresse agricole, et y fonder une colonie avec quelques amis d'Europe et quelques centaines de ces jeunes hommes déshérités de tout avenir dans nos contrées trop pleines ! La beauté des lieux, la beauté du ciel, la fertilité prodigieuse du sol, la variété des produits équinoxiaux qu'on peut y demander à la terre ; la facilité de s'y procurer des travailleurs à bas prix ; le voisinage de deux plaines immenses, fécondes, arrosées et incultes ; la proximité de la mer pour l'exportation des denrées ; la sécurité qu'on obtiendrait aisément contre les Arabes du Jourdain, en élevant de légères fortifications à l'issue des gorges de ces collines : tout m'a fait choisir cette partie de la Syrie pour l'entreprise agricole et civilisatrice que j'ai arrêtée depuis.

– *Même date, le soir.* — Nous avons été sur-
s par un orage au milieu du jour. J'en ai peu
de si terribles. Les nuages se sont élevés per-
ndiculairement, comme des tours, au-dessus du
nt Carmel ; bientôt ils ont couvert toute la lon-
e crête de cette chaîne de montagnes ; la mon-
gne, tout à l'heure si sereine et si éclatante, a été
ngée peu à peu dans des vagues roulantes de
nèbres fendues çà et là par des traînées de feu.
ut l'horizon s'est abaissé en peu de moments, et
st rétréci sur nous. Le tonnerre n'avait point
éclats ; c'était un seul roulement majestueux,
ntinu et assourdissant comme le bruit des vagues
bord de la mer, pendant une forte tempête. Les
lairs ruisselaient véritablement comme des tor-
nts de feu du ciel, sur les flancs noirs du Carmel;
s chênes de la montagne et ceux des collines où
us étions encore, pliaient comme des roseaux;
vent qui sortait des gorges et des cavernes nous
rait renversés, si nous n'étions pas descendus de
s chevaux, et si nous n'avions pas trouvé un peu
abri derrière les parois d'un rocher, dans le lit
sec d'un torrent. Les feuilles sèches, soulevées
r l'orage, roulaient sur nos têtes comme des
uages, et les rameaux d'arbres pleuvaient autour
nous. Je me souvins de la Bible et des prodiges
Élie, ce prophète exterminateur sur sa montagne :
a grotte n'était pas loin.

L'orage ne dura qu'une demi-heure. Nous bû-
mes l'eau de sa pluie, recueillie dans les couver-

tures de feutre de nos chevaux. Nous nous reposâmes quelques moments, à peu près à moitié chemin de Nazareth à Caïpha, et nous reprîmes notre route en longeant le pied du mont Carmel; la montagne sur notre gauche, une vaste plaine avec une rivière à droite. Le Carmel, que nous suivîmes ainsi pendant environ quatre heures de marche, nous présenta partout le même aspect sévère et solennel. C'est un mur gigantesque et presque à pic, revêtu partout d'un lit d'arbustes et d'herbes odoriférantes. Nulle part la roche n'y est à nu; quelques débris, détachés de la montagne, ont glissé jusque dans la plaine. Ils sont comme des citadelles données par la nature pour servir de base et d'abri à des villages d'Arabes cultivateurs. Nous ne rencontrâmes qu'un de ces villages, deux heures environ avant d'apercevoir la ville de Kaïpha. Les maisons sont basses, sans fenêtres, et couvertes d'un terrassement qui les garantit de la pluie. Au-dessus, les Arabes élèvent, en feuillage soutenu par des troncs d'arbres, un second étage de verdure qu'ils habitent pendant l'été. Ces terrasses étaient couvertes d'hommes et de femmes qui nous regardaient passer, et nous criaient des injures. L'aspect de cette population est féroce; aucun d'eux pourtant n'osa descendre du mamelon pour nous insulter de plus près.

A sept heures, nous approchions de Kaïpha, dont les dômes, les minarets et les murailles blanches forment, comme dans toutes les villes de l'Orient,

ct brillant et gai à une certaine distance.
s'élève au pied du Carmel, sur une grève
blanc, au bord de la mer. Cette ville forme
ité d'un arc, dont Saint-Jean-d'Acre est
xtrémité. Un golfe de deux lieues de large
ire : ce golfe est un des plus délicieux ri-
la mer sur lesquels l'œil des marins puisse
er. Saint-Jean-d'Acre, avec ses fortifications
s par le canon d'Ibrahim-Pacha et de Na-
avec le dôme percé à jour de sa belle mos-
oulée, avec les voiles qui entrent et sortent
port, attire l'œil sur un des points les plus
nts et les plus illustrés par la guerre : au
golfe une vaste plaine cultivée; le mont
jetant sa grande ombre sur cette plaine;
ïpha, comme une sœur de Saint-Jean-d'A-
brassant l'autre côté du golfe et s'avançant
mer avec son petit môle, où se balancent
s bricks arabes ; au-dessus de Kaïpha, une
gros oliviers ; plus haut encore, un chemin
ns le roc, aboutissant au sommet du cap
nel ; là, deux vastes édifices couronnant la
ne : l'un, maison de plaisance d'Abdalla,
l'Acre ; l'autre, couvent des religieux du
armel, élevé récemment par les aumônes
rétienté, et surmonté d'un large drapeau
, pour nous annoncer l'asile et la protec-
Français ; un peu plus bas que le couvent,
nses cavernes creusées dans le granit de la
ne : ce sont les fameuses grottes des pro-

phètes. Voilà le paysage qui nous frappe en entra
dans les rues poudreuses et étroites de Kaïpha. L
habitants étonnés regardaient avec terreur défil
notre longue caravane. Nous ne connaissions per
sonne; nous n'avions aucun gîte, aucune hospita
lité à réclamer. Le hasard nous fit rencontrer u
jeune Piémontais qui faisait les fonctions de vice
consul à Kaïpha, depuis la prise et le renversement
d'Acre. M. Bianco, consul de Sardaigne en Syrie
lui avait écrit à notre insu, et l'avait prié de nous
accueillir si nous venions à passer par Kaïpha. Il
nous aborda, s'informa de nos noms, et nous con
duisit à la porte de la petite maison en ruines où il
vivait avec sa mère et deux jeunes sœurs. Nous
laissâmes nos chevaux et nos Arabes camper sur
le bord de la mer, près de la ville, et nous entrâ
mes chez M. Malagamba : c'est le nom de ce jeune
et aimable vice-consul, le seul Européen qui rest
dans ce champ de bataille désolé, depuis la ruine
complète d'Acre par les Égyptiens.

Une petite cour, un escalier en bois, conduisent
à une petite terrasse recouverte en feuilles d
palmiers : derrière cette terrasse, deux chambres
nues et environnées seulement d'un divan, seul
meuble indispensable du riche et du pauvre dans
tout l'Orient; quelques pots de fleurs sur la ter
rasse; une volière peuplée de jolies colombes gr
ses, nourries par les sœurs de M. Malagamba; d
étagères autour des murs, sur lesquelles sont ra
gés avec ordre des tasses, des pipes, des verres



r, des cassolettes d'argent pour les parfums, crucifix de bois, incrustés de nacre, faits à em : — voilà tout l'ameublement de cette ; maison, où une famille délaissée repré- pour mille piastres de traitement (environ ;ents francs), une des puissances de notre e.

lame Malagamba, la mère, nous reçut avec :émonies usitées dans le pays. Elle nous pré- les parfums et les eaux de senteur, et nous à peine assis sur le divan, essuyant la sueur s fronts, que ses filles, deux apparitions cé- , sortirent de la chambre voisine, et nous pré- ent l'eau de fleur d'orange et les confitures, s plateaux de porcelaine de la Chine. L'em- le la beauté est tel sur notre âme, que, quoi- évorés de soif et accablés d'une marche de heures, nous serions restés en contempla- muette devant ces deux jeunes filles sans : le verre à nos lèvres, si la mère ne nous ressés par ses instances d'accepter ce que ses nous présentaient. L'Orient tout entier était que je l'avais rêvé dans mes belles années, la e remplie des images enchantées de ses con- et de ses poëtes. L'une des jeunes filles n'é- l'une enfant; ce n'était que l'accompagne- gracieux de sa sœur, comme ces images qui lètent une autre. Après nous avoir offert tous ins de l'hospitalité la plus simple et la plus que cependant, les jeunes filles vinrent pren-

dre aussi leur place à côté de leur mère, sur le divan, en face de nous. C'est ce tableau que je voudrais pouvoir rendre avec des paroles, pour le conserver dans ces notes comme je le vois dans ma pensée; mais nous avons en nous de quoi sentir la beauté dans toutes ses nuances, dans toutes ses délicatesses, dans tous ses mystères, et nous n'avons qu'un mot vague et abstrait pour dire ce qu'est la beauté. C'est là le triomphe de la peinture : elle rend d'un trait, elle conserve pour des siècles cette impression ravissante d'un visage de femme, dont le poëte ne peut que dire : *Elle est belle;* et il faut le croire sur parole; mais sa parole ne peint pas.

La jeune fille était donc assise sur le tapis, les jambes repliées sous elle, le coude appuyé sur les genoux de sa mère, le visage un peu penché en arrière, tantôt levant ses yeux bleus pour exprimer à sa mère son naïf étonnement de notre aspect et de nos paroles, tantôt les reportant sur nous avec une curiosité gracieuse, puis les abaissant involontairement et les cachant sous la longue soie de ses cils noirs, pendant qu'une rougeur nouvelle colorait ses joues, ou qu'un léger sourire mal contenu effleurait ses lèvres. Notre singulier costume était nouveau pour elle, et la bizarrerie de nos usages lui causait un étonnement toujours nouveau; sa mère lui faisait en vain signe de ne pas témoigner sa surprise, de peur de nous offenser; la simplicité et la naïveté de ses impressions se faisaient

ur malgré elle sur cette figure de seize ans, et n âme se peignait dans chaque expression de ses aits avec une telle grâce, avec une telle transparence, qu'on voyait sa pensée sous sa peau avant u'elle en eût elle-même la conscience. Le jeu des ayons du soleil, qui glissent à travers l'ombre sur ne eau limpide, est moins mobile et moins transparent que cette physionomie. Nous ne pouvions n détacher nos yeux, et nous étions déjà reposés par le seul aspect de cette figure qu'aucun de nous n'oubliera jamais.

Mademoiselle Malagamba a ce genre de beauté que l'on ne peut guère rencontrer que dans l'Orient : la forme accomplie, comme elle l'est dans la statue grecque ; l'âme révélée dans le regard, comme elle l'est dans les races du Midi ; et la simplicité dans l'expression, comme elle n'existe plus que chez les peuples primitifs ; quand ces trois conditions de la beauté se rencontrent dans une seule figure de femme, et s'harmonisent sur un visage avec la première fleur de l'adolescence ; quand la pensée rêveuse et errante dans le regard éclaire doucement, de ses rayons humides, des yeux qui se laissent lire jusqu'au fond de l'âme, parce que l'innocence ne soupçonne rien à voiler ; quand la délicatesse des contours, la pureté virginale des lignes, l'élégance et la souplesse des formes, révèlent à l'œil cette voluptueuse sensibilité de l'être né pour aimer, et mêlent tellement l'âme et les sens qu'on ne sait, en regardant, si l'on sent ou si

l'on admire, alors la beauté est complète, et on éprouve à son aspect cette complète satisfaction des sens et du cœur, cette harmonie de jouissance qui n'est pas ce que nous appelons l'amour, mais qui est l'amour de l'intelligence, l'amour de l'artiste, l'amour du génie pour une œuvre parfaite. On se dit : il fait bon ici ; et l'on ne peut s'arracher de cette place où l'on vient de s'asseoir tout à l'heure avec indifférence, tant le beau est la lumière de l'esprit et l'invincible attrait du cœur.

Son costume oriental ajoutait encore aux charmes de sa personne ; ses longs cheveux, d'un blond foncé et légèrement dorés, étaient nattés sur sa tête en mille tresses qui retombaient des deux côtés sur ses épaules nues ; un confus mélange de perles, de sequins d'or enfilés, de fleurs blanches et de fleurs rouges, était répandu sur ses cheveux, comme si une main pleine de ce qu'elle aurait puisé dans un écrin s'était ouverte au hasard sur cette tête et y avait laissé tomber sans choix cette pluie de fleurs et de bijoux ; tout lui allait bien : rien ne peut déparer une tête de quinze ans ; sa poitrine était découverte, selon la coutume des femmes d'Arabie ; une tunique de mousseline brodée de fleurs d'argent était nouée par un châle autour de sa ceinture ; ses bras étaient passés dans les manches flottantes et ouvertes jusqu'au coude d'une veste de drap vert dont les deux basques pendaient librement sur les hanches ; de larges pantalons à mille plis complétaient ce costume ; et ses jambes nues

t embrassées au-dessus de la cheville du pied
ux bracelets d'argent ciselé. L'un de ces bra-
était orné de petits grelots d'argent dont le
accompagnait le mouvement de ses pieds.
n poëte n'a jamais dépeint une si ravissante
ition. L'Aïdé de lord Byron, dans *Don Juan*,
lque chose de mademoiselle Malagamba, mais
st loin encore de cette perfection de grâce,
ocence, de douce confusion, de voluptueuse
eur et d'éclatante sérénité, qui se confondent
ces traits encore enfantins. Je la grave dans
souvenir pour la peindre plus tard, comme le
le la beauté et de l'amour purs, dans le poëme
veux consacrer mes impressions.

devait être un beau tableau à faire pour un
re, s'il y en eût eu un parmi nous, que cette
de voyage. Nos costumes turcs, riches et pit-
ques; nos armes de toute espèce, répandues
plancher autour de nous; nos lévriers cou-
à nos pieds; ces trois figures de femmes ac-
ies en face de nous sur un tapis d'Alep; leurs
des pleines de simplicité, d'étrangeté et d'a-
on, l'expression de leurs physionomies pendant
e leur racontais mes voyages, ou que nous com-
ns nos usages d'Europe avec le genre d'hospi-
qu'elles nous offraient; les cassolettes de par-
qui brûlaient dans un coin en embaumant
du soir; les formes antiques des vases dans
els on nous offrait le sorbet ou les boissons
atisées; tout cela au milieu d'une chambre

délabrée, ouverte sur la mer, et où les brancl palmier, croissant dans la cour, s'introduisa de larges ouvertures sans fenêtre. Je regret pas emporter ce souvenir pour mes amis, je l'emporte dans mon imagination.

Madame Malagamba la mère est Grecqu dans l'île de Chypre; elle y épousa, à quato M. Malagamba, riche négociant franc, qui même temps consul à Larcana. Des malh des révolutions renversèrent la fortune de I gamba; il vint chercher une petite place consulaire à Acre, et y mourut, laissant sa et ses quatre enfants dans le dénûment absolu. Son fils, jeune homme remarqu l'honnêteté et l'intelligence, fut employé p ques consuls, et obtint enfin la place d'ag sulaire de Sardaigne à Kaïpha. C'est avec le appointements de cet emploi précaire qu'il sa mère et ses sœurs. La sœur aînée de made Malagamba, aussi belle que celle que no tant admirée, avait inspiré, nous dit-on, u passion à un des jeunes religieux du cou Kaïpha, qui avait eu occasion de la voir d rasse du couvent, qu'il s'était enfui sur un b anglais, avait embrassé la religion protest de pouvoir la demander en mariage, et av tous les moyens de l'enlever sous divers sements. On le croyait encore, à cette caché dans quelque ville de la côte de Syr exécuter son projet; mais les autorités turq

ıt à la sûreté de cette famille ; et si les moines exercent sur les religieux de leur ordre la justice la plus arbitraire et la plus inflexible, parvient à découvrir le fugitif, il expierait, dans une éternelle captivité, l'amour insensé que cette beauté fatale a allumé dans son cœur. Nous ne vîmes point cette sœur.

La nuit tombait, il fallait enfin nous arracher à l'enchantement de cette réception, et aller chercher l'asile au couvent du mont Carmel. M. Malagamba était allé prévenir les Pères des hôtes nombreux qui leur arrivaient. Nous nous levâmes et nous fûmes forcés, pour obéir aux usages du pays, de laisser madame et mademoiselle Malagamba approcher leurs lèvres de nos mains, et nous remontâmes à cheval.

Le mont Carmel commence à s'élever, à quelques minutes de marche de Kaïpha ; nous le gravîmes par une route assez belle, taillée dans le rocher sur la pointe même du cap ; — chaque pas que nous faisions nous découvrait un horizon nouveau sur la mer, sur les collines de la Palestine, et sur les rivages de l'Idumée. A moitié chemin, nous rencontrâmes un des Pères du Carmel, qui, depuis quarante ans, habite une petite maisonnette qui sert d'hospice aux pauvres dans la ville de Kaïpha, et qui monte et descend deux fois par jour la montagne, pour aller prier avec ses frères. La douce impression de sérénité d'âme et de gaieté de cœur qui brillait dans tous ses traits nous frappa. Ces

expressions de bonheur paisible et inaltérable ne se rencontrent jamais que dans les hommes à vie simple et rude et à généreuses résolutions. L'échelle du bonheur est une échelle descendante : on en trouve bien plus dans les humbles situations de la vie que dans les positions élevées. Dieu donne aux uns en félicité intérieure ce qu'il donne aux autres en éclat, en nom, en fortune. J'en ai fait maintes fois l'épreuve. Entrez dans un salon, cherchez l'homme dont le visage respire le plus de contentement intime, demandez son nom, c'est un inconnu pauvre et négligé du monde. La Providence se révèle partout.

A la porte du beau monastère qui s'élève aujourd'hui, tout construit à neuf, tout éblouissant de blancheur, sur le sommet le plus aigu du cap du Carmel, deux Pères nous attendaient. C'étaient les seuls habitants de cette vaste et magnifique retraite de cénobites. Nous fûmes accueillis par eux comme des compatriotes et des amis. Ils mirent à notre disposition trois cellules pourvues chacune d'un lit, meuble rare en Orient, d'une chaise et d'une table. Nos Arabes s'établirent avec nos chevaux dans les vastes cours intérieures du monastère. On nous servit un souper composé de poisson frais et de légumes cultivés parmi les rochers de la montagne. Nous passâmes une soirée délicieuse, après tant de fatigues, assis sur les larges balcons qui dominent la mer et les cavernes des prophètes. Une lune sereine flottait sur les vagues dont le mur-

re et la fraîcheur montaient jusqu'à nous. Nous us promîmes de passer dans cet asile la journée lendemain pour reposer nos chevaux et refaire s provisions ; nous allions entrer dans une conte nouvelle, où nous ne trouverions plus ni ville village, rarement des sources d'eau douce : nous yions cinq journées de désert s'étendre devant us.

— 22 *octobre* 1832. — Journée de repos passée u monastère du mont Carmel ou à parcourir les tes de la montagne et les grottes d'Élie et des prophètes. La principale de ces grottes, évidemment illée de main d'homme dans le roc le plus dur, t une salle d'une prodigieuse élévation ; elle n'a 'autre vue que la mer sans bornes, et on n'y entend d'autre bruit que celui des flots qui brisent ntinuellement contre l'arête du cap. Les traditions disent que c'était là l'école où Élie enseignait s sciences des mystères et des hautes poésies. 'endroit était admirablement choisi, et la voix du ieux prophète, maître de toute une innombrable énération de prophètes, devait majestueusement etentir dans le sein creusé de la montagne qu'il llonnait de tant de prodiges, et à laquelle il a isé son nom ! L'histoire d'Élie est une des plus merveilleuses histoires de l'antiquité sacrée : c'est e géant des bardes sacrés. A lire sa vie et ses terribles vengeances, il semble que cet homme avait a foudre du Seigneur pour âme, et que l'élément

sur lequel il fut enlevé au ciel était son élém natal. C'est une belle figure lyrique ou épiqu jeter dans le poëme des vieux mystères de la ci lisation judaïque. En tout, l'époque des prophè à la considérer historiquement, est une des époq les moins intelligibles de la vie de ce peuple f gitif. On aperçoit cependant, et surtout dans l' poque d'Élie, la clef de cette singulière organisati du corps des prophètes. C'était évidemment u classe sainte et lettrée, toujours en opposition av les rois ; tribuns sacrés du peuple, le soulevant e l'apaisant avec des chants, des paraboles, des m naces ; formant des factions dans Israël, comme parole et la presse en forment parmi nous ; se com battant les uns les autres, d'abord avec le glai de leur parole, puis avec la lapidation ou l'épé s'exterminant de la face de la terre comme on vi Élie en exterminer par centaines ; puis succomba eux-mêmes à leur tour, et faisant place à d'autr dominateurs du peuple. Jamais la poésie propr ment dite n'a joué un si grand rôle dans le dram politique, dans les destinées de la civilisation. L raison ou la passion, selon qu'ils étaient faux o vrais prophètes, ne parlait, par leurs bouches, qu la langue énergique et harmonieuse des images Il n'y avait point d'orateurs comme à Athène ou à Rome ; l'orateur est trop homme ! il n'y avai que des hymnes et des lamentations ; le poëte es divin.

Quelle imagination ardente, colorée, délirante,

pose pas dans un pareil peuple une pareille
tion de la parole chantée ! et comment s'é-
qu'indépendamment du haut sens religieux
s poésies renfermaient, elles aient été un
ient aussi accompli, aussi inimitable, de
et de grâce ? le prix des poëtes alors, c'était
ité même. Leur inspiration leur soumettait
ple ; ils l'entraînaient à leur gré au crime ou
îsme ; ils faisaient trembler les rois coupa-
eur jetaient la cendre sur le front, ou réveil-
e patriotisme dans le cœur de leurs conci-
, ils les faisaient triompher de leurs ennemis,
• rappelaient, dans l'exil et dans l'esclavage,
lines de Sion et la liberté des enfants de
Je suis étonné que, parmi tous les grands
s que la poésie moderne a puisés dans l'his-
es Juifs, elle n'ait pas conçu encore ce drame
lleux des prophètes. C'est un beau chant de
re du monde.

ême date. — Je reviens de me promener
r les pentes embaumées du Carmel. J'étais
us un arbousier, un peu au-dessus du sen-
ic qui monte au sommet de la montagne et
t au couvent, regardant la mer qui me sépare
de choses et de tant d'êtres que j'ai connus
és, mais qui ne me sépare pas de leur sou-
Je repassais ma vie écoulée, je me rappelais
ures pareilles passées sur tant de rivages
et avec des pensées si différentes ; je me de-

mandais si c'était bien moi qui étais là au sommet isolé du mont Carmel, à quelques lieues de l'Arabie et du désert, et pourquoi j'y étais; et où j'allais; et où je reviendrais; et quelle main me conduisait; et qu'est-ce que je cherchais sciemment, ou à mon insu, dans ces courses éternelles à travers le monde. J'avais peine à recomposer un seul être de moi-même avec les phases si opposées et si imprévues de ma courte existence; mais les impressions si vives, si lucides, si présentes, de tous les êtres que j'ai aimés et perdus, retentissaient toutes avec une profonde angoisse dans le même cœur et me prouvaient trop que cette unité, que je ne retrouvais pas dans ma vie, se retrouvait tout entière dans mon cœur! et je sentais mes yeux se mouiller en regardant le passé où je n'apercevais déjà que cinq ou six tombeaux où mon bonheur s'était déjà cinq ou six fois englouti. Puis selon mon instinct quand mes impressions deviennent trop fortes et sont près d'écraser ma pensée, je les soulevais d'un élan religieux vers Dieu, vers cet infini qui reçoit tout, qui absorbe tout, qui rend tout; je le priais, je me soumettais à sa volonté toujours bonne, je lui disais : tout est bien, puisque vous l'avez voulu; me voici encore; continuez à me conduire par vos voies et non par les miennes; menez-moi où vous voudrez et comme vous voudrez, pourvu que je me sente conduit par vous; pourvu que vous vous révéliez de temps en temps à mes ténèbres par un de ces rayons de l'âme qui nous montrent, comme

ın horizon d'un moment au milieu de
t profonde ; pourvu que je me sente sou-
:ette espérance immortelle que vous avez
r la terre comme une voix de ceux qui
ılus ; pourvu que je les retrouve en vous,
ne reconnaissent et que nous nous aimions
e ineffable unité que nous formerions
x et nous! Cela me suffit pour avancer
our marcher jusqu'au bout dans ce che-
emble sans but. Mais faites que le chemin
s trop rude à des pieds déjà blessés!
suis relevé plus léger et me suis pris à
es poignées d'herbes odoriférantes dont
est tout embaumé. Les Pères du couvent
ıe espèce de thé plus parfumé que la men-
sauge de nos jardins. J'ai été distrait de
ées et de mon herborisation par le pas de
s dont les fers retentissaient sur les rocs
entier. Deux femmes, enveloppées de la
ıieds d'un long drap blanc, étaient assises
nes, un jeune homme tenait la bride du
le ces animaux, et deux Arabes marchaient
la tête chargée de larges corbeilles de
recouvertes de serviettes de mousseline
C'était M. Malagamba, sa mère et sa sœur
aient au monastère pour m'offrir des pro-
e route qu'elles nous avaient préparées
la nuit. Une des corbeilles était remplie
pains jaunes comme l'or, et d'une saveur
précieuse rencontre dans une contrée où

le pain est inconnu. L'autre était pleine de fruits de tous genres, de quelques bouteilles d'excellents vins de Chypre et du Liban, et de ces confitures innombrables, délices des Orientaux. Je reçus avec reconnaissance le présent de ces aimables femmes. J'envoyai les Arabes porter les corbeilles au monastère, et nous nous assîmes pour causer un moment des infortunes de madame Malagamba. L'endroit était charmant : c'était sous deux ou trois grands oliviers qui ombragent un des bassins que la source du prophète Élie s'est creusés en tombant de roc en roc dans un petit ravin du mont Carmel. Les Arabes avaient étendu les tapis de leurs ânes sur le gazon qui entoure la source, et les deux femmes qui avaient repoussé leurs longs voiles sur leurs épaules, assises sur le divan du voyageur, au bord de l'eau, dans leur costume le plus riche et le plus éclatant, formaient un groupe digne de l'œil d'un peintre. J'étais assis moi-même, vis-à-vis d'elles, sur une corniche du rocher d'où tombait la source. Bien des larmes mouillèrent les yeux de madame Malagamba en repassant ainsi devant moi le temps de ses prospérités, et sa chute dans l'infortune, et ses misères présentes, et sa fuite de Saint-Jean-d'Acre, et ses préoccupations maternelles sur l'avenir de son fils et de ses charmantes filles.

Mademoiselle Malagamba écoutait ce récit avec l'insouciance tranquille de la première jeunesse; elle s'amusait à réunir en bouquets les fleurs sur

nelles elle était assise; seulement, lorsque la
de sa mère s'altérait en parlant, et que des
les tombaient de ses yeux, sa fille passait son
autour du cou de sa mère, et essuyait ses
rs avec le mouchoir de mousseline brodée
gent qu'elle tenait à la main : puis, quand le
rire revenait sur le visage de sa mère, elle re-
mit sa distraction enfantine et assortissait de
veau les nuances de son bouquet. Je promis à
pauvres femmes de me souvenir d'elles et de
hospitalité si inattendue, à mon retour en
ope, et de solliciter un peu d'avancement de
amis à Turin pour le jeune agent consulaire
Kaïpha. L'espérance, quoique bien éloignée et
incertaine, rentra dans le cœur de madame
gamba, et la conversation prit un autre tour.
parlâmes des mœurs du pays et de la mono-
ie de la vie des femmes arabes, dont les femmes
opéennes, qui vivent en Arabie, sont obligées
ontracter aussi les habitudes. Mais mademoi-
Malagamba et sa mère n'avaient jamais connu
tre genre de vie, et s'étonnaient au contraire
e que je leur racontais de l'Europe. Vivre pour
seul homme et d'une seule pensée dans l'inté-
r de leurs appartements; passer la journée sur
divan à tresser ses cheveux, à disposer avec
e les nombreux bijoux dont elles se parent;
irer l'air frais de la montagne ou de la mer du
t d'une terrasse ou à travers les treillis d'une
tre grillée; faire quelques pas sous les oran-



une fois par semaine, aller passer l
bain public en compagnie de toute
filles de la ville, et chanter quelques
poëtes arabes en s'accompagnant su
voilà toute la vie de l'Orient pour les
société n'existe pas pour elles; aus
aucune de ces passions factices de l'a
que la société produit; elles sont tou
quand elles sont jeunes et belles, et
toutes aux soins domestiques et à l
Cette civilisation en vaut-elle une a
nous étions à causer ainsi de chose
mon drogman, jeune homme né en A
versé dans les lettres arabes, me c
alentours du monastère, et me déc
de la fontaine; il m'amenait un autre
qui avait appris mon arrivée à Kaïpha
venu de Saint-Jean-d'Acre pour faire
avec un poëte de l'Occident. Ce jeune

an. Cependant le jour baissait, il fallait nous parer. Puisque nous sommes ici deux poëtes, lui -je, et que le hasard nous réunit de deux points monde si opposés dans un lieu si charmant, s une si belle heure, et en présence d'une beauté accomplie, nous devrions consacrer chacun dans tre langue, par quelques vers, notre rencontre les impressions que ce moment nous inspire. Il rit; il tira de sa ceinture l'écritoire et la plume roseau qui ne quittent pas plus un écrivain abe que le sabre ne quitte le cavalier; nous nous rtâmes tous les deux de quelques pas pour aller éditer un moment nos vers. Il eut fini bien avant oi. Voici ses vers, et voici les miens. On y reconîtra le caractère des deux poésies; mais je n'ai s besoin d'avertir combien toutes les langues rdent à passer dans une autre.

« Dans les jardins de Kaïpha il y a une fleur que le rayon du soleil cherche à travers le treillis des feuilles de palmier.

» Cette fleur a des yeux plus doux que la gazelle, des yeux qui ressemblent à une goutte d'eau de la mer dans un coquillage.

» Cette fleur a un parfum si enivrant que le scheik qui s'enfuit devant la lance d'une autre tribu, sur sa jument plus rapide que la chute des eaux, la sent au passage et s'arrête pour la respirer.

» Le vent de simoûn enlève des habits du voyageur tous les autres parfums, mais il n'enlève

» jamais du cœur l'odeur de cette fleur merveil-
» leuse.

» On la trouve au bord d'une source qui coule
» sans murmure à ses pieds.

» Jeune fille, dis-moi le nom de ton père, et je
» te dirai le nom de cette fleur. »

Voici ceux que je rapportai moi-même et que je fis traduire aussitôt en arabe par mon drogman :

Fontaine au bleu miroir, quand sur ton vert rivage,
La rêveuse Lilla dans l'ombre vient s'asseoir,
Et sur tes flots penchée y jette son image,
Comme au golfe immobile une étoile du soir,

D'un mobile frisson tes flots dormants se plissent,
On n'en voit plus le fond de sable ou de roseaux,
Mais de charme et de jour tes ondes se remplissent,
Et l'œil ne cherche plus son ciel que dans tes eaux!

Tu n'es plus qu'un reflet de ravissantes choses,
Yeux bleus comme ces fleurs qui bordent ton bassin,
Dents de nacre riant entre des lèvres roses,
Globes qu'un souffle pur soulève avec le sein!

Cheveux nattés de fleurs et que leur poids fait pendre,
Colliers qui de ses bras relèvent le carmin,
Perles brillant sous l'onde et que l'on croit y prendre,
Comme son sable d'or, en y plongeant la main!

Ma main s'étend sur toi, source où cette ombre nage,
De peur que par le vent tout ne soit effacé,

es lèvres voudraient, jalouses du rivage,
re ces flots heureux où l'image a passé!

s quand Lilla, riant, se lève et suit sa mère,
l'est plus qu'un peu d'eau dans un bassin obscur.
oûte en vain les flots du doigt; l'onde est amère,
vase et l'insecte en ternissent l'azur!

ien! ce que tu fais pour ces flots, jeune fille,
mon âme à jamais la beauté le produit:
ait joie et jour tant que son œil y brille;
que son œil se voile, hélas! il y fait nuit!

r, la jeune fille pour qui nous venions de faire
vers en français et en arabe littéral, n'entendait
français, ni l'arabe, et ne comprenait qu'un
l'italien.

- 25 *octobre* 1832. — Au lever du soleil, nous
ns quitté, frais et dispos, le couvent du mont
mel et ses deux excellents religieux, et nous
s sommes acheminés par des sentiers escarpés
descendent du cap à la mer. Là, nous sommes
rés dans le désert; il règne entre la mer de la
ie, dont les côtes ici sont en général plates, sa-
nneuses et découpées en petits golfes, et les mon-
nes qui font suite au mont Carmel. Ces mon-
nes s'abaissent, par degrés insensibles, en se
prochant de la Galilée; elles sont noires et nues,
rochers percent souvent l'enveloppe de terre et
rbustes qui leur reste; leur aspect est sombre et
rne; elles n'ont que leur vêtement de lumière

éblouissante et la majesté idéale du paysage qui les entoure; de temps en temps, la chaîne, qu'elles continuent pendant environ dix lieues, est brisée, et quelque vallée peu profonde s'entr'ouvre au regard; au fond ou sur les flancs d'une de ces vallées, nous voyons distinctement les restes d'un château fort et un grand village arabe qui s'étend sous les murs du château; la fumée des maisons s'élève et serpente le long des flancs du Carmel, et de longues files de chameaux, de chèvres noires et de vaches rouges, se prolongent du village dans la plaine que nous traversons; quelques Arabes à cheval, armés de lances et vêtus seulement de leur couverture de laine blanche, les jambes et les bras nus, marchent en tête et en flanc de ces caravanes de pasteurs qui vont mener les troupeaux à la seule source que nous ayons rencontrée depuis quatre heures. Les sources ont été découvertes et creusées autrefois par les habitants des villes situées toutes au bord de la mer : les Arabes actuels ont abandonné ces villes depuis des siècles; il n'y reste que la fontaine, et ils font tous les jours ce voyage d'une heure ou deux pour venir chercher l'eau et abreuver des troupeaux. Nous avons marché tout le jour sur des débris de murailles, sur des mosaïques qui percent le sable; la route est jalonnée de ruines qui attestent la splendeur et l'immense population de ces rivages, dans les temps reculés.

Nous avions depuis le matin à l'horizon devant nous, au bord de la mer, une immense colonne sur

rayons du soleil étaient répercutés et
grandir et sortir des flots à mesure que
ıns. En approchant, nous reconnaissons
lonne est une masse confuse de magni-
s appartenant à différentes époques;
uons d'abord une immense muraille,
able, par sa forme, sa couleur et la
erres, à un pan du Colysée à Rome.
le, d'une prodigieuse hauteur, se dresse
ıncrée sur un monceau d'autres ruines
tions grecques et romaines; bientôt
rons, au delà de ce pan de mur, les
ıts et découpés à jour, comme une den-
re, d'un monument moresque, église
, ou peut-être tous les deux tour à tour;
e d'autres débris debout, et d'une belle
ı, de plusieurs autres constructions an-
ıemin de sable que suivaient nos mou-
enait assez près de ce curieux débris
ıt nous ignorions complétement l'exis-
m et la date.

ı un demi-mille de ce groupe de monu-
:e de la mer s'élève et le sable se change
:e rocher a été taillé partout par la main
sur une étendue d'environ un mille de
lirait une ville primitive creusée dans
t que les hommes eussent appris l'art
a pierre à la terre et de s'élever des de-
surface; c'est en effet une de ces villes
; dont parlent les premières histoires,

ou tout au moins une de ces vastes *Nécropolis*, vi
les des morts, qui creusaient en tout sens la terr
ou le rocher aux environs des grandes cités d
vivants ; mais la forme des rochers et des cavern
sans nombre taillées dans leurs flancs indique plut
à mon avis, la demeure des vivants. Ces cavern
sont vastes, les portes en sont élevées ; des esca
liers nombreux et larges conduisent à ces porti
des fenêtres sont percées aussi dans la roche viv
pour donner de la lumière à ces habitations, et ce
portes et ces fenêtres donnent sur des rues taillé
profondément dans les entrailles de la colline. No
avons suivi plusieurs de ces rues profondes et long
et où des ornières indiquent la trace de la roue de
chars. Une multitude d'aigles, de vautours, et de
nuées innombrables d'étourneaux s'élevaient, à
notre approche, de l'ombre de ces rochers creusé
des arbustes grimpants, des fleurs pariétaires, de
touffes de myrte et de figuier ont pris racine dan
la poussière de ces rues de pierres, et tapissent ce
longues avenues. Dans quelques endroits, les an
ciens habitants avaient entièrement fendu la collin
avec le ciseau, et percé des canaux qui laissent ve
nir l'eau de la mer et permettent au regard d'em
brasser une partie du golfe qu'elle forme derriè
la ville. C'est un paysage d'un caractère entièrem
neuf, à la fois grave et dur comme le rocher, rian
et lumineux comme ces percées aériennes sur
bleu de la mer, et comme ces forêts de plantes né
d'elles-mêmes dans les fentes du granit. Nous m

rchâmes quelque temps dans ces labyrinthes merveilleux, et nous arrivâmes enfin au pied de la grande muraille et des monuments moresques que nous avions devant nous; là, nous nous arrêtâmes un instant pour délibérer. Ces ruines ont une mauvaise renommée; c'est là que se cachent souvent une bande d'Arabes voleurs qui pillent et massacrent les caravanes. On nous avait avertis à Kaïpha de les éviter ou de les passer en ordre de bataille et de ne permettre à aucun de nos hommes de s'écarter du corps de la caravane. La curiosité l'avait emporté; nous n'avions pu résister au désir de visiter ces monuments dont l'histoire ancienne et moderne ne connaît rien : nous ignorions s'ils étaient déserts ou habités. Arrivés au pied des murs d'enceinte qui les enveloppent encore, nous aperçûmes la brèche par laquelle nous devions y pénétrer. Au même moment, un groupe d'Arabes à cheval parut, la lance à la main, sur le sable qui nous séparait encore de l'entrée, et fondit sur nous; nous fûmes surpris, mais nous étions prêts; nous avions à la main nos fusils à deux coups chargés et armés, et nos pistolets à la ceinture; nous avançâmes sur les Arabes, ils s'arrêtèrent court; je me détachai de la caravane en lui ordonnant de rester sous les armes, je m'avançai avec mes deux compagnons et mon drogman; nous parlementâmes; et le scheik, avec ses principaux cavaliers, nous escortèrent eux-mêmes jusqu'à la brèche, en donnant ordre aux Arabes de l'intérieur de nous respecter et de nous

laisser examiner les monuments ; je jugeai prudent néanmoins de ne laisser entrer avec nous qu'une partie de mon monde ; le reste demeura campé à une portée de fusil du tertre, prêt à venir à notre secours si nous fussions tombés dans une embûche. Cette précaution n'était pas inutile, car nous trouvâmes dans l'intérieur des murs une population de deux à trois cents Arabes Bédouins, y compris les femmes et les enfants. Il n'y a qu'une issue pour sortir de ces ruines, et nous aurions été facilement pris et égorgés si ces barbares n'eussent été tenus en respect par la force qui nous restait dehors, qu'ils pouvaient supposer plus considérable qu'elle ne l'était réellement ; nous avions eu soin de ne pas montrer tout notre monde, et quelques moukres étaient restés exprès en arrière, campés sur un mamelon où l'on pouvait les apercevoir.

Aussitôt que nous eûmes franchi la brèche, nous nous trouvâmes dans un dédale de sentiers tournant autour des débris écroulés de la grande muraille et des autres édifices antiques que nous découvrions successivement. Ces sentiers ou ces rues n'avaient aucune percée régulière ; mais le pied des Arabes, des chameaux et des chèvres, les avait tracés au hasard parmi ces décombres. Les familles de la tribu n'avaient elles-mêmes rien édifié ; elles avaient profité seulement de toutes les cavités que la chute des pierres gigantesques avait formées çà et là pour s'y abriter, les unes à l'ombre même des fûts des colonnes ou des chapiteaux arrêtés dans leur

par d'autres débris ; les autres, par un mor-
l'étoffe de poil de chèvre noire, tendu d'un
à l'autre, et formant ainsi le toit. Le scheik
ne, ses femmes et ses enfants, qui occupaient
oute le palais du village, avaient tous leur
re à l'entrée de la ville, dans les décombres
mple romain, sur un tertre très-élevé, au-
lu sentier où nous entrions, et leur maison
rmée par un bloc immense de pierre sculp-
pendait presque perpendiculairement, ap-
r un de ses angles sur d'autres blocs roulés
le et comme arrêtés dans leur chute. Ce
e pierres semblait véritablement s'écrouler
et prêt à écraser les femmes et les enfants
ik, qui montraient leurs têtes au-dessus de
ors de cette caverne artificielle. Les femmes
it pas voilées ; elles n'avaient pour vêtement
chemise de coton bleu, qui laisse la poitrine
erte et les jambes nues ; cette chemise est
autour du corps par une ceinture de cuir.
mmes nous parurent belles, malgré les an-
qui perçaient leurs narines, et les tatouages
s dont leurs joues et leur gorge étaient sil-
. Les enfants étaient nus, assis ou à cheval
blocs de pierres taillées qui formaient la
e de ces effrayantes demeures ; et quelques
s noires, aux longues oreilles pendantes,
grimpées à côté des enfants sur la porte de
ttes, et nous regardaient passer, ou bondis-
au-dessus de nos têtes en franchissant d'un

bloc à l'autre le sentier profond où nous marchions. Nous vîmes quelques chameaux couchés çà et là dans le creux frais, formé par les interstices des débris, et dressant leur tête pensive et calme au-dessus des tronçons de colonnes et de chapiteaux éboulés. A chaque pas, la scène était nouvelle et attirait plus vivement notre attention. Un peintre trouverait mille sujets d'un pittoresque inconnu dans la forme sans cesse neuve et inattendue dont les demeures de la tribu sont mêlées et confondues avec les restes des théâtres, des bains, des églises, des mosquées, qui jonchent ce coin de terre. Moins l'homme a travaillé pour se créer un asile dans le chaos d'une ville renversée, plus ces habitations sont improvisées par le hasard bizarre de la chute des monuments, plus aussi la scène est poétique et frappante. Des femmes trayaient leurs chèvres sur les gradins de l'amphithéâtre ; des troupeaux de moutons sautaient un à un de la fenêtre en ogive du palais d'un émir ou d'une église gothique de l'époque des croisés. Des scheiks accroupis fumaient leurs pipes sous l'arche ciselée d'un arc romain, et des chameaux avaient leurs longes attachées aux colonnettes moresques de la porte d'un harem. Nous descendîmes de cheval pour visiter en détail les principaux restes. Les Arabes nous firent de grandes difficultés quand nous témoignâmes la volonté d'entrer dans l'enceinte du grand temple qui est au bout de la ville sur un rocher au bord de la mer. Il nous fallut une contestation nouvelle à chaque cour. à

que nous avions à franchir pour y pé-
s fûmes obligés d'employer même la
r les forcer à nous céder le passage. Les
s enfants s'éloignèrent en nous lançant
tions; le scheik se retira un moment,
s Arabes montrèrent sur leurs figures
s gestes tous les signes duméconten-
s l'air d'indécision et de timidité mal
nous aperçûmes aussi dans leurs ma-
ncouragea à insister, et nous entrâmes,
ré, moitié de force, dans l'intérieur
dernier et de ce plus étonnant des

dire ce que c'est; il y a de tout dans
on, dans sa forme et dans ses orne-
nche à croire que c'est un temple anti-
roisés ont converti en église à l'époque
lèrent Césarée de Syrie et les rivages
nt, et que les Arabes ont converti plus
uée. Le temps, qui se joue de l'œuvre
s des hommes, le convertit maintenant
, et le genou du chameau se plie sur
i les genoux de trois ou quatre géné-
ligion se sont pliés tour à tour devant
fférents. Les bases de l'édifice sont évi-
rchitecture grecque d'une époque de
à la naissance des voûtes, l'architec-
le type moresque; des fenêtres, pri-
corinthiennes, ont été converties avec
art et de goût en fenêtres moresques à

ogives et à légères colonnes accouplées; ce qui subsiste des voûtes est brodé d'arabesques d'un fini et d'une délicatesse exquis. L'édifice a huit faces, et chacun des enfoncements produits par cette forme octogone renfermait sans doute un autel, si l'on en juge par les niches qui décorent la partie des murs où ces autels devaient être appuyés. La partie centrale du monument était occupée aussi par un principal autel; on le devine aisément à l'élévation du terrain dans cet endroit du temple. Cette élévation doit être produite par les marches qui entouraient l'autel. Les pans de cette église sont à demi écroulés, et laissent à l'œil des échappées de vue sur la mer et les écueils qui la bordent; des plantes grimpantes pendent en touffes de feuillage et de fleurs du haut des voûtes déchirées, et des oiseaux au collier rouge, et des nuées de petites hirondelles bleues, gazouillaient dans ces bouquets aériens, ou voltigeaient le long des corniches. La nature reprend son hymne là où l'homme a fini le sien. En sortant de ce temple inconnu, nous parcourûmes à pied les différentes ruelles du village, trouvant à chaque pas des débris curieux et des scènes inattendues formées par ce mélange de mœurs sauvages avec les beaux témoignages de civilisations mortes. Nous vîmes un grand nombre de femmes et de filles arabes occupées, dans les petites cours de leurs cahutes, aux différentes occupations de la vie pastorale; les unes tissaient des étoffes de poil de chèvre; les autres étaient employées

moudre l'orge ou à faire cuire le riz ; elles sont généralement très-belles, grandes, fortes, le teint hâlé par le soleil, mais avec l'apparence de la vigueur et de la santé. Leurs cheveux noirs étaient couverts de piastres d'argent enfilées ; elles avaient des boucles d'oreilles et des colliers garnis du même ornement; elles jetaient des cris de surprise en nous voyant passer, et nous suivaient jusqu'à d'autres maisons. Aucun des Arabes ne nous offrit le moindre présent ; nous ne jugeâmes pas devoir en offrir nous-mêmes ; nous sortîmes avec précaution de l'enceinte. Personne de la tribu ne nous suivit, et nous allâmes planter nos tentes à un quart de lieue de la grande muraille, au fond d'un petit golfe entouré aussi de murs antiques, et qui fut jadis le port de cette ville inconnue. La chaleur était de trente-deux degrés ; nous nous baignâmes dans la mer à l'ombre d'un vieux môle que la vague n'a pas encore complétement emporté, pendant que nos saïs dressaient nos tentes, donnaient un peu d'orge à nos chevaux, et allumaient le feu contre une arche qui servit sans doute de porte à ce port.

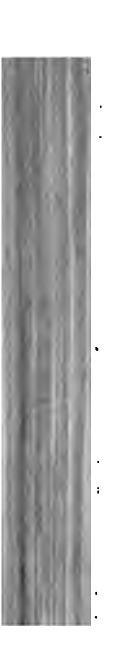
Les Arabes appellent ce lieu d'un nom qui veut dire *rocher coupé*. Les croisés le nomment dans leurs chroniques Castel Peregrino (Château des Pèlerins) ; mais je n'ai pu découvrir le nom de la ville intermédiaire, grecque, juive ou romaine, à laquelle appartenaient les grands restes qui nous avaient attirés. Le lendemain nous continuâmes à longer les rives de la mer jusqu'à Césarée, où nous

arrivâmes vers le milieu du jour ; nous av
versé le matin un fleuve que les Arabes ap
Zirka, et qui est le fleuve des Crocodiles, de

Césarée, l'ancienne et splendide capitale
rode, n'a plus un seul habitant ; ses mura
relevées par saint Louis pendant sa croisade,
néanmoins intactes, et serviraient encore
d'hui de fortifications excellentes à une ville
derne. Nous franchîmes le fossé profond qui
entoure, sur un pont de pierre à peu près au
de l'enceinte, et nous entrâmes dans le dédale
pierres, de caveaux entr'ouverts, de restes d'é
fices, de fragments de marbre et de porphyre,
le sol de l'ancienne ville est jonché ; nous fî
lever trois chakals du sein des décombres qui
tentissaient sous les pieds de nos chevaux ;
cherchions la fontaine qu'on nous avait indiqu
nous la trouvâmes avec peine à l'extrémité ori
tale de ces ruines ; nous y campâmes. Vers le
un jeune pasteur arabe y arriva avec un troup
innombrable de vaches noires, de moutons et
chèvres ; il passa environ deux heures à pui
constamment de l'eau de la fontaine pour abreu
ces animaux, qui attendaient patiemment leur to
et se retiraient en ordre après avoir bu, com
s'ils eussent été dirigés par des bergers. Cet enfa
absolument nu, était monté sur un âne ; il sorti
derniers des ruines de Césarée, et nous dit q
venait ainsi tous les jours d'environ deux lie
conduire à l'abreuvoir les troupeaux de sa tri

dans la montagne. Voilà la seule rencontre
ous fîmes à Césarée, dans cette ville où Hé-
, suivant Josèphe, avait accumulé toutes les
eilles des arts grecs et romains, où il avait
é un port artificiel qui servait d'abri à toute
arine de Syrie. Césarée est la ville où saint
fut prisonnier et fit, pour sa défense et celle
ristianisme naissant, cette belle harangue con-
e dans le vingt-sixième chapitre des Actes des
es. Cornélius le centurion et Philippe l'évan-
e étaient de Césarée, et c'est aussi du port de
ée que les apôtres s'embarquèrent pour aller
la parole évangélique dans la Grèce et en

s passons la soirée à parcourir les masures
ville, et à recueillir des fragments de sculp-
que nous sommes obligés de laisser ensuite
place, faute de moyens de transport. — Belle
assée à l'abri de l'aqueduc de Césarée.
ite continuée à travers un désert de sable, cou-
n quelques endroits d'arbustes et même de
de chênes verts qui servent de repaire aux
s. M. de Parseval s'endort à cheval; la cara-
le devance; nous nous apercevons qu'il est
rière; deux coups de fusil retentissent dans
tain; nous partons au galop pour aller à son
rs, en tirant nous-mêmes des coups de pis-
afin d'effrayer les Arabes; heureusement il
it point été attaqué; il avait tiré ses deux coups
s gazelles qui traversaient la plaine. Nous ar-



nous attire et nous sert d'abri. Nos Ar
village demander le chemin de la foi
leur indique; nous y courons tous. N
nous nous baignons la tête et les bras
nons à notre camp, où notre cuisinie
feu au pied de l'arbre. Son tronc est
par les feux successifs des milliers de c
ont goûté successivement son ombre
tentes et tous nos chevaux sont à l'al
meaux immenses. Le scheik de El-Mı
m'apporter des melons; il s'assied so
et me demande des nouvelles d'Ibrah
quelques remèdes pour lui et pour se
lui donne quelques gouttes d'eau de
l'engage à souper avec nous. Il accepte
toutes les peines du monde à le congé

La nuit est brûlante. Je ne puis
tente; je me lève et vais m'asseoir
fontaine sous un olivier. La lune écl
chaîne des montagnes de Galilée qu

gnes à l'heure où je les contemple. A mesure que la lune monte et s'en approche, leur nuance s'assombrit et devient plus pourpre ; les formes en paraissent mobiles comme celles des grandes vagues qu'on voit par un beau coucher du soleil en pleine mer. Toutes ces montagnes ont de plus un nom et un récit dans la première histoire que nos yeux d'enfants ont lue sur les genoux de notre mère. Je sais que la Judée est là, avec ses prodiges et ses ruines ; que Jérusalem est assise derrière un de ces mamelons ; que je n'en suis plus séparé que par quelques heures de marche ; que je touche ainsi à un des termes les plus désirés de mon long voyage. Je jouis de cette pensée, comme l'homme jouit toujours toutes les fois qu'il touche à un des buts, même insignifiants, qu'une passion quelconque lui a assignés ; je reste une ou deux heures à graver ces lignes, ces couleurs, ce ciel transparent et rosé, cette solitude, ce silence, dans mon souvenir. L'humidité de la nuit tombe et mouille mon manteau ; je rentre dans la tente, et je m'endors. Il y avait à peine une heure que j'étais endormi, quand je fus réveillé par un léger bruit ; je me soulève sur le coude, et je regarde autour de moi. Un des coins du rideau de la tente était relevé pour laisser entrer la brise de la nuit ; la lune éclairait en plein l'intérieur ; je vois un énorme chakal qui entrait avec précaution, et regardait de mon côté avec ses yeux de feu ; je saisis mon fusil, le mouvement l'effraye, il part au galop. Je me rendors. Réveillé

une seconde fois, je vois le chakal à mes pieds, fouillant du museau les plis de mon manteau, et prêt à saisir mon beau lévrier qui dormait sur la même natte que moi; charmant animal, qui ne m'a pas quitté un jour depuis huit ans, et que je défendrais, comme une part de ma vie, au péril de mes jours. Je l'avais recouvert heureusement d'un pan du manteau, et il dormait si profondément qu'il n'avait rien entendu, rien senti, et ne se doutait pas du danger qu'il courait; une seconde plus tard, le chakal l'emportait et l'égorgeait dans son terrier. Je jette un cri, mes compagnons s'éveillent; j'étais déjà hors de la tente et j'avais tiré un coup de fusil, mais le chakal était loin, et le lendemain aucune trace de sang ne témoignait de ma vengeance.

Nous partons aux premiers rayons qui blanchissent les collines de Judée; nous suivons des collines ondoyantes hors de la vue de la mer; la chaleur nous fatigue beaucoup et le silence le plus profond règne dans toute la marche; à onze heures nous arrivons, accablés de soif et de lassitude, près des rives escarpées d'un fleuve qui roule lentement des eaux sombres entre deux falaises bordées de longs roseaux : il faut toucher ses eaux pour les apercevoir. Des troupeaux de buffles sauvages sont couchés dans les roseaux et dans le fleuve et montrent leurs têtes hors des flots; immobiles, ils passent ainsi les heures brûlantes du jour. Ils nous regardent sans faire un mouvement; nous traversons

gué le fleuve, et nous atteignons un kan abandonné. Ce fleuve est nommé aujourd'hui par les Arabes *Nahr-el-Arsouf*. L'ancienne Apollonie dût être placée à peu près ici, à moins que sa situation ne soit déterminée par un autre fleuve que nous traversâmes une heure après, et qu'on appelle maintenant *Nahr-el-Petras*.

Nous nous étendons sur nos nattes, sous les caves fraîches et sombres qui restent seules de l'ancien kan. A peine étions-nous assis autour d'un plat de riz froid que le cuisinier nous avait apporté pour déjeuner, qu'un énorme serpent de huit pieds de long, et gros comme le bras, sortit d'un des trous du vieux mur qui nous abritait et vint se déplier entre nos jambes; nous nous précipitâmes pour le fuir vers l'entrée du souterrain, il y fut avant nous et se perdit lentement, en faisant vibrer sa queue comme la corde d'un arc, dans les roseaux qui bordaient le fleuve. Sa peau était du plus beau bleu foncé; nous répugnions à reprendre notre gîte, mais la chaleur était si forte qu'il fallut nous y réfugier, et nous nous endormîmes sur nos selles sans souci des visites semblables qui pourraient interrompre notre sommeil.

A quatre heures après midi, nous remontons à cheval. J'aperçois sur un monticule, à peu de distance du fleuve, un cavalier arabe, un fusil à la main, et accompagné d'un jeune esclave à pied. Le cavalier arabe semblait chasser; il arrêtait à chaque instant son cheval, et nous regardait dé-

filer avec un air d'incertitude et de préoccupation. Tout à coup il met sa jument au galop, s'avance sur moi, et m'adressant la parole en italien, il me demande si je ne suis pas le voyageur qui parcourt en ce moment l'Arabie, et dont les consuls européens ont annoncé la prochaine arrivée à Jaffa. Je me nomme, il saute à bas de son cheval et vent me baiser la main. — Je suis, nous dit-il, le fils de M. Damiani, vice-consul de France à Jaffa. Prévenu de votre arrivée par des lettres apportées de Saïde par un bâtiment anglais, je viens depuis plusieurs jours à la chasse des gazelles, de ce côté, pour vous découvrir et vous conduire à la maison de mon père. Notre nom est italien, notre famille est originaire d'Europe; depuis un temps immémorial, elle est établie en Arabie : nous sommes Arabes, mais nous avons le cœur français, et nous regarderions comme une honte et comme une insulte à nos sentiments, si vous acceptiez l'hospitalité d'une autre maison que la nôtre. Souvenez-vous que nous vous avons touché les premiers, et qu'en Orient, celui qui touche le premier un étranger a le droit d'être son hôte. Je vous en préviens, ajouta-t-il, parce que beaucoup d'autres maisons de Jaffa ont été informées de votre passage, par des lettres venues sur le même bâtiment, et vont accourir au-devant de vous, aussitôt que mon esclave aura informé la ville de votre approche. A peine avait-il terminé son discours, qu'il dit quelques mots en arabe au jeune esclave, et que celui-ci,

r la jument de son maître, avait disparu
d'œil derrière les monticules de sable
nt l'horizon. Je fis donner à M. Damiani
chevaux de main qui m'accompagnait
onté, et nous prîmes lentement la route
e nous n'apercevions pas encore. Après
s de marche, nous vîmes de l'autre côté
qui nous restait à franchir, une tren-
aliers, revêtus des plus riches costumes
étincelantes, et montés sur des chevaux
ute beauté, qui caracolaient sur la plage
Ils lancèrent leurs chevaux jusque dans
oussant des cris et en tirant des coups
pour nous saluer : c'étaient les fils, les
amis des principaux habitants de Jaffa,
t au-devant de nous. Chacun d'eux s'ap-
noi, me fit son compliment auquel je
ır l'organe de mon drogman, ou en ita-
eux qui l'entendaient : ils se rangèrent
nous, et courant çà et là sur le sable,
nnèrent le spectacle de ces courses de
les cavaliers arabes déploient toute la
leurs chevaux et toute l'adresse de leurs
approchions de Jaffa, et la ville com-
se lever devant nous sur la colline qui
ns la mer. Le coup d'œil en est magique
'aborde de ce côté du désert. Les pieds
ont baignés au couchant par la mer qui
ıjours là d'immenses lames écumeuses
ıeils qui forment l'enceinte de son port ;

élevée et odorante d'une forêt de
grenadiers chargés de leurs étoiles
dres maritimes, au feuillage de dent
niers, d'orangers, de figuiers, de lim
comme les noyers d'Europe, et pli
fruits et sous leurs fleurs : l'air n'est
soulevé et répandu par la brise de
est tout blanc de fleurs d'orangers
balayé comme chez nous les feuilles
tomne : de distance en distance des
ques en mosaïque de marbres de div
avec des tasses de cuivre attachées
offrent leur eau limpide au passant
jours entourées d'un groupe de fem
vent les pieds, et puisent l'eau dans
formes antiques. La ville élève ses bl
ses terrasses crénelées, ses balcons
resque, du sein de cet océan d'arbus
et se détache, à l'orient, du fond l
qu'étend immédiatement derrière

de Jaffa. Son costume grotesque nous fit sou-
re : il était vêtu d'un vieux cafetan bleu de ciel,
mblé d'hermine, et serré par une ceinture de soie
amoisie ; ses jambes nues sortaient d'un large
ntalon de mousseline sale, et il était coiffé d'un
mense chapeau à trois cornes, lissé par les an-
es et imbibé de sueur et de poussière, attestant
nombreux services pendant la campagne d'É-
pte. Mais l'excellent accueil et la cordialité pa-
iarcale de notre vieux vice-consul arrêtèrent le
urire sur nos lèvres, et ne laissèrent place dans
s cœurs qu'à la reconnaissance que nous lui té-
ignâmes. Il était accompagné de plusieurs de
gendres et de ses enfants et petits-enfants, tous
heval comme lui. Un de ses petits-fils, enfant de
ze à quatorze ans, qui caracolait sur une ju-
nt arabe, sans bride, autour de son grand-père,
bien la plus admirable figure d'enfant que j'aie
de ma vie.

M. Damiani marcha devant nous, et nous con-
isit, au milieu d'une immense population pressée
tour de nos chevaux, jusqu'à la porte de sa mai-
n, où nos nouveaux amis nous saluèrent et nous
sèrent aux soins de notre hôte.

La maison de M. Damiani est petite, mais admi-
blement assise au sommet de la ville et dominant
trois horizons de la mer, de la côte de Gaza
l'Askalon vers l'Égypte, et du rivage de Syrie
côté du nord. Les chambres sont entourées
urmontées de terrasses découvertes où joue la

brise de la mer, et d'où l'on découvre, à dix lieues en mer, la moindre voile qui traverse le golfe de Damiette. Ces chambres n'ont pas de fenêtres, le climat les rend superflues. L'air a toujours la tiédeur de nos plus belles journées de printemps; un mauvais abat-jour mal joint est le seul rempart que l'on interpose entre le soleil et soi. On partage avec les oiseaux du ciel ces demeures que l'homme s'est préparées : et dans le salon de M. Damiani, sur les étagères de bois qui règnent autour de l'appartement, des centaines de petites hirondelles au collier rouge, étaient posées à côté des porcelaines de la Chine, des tasses d'argent et des tuyaux de pipe qui décorent les corniches. Elles voltigeaient tout le jour au-dessus de nos têtes, et venaient, pendant le souper, se suspendre jusque sur les branches de cuivre de la lampe qui éclairait le repas.

La famille se compose de M. Damiani le père, figure indécise entre le patriarche et le marchand italien, mais où le patriarche prédomine; de madame Damiani la mère, belle femme arabe, mère de douze enfants, mais conservant encore dans ses formes et dans son teint l'éclat et la fraîcheur de la beauté turque; de plusieurs jeunes filles presque toutes d'une beauté remarquable, et de trois fils dont nous connaissons déjà l'aîné. Les deux autres furent pour nous de la même prévenance et de la même utilité. Les femmes ne montaient pas dans les appartements. Elles ne parurent qu'une fois en

: cérémonie et couvertes de leurs plus ri-
»ux, et se mirent à table, à un seul repas,
is. Le reste du temps, elles étaient occupées
réparer nos repas dans une petite cour in-
, où nous les apercevions en sortant de la
et en y entrant. Les jeunes gens, élevés
respect que les coutumes orientales com-
nt aux fils pour leur père, ne s'asseyaient
on plus avec nous pendant les repas. Ils
nt debout derrière leur père, et veillaient
rien ne manquât aux convives.
ıe entrés dans la maison, nous reçûmes la
ın grand nombre d'habitants du pays qui
nous féliciter et nous offrir leurs services.
e café, on apporta les pipes, et la soirée se
ns les conversations, intéressantes pour
ıe notre curiosité provoquait. Le gouver-
Jaffa, que j'avais envoyé complimenter par
erprète, ne tarda pas à venir lui-même
ıdre visite. C'était un jeune et bel Arabe,
u plus riche costume, et dont les manières
ıgage attestaient la noblesse du cœur et
;e exquise des habitudes. J'ai peu vu de
les têtes d'homme. Sa barbe noire et soi-
scendait en ondes luisantes et s'étendait en
sur sa poitrine ; sa main, dont les doigts
ient d'énormes diamants, jouait sans cesse
flots de cette barbe et y passait et repassait
ıment pour l'assouplir et la peigner. Son
était fier, doux et ouvert, comme le regard

de tous les Turcs en général. On sent que ces hommes n'ont rien à cacher; ils sont francs parce qu'ils sont forts : ils sont forts parce qu'ils ne s'appuient jamais sur eux-mêmes et sur une vaine habileté, mais toujours sur l'idée de Dieu qui dirige tout, sur la Providence qu'ils appellent fatalité. Placez un Turc entre dix Européens, vous le reconnaîtrez toujours à l'élévation du regard, à la gravité de la pensée imprimée sur ses traits par l'habitude, et à la noble simplicité de l'expression. Le gouverneur avait reçu de Méhémet-Ali et d'Ibrahim-Pacha des lettres qui me recommandaient fortement à lui. J'ai ces lettres. Je lui en fis lire une autre d'Ibrahim que je portais avec moi. En voici le sens :

« Je suis informé que notre ami (ici mon nom)
» est arrivé de France avec sa famille et plusieurs
» compagnons de voyage, pour parcourir les pays
» soumis à mes armes et connaître nos lois et nos
» mœurs. Mon intention est que toi, et tous mes
» gouverneurs de ville ou de province, les com-
» mandants de mes flottes, les généraux et officiers
» commandant mes armées, vous lui donniez toutes
» les marques d'amitié, vous lui rendiez tous les
» services que mon affection pour lui et pour sa
» nation me commandent; vous lui fournirez,
» s'il le demande, les maisons, les chevaux, les
» vivres, dont il aura besoin, lui et sa suite. Vous
» lui procurerez les moyens de visiter toutes les
» parties de nos États qu'il désirera voir; vous lui
» donnerez des escortes aussi nombreuses que sa

reté, dont vous répondez sur votre tête, l'exira; et si même il éprouvait des difficultés à nétrer dans certaines provinces de notre doination, par le fait des Arabes, vous ferez archer vos troupes pour assurer ses excurons, etc. »

e gouverneur porta cette lettre à son front la l'avoir lue et me la remit. Il me demanda ce pourrait faire pour obéir convenablement aux uctions de son maître, et s'informa des lieux je désirais aller. Je nommai Jérusalem et la ée. A ces mots, lui, ses officiers, MM. Damiani, Pères du couvent de Terre-Sainte à Jaffa qui ient présents, se récrièrent et me dirent que la se était impossible; que la peste venait d'écla, avec l'intensité la plus alarmante, à Jérusalem, ethléem et sur toute la route, qu'elle était même amla, première ville qu'on a à traverser pour r à Jérusalem; que le pacha venait de mettre quarantaine tout ce qui revenait de la Palestine; 'à supposer que je fusse assez téméraire pour y nétrer et assez heureux pour échapper à la peste, ne pourrais peut-être pas rentrer en Syrie de sieurs mois; qu'enfin les couvents, où les étrans reçoivent l'hospitalité dans la Terre-Sainte, ient tous fermés; que nous ne serions reçus s aucun, et qu'il fallait de toute nécessité rettre à une autre époque et à une saison plus orable le voyage que je projetais dans l'intéur de la Judée.

Ces nouvelles m'affligèrent vivement, [illegible]
branlèrent pas ma résolution. Je répondis [illegible]
verneur que, bien que je fusse né dans une [illegible]
religion que la sienne, je n'en adorais pas [illegible]
que lui la souveraine volonté d'Allah : que so[illegible]
à lui s'appelait fatalité et le mien Providence; [illegible]
que ces deux mots différents n'exprimaient qu'[illegible]
même pensée : Dieu est grand ! Dieu est le [illegible]
Allah kérim ! que j'étais venu de si loin, à t[illegible]
tant de mers, tant de montagnes et tant de p[illegible]
pour visiter les sources d'où le christianisme [illegible]
coulé sur le monde, pour voir la ville sainte [illegible]
chrétiens, et comparer les lieux avec les histo[illegible]
que j'étais trop avancé pour reculer et remet[illegible]
l'incertitude des temps et des choses un p[illegible]
presque accompli ; que la vie d'un homme n[illegible]
qu'une goutte d'eau dans la mer, un grain de [illegible]
dans le désert, et ne valait pas la peine d[illegible]
comptée ; que d'ailleurs ce qui était écrit [illegible]
écrit, et que si Allah voulait me garder de la [illegible]
au milieu des pestiférés de Judée, cela lui [illegible]
aussi aisé que de me garder de la vague au m[illegible]
de la tempête, ou des balles des Arabes sur les [illegible]
du Jourdain ; qu'en conséquence je persist[illegible]
vouloir pénétrer dans l'intérieur et entrer m[illegible]
Jérusalem, quel que fût le péril pour moi ;
que ce que je pouvais décider de moi, je ne [illegible]
vais et ne voulais le décider des autres, et q[illegible]
laissais tous mes amis, tous mes serviteurs,
les Arabes qui m'accompagnaient, maîtres d[illegible]

suivre ou de rester à Jaffa, selon la pensée de leurs cœurs. Le gouverneur alors se récria sur ma soumission à la volonté d'Allah, me dit qu'il ne souffrirait pas que je m'exposasse seul aux dangers de la route et de la peste, et qu'il allait faire choisir, dans les troupes en garnison à Jaffa, quelques soldats courageux et disciplinés qu'il mettrait entièrement sous mon commandement, et qui garderaient la caravane pendant la marche et mes tentes pendant la nuit, pour nous préserver du contact avec les pestiférés. Il dépêcha aussi à l'instant même un cavalier au gouverneur de Jérusalem, son ami, pour lui annoncer mon voyage et me recommander à lui, et il se retira. Nous délibérâmes alors, mes amis et moi ; nos domestiques mêmes furent appelés à ce conseil sur ce que chacun de nous voulait faire. Après quelques hésitations, tous résolurent l'unanimité de tenter la fortune et de courir la chance de la peste plutôt que de renoncer à voir Jérusalem. Le départ fut arrêté pour le surlendemain. Nous nous couchâmes sur les nattes et sur les divans de la salle de M. Damiani, et nous nous réveillâmes au gazouillement des innombrables hirondelles qui voltigeaient sur nos têtes dans l'appartement.

La journée se passa à rendre les visites que nous avions reçues, au gouverneur et au supérieur du couvent de Terre-Sainte à Jaffa, vénérable religieux espagnol qui habite Jaffa depuis l'époque où les Français y vinrent, et qui nous certifia la vérité de l'empoisonnement des pestiférés.

Jaffa ou Yaffa, l'ancienne Joppé de l'Écriture est un des plus anciens et des plus célèbres port de l'Univers. Pline en parle comme d'une cité antédiluvienne. C'est là, selon les traditions, qu'Andromède fut attachée au roc et exposée au monstre marin; c'est là que Noé construisit l'Arche; c'est là que les cèdres du mont Liban abordaient par ordre de Salomon, pour servir à la construction du temple. Jonas, le prophète, s'y embarqua huit cent soixante-deux ans avant le Christ. Saint Pierre y ressuscita Tabitha. La ville fut fortifiée par saint Louis, dans le temps des croisades. En 1799, Bonaparte la prit d'assaut et y massacra les prisonniers turcs. Elle a un méchant port pour les barques seulement, et une rade très-dangereuse, comme nous l'éprouvâmes nous-mêmes à notre second voyage par mer. On compte à Jaffa cinq à six mille habitants, Turcs, Arabes, Arméniens, Grecs, Catholiques et Maronites. Chacune de ces communions y a une église. Le couvent latin est magnifique. On l'embellissait encore à notre passage; mais nous n'éprouvâmes pas l'hospitalité de ces religieux. Leurs vastes appartements ne s'ouvrirent ni pour nous, ni pour aucun des étrangers que nous rencontrâmes à Jaffa. Ils restent déserts pendant que les pèlerins cherchent avec peine l'abri de quelque misérable kan turc, ou l'hospitalité onéreuse de quelque pauvre toit de Juif ou d'Arménien habitant de Jaffa.

Aussitôt hors des murs de Jaffa, on entre dans

grand désert d'Égypte. Décidé alors à aller au re par cette route, je fis partir un courrier pour Arich, afin d'y louer des dromadaires pour pas- le désert. La route de Jaffa au Caire peut se re ainsi en douze ou quinze jours. Mais elle offre grandes privations et de grandes difficultés. Les dres du gouverneur de Jaffa et l'obligeance des ncipaux habitants de la ville en relation avec ux de Gaza et d'El-Arich les avaient beaucoup planies pour moi.

Le gouverneur nous envoya quelques cavaliers huit fantassins choisis parmi les hommes les plus braves et les plus policés du dépôt de troupes égyptiennes qui lui restaient. Ils campèrent cette nuit même à notre porte. Au lever de l'aurore, nous tions à cheval. Nous trouvâmes, à la porte de la ville, du côté de Ramla, une foule de cavaliers appartenant à toutes les nations qui habitent Jaffa. Ils coururent le djérid autour de nous, et nous accompagnèrent jusqu'à une magnifique fontaine, ombragée de sycomores et de palmiers, qu'on rencontre à une heure de marche. Là ils déchargèrent leurs pistolets en notre honneur, et reprirent le chemin de la ville. Il est impossible de décrire la nouveauté et la magnificence de végétation qui se déploie des deux côtés de cette route, en quittant Jaffa. A droite et à gauche, c'est une forêt variée de tous les arbres fruitiers et de tous les arbustes à fleurs de l'Orient. Cette forêt, divisée en compartiments par des haies de myrtes, de jasmins et de

grenadiers, est arrosée de filets d'eau échappés des belles fontaines turques dont j'ai parlé. Dans chacun de ces enclos on voit un pavillon ouvert ou une tente, sous lesquels la famille qui les possède vient passer quelques semaines au printemps et en automne. Trois piquets et un morceau de toile forment une maison de campagne pour ces heureuses familles. Les femmes couchent sur des nattes et sur des coussins sous la tente, les hommes couchent en plein air sous la voûte des citronniers et des grenadiers. Les melons, les pastèques, les figues de trente-deux espèces, qui ombragent ces lieux enchantés, fournissent les tables ; à peine y ajoute-t-on de temps en temps un agneau élevé par les enfants, et dont on fait, comme du temps de la Bible, le sacrifice aux jours solennels. Jaffa est le lieu de tout l'Orient qu'un amant de la nature et de la solitude devrait choisir pour passer les hivers. Le climat est la transition la plus indécise entre les déserts dévorants de l'Égypte et les pluies des côtes de Syrie, en automne. Si j'étais maître de choisir mon séjour, j'habiterais le pied du Liban, Saïde, Bayruth ou Latakié pendant le printemps et l'automne ; les hauteurs du Liban pendant les chaleurs de l'été, rafraîchies par les vents de mer, par le souffle qui sort de la vallée des Cèdres et par le voisinage des neiges ; et l'hiver, les jardins de Jaffa. Jaffa a quelque chose dans son ciel et dans son sol de plus grandiose, de plus solennel, de plus coloré, qu'aucun des sites que j'aie parcourus.

ne s'y repose que sur une mer sans limites
aue comme son ciel; sur les immenses grèves
ésert d'Égypte, où l'horizon n'est interrompu
emps en temps que par le profil d'un chameau
s'avance avec l'ondoiement d'une vague; et sur
imes vertes et jaunes des innombrables bois
angers qui se pressent autour de la ville. Tous
costumes des habitants ou des voyageurs qui
nent ses routes sont pittoresques et étranges.
sont des Bédouins de Jéricho ou de Tibériade,
tus de l'immense plaid de laine blanche; des
méniens aux longues robes rayées de bleu et de
ne; des Juifs de toutes les parties du globe et
tous les vêtements du monde, caractérisés
lement par leurs longues barbes et par la no-
sse et la majesté de leurs traits : peuple roi,
habitué à son esclavage, et dans les regards
quel on découvre le souvenir et la certitude de
ndes destinées, derrière l'apparente humilia-
n du maintien et l'abaissement de la fortune
sente; des soldats égyptiens vêtus de vestes
ges, et tout à fait semblables à nos conscrits
nçais par la vivacité de l'œil et la rapidité de la
rche. On sent que le génie et l'activité d'un
nd homme ont passé en eux et les animent pour
but inconnu. Enfin, ce sont des agas turcs pas-
nt fièrement sur le chemin, montés sur des che-
ux du désert et suivis d'Arabes et d'esclaves noirs;
pauvres familles de pèlerins grecs assis au coin
une rue, mangeant dans une écuelle de bois le



de tout âge. Mais revenons à nous.

Nous marchions gaiement, essaye
temps la vitesse de nos chevaux cont
vaux arabes que montaient MM. Da
du vice-consul de Sardaigne. Ces de
fils d'un riche négociant arabe d
maintenant à Jaffa, avaient voulu
gner jusqu'à Ramla : ils avaient en
leurs esclaves pour nous préparer la
père et le souper. Nous étions sui
autre personnage qui s'était joint v
notre caravane et qui nous surpri
magnificence de son costume europ
petit jeune homme de vingt à vingt-
figure joviale et grotesque, mais fin
Il avait un immense turban de mo
un habit vert de la forme de nos ha
collet droit et à larges basques, l
galons d'or sur toutes les coutures

Sorti d'Italie dans son enfance, il avait été jeté
à Égypte par je ne sais quelle vague de fortune,
il se trouvait, depuis quelques années, à Jaffa ou
Ramla, exerçant son art dans les montagnes de
Judée aux dépens des scheiks et des Bédouins, qui
faisaient pas sa fortune. Sa conversation nous
amusa beaucoup, et j'aurais désiré l'emmener avec
i à Jérusalem et dans les montagnes de la mer
te, qu'il paraissait connaître parfaitement; mais
nt vécu en Orient pendant plusieurs années, il y
t contracté l'invincible terreur que les Francs
ennent de la peste, et aucune de mes offres ne
int à le séduire. En temps de peste, me dit-il,
e suis plus médecin; je n'y connais qu'un re-
e : partir assez vite, aller assez loin, et de-
rer assez longtemps pour que le mal ne puisse
s atteindre. Il avait l'air de nous regarder avec
é, comme des victimes prédestinées à aller cher-
r la mort à Jérusalem, et d'un si grand nombre
mmes que nous étions, il ne comptait en revoir
bien peu au retour. — Il y a quelques jours,
dit-il, que je me trouvais à Acre; un voyageur
nant de Bethléem frappa à la porte du couvent
Pères de Saint-François, ils ouvrirent; ils étaient
t. Le surlendemain les portes du couvent étaient
rées par l'ordre du gouverneur; le pèlerin et les
t religieux étaient morts en vingt-quatre heures.
Cependant nous commencions à apercevoir la
r et les minarets de Ramla qui s'élevaient devant
s du milieu d'un bois d'oliviers dont les troncs

sont aussi gros que ceux de nos plus vieux chênes.

Ramla, anciennement Rama Éphraïm, est l'ancienne Arimathie du nouveau Testament; elle renferme environ deux mille familles. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, vint y fonder un couvent latin, qui subsiste encore : les Arméniens et les Grecs y possèdent aussi des couvents pour les secours des pèlerins de leurs nations qui vont en Terre-Sainte. Les anciennes églises ont été converties en mosquées; dans une des mosquées se trouve le tombeau en marbre blanc du mameluk Ayoud-Bey, qui s'enfuit d'Égypte à l'arrivée des Français, et mourut à Ramla. En entrant dans la ville, nous nous informons si la peste y exerce déjà ses ravages; deux religieux, arrivés de Jérusalem, venaient d'y mourir dans la journée : le couvent était en quarantaine. Nos nouveaux amis de Jaffa nous conduisirent à leur maison située au milieu de la ville. Un Arabe, ancien chaudronnier, dit-on, mais aimable et excellent homme, habitait la moitié de cette maison et exerçait les fonctions d'agent consulaire pour je ne sais quelle nation d'Europe; cela lui donnait le droit d'avoir un drapeau européen sur le toit de sa maison : c'est la sauvegarde la plus certaine contre les avanies des Turcs et des Arabes. Un excellent souper nous attendait : nous eûmes le plaisir de trouver des chaises, des lits, des tables, tous les ustensiles de l'Europe, et nous emportâmes encore une provision de pains frais que nous dûmes à l'obligeance de nos hôtes. Le lendemain matin,

s primes congé de tous nos amis de Jaffa et de
ıla qui ne nous accompagnèrent pas plus loin,
ous partîmes, escortés seulement de nos cava-
s et de nos fantassins égyptiens. J'établis ainsi
dre de la marche : deux cavaliers en avant, à
iron cinquante pas de la caravane pour écarter
Arabes ou les pèlerins juifs que nous aurions pu
contrer, et les tenir à distance de nos hommes
de nos chevaux; à droite et à gauche, sur nos
cs, les soldats à pied : nous marchions un à un à
le, sans déranger l'ordre, les bagages au milieu.
e petite escouade de nos meilleurs cavaliers for-
it l'arrière-garde, avec ordre de ne laisser ni
mme ni mulet en arrière. A l'aspect d'un corps
rabes suspects, la caravane devait faire halte et
mettre en bataille pendant que les cavaliers, les
erprètes et moi, nous irions faire une reconnais-
ce. De cette manière nous avions peu à craindre
Bédouins et de la peste, et je dois dire que cet
lre de marche fut observé par nos soldats égyp-
ns, par nos cavaliers turcs et par mes propres
ıbes avec un scrupule d'obéissance et d'attention
i ferait honneur au corps le mieux discipliné de
rope. Nous le conservâmes pendant plus de
gt-cinq jours de route et dans les positions les
s embarrassantes. Je n'eus jamais une répri-
nde à adresser à personne : c'est à ces mesures
e nous dûmes notre salut.

Quelque temps après le coucher du soleil, nous
ivâmes au bout de la plaine de Ramla, auprès

d'une fontaine creusée dans le roc, qui arrose un petit champ de courges. Nous étions au pied des montagnes de Judée : une petite vallée, de cent pas de largeur, s'ouvrait à notre droite ; nous y descendîmes : c'est là que commence la domination des Arabes brigands de ces montagnes. Comme la nuit s'approchait, nous jugeâmes prudent d'établir notre camp dans cette vallée : nous plantâmes nos tentes à environ deux cents pas de la fontaine. Nous posâmes une garde avancée sur un mamelon qui domine la route de Jérusalem ; et, pendant qu'on nous préparait à souper, nous allâmes chasser des perdrix, sur des collines en vue de nos tentes : nous en tuâmes quelques-unes, et nous fîmes partir, du sein des rochers, une multitude de petits aigles qui les habitent. Ils s'élevaient en tournoyant et en criant sur nos têtes, et revenaient sur nous après que nous avions tiré sur eux. Tous les animaux ont peur du feu et de l'explosion des armes; l'aigle seul paraît les dédaigner et jouer avec le péril, soit qu'il l'ignore, soit qu'il le brave. J'ai admiré, du haut d'une de ces collines, le coup d'œil pittoresque de notre camp, avec nos piquets de cavaliers arabes sur le mamelon, nos chevaux attachés çà et là autour de nos tentes, nos moukres assis à terre et occupés à nettoyer nos harnois et nos armes, et la flamme de notre feu, perçant à travers la toile d'une de nos tentes, et répandant sa légère fumée bleue en colonne que le vent inclinait. Combien j'aimerais cette vie nomade, sous un pareil ciel, si

ouvait conduire avec soi tous ceux qu'on aime
'on regrette sur la terre! La terre entière ap-
ənt aux peuples pasteurs et errants comme les
s de Mésopotamie. Il y a plus de poésie dans
le leurs journées que dans des années entières
s vies de cités. En demandant trop de choses
vie civilisée, l'homme se cloue lui-même à la
; il ne peut s'en détacher sans perdre ces in-
brables superfluités dont l'usage lui a fait des
ins. Nos maisons sont des prisons volontaires.
udrais que la vie fût un voyage sans fin, comme
i-ci; et si je ne tenais à l'Europe par des affec-
, je la continuerais tant que mes forces et ma
me le comporteraient.

ous étions là sur les confins des tribus d'Éphraïm
e Benjamin. Le puits près duquel nos tentes
nt dressées s'appelle encore le Puits de Job.

ous partons avant le jour; nous suivons, pen-
deux heures, une vallée étroite, stérile et ro-
use, célèbre par les déprédations des Arabes.
t le lieu des environs le plus exposé à leurs
es : ils peuvent y arriver par une multitude
etites vallées sinueuses, cachées par le dos des
es inhabitées; se tenir en embuscade derrière
ochers et les arbustes, et fondre à l'improviste
les caravanes. Le célèbre Abougosh, chef des
s arabes de ces montagnes, tient la clef de ces
és qui conduisent à Jérusalem : il les ouvre ou
rme à son gré, et rançonne les voyageurs. Son
tier général est à quelques lieues de nous, au

village de Jérémie. Nous nous attend
instant à voir paraître ses cavaliers :
controns personne, excepté un jeune
du gouverneur de Jérusalem, monté
ment de toute beauté, et accompagn
huit cavaliers. Il nous salua poliment,
avec sa suite, pour nous laisser passer,
nos chevaux ni nos vêtements.

A environ une heure de Jérémie,
rétrécit davantage, et des arbres couvr
de leurs rameaux. Il y a là une ancie
et les restes d'un kiosque ruiné ; on gı
une heure par un sentier escarpé et i
dans le rocher, au milieu des bois, et
tout à coup le village et l'église de .
pieds, sur le revers de la colline. L'
tenant mosquée, paraît avoir été co
magnificence dans le temps du royau
salem, sous les Lusignan. Le village
de quarante à cinquante maisons,
suspendues sur le penchant des deux
embrassent la vallée. Quelques figuie
et quelques champs de vigne annonce
de culture : nous voyons des troupe
autour des maisons ; quelques Arabe
magnifiques cafetans, fument leurs
terrasse de la maison principale, à ce
min par lequel nous descendons. Q
chevaux, scellés et bridés, sont atta
cour de la maison. Aussitôt que les

aperçoivent, ils descendent de la terrasse, montent à cheval, s'avancent au petit pas vers nous. Nous nous rencontrons sur une grande place inculte, qui fait face au village, et qu'ombragent cinq ou six beaux figuiers.

C'était le fameux Abougosh et sa famille. Il s'avança seul avec son frère au-devant de moi : sa suite resta en arrière. Je fis à l'instant arrêter aussi la mienne, et je m'approchai avec mon interprète. Après les saluts d'usage et les compliments interminables qui précèdent toute conversation avec les Arabes, Abougosh me demanda si je n'étais pas l'émir franc que son amie, lady Stanhope, la reine de Palmyre, avait mis sous sa protection, et au nom de qui elle lui avait envoyé la superbe veste de drap d'or dont il était vêtu, et qu'il me montra avec orgueil et reconnaissance. J'ignorais ce don de lady Stanhope, fait si obligeamment en mon nom ; mais répondis que j'étais en effet l'étranger que cette femme illustre avait confié à la générosité de ses amis de Jérémie ; que j'allais visiter toute la Palestine, où la domination d'Abougosh était reconnue, et que je le priais de donner les ordres nécessaires pour que lady Stanhope n'eût pas de reproches à lui adresser. A ces mots, il descendit de cheval, ainsi que son frère ; il appela quelques cavaliers de sa suite, et leur ordonna d'apporter des nattes, des tapis et des coussins, qu'il fit étendre sous l'ombre d'un grand figuier, dans le champ même où nous étions, et nous pria avec de si vives instances de

descendre nous-mêmes de cheval et de nous ass
sur ce divan rustique, qu'il nous fut impossible
nous y refuser. Comme la peste régnait à Jérus
Abougosh, qui savait que les Européens étaient
quarantaine, eut soin de ne pas toucher nos vê
ments, et il établit son divan et celui de ses frè
vis-à-vis de nous, à une certaine distance : qu
à nous, nous n'acceptâmes que les nattes de pa
et de jonc, parce qu'elles sont censées ne pas co
muniquer la contagion. On apporta le café et
sorbets. Nous eûmes une assez longue conversati
générale : puis, Abougosh me pria d'éloigner
suite et éloigna lui-même la sienne, pour me co
muniquer quelques renseignements secrets que
ne puis consigner ici. Après avoir causé ainsi qu
ques minutes, nous fîmes rapprocher, lui ses frè
moi mes amis. — Connaît-on mon nom en E
rope ? me demanda-t-il. — Oui, lui dis-je : les u
disent que vous êtes un brigand, pillant et mas
crant les caravanes, emmenant les Francs en es
vage, et l'ennemi féroce des chrétiens ; les aut
assurent que vous êtes un prince vaillant et gé
reux, réprimant le brigandage des Arabes des m
tagnes, assurant les routes, protégeant les ca
vanes, l'ami de tous les Francs qui sont dignes
votre amitié. — Et vous, me dit-il en riant, q
direz-vous de moi ? — Je dirai ce que j'ai vu,
répondis-je ; que vous êtes aussi puissant et au
hospitalier qu'un prince des Francs, qu'on vou
calomnié, et que vous méritez d'avoir pour am

Européens qui, comme moi, ont éprouvé ienveillance et la protection de votre sabre. sh parut enchanté. Son frère et lui me firent un grand nombre de questions sur les usages opéens, sur nos habits, sur nos armes qu'ils ient beaucoup; et nous nous séparâmes. Au t de nous quitter, il donna ordre à un de eux et à quelques cavaliers de se mettre à de notre caravane, et de ne pas me quitter t tout le temps que je resterais, soit à Jéru- soit dans les environs; je le remerciai, et rtîmes.

gosh règne de fait sur environ quarante rabes des montagnes de la Judée, depuis jusqu'à Jérusalem, depuis Hébron jusqu'aux nes de Jéricho. Cette domination, qui s'est iée dans sa famille depuis quelques généra- 'a d'autre titre que sa puissance même. En on ne discute pas l'origine ou la légitimité voir; on le reconnaît, on lui est soumis pen- 'il existe. Une famille est plus ancienne, plus use, plus riche, plus brave que les autres : de cette famille devient naturellement plus : sur la tribu; la tribu elle-même, mieux iée, plus habilement ou plus vaillamment e à la guerre, devient dominante sans con- n. Telle est l'origine de toutes ces supré- de chefs et de tribus que l'on reconnaît en Asie. La puissance se forme et se con- omme une chose naturelle; tout découle de

la famille, et, une fois le fait de cet ascend
connu et constaté dans les mœurs et les hab
nul ne le conteste; l'obéissance devient q
chose de filial et de religieux. Il faut de
événements et d'immenses fortunes pour re
une famille; et cette noblesse, pour ainsi d
lontaire, se conserve pendant des siècles.
comprend bien le régime féodal qu'aprè
visité ces contrées; on voit comment s'étai
mées, dans le moyen âge, toutes ces familles,
ces puissances locales qui régnaient sur d
teaux, sur des villages, sur des provinces:
premier degré de civilisation. A mesure
société se perfectionne, ces petites puissanc
absorbées par de plus grandes; les munic
naissent pour protéger le droit des villes
l'ascendant décroissant des maisons féodal
grandes royautés s'élèvent, qui détruisent
tour les priviléges municipaux sans utilit
viennent les autres phases sociales dont l
nomènes sont innombrables et ne nous s
encore tous connus.

Nous voilà bien loin d'Abougosh et de son
de brigands organisés. Son neveu marchait
nous sur la route de Jérusalem. A un mille
de Jérémie, il quitta la route et se jeta sur la
dans des sentiers de rochers qui sillonnent u
tagne couverte de myrtes et de térébinthe
le suivîmes. Les nouvelles de Jérusalem, q
avait données Abougosh, étaient telles qu'il

pour nous impossibilité absolue d'y entrer. La peste y augmentait à chaque instant ; soixante à quatre-vingts personnes y succombaient tous les jours; tous les hospices, tous les couvents étaient fermés. Nous avions pris la résolution d'aller d'abord dans le désert de Saint-Jean-Baptiste, à deux lieues environ de Jérusalem, dans les montagnes les plus escarpées de la Judée, de demander là un asile de quelques jours au couvent des religieux latins qui y résident, et d'agir ensuite selon les circonstances. C'était la route de cette solitude que le neveu d'Abougosh nous faisait prendre. Après avoir marché environ deux heures par des sentiers affreux et sous un soleil dévorant, nous trouvâmes, au revers de la montagne, une petite source et l'ombre de quelques oliviers ; nous y fîmes halte. Le site était sublime ! Nous dominions la noire et profonde vallée de Térébinthe, où David, avec sa fronde, tua le géant philistin. La position des deux armées est tellement décrite dans la circonscription de la vallée et dans la pente et la disposition du terrain, qu'il est impossible à l'œil d'hésiter. Le torrent à sec, sur les bords duquel David ramassa la pierre, traçait sa ligne blanchâtre au milieu de l'étroite vallée, et marquait, comme dans le récit de la Bible, la séparation des deux camps. Je n'avais là ni Bible ni voyage à la main, personne pour me donner la clef des lieux et le nom antique des vallées et des montagnes ; mais mon imagination d'enfant s'était si vivement et avec tant de vérité représenté la forme

des lieux, l'aspect physique des scènes de l'ancien et du nouveau Testament, d'après les récits et les gravures des livres saints, que je reconnus tout de suite la vallée de Térébinthe et le champ de bataille de Saül. Quand nous fûmes au couvent, je n'eus qu'à me faire confirmer par les Pères l'exactitude de mes prévisions. Mes compagnons de voyage ne pouvaient le croire. La même chose m'était arrivée à Séphora, au milieu des collines de la Galilée. J'avais désigné du doigt et nommé par son nom une colline surmontée d'un château ruiné, comme le lieu probable de la naissance de la Vierge. Le lendemain, la même chose encore m'arriva pour la demeure des Machabées à *Modin*; en passant au pied d'une montagne aride surmontée de quelques débris d'aqueduc, je reconnus le tombeau des derniers grands citoyens du peuple juif, et je disais vrai sans le savoir. L'imagination de l'homme est plus vraie qu'on ne le pense; elle ne bâtit pas toujours avec des rêves, mais elle procède par des assimilations instinctives de choses et d'images qui lui donnent des résultats plus sûrs et plus évidents que la science et la logique. Excepté les vallées du Liban, les ruines de Balbeck, les rives du Bosphore à Constantinople, et le premier aspect de Damas, du haut de l'anti-Liban, je n'ai presque jamais rencontré un lieu et une chose dont la première vue ne fût pour moi comme un souvenir! Avons-nous vécu deux fois ou mille fois? notre mémoire n'est-elle qu'une glace ternie que le souffle de Dieu ravive? ou bien

ons-nous, dans notre imagination, la puissance de pressentir et de voir avant que nous voyions réellement? Questions insolubles!

A deux heures après midi, nous descendons les pentes escarpées de la vallée de Térébinthe, nous passons à sec le lit du torrent, et nous montons, par des escaliers taillés dans le roc, au village arabe de Saint-Jean-Baptiste, que nous apercevons devant nous. Des Arabes à la physionomie féroce nous regardent du haut des terrasses de leurs maisons; les enfants et les femmes se pressent autour de nous dans les rues étroites du village; les religieux, épouvantés du tumulte qu'ils voient du haut de leur toit, du nombre de nos chevaux et de nos hommes, et de la peste que nous leur apportons, refusent d'ouvrir les portes de fer du monastère. Nous revenons sur nos pas pour aller camper sur une colline voisine du village; nous maudissons la dureté de cœur des moines; j'envoie mon drogman parlementer encore avec eux et leur adresser les reproches qu'ils méritent. Pendant ce temps, la population tout entière descend des toits; les scheiks nous enveloppent et mêlent leurs cris sauvages aux hennissements de nos chevaux épouvantés; une horrible confusion règne dans toute notre caravane, nous armons nos fusils. Le neveu d'Abougosh, monté sur le toit d'une maison voisine du couvent, s'adresse tour à tour aux religieux et au peuple. Enfin nous obtenons, par capitulation, l'entrée du couvent; une petite porte de fer s'ouvre pour nous;

nous passons en nous courbant, un à un; nous déchargeons nos chevaux, que nous faisons passer après nous. Le neveu d'Abougosh et ses cavaliers arabes restent dehors et campent à la porte; les religieux, pâles et troublés, tremblent de nous toucher; nous les rassurons en leur donnant notre parole que nous n'avons communiqué avec personne depuis Jaffa, et que nous n'entrerons pas à Jérusalem tant que nous serons dans l'asile que nous leur empruntons. Sur cette assurance, les visages irrités reprennent de la sérénité; on nous introduit dans les vastes corridors du monastère; chacun de nous est conduit dans une petite cellule pourvue d'un lit et d'une table, et ornée de quelques gravures espagnoles de sujets pieux. On fait camper nos soldats, nos Arabes et nos chevaux dans un jardin inculte du couvent; l'orge et la paille sont jetées par-dessus les murailles; on tue pour nous, dans la rue, des moutons et un veau envoyés en présent par Abougosh; et, pendant que mon cuisinier arabe prépare, avec les frères servants, notre repas dans la cuisine du couvent, chacun de nous va prendre un moment de repos dans sa cellule, rafraîchie par la brise des montagnes, ou contempler la vue étrange qui entoure le monastère.

Le couvent de Saint-Jean dans le désert est une succursale du couvent latin de Terre-Sainte à Jérusalem. Ceux des religieux dont l'âge, les infirmités, ou les goûts de retraite plus profonde, font des cénobites plus volontaires, sont envoyés dans cette

aison. La maison est grande et belle, entourée de
rdins taillés dans le rocher, de cours, de pressoirs
our faire l'excellent vin de Jérusalem; il y avait
ne vingtaine de religieux quand nous y vînmes;
a plupart étaient des vieillards espagnols ayant
passé la plus grande partie de leur vie dans l'exer-
ice des fonctions de curé, soit à Jérusalem, soit à
Bethléem, soit dans les autres villes de la Palestine.
Quelques-uns étaient des novices assez récemment
arrivés de leurs couvents d'Espagne; lés huit ou
dix jours que nous avons passés avec eux nous ont
laissé la meilleure impression de leur caractère, de
leur charité et de la pureté de leur vie. Le Père su-
périeur surtout est le modèle le plus accompli des
vertus du chrétien : simplicité, douceur, humilité,
patience inaltérable, obligeance toujours gracieuse,
zèle toujours opportun, soins infatigables des frères
et des étrangers sans acception de rang ou de ri-
chesse; foi naturelle, agissante et contemplative à
la fois; sérénité d'humeur, et de parole et de vi-
sage, qu'aucune contrariété ne pouvait jamais al-
térer. C'est un de ces rares exemples de ce que peut
produire la perfection du principe religieux sur
une âme d'homme; l'homme n'existe plus que
dans sa forme visible; l'âme est déjà transformée
en quelque chose de surhumain, d'angélique, de
déifié, qui fuit l'admiration, mais qui la com-
mande. Nous fûmes tous également frappés, maî-
tres et domestiques, chrétiens ou Arabes, de la
sainteté communicative de cet excellent religieux;

son âme semblait s'être répandue sur tous les pères et les frères du couvent ; car, à des degrés diffé-rents, nous admirâmes dans tous un peu des qua-lités du supérieur, et cette maison de charité et de paix nous a laissé un ineffaçable souvenir. L'état monacal, dans l'époque où nous sommes, a tou-jours profondément répugné à mon intelligence et à ma raison ; mais l'aspect du couvent de Saint-Jean-Baptiste serait propre à détruire ces répu-gnances s'il n'était une exception, et si ce qui est contraire à la nature, à la famille, à la société, pou-vait jamais être une institution justifiable. Les cou-vents de Terre-Sainte ne sont pas au reste dans ce cas ; ils sont utiles au monde par l'asile qu'ils of-frent aux pèlerins d'Occident, par l'exemple des vertus chrétiennes qu'ils peuvent donner aux peu-ples qui ignorent ces vertus, enfin par les rapports qu'ils entretiennent seuls entre certaines parties de l'Orient et les nations de l'Occident.

Les Pères nous réveillèrent vers le soir pour nous conduire au réfectoire où leurs serviteurs et les au-tres avaient préparé notre repas. Ce repas, comme celui de tous les jours que nous passâmes dans couvent, consistait en omelettes, en morceaux mouton enfilés dans une brochette de fer et rôtis au feu, et en pilau de riz. On nous donna, pour première fois, d'excellent vin blanc des vignes des environs ; c'est le seul vin qui soit connu en Judée. Les Pères du désert de Saint-Jean-Baptiste sont les seuls qui sachent le faire ; ils en fournissent à tous



les couvents de Palestine : j'en achetai un petit baril, que j'expédiai en Europe. Pendant le repas, tous les religieux se promenaient dans le réfectoire, causant tour à tour avec nous ; le Père supérieur veillait à ce que rien ne nous manquât, nous servait souvent de ses propres mains, et allait nous chercher, dans les armoires du couvent, les liqueurs, le chocolat et toutes les petites friandises qui lui restaient du dernier vaisseau arrivé d'Espagne. Après le souper, nous montâmes avec eux sur les terrasses du monastère : c'est la promenade habituelle des religieux en temps de peste, et ils restent souvent reclus ainsi pendant plusieurs mois de l'année. Au reste, nous disaient-ils, cette réclusion nous est moins pénible que vous ne pensez, car elle nous donne le droit de fermer nos portes de fer aux Arabes du pays qui nous importunent sans cesse de leurs visites et de leurs demandes. Lorsque la quarantaine est levée, le couvent est toujours plein de ces hommes insatiables : nous aimons mieux la peste que la nécessité de les voir. Je le compris après les avoir moi-même connus.

Le village de Saint-Jean du désert est sur un mamelon entouré de toutes parts de profondes et sombres vallées dont on n'aperçoit pas le fond. Les flancs de ces vallées, qui font face de tous les côtés aux fenêtres du couvent, sont taillés presque à pic dans le rocher gris qui leur sert de base. Ces rochers sont percés de profondes cavernes que la nature a creusées et que les solitaires des premiers

siècles ont approfondies pour y mener la
aigles ou des colombes. Çà et là, sur des pe
peu moins roïdes, on voit quelques planta
vignes qui s'élèvent sur les troncs de petits
et retombent en rampant sur le roc. Voilà
de toutes ces solitudes. Une teinte grise, t
d'un vert jaune, couvre tout le paysage;
du couvent, on plonge de toutes parts
abîmes sans fond; quelques pauvres maiso
rabes mahométans et chrétiens sont group
les rochers, à l'ombre du monastère. Ces
sont les plus féroces et les plus perfides de
hommes. Ils reconnaissent l'autorité d'Ab
Le nom d'Abougosh fait pâlir les moine
pouvaient comprendre par quelle puissanc
duction ou d'autorité ce chef nous avait a
ainsi, et donné son propre neveu pour gu
soupçonnaient en ceci quelque grande inte
diplomatique, et ne cessaient de me deman
protection auprès du tyran de leurs tyran
rentrâmes lorsque la nuit fut venue, et p
la soirée dans le corridor du couvent, e
douces conversations avec l'excellent supé
les bons Pères espagnols. Ils étaient étra
tout; aucunes nouvelles d'Europe ne fran
ces inaccessibles montagnes. Il leur était
sible de comprendre quelque chose à la r
révolution française. Enfin, disaient-ils po
clusion à tous nos récits, pourvu que la
France soit catholique et que la France c

protéger les couvents de Terre-Sainte, tout va ien. Ils nous firent voir leur église, charmante etite nef, bâtie à l'endroit où naquit le précurseur du Christ, et ornée d'un orgue ainsi que de plusieurs tableaux médiocres de l'école espagnole.

Le lendemain, nous ne pûmes résister au désir de jeter au moins de loin un regard sur Jérusalem. Nous fîmes nos conditions avec les Pères; il fut convenu que nous laisserions au monastère une partie de nos gens, de nos chevaux et de nos bagages; que nous ne prendrions avec nous que les cavaliers d'Abougosh, les soldats égyptiens et les domestiques arabes, indispensables aux soins de nos chevaux de selle; que nous n'entrerions pas dans la ville; que nous nous bornerions à en faire le tour, en évitant le contact avec les habitants; que dans le cas où, par accident ou autrement, ce contact aurait eu lieu, nous ne demanderions plus à rentrer au couvent, mais que nous retirerions nos effets et notre monde, et camperions dans les environs de Jérusalem. Ces conditions acceptées, et sans autre gage que notre parole et notre véracité, nous partîmes.

JÉRUSALEM.

Le 28 octobre, nous partons à cinq heures du matin, du désert de Saint-Jean-Baptiste. Nous attendons l'aurore à cheval, dans la cour du couvent, fermée de hautes murailles, pour ne pas communi-



lées, et attachées en bloc, les unes
comme si le marteau les avait cassées
vignes rampantes, aux feuilles jaunes
tomne, se traînent dans de petits cha
dans les intervalles des rochers, et d'é
de pierres, semblables à celles dont
tique des Cantiques, s'élèvent dans c
des figuiers, dont le sommet est déjà
feuilles, sont jetés sur les bords de la
sent tomber leurs figues noires sur l
notre droite, le désert de Saint-Jea
la voix, — *Vox clamavit in deserto,*
comme un immense abîme, entre cin
tes et noires montagnes, et dans l'
laissent leurs sommets pierreux, l'hor
d'Égypte, couvert d'une brume noirâ
vre à nos yeux : — à notre gauche,
nous, voici une ruine de tour ou d
tique, sur la pointe d'un mamelon tr
se dépouille, comme tout ce qui l'ent

ddin, le château et le tombeau des derniers hom-
es héroïques de l'histoire sacrée, — les Macha-
es. — Nous laissons derrière nous ces ruines
incelantes des rayons les plus hauts du matin; —
s rayons ne sont pas fondus, comme en Europe,
ns une vague et confuse clarté, dans un rayon-
ment éclatant et universel; ils s'élancent du haut
s montagnes qui nous cachent Jérusalem, comme
s flèches de feu, de diverses teintes, réunies à
ur centre, et divergeant dans le ciel à mesure
'ils s'en éloignent: les uns sont d'un bleu légère-
ent argenté, les autres d'un blanc mat; ceux-ci
un rose tendre et pâlissant sur leurs bords, ceux-là
une couleur de feu ardent, et chauds comme les
yons d'un incendie, — divisés, et cependant har-
nieusement accordés, par des teintes successives
dégradées: ils ressemblent à un brillant arc-en-
el, dont le cercle se serait brisé dans le firma-
ent, et qui se disséminerait dans les airs: — c'est
troisième fois que ce beau phénomène de l'aurore
du coucher du soleil se présente à nous sous cet
pect, depuis que nous sommes dans la région
ntagneuse de la Galilée et de la Judée; c'est
urore ou le soir, tels que les peintres antiques les
présentent, image qui paraîtrait fausse à qui n'a
s été témoin de la réalité. — A mesure que le jour
nte, l'éclat distinct, et la couleur azurée ou en-
mmée de chacune de ces barres lumineuses,
ninue et se fond dans la lueur générale de l'at-
sphère; et la lune qui était suspendue sur nos

têtes, rose encore et couleur de feu, s'efface,
une teinte nacrée, et s'enfonce dans la prof
du ciel, comme un disque d'argent, dont la
pâlit à mesure qu'il s'enfonce dans une e
fonde. — Après avoir gravi une seconde mo
plus haute et plus nue encore que la pr
l'horizon s'ouvre tout à coup sur la droite
voir tout l'espace qui s'étend entre les d
sommets de la Judée où nous sommes, et l
chaîne des montagnes d'Arabie. Cet esp
inondé déjà de la lumière ondoyante et va
du matin; après les collines inférieures q
sous nos pieds, roulées et brisées en blocs d
grises et concassées, l'œil ne distingue p
que cet espace éblouissant et si semblabl
vaste mer, que l'illusion fut pour nous com
que nous crûmes discerner ces intervalles
foncée, et de plaques mates et argentées
jour naissant fait briller ou fait assombrer
mer calme. Sur les bords de cet océan ima
un peu sur la gauche de notre horizon, et
à une lieue de nous, le soleil brillait sur u
carrée, sur un minaret élevé et sur les lar
railles jaunes de quelques édifices qui cou
le sommet d'une colline basse, et dont la
même nous dérobait la base : mais à q
pointes de minarets, à quelques créneaux
plus élevés, et à la cime noire et bleue de q
dômes qui pyramidaient derrière la tour et l
minaret, on reconnaissait une ville, dont

pouvions découvrir que la partie la plus élevée, et qui descendait le long des flancs de la colline : ce ne pouvait être que Jérusalem ; nous nous en croyions plus éloignés encore, et chacun de nous, sans oser rien demander au guide, de peur de voir son illusion détruite, jouissait en silence de ce premier regard, jeté à la dérobée sur la ville, et tout m'inspirait le nom de Jérusalem ! C'était elle : elle se détachait en jaune sombre et mat, sur le fond bleu du firmament et sur le fond noir du mont des Oliviers. Nous arrêtâmes nos chevaux pour la contempler dans cette mystérieuse et éblouissante apparition. Chaque pas que nous avions à faire, en descendant dans les vallées profondes et sombres qui étaient sous nos pieds, allait de nouveau la dérober à nos yeux : derrière ces hautes murailles et ces dômes abaissés de Jérusalem, une haute et large colline s'élevait en seconde ligne, plus sombre que celle qui portait et cachait la ville : cette seconde colline bordait et terminait pour nous l'horizon. Le soleil laissait dans l'ombre son flanc occidental ; mais rasant de ses rayons verticaux sa cime, semblable à une large coupole, il paraissait faire nager son sommet transparent dans la lumière, et l'on ne reconnaissait la limite indécise de la terre et du ciel, qu'à quelques arbres larges et noirs, plantés sur le sommet le plus élevé, et à travers lesquels le soleil faisait passer ses rayons ; c'était la montagne des Oliviers ; c'étaient ces oliviers eux-mêmes, vieux témoins de tant de jours écrits sur la terre et dans

le ciel, arrosés de larmes divines, de la s
de sang, et de tant d'autres larmes, et de
d'autres sueurs, depuis la nuit qui les a re
sacrés. On en distinguait confusément quel
autres qui formaient des taches sombres su
flancs; puis, les murs de Jérusalem coupaient
rizon et cachaient le pied de la Montagne Sac
plus près de nous, et immédiatement sous
yeux, rien que le désert de pierres, qui ser
venue à la ville de pierres : — ces pierres
mes et fondues, d'une teinte uniforme de g
cendre, s'étendent sans interruption, depuis
droit où nous étions, jusqu'aux portes de
salem. Les collines s'abaissent et se relèven
vallées étroites circulent et serpentent entre
racines; quelques vallons même s'étendent
là, comme pour tromper l'œil de l'homme
promettre la végétation et la vie; mais tout
pierre, collines, vallées et plaines : ce n'est q
seule couche de dix ou douze pieds d'épaisse
roches fondues, et qui n'offrent qu'assez d'inte
entre elles pour laisser ramper le reptile, ou
briser la jambe du chameau qui s'y enfonce. S
se représente d'énormes murailles de pierres
sales comme celles du Colysée ou des grands th
romains, s'écroulant d'une seule pièce, et
vrant, de leurs pans immenses et fondus, la
qui les porte, on aura une exacte idée de la c
et de la nature des roches qui recouvrent p
ces derniers remparts de la ville du déser

on approche, plus les pierres se pressent et s'élèvent comme des avalanches éternelles, prêtes à engloutir le passant. Les derniers pas que l'on fait avant de découvrir Jérusalem, sont creusés au milieu d'une avenue immobile et funèbre de ces rochers qui s'élèvent de dix pieds au-dessus de la tête du voyageur, et ne laissent voir que la partie du ciel qui est au-dessus d'eux : nous étions dans cette dernière et lugubre avenue, nous y marchions depuis un quart d'heure, quand les rochers, s'écartant tout à coup à droite et à gauche, nous laissèrent face à face avec les murs de Jérusalem, auxquels nous touchions sans nous en douter. Un espace vide de quelques centaines de pas s'étendait seul entre la porte de Bethléem et nous : cet espace, aride et ondulé comme ces glacis qui entourent de loin les places fortes de l'Europe et désolé comme eux, s'ouvrait à droite et s'y creusait en un étroit vallon, qui descendait en pente douce, et à gauche il portait cinq vieux troncs d'oliviers à demi couchés sous le poids du temps et des soleils ; arbres pour ainsi dire pétrifiés, comme les champs stériles d'où ils sont péniblement sortis. La porte de Bethléem, dominée par deux tours couronnées de créneaux gothiques, mais déserte et silencieuse comme ces vieilles portes de châteaux abandonnés, était ouverte devant nous. Nous restâmes quelques minutes immobiles à la contempler ; nous brûlions du désir de la franchir, mais la peste était à son plus haut période d'intensité dans Jérusalem : on ne nous avait reçus au



fond ou d'un fossé où nous aper
en temps les pierres fondamenta
enceinte d'Hérode. A tous les pas
les cimetières turcs, blanchis de
raires, surmontés du turban : ces
la peste peuplait chaque nuit les
çà et là remplis de groupes de fe
arabes qui venaient pleurer leu
pères. Quelques tentes étaient pla
bes, et sept ou huit femmes assi
tenant de beaux enfants qu'elle
leurs bras, poussaient, par inter
tations cadencées, chants ou priè
la religieuse mélancolie s'alliait
à la scène désolée qui était sou
femmes n'étaient point voilées
étaient jeunes et belles ; elles avai
des corbeilles pleines de fleurs ar
tes de couleurs éclatantes, qu'ell

couter la réponse. Ces groupes de femmes et d'enfants, assis pour pleurer là tout le jour, étaient le seul signe de vie et d'habitation humaine qui nous apparût pendant notre circuit autour des murailles : du reste, nul bruit, nulle fumée ne s'élevait; et quelques colombes, volant des figuiers aux créneaux, et des créneaux sur les bords des piscines saintes, étaient le seul mouvement et le seul murmure de cette enceinte muette et vide.

A moitié chemin de la descente qui nous conduisit au Cédron et au pied du mont des Oliviers, nous vîmes une grotte profonde, ouverte, non loin des fossés de la ville, sous un monticule de roche jaunâtre. Je ne voulus pas m'y arrêter; je voulais voir d'abord Jérusalem et rien qu'elle, et elle tout entière, embrassée d'un seul regard avec ses vallées et ses collines, son Josaphat et son Cédron, son temple et son sépulcre, ses ruines et son horizon!

Nous passâmes ensuite devant la porte de Damas, charmant monument du goût arabe, flanquée de deux tours; ouverte par une large, haute et élégante ogive, crénelée de créneaux arabesques en forme de turbans de pierre. Puis nous tournâmes à droite contre l'angle des murs de la ville qui forment du côté du nord un carré régulier, et ayant à notre gauche la profonde et obscure vallée de Gethsemani dont le torrent à sec du Cédron occupe et remplit le fond, nous suivîmes, jusqu'à la porte de Saint-Étienne, un sentier étroit, touchant aux murailles, interrompu par deux belles piscines, dans l'une des-

quelles le Christ guérit le paralytique. Ce sentier est suspendu sur une marge étroite qui domine le précipice de Gethsemani et la vallée de Josaphat : à la porte de Saint-Étienne, il est interrompu dans sa direction le long des terrasses à pic qui portaient le temple de Salomon, et portent aujourd'hui la mosquée d'Omar; et une pente rapide et large descend tout à coup à gauche, vers le pont qui traverse le Cédron, et conduit à Gethsemani et au jardin des Olives. Nous passâmes ce pont, et nous redescendîmes de cheval en face d'un charmant édifice d'architecture composite, mais d'un caractère sévère et antique, qui est comme enseveli au plus profond de la vallée de Gethsemani et en occupe toute la largeur. C'est le tombeau supposé de la Vierge, mère du Christ : il appartient aux Arméniens dont les couvents étaient les plus ravagés par la peste. Nous n'entrâmes donc pas dans le sanctuaire même du tombeau; je me contentai de me mettre à genoux sur la marche de marbre de la cour qui précède ce joli temple, et d'invoquer celle dont toute mère apprend, de bonne heure, à son enfant le culte pieux et tendre ; en me levant, j'aperçus derrière moi un arpent d'étendue, touchant d'un côté à la rive élevée du torrent du Cédron, et de l'autre, s'élevant doucement contre la base du mont des Olives. Un petit mur de pierres sans ciment entoure ce champ, et huit oliviers espacés de trente à quarante pas les uns des autres, le couvrent presque tout entier de leur ombre. Ces oliviers sont au nombre des plus

gros arbres de cette espèce que j'aie jamais rencontrés : la tradition fait remonter leurs années jusqu'à la date mémorable de l'agonie de l'Homme-Dieu qui les choisit pour cacher ses divines angoisses. Leur aspect confirmerait au besoin la tradition qui les vénère; leurs immenses racines, comme les accroissements séculaires, ont soulevé la terre et les pierres qui les recouvraient, et, s'élevant de plusieurs pieds au-dessus du niveau du sol, présentent au pèlerin des siéges naturels, où il peut s'agenouiller ou s'asseoir pour recueillir les saintes pensées qui descendent de leurs cimes silencieuses. Un tronc noueux, cannelé, creusé par la vieillesse, comme par des rides profondes, s'élève en large colonne sur ces groupes de racines, et, comme accablé et penché par le poids des jours, s'incline à droite ou à gauche et laisse pendre ses vastes rameaux entrelacés, que la hache a cent fois retranchés pour les rajeunir. Ces rameaux vieux et lourds, qui s'inclinent sur le tronc, en portent d'autres plus jeunes qui s'élèvent un peu vers le ciel, et d'où s'échappent quelques tiges d'une ou deux années, couronnées de quelques touffes de feuilles, et noircies de quelques petites olives bleues qui tombent, comme des reliques célestes, sur les pieds du voyageur chrétien. Je m'écartai de la caravane qui était restée autour du tombeau de la Vierge, et je m'assis un moment sur les racines du plus solitaire et du plus vieux de ces oliviers; son ombre me cachait les murs de Jérusalem; son large tronc me dérobait aux regards des bergers

qui paissaient des brebis noires sur le penchant du mont des Olives. Je n'avais sous les yeux que le ravin profond et déchiré du Cédron, et les cimes de quelques autres oliviers qui couvrent en cet endroit toute la largeur de la vallée de Josaphat. Nul bruit ne s'élevait du lit du torrent à sec; nulle feuille ne frémissait sur l'arbre; je fermai un moment les yeux, je me reportai en pensée à cette nuit, veille de la rédemption du genre humain, où le messager divin avait bu jusqu'à la lie le calice de l'agonie, avant de recevoir la mort de la main des hommes, pour salaire de son céleste message. Je demandai ma part de ce salut qu'il était venu apporter au monde à un si haut prix; je me représentai l'océan d'angoisses qui dut inonder le cœur du fils de l'homme quand il contempla d'un seul regard toutes les misères, toutes les ténèbres, toutes les amertumes, toutes les vanités, toutes les iniquités du sort de l'homme; quand il voulut soulever seul ce fardeau de crimes et de malheurs sous lequel l'humanité tout entière passe courbée et gémissante dans cette étroite vallée de larmes; quand il comprit qu'on ne pouvait apporter même une vérité et une consolation nouvelle à l'homme qu'au prix de sa vie; quand, reculant d'effroi devant l'ombre de la mort qu'il sentait déjà sur lui, il dit à son père : « Que ce calice passe loin de moi ! » Et moi, homme misérable, ignorant et faible, je pourrais donc m'écrier aussi au pied de l'arbre de la faiblesse humaine : Seigneur ! que tous ces calices d'amer-

es s'éloignent de moi et soient reversés par vous ce calice déjà bu pour nous tous! — Lui, avait la e de le boire jusqu'à la lie, — il vous connais-il vous avait vu; il savait pourquoi il allait le e; il savait quelle vie immortelle l'attendait au de son tombeau de trois jours; — mais moi, neur, que sais-je, si ce n'est la souffrance qui mon cœur, et l'espérance qu'il m'a apprise?

me relevai, et j'admirai combien ce lieu avait livinement prédestiné et choisi pour la scène la douloureuse de la passion de l'Homme-Dieu. it une vallée étroite, encaissée, profonde; fer-au nord par des hauteurs sombres et nues qui aient les tombeaux des rois; ombragée à l'ouest ombre des murs sombres et gigantesques d'une d'iniquités; couverte à l'orient par la cime de ontagne des Oliviers, et traversée par un tor-qui roulait ses ondes amères et jaunâtres sur ochers brisés de la vallée de Josaphat. A quel-pas de là, un rocher noir et nu se détache, me un promontoire, du pied de la montagne, et, endu sur le Cédron et sur la vallée, porte quel-vieux tombeaux des rois et des patriarches, s en architecture gigantesque et bizarre, et nce, comme le pont de la mort, sur la vallée lamentations!

cette époque, sans doute, les flancs, aujour-ui demi-nus, de la montagne des Oliviers étaient sés par l'eau des piscines et par les flots encore ants du Cédron. Des jardins de grenadiers, d'o-

rangers et d'oliviers, couvraient d'une ombre plus épaisse l'étroite vallée de Gethsemani, qui se creuse, comme un nid de douleur, dans le fond le plus rétréci et le plus ténébreux de celle de Josaphat. L'homme d'opprobre, l'homme de douleur, pouvait s'y cacher comme un criminel, entre les racines de quelques arbres, entre les roches du torrent, sous les triples ombres de la ville, de la montagne et de la nuit; il pouvait entendre de là les pas secrets de sa mère et de ses disciples qui passaient sur le chemin en cherchant leur fils et leur maître; les bruits confus, les acclamations stupides de la ville qui s'élevaient au-dessus de sa tête pour se réjouir d'avoir vaincu la vérité et chassé la justice; et le gémissement du Cédron qui roulait ses ondes sous ses pieds, et qui bientôt allait voir sa ville renversée et ses sources brisées par la ruine d'une nation coupable et aveugle. Le Christ pouvait-il mieux choisir le lieu de ses larmes? pouvait-il arroser de la sueur de sang une terre plus labourée de misères, plus abreuvée de tristesses, plus imbibée de lamentations?

Je remontai à cheval, et, tournant à chaque instant la tête pour apercevoir quelque chose de plus de la vallée et de la ville, je gravis en un quart d'heure la montagne des Oliviers : chaque pas que faisait mon cheval sur le sentier qui y monte, me découvrait un quartier, un édifice de plus de Jérusalem. J'arrivai au sommet couronné d'une mosquée en ruines qui couvre la place où le Christ s'éleva au ciel après sa résurrection; je déclinai un peu

droite de cette mosquée pour arriver auprès
ıx colonnes brisées, couchées à terre, aux
le quelques oliviers, sur un plateau qui re-
r la fois Jérusalem, Sion, les vallées de Saint-
ui mènent à la mer Morte; la mer Morte elle-
brillant de là entre les cimes des montagnes
rizon immense et sillonné de cimes diver-
se termine aux montagnes d'Arabie; là, je
. — Voici la scène devant moi : —
ıontagne des Oliviers, au sommet de laquelle
assis, descend, en pente brusque et rapide,
dans le profond abîme qui la sépare de Jé-
n et qui s'appelle la vallée de Josaphat. Du
e cette sombre et étroite vallée dont les flancs
nt tachetés de pierres noires et blanches,
ı funèbres de la mort, dont ils sont presque
t pavés, s'élève une immense et large col-
nt l'inclinaison rapide ressemble à celle d'un
empart éboulé; nul arbre n'y peut planter
ines; nulle mousse même n'y peut accrocher
ments; la pente est si roide que la terre et
rres y croulent sans cesse, et elle ne présente
qu'une surface de poussière aride et dessé-
semblable à des monceaux de cendres jetées
ıt de la ville. Vers le milieu de cette colline
ce rempart naturel, de hautes et fortes mu-
de pierres larges et non taillées sur leur face
ure, prennent naissance, cachant leurs fon-
s romaines et hébraïques sous cette cendre
qui recouvre leurs pieds, et s'élèvent ici de

cinquante, de cent, et, plus loin, de deux à troi
cents pieds au-dessus de cette base de terre. — Le
murailles sont coupées de trois portes de ville, dor
deux sont murées, et dont la seule ouverte deva
nous semble aussi vide et aussi déserte que si el
ne donnait entrée que dans une ville inhabitée. L
murs s'élèvent encore au-dessus de ces portes
soutiennent une large et vaste terrasse qui s'éte
sur les deux tiers de la longueur de Jérusalem, d
côté qui regarde l'orient ; cette terrasse peut av
à vue d'œil mille pieds de long sur cinq à six ce
pieds de large ; elle est d'un niveau à peu près p
fait, sauf à son centre où elle se creuse insensib
ment, comme pour rappeler à l'œil la vallée p
profonde qui séparait jadis la colline de Sion de
ville de Jérusalem. Cette magnifique plate-form
préparée sans doute par la nature, mais évide
ment achevée par la main des hommes, était
piédestal sublime sur lequel s'élevait le temple
Salomon ; elle porte aujourd'hui deux mosqu
turques : l'une, El-Sakara, au centre de la pla
forme, sur l'emplacement même où devait s'éten
le temple ; l'autre, à l'extrémité sud-est de la t
rasse, touchant aux murs de la ville. La mosqu
d'Omar, ou El-Sakara, édifice admirable d'arc
tecture arabe, est un bloc de pierre et de mar
d'immenses dimensions, à huit pans, chaque p
orné de sept arcades terminées en ogive ; au-des
de ce premier ordre d'architecture, un toit en te
rasse d'où part tout un autre ordre d'arcades pl

étrécies, terminées par un dôme gracieux couvert en cuivre, autrefois doré. — Les murs de la mosquée sont revêtus d'émail bleu; à droite et à gauche s'étendent de larges parois terminées par de légères colonnades moresques, correspondant aux huit portes de la mosquée. Au delà de ces arches détachées de tout autre édifice, les plates-formes continuent et se terminent, l'une à la partie nord de la ville, l'autre aux murs du côté du midi. De hauts cyprès disséminés comme au hasard, quelques oliviers et des arbustes verts et gracieux, poussant çà et là entre les mosquées, relèvent leur élégante architecture et la couleur éclatante de leurs murailles, par la forme pyramidale et la sombre verdure qui se découpent sur la façade des temples et des dômes de la ville. — Au delà des deux mosquées et de l'emplacement du temple, Jérusalem tout entière s'étend et jaillit, pour ainsi dire, devant nous, sans que l'œil puisse en perdre un toit ou une pierre, et comme le plan d'une ville en relief que l'artiste étalerait sur une table. Cette ville, non pas comme on nous l'a représentée, amas informe et confus de ruines et de cendre sur lesquelles sont jetées quelques chaumières d'Arabes, ou plantées quelques tentes de Bédouins; non pas comme Athènes, chaos de poussière et de murs écroulés où le voyageur cherche en vain l'ombre des édifices, la trace des rues, la vision d'une ville: mais ville brillante de lumière et de couleur! — présentant noblement aux regards ses murs intacts

et crénelés, sa mosquée bleue avec ses colonnades blanches, ses milliers de dômes resplendissants sur lesquels la lumière d'un soleil d'automne tombe et rejaillit en vapeur éblouissante ; les façades de ses maisons teintes, par le temps et par les étés, de la couleur jaune et dorée des édifices de Pæstum ou de Rome ; ses vieilles tours, gardiennes de ses murailles, auxquelles il ne manque ni une pierre ni une meurtrière, ni un créneau ; et enfin, au milieu de cet océan de maisons et de cette nuée de petits dômes qui les recouvrent, un dôme noir et surbaissé, plus large que les autres, dominé par un autre dôme blanc : c'est le Saint-Sépulcre et le Calvaire ; ils sont confondus et comme noyés, de là, dans l'immense dédale de dômes, d'édifices et de rues qui les environnent, et il est difficile de se rendre compte ainsi de l'emplacement du Calvaire et de celui du Sépulcre qui, selon les idées que nous donne l'Évangile, devraient se trouver sur une colline écartée hors des murs, et non dans le centre de Jérusalem ! La ville, rétrécie du côté de Sion, se sera sans doute agrandie du côté du nord pour embrasser, dans son enceinte, les deux sites qui font sa honte et sa gloire, le site du supplice du juste et celui de la résurrection de l'Homme-Dieu !

Voilà la ville du haut de la montagne des Oliviers ! Elle n'a pas d'horizon derrière elle, ni du côté de l'occident, ni du côté du nord. La ligne de ses murs et de ses tours, les aiguilles de ses nombreux minarets, les cintres de ses dômes éclatants,

se découpent à nu et crûment sur le bleu d'un ciel l'Orient ; et la ville, ainsi portée et présentée sur un plateau large et élevé, semble briller encore de toute l'antique splendeur de ses prophéties, ou n'attendre qu'une parole pour sortir tout éblouissante de ses dix-sept ruines successives, et devenir cette *Jérusalem nouvelle* qui *sort du sein du désert, brillante de clarté !*

C'est la vision la plus éclatante que l'œil puisse avoir d'une ville qui n'est plus ; car elle semble être encore et rayonner comme une ville pleine de jeunesse et de vie ; et cependant, si l'on y regarde avec plus d'attention, on sent que ce n'est plus en effet qu'une belle vision de la ville de David et de Salomon. Aucun bruit ne s'élève de ses places et de ses rues ; il n'y a plus de routes qui mènent à ses portes de l'orient ou de l'occident, du midi ou du septentrion ; il n'y a que quelques sentiers serpentant au hasard entre les rochers, où l'on ne rencontre que quelques Arabes demi-nus, montés sur leurs ânes, et quelques chameliers de Damas, ou quelques femmes de Bethléem ou de Jéricho, portant sur leurs têtes un panier de raisins d'Engaddi, ou une corbeille de colombes qu'elles vont vendre le matin, sous les térébinthes, hors des portes de la ville.

Nous fûmes assis tout le jour en face des portes principales de Jérusalem ; nous fîmes le tour des murs, en passant devant toutes les autres portes de la ville. Personne n'entrait, personne ne sor-

tait ; le mendiant même n'était pas assis contre
bornes ; la sentinelle ne se montrait pas sur
seuil ; nous ne vîmes rien, nous n'entendîmes rien
le même vide, le même silence à l'entrée d'u
ville de trente mille âmes, pendant les douze h
res du jour, que si nous eussions passé devant
portes mortes de Pompeïa ou d'Herculanum ! N
ne vîmes que quatre convois funèbres sortir
silence de la porte de Damas, et s'achemin
long des murs vers les cimetières turcs ; et
porte de Sion, lorsque nous y passâmes, q
pauvre chrétien mort de la peste le matin, e
quatre fossoyeurs emportaient au cimetière
Grecs. Ils passèrent près de nous, étendire
corps du pestiféré sur la terre, enveloppé d
habits, et se mirent à creuser en silence son
nier lit, sous les pieds de nos chevaux. La
autour de la ville était fraîchement remuée p
semblables sépultures que la peste multipliait
que jour ; et le seul bruit sensible, hors des
railles de Jérusalem, était la complainte mon
des femmes turques qui pleuraient leurs mor
ne sais si la peste était la seule cause de la n
des chemins et du silence profond, autour d
rusalem et dedans. Je ne le crois pas, car les
et les Arabes ne se détournent pas des fléa
Dieu, convaincus qu'ils peuvent les atteindre
tout, et qu'aucune route ne leur échappe. —
blime raison de leur part, mais qui les mène
funestes conséquences !

A gauche de la plate-forme, du temple et des murs de Jérusalem, la colline qui porte la ville s'abaisse tout à coup, s'élargit, se développe à l'œil en pentes douces, soutenues çà et là par quelques terrasses de pierres roulantes. Cette colline porte à son sommet, à quelques cents pas de Jérusalem, une mosquée et un groupe d'édifices turcs assez semblables à un hameau d'Europe, couronné de son église et de son clocher. C'est Sion! c'est le palais! — C'est le tombeau de David ! C'est le lieu de ses inspirations et de ses délices, de sa vie et de son repos! lieu doublement sacré pour moi, dont ce chantre divin a si souvent touché le cœur et ravi la pensée. C'est le premier des poëtes du sentiment! c'est le roi des lyriques! Jamais la fibre humaine n'a résonné d'accords si intimes, si pénétrants et si graves! jamais la pensée du poëte ne s'est adressée si haut et n'a crié si juste! jamais l'âme de l'homme ne s'est répandue devant l'homme et devant Dieu en expressions et en sentiments si tendres, si sympathiques et si déchirants! Tous les gémissements les plus secrets du cœur humain ont trouvé leurs voix et leurs notes sur les lèvres et sur la harpe de cet homme! et si l'on remonte à l'époque reculée où de tels chants retentissaient sur la terre; si l'on pense qu'alors la poésie lyrique des nations les plus cultivées ne chantait que le vin, l'amour, le sang et les victoires des muses et des coursiers dans les jeux de l'Élide, on est saisi d'un profond étonnement aux accents mystiques

du roi-prophète qui parle au Dieu créat
un ami à son ami, qui comprend et lou
veilles, qui admire ses justices, qui i
miséricordes, et semble un écho anticip
sie évangélique, répétant les douces
Christ avant de les avoir entendues. P
nom, selon qu'il sera considéré par le
ou le chrétien, aucun d'eux ne pourra
poëte-roi une inspiration qui ne fut don
autre homme! Lisez de l'Horace ou
après un psaume! Pour moi, je ne le p

J'aurais, moi, humble poëte d'un te
cadence et de silence, j'aurais, si j'a
Jérusalem, choisi le lieu de mon séjour
de mon repos, précisément où David ch
à Sion. C'est la plus belle vue de la Jud
Palestine, et de la Galilée. Jérusalem e
avec le temple et ses édifices, sur lesque
du roi ou du poëte pouvait plonger sans
Devant lui, des jardins fertiles, descend
tes mourantes, le pouvaient conduire ju
du lit du torrent dont il aimait l'écum
— Plus bas, la vallée s'ouvre et s'étend ;
les grenadiers, les oliviers l'ombragent
quelques-uns de ces rochers suspendu
courante, c'est dans quelques unes de
sonores, rafraichies par l'haleine et p
mure des eaux ; c'est au pied de quel
ces térébinthes aïeux du térébinthe qui
que le poëte sacré venait sans doute

mille qui l'inspirait si mélodieusement! Que ne puis-je l'y retrouver pour chanter les tristesses de mon cœur et celles du cœur de tous les hommes, dans cet âge inquiet, comme il chantait ses espérances dans un âge de jeunesse et de foi! Mais il y a plus de chant dans le cœur de l'homme, car désespoir ne chante pas. Et tant qu'un nouveau ton ne descendra pas sur la ténébreuse huma- de nos temps, les lyres resteront muettes, et mme passera en silence entre deux abîmes de te, sans avoir ni aimé, ni prié, ni chanté! — s je remonte au palais de David. Il plonge ses rds sur la ravine alors verdoyante et arrosée osaphat; une large ouverture dans les collines 'est conduit de pente en pente, de cime en cime, dulation en ondulation, jusqu'au bassin de la Morte, qui réfléchit là-bas les rayons du soir, s ses eaux pesantes et épaisses, comme une isse glace de Venise, qui donne une teinte mate lombée à la lumière qui l'effleure. Ce n'est point que la pensée se figure, un lac pétrifié dans un izon triste et sans couleur! C'est d'ici un des s beaux lacs de Suisse ou d'Italie, laissant dor- ses eaux tranquilles entre l'ombre des hautes ntagnes d'Arabie, qui s'étendent, comme des es, à perte de vue derrière ses flots, et entre les es élancées, pyramidales, coniques, légères, telées et étincelantes des dernières montagnes a Judée. Voilà la vue de Sion! — Passons. — y a une autre scène de paysage de Jérusalem

que je voudrais me graver à moi-même
mémoire ; mais je n'ai ni pinceau ni coule
la vallée de Josaphat! vallée célèbre dans
ditions de trois religions, où les juifs, les c
et les mahométans s'accordent à placer l
terrible du jugement suprême. — Vallée
déjà sur ses bords la plus grande scène d
évangélique : les larmes, les gémisseme
mort du Christ! Vallée où tous les prop
passé tour à tour, en jetant un cri de tr
d'horreur qui semble y retentir encore! V
doit entendre une fois le grand bruit d
des âmes roulant devant Dieu, et se p
d'elles-mêmes à leur fatal jugement!

— *Même jour.* — Nous rentrons, sans a
aucune condition du pacte conclu avec
gieux, au couvent de Saint-Jean dans l
Nous sommes reçus avec une confiance et
rité qui nous attendrissent ; car si nous n'
des hommes d'honneur, si un de nos Ar
lement avait échappé à notre surveillanc
muniqué avec ceux qui portaient les pesti
au milieu de nous, ce serait la mort que
porterions peut-être à tout le couvent.

— 29 *octobre* 1832. — Parti à cinq h
matin du désert de Saint-Jean, avec tous
vaux, escortes, Arabes d'Abougosh, et q
valiers envoyés par le gouverneur de Jé

ılissons notre camp à deux portées de fusil
, à côté du cimetière turc, tout couvert
tentes où les femmes viennent pleurer.
sont pleines de femmes, d'enfants et d'es-
ortant des corbeilles de fleurs qu'elles
ıour la journée autour du tombeau. Nos
de Naplouse entrent seuls dans la ville et
tir le gouverneur de notre arrivée. Pen-
s portent notre message, nous ôtons nos
ıos bottes et nos sous-pieds de drap, qui
ptibles de prendre la peste, et nous chaus-
ıabouches de maroquin; nous nous frot-
ile et d'ail, préservatif que j'ai imaginé
fait connu à Constantinople, que les mar-
les porteurs d'huile sont moins sujets à la
. Au bout d'une demi-heure, nous voyons
a porte de Bethléem le kiaya du gouver-
ıterprète du couvent des moines latins,
x cavaliers revêtus de costumes éclatants
des cannes à pommeaux d'or et d'argent,
propres cavaliers de Naplouse et quelques
ges aussi à cheval. Nous allons à leur ren-
forment la haie autour de nous, et nous
ır la porte de Bethléem. Trois pestiférés,
la nuit, en sortaient au même moment,
isputent un instant le passage avec leurs
sous la voûte sombre de l'entrée de la
médiatement après avoir franchi cette
us nous trouvons dans un carrefour com-
etites et misérables maisons, et de quel-

ques jardins incultes, dont les murs d'
éboulés. Nous suivons un moment le
large de ce carrefour, il nous mène
petites rues aussi obscures, aussi
sales; nous ne voyons, dans ces rues
vois de morts qui passent d'un pas
rangeant contre les murailles, à la
bâton levé des janissaires du gouve
quelques marchands de pain et de
de haillons, assis sur le seuil de pe
avec leurs paniers sur leurs genoux.
marchandises à la manière de nos ba
villes. De temps en temps une femn
à la fenêtre grillée en bois de c
enfant ouvre une porte basse et so
acheter, pour la famille, la provisi
rues sont partout obstruées de déc
mondices amoncelées, et surtout de
de drap ou d'étoffe de coton, teinte
vent balaye comme les feuilles mort
ne pouvons éviter le contact. C'est
dices et ces lambeaux d'étoffes, d
villes d'Orient est couvert, que la p
nique le plus. Jusqu'ici nous ne v
rues de Jérusalem, rien qui annon
d'une nation; aucun signe de riche
ment et de vie; l'aspect extérieur n
pés comme nous l'avions été si sou
d'autres villes de la Grèce ou de la
misérable bourgade des Alpes ou de

es plus négligées de nos faubourgs aban-
aux dernières classes de nos populations
rs, ont plus de propreté, de luxe et d'élé-
le ces rues désertes de la reine des villes.
rencontrons que quelques cavaliers bé-
nontés sur des juments arabes, dont le pied
t s'enfonce dans les trous dont le pavé est
Ces hommes n'ont pas l'air noble et che-
ie des scheiks arabes de la Syrie et du
s ont la physionomie féroce, l'œil du vau-
e costume du brigand.
avoir circulé quelque temps dans ces rues
mblables, arrêtés de temps en temps par
ète du couvent latin, qui, en nous montrant
ion turque en décombres, une vieille porte
vermoulu, les débris d'une fenêtre mo-
ious disait : Voilà la Maison de Véronique,
du Juif-Errant, la Fenêtre du prétoire;
qui ne faisaient qu'une pénible impression
s, démenties qu'elles étaient par l'aspect
ient moderne et par l'invraisemblance par-
ces démonstrations arbitraires; pieuses
lont personne n'est coupable, parce qu'elles
e je ne sais qui, et qu'on les répète peut-
uis des siècles aux pèlerins dont la crédu-
ante les a elle-même inventées ; — on nous
enfin le toit du couvent latin, mais nous ne
y entrer. Les religieux sont en quaran-
monastère est fermé en temps de peste.
ite maison qui en dépend reste seule ou-



ceinte de toutes parts par de hau
portent des terrasses; c'est la cou
Les religieux viennent sur les terra
tiennent quelques moments avec n
et en italien. Aucun d'eux ne parle
que nous voyons sont presque tous d
physionomie douce, vénérable et he
accueillent avec gaieté et cordialit
regretter beaucoup que la calamit
interdise toute communication ave
posés comme nous à prendre et à
Nous leur apprenons des nouvelle
nous offrent les secours que leur
Un boucher tue des moutons pou
cour. On nous descend des pains
corde, du haut des terrasses. Nous
par la même voie, une provision d
pelets et d'autres pieuses curiosit
toujours des magasins abondamme
leur remettons en échange quelqu

religieux paraissent plus terrifiés que nous du danger qui les environne. Ils ont si souvent éprouvé qu'une légère imprudence dans l'observation des règles sanitaires enlevait en peu de moments un couvent tout entier, qu'ils les observent avec une rigoureuse fidélité. Ils ne peuvent comprendre comment nous nous sommes jetés volontairement et de gaieté de cœur dans cet océan de contagion, dont une seule goutte fait pâlir. Le curé de Jérusalem, au contraire, forcé par état de courir les chances de ses paroissiens, veut nous persuader qu'il n'y a point de peste.

Après une demi-heure de conversation avec ces religieux, la cloche les appelle à la messe. Nous leur faisons nos remercîments; ils nous adressent leurs vœux de bon voyage; nous envoyons à notre camp les provisions et les vivres dont nous nous sommes pourvus, et nous sortons de la cour du couvent.

Après avoir descendu quelques autres rues semblables à celles que je viens de décrire, nous nous trouvâmes sur une petite place, ouverte au nord sur un coin du ciel et de la colline des Oliviers; à notre gauche, quelques marches à descendre nous conduisirent sur un parvis découvert. La façade de l'église du Saint-Sépulcre donnait sur ce parvis. L'église du Saint-Sépulcre a été tant et si bien décrite, que je ne la décrirai pas de nouveau. C'est, à l'extérieur surtout, un beau et vaste monument de l'époque bysantine; l'architecture en est grave, solennelle, grandiose et riche, pour le temps où

elle fut construite ; c'est un digne pavillon élevé par la piété des hommes sur le tombeau du Dieu-homme. A comparer cette église avec ce que le même temps a produit, on la trouve supérieure en tout. Sainte-Sophie, bien plus colossale, est bien plus barbare dans sa forme ; ce n'est au dehors qu'une montagne de pierres flanquée de collines de pierres ; le Saint-Sépulcre, au contraire, est une coupole aérienne et ciselée, où la taille savante et gracieuse des portes, des fenêtres, des chapiteaux et des corniches, ajoute à la masse l'inestimable prix d'un travail habile où la pierre est devenue dentelle pour être digne d'entrer dans ce monument élevé à la plus grande pensée humaine ; et la pensée même qui l'a élevé est décrite dans les détails comme dans l'ensemble de l'édifice. Il est vrai que l'église du Saint-Sépulcre n'est pas telle aujourd'hui que sainte Hélène, mère de Constantin, la construisit ; les rois de Jérusalem la retouchèrent et l'embellirent des ornements de cette architecture semi-occidentale, semi-moresque, dont ils avaient trouvé le goût et les modèles en Orient. Mais telle qu'elle est maintenant à l'extérieur, avec sa masse byzantine et ses décorations grecques, gothiques et arabesques, avec les déchirures mêmes, stigmates du temps et des barbares, qui restent imprimées sur sa façade, elle ne fait point contraste avec la pensée qu'on y apporte, avec la pensée qu'elle exprime ; on n'éprouve pas, à son aspect, cette pénible impression d'une grande idée mal

ie, d'un grand souvenir profané par la main
hommes : au contraire, on se dit involontai-
ent : Voilà ce que j'attendais. L'homme a fait
qu'il a pu de mieux. Le monument n'est pas
ne du tombeau, mais il est digne de cette race
maine qui a voulu honorer ce grand sépulcre,
l'on entre dans le vestibule voûté et sombre de
nef, sous le coup de cette première et grave im-
ssion.

A gauche, en entrant sous ce vestibule qui ouvre
le parvis même de la nef, dans l'enfoncement
ne large et profonde niche qui portait jadis des
nes, les Turcs ont établi leur divan ; ils sont les
liens du Saint-Sépulcre qu'eux seuls ont le droit
ermer ou d'ouvrir. Quand je passai, cinq ou six
res vénérables de Turcs, à longues barbes blan-
, étaient accroupies sur ce divan recouvert de
es tapis d'Alep ; des tasses à café et des pipes
ent autour d'eux sur ces tapis ; ils nous sa-
ent avec dignité et grâce, et donnèrent ordre
à des surveillants de nous accompagner dans
es les parties de l'église. Je ne vis rien sur leurs
ges, dans leurs propos ou dans leurs gestes, de
s irrévérence dont on les accuse. Ils n'entrent
dans l'église, ils sont à la porte, ils parlent aux
étiens avec la gravité et le respect que le lieu et
jet de la visite comportent. Possesseurs, par la
rre, du monument sacré des chrétiens, ils ne
létruisent pas, ils n'en jettent pas la cendre
vent ; ils le conservent, ils y maintiennent un



nom de chrétien soit préservée p
que chaque communion jouisse,
culte qu'elle veut rendre au saint
les Turcs, ce tombeau que se disp
et les catholiques. et les innombr
tions de l'idée chrétienne, aurait d
un objet de lutte entre ces commu
et rivales, aurait tour à tour passé
de l'une à l'autre, et aurait été inter
aux ennemis de la communion trio
vois pas là de quoi accuser et inj
Cette prétendue intolérance brutal
rants les accusent, ne se manifest
tolérance et du respect pour ce qu
mes vénèrent et adorent. Partout c
voit l'idée de Dieu dans la pensée
s'incline et il respecte. Il pense que
la forme. C'est le seul peuple tolérar
tiens s'interrogent et se demande
ce qu'ils auraient fait, si les destin

coupole, que les traditions locales donnent pour le centre de la terre, est occupé par un petit monument renfermé dans le grand, comme une pierre précieuse enchâssée dans une autre. Ce monument intérieur est un carré long, orné de quelques pilastres, d'une corniche et d'une coupole de marbre, le tout de mauvais goût et d'un dessin tourmenté et bizarre; il a été reconstruit, en 1817, par un architecte européen, aux frais de l'église grecque qui le possède maintenant. Tout autour de ce pavillon intérieur du sépulcre, règne le vide de la grande coupole extérieure; on y circule librement, et on trouve, de piliers en piliers, des chapelles vastes et profondes qui sont affectées chacune à un des mystères de la passion du Christ; elles renferment toutes quelques témoignagnes réels ou supposés des scènes de la rédemption; la partie de l'église du Saint-Sépulcre qui n'est pas sous la coupole est exclusivement réservée aux Grecs schismatiques; une séparation en bois peint, et couverte de tableaux de l'école grecque, divise cette nef de l'autre. Malgré la bizarre profusion de mauvaises peintures et d'ornements de tous genres dont les murs et l'autel sont surchargés, son ensemble est d'un effet grave et religieux; on sent que la prière, sous toutes les formes, a envahi ce sanctuaire, et accumulé tout ce que des générations superstitieuses, mais ferventes, ont cru avoir de précieux devant Dieu; un escalier taillé dans le roc conduit de là au sommet du Calvaire, où les trois croix furent plantées : le Calvaire,



l'on est loin de s'attendre à trouve
Joseph d'Arimathie taillé dans le ro
de Sion, à cinquante pas du Calvai
cutions, renfermé dans l'enceint
modernes; mais les traditions so
ont prévalu. L'esprit ne conteste p
reille scène, pour quelques pas de
les vraisemblances historiques et le
ce fût ici ou là, toujours est-il qu
loin des sites qu'on nous désigne.
ment de méditation profonde et s
née, dans chacun de ces lieux sacr
qu'il retraçait, nous redescendîmes
de l'église, et nous pénétrâmes dan
intérieur qui sert de rideau de pi
loppe au tombeau même; il est
petits sanctuaires : dans le premie
pierre où les anges étaient assis q
dirent aux saintes femmes : *Il n'es
ressuscité;* le second et dernier sanc

nuit et jour ; l'air qu'on y respire est tiède et embaumé ; nous y entrâmes un à un, séparément, sans permettre à aucun des desservants du temple d'y pénétrer avec nous, et séparés par un rideau de soie cramoisie du premier sanctuaire. Nous ne voulions pas qu'aucun regard troublât la solennité du lieu ni l'intimité des impressions qu'il pourrait inspirer à chacun selon sa pensée et selon la mesure et la nature de sa foi dans le grand événement que ce tombeau rappelle ; chacun de nous y resta environ un quart d'heure, et nul n'en sortit les yeux secs. Quelle que soit la forme que les méditations intérieures, la lecture de l'histoire, les années, les vicissitudes du cœur et de l'esprit de l'homme, aient donnée au sentiment religieux dans son âme, soit qu'il ait gardé la lettre du christianisme, les dogmes de sa mère, soit qu'il n'ait qu'un christianisme philosophique et selon l'esprit, soit que le Christ pour lui soit un Dieu-crucifié, soit qu'il ne voie en lui que le plus saint des hommes divinisé par la vertu, inspiré par la vérité suprême et mourant pour rendre témoignage à son père ; que Jésus soit à ses yeux le fils de Dieu ou le fils de l'homme, la divinité faite homme, ou l'humanité divinisée, toujours est-il que le christianisme est la religion de ses souvenirs, de son cœur et de son imagination ; qu'il ne s'est pas tellement évaporé au vent du siècle et de la vie, que l'âme où on le versa n'en conserve la première odeur, et que l'aspect des lieux et des monuments visibles de son

premier culte ne rajeunisse en lui ses i
et ne l'ébranle d'un solennel frémiss
le chrétien ou pour le philosophe, pou
ou pour l'historien, ce tombeau est
sépare deux mondes, le monde ancie
nouveau ; c'est le point de départ d'u
renouvelé l'univers, d'une civilisati
transformé, d'une parole qui a reter
globe : ce tombeau est le sépulcre du
et le berceau du monde nouveau ; a
ici-bas n'a été le fondement d'un si
aucune tombe n'a été si féconde ; au
ensevelie trois jours ou trois siècles r
manière aussi victorieuse le rocher
avait scellé sur elle, et n'a donné ur
mort par une si éclatante et si per
rection !

J'entrai à mon tour et le dernier
Sépulcre, l'esprit assiégé de ces idée
cœur ému d'impressions plus intime
mystère entre l'homme et son âme,
pensant et le Créateur : ces impressi
vent point ; elles s'exhalent avec la fu
pes pieuses, avec les parfums des en
le murmure vague et confus des
tombent avec les larmes qui viennen
souvenir des premiers noms que nou
tiés dans notre enfance, du père et d
nous les ont enseignés, des frères, d
amis avec lesquels nous les avons mu



ressions pieuses qui ont remué notre
:s les époques de la vie, toutes les priè-
t sorties de notre cœur et de nos lèvres
celui qui nous apprit à prier son père
toutes les joies, toutes les tristesses de
ɔnt ces prières furent le langage, se ré-
fond de l'âme, et produisent, par leur
ent, par leur confusion, cet éblouisse-
ıtelligence, cet attendrissement du cœur
chent point de paroles, mais qui se ré-
s des yeux mouillés, dans une poitrine
dans un front qui s'incline et dans une
se colle silencieusement sur la pierre
re. Je restais longtemps ainsi, priant le
:, là, dans le lieu même où la plus belle
monta pour la première fois vers le ciel;
mon père ici-bas, pour ma mère dans
onde, pour tous ceux qui sont ou qui
s, mais avec qui le lien invisible n'est
pu; la communion de l'amour existe
: nom de tous les êtres que j'ai connus,
: j'ai été aimé, passa de mes lèvres sur
ı Saint-Sépulcre. Je ne priai qu'après,
ıême; ma prière fut ardente et forte;
ıi de la vérité et du courage devant le
celui qui jeta le plus de vérité dans ce
mourut avec le plus de dévouement à
dont Dieu l'avait fait le Verbe; je me
à jamais des paroles que je murmurai
heure de crise pour ma vie morale.

Peut-être fus-je exaucé : une grande lumière de raison et de conviction se répandit dans mon intelligence et sépara plus clairement le jour des ténèbres, les erreurs des vérités ; il y a des moments dans la vie où les pensées de l'homme, longtemps vagues et douteuses, et flottantes comme des flots sans lit, finissent par toucher un rivage où elles se brisent et reviennent sur elles-mêmes avec des formes nouvelles et un courant contraire à celui qui les a poussées jusque-là. Ce fut là pour moi un de ces moments : celui qui sonde les pensées et les cœurs le sait, et je le comprendrai peut-être moi-même un jour. Ce fut un mystère dans ma vie, qui se révélera plus tard.

— *Même date.* — Au sortir de l'église du Saint-Sépulcre, nous suivîmes la voie Douloureuse, dont M. de Châteaubriand a donné un si poétique itinéraire. Rien de frappant, rien de constaté, rien de vraisemblable ; des masures de construction moderne, données partout, par les moines aux pèlerins, pour des vestiges incontestés des diverses stations du Christ. L'œil ne peut avoir même un doute, et toute confiance dans ces traditions locales est détruite d'avance par l'histoire des premières années du christianisme, où Jérusalem ne conserva pas pierre sur pierre ; où les chrétiens furent ensuite bannis de la ville pendant de nombreuses années. Jérusalem, à l'exception de ses piscines et des tombeaux des rois, ne conserve aucun monu-

cune de ces grandes époques : quelques
nent sont reconnaissables, comme le site
, dessiné par ses terrasses et portant au-
l'immense et belle mosquée d'Omar-el-
: mont de Sion, occupé par le couvent
iiens et le tombeau de David ; mais ce
ie que l'histoire à la main et avec l'œil
que la plupart de ces sites peuvent être
vec une certaine précision. Hormis les
errasses sur la vallée de Josaphat, au-
e ne porte sa date dans sa forme et dans
; tout est en poudre, ou tout est mo-
sprit erre incertain sur l'horizon de la
i savoir où se poser ; mais la ville tout
ssinée par la colline circonscrite qui la
· les différentes vallées qui l'enceignent,
par la profonde vallée du Cédron, est un
t auquel l'œil ne peut se tromper : c'est
: Sion était assise ; site bizarre et malheu-
la capitale d'un grand peuple : c'est plutôt
ie naturelle d'un petit peuple, chassé de la
: réfugiant avec son Dieu et son temple
que nul n'a intérêt à lui disputer ; sur
s qu'aucunes routes ne peuvent rendre
, dans des vallées sans eau, dans un cli-
et stérile, n'ayant pour horizon que les
i calcinées par le feu intérieur des vol-
montagnes d'Arabie et de Jéricho, et
er infecte, sans rivage et sans naviga-
er Morte ! — Voilà la Judée, voilà le site

de ce peuple dont le destin est d'être proscrit à toutes les époques de son histoire, et à qui les nations ont disputé même cette capitale de ses proscriptions, jetée, comme un nid d'aigle, au sommet de ce groupe de montagnes : et cependant ce peuple portait avec lui la grande idée de l'unité de Dieu, et ce qu'il y avait de vérité dans cette idée élémentaire suffisait pour le séparer des autres peuples, et pour le rendre fier de ses proscriptions et confiant dans ses destinées providentielles.

— Même date. — Après avoir parcouru les différents quartiers de la ville, tous aussi nus, tous aussi misérables, tous aussi démantelés que ceux par lesquels nous étions entrés, nous descendîmes à la porte de la fameuse mosquée qui tient la place du temple de Salomon. Le gouverneur de Jérusalem a son sérail dans un édifice attenant aux jardins et aux murs de la mosquée. Nous allions lui faire notre visite de remercîment. La cour du sérail était entourée de cachots grillés, où nous aperçûmes quelques figures de bandits de Jéricho et de Samarie, qui attendaient leur délivrance ou le sabre du pacha. Des cavaliers, couchés aux pieds de leurs chevaux, des scheiks du désert et des Arabes de Naplouse étaient groupés çà et là sur les escaliers ou sous les hangars, attendant l'heure du divan. Le gouverneur, apprenant notre arrivée, nous envoya son fils pour nous engager à monter. Ce jeune homme, d'environ trente ans, est le plus

s Arabes, et peut-être des hommes que j'aie
na vie. La force, la grâce, l'intelligence et
ɛur, sont fondues avec une telle harmonie
s traits, et brillent à la fois dans son œil
ɛc une si attrayante évidence, que nous res-
ɔus frappés de son aspect. C'est un Samari-
gouverneur de Jérusalem, son père, est le
issant des Arabes de Naplouse. Persécuté
lalla, pacha d'Acre, et souvent en guerre
, pendant la domination des Turcs, il avait
é de se réfugier, avec sa famille, dans les
nes au delà de la mer Morte; la victoire
im-Pacha sur Abdalla l'avait ramené dans
e. Il y avait retrouvé ses richesses et son
ɛe, il avait chassé ses ennemis du pays, et
a d'Égypte, pour suppléer à l'insuffisance
roupes égyptiennes en Judée, lui avait con-
ɔuvernement de Samarie et de Jérusalem.
it d'autres troupes que quelques centaines
liers de sa tribu, à l'aide desquels il main-
ordre et la domination d'Ibrahim, sur toutes
ılations d'alentour. Nous entrâmes dans le
ɡrande salle sans aucun ornement que quel-
ɔis sur des nattes, des pipes et des tasses de
· le sol. Le gouverneur, entouré d'un grand
ː d'esclaves, d'Arabes armés, et de quelques
res à genoux, écrivant sur leurs mains,
cupé à rendre la justice et à expédier ses
Il se leva à notre approche et vint au-devant
. Il fit enlever les tapis du divan, suscepti-

bles de donner la peste, et y fit substituer des nattes d'Égypte, qui ne la communiquent pas. Nous nous assîmes. On nous présenta les pipes et le café. Mon drogman lui fit en mon nom les compliments d'usage, et je le remerciai moi-même de tous les soins qu'il avait bien voulu prendre pour que des étrangers comme nous pussent visiter sans péril les lieux consacrés par leur religion. Il me répondit avec un sourire obligeant qu'il ne faisait que son devoir; que les amis d'Ibrahim étaient ses amis ; qu'il répondait d'un cheveu de leurs têtes ; qu'il était prêt, non-seulement à faire pour moi ce qu'il avait fait, mais encore à marcher lui-même, si je l'ordonnais, avec ses troupes, et à m'accompagner partout où ma curiosité ou ma religion m'inspiraient le désir d'aller, dans les limites de son gouvernement; que tel était l'ordre du pacha. Puis, il s'informa de nous, des nouvelles de la guerre, et de la part que les puissances de l'Europe prenaient à la fortune d'Ibrahim. Je lui répondis de manière à satisfaire ses pensées secrètes : que l'Europe admirait dans Ibrahim-Pacha un conquérant civilisateur; que, sous ce rapport, elle prenait intérêt à ses victoires; qu'il était temps que l'Orient participât aux bienfaits d'une meilleure administration ; que le pacha d'Égypte était le missionnaire armé de la civilisation européenne en Arabie; que sa bravoure et la tactique qu'il nous empruntait lui donnaient la certitude de vaincre le grand vizir qui s'avançait à sa rencontre en Caramanie ; que, selon toute appa-



il remporterait là une grande victoire, et
rait sur Constantinople ; qu'il n'y entrerait
rce que les Européens ne le lui permettraient
ore, mais qu'il ferait la paix avec leur mé-
, et garderait l'Arabie et la Syrie en souve-
permanente. C'était là ce qui touchait au
lu vieux révolté de Naplouse : ses regards
nt mes paroles, et son fils et ses amis pen-
t leurs têtes au-dessus de la mienne pour ne
rdre un mot de cette conversation, qui était
ux l'augure d'une longue et paisible domi-
dans Samarie. Quand je vis le gouverneur
i disposé, je lui témoignai le désir, non pas
er dans la mosquée d'Omar, puisque je sa-
u'une telle démarche eût été contraire aux
s du pays, mais d'en contempler l'extérieur.
vous l'exigez, me répondit-il, tout vous sera
:, mais je m'exposerais à irriter profondé-
les musulmans de la ville : ils sont encore
nts ; ils croient que la présence d'un chrétien
'enceinte de la mosquée leur ferait courir
nds périls, parce qu'une prophétie dit : Que
e qu'un chrétien demanderait à Dieu dans
ieur de El-Sakara, il l'obtiendrait ; et ils ne
nt pas qu'un chrétien n'y demandât à Dieu
ne de la religion du Prophète et l'extermina-
es musulmans. Pour moi, ajouta-t-il, je n'en
ien : tous les hommes sont frères, bien qu'ils
nt, chacun dans leur langue, le Père com-
il ne donne rien aux uns, aux dépens des

autres ; il fait luire son soleil sur les adorateurs de tous les prophètes ; les hommes ne savent rien, mais Dieu sait tout ; Allah Kérim, Dieu est grand! et il inclina sa tête en souriant. Dieu me préserve, lui dis-je , d'abuser de votre hospitalité et de vous exposer pour satisfaire une vaine curiosité de voyageur ! Si j'étais dans la mosquée d'El-Sakara, je ne prierais pour l'extermination d'aucun peuple, mais pour la lumière et le bonheur de tous les enfants d'Allah. A ces mots, nous nous levâmes; il nous conduisit par un corridor à une fenêtre de son sérail, qui donnait sur les cours extérieures de la mosquée. Nous ne pûmes pas en saisir aussi bien l'ensemble de cet endroit, qu'on le fait du haut de la montagne des Oliviers : nous ne vîmes que les murs de la coupole, quelques portiques moresques de l'architecture la plus élégante, et les cimes des cyprès qui croissent dans les jardins intérieurs. Je pris congé du gouverneur en lui annonçant que mon projet était de passer huit ou dix jours, campé aux environs de la ville, et de partir le lendemain pour aller à la mer Morte, au Jourdain, à Jéricho, et jusqu'au pied des montagnes de l'Arabie Pétrée; que je rentrerais plusieurs fois, comme aujourd'hui, dans l'intérieur de Jérusalem ; et que je n'avais à lui demander que le nombre de cavaliers suffisant pour garantir notre sûreté dans les différentes excursions que nous nous proposions de faire en Judée. Nous sortîmes de Jérusalem par la même porte de Bethléem, près de laquelle nos ten-

dressées ce jour-là, et nous achevâmes
dans la soirée, tous les sites remarqua-
ısacrés autour des murs de la ville.

e date. — Soirée passée à parcourir les
i s'étendent au sud de Jérusalem, entre
ı de David et la vallée de Josaphat. Ces
ıt le seul côté de la ville qui présente
e d'un peu de végétation. Au coucher du
'assieds en face de la colline des Oliviers,
u cinq cents pas au-dessus de la fontaine
peu près où étaient les jardins de David :
st à mes pieds; les hautes murailles des
u temple sont un peu au-dessus de moi
:he; je vois les cimes des beaux cyprès
t leurs têtes pyramidales au-dessus des
de la mosquée El-Aksa, et les dômes des
ui recouvrent la belle fontaine du temple
Fontaine de l'Oranger. Cette fontaine
lle une des plus délicieuses traditions
inventées, transmises ou conservées par
. Voici comment ils racontent que Salo-
it le sol de la mosquée.
alem était un champ labouré; deux frères
ıt la partie de terrain où s'élève aujour-
emple; l'un de ces frères était marié et
ieurs enfants, l'autre vivait seul; ils cul-
ı communı le champ qu'ils avaient hérité
ıère; le temps de la moisson venu, les
s lièrent leurs gerbes, et en firent deux

tas égaux qu'ils laissèrent sur le champ. Pendant la nuit, celui des deux frères qui n'était pas marié eut une bonne pensée; il se dit à lui-même : Mon frère a une femme et des enfants à nourrir, il n'est pas juste que ma part soit aussi forte que la sienne; allons, prenons dans mon tas quelques gerbes que j'ajouterai secrètement aux siennes, il ne s'en apercevra pas et ne pourra ainsi les refuser. Et il fit comme il avait pensé. La même nuit, l'autre frère se réveilla et dit à sa femme : Mon frère est jeune, il vit seul et sans compagne, il n'a personne pour l'assister dans son travail et pour le consoler dans ses fatigues, il n'est pas juste que nous prenions du champ commun autant de gerbes que lui; levons-nous, allons, et portons secrètement à son tas un certain nombre de gerbes, il ne s'en apercevra pas demain et ne pourra ainsi les refuser. Et ils firent comme ils avaient pensé. Le lendemain chacun des frères se rendit au champ, et fut bien surpris de voir que les deux tas étaient toujours pareils; ni l'un ni l'autre ne pouvait intérieurement se rendre compte de ce prodige; ils firent de même pendant plusieurs nuits de suite; mais comme chacun d'eux portait au tas de son frère le même nombre de gerbes, les tas demeuraient toujours égaux, jusqu'à ce qu'une nuit, tous deux s'étant mis en sentinelle pour approfondir la cause de ce miracle, ils se rencontrèrent portant chacun les gerbes qu'ils se destinaient mutuellement.

» Or, le lieu où une si bonne pensée était venue

ois si persévéramment à deux hommes, de-
tre une place agréable à Dieu, et les hommes
iirent et la choisirent pour y bâtir une maison
eu! »

elle charmante tradition! comme elle respire
ve bonté des mœurs patriarcales! comme l'in-
ion qui vient aux hommes de consacrer à
un lieu où la vertu a germé sur la terre, est
e, antique et naturelle! J'ai entendu chez les
s des centaines de légendes de cette nature.
spire l'air de la Bible dans toutes les parties
t Orient.

ispect de la vallée de Josaphat est conforme à
stination que les idées chrétiennes lui assi-
t. Elle ressemble à un vaste sépulcre, trop
: cependant pour les flots du genre humain
oivent s'y accumuler. Dominée de toutes parts
nême par des monuments funèbres; encais-
i son extrémité méridionale dans le rocher
lboa, tout percé de caves sépulcrales comme
'uche de la mort; ayant çà et là pour bornes
laires les tombeaux de Josaphat et celui d'Ab-
, taillés en pyramides dans le roc vif et om-
is d'un côté par les noires collines du mont
ffenses, de l'autre par les remparts du temple
llé; ce fut un lieu naturellement imprégné
: sainte horreur, destiné de bonne heure à
iir les gémonies d'une grande ville, et où
gination des prophètes dut placer sans efforts
ènes de mort, de résurrection et de jugement.

On se figure la vallée de Josaphat comme un vaste encaissement de montagnes où le Cédron, large et noir torrent aux eaux lugubres, coule avec des murmures lamentables ; où de larges gorges, ouvertes sur les quatre vents, s'élargissent pour laisser passer les quatre torrents des morts venant de l'orient et de l'occident, du septentrion et du midi; les immenses gradins des collines s'y étendent en amphithéâtre pour faire place aux enfants innombrables d'Adam, venant assister, chacun pour sa part, au dénoûment final du grand drame de l'humanité : rien de tout cela. La vallée de Josaphat n'est qu'un fossé naturel creusé entre deux monticules de quelques cents pieds d'élévation, dont l'un porte Jérusalem et l'autre la cime du mont des Olives; les remparts de Jérusalem en s'écroulant en combleraient la plus grande partie ; nulle gorge n'y a son embouchure; le Cédron, qui sort de terre à quelques pas au-dessus de la vallée, n'est qu'un torrent formé en hiver par l'écoulement des eaux pluviales qui dégouttent de quelques champs d'oliviers au-dessous des tombeaux des rois, et il est traversé par un pont au milieu de la vallée, en face d'une des portes de Jérusalem ; il a quelques pas de large, et la vallée, dans cet endroit, n'est pas plus large que son fleuve. Ce fleuve, sans eau, trace seulement un lit rapide de cailloux blancs au fond de cette gorge. La vallée de Josaphat, en un mot, ressemble tout à fait à un de ces fossés creusés au pied des hautes fortifications d'une grande ville, où l'égout



de la ville roule en hiver ses immondices, où quelques pauvres habitants des faubourgs disputent un coin de terre aux remparts pour cultiver quelques légumes, et où les chèvres et les ânes abandonnés vont brouter, sur les pentes escarpées, l'herbe flétrie par les immondices et la poussière. Semez le sol de pierres sépulcrales appartenant à tous les cultes du monde, et vous aurez devant les yeux la vallée du Jugement.

— *Même date.* — Voici la fontaine de Siloé, la source unique de la vallée, la source inspiratrice des rois et des prophètes; je ne sais comment tant de voyageurs ont eu de la peine à la découvrir, et se disputent encore sur le site qu'elle occupait. La voilà tout entière pleine d'eau limpide et savoureuse, répandant l'haleine des eaux dans cet air embrasé et poudreux de la vallée, creusée de vingt marches dans le rocher, dont la cime portait le palais de David, avec sa voûte de blocs de pierre, polis par les siècles et tapissés, dans leurs jointures, de mousses humides et de lierre éternel. Les marches de ses escaliers, usées par le pied des femmes qui viennent du village de Silhoa y remplir leurs cruches, sont luisantes comme le marbre. J'y descends; je m'assieds un moment sur ces fraîches dalles; j'écoute, pour m'en souvenir, le léger suintement de la source, je lave mes mains et mon front dans ses eaux; je répète les vers de Milton, pour invoquer, à mon tour, ses inspirations depuis si longtemps

muettes. C'est le seul endroit des environs de Jérusalem où le voyageur trouve à mouiller son doigt, à étancher sa soif, à reposer sa tête à l'ombre du rocher rafraîchi et de deux ou trois touffes de verdure. Quelques petits jardins, plantés de grenadiers et d'autres arbrisseaux par les Arabes de Siloa, jettent autour de la fontaine un bouquet de pâle verdure. Elle la nourrit du superflu de ses eaux. C'est là que finit la vallée de Josaphat. Plus bas, une petite plaine à pente douce entraîne le regard dans les larges et profondes gorges des montagnes volcaniques de Jéricho et de Saint-Saba, et la mer Morte finit l'horizon.

BORDS DU JOURDAIN, AU DELA DE LA PLAINE DE JÉRICHO, A QUELQUES LIEUES DE L'EMBOUCHURE DU FLEUVE DANS LA MER MORTE.

Parti hier, 30 octobre, de Jérusalem, à sept heures du matin, avec toute ma caravane : six soldats d'Ibrahim-Pacha, le neveu d'Abougosh et quatre cavaliers de ce chef; huit cavaliers arabes de Naplouse, envoyés par le gouverneur de Jérusalem. Nous avons fait le tour de la ville, descendu au fond de la vallée de Josaphat; nous avons remonté le long du mont des Oliviers, laissé à droite le *mons Offensionis*, traversé, à son extrémité méridionale, la chaîne de montagnes qui fait suite à celle des Oliviers; arrivés au village de Béthulie, peuplé encore de quelques familles arabes, nous y



connaissons les restes d'un monument chrétien. Il y a une bonne source. Un Arabe tire de l'eau, pendant une heure, pour abreuver nos chevaux et remplir nos jarres suspendues aux selles de nos mulets. Il n'y a plus d'eau jusqu'à Jéricho, dix ou onze heures de marche. Nous repartons de Béthulie à quatre heures après midi. Descente de deux heures par un chemin large et à pentes artificiellement ménagées, taillé dans les flancs à pic des montagnes qui se succèdent sans interruption. C'est la seule trace d'une route que j'aie vue en Orient. C'était la route de Jéricho et des plaines fertiles arrosées par le Jourdain. Elle menait aux possessions des tribus d'Israël qui avaient eu en partage tout le cours de ce fleuve et la plaine de Tibériade jusqu'aux environs de Tyr, et au pied du Liban. Elle conduisait en Arabie, en Mésopotamie, et par là en Perse et aux Indes, pays avec lesquels Salomon avait établi ses grandes relations commerciales. Ce fut lui, sans doute, qui créa cette route. C'est aussi par ces vallées que le peuple juif passa, pour la première fois, quand il descendit de l'Arabie Pétrée, traversa le Jourdain, et vint s'emparer de son héritage. A partir de Béthulie, on ne rencontre plus ni maisons, ni culture; les montagnes sont complétement dépouillées de végétation; c'est du rocher ou de la poussière de rocher que le vent laboure à son gré; une teinte de cendre noirâtre couvre, comme d'un linceul funèbre, toute cette terre. De temps en temps les mon-

tagnes se concassent et se fendent en gorges étroites et profondes : abîmes où nul sentier ne conduit, où l'œil ne voit que la répétition éternelle des mêmes scènes qui l'environnent. Presque toutes ces montagnes ont l'apparence volcanique ; les pierres roulées sur leurs flancs ou sur la route, par les eaux d'hiver, ressemblent à des blocs de lave durcie et gercée par les siècles. On voit même çà et là dans les lointains, sur quelques croupes de collines, cette légère teinte jaunâtre et sulfureuse qu'on aperçoit sur le Vésuve ou sur l'Etna. Il est impossible de résister longtemps à l'impression de tristesse et d'horreur que ce paysage inspire. C'est une oppression du cœur et une affliction des yeux. Quand on est au sommet d'une des montagnes, et que l'horizon s'ouvre un instant au regard, on ne voit, aussi loin que la vue peut porter, que des chaînes noirâtres, des cimes coniques ou tronquées, amoncelées les unes sur les autres et se détachant du bleu cru du firmament ; c'est un labyrinthe, sans bornes, d'avenues de montagnes de toutes formes, déchirées, cassées, fendues en morceaux gigantesques, renouées les unes aux autres par des chaînes de collines semblables, avec des ravins sans fond où l'on espère entendre au moins le bruit d'un torrent, mais où rien ne remue, sans qu'on puisse découvrir un arbre, une herbe, une fleur, une mousse ; ruines d'un monde calciné, ébullition d'une terre en feu dont les bouillons pétrifiés ont formé ces vagues de terre et de pierre. A six heures, nous

s, au fond d'un ravin, les murs d'un ail ruiné et une source protégée par un orné de sentences du Koran. La source ue goutte à goutte sa pluie dans le basrre; nos Arabes y appliquent en vain s; nous faisons reposer un moment nos l'ombre du caravansérail; nous avons si longtemps, que nous nous croyons de la plaine de Jéricho et de la mer us nous remettons en route, déjà accachaleur et de la fatigue de la journée; ers arabes nous flattent de l'espérance quelques heures à Jéricho; cependant ıbe de minute en minute, et le crépus- : son horreur à celle des gorges où nous près une heure de marche dans le fond ıllée, nous nous trouvons encore sur les arpées d'une chatne de montagnes nounous semble enfin la dernière avant la ur la plaine de Jéricho; la nuit nous tièrement l'horizon; nous n'avons assez que pour distinguer à nos pieds les prés fond où le moindre faux pas de nos cheferait rouler; nos jarres sont épuisées, ıs dévore; un des Samaritains dit à notre u'il connatt une source dans le voisinage, décidons à faire halte où nous sommes, n effet trouver un peu d'eau; après une e d'attente, le Samaritain revient et dit u trouver la source; il faut marcher; il

nous reste quatre heures de route, nous plaçons les Arabes de Naplouse à la tête de la caravane : chaque cavalier a l'ordre de suivre pas à pas celui qui le précède, sans perdre sa trace ; le plus profond silence règne dans toute la bande ; la nuit est devenue si sombre qu'il est impossible de voir à la tête de son cheval ; on suit son compagnon au bruit de ses pas, à chaque instant la caravane entière s'arrête, parce que les premiers cavaliers sondent le sentier de peur de nous précipiter dans l'abîme ; nous descendons tous de cheval pour marcher avec plus de tâtonnements ; vingt fois nous sommes obligés de nous arrêter aux cris qui partent de la tête ou de la queue de la caravane ; c'est un cheval qui a roulé ; c'est un homme qui est tombé ; nous sommes souvent sur le point de nous arrêter tout à fait et d'attendre, immobiles à notre place, que cette longue et profonde nuit soit passée ; mais la tête marche, il faut marcher ; après trois heures d'une pareille anxiété, nous entendons de grands cris et des coups de fusil à la tête de la caravane ; nous croyons que les Arabes de Jéricho nous attaquent ; chacun de nous se prépare à faire feu au hasard, mais de proche en proche nous apprenons que ce sont les Naplousiens qui crient de joie et tirent leurs armes parce que nous avons franchi le mauvais pas ; nous sentons en effet la route s'aplanir un peu sous nos pieds ; je remonte à cheval ; mon jeune étalon arabe, sentant l'eau dans le voisinage, se défend, et dans la lutte se précipite avec moi

vin; personne ne s'en aperçoit tant la
ıire; je ne lâche pas la bride et, me
n selle, j'abandonne l'animal à son in-
savoir si je suis sur une corniche ou
d d'un ravin creusé dans la plaine; il
galop en hennissant, et ne s'arrête
ds d'un ruisseau large, peu profond et
ırbustes épineux; il s'y abreuve; j'en-
gauche les cris et les coups de pistolet
qui viennent de s'apercevoir de ma
, et qui me cherchent dans la plaine;
ler un feu à travers les feuilles des ar-
ance mon cheval de ce côté, et en peu
je me trouve à la porte de ma tente,
bord de ce même ruisseau; il était mi-
mangeâmes un morceau de pain trempé
et nous nous endormîmes sans savoir où
, et ne concevant pas par quel prodige
s passés tout à coup de cette solitude
et sans eau, aux bords d'un ruisseau
ımière de nos torches et du foyer des
us apparaissait comme un ruisseau des
son rideau de saules et ses touffes de
cresson.

sse avait eu, comme le prétend M. de
and, l'inspiration des lieux en écrivant
m *délivrée* (et j'avoue que tout admira-
suis du Tasse, ce n'est pas par là que je
car il est impossible d'avoir moins com-
es et plus menti aux mœurs qu'il ne l'a

fait ; mais qu'importent les sites et les mœurs? la poésie n'est pas là, elle est dans le cœur); s'il avait eu cette inspiration, c'eût été sans doute au bord de ce ruisseau qu'il eût fait arriver Herminie fuyant sur son coursier abandonné à son essor, et qu'elle eût rencontré ce pasteur, arcadien, et non arabe, dont il nous fait une si ravissante description.

Nous nous réveillâmes comme elle au gazouillement de mille oiseaux volant sur les branches des arbres, et au bruissement de l'eau sur son lit de cailloutages. Nous sortîmes des tentes pour reconnaître le site où la nuit nous avait jetés. Les montagnes de Judée, traversées la veille, nous restaient à l'orient à une lieue environ de notre camp ; leur chaîne, toujours stérile et dentelée, s'étendait à perte de vue au midi et au nord, et de loin en loin nous apercevions de vastes gorges qui débouchaient dans la plaine, et d'où les flots de vapeurs nocturnes sortaient comme de larges fleuves, et se répandaient en nappes de brouillards sur les sables ondulés des rivages du lac Asphaltite. A l'occident, un large désert de sable nous séparait des bords du Jourdain que nous ne pouvions discerner, de la mer Morte, et des montagnes bleues de l'Arabie Pétrée. Ces montagnes, vues à cette heure et de cette distance, nous semblaient, par le jeu des ombres sur leurs croupes et dans leurs vallées, parsemées de culture et ombragées d'immenses forêts ; les ravins blanchâtres qui les sillonnent imitaient, à s'y mépren-

la chute et l'éblouissement des eaux d'une cascade. Il n'en est rien cependant; quand j'en approchai, je reconnus qu'elles ne présentaient en plus grand que le même aspect stérile et dépouillé des montagnes de la Judée. Autour de nous, tout était riant et frais, quoique inculte; l'eau anime tout, même le désert; et les arbustes légers qui étaient répandus, comme des bocages artificiels, par groupes de deux ou trois sur ses bords, nous rappelaient les plus doux sites de la patrie. Nous remontâmes à cheval; nous ne devions être qu'à une heure de Jéricho, mais nous n'apercevions ni murs, ni fumée dans la plaine, et nous ne savions trop où nous diriger, quand une trentaine de cavaliers bédouins, montés sur des chevaux superbes, débouchèrent entre deux mamelons de sable et s'avancèrent en caracolant au-devant de nous. C'était le scheik et les principaux habitants de Jéricho qui, informés de notre approche par un Arabe du gouverneur de Jérusalem, nous cherchaient dans le désert pour se mettre à notre suite. Nous ne connaissions les Arabes du désert de Jéricho que par la renommée de férocité et de brigandage, qu'ils ont dans toute la Syrie, et nous ne savions trop, au premier moment, s'ils venaient à nous en amis ou en ennemis; mais rien, dans leur conduite pendant plusieurs jours qu'ils restèrent avec nous, ne dénota une mauvaise intention de leur part. Domptés par la terreur du nom d'Ibrahim, dont ils croyaient voir en nous les émissaires, ils nous don-

nèrent tout ce que leur pays peut offrir, le désert libre, l'eau de leurs fontaines et un peu d'orge et de doura pour nourrir nos chevaux. Je remerciai le scheik et ses amis de l'escorte qu'ils venaient nous offrir; ils se joignirent à notre troupe, et, courant çà et là sur nos flancs à travers les monticules de sable, ils paraissaient et disparaissaient avec la rapidité du vent. Je remarquai là un cheval admirable de forme et de vitesse, monté par le frère du scheik, et je chargeai mon drogman de me l'acheter à tout prix. Mais comme de pareilles offres ne peuvent se faire directement sans une espèce d'outrage à la délicatesse du propriétaire du cheval, il fallut plusieurs jours de négociations pour me rendre possesseur de ce bel animal, que je destinais à ma fille, et que je lui donnai en effet.

JÉRICHO.

Après une heure de marche, nous nous trouvâmes, sans nous en douter, au pied des remparts de Jéricho; ces remparts étaient de véritables murailles de vingt pieds d'élévation sur quinze à vingt pieds de largeur, formées de fagots d'épine accumulés les uns sur les autres et arrangés avec une admirable industrie pour empêcher le passage des bestiaux et des hommes; fortifications qui ne se seraient pas écroulées au son de la trompette, mais que l'étincelle du feu du pasteur ou le renard de Samson auraient embrasées. Cette forteresse d'é-

, sèches avait deux ou trois larges portes tou-
ouvertes, et où les sentinelles arabes veillaient
doute pendant la nuit. En passant devant ces
s, nous vîmes sur les larges toits de quelques
s de boue toutes les femmes et tous les en-
s de la ville du désert, groupés dans les atti-
s les plus pittoresques, qui se pressaient et se
aient les uns les autres pour nous voir passer.
femmes, dont les épaules et les jambes étaient
s, avaient pour tout vêtement un morceau de
de coton bleu, serré au milieu du corps par
ceinture de cuir, les bras et les jambes en-
és de plusieurs bracelets d'or et d'argent, les
eux crépus et flottant sur le cou; quelques-
s les avaient tressés et nattés avec des piastres
es sequins, en immense profusion, qui retom-
nt comme une cuirasse sur leur poitrine et sur
s épaules. Il y en avait de remarquablement
es : elles n'ont point cet air de douceur, de
lestie timide et de langueur voluptueuse des
mes arabes de la Syrie. Ce ne sont plus des
mes, ce sont les femelles des barbares; elles ont
s l'œil et dans l'attitude le même feu, la même
ace, la même férocité que le Bédouin. Plusieurs
resses étaient au milieu d'elles, et ne semblaient
t esclaves. Les Bédouins épousent également
négresses ou les blanches, et la couleur n'éta-
pas les rangs; ces femmes poussaient des cris
vages et riaient en nous voyant passer; les
mes, au contraire, semblaient réprouver leur

indiscrète curiosité, et ne nous montraient que gravité et respect. Non loin des murs d'épines, nous passâmes près de deux ou trois maisons de scheiks; elles sont bâties de boue desséchée au soleil; elles n'ont que quelques pieds d'élévation; la terrasse recouverte de nattes et de tapis en est le principal appartement: la famille s'y tient presque jour et nuit. Devant la porte est un large banc de boue séchée où l'on étend un tapis pour le chef. Il s'y établit dès le matin, entouré de ses principaux esclaves et visité par ses amis. Le café et la pipe y fument sans cesse. Une grande cour remplie de chevaux, de chameaux, de chèvres et de vaches, entoure la maison. Il y a toujours deux ou trois belles juments sellées et bridées pour les courses du maître.

Nous ne nous arrêtâmes que quelques momens près du palais de boue du scheik qui nous offrit de l'eau, du café, la pipe, et fit égorger un veau et plusieurs moutons pour notre caravane. Nous reçûmes aussi en présent des grains de doura grillés, des poires et des pastèques; nous repartîmes précédés du scheik et de quinze à vingt des principaux Arabes de la ville; nous trouvâmes quelques champs de maïs et de doura bien cultivés aux environs de Jéricho; quelques jardins d'orangers et de grenadiers, quelques beaux palmiers entourent aussi les maisons éparses autour de la ville; puis tout redevient désert et sable. Ce désert est une immense plaine à plusieurs gradins qui vont en s'abaissant

successivement jusqu'au fleuve du Jourdain par des degrés réguliers comme les marches d'un escalier naturel ; l'œil ne voit qu'une plaine unie ; mais après avoir marché une heure, on se trouve tout à coup au bord d'une de ces terrasses ; on descend par une pente rapide ; on marche une heure encore, puis une nouvelle descente, et ainsi de suite. Le sol est un sable blanc, solide et recouvert d'une croûte concrète et saline, produite, sans doute, par les brouillards de la mer Morte, qui, en s'évaporant, laissent cette croûte de sel ; il n'y a ni pierre, ni terre, excepté en approchant des bords du fleuve ou des montagnes ; on a partout un horizon assez vaste, et l'on peut distinguer de très-loin un Arabe galopant dans la plaine. Comme ce désert est le théâtre de leur brigandage, du pillage et du massacre des caravanes qui vont de Jérusalem à Damas, ou de la Mésopotamie en Égypte, les Arabes ont profité de quelques mamelons formés par le sable mouvant, et en ont aussi élevé eux-mêmes de factices pour se dérober aux regards des caravanes et les observer de plus loin ; ils creusent un trou dans le sable au sommet de ces mamelons et s'y enterrent eux et leurs chevaux. Aussitôt qu'ils aperçoivent une proie, ils s'élancent avec la rapidité du faucon ; ils vont avertir leur tribu et reviennent ensemble à l'attaque : c'est là leur unique industrie, leur unique gloire ; leur civilisation à eux, c'est le meurtre et le pillage, et ils attachent autant d'estime à leurs succès dans ce genre d'exploits que nos conqué-

rants à la conquête d'une province. Leurs poëtes, car ils en ont, célèbrent dans leurs vers ces scènes de barbarie, et font passer de générations en générations le souvenir honoré de leur courage et de leurs crimes. Les chevaux surtout ont leur part de gloire dans ces récits ; en voici un que le fils du scheik nous raconta chemin faisant :

« Un Arabe et sa tribu avaient attaqué dans le désert la caravane de Damas ; la victoire était complète, et les Arabes étaient déjà occupés à charger leur riche butin, quand les cavaliers du pacha d'Acre, qui venaient à la rencontre de cette caravane, fondirent à l'improviste sur les Arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et les ayant attachés avec des cordes, les emmenèrent à Acre pour en faire présent au pacha. Abou-el-Marsch, c'est le nom de l'Arabe dont il nous parlait, avait reçu une balle dans le bras pendant le combat ; comme sa blessure n'était pas mortelle, les Turcs l'avaient attaché sur un chameau, et, s'étant emparés du cheval, emmenaient le cheval et le cavalier. Le soir du jour où ils devaient entrer à Acre, ils campèrent avec leurs prisonniers dans les montagnes de Saphadt ; l'Arabe blessé avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et était étendu près de la tente où couchaient les Turcs. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa blessure, il entendit hennir son cheval parmi les autres chevaux entravés autour des tentes, selon l'usage des Orientaux ; il re-



voix, et ne pouvant résister au désir d'al-
encore une fois au compagnon de sa vie,
 péniblement sur la terre, à l'aide de ses
e ses genoux, et parvint jusqu'à son cour-
ıvre ami, lui dit-il, que feras-tu parmi
tu seras emprisonné sous les voûtes d'un
es chevaux d'un aga ou d'un pacha ; les
les enfants ne t'apporteront plus le lait
u, l'orge ou le doura dans le creux de
u ne courras plus libre dans le désert
vent d'Égypte, tu ne fendras plus du
au du Jourdain qui rafraîchissait ton poil
 que ton écume; qu'au moins, si je suis
 restes libre! tiens, va, retourne à la
tu connais, va dire à ma femme qu'A-
sch ne reviendra plus, et passe ta tête
ideaux de la tente pour lécher la main
tits enfants. » En parlant ainsi, Abou-el-
ait rongé avec ses dents la corde de poil
qui sert d'entraves aux chevaux arabes,
l était libre; mais voyant son maître
enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelli-
ier comprit, avec son instinct, ce qu'au-
ne ne pouvait lui expliquer; il baissa la
 son maître, et l'empoignant avec les
la ceinture de cuir qu'il avait autour du
partit au galop et l'emporta jusqu'à ses
 arrivant et en jetant son maître sur le
pieds de sa femme et de ses enfants, le
ira de fatigue; toute la tribu l'a pleuré,

les poëtes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de Jéricho. »

Nous n'avons nous-mêmes aucune idée du degré d'intelligence et d'attachement auquel l'habitude de vivre avec la famille, d'être caressé par les enfants, nourri par les femmes, réprimandé ou encouragé par la voix du maître, peut élever l'instinct du cheval arabe. L'animal est, par sa race même, plus intelligent et plus apprivoisé que les races de nos climats; il en est de même de tous les animaux en Arabie. La nature ou le ciel leur ont donné plus d'instinct, plus de fraternité pour l'homme que chez nous. Ils se souviennent mieux des jours d'Éden où ils étaient encore soumis volontairement à la domination du roi de la nature. J'ai vu moi-même fréquemment, en Syrie, des oiseaux, pris le matin par des enfants, et parfaitement apprivoisés le soir, n'ayant plus besoin ni de cage, ni de fil aux pattes pour les retenir avec la famille qui les adopte, mais volant libres sur les orangers et les mûriers du jardin, et revenant à la voix se percher d'eux-mêmes sur le doigt des enfants, ou sur la tête des jeunes filles.

Le cheval du scheik de Jéricho, que j'achetai et que je montai, me connaissait, au bout de peu de jours, pour son maître : il ne voulait plus se laisser monter par un autre, et franchissait toute la caravane pour venir à ma voix, bien que ma langue lui fût une langue étrangère. Doux et caressant pour moi, et accoutumé aux soins de mes Arabes, il

sible et sage à son rang, dans la cara-
ıe nous ne rencontrions que des Turcs,
êtus à la turque, ou des Syriens ; mais
ıême un an après, à apercevoir un Bé-
ė sur un cheval du désert, il devenait
ın autre animal, son œil s'allumait,
nflait, sa queue s'élevait et battait ses
: un fouet; il se dressait sur ses jarrets,
insi longtemps sous le poids de sa selle
alier : il ne hennissait pas, mais il je-
lliqueux comme celui d'une trompette
:ri tel que tous les chevaux en étaient
ırrêtaient, en dressant les oreilles pour

date. — Après cinq heures de mar-
lesquelles le fleuve semblait toujours
: nous, nous arrivâmes au dernier
pied duquel il devait couler ; mais
us n'en fussions plus qu'à deux ou
ıs, nous n'apercevions toujours que la
désert devant nous, et aucune trace
e fleuve. C'est, je pense, cette illusion
i a fait dire et croire à quelques voya-
Jourdain roulait ses eaux bourbeuses
cailloux et entre des rivages de sable
t de Jéricho. Ces voyageurs n'avaient
ıir jusqu'au fleuve, et voyant de loin
er de sable, ils n'ont pu s'imaginer
fraîche, profonde, ombreuse et déli-

cieuse, était creusée entre les plateaux de ce désert monotone, et couvrait les flots à plein bord, et le lit murmurant du Jourdain, de rideaux de verdure que la Tamise même lui envierait : c'est là pourtant la vérité. Nous en restâmes confondus et charmés quand, arrivés nous-mêmes au bord du dernier plateau qui manque tout à coup sous les pas, et se creuse en vallée à pic, nous eûmes devant les yeux un des plus gracieux vallons où jamais nos regards se fussent reposés. Nous nous y précipitâmes au galop de nos chevaux, attirés par la nouveauté du spectacle et par l'attrait de la fraîcheur, de l'humidité et de l'ombre dont cette vallée était toute pleine : ce n'était partout que pelouses du plus beau vert, où croissaient çà et là des touffes de joncs en fleurs, et des plantes bulbeuses dont les larges et éclatantes corolles semaient d'étoiles de toutes couleurs les gazons et le pied des arbres; des bosquets d'arbustes aux longues tiges flexibles, retombant comme des panaches tout autour de leurs troncs multipliés; de grands peupliers de Perse, aux légers feuillages, non pas s'élevant en pyramides, comme nos peupliers taillés, mais jetant librement, de tous côtés, leurs membres nerveux comme ceux des chênes, et dont l'écorce, lisse et blanche, brillait aux rayons mobiles du soleil du matin; des forêts de saules de toute espèce, et de grands osiers, tellement touffus, qu'il était impossible d'y pénétrer, tant les arbres étaient pressés, et tant les innombrables lianes, qui serpentaient à leurs pieds et

ssaient d'une tige à l'autre, formaient entre un inextricable réseau. Ces forêts s'étendaient te de vue, des deux côtés, et sur les deux rives euve. Il nous fallut descendre de cheval, et r notre camp dans une des clairières de la pour pénétrer à pied jusqu'au cours du Jourque nous entendions sans le voir. Nous avans avec peine, tantôt dans le fourré du bois, t dans les longues herbes, tantôt à travers les hautes d es joncs; enfin, nous trouvâmes un it où le gazon seul bordait les eaux, et nous âmes nos pieds et nos mains dans le fleuve. t avoir cent à cent vingt pieds de largeur; sa ndeur paraît considérable, son cours est racomme celui du Rhône à Genève; ses eaux sont bleu pâle, légèrement ternies par le mélange rres grises qu'il traverse et qu'il creuse, et nous entendions, de moment en moment, d'ées falaises qui s'écroulaient dans son cours : ords sont à pic, mais il les remplit jusqu'au les joncs et des arbres dont ils sont couverts. rbres, à chaque instant minés par les eaux, sent pendre et traîner leurs racines; souvent inés eux-mêmes, et manquant d'appui dans re qui s'éboule, ils penchent sur les eaux avec leurs rameaux et toutes leurs feuilles, qui y ent et lancent comme des arches de verdure bord à l'autre. De temps en temps un de ces s est emporté avec la portion du sol qui le nt, et vogue tout feuillé sur le fleuve avec

ses lianes arrachées et accrochées à ses branches, ses nids submergés, et ses oiseaux encore perchés sur ses rameaux : nous en vîmes passer plusieurs, pendant le peu d'heures que nous restâmes dans cette charmante oasis. La forêt suit toutes les sinuosités du Jourdain, et lui tresse partout une perpétuelle guirlande de rameaux et de feuilles qui trempent dans l'eau, et font murmurer ses vagues légères. Une innombrable quantité d'oiseaux habitent ces forêts impénétrables. Les Arabes nous avertirent de ne pas marcher sans nos armes, et de ne nous avancer qu'avec précaution, parce que ces épais taillis sont le repaire de quelques lions, de panthères et de chats-tigres. Nous n'en vîmes aucun ; mais nous entendîmes souvent dans l'ombre du fourré des rugissements et des bruits semblables à ceux que font les grands animaux en perçant les profondeurs des bois. Nous parcourûmes, pendant une ou deux heures, les parties accessibles du rivage de ce beau fleuve. Dans quelques endroits, les Arabes des tribus sauvages des montagnes de l'Arabie Pétrée, au pied desquelles nous étions, avaient incendié la forêt, pour y pénétrer ou pour enlever du bois : il y restait une grande quantité de troncs calcinés seulement par l'écorce ; mais les jets nouveaux avaient poussé autour des arbres brûlés, et les plantes grimpantes de ce sol fertile avaient déjà tellement enlacé les arbres morts et les arbres jeunes, que la forêt en était plus étrange, sans en être moins vaste et moins

uriante. Nous cueillîmes une ample provision
branches de saules, de peupliers, de tous les ar-
s à longue tige et à belle écorce, dont j'ignore
noms, pour en faire des présents à nos amis
urope, et nous rejoignîmes le camp que nos
bes avaient changé de place pendant notre ex-
ion au bord du fleuve.

s avaient découvert un site encore plus gracieux
lus propre à dresser nos tentes, que tous ceux
nous venions de parcourir : c'était une pelouse
ne herbe aussi fine et aussi touffue que si elle
été broutée par un troupeau de moutons. Çà et
lisséminés sur cette pelouse, quelques arbustes
rge feuille, quelques jeunes touffes de platanes
e sycomores jetaient une tache d'ombre sur
rbe pour nous abriter et tenir les chevaux au
s. Le Jourdain, dont le cours n'était qu'à vingt
avait creusé un petit golfe peu profond dans le
eu de la clairière, et ses eaux venaient y tour-
er aux pieds de deux ou trois grands peupliers.
pente accessible menait jusqu'au fleuve et nous
nettait d'y conduire un à un nos chevaux alté-
et d'aller nous y baigner nous-mêmes. Nous
sâmes là nos deux tentes, et nous y fîmes la
e du jour.

e jour suivant, 2 novembre, nous continuâmes
e route, tirant vers les plus hautes montagnes
Arabie Pétrée, quittant et retrouvant le Jour-
, selon les sinuosités de son cours, et nous rap-
hant de la mer Morte. Il y a, non loin du cours

du fleuve, dans un endroit du désert que je ne saurais comment désigner, les restes encore imposants d'un château des croisés, bâti par eux, apparemment pour garder cette route. Cette masure est inhabitée, et peut servir au contraire à abriter les Arabes en embuscade pour dépouiller les caravanes. Elle produit, au milieu de ces vagues de sable, l'effet d'une carcasse de vaisseau abandonnée sur l'horizon de la mer. En approchant de la mer Morte, les ondulations de terrain diminuent; la pente incline insensiblement vers le rivage; le sable devient spongieux, et les chevaux, enfonçant à chaque pas, avancent péniblement. Quand nous aperçûmes enfin la réverbération des flots, nous ne pûmes contenir notre impatience; nous partîmes au galop pour nous précipiter dans les premières vagues qui dormaient devant nous, brillantes comme du plomb fondu, sur le sable. Le scheik de Jéricho et ses Arabes qui nous suivaient toujours, croyant que nous voulions courir le djérid avec eux, partirent alors en même temps en tout sens dans la plaine, et, revenant sur nous en poussant des cris, brandissaient leurs longues lances de roseaux comme s'ils eussent voulu nous percer; puis, arrêtant court leurs chevaux et les renversant sur leurs jarrets, ils nous laissaient passer et repartaient de nouveau pour revenir encore. J'arrivai le premier, grâce à la vitesse de mon cheval turcoman; mais à trente ou quarante pas des flots, le lit de sable mêlé de terre est tellement humide et d'un fond si marécageux, que mon che-

ait jusqu'au ventre et que je craignis
outi. Je revins sur mes pas; et, descen-
:val, nous nous approchâmes à pied du
mer Morte a été décrite par plusieurs
Je n'ai noté ni son poids spécifique, ni
é de sel relative que ses eaux contien-
était pas de la science ou de la critique
ais y chercher. J'y venais simplement
le était sur ma route, parce qu'elle était
l'un désert fameux, fameuse elle-même
itissement des villes qui s'élevèrent jadis
yais s'étendre ses flots immobiles. Ses
plats du côté du levant et du couchant;
ıu midi, les hautes montagnes de Judée
l'encadrent, et descendent presque jus-
ts. Celles d'Arabie cependant s'en éloi-
u plus, surtout du côté de l'embouchure
n où nous étions alors. Ces bords sont
t déserts; l'air y est infect et malsain.
rouvâmes nous-mêmes l'influence pen-
ırs que nous passâmes dans ce désert.
: pesanteur de tête et un sentiment fé-
tteignit tous et ne nous abandonna qu'en
te atmosphère. On n'y aperçoit pas d'île.
au coucher du soleil, du haut d'un mon-
ble, je crus en distinguer deux à l'ex-
'horizon, du côté de l'Idumée. Les Ara-
vent rien. La mer a, dans cette partie,
ente lieues de long, et ils ne s'aventurent
ivre si loin son rivage. Aucun voyageur

n'a jamais pu tenter une circumnavigation de la mer Morte ; elle n'a même jamais été vue par son autre extrémité, ni par ses deux rivages de Judée et d'Arabie. Nous sommes, je crois, les premiers qui ayons pu, en toute liberté, l'explorer sous les trois faces ; et si nous avions eu à nous un peu plus de temps à dépenser, rien ne nous eût empêchés de faire venir des planches de sapin du Liban, de Jérusalem ou de Jaffa, de faire construire sur les lieux une chaloupe et de visiter en paix toutes les côtes de cette méditerranée merveilleuse. Les Arabes, qui ne laissent pas ordinairement approcher les voyageurs, et dont les préjugés s'opposent à ce que personne tente de naviguer sur cette mer, étaient alors tellement dévoués à nos moindres volontés, qu'ils n'auraient mis nul obstacle à notre tentative. Je l'aurais certainement exécutée si j'avais pu prévoir l'accueil que ces Arabes nous firent. — Mais il était trop tard; il aurait fallu renvoyer à Jérusalem, faire venir des charpentiers pour construire la barque; tout cela nous eût pris, avec la navigation, au moins trois semaines, et nos jours étaient comptés. J'y renonçai donc, non sans peine. Un voyageur, dans les mêmes circonstances que moi, pourra facilement l'accomplir, et jeter sur ce phénomène naturel, et sur cette question géographique, les lumières que la critique et la science sollicitent depuis si longtemps.

L'aspect de la mer Morte n'est ni triste, ni funèbre, excepté à la pensée. A l'œil, c'est un lac éblouis-

ıt la nappe immense et argentée répercute
e et le ciel, comme une glace de Venise;
agnes, aux belles coupes, jettent leur om-
ıe sur ses bords. On dit qu'il n'y a ni pois-
ı son sein, ni oiseaux sur ses rives. Je n'en
je n'y vis ni procellaria, ni mouettes, ni
c oiseaux blancs, semblables à des colom-
nes, qui nagent tout le jour sur les vagues
de Syrie, et accompagnent les caïques sur
ɔre; mais à quelques centaines de pas de
orte, je tirai et tuai des oiseaux semblables
ıards sauvages, qui se levaient des bords
ɔux du Jourdain. Si l'air de la mer était
our eux, ils ne viendraient pas si près af-
ɔs vapeurs méphitiques. Je n'aperçus pas
ces ruines de villes englouties que l'on voit,
peu de profondeur sous les vagues. Les
ui m'accompagnaient prétendent qu'on
ıvre quelquefois. Je suivis longtemps les
cette mer, tantôt du côté de l'Arabie où est
hure du Jourdain (ce fleuve est là, vérita-
comme les voyageurs le décrivent, une
au sale dans un lit de boue), tantôt du côté
agnes de Judée, où les rivages s'élèvent et
quelquefois la forme des légères dunes de
La nappe d'eau nous offrit partout le même
éclat, azur et immobilité. Les hommes ont
servé la faculté que Dieu leur donna dans
e, d'appeler les choses par leurs noms.
r est belle; elle étincelle, elle inonde, de

la réflexion de ses eaux, l'immense désert couvre: elle attire l'œil, elle émeut la pensé elle est morte; le mouvement et le bruit plus : ses ondes, trop lourdes pour le ven déroulent pas en vagues sonores, et jamais che ceinture de son écume ne joue sur les de ses bords : c'est une mer pétrifiée. C s'est-elle formée? Apparemment, comme d ble et comme dit la vraisemblance, vaste c chaînes volcaniques qui s'étendent de Jéru Mésopotamie, et du Liban à l'Idumée, un se sera ouvert dans son sein, au temps où se peuplaient sa plaine. Les villes auront été par le tremblement de terre : le Jourdain q toute probabilité, courait alors à travers nes, et allait se jeter dans la mer Rouge, arr à coup par les monticules volcaniques sor terre, et s'engouffrant dans les cratères de et de Gomorre, aura formé cette mer co par le sel, le soufre et le bitume, aliments duits ordinaires des volcans : voilà le fait et semblance. Cela n'ajoute ni ne retranche rie tion de cette souveraine et éternelle volont uns appellent miracle, et que les autres a nature; nature et miracle n'est-ce pas tou l'univers est-il autre chose que miracle ét de tous les moments ?

— *Même date*. — Nous revenons par le c tentrional de la mer Morte, du côté de la v

Saint-Saba. Le désert est beaucoup plus accidenté dans cette partie : il est labouré de vagues de terre et de sable énormes, qu'il nous faut à tout moment tourner ou franchir. La file de notre caravane se dessine onduleusement sur le dos de ces vagues, comme une longue flotte sur une grosse mer, dont on aperçoit tour à tour et dont on perd les différents bâtiments dans les plis de la vague. Après trois heures de route, quelquefois sur de petites plaines unies où nous courons au galop, quelquefois sur le bord de profonds ravins de sable où roulent quelques-uns de nos chevaux, nous apercevons devant nous la fumée des maisons de Jéricho. Les Arabes se détachent et s'enfuient vers cette fumée. Deux seulement restent avec nous pour nous montrer la route. En approchant de Jéricho, les principaux d'entre les Arabes reviennent au-devant de nous. Nous campons au milieu d'un champ ombragé de quelques palmiers et où coule une petite rivière. Nos tentes sont promptement dressées, et nous trouvons un souper préparé, grâces aux présents de tout genre que les Arabes ont apportés à notre camp. L'Arabe qui montait le beau cheval que je désirais emmener, avait paru admirer lui-même le cheval turcoman que j'avais monté la veille. La conversation amenée habilement sur nos chevaux mutuels, ils font l'éloge de plusieurs des miens. Je lui propose de changer le sien contre le cheval turcoman ; nous débattons toute la soirée sur le surplus à donner par moi : rien ne se décide encore.

A chaque fois que j'arrive à son prix, il témoigne une si grande douleur de se détacher de son cheval, que nous allons nous coucher sans conclure. Le lendemain, au moment du départ, tous les chevaux déjà brides et montés, je lui fais encore quelques avances. Il se détermine enfin à monter lui-même mon cheval turcoman, il le galope à travers la plaine : séduit par les brillantes qualités de l'animal, il m'envoie le sien par son fils. Je lui remets neuf cents piastres, je monte le cheval et je pars. Toute la tribu semble le voir partir avec regret : les enfants lui parlaient, les femmes le montraient du doigt, le scheik revenait sans cesse le regarder et lui faire certains signes cabalistiques, que les Arabes ont toujours la précaution de faire aux chevaux qu'ils vendent ou qu'ils achètent. L'animal lui-même semblait comprendre la séparation, et baissait tristement sa tête ombragée d'une superbe crinière, en regardant à droite et à gauche le désert d'un œil triste et inquiet. L'œil des chevaux arabes est une langue tout entière. Par leur bel œil, dont la prunelle de feu se détache du blanc large et marbré de sang de l'orbite, ils disent et comprennent tout.

J'avais cessé, depuis quelques jours, de monter celui de mes chevaux que je préférais à tous les autres. Par suite des innombrables superstitions arabes, il y a soixante et dix signes bons ou mauvais pour l'horoscope d'un cheval, et c'est une science que possèdent presque tous les hommes du désert.

le cheval dont je parle, et que j'avais appelé Liban, parce que je l'avais acheté dans ces montagnes, était un jeune et superbe étalon, grand, fort, courageux, infatigable et sage, et à qui je n'ai jamais reconnu l'ombre d'un vice pendant quinze mois que je l'ai monté; mais il avait sur le poitrail, dans la disposition accidentelle de son beau poil gris cendré, un de ces épis que les Arabes ont mis au nombre des signes funestes. J'en avais été prévenu en l'achetant, mais je l'avais acquis par ce raisonnement bien simple et à leur portée, qu'un signe funeste pour un mahométan était un signe favorable pour un chrétien. Ils n'avaient trouvé rien à répondre, et je montais Liban toutes les fois que j'avais à faire des journées de route plus longues ou plus mauvaises que les autres. Lorsque nous approchions d'une ville ou d'une tribu, et que l'on venait au-devant de la caravane, les Arabes ou les Turcs, frappés de la beauté et de la vigueur de Liban, commençaient par me faire compliment et par l'admirer avec l'œil de l'envie; mais après quelques moments d'admiration, le signe fatal, qui était cependant un peu couvert par le collier de soie et l'amulette suspendus au cou, que tout cheval porte toujours, venait à se découvrir, et les Arabes, s'approchant de moi, changeaient de figure, prenaient l'air grave et affligé, et me faisaient signe de ne plus monter ce cheval. Cela était peu important en Syrie; mais dans la Judée et dans les tribus du désert, je craignais que cela ne portât atteinte à ma

considération et ne détruisît le respect et le pr
tige d'obéissance qui nous entouraient. Je ces
donc de le monter, et on le menait en main à
suite. Je ne doute pas que nous n'ayons dû
grande part de la déférence et de la crainte d
nous fûmes environnés, à la beauté des douz
quinze chevaux arabes que nous montions ou
nous suivaient. Un cheval en Arabie, c'est la
tune d'un homme : cela suppose tout, cela t
lieu de tout : ils prenaient une haute idée d
Franc qui possédait tant de chevaux, aussi be
que ceux de leur scheik et que les chevaux
pacha.

Nous revenons à Jérusalem par cette même
lée que nous avons traversée de nuit en arriv
Avant d'entrer dans la première gorge des m
tagnes, sur un beau et large plateau qui domi
plaine, nous voyons des traces évidentes d'anti
constructions, et nous supposons que c'est l
véritable emplacement de l'ancienne Jéricho.
fallu de grands progrès de civilisation pour l
les villes dans les plaines. On ne se trompe ja
en cherchant les villes antiques sur les haute

C'est dans cette gorge que la parabole touch
du Samaritain place la scène du meurtre et
charité. Il paraît que, dès le temps de l'Évan
ces vallées étaient en mauvaise renommée.

Journée fatigante par la monotonie de quat
heures de route et par l'excessive ardeur du s
réverbéré par les flancs escarpés des vallées;

ne rencontrons personne dans ces quatorze heures, qu'un berger arabe qui paissait un innombrable troupeau de chèvres noires, sur la croupe d'une colline.

— 2 *novembre* 1832. *Campé auprès de la Piscine de Salomon, sous les murs de Jérusalem.* — Nous voulions consacrer une journée à la prière dans ce lieu vers lequel tous les chrétiens se tournent en priant, comme les mahométans se tournent vers la Mecke. Nous engageâmes le religieux qui faisait seul les fonctions de curé à Jérusalem, à célébrer, pour nos parents vivants et morts, pour nos amis de tous les temps et de tous les lieux, pour nous-mêmes enfin, la commémoration du grand et douloureux sacrifice qui avait arrosé cette terre du sang du juste pour y faire germer la charité et l'espérance; nous y assistâmes tous dans les sentiments que nos souvenirs, nos douleurs, nos pertes, nos désirs et nos mesures diverses de piété et de croyance, nous inspiraient à chacun; nous choisîmes pour temple et pour autel la grotte de Gethsemani, dans le creux de la vallée de Josaphat; c'est dans cette caverne du pied du mont des Olives, que le Christ se retirait, suivant les traditions, pour échapper quelquefois à la persécution de ses ennemis et à l'importunité de ses disciples; c'est là qu'il s'entretenait avec ses pensées célestes et qu'il demandait à son père que le calice trop amer qu'il avait rempli lui-même, comme nous remplis-

sons tous le nôtre, passât loin de ses lè
là qu'il dit à ses trois amis, la veille de s
rester à l'écart et de ne pas s'endormi
fut obligé de les réveiller trois fois, tant
la charité humaine est prompt à s'asso
là enfin qu'il passa ces heures terribles d
lutte ineffable entre la vie et la mort, e
lonté et l'instinct, entre l'âme qui veut
et la matière qui résiste parce qu'elle e
c'est là qu'il sua le sang et l'eau, et q
combattre avec lui-même sans que la
l'intelligence donnât la paix à ses pen
ces paroles finales, ces paroles qui rés
l'homme et tout Dieu, ces paroles qui
nues la sagesse de tous les sages, et qu
être l'épitaphe de toutes les vies, et l'
unique de toutes les choses créées : Mo
votre volonté soit faite, et non la mien

Le site de cette grotte, creusée dans le
Cédron, est un des sites les plus proba
mieux justifiés par l'aspect des lieux, de
que la pieuse crédulité populaire a assig
cune des scènes du drame évangélique;
là la vallée assise à l'ombre de la mo
caché sous les murs de la ville, le cre
profond et vraisemblablement alors le p
hommes, où le Christ, qui devait avo
hommes pour ennemis, parce qu'il vena
tous leurs mensonges, dut chercher q
un abri et se recueillir en lui-même pou

pour prier et pour souffrir! Le torrent impur du Cédron coule à quelques pas. Ce n'était alors qu'un égout de Jérusalem; la colline des Oliviers s'y replie pour se joindre avec les collines qui portent le tombeau des rois, et forme là comme un coude enfoncé, où des masses d'oliviers, de térébinthes et de figuiers, et ces arbres fruitiers que le pauvre peuple cultive toujours, dans la poussière même du rocher, aux alentours d'une grande ville, devaient cacher l'entrée de la grotte; de plus ce site ne fut pas remué et rendu méconnaissable par les ruines qui ensevelirent Jérusalem. Les disciples qui avaient veillé et prié avec le Christ purent revenir et dire, en marquant le rocher et les arbres : C'était là! Une vallée ne s'efface pas comme une rue, et le moindre rocher dure plus que le plus magnifique des temples.

La grotte de Gethsemani et le rocher qui la couvre sont entourés maintenant des murs d'une petite chapelle fermée à clef, et dont la clef reste entre les mains des religieux latins de Jérusalem. Cette grotte et les sept oliviers du champ voisin leur appartiennent; la porte, taillée dans le roc, ouvre sur la cour d'un autre pieux sanctuaire, que l'on appelle le Tombeau de la Vierge; celle-ci appartient aux Grecs; la grotte est profonde et haute, et divisée en deux cavités qui communiquent par une espèce de portique souterrain. Il y a plusieurs autels taillés aussi dans la roche vive; on n'a pas défiguré ce sanctuaire donné par la nature, par

autant d'ornements artificiels que tous l
sanctuaires du Saint-Sépulcre; la voûte
les parois sont le rocher même, suintan
comme des larmes, l'humidité caverne
terre qui l'enveloppe; on a seulement
au-dessus de chaque autel, une mauva
sentation en lames de cuivre peint couleu
et de grandeur naturelle, de la scène de l'
Christ, avec les anges qui lui présenten
de la mort; si l'on arrachait ces mauvai
qui détruisent celles que l'imagination pi
à se créer dans l'ombre de cette grotte v
laissait les regards mouillés de larmes
brement et sans images sensibles vers
dont cette nuit est pleine, cette grotte sera
intacte et la plus religieuse relique des c
Sion; mais il faut que les hommes gâten
un peu tout ce qu'ils touchent! Hélas! s'i
altéré et gâté seulement les pierres et les
ces scènes visibles! Mais que n'ont-ils pa
dogmes, des doctrines, des exemples, de
ligion de raison, de simplicité, d'amou
milité, que le fils de l'homme leur avait
au prix de son sang! Quand Dieu perm
vérité tombe sur la terre, les hommes con
par maudire et par lapider celui qui l'app
ils s'emparent de cette vérité qu'ils n'ont
avec lui parce qu'elle est immortelle; c'
pouille, c'est leur héritage; mais, comme
précieuse que les malfaiteurs enlèvent a

céleste, ils l'enchâssent dans tant d'erreurs qu'elle devient méconnaissable, jusqu'à ce que le jour brille de nouveau sur elle, et que, séparant après les siècles le diamant de son entourage, la sagesse dise : Voilà le vrai, voilà le faux ; ceci est la vérité, ceci est l'erreur ! voilà pourquoi toutes les religions ont deux natures dont l'association étonne les esprits : une nature populaire, miracles, légendes, superstitions honteuses, alliage impur dont les siècles d'ignorance et de ténèbres mêlent et ternissent la pensée du ciel ; une nature rationnelle et philosophique que l'on découvre éclatante et immuable en effaçant de la main la rouille humaine, et qui, présentée au jour éternel et incorruptible, qui est la raison, la réfléchit pure et entière, et éclaire toute chose et toute intelligence de cette lumière de vérité et d'amour au fond de laquelle on voit et l'on aime *l'Être évident*, Dieu !

— *Même date.* — Il reste, non loin de la grotte de Gethsemani, un petit coin de terre ombragé encore par sept oliviers, que les traditions populaires assignent comme les mêmes arbres sous lesquels Jésus se coucha et pleura. Ces oliviers, en effet, portent réellement sur leurs troncs et sur leurs immenses racines, la date des dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis cette grande nuit. Ces troncs sont énormes et formés, comme tous ceux des vieux oliviers, d'un grand nombre de tiges qui semblent s'être incorporées à l'arbre, sous la même écorce,



une pieuse discrétion, et nous e
poches pour les apporter en reliqu
à nos amis. Je conçois qu'il est
chrétienne de prier, en roulant d
noyaux d'olives de ces arbres do
féconda peut-être les racines de s
il pria lui-même, pour la dernière
Si ce ne sont pas les mêmes tronc
blement des rejetons de ces arl
rien ne prouve que ce ne soient p
les mêmes souches. J'ai parcouru
du monde où croît l'olivier; cet
cles, et nulle part je n'en ai trou
quoique plantés dans un sol ro
J'ai bien vu, sur le sommet du
que les traditions arabes reporter
Salomon. Il n'y a là rien d'impos
donné à certains végétaux plus
empires; certains chênes ont vu

mée de poussière qu'elles lui empruntent tour à tour. Ceci n'est pas une marque de mépris de la création pour nous. L'importance relative des êtres ne se mesure pas à la durée, mais à l'intensité de leur existence. Il y a plus de vie dans une heure de pensée, de contemplation, de prière ou d'amour, que dans une existence tout entière d'homme purement physique. Il y a plus de vie dans une pensée qui parcourt le monde et monte au ciel dans un espace de temps inappréciable, dans le millionième d'une seconde, que dans les dix-huit siècles de végétation des oliviers que je touche, ou dans les deux mille cinq cents ans des cèdres de Salomon.

— *Même date.* — Déjeuné, assis sur les marches de la fontaine de Siloé. Écrit quelques vers, déchiré et jeté les lambeaux dans la source. La parole est une arme ébréchée. Les plus beaux vers sont ceux qu'on ne peut pas écrire. Les mots de toute langue sont incomplets, et chaque jour le cœur de l'homme trouve, dans les nuances de ses sentiments, et l'imagination dans les impressions de la nature visible, des choses que la bouche ne peut exprimer, faute de mots. Le cœur et la pensée de l'homme sont un musicien forcé de jouer une musique infinie sur un clavier qui n'a que quelques notes. Il vaut mieux se taire. Le silence est une belle poésie dans certains moments. L'esprit l'entend et Dieu la comprend : c'est assez.

— *Même date.* — En remontant la va
saphat, je passe auprès du sépulcre
C'est un bloc de rocher, taillé dans le
de la montagne de Silhoa, et qui n'est p
du roc primitif qui lui sert de base. Il
trente pieds d'élévation, et vingt de larg
ses faces. Je le dis au hasard, car je
rien : la toise ne sert qu'à l'architecte.
est une base carrée avec une porte grec
lieu, corniche corinthienne, portant py
sommet. Nul caractère romain ni grec
rence grave, bizarre, monumentale et ne
les monuments égyptiens. Les Juifs n'
d'architecture propre. Ils empruntèrent
à la Grèce, mais, je crois, surtout aux
clef de tout est aux Indes ; la génératio
sées et des arts me semble remonter là
enfanté l'Assyrie, la Chaldée, la Mésop
Syrie, les grandes villes du désert, c
beck, puis l'Égypte, puis les îles, comm
Chypre, puis l'Étrurie, puis Rome ; puis
venue, et le christianisme, couvé d'ab
philosophie platonicienne, ensuite par
ignorance du moyen âge, a enfanté not
tion et nos arts modernes. Nous sommes
nous passons à peine à l'âge de la virilité.
nouveau dans la pensée, dans les form
et dans les arts, sortira, probablement av
siècles, de la grande ruine du moyen âg
nous assistons. On sent que le monde m

:, dont l'enfantement se fera dans les con-
et la douleur; la parole écrite et multipliée
resse, en portant la discussion, la critique
nen sur tout, en appelant la lumière de
s intelligences sur chaque point de fait ou
station dans le monde, amène invincible-
ge de raison pour l'humanité, la révélation
ar tous; — la réverbération de la lumière
qui est raison et religion, par tous les cen-
l'humanité. — On ferait un beau livre de
e de l'esprit divin dans les différentes pha-
humanité; de l'histoire de la divinité dans
e, où l'on trouverait ce principe religieux
d'abord dans les premiers temps connus
nanité par les instincts et par les impul-
eugles; puis chantant par la voix des poë-
ns divinior; puis se manifestant sur les
es législateurs, ou dans les initiations mys-
s des théocraties indiennes, égyptiennes,
ues. Lorsque ses formes mythologiques
aissent de l'esprit humain, usées par le
épuisées par la crédulité des hommes, on
it, disséminé et épars dans les grandes éco-
osophiques de la Grèce et de l'Asie-Mineure
es sectes pythagoriciennes, chercher en vain
boles universels jusqu'à ce que le christia-
ésumât toute vérité spéculative et contestée
deux grandes vérités pratiques et incontes-
adoration d'un Dieu unique; charité et fra-
entre tous les hommes. Le christianisme



pur des mystères surabondants
loppé, et à confondre ses divines
de la religieuse raison qu'il a fait
et élevée si haut sur l'horizon de

— *Même date.* — Un peu au-
sance de la vallée du Cédron, au
lem, nous traversâmes quelqu
terre rougeâtre et plus fertile, c
d'oliviers. A environ cinq cents p
nous trouvâmes au bord d'une p
nous y descendîmes. A gauche
richement sculpté, s'étendait da
de la carrière, et laissait voir au-c
ouverture à demi fermée par la
éboulées. Un homme pouvait à p
rampant. Nous y pénétrâmes; mai
vions ni briquets ni torches, nous
tôt et ne visitâmes pas les cham
c'étaient les sépulcres des rois. La

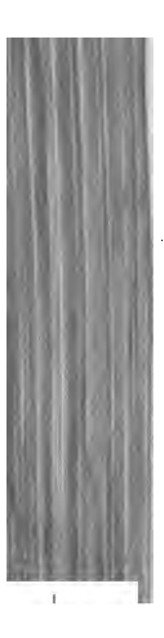
— 3 *novembre* 1832. — La peste, qui ravage
plus en plus Jérusalem et les environs, ne nous
met pas d'entrer dans Bethléem dont le couvent
e sanctuaire sont fermés. Nous montons cepen-
t à cheval dans la soirée; et après avoir tra-
sé un plateau d'environ deux lieues, qui règne
rient de Jérusalem, nous arrivons sur une hau-
: à peu de distance de Bethléem et d'où l'on
ouvre parfaitement toute cette petite ville. A
ne y étions-nous assis, qu'une nombreuse ca-
ade d'Arabes bethléémites arrive et demande
'être présentée. Après les compliments d'usage,
me disent qu'ils sont députés auprès de moi
la population de Bethléem pour me prier de
e diminuer l'impôt dont Ibrahim-Pacha a frappé
r ville; qu'ils savent, par la renommée et par
Arabes d'Abougosh, leur chef, qu'Ibrahim-Pa-
. est mon ami et ne me refusera certainement
, si je sollicite son indulgence pour eux. Comme
Arabes bethléémites sont la plus détestable race
ces contrées, toujours en guerre avec leurs voi-
s, toujours rançonnant le couvent latin de Beth-
n, je leur réponds avec gravité, en leur faisant
sévères reproches sur leurs rapines, que j'aurai
rd à leur requête et que je la présenterai au
ha, mais à condition qu'ils respecteront les
opéens, les pèlerins et surtout les couvents de
hléem et du désert de Saint-Jean; et que s'ils
ermettent la moindre violation de domicile à
ard de ces pauvres religieux, la résolution d'I-

brahim est de les exterminer jusqu'au
de les chasser dans les déserts de l'Ar
J'ajoute, et ceci semble leur faire une
sion, que si les forces d'Ibrahim-Pacha
pas, les pachas de l'Europe sont déci
eux-mêmes, et à les mettre à la raiso
dant, je les engage à payer le tribu
jour-là jusqu'au jour de mon départ,
stamment à ma suite, malgré toutes m
pour les congédier, un certain nombr
bédouins de Bethléem, d'Hébron et
Saint-Jean, qui ne cessaient de m'in
la réduction du tribut. Rentré au c
vallée de la piscine de Salomon, sous
Sion, je reçois la visite d'Abougosh, q
son oncle et son frère s'informer de n
Je lui donne le café et la pipe, et nous
heure à la porte de ma tente, assis cha
olivier.

—*Même date.* — Un courrier de Jaf
des lettres d'Europe et de Bayruth, et
sous les remparts de Jérusalem. Ces
rassurent sur la santé de ma fille;
elle ajoute au bas de la lettre de sa mè
veut pas absolument que j'aille en É
moment, je change ma marche; je cont
caravane de chameaux à El-Arish, et
mine à revenir par la côte de Syrie.
nos tentes; j'envoie un présent de cin

tres au couvent en outre des quinze cents piastres que j'ai payées pour chapelets, reliques, crucifix, etc., et nous prenons de nouveau la route du désert de Saint-Jean.

L'aspect général des environs de Jérusalem peut se peindre en deux mots : montagnes sans ombre, vallées sans eau, terre sans verdure, rochers sans terreur et sans grandiose ; quelques blocs de pierre grise perçant la terre friable et crevassée; de temps en temps un figuier auprès, une gazelle ou un chacal se glissant furtivement entre les brisures de la roche ; quelques plants de vigne rampant sur la cendre grise ou rougeâtre du sol ; de loin en loin un bouquet de pâles oliviers jetant une petite tache d'ombre sur les flancs escarpés d'une colline ; à l'horizon, un térébinthe ou un noir caroubier se détachant triste et seul du bleu du ciel ; les murs et les tours grises des fortifications de la ville apparaissant de loin sur la crête de Sion : voilà la terre. Un ciel élevé, pur, net, profond, où jamais le moindre nuage ne flotte et ne se colore de la pourpre du soir et du matin. Du côté de l'Arabie, un large gouffre descendant entre les montagnes noires, et conduisant les regards jusqu'aux flots éblouissants de la mer Morte et à l'horizon violet des cimes des montagnes de Moab. Pas un souffle de vent murmurant dans les créneaux ou entre les branches sèches des oliviers ; pas un oiseau chantant ni un grillon criant dans le sillon sans herbe : un silence complet, éternel, dans la ville, sur les



en poussière, et d'heure en heur
colique du muezzin criant l'heur
narets, ou les lamentations caden
turcs, accompagnant en longues
aux différents cimetières qui en
Jérusalem, où l'on vient visiter
bien elle-même le tombeau d'un
beau sans cyprès, sans inscript
ments, dont on a brisé la pierre
dres semblent recouvrir la terre
deuil, de silence et de stérilité. N
sieurs fois nos regards, en la qui
chaque colline d'où nous pouvion
core, et enfin nous vîmes, pour l
couronne d'oliviers qui domine
ce nom, et qui surnage longtemp
après qu'on a perdu la ville de l'o
même dans le ciel, et disparaître co
nes de fleurs pâles que l'on jette

Hier j'avais planté ma tente dans un champ rocailleux, où croissaient quelques troncs d'oliviers noueux et rabougris, sous les murs de Jérusalem, à quelques centaines de pas de la tour de David, un peu au-dessus de la fontaine de Siloé qui coule encore sur les dalles usées de sa grotte, non loin du tombeau du poëte-roi qui l'a si souvent chantée. Les hautes et noires terrasses qui portaient jadis le temple de Salomon, s'élevaient à ma gauche, couronnées par les trois coupoles bleues, et par les colonnettes légères et aériennes de la mosquée d'Omar, qui plane aujourd'hui sur les ruines de la maison de Jéhovah. — La ville de Jérusalem, ravagée par la peste, était tout inondée des rayons d'un soleil éblouissant répercutés sur ses mille dômes, sur ses marbres blancs, sur ses tours de pierre dorée, sur ses murailles polies par les siècles et par les vents salins du lac Asphaltite; aucun bruit ne montait de son enceinte muette et morte comme la couche d'un agonisant : ses larges portes étaient ouvertes, et l'on apercevait de temps en temps le turban blanc et le manteau rouge du soldat arabe, gardien inutile de ces portes abandonnées : rien ne venait, rien ne sortait; l'air du matin soulevait seul la poudre ondoyante des chemins, et faisait un moment l'illusion d'une caravane; mais quand la bouffée de vent avait passé, quand elle était venue mourir en sifflant sur les créneaux de la tour des Pisans ou sur les trois palmiers de la maison de Caïphe, la poussière retombait, le désert apparais-

sait de nouveau, et le pas d'aucun chame
cun mulet, ne retentissait sur les pavés de
seulement, de quart d'heure en quart d'h
deux battants ferrés de toutes les portes d
lem s'ouvraient, et nous voyions passer l
que la peste venait d'achever, et que deu
nus portaient sur un brancard, aux tomb
dues tout autour de nous. Quelquefois un
tége de Turcs, d'Arabes, d'Arméniens,
accompagnait le mort et défilait en chant
les troncs d'oliviers; puis rentrait à pas l
lencieusement dans la ville; plus souvent
étaient seuls; et quand les deux esclave
creusé de quelques palmes le sable ou la
la colline, et couché le pestiféré dans so
lit, ils s'asseyaient sur le tertre même
naient d'élever, se partageaient les vête
mort, et allumant leurs longues pipes, ils
en silence, et regardaient la fumée de
boucks monter en légère colonne bleue, et
gracieusement dans l'air limpide, vif et
rent de ces journées d'automne. A mes
vallée de Josaphat s'étendait comme un
pulcre; le Cédron tari la sillonnait d'u
rure blanchâtre, toute semée de gros caill
flancs des deux collines qui la cernent ét
blancs de tombes et de turbans sculpté
ment banal des Osmanlis : un peu sur la
colline des Oliviers s'affaissait et laissait
chaînes éparses des cônes volcaniques



tagnes nues de Jéricho et de Saint-Saba, l'horizon s'étendre et se prolonger, comme une avenue lumineuse, entre des cimes de cyprès inégaux : le regard s'y jetait de lui-même, attiré par l'éclat azuré et plombé de la mer Morte, qui luisait aux pieds des degrés de ces montagnes ; et derrière, la chaîne bleue des montagnes de l'Arabie Pétrée bornait l'horizon. Mais borner n'est pas le mot, car ces montagnes semblaient transparentes comme le cristal, et l'on voyait ou l'on croyait voir au delà, un horizon vague et indéfini s'étendre encore, et nager dans les vapeurs ambiantes d'un air teint de pourpre et de céruse.

C'est l'heure de midi, l'heure où le muezzin épie le soleil sur la plus haute galerie du minaret, et chante l'heure et la prière de toutes les heures ; voix vivante, animée, qui sait ce qu'elle dit et ce qu'elle chante, bien supérieure, à mon avis, à la voix sans conscience de la cloche de nos cathédrales. Mes Arabes avaient donné l'orge, dans le sac de poil de chèvre, à mes chevaux attachés çà et là autour de ma tente, les pieds enchaînés à des anneaux de fer : ces beaux et doux animaux étaient immobiles, leur tête penchée et ombragée par leur longue crinière éparse, leur poil gris, luisant et fumant sous les rayons d'un soleil de plomb. Les hommes s'étaient rassemblés à l'ombre du plus large des oliviers ; ils avaient étendu sur la terre leurs nattes de Damas, et ils fumaient, en se contant des histoires du désert, ou en chantant des vers d'Antar.

Antar, ce type de l'Arabe errant, à la
guerrier et poëte, qui a écrit le désert
dans ses poésies nationales, épique com
plaintif comme Job, amoureux comm
philosophe comme Salomon; ses vers
ment ou exaltent l'imagination de l'A
que la fumée du tombach dans le nargu
saient en sons gutturaux dans le grou
mes saïs; et quand le poëte avait touc
ou plus fort la corde sensible de ces h
vages, mais impressionnables, on enten
murmure de leurs lèvres; ils joignaient
les levaient au-dessus de leurs oreilles,
la tête, ils s'écriaient : *Allah! Allah!*

Plus tard, le souvenir de ces heures
à écouter ces vers que je ne pouvais c
me fit rechercher avec soin quelques f
poésies arabes populaires, et surtout d
roïque d'Antar. Je parvins à m'en proc
tain nombre, et je me les faisais tradu
drogman pendant les soirées d'hiver q
dans le Liban. Je commençais moi-mê
dre un peu d'arabe, mais pas assez
mon interprète traduisait les morceau
en italien vulgaire, et je les traduisais
à mot en français. Je conserve ces essa
inconnus en Europe et je les fais insér
ce volume. On verra que la poésie est
lieux, de tous les temps et de toutes les c

Le poëme d'Antar est, comme je



a poésie nationale de l'Arabe errant; ce sont
res saints de son imagination. Combien d'au-
ɪis encore n'ai-je pas vu des groupes de mes
s, accroupis le soir autour du feu de mon
tendre le cou, prêter l'oreille, diriger leurs
ls de feu vers un de leurs compagnons qui
écitait quelques passages de ces admirables
s, tandis qu'un nuage de fumée s'élevant de
pipes formait au-dessus de leurs têtes l'at-
ɪère fantastique des songes, et que nos che-
la tête penchée sur eux, semblaient eux-mê-
tentifs à la voix monotone de leurs maîtres. Je
yais non loin du cercle et j'écoutais aussi,
ue je ne comprisse pas; mais je comprenais
de la voix, le jeu des physionomies, les fré-
nents des auditeurs; je savais que c'était de
sie et je me figurais des récits touchants,
tiques, merveilleux, que je me récitais à
ême. C'est ainsi qu'en écoutant de la mu-
mélodieuse ou passionnée, je crois entendre
oles, et que la poésie de la langue chantée
rèle et me parle la poésie de la langue écrite;
même tout dire? je n'ai jamais lu de poésie
ɪrable à cette poésie que j'entendais dans la
intelligible pour moi de ces Arabes; l'i-
ation dépassant toujours la réalité, je croyais
endre la poésie primitive et patriarcale du
; je voyais le chameau, le cheval, la gazelle;
ais l'oasis dressant ses têtes de palmiers d'un
ıune au-dessus des dunes immenses de sable

rouge, les combats des guerriers et les jeun
tés arabes enlevées et reprises parmi la
reconnaissant leurs amants dans leurs libé
Cela me rappelle que j'ai eu toujours plus
à lire un poëte étranger dans une détestabl
traduction que dans l'original même ; c'es
riginal le plus beau laisse toujours quelq
à désirer dans l'expression, et que la
traduction ne fait qu'indiquer la pensée,
poétique ; que l'imagination, brodant ell
ce motif avec des paroles qu'elle supp
transparentes que l'idée, jouit d'un plaisi
et qu'elle se crée à elle-même. L'infini ét
la pensée, elle le suppose dans l'expressio
sir est ainsi infini. Il faut, pour se donner c
être jusqu'à un certain point musicien
mais qui ne l'est pas ?

Antar, à la fois le héros et le poëte d
errant, est peu connu de nous ; nous a
son histoire ; nous ignorons même la dat
de son existence. Quelques savants préten
vivait dans le sixième siècle de notre ère.
ditions locales reportent sa vie bien plus l
tar, selon ces traditions empruntées en pa
poëme, était un esclave nègre qui conq
berté par ses exploits et par ses vertus,
sa maîtresse Abla à force d'amour et d'h
Le poëme d'Antar n'est pas, comme ce
mère, écrit entièrement en vers ; il est
poétique de l'arabe le plus pur et le plus c

entrecoupée de vers. Ce qu'il y a de singulier dans ce poëme, c'est que la partie du récit écrite en prose est infiniment supérieure aux fragments lyriques qui y sont intercalés. La partie poétique y sent la recherche, l'affectation et la manière des littérateurs en décadence; rien au contraire n'est plus simple, plus naturel, plus véritablement passionné, que le récitatif. Tout ce que j'ai lu de poésies arabes, antiques ou modernes, participe plus ou moins de cette malheureuse recherche de la poésie d'Antar; ce sont, sinon des jeux de mots, du moins des jeux d'idées, des jeux d'images, plutôt faits pour amuser l'esprit que pour toucher le cœur. Il faut des siècles à l'art pour arriver à l'expression simple et sublime de la nature. Pour les Arabes, les vers ne sont encore qu'un ingénieux mode de badiner avec leur esprit ou avec leurs sentiments. J'excepte quelques poésies religieuses, écrites, il y a environ trente ans, par un évêque maronite du mont Liban : j'en rapporte quelques fragments dignes des lieux qui les ont inspirées et des sujets sacrés auxquels ce pieux cénobite avait exclusivement consacré son mâle génie. Ces poésies religieuses sont plus solennelles et plus intimes qu'aucune de celles que je connaisse en Europe; il y reste quelque chose de l'accent de Job, de la grandeur de Salomon et de la mélancolie de David.

Je regrette qu'un orientaliste exercé ne traduise pas pour nous Antar tout entier; cela vaudrait mieux qu'un voyage, car rien ne réfléchit autant les mœurs

qu'un poëme ; cela rajeunit aussi nos propres inspirations par les couleurs si neuves qu'Antar a puisées dans ses solitudes ; cela serait, de plus, amusant comme l'Arioste, touchant comme le Tasse. Je ne puis douter que la poésie italienne de l'Arioste et du Tasse ne soit sœur des poésies arabes : la même alliance d'idées qui produisit l'Alhambra, Séville, Grenade, et quelques-unes de nos cathédrales, a produit la *Jérusalem* et les drames charmants du poëte de Reggio. Antar est plus intéressant que les *Mille et une Nuits*, parce qu'il est moins merveilleux. Tout l'intérêt est puisé dans le cœur de l'homme et dans les aventures vraies ou vraisemblables du héros et de son amante. Les Anglais ont une traduction presque complète de ce délicieux poëme ; nous n'en possédons que quelques beaux fragments disséminés dans nos revues littéraires. Le lecteur pourra à peine entrevoir, à travers les imperfections des morceaux placés à la fin de ce volume, les admirables beautés de l'original.

A quelques pas de moi, une jeune femme turque pleurait son mari, sur un de ces petits monuments de pierre blanche, dont toutes les collines, autour de Jérusalem, sont parsemées : elle paraissait à peine avoir dix-huit ou vingt ans, et je ne vis jamais une si ravissante image de la douleur. Son profil, que son voile rejeté en arrière me laissait entrevoir, avait la pureté de lignes des plus belles

ètes du Parthénon; mais en même temps la mollesse, la suavité et la gracieuse langueur des femmes de l'Asie, beauté bien plus féminine, bien plus amoureuse, bien plus fascinante pour le cœur que la beauté sévère et mâle des statues grecques; ses cheveux, d'un blond bronzé et doré comme le cuivre des statues antiques, couleur très-estimée dans ce pays du soleil, dont elle est comme un reflet permanent; ses cheveux, détachés de sa tête, tombaient autour d'elle, et balayaient littéralement le sol; sa poitrine était entièrement découverte, selon la coutume des femmes de cette partie de l'Arabie; et quand elle se baissait pour embrasser la pierre du turban, ou pour coller son oreille à la tombe, ses deux seins nus touchaient la terre, et creusaient leur moule dans la poussière, comme ce moule du beau sein d'Atala ensevelie, que le sable du sépulcre dessinait encore, dans l'admirable épopée de M. de Châteaubriand. Elle avait jonché de toutes sortes de fleurs le tombeau et la terre alentour; un beau tapis de Damas était étendu sous ses genoux; sur le tapis il y avait quelques vases de fleurs et une corbeille pleine de figues et de galettes d'orge, car cette femme devait passer la journée entière à pleurer ainsi. Un trou, creusé dans la terre, et qui était censé correspondre à l'oreille du mort, lui servait de porte-voix vers cet autre monde où dormait celui qu'elle venait visiter. Elle se penchait de moments en moments vers cette ouverture; elle y chantait des choses entremêlées de sanglots;



jusqu'à moi, mais mon drogmai
saisir ou les rendre. Combien je
de secrets de l'amour ou de la
soupirs animés de toute la vie de
chées l'une à l'autre, ces paroles
de larmes devaient contenir ! Oh
pouvait jamais réveiller un mort
reilles paroles. murmurées par un

A deux pas de cette femme, so
toile noire soutenue par deux
terre, pour servir de parasol, s
fants jouaient avec trois esclaves n
accroupies comme leur maîtress
recouvrait un tapis. Ces trois fe
trois jeunes et belles aussi, aux
au profil aquilin des nègres de l'
groupées dans des attitudes dive
statues tirées d'un seul bloc. L'un
en terre, et tenait sur l'autre g
fants qui tendait ses bras du cô

petit des enfants qu'elle essayait en vain d'endormir. Quand les sanglots de la jeune veuve arrivaient jusqu'aux enfants, ceux-ci se prenaient à pleurer, et les trois esclaves noires, après avoir répondu par un sanglot à celui de leur maîtresse, se mettaient à chanter des airs assoupissants et des paroles enfantines de leur pays, pour apaiser les deux enfants.

C'était un dimanche ; à deux cents pas de moi, derrière les murailles épaisses et hautes de Jérusalem, j'entendais sortir par bouffées, de la noire coupole du couvent grec, les échos éloignés et affaiblis de l'office des vêpres. Les hymnes et les psaumes de David s'élevaient après trois mille ans, rapportés par des voix étrangères et dans une langue nouvelle, sur ces mêmes collines qui les avaient inspirés ; et je voyais sur les terrasses du couvent quelques figures de vieux moines de Terre-Sainte, aller et venir, leur bréviaire à la main, et murmurant ces prières murmurées déjà par tant de siècles dans des langues et dans des rhythmes divers.

Et moi, j'étais là aussi pour chanter toutes ces choses; pour étudier les siècles à leur berceau; pour remonter, jusqu'à sa source, le cours inconnu d'une civilisation, d'une religion; pour m'inspirer de l'esprit des lieux et du sens caché des histoires et des monuments, sur ces bords qui furent le point de départ du monde moderne, et pour nourrir, d'une sagesse plus réelle et d'une philosophie plus vraie,

la poésie grave et pensée de l'époque où nous vivons !

Cette scène, jetée par hasard sous mes yeux, et recueillie dans un de mes mille souvenirs de voyages, me présenta les destinées et les phases presque complètes de toutes poésies : les trois esclaves noires berçant les enfants avec les chansons naïves et sans pensée de leur pays, la poésie pastorale et instructive de l'enfance des nations; la jeune veuve turque pleurant son mari en chantant ses sanglots à la terre, la poésie élégiaque et passionnée, la poésie du cœur; les soldats et les moukres arabes récitant des fragments belliqueux, amoureux et merveilleux d'Antar, la poésie épique et guerrière des peuples nomades ou conquérants; les moines grecs chantant les psaumes sur leurs terrasses solitaires, la poésie sacrée et lyrique des âges d'enthousiasme et de rénovation religieuse; et moi, méditant sous ma tente et recueillant des vérités historiques ou des pensées sur toute la terre, la poésie de philosophie et de méditations, fille d'une époque où l'humanité s'étudie et se résume elle-même jusque dans les chants dont elle amuse ses loisirs.

Voilà la poésie tout entière dans le passé; mais dans l'avenir, que sera-t-elle? . . . . . .
. . . .

GETHSEMANI,

OU LA MORT DE JULIA [1].

›s la mamelle un homme de douleur;
ır, au lieu de sang, ne roule que des larmes,
›t, de ces pleurs Dieu m'a ravi les charmes,
ifié les larmes dans mon cœur;
ıme est mon miel, la tristesse est ma joie;
ıct fraternel m'attache à tout cercueil;
nin ne m'arrête, à moins que je n'y voie
lque ruine ou quelque deuil!

s des champs verts qu'un ciel pur entretienne,
vallons s'ouvrant pour embrasser la mer,
, et je me dis avec un rire amer :
ur le bonheur, hélas! et non la mienne!
rit n'a d'écho qu'où l'on entend gémir,
où l'on pleura mon âme a sa patrie,
'e de cendre et de larmes pétrie
le lit où j'aime à dormir.

ez-vous pourquoi? je ne pourrais le dire;
bîme amer je remûrais les flots,

plaçons ici, avant que l'auteur quitte Jérusalem
'ottes de Gethsemani, qu'il vient de décrire, des
l écrivit quatorze mois après la perte de son unique
ers dont la scène et les images se rapportent aux
il vient de visiter. Ces vers, qu'il a bien voulu nous
'e d'insérer dans ce volume, n'ont jamais été pu-
même lus par lui à aucun de ses amis les plus intimes.
:omprendra en les lisant. (*Note de l'Éditeur.*)

Ma bouche, pour parler n'aurait que des sanglots,
Mais déchirez ce cœur si vous voulez y lire.
La mort dans chaque fibre a plongé le couteau,
Ses battements ne sont que lentes agonies,
Il n'est plein que de morts comme des gémonies;
Toute mon âme est un tombeau!

Or, quand je fus aux bords où le Christ voulut naître,
Je ne demandai pas les lieux sanctifiés
Où les pauvres jetaient les palmes sous ses piés,
Où le Verbe à sa voix se faisait reconnaître,
Où l'Hosanna courait sur ses pas triomphants,
Où sa main, qu'arrosaient les pleurs des saintes femmes
Essuyant de son front la sueur et les flammes,
Caressait les petits enfants;

Conduisez-moi, mon père, à la place où l'on pleure!
A ce jardin funèbre où l'homme de salut,
Abandonné du père et des hommes, voulut
Suer le sang et l'eau qu'on sue avant qu'on meure;
Laissez-moi seul, allez, j'y veux sentir aussi
Ce qu'il tient de douleur dans une heure infinie.
Homme de désespoir, mon culte est l'agonie;
Mon autel à moi, c'est ici!

Il est aux pieds poudreux du jardin des Olives,
Sous l'ombre des remparts d'où s'écroula Sion,
Un lieu d'où le soleil écarte tout rayon,
Où le Cédron tari filtre entre ses deux rives;
Josaphat en sépulcre y creuse ses coteaux;
Au lieu d'herbe, la terre y germe des ruines,
Et des vieux troncs minés les traînantes racines
Fendent les pierres des tombeaux.

ıvre entre deux rocs la grotte ténébreuse
›mme de douleur vint savourer la mort,
. réveillant trois fois l'amitié qui s'endort,
à ses amis : Veillez, l'heure est affreuse!
/re, en frémissant, croit encore étancher
ɛ pavé sanglant les gouttes du calice,
moite sueur du fatal sacrifice
Sue encore aux flancs du rocher.

ˈront dans mes deux mains, je m'assis sur la pierre,
ısant à ce qu'avait pensé ce front divin,
repassant en moi, de leur source à leur fin,
s larmes dont le cours a creusé ma carrière;
repris mes fardeaux et je les soulevai,
comptai mes malheurs, mort à mort, vie à vie,
'uis, dans un songe enfin mon âme fut ravie.
Quel rêve, grand Dieu! je rêvai!

J'avais laissé non loin, sous l'aile maternelle,
Ma fille, mon enfant, mon souci, mon trésor;
Son front à chaque été s'accomplissait encor;
Mais son âme avait l'âge où le ciel les rappelle,
Son image de l'œil ne pouvait s'effacer,
Partout à son rayon sa trace était suivie,
Et sans se retourner pour me porter envie,
Nul père ne la vit passer.

C'était le seul débris de ma longue tempête,
Seul fruit de tant de fleurs, seul vestige d'amour,
Une larme au départ, un baiser au retour,
Pour mes foyers errants une éternelle fête;
C'était sur ma fenêtre un rayon de soleil,
Un oiseau gazouillant qui buvait sur ma bouche,

Un souffle harmonieux la nuit près de ma couche,
Une caresse à mon réveil!

C'était plus; de ma mère, hélas! c'était l'image,
Son regard par ses yeux semblait me revenir,
Par elle mon passé renaissait avenir,
Mon bonheur n'avait fait que changer de visage,
Sa voix était l'écho de dix ans de bonheur,
Son pas dans la maison remplissait l'air de charmes,
Son regard dans mes yeux faisait monter les larmes,
Son sourire éclairait mon cœur.

Son front se nuançait à ma moindre pensée;
Toujours son bel œil bleu réfléchissait le mien;
Je voyais mes soucis teindre et mouiller le sien,
Comme dans une eau claire une ombre est retracée.
Mais tout ce qui montait de son cœur était doux,
Et sa lèvre jamais n'avait un pli sévère
Qu'en joignant ses deux mains dans les mains de sa mère
Pour prier Dieu sur ses genoux!

Je rêvais qu'en ces lieux je l'avais amenée,
Et que je la tenais belle sur mon genou,
L'un de mes bras portant ses pieds, l'autre son cou,
Ma tête sur son front tendrement inclinée;
Ce front se renversant sur le bras paternel,
Secouait l'or bruni de ses tresses soyeuses,
Ses dents blanches brillaient sous ses lèvres rieuses
Qu'entr'ouvrait leur rire éternel!

Pour me darder son cœur et pour puiser mon âme,
Toujours vers moi, toujours ses regards se levaient,
Et dans le doux rayon dont mes yeux la couvraient,

:u seul peut mesurer ce qu'il brillait de flamme;
:s lèvres ne savaient d'amour où se poser,
e les appelait comme un enfant qui joue,
les faisait flotter de sa bouche à sa joue
Qu'elle dérobait au baiser!

je disais à Dieu dans ce cœur qu'elle enivre :
›n Dieu! tant que ces yeux luiront autour de moi,
n'aurai que des chants et des grâces pour toi;
ıns, cette vie en fleurs c'est assez de revivre;
ı! donne-lui ma part de tes dons les plus doux,
feuille sous mes pas ses jours en espérance,
'épare-lui sa couche, entr'ouvre-lui d'avance
Les bras enchaînés d'un époux!

: tout en m'enivrant de joie et de prière,
es regards et mon cœur ne s'apercevaient pas
ıe ce front devenait plus pesant sur mon bras,
ıe ces pieds me glaçaient les mains, comme la pierre!
ılia! Julia! d'où vient que tu pâlis?
›urquoi ce front mouillé, cette couleur qui change?
ırle-moi! souris-moi! Pas de ces jeux, mon ange!
Rouvre-moi ces yeux où je lis!

ıis le bleu du trépas cernait sa lèvre rose,
sourire y mourait, à peine commencé,
n souffle raccourci devenait plus pressé,
mme les battements d'une aile qui se pose;
›reille sur son cœur j'attendais ses élans;
quand le dernier souffle eut enlevé son âme,
›n cœur mourut en moi comme un fruit que la femme
Porte mort et froid dans ses flancs!

sur mes bras roidis, portant plus que ma vie,

Tel qu'un homme qui marche après le coup mortel,
Je me levai debout, je marchai vers l'autel
Et j'étendis l'enfant sur la pierre attiédie;
Et ma lèvre à ses yeux fermés vint se coller,
Et ce front déjà marbre était tout tiède encore,
Comme la place au nid d'où l'oiseau d'une aurore
Vient à peine de s'envoler!

Et je sentis ainsi, dans une heure éternelle,
Passer des mers d'angoisse et des siècles d'horreur,
Et la douleur combla la place où fut mon cœur,
Et je dis à mon Dieu : Mon Dieu! je n'avais qu'elle!
Tous mes amours s'étaient noyés dans cet amour,
Elle avait remplacé ceux que la mort retranche;
C'était l'unique fruit demeuré sur la branche
Après les vents d'un mauvais jour.

C'était le seul anneau de ma chaîne brisée,
Le seul coin pur et bleu dans tout mon horizon;
Pour que son nom sonnât plus doux dans la maison,
D'un nom mélodieux nous l'avions baptisée.
C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit,
La voix qui m'enchantait dans toutes mes demeures,
Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures,
Mon matin, mon soir et ma nuit;

Le miroir où mon cœur s'aimait dans son image,
Le plus pur de mes jours sur ce front arrêté,
Un rayon permanent de ma félicité,
Tous tes dons rassemblés, Seigneur, sur un visage;
Doux fardeau qu'à mon cou sa mère suspendait,
Yeux où brillaient mes yeux, âme à mon sein ravie,
Voix où vibrait ma voix, vie où vivait ma vie,
Ciel vivant qui me regardait!

ı! prends! assouvis, implacable justice,
ıie et de mort ce besoin immortel;
ême, je l'étends sur ton funèbre autel;
'ai tout vidé, brise enfin mon calice!
le! mon enfant! mon souffle! la voilà!
ıilà! j'ai coupé seulement ces deux tresses
elle m'enchaînait hier dans ses caresses,
Et je n'ai gardé que cela!...

sanglot m'étouffa, je m'éveillai; la pierre
ntait sous mon corps d'une sueur de sang;
. main froide glaçait mon front en y passant;
horreur avait gelé deux pleurs sous ma paupière;
: m'enfuis; l'aigle au nid est moins prompt à courir.
es sanglots étouffés sortaient de ma demeure,
'amour seul suspendait pour moi sa dernière heure,
Elle m'attendait pour mourir!

Maintenant, tout est mort dans ma maison aride,
Deux yeux toujours pleurant sont toujours devant moi;
Je vais sans savoir où, j'attends sans savoir quoi;
Mes bras s'ouvrent à rien et se ferment à vide.
Tous mes jours et mes nuits sont de même couleur;
La prière en mon sein avec l'espoir est morte.
Mais c'est Dieu qui t'écrase; ô mon âme! sois forte,
Baise sa main sous la douleur!

— 4 *novembre* 1832. — Passé la soirée et la nuit au désert de Saint-Jean, à prendre congé de nos excellents religieux, dont la mémoire nous accompagnera toujours; le souvenir des vertus humbles et parfaites reste dans l'âme, comme le parfum des

odeurs d'un temple que l'on a traversé; nous remîmes à ces bons pères une aumône à peine suffisante pour les indemniser des dépenses que nous leur avions occasionnées; ils comptèrent pour rien le péril que nous leur avions fait courir; ils me prièrent de les recommander à la protection terrible d'Abougosh, que je devais revoir à Jérémie. Nous partîmes avant le jour pour éviter l'importunité de la poursuite des Bédouins de Bethléem et du désert de Saint-Jean, qui ne se lassaient pas de me suivre et commençaient même à me menacer. A huit heures du matin, nous avions franchi les hautes montagnes que couronne le tombeau des Machabées, et nous étions assis sous les figuiers de Jérémie, fumant la pipe et prenant le café avec Abougosh, son oncle et ses frères. Abougosh me combla de nouvelles marques d'égards et de bienveillance; il m'offrit un cheval que je refusai, ne voulant pas lui faire de cadeau moi-même, parce que ce cadeau aurait semblé une reconnaissance du tribut qu'il impose ordinairement aux pèlerins, tribut dont Ibrahim les a affranchis; je mis sous sa sauvegarde les religieux de Saint-Jean, de Bethléem et de Jérusalem. J'ai su depuis qu'il était allé en effet les délivrer de l'obsession des Bédouins du désert; il ne se doutait pas, sans doute, alors que je lui demandais sa protection pour de pauvres religieux francs exilés dans ses montagnes, que huit mois plus tard il enverrait implorer la mienne pour la délivrance de son propre frère, emmené prisonnier

as, et que je serais assez heureux pour lui
tile à mon tour. Le café pris, nos chevaux
his, nous repartîmes, escortés par l'immense
tion de Jérémie, et nous allâmes camper au
: Ramla, dans un superbe bois d'oliviers qui
e la ville. Accablés de lassitude et sans vivres,
mes demander l'hospitalité aux religieux du
t de Terre-Sainte; ils nous la refusèrent
: à des pestiférés que nous pouvions bien
effet; nous nous passâmes donc de souper
s nous endormîmes au bruit du vent de mer
dans la cime des oliviers. C'est là que la
, saint Joseph et l'Enfant passèrent la nuit
campagne en fuyant en Égypte. Ces pensées
rent notre couche.
is de Ramla, à six heures du matin, venus
er à Jaffa chez M. Damiani; — un jour passé
reposer et à préparer les provisions pour
: en Syrie par la côte.
de plus délicieux que ces voyages en cara-
uand le pays est beau; que les chevaux bien
s marchent légèrement au lever du jour, sur
uni et sablonneux; que les sites se succèdent
onotonie; que la mer surtout, qui nous en-
visage la fraîche ondulation de l'air, pro-
par ses vagues souples et régulières, se dé-
erte ou bleue aux pieds de votre cheval, et
tte par moments les gouttes poudreuses de
me; c'est le plaisir que nous éprouvions en
nt le charmant golfe qui sépare Caïpha de



vague qui s'y déplie et y répand s
ches et cannelées ; le golfe, enferm
la haute pointe du cap Carmel, su
monastère, à l'occident, par les bla
en lambeaux de Saint-Jean-d'Acre,
vaste lac où les plus petites barques
bercer impunément par les flots :
cependant ; la côte de Syrie, part
l'est davantage encore dans le golf
navires qui s'y réfugient et y jette
éviter la tempête, sur un fond de s
sont fréquemment jetés à la côte :
toresques débris l'attestaient trop à
plage entière est bordée de carcas
naufragés à demi, ensevelis dans
ques-unes montrent encore leur h
cassée où les oiseaux de mer font l
coup ont seulement leurs mâts ho
arbres immobiles et sans feuillag

es d'hiver se chargent seuls d'accomplir leurs gradations, ou que le sable les ensevelisse jour ur. Nous vîmes là, comme presque dans toutes autres mers de Syrie, comment les Arabes pênt le poisson. Un homme, tenant un petit filet lié, élevé au-dessus de sa tête et prêt à être lancé, ance à quelques pas dans la mer, et choisit ure et la place où le soleil est derrière lui et mine la vague sans l'éblouir. Il attend les vagues viennent, en s'amoncelant et en se dressant, ire à ses pieds sur l'écueil ou sur le sable. Il ige un regard perçant et exercé dans chaque me, et s'il aperçoit qu'elle roule du poisson, il e son filet au moment même où elle se brise et raînerait ce qu'elle apporte, avec son reflux : le tombe, la vague se retire et le poisson reste. ut un temps un peu gros pour que cette pêche lieu sur les côtes de Syrie; quand la mer est ne, le pêcheur n'y découvre rien; la vague ne ient transparente qu'en se dressant au soleil à urface de la mer.

L'odeur infecte des champs de bataille nous ançait le voisinage d'Acre; nous n'étions plus qu'à quart d'heure de ses murs. C'est un monceau ruines; les dômes des mosquées sont percés à r, les murailles crénelées d'immenses brèches, tours écroulées dans le port; elle venait de subir siége d'un an et d'être emportée d'assaut par les rante mille héros d'Ibrahim.

On connaît mal en Europe la politique de l'O-

rient ; on lui suppose des desseins, elle n'a que des caprices ; des plans, elle n'a que des passions ; un avenir, elle n'a que le jour et le lendemain. On a vu dans l'agression de Méhémet-Ali la préméditation d'une longue et progressive ambition ; ce ne fut que l'entraînement de la fortune qui, d'un pas à l'autre, le mena presque involontairement jusqu'à ébranler le trône de son maître et à conquérir une moitié de l'empire : une chance nouvelle peut le conduire plus loin encore.

Voici comment la querelle naquit : Abdalla, pacha d'Acre, jeune homme inconsidéré, passé au gouvernement d'Acre par un jeu de la faveur et du hasard, s'était révolté contre le Grand-Seigneur ; vaincu, il avait imploré la protection du pacha d'Égypte, qui avait acheté sa grâce du divan. Abdalla, oubliant bientôt la reconnaissance qu'il devait à Méhémet, refusa de tenir certaines conditions jurées dans le temps de son infortune. Ibrahim marche pour l'y forcer ; il éprouve à Acre une résistance imprévue, sa colère s'irrite ; il demande à son maître des troupes nouvelles ; elles arrivent, et sont de nouveau repoussées. Méhémet-Ali se lasse et rappelle son fils de tous ses vœux ; l'amour-propre d'Ibrahim résiste : il veut mourir sous les murs d'Acre ou la soumettre à son père. Il enfonce enfin, à force d'hommes sacrifiés, les portes de cette ville. Abdalla, prisonnier, s'attend à la mort ; Ibrahim le fait venir sous sa tente, lui adresse quelques sarcasmes amers, et l'expédie à Alexandrie. Au lieu

ordon ou du sabre, Méhémet-Ali lui envoie son 'al, le fait entrer en triomphe, le fait asseoir à côtés sur le divan, lui adresse des éloges sur sa voure et sa fidélité au sultan, lui donne un pa-, des esclaves et d'immenses revenus.

Abdalla méritait ce traitement par sa bravoure : afermé dans Acre avec trois mille Osmanlis, il ait résisté un an à toutes les forces de l'Égypte ır terre et par mer ; la fortune d'Ibrahim, comme elle de Napoléon, avait hésité devant cet écueil ; si Grand-Seigneur, en vain sollicité par Abdalla, ui avait envoyé quelques mille hommes à propos, u avait seulement lancé sur les mers de Syrie deux ou trois de ces belles frégates qui dorment inutilement sur leurs ancres devant les caïques du Bosphore, c'en était fait d'Ibrahim : il rentrait en Égypte avec la conviction de l'impuissance de sa colère ; mais la Porte fut fidèle à son système de fatalité ; elle laissa s'accomplir la ruine de son pacha. Le boulevard de la Syrie fut renversé, et le divan ne se réveilla que trop tard. Cependant Méhémet-Ali écrivait à son général de revenir ; mais celui-ci, homme de courage et d'aventures, voulut tâter jusqu'au bout la faiblesse du sultan et sa propre destinée : il avança. Deux victoires éclatantes et mal disputées, celle de Homs en Syrie et celle de Konia en Asie Mineure, le rendirent maître absolu de l'Arabie, de la Syrie, et de tous ces royaumes de Pont, de Bithynie, de Cappadoce, qui sont aujourd'hui la Caramanie. La Porte pouvait encore

lui couper la retraite, et, débarquant des troupes sur ses derrières, reprendre possession des villes et des provinces où il ne pouvait laisser des garnisons suffisantes; un corps de six mille hommes, jeté par elle dans les défilés du Taurus et de la Syrie, faisant d'Ibrahim et de son armée une proie, l'emprisonnait dans ses victoires. La flotte turque était infiniment plus nombreuse que celle d'Ibrahim; ou plutôt la Porte avait une flotte immense et magnifique, Ibrahim n'avait que deux ou trois frégates; mais, dès le commencement de la campagne, Kalil-Pacha, jeune homme aux mœurs élégantes, favori du Grand-Seigneur, et nommé par lui capitan-pacha, s'était retiré de la mer devant les faibles forces d'Ibrahim; je l'avais vu, de mes yeux, quitter la rade de Rhodes et s'enfermer dans la rade de Marmorizza sur la côte de Caramanie, au fond du golfe de Macri. Une fois entré avec ses vaisseaux dans ce port dont la passe est prodigieusement étroite, Ibrahim, avec deux bâtiments, pouvait l'empêcher d'en sortir. Il n'en sortit plus en effet, et tout l'hiver où les opérations militaires furent le plus importantes et le plus décisives sur les côtes de Syrie, les vaisseaux d'Ibrahim parurent seuls sur ces mers, et lui transportèrent sans obstacles des renforts et des munitions; et cependant Kalil-Pacha n'était ni traître ni sans valeur; mais ainsi vont les affaires d'un peuple qui demeure immobile quand tout marche autour de lui : la fortune des nations, c'est leur génie; le génie des musulmans tremble

maintenant devant celui du dernier de ses pachas ; on sait le reste de cette campagne qui rappelle celle d'Alexandre ; Ibrahim est incontestablement un héros, et Méhémet-Ali un grand homme ; mais toute leur fortune repose sur leurs deux têtes : ces deux hommes de moins, il n'y a plus d'Égypte, il n'y a plus d'empire arabe, il n'y a plus de Machabées pour l'islamisme, et l'Orient revient à l'Occident par cette invincible loi des choses qui porte l'empire là où est la lumière.

— *Même date.* — Le sable qui borde le golfe de Saint-Jean-d'Acre devenait de plus en plus fétide. Nous commencions à apercevoir des ossements d'hommes, de chevaux, de chameaux, roulés sur la grève et blanchissant au soleil, lavés par l'écume des vagues. A chaque pas, ces débris amoncelés se multipliaient à nos yeux. Bientôt toute la lisière, entre la terre et les falaises, en parut couverte, et le bruit des pas de nos chevaux faisait partir à tout moment des bandes de chiens sauvages, de hideux chacals, et d'oiseaux de proie, occupés depuis deux mois à ronger les restes d'un horrible festin que le canon d'Ibrahim et d'Abdalla leur avait fait. Les uns entraînaient en fuyant des membres d'hommes mal ensevelis, les autres des jambes de chevaux où la peau tenait encore ; quelques aigles, posés sur des têtes osseuses de chameaux, s'élevaient à notre approche avec des cris de colère, et revenaient planer, même à nos coups de fusil, sur

leur horrible proie. Les hautes herbes, les joncs, les arbustes du rivage, étaient également jonchés de ces débris d'hommes ou d'animaux. Tout n'était pas le reste de la guerre. Le typhus, qui ravageait Acre depuis plusieurs mois, achevait ce que les armes avaient épargné ; il restait à peine douze ou quinze cents hommes dans une ville de douze à quinze mille âmes. et, chaque jour, on jetait hors des murs ou dans la mer les cadavres nouveaux que la mer rejetait au fond du golfe ou que les chacals déterraient dans les champs. Nous arrivâmes jusqu'à la porte orientale de cette malheureuse ville. L'air n'était plus respirable ; nous n'entrâmes pas, mais tournant à droite, le long des murs écroulés où travaillaient quelques esclaves, nous traversâmes le champ de bataille dans toute son étendue, depuis les murs de la ville jusqu'à la maison de campagne des anciens pachas d'Acre, bâtie au milieu de la plaine à une ou deux heures du bord de la mer. En approchant de cette maison de magnifique apparence et flanquée de kiosques élégants d'architecture indienne, nous vîmes de longs sillons un peu plus élevés que ceux que la charrue trace dans nos fortes terres. Ces sillons pouvaient avoir une demi-lieue de long sur à peu près autant de large ; le dos du sillon s'élevait à un ou deux pieds au-dessus du sol : c'était la place du camp d'Ibrahim et la tombe de quinze mille hommes qu'il avait fait ensevelir dans ces tranchées sépulcrales ; nous marchâmes longtemps avec difficulté sur ce

+qui recouvrait à peine tant de victimes de l'am- tion et du caprice de ce qu'on appelle un héros. Nous pressions les pas de nos chevaux dont les eds heurtaient sans cesse contre les morts et bri- ient les ossements que les chacals avaient décou- rts, et nous allâmes camper à environ une heure cet endroit funeste, dans un site charmant de tte plaine, tout arrosé d'eau courante, tout om- agé de palmes d'orangers et de limoniers doux, rs du vent de Saint-Jean-d'Acre dont les émana- ns nous poursuivaient. Ces jardins, jetés comme e oasis dans la nudité de la plaine d'Acre, avaient planté par l'avant-dernier pacha, successeur fameux Djezzar-Pacha ; quelques pauvres Ara- s, réfugiés dans des huttes de terre et de boue, us fournirent des oranges, des œufs et des pou- s ; nous dormîmes là.

Le lendemain, M. de Laroyère put à peine se rer de sa natte et monter à cheval ; tous ses mem- es engourdis par la douleur se refusaient au oindre mouvement. Il sentit les premiers symp- mes du typhus, que sa science médicale lui ap- enait à distinguer mieux que nous. Mais le lieu nous offrant ni abri, ni ressources pour établir malade, nous nous hâtâmes de nous en éloigner ant que la maladie fût devenue plus grave, et us allâmes coucher à quinze lieues de là, dans plaine de Tyr, aux bords d'un fleuve ombragé immenses roseaux, et non loin d'une ruine isolée ui semble avoir appartenu à l'époque des croisés.

Le mouvement et la chaleur avaient ranimé M. de Laroyère. Nous le couchâmes sous la tente, et nous allâmes tuer des canards et des oies sauvages, qui s'élevaient, comme des nuages, des roseaux aux bords du fleuve. Ces oiseaux nourrirent ce jour-là toute notre caravane.

Le jour suivant, nous rencontrâmes, sur le bord de la mer, dans un endroit délicieux, ombragé de cèdres maritimes et de magnifiques platanes, un aga turc qui revenait de la Mecke avec une suite nombreuse d'hommes et de chevaux. Nous nous établîmes sous un arbre auprès de la fontaine, non loin d'un autre arbre où l'aga déjeunait. Ses esclaves promenaient ses chevaux. Je fus frappé de la perfection de formes et de la légèreté d'un jeune étalon arabe de pur-sang. Je chargeai mon drogman d'entrer en pourparler avec l'aga. Nous lui envoyâmes en présents quelques-unes de nos provisions de route et une paire de pistolets à piston; il nous fit présent à son tour d'un yatagan de Perse. Je fis passer mes chevaux devant lui pour amener la conversation d'une manière naturelle sur ce sujet. Nous y parvînmes, mais la difficulté était de lui proposer de me vendre le sien. Mon drogman lui raconta qu'un de nos compagnons de route était si malade, qu'il ne pouvait trouver un cheval d'une allure assez douce pour le porter. L'aga alors dit qu'il en avait un sur le dos duquel on pouvait boire le café au galop sans qu'il en tombât une goutte de la tasse. C'était précisément le

bel animal que j'avais admiré et que je désirais si vivement posséder pour ma femme. Après de longues circonvolutions de paroles, nous finîmes par entrer en marché; et j'emmenai le cheval, que j'appelai *El Kantara,* en mémoire du lieu et de la fontaine où je l'avais acheté. Je le montai à l'instant même, pour achever la journée : je n'ai jamais monté un animal aussi léger. On ne sentait ni le mouvement élastique de ses épaules, ni la réaction de son sabot sur le rocher, ni le plus léger poids de sa tête sur le mors. L'encolure courte et élancée, relevant ses pieds comme une gazelle, on croyait monter un oiseau dont les ailes auraient soutenu la marche insensible. Il courait aussi mieux qu'aucun cheval arabe avec qui je l'aie essayé. Son poil était gris perlé. Je le donnai à ma femme qui ne voulut plus en monter d'autre pendant tout notre séjour en Orient. Je regretterai toujours ce cheval accompli. Il était né dans le Khorassan et n'avait que cinq ans.

Le soir nous arrivâmes au Puits de Salomon; le lendemain, de bonne heure, nous entrions à Saïde, l'antique Sidon, escortés par les Francs du pays et par les fils de M. Giraudin, notre excellent vice-consul à Saïde. Nous trouvâmes aussi à Saïde M. Cattafago, que nous avions connu à Nazareth, et sa famille. Il venait de bâtir une maison dans cette ville, et s'occupait des préparatifs du mariage d'une de ses filles. L'antique Sidon n'offrant plus aucun vestige de sa grandeur passée, nous nous livrâmes

tout entiers aux soins aimables de M. Giraudin, et au plaisir de causer de l'Europe et de l'Orient, avec cet intéressant vieillard. Devenu patriarche dans la terre des patriarches, il nous présentait en lui et dans sa famille l'image de toutes les vertus patriarcales dont il nous rappelait aussi les mœurs dans ses mœurs.

Le typhus se caractérise avec tous ses symptômes dans la maladie croissante de M. de Laroyère. Ne pouvant plus se lever pour monter à cheval, nous affrétons une barque à Saïde pour le transporter par mer à Bayruth; nous repartons avec le reste de la caravane; j'envoie un courrier à lady Stanhope pour la remercier des obligeantes démarches qu'elle a faites en ma faveur auprès du chef Abougosh, et la prier de saisir les occasions qui se présenteraient d'annoncer mon arrivée prochaine aux Arabes du désert de Bka, de Balbeck et de Palmyre.

— 5 *novembre* 1832. — Couché à une mauvaise masure antique, abandonnée sur les bords de la mer; écrit quelques vers pendant la nuit sur les pages de ma Bible; joie d'approcher de Bayruth après un voyage si heureusement accompli; trouvé en route un cavalier arabe porteur d'une lettre de ma femme; tout va bien : Julia est florissante de santé; on m'attend pour aller passer quelques jours au monastère d'Antoura, dans le Liban, chez le patriarche catholique qui est venu nous y inviter. A quatre heures après midi, orage épouvantable;

tte des nuages semble tomber tout à coup montagnes qui sont à notre droite ; le bruit : et du reflux de ces lourds nuages contre les ı Liban qui les déchirent, se confond au le la mer qui ressemble elle-même à une de neige remuée par un vent furieux. La e tombe pas, comme en Occident, par gout- s ou moins pressées, mais par ruisseaux con- t lourds qui frappent et pèsent sur l'homme ıeval comme la main de la tempête ; le jour plétement disparu ; nos chevaux marchent les torrents mêlés de pierres roulantes, et chaque instant près d'être entraînés dans la uand le ciel se relève et reparaît, nous nous ns aux bords du plateau des pins de Facardin, lemi-lieue de la ville ; la patrie est quelque pour les animaux comme pour les hommes ; le mes chevaux qui reconnaissent ce site ous y avoir portés souvent, quoique accablés s cents lieues de route, hennissent, dressent reilles et bondissent de joie sur le sable ; je a caravane défiler lentement sous les pins ; e Liban au galop, et j'arrive, le cœur trem- l'inquiétude et de joie, dans les bras de ma : Julia était à s'amuser dans une maison avec les filles du prince de la montagne, ı gouverneur de Bayruth pendant mon ab- elle m'a vu accourir du haut de la terrasse; ends qui accourt elle-même en disant : — -il ? est-ce bien lui ? — Elle entre, elle se

précipite dans mes bras, elle me couvre de caresses, puis elle court autour de la chambre, ses beaux yeux tout brillants de larmes de joie, élevant ses bras et répétant : — Oh ! que je suis contente ! oh ! que je suis contente ! et revient s'asseoir sur mes genoux et m'embrasser encore. Il y avait dans la chambre deux jeunes pères jésuites du Liban en visite chez ma femme ; je n'ai pu de longtemps leur adresser un mot de politesse : muets eux-mêmes devant cette expression naïve et passionnée de la tendresse d'âme d'un enfant pour son père, et devant l'éclat céleste que le bonheur ajoutait à la beauté de cette tête rayonnante, ils restaient debout, frappés de silence et d'admiration ; nos amis et notre suite arrivent et remplissent les champs de mûriers, de nos chevaux et de nos tentes.

Plusieurs jours de repos et de bonheur passés à recevoir les visites de nos amis de Bayruth ; les fils de l'émir Beschir, descendus des montagnes, par l'ordre d'Ibrahim, pour occuper le pays qui menace de se soulever en faveur des Turcs, sont campés dans la vallée de Nar-el-Kelb à une heure environ de chez moi.

— 7 *novembre* 1832. — Le consul de Sardaigne, M. Bianco, lié depuis longues années avec ces princes, nous invite à un dîner qu'il leur donne. Ils arrivent vêtus de cafetans magnifiques, tissus en entier de fil d'or ; leur turban est également composé des plus riches étoffes de cachemire.

L'aîné des princes, qui commande l'armée de son père, a un poignard dont le manche est entièrement incrusté de diamants d'un prix inestimable. Leur suite est nombreuse et singulière : au milieu d'un grand nombre de musulmans et d'esclaves noirs, il y a un poëte tout à fait semblable, par ses attributions, aux bardes du moyen âge ; ses fonctions consistent à chanter les vertus et les exploits de son maître, à lui composer des histoires quand il l'appelle pour le désennuyer, à rester debout derrière lui pendant les repas pour improviser des vers, espèces de toasts politiques en son honneur ou en l'honneur des convives que le prince veut distinguer. Il y a aussi un chapelain ou confesseur maronite catholique qui ne le quitte jamais, même à table, et à qui seul l'entrée du harem est permise : c'est un moine à figure joviale et guerrière, tout à fait semblable à ce que nous entendons par aumônier de régiment. Le chapelain, à cause de son caractère ecclésiastique, est assis à table, le poëte reste debout. Ces princes, et surtout l'aîné, ne paraissent nullement embarrassés de nos usages, ni de la présence des femmes européennes. Ils causent tour à tour avec nous, avec la même grâce de manières, le même à-propos, la même liberté d'esprit, que s'ils avaient été nourris dans la cour la plus élégante de l'Europe. La civilisation orientale est toujours au niveau de notre civilisation, parce qu'elle est plus vieille et originairement plus pure et plus parfaite. A un œil sans préjugé, il n'y a

pas de comparaison entre la noblesse, la décence, la grâce sévère des mœurs arabes, turques, indiennes, persannes, et les nôtres. On sent en nous les peuples jeunes, sortant à peine de civilisations dures, grossières, incomplètes : on sent en eux les enfants de bonne maison, les peuples héritiers de la sagesse et de la vertu antiques. Leur noblesse, qui n'est que la filiation des vertus primitives, est écrite sur leurs fronts, et empreinte dans toutes leurs coutumes ; et puis il n'y a pas de peuple parmi eux. La civilisation morale, la seule dont je tienne compte, est partout de niveau. Le pasteur et l'émir sont de même famille, parlent la même langue, ont les mêmes usages et participent à la même sagesse, à la même grandeur de traditions, qui est l'atmosphère d'un peuple.

Au dessert, les vins de Chypre et du Liban circulent à grands flots ; les Arabes chrétiens et la famille de l'émir Beschir, qui est chrétienne, ou croit l'être, en boivent sans difficulté dans l'occasion. On porte des toasts à la victoire d'Ibrahim, à l'affranchissement du Liban, à l'amitié des Francs et des Arabes ; puis enfin le prince en porte un aux dames présentes à cette fête : son barde alors se prit à improviser à l'ordre du prince, et chanta, en récitatif et à gorge déployée, des vers arabes dont voici à peu près le sens :

« Buvons le jus d'Éden qui enivre et réjouit le cœur de l'esclave et du prince. C'est du vin de ces

plants que Noé a plantés lui-même quand la colombe, au lieu du rameau d'olivier, lui rapporta du ciel le cep de la vigne. Par la vertu de ce vin, le poëte un instant devient prince, et le prince devient poëte.

» Buvons-le à l'honneur de ces jeunes et belles Franques qui viennent du pays où toute femme est reine. Les yeux des femmes de Syrie sont doux, mais ils sont voilés. Dans les yeux des filles d'Occident il y a plus d'ivresse que dans la coupe transparente que je bois.

» Boire le vin et contempler le visage des femmes, pour le musulman c'est pécher deux fois; pour l'Arabe c'est deux fois jouir et bénir Dieu de deux manières. »

Le chapelain parut lui-même enchanté de ces vers, et chantait les refrains du barde en riant et en vidant son verre; le prince nous proposa le spectacle d'une chasse au faucon, divertissement habituel de tous les princes et scheiks de Syrie. C'est de là que les croisés rapportèrent cet usage en Europe.

— 9 *novembre* 1832. — Le climat, à l'exception de quelques coups de vent sur la mer et de quelques orages de pluie vers le milieu du jour, est aussi beau qu'au mois de mai en France. Aussitôt que les pluies ont commencé, c'est un printemps nouveau qui commence; les murailles des terrasses

qui soutiennent les pentes cultivées du Liban et les collines fertiles des environs de Bayruth se sont tellement couvertes de végétation, en peu de jours, que la terre est entièrement cachée sous la mousse, l'herbe, les lianes et les fleurs; l'orge verte tapisse tous les champs, qui n'étaient que poussière à notre arrivée; les mûriers, qui poussent leurs secondes feuilles, forment, tout autour des maisons, des forêts impénétrables au soleil; on aperçoit çà et là les toits des maisons disséminées dans la plaine, qui sortent de cet océan de verdure, et les femmes grecques et syriennes dans leur riche et éclatant costume, semblables à des reines, qui prennent l'air sur les pavillons de leurs jardins; de petits sentiers encaissés dans le sable conduisent de maison en maison, d'une colline à l'autre, à travers ces jardins continus qui vont de la mer jusqu'au pied du Liban; en les suivant, on trouve tout à coup, sur le seuil de ces petites maisons, les scènes les plus ravissantes de la vie patriarcale; ce sont les femmes et les jeunes filles accroupies sous le mûrier ou le figuier, à leur porte, qui brodent les riches tapis de laine aux couleurs heurtées et éclatantes; d'autres, attachant les bouts de fil de soie à des arbres éloignés, les dévident en marchant lentement, et en chantant, d'un arbre à l'autre; des hommes marchent au contraire en reculant d'arbre en arbre, occupés à faire des étoffes de soie, et jetant la navette, qu'un autre homme leur renvoie; les enfants sont couchés

dans des berceaux de jonc ou sur des nattes à l'ombre ; quelques-uns sont suspendus aux branches des orangers ; les gros moutons de Syrie à la queue immense et traînante, trop lourds pour pouvoir se remuer, sont couchés dans des trous qu'on creuse exprès dans la terre fraîche devant la porte ; une ou deux belles chèvres à longues oreilles, pendantes comme celles de nos chiens de chasse, et quelquefois une vache, complètent le tableau champêtre ; le cheval du maître est toujours là aussi, couvert de son harnois magnifique, et prêt à être monté ; il fait partie de la famille, et semble prendre intérêt à tout ce qui se fait, à tout ce qui se dit autour de lui ; sa physionomie s'anime comme celle d'un visage humain : quand l'étranger paraît et lui parle, il dresse ses oreilles, il relève ses lèvres, ride ses naseaux, tend sa tête et flaire l'inconnu qui le flatte ; ses yeux doux, mais profonds et pensifs, brillent, comme deux charbons, sous la belle et longue crinière de son front. Les familles grecques, syriennes et arabes de cultivateurs qui habitent ces maisons au pied du Liban, n'ont rien de sauvage ni rien de barbare ; plus instruits que les paysans de nos provinces, ils savent tous lire, entendent tous deux langues, l'arabe et le grec ; ils sont doux, paisibles, laborieux et sobres ; occupés toute la semaine des travaux de la terre ou de la soie, ils se délassent le dimanche en assistant avec leurs familles aux longs et spectaculeux offices du culte grec ou syriaque ; ils rentrent ensuite à la

maison pour prendre un repas un peu plus recherché que les jours ordinaires ; les femmes et les jeunes filles, parées de leurs plus riches habits et les cheveux tressés, et tout parsemés de fleurs d'orange, de giroflée-ponceau et d'œillets, restent assises sur des nattes, à la porte de la maison, avec leurs voisines et leurs amies. Il serait impossible de peindre avec la plume les groupes admirables de pittoresque, de richesse de costume et de beauté, que ces femmes forment alors dans la campagne. Je vois là tous les jours des visages de jeunes femmes ou de jeunes filles que Raphaël n'avait pas entrevus, même dans ses songes d'artiste. C'est bien plus que la beauté italienne et que la beauté grecque; c'est la pureté de formes, la délicatesse de contours, en un mot, tout ce que l'art grec et l'art romain nous ont laissé de plus accompli ; mais cela est rendu plus enivrant encore par une naïveté primitive et simple d'expression, par une langueur sereine et voluptueuse, par un jour céleste que le regard des yeux bleus bordés de cils noirs répand sur les traits, et par une finesse de sourire, une harmonie de proportions, une blancheur animée de la peau, une transparence indescriptible du teint, un vernis métallique des cheveux, une grâce de mouvements, une étrangeté d'attitudes et un son perlé et vibrant de la voix, qui font de la jeune Syrienne la houri du paradis des yeux. Ces beautés admirables et variées sont aussi extrêmement communes ; je ne marche jamais une heure dans la campagne sans

en rencontrer plusieurs allant aux fontaines ou revenant avec leurs urnes étrusques sur l'épaule et leurs jambes nues entourées de bracelets d'argent; les hommes et les jeunes garçons vont le dimanche s'asseoir pour tout délassement sur des nattes étendues au pied de quelque grand sycomore, non loin d'une fontaine; ils restent là immobiles tout le jour, à conter des histoires merveilleuses, buvant de temps en temps une tasse de café ou une tasse d'eau fraîche; les autres vont sur le haut des collines, et vous les voyez là paisiblement groupés sous leurs vignes ou leurs oliviers, paraissant jouir avec délices de la vue de la mer que ces coteaux dominent, de la limpidité du ciel, du chant des oiseaux et de toutes ces voluptés instinctives de l'homme pur et simple que nos populations ont perdues pour l'ivresse bruyante du cabaret ou les fumées de l'orgie. Jamais plus belles scènes de la création ne furent peuplées et animées de plus pures et plus belles impressions; la nature ici est véritablement un hymne perpétuel à la bonté du Créateur, et aucun ton faux, aucun spectacle de misère ou de vice, ne trouble, pour l'étranger, la ravissante harmonie de cet hymne; — hommes, femmes, oiseaux, animaux, arbres, montagnes, mer, ciel, climat, tout est beau, tout est pur, tout est splendide et religieux.

— 19 *novembre* 1832. — Ce matin, je suis allé errer de bonne heure avec Julia sur la colline que

les Grecs nomment San-Dimitri, à une lieue environ de Bayruth, en se rapprochant du Liban et en suivant obliquement la courbe de la ligne de la mer. Deux de mes Arabes nous accompagnaient, l'un pour nous guider, l'autre pour se tenir à la tête du cheval de Julia et la recevoir dans ses bras si le cheval s'animait trop. Quand les sentiers devenaient trop rapides, nous laissions nos montures un moment, et nous parcourions à pied les terrasses naturelles ou artificielles qui forment des gradins de verdure de toute la colline de San-Dimitri. Dans mon enfance je me suis représenté souvent ce paradis terrestre, cet Éden que toutes les nations ont dans leurs souvenirs, soit comme un beau rêve, soit comme une tradition d'un temps et d'un séjour plus parfaits; j'ai suivi Milton dans ses délicieuses descriptions de ce séjour enchanté de nos premiers parents; mais ici, comme en toutes choses, la nature surpasse infiniment l'imagination. Dieu n'a pas donné à l'homme de rêver aussi beau qu'il a fait. J'avais rêvé Éden, je puis dire que je l'ai vu.

Quand nous eûmes marché une demi-heure sous les arceaux de nopals qui encaissent tous les sentiers de la plaine, nous commençâmes à monter par de petits chemins plus étroits et plus escarpés qui arrivent tous à des plateaux successifs, d'où l'horizon de la campagne, de la mer et du Liban, se découvre successivement davantage. Ces plateaux, d'une médiocre largeur, sont tous entourés

d'arbres forestiers inconnus à nos climats, et dont j'ignore malheureusement la nomenclature; mais leur tronc, le port de leurs branches, les formes neuves et étranges de leurs cimes coniques, échevelées, pyramidales, ou s'étendant comme des ailes, donnent à cette bordure de végétation une grâce et une nouveauté d'aspect qui signalent assez l'Asie. Leurs feuillages aussi ont toutes les formes et toutes les teintes, depuis la noire verdure du cyprès jusqu'au vert gris de l'olivier, jusqu'au jaune du citronnier et de l'oranger; depuis les larges feuilles du mûrier de la Chine, dont chacune suffirait pour cacher le soleil au front d'un enfant, jusqu'aux légères découpures de l'arbre à thé, du grenadier et d'autres innombrables arbustes dont les feuilles ressemblent aux feuilles du persil, et jettent comme de légères draperies de dentelles végétales entre l'horizon et vous. Le long de ces lisières de bois, règne une lisière de verdure qui se couvre de fleurs à leur ombre. L'intérieur des plateaux est semé d'orge, et, à un angle quelconque, deux ou trois têtes de palmiers, ou le dôme sombre et arrondi du caroubier colossal, indiquent la place où un cultivateur arabe a bâti sa cabane, entourée de quelques plants de vignes, d'un fossé défendu par des palissades vertes de figuiers d'Inde, couverts de leurs fruits épineux, et d'un petit jardin d'orangers semé d'œillets et de giroflées pour l'ornement des cheveux de ses filles. Quand par hasard le sentier nous con-

duisait à la porte de ces maisons enfoncées, comme des nids humains, dans ces vagues de verdure, nous ne voyions sur la physionomie de ses heureux et bons habitants, ni surprise, ni humeur, ni colère. Ils nous saluaient, en souriant à la beauté de Julia, du salut pieux des Orientaux : *Saba el Kaïr*, que le jour soit béni pour vous. Quelques-uns nous priaient de nous arrêter sous leur palmier; ils apportaient, selon leur richesse, ou une natte ou un tapis, et nous offraient des fruits, du lait ou des fleurs de leur jardin. Nous acceptions quelquefois, et nous leur promettions de revenir leur apporter à notre tour quelque chose d'Europe. Mais leur politesse et leur hospitalité n'étaient nullement intéressées. Ils aiment les Francs, qui savent guérir de toutes les maladies, qui connaissent les vertus de toutes les plantes et qui adorent le même Dieu qu'eux.

D'un de ces plateaux nous montions à un autre; mêmes scènes, mêmes enceintes d'arbres, même mosaïque de végétation sur le terrain qu'elles entourent; seulement de plateau en plateau, le magnifique horizon s'élargissait; les plateaux inférieurs s'étendaient comme un damier de toutes couleurs, où les haies d'arbustes, rapprochées et groupées par l'optique, formaient des bois et des taches sombres sous nos pieds. Nous suivîmes ces plateaux de colline en colline, redescendant de temps en temps dans les vallons qui les séparent : vallons mille fois plus ombragés, plus délicieux

›re que les collines ; tous voilés par les rideaux
bres des terrasses qui les dominent, tous en-
lis dans ces vagues de végétation odorante,
ayant tous cependant à leur embouchure une
ite échappée de vue sur la plaine et sur la mer.
me la plaine disparaît à cause de l'élévation de
allées, elles semblent déboucher immédiate-
t sur la plage; leurs arbres se détachent en
sur le bleu des vagues, et nous nous amusions
quefois, assis au pied d'un palmier, à voir les
s des vaisseaux, qui étaient en réalité à quatre
nq lieues de nous, glisser lentement d'un arbre
utre comme s'ils eussent navigué sur un lac,
ces vallons étaient immédiatement le rivage.
›us arrivâmes enfin, par le seul hasard de nos
au plus complet et au plus enchanté de ces
ages. J'y reviendrai souvent.
est une vallée supérieure, ouverte de l'orient
ccident, et encaissée dans les plis de la der-
chaîne de collines qui s'avance sur la grande
e où coule le Narh-Bayruth. Rien ne peut dé-
la prodigieuse végétation qui tapisse son lit
s flancs; bien que des deux côtés ses parois
it de rocher, elles sont tellement revêtues de
ns de toute espèce, si suintantes de l'humi-
qui s'y distille goutte à goutte, si revêtues de
pes de bruyères, de fougères, d'herbes odorifé-
s, de lianes, de lierres et d'arbustes enracinés
leurs fentes imperceptibles, qu'il est impos-
de se douter que ce soit la roche vive qui

végète ainsi. C'est un tapis touffu d'un ou deux pieds d'épaisseur; un velours de végétation serré, nuancé de teintes et de couleurs, semé partout de bouquets de fleurs inconnues, aux mille formes, aux mille odeurs, qui tantôt dorment immobiles comme les fleurs peintes sur une étoffe tendue dans nos salons, tantôt, quand la brise de la mer vient à glisser sur elles, se relèvent avec les herbes et les rameaux, d'où elles s'échappent comme la soie d'un animal qu'on caresse à rebrousse-poil, se nuancent de teintes ondoyantes, et ressemblent à un fleuve de verdure et de fleurs qui ruissellerait à vagues parfumées. Il s'en échappe alors des bouffées d'odeurs enivrantes, des multitudes d'insectes aux ailes colorées, des oiseaux innombrables qui vont se percher sur les arbres voisins; l'air est rempli de leurs voix qui se répondent, du bourdonnement des essaims de guêpes et d'abeilles, et de ce sourd murmure de la terre au printemps, que l'on prend, avec raison peut-être, pour le bruit sensible des mille végétations de sa surface. Les gouttes de rosée de la nuit tombent de chaque feuille, brillent sur chaque brin d'herbe et rafraîchissent le lit de cette petite vallée à mesure que le soleil s'élève et commence à faire glisser ses rayons au-dessus des hautes cimes d'arbres et des rochers qui l'enveloppent.

Nous déjeunâmes là, sur une pierre, au bord d'une caverne où deux gazelles s'étaient réfugiées au bruit de nos pas. Nous nous gardâmes bien de

roubler l'asile de ces charmants animaux, qui sont ces déserts ce que l'agneau est à nos prés, ce que s colombes apprivoisées sont aux toits ou aux ours de nos cabanes.

Toute la vallée était tendue des mêmes rideaux obiles de feuillage, de mousse, de végétation; ous ne pouvions retenir une exclamation à chaque as; je ne me souviens pas d'avoir jamais vu tant e vie dans la nature, accumulée et débordant dans n si petit espace. Nous suivîmes cette vallée dans ute sa longueur, nous asseyant de temps en temps où l'ombre était le plus fraîche, et donnant çà et un coup dans l'herbe avec la main pour en faire illir les gouttes de rosée, les bouffées d'odeurs les nuages d'insectes qui s'élevaient de son sein omme de la poussière d'or. Que Dieu est grand! ue la source d'où toutes ces vies et ces beautés et s bontés découlent, doit être profonde et infinie! il y a tant à voir, à admirer, à s'étonner, à se conndre, dans un seul petit coin de la nature, que ra-ce quand le rideau des mondes sera levé pour ous et que nous contemplerons l'ensemble de l'œue sans fin! Il est impossible de voir et de réfléchir ns être inondé de l'évidence intérieure où se réchit l'idée de Dieu. Toute la nature est semée de agments étincelants de ce miroir où Dieu se peint!

En arrivant vers l'embouchure occidentale de la allée, le ciel s'élargit; ses parois s'abaissent, sa ente incline légèrement sous les pas; les cimes rillantes de neige du Liban se dressent dans le

ciel ondoyant de vapeurs brûlantes : on descend avec le regard, de ces neiges éternelles à ces noires taches de pins, de cyprès ou de cèdres, puis à ces ravines profondes où l'ombre repose comme dans son nid; puis, enfin, à ces pics de rochers couleur d'or, au pied desquels s'étendent les hauts Maronites, et les villages des Druzes; tout finit par une bordure de forêts d'oliviers qui meurent sur les bords de la plaine. La plaine elle-même, qui s'étend entre les collines où nous étions et ces racines du haut Liban, peut avoir une lieue de large. Elle est sinueuse, et nous n'embrassions de l'œil qu'environ deux lieues de sa longueur; le reste nous était caché par des mamelons couverts de noires forêts de pins. Le Narh-Bayruth, ou fleuve de Bayruth, qui s'échappe à quelques milles de là d'une des gorges les plus profondes et les plus rocheuses du Liban, partage la plaine en deux. Il court gracieusement à pleins bords, tantôt resserré dans ses rives bordées de joncs, semblables à des champs de sucre, tantôt extravasé dans les pelouses verdoyantes, ou sous les lentisques, et jetant çà et là comme de petits lacs brillants dans la plaine. Tous ses bords sont couverts de végétation, et nous distinguions des ânes, des chevaux, des chèvres, des buffles noirs et des vaches blanches, répandus en troupeaux le long du fleuve, et des bergers arabes qui passaient le fleuve à gué sur le dos de leurs chameaux. On voyait aussi plus loin, sur les premières falaises de la montagne, des moines maro-

ites, vêtus de leur robe noire à capuchon de malot, qui conduisaient silencieusement la charrue sous les oliviers de leur champ. On entendait la cloche des couvents qui les rappelait de temps en temps à la prière. Alors ils arrêtaient leurs bœufs, appuyaient la perche contre le manche de la charrue, et, se mettant à genoux quelques minutes, laissaient souffler leur attelage tandis qu'eux-mêmes aspiraient un moment au ciel. En avançant davantage encore, en commençant à descendre vers le fleuve, nous découvrîmes tout à coup la mer que les parois de la vallée nous cachaient jusque-là, et l'embouchure plus large du Narh-Bay-routh qui s'y perdait. Non loin de cette embouchure, un pont romain presque en ruines, à arches très-élevées et sans parapets, traverse le fleuve; une longue caravane de Damas, allant à Alep, y passait dans ce moment même; on les voyait un à un, ceux-ci sur un dromadaire, ceux-là sur un cheval, sortir des roseaux qui ombragent les culées du pont, gravir lentement le sommet des arches, se dessiner là un moment sur le bleu de la mer avec leur monture et leur costume éclatant et bizarre, puis redescendre de cette cime de ruines et disparaître avec leur longue file d'ânes et de chameaux sous les touffes de roseaux, de lauriers-roses et de platanes, qui ombragent l'autre rive du fleuve. Un peu plus loin on les voyait reparaître sur la grève de sable où les hautes vagues venaient rouler leur frange d'écume jusque sous les pieds

des montures. D'immenses rochers à pic, d'un cap avancé, les cachaient enfin, et, se prolongeant dans la mer, bornaient l'horizon de ce côté. A l'embouchure du fleuve, la mer était de deux couleurs, bleue et verte au large, et étincelante de diamants mobiles ; jaune et terne à l'endroit où les eaux du fleuve luttaient avec ses vagues et les teignaient de leur sable d'or qu'elles entraînent sans cesse dans cette rade. Dix-sept navires, à l'ancre dans ce golfe, se balançaient pesamment sur les grosses lames qui le sillonnent toujours, et leurs mâts s'élevaient et s'abaissaient comme de longs roseaux au souffle du vent. Les uns avaient leurs mâts nus comme des arbres d'hiver ; les autres, étendant leurs voiles pour les faire sécher au soleil, ressemblaient à ces grands oiseaux blancs de ces mers, qui planent sans qu'on voie trembler leurs ailes. Le golfe, plus éclatant que le ciel qui le couvre, réfléchissait une partie des neiges du Liban, et les monastères aux murs crénelés, debout sur les pics avancés. Quelques barques de pêcheurs passaient à pleines voiles, et venaient s'abriter dans le fleuve. La vallée sous nos pas, les pentes vers la plaine, le fleuve sous les arches pyramidales, la mer avec ses anses dans les rochers, l'immense bloc du Liban avec les innombrables accidents de sa structure ; ces pyramides de neige allant s'enfoncer, comme des cônes d'argent, dans les profondeurs du ciel où l'œil les cherchait comme des étoiles ; les bruits insensibles des insectes autour de nous, le chant de mille

oiseaux sur les arbres, les mugissements des buffles ou les plaintes presque humaines du chameau des caravanes; le retentissement sourd et périodique des larges lames brisant sur le sable à l'embouchure du fleuve, l'horizon sans fin de la Méditerranée; l'horizon serpentant et vert du lit du Narb-Bayruth à droite; la muraille crénelée et gigantesque du Liban en face; le dôme rayonnant et serein du ciel échancré seulement par les cimes des monts ou par les têtes aux formes coniques des grands arbres; la tiédeur, le parfum de l'air où tout cela semblait nager, comme une image dans l'eau transparente d'un lac de la Suisse : tous ces aspects, tous ces bruits, toutes ces ombres, toute cette lumière, toutes ces impressions, formaient, de cette scène, le plus sublime et le plus gracieux paysage dont mes yeux se fussent enivrés jamais! Qu'était-ce donc pour Julia! Elle était tout émue, toute rayonnante, toute tremblante de saisissement et de volupté intérieure; et moi, j'aimais à graver de tels spectacles dans son imagination d'enfant! Dieu s'y peint mieux que dans les lignes d'un catéchisme : il s'y peint en traits dignes de lui; la souveraine beauté, l'immense bonté d'une nature accomplie, le révèlent, tel qu'il est, à l'âme de l'enfant; cette beauté physique et matérielle se traduit pour elle en sentiment de beauté morale. On fait voir à l'artiste les statues de la Grèce pour lui inspirer l'instinct du beau. Il faut faire voir à l'âme jeune les grandes et belles scènes de la

nature, pour que l'image qu'elle se forme de son auteur soit digne d'elle et de lui!

Nous remontâmes à cheval au pied de la colline, dans la plaine au bord du fleuve; nous traversâmes le pont, nous gravîmes quelques coteaux boisés du Liban, jusqu'au premier monastère qui s'élevait, comme un château fort, sur un piédestal de granit. Les moines me connaissaient par les rapports de leurs Arabes, et me reçurent dans le couvent. Je parcourus les cellules, le réfectoire, les chapelles. Les moines, rentrant du travail, étaient occupés dans la vaste cour à dételer les bœufs et les buffles : cette cour avait l'aspect d'une cour de grande ferme; elle était encombrée de charrues, de bétail, de fumiers, de volailles, de tous les instruments de la vie rustique. Le travail se faisait sans bruit, sans cris, mais sans affectation de silence et comme par des hommes animés d'une décence naturelle, mais non commandés par une règle sévère et inflexible. Les figures de ces hommes étaient douces, sereines, respirant la paix et le contentement : aspect d'une communauté de laboureurs. Quand l'heure du repas eut sonné, ils entrèrent au réfectoire, non pas tous ensemble, mais un à un, ou deux à deux, selon qu'ils avaient terminé plus tôt ou plus tard leur travail du moment. Ce repas consistait, comme tous les jours, en deux ou trois galettes de farine pétrie et séchée plutôt que cuite sur la pierre chaude; de l'eau, et cinq olives confites dans l'huile : on y ajoute quelquefois un peu

ge ou de lait aigri ; voilà toute la nourri-
es cénobites : ils la prennent debout ou
a terre. Tous les meubles de nos contrées
inconnus. Après avoir assisté à leur dîner
nous-mêmes un morceau de galette et bu
l'excellent vin du Liban que le supérieur
porter, nous visitâmes quelques-unes des
elles sont toutes semblables. Une petite
de cinq ou six pieds carrés avec une natte
un tapis, voilà tous les meubles ; quel-
ges de saints, clouées contre la muraille,
arabe, quelques manuscrits syriaques :
e la décoration. Une longue galerie inté-
uverte en chaume, sert d'avenue à toutes
bres. La vue dont on jouit des fenêtres
stère, et de presque tous ces monastères,
able ; les premières pentes du Liban sous
, la plaine et le fleuve de Bayruth, les
riens des forêts de pins, tranchant sur
rouge du désert de sable, puis la mer en-
rtout dans ses caps, ses golfes, ses anses,
rs, avec les voiles blanches qui la traver-
out sens : voilà l'horizon, sans cesse sous
de ces moines. Ils nous firent plusieurs
de fruits secs et d'outres de vin qui furent
ur des ânes, et nous les quittâmes pour
ar un autre chemin à Bayruth. Je parlerai
s tard.

escendîmes par des degrés escarpés tail-
les blocs détachés d'un grès jaune et ten-

dre qui couvre tous les premiers plans du Liban. Le sentier circule à travers ces blocs ; dans les interstices du rocher, quelques arbustes et quelques herbes s'enracinent. Il y a des fleurs admirables, pareilles aux tulipes de nos jardins, mais infiniment plus larges. Nous fîmes lever plusieurs gazelles et quelques chacals qui s'abritent dans les creux formés par ces rochers. Une grande quantité de perdrix, de cailles et de bécasses s'envolèrent au bruit des pas de nos chevaux. Arrivés à la plaine, nous retrouvâmes la culture de la vigne, de l'orge, du palmier ; nous en traversâmes la moitié à peu près, au milieu de cette riche végétation, et nous nous trouvâmes bientôt au pied d'un large mamelon, couvert d'une forêt de pins d'Italie, avec de larges clairières où nous apercevions de loin des troupeaux de chameaux et de chèvres. Ce mamelon nous cachait le Narh-Bayruth que nous voulions traverser dans sa partie méridionale. Nous nous enfonçâmes sous les voûtes élevées de ces beaux pins parasols, et après avoir marché environ un quart d'heure à leur ombre, nous entendîmes tout à coup de grands cris, le bruit des pas d'une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants qui accouraient de notre côté, les roulements de tambours, les sons de la musette et du fifre. En un instant nous fûmes cernés par cinq ou six cents Arabes d'un aspect étrange. Les chefs, revêtus de magnifiques costumes, mais sales et en lambeaux, s'avancèrent vers nous, à la tête de leur musique ; ils s'inclinèrent et

ous firent des compliments, en apparence très-
spectueux, mais que nous ne pûmes compren-
re. Leurs gestes et leurs clameurs, accompagnés
s gestes et des clameurs de la tribu tout entière,
ous aidèrent à interpréter leurs paroles. Ils nous
iaient et nous forcèrent, pour ainsi dire, de les
ivre dans l'intérieur de la forêt, où leur camp
ait tendu : c'était une des tribus de Kurdes qui
ennent, des provinces voisines de la Perse, passer
iver, tantôt dans les plaines de la Mésopotamie,
ıx environs de Damas, tantôt dans celles de la
yrie, emmenant avec eux leurs familles et leurs
oupeaux. Ils s'emparent d'un bois, d'une plaine,
une colline abandonnés, et s'y établissent ainsi
our cinq ou six mois. Beaucoup plus barbares que
s Arabes, on redoute en général leurs invasions
leur voisinage ; ce sont les Bohémiens armés de
Orient.

Entourés de cette foule d'hommes, de femmes et
enfants, nous marchâmes quelques minutes aux
ons de cette musique sauvage et aux cris de cette
ultitude qui nous regardait avec une curiosité,
oitié rieuse, moitié féroce. Nous nous trouvâmes
entôt au milieu du camp, devant la porte de la
nte d'un des scheiks de la tribu. Ils nous firent
escendre de cheval, remirent nos chevaux, qu'ils
lmiraient beaucoup, à la garde de quelques jeu-
es Kurdes, et nous apportèrent des tapis de Cara-
ianie, sur lesquels nous nous assîmes au pied d'un
rbre. Les esclaves du scheik nous présentèrent les

pipes et le café : les femmes de la tente apportèrent du lait de chamelle pour Julia. La vue de ce camp de barbares nomades, au milieu d'une sombre forêt de pins, mérite qu'on la décrive.

La forêt, dans cet endroit, était clair-semée et entrecoupée de larges clairières. Au pied de chaque arbre, une famille avait sa tente : ces tentes n'étaient, pour la plupart, qu'un morceau de toile noire, de poil de chèvre, attaché au tronc de l'arbre, par une corde, et de l'autre côté supporté par deux piquets plantés en terre : la toile souvent n'entourait pas tout l'espace occupé par la famille; mais un lambeau seulement retombait du côté du vent ou du soleil, et abritait l'aire de la tente et le feu du foyer. On n'y voyait aucun meuble, si ce n'est des jarres de terre noirâtres, couchées sur le flanc, dans lesquelles les femmes vont puiser l'eau; quelques outres de peau de chèvre, des sabres et de longs fusils suspendus en faisceaux aux branches des arbres, les nattes, les tapis et quelques vêtements d'hommes ou de femmes, jetés çà et là sur le sol. Quelques-uns de ces Arabes avaient deux ou trois coffres carrés, de bois peint en rouge, avec des dessins de clous à tête dorée, pour contenir leurs effets. Je ne vis que deux ou trois chevaux dans toute la tribu. Le plus grand nombre des familles n'avait autour de la tente qu'un chameau couché, ruminant avec sa haute tête intelligente, dressée et tendue vers la porte de la tente, quelques belles chèvres aux longues soies noires et aux

oreilles pendantes, des moutons et des buffles : presque tous avaient en outre un ou deux magnifiques chiens lévriers, de grande taille et à poil blanc. Ces chiens, contre la coutume des mahométans, étaient gras et bien soignés : ils semblaient reconnaître des maîtres, d'où je présume que ces tribus s'en servaient pour la chasse. Les scheiks paraissaient jouir d'une autorité absolue, et le moindre signe de leur part rétablissait l'ordre et le silence, que le tumulte de notre arrivée avait troublés. Quelques enfants ayant commis, par curiosité, de légères indiscrétions envers nous, ils les firent saisir à l'instant par les hommes qui nous entouraient, et chasser loin de nous, vers un autre quartier du camp. Les hommes étaient généralement grands, forts, beaux et bien faits; leurs habits n'annonçaient pas la pauvreté, mais la négligence. Plusieurs avaient des vestes de soie mêlée de fils d'or ou d'argent, et des pelisses de soie bleue, doublées de riches fourrures. Leurs armes étaient également remarquables par les ciselures et les incrustations d'argent dont elles étaient ornées. Les femmes n'étaient ni renfermées, ni voilées; elles étaient même à demi nues, surtout les jeunes filles de dix à quinze ans. Tout leur vêtement consistait en un pantalon à larges plis, qui laissait les jambes et les pieds nus; elles avaient toutes des bracelets d'argent, au-dessus de la cheville du pied. Le haut du corps était couvert d'une chemise d'étoffe de coton ou de soie, serrée par une ceinture et laissant la poi-

trine et le cou découverts. Leurs cheveux, généralement très-noirs, étaient nattés en longues tresses pendantes jusque sur les talons, et ornés de pièces de monnaie enfilées : elles avaient aussi les reins et la gorge cuirassés d'un réseau de piastres enfilées, et résonnant à chaque pas qu'elles faisaient, comme les écailles d'un serpent. Ces femmes n'étaient ni grandes, ni blanches, ni modestes, ni gracieuses, comme les Arabes syriennes; elles n'avaient pas non plus l'air féroce et craintif des Bédouines; elles étaient en général petites, maigres, le teint hâlé par le soleil, mais gaies, vives, enjouées, lestes, dansant et chantant aux sons de leur musique, qui n'avait pas cessé un moment ses airs vifs et animés. Elles ne montraient aucun embarras de nos regards, aucune pudeur de leur presque nudité devant les hommes de la tribu; les hommes eux-mêmes ne paraissaient pas exercer d'autorité sur elles; ils se contentaient de rire de leur curiosité indiscrète à notre égard, et les repoussaient avec douceur et en plaisantant. Quelques-unes des jeunes filles étaient extrêmement jolies et piquantes : leurs yeux noirs étaient teints avec le henné sur le bord des paupières, ce qui donne beaucoup plus de vivacité au regard. Leurs jambes et leurs mains étaient également peintes d'une couleur d'acajou : leurs dents blanches comme l'ivoire, dont leurs lèvres tatouées de bleu et leur teint hâlé faisaient ressortir l'éclat, donnaient à leurs physionomies et à leurs rires un caractère sauvage, mais

non pas féroce : elles ressemblaient à de jeunes Provençales ou à des Napolitaines, avec le front plus haut, les allures plus libres, le sourire plus franc et les manières plus naturelles. Leur figure se grave profondément dans la mémoire, parce qu'on ne voit pas deux fois des figures de ce caractère.

Il y avait autour de nous un cercle de cent ou deux cents personnes de la tribu ; quand nous eûmes bien contemplé leur camp, leurs figures et leurs ouvrages, nous fîmes signe que nous désirions remonter à cheval. Aussitôt nos chevaux nous furent ramenés ; comme ils étaient effrayés par l'aspect étrange, les cris de cette foule et les sons des tambourins, le scheik fit prendre Julia par deux de ses femmes, qui la portèrent jusqu'au bout de la forêt : la tribu entière nous accompagna jusque-là. Nous remontâmes à cheval ; ils nous offrirent une chèvre et un jeune chameau en présent ; nous n'acceptâmes pas et nous leur donnâmes nous-mêmes une poignée de piastres turques que les jeunes filles se partagèrent pour ajouter à celles des colliers, et deux gazzis d'or aux femmes du scheik. A peu de distance de la forêt, nous retrouvâmes le fleuve ; nous le traversâmes à gué ; sous les lauriers-roses qui le bordent, nous rencontrâmes encore une centaine de jeunes filles de la tribu des Kurdes, qui revenaient de Bayruth où elles étaient allées acheter des jarres de terre et quelques pièces d'étoffe pour une fiancée de leur tribu ; elles s'étaient arrêtées là, et dansaient à l'ombre, tenant chacune à la main

un des objets du ménage ou de la parure de leur compagne ; elles nous suivirent longtemps en poussant des cris sauvages et en s'attachant à la robe de Julia et à la crinière de nos chevaux pour obtenir quelques pièces de monnaie ; nous leur en jetâmes ; elles s'enfuirent et se précipitèrent toutes dans le fleuve pour regagner le camp.

Après avoir traversé le Narh-Bayruth et l'autre moitié de la plaine, cultivée et ombragée de jeunes palmiers et de pins, nous entrâmes dans les collines de sable rouge qui s'étendent à l'orient de Bayruth entre la mer et la vallée du fleuve : c'est un morceau du désert d'Égypte, jeté au pied du Liban et entouré de magnifiques oasis ; le sable en est rouge comme de l'ocre, et fin comme une poussière impalpable ; les Arabes disent que ce désert de sable rouge n'est pas apporté là par les vents ni accumulé par les vagues, mais vomi par un torrent souterrain qui communique avec les déserts de Gaza et de El-Arish ; ils prétendent qu'il existe des sources de sable comme des sources d'eau ; ils montrent, pour confirmer leur opinion, la couleur et la forme du sable de la mer, qui ne ressemble en rien en effet à celui de ce désert. La couleur est aussi tranchée que celle d'une carrière de granit et d'une carrière de marbre. Quoi qu'il en soit, ce sable vomi par des fleuves souterrains, ou semé là par les grands vents d'hiver, s'y déroule en nappes de cinq à six lieues de tour, et élève des montagnes ou creuse des vallées qui changent de forme à cha-



que tempête ; à peine a-t-on marché quelque temps dans ces labyrinthes ondoyants, qu'il est impossible de savoir où l'on se trouve ; les collines de sable vous cachent l'horizon de toutes parts, aucun sentier ne subsiste sur la surface de ces vagues ; le cheval et le chameau y passent sans y laisser plus de traces qu'une barque n'en laisse sur l'eau ; la moindre brise efface tout ; quelques-unes de ces dunes étaient si rapides, que nos chevaux pouvaient à peine les gravir, et nous n'avancions qu'avec précaution, de peur d'être engloutis par les fondrières fréquentes dans ces mers de sable ; on n'y découvre aucune trace de végétation, si ce n'est quelques gros oignons de plantes bulbeuses qui roulent de temps en temps sous les pieds des chevaux ; l'impression de ces solitudes mobiles est triste et morne : c'est une tempête sans bruit, mais avec toutes ses images de mort. Quand le simoûn, vent du désert, se lève, ces collines ondoient comme les lames d'une mer, et, se repliant en silence sur leurs profondes vallées, engloutissent le chameau des caravanes ; elles s'avancent tous les ans de quelques pas sur les parties de terre cultivées qui les environnent, et vous voyez sur leurs bords des têtes de palmiers ou de figuiers qui se dressent desséchés sur leur surface comme des mâts de navire engloutis sous les vagues : nous n'entendions aucun bruit que la chute lointaine et lourde des lames de la mer qui brisaient à une lieue de nous contre les écueils ; le soleil couchant teignait la crête de

ces montagnes de poussière rouge, d'une couleur semblable au fer ardent qui sort des fournaises; ou, glissant dans ces vallées, il les inondait de feux, comme les avenues d'un édifice incendié; de temps en temps, en nous retrouvant au sommet d'une colline, nous découvrions les cimes blanches du Liban, ou la mer avec sa lisière d'écume bordant les longues côtes sinueuses du golfe de Saïde; puis nous replongions tout à coup dans les ravines de sable et nous ne voyions plus que le ciel sur nos têtes. Je suivais Julia qui se retournait souvent vers moi avec son beau visage tout coloré d'émotions et de fatigue, et je lisais dans ses yeux, dont le regard semblait m'interroger, ses impressions mêlées de terreur, d'enthousiasme et de plaisir. Le bruit de la mer augmentait et nous annonçait le rivage; nous le découvrîmes tout à coup, élevé, escarpé à pic, sous les pieds de nos chevaux : il dominait la Méditerranée de deux cents pieds au moins; le sol, solide et sonore sous nos pas, quoique recouvert encore d'une légère couche de sable blanc, nous indiquait le rocher succédant aux vagues de sable: c'était le rocher en effet qui borde toutes les côtes de Syrie; nous étions arrivés par hasard à un des points de cette côte où la lutte de la pierre et des eaux présente à l'œil le plus étrange spectacle; le choc répété des flots ou les tremblements de terre ont détaché en cet endroit, du bloc continu de la côte, d'immenses collines de roches vives qui, roulées dans la mer et y ayant pris leur aplomb, ont

été usées, polies, léchées par les vagues, depuis des siècles, et ont affecté les formes les plus bizarres; il y avait devant nous, à une distance d'environ cent pieds, un de ces rochers debout, sortant de la mer et dressant sa crête au-dessus du niveau du rivage; les vagues, en le frappant sans cesse, avaient fini par le fendre dans son milieu et par y former une arche gigantesque, semblable à l'ouverture d'un monument triomphal. Les parois intérieures de cette arche étaient polies et luisantes comme le marbre de Carrare; les vagues, en se retirant, laissaient voir ces parois à sec, toutes ruisselantes de l'écume qui retombait avec les flots; puis au retour de la lame elles s'engloutissaient, avec un bruit de tonnerre, dans l'arche qu'elles remplissaient jusqu'à la voûte, et, pressées par le choc, elles en jaillissaient en un torrent d'écume nouvelle qui se dressait comme des langues furieuses jusqu'au sommet du rocher, d'où elles retombaient en chevelures et en poussière d'eau. Nos chevaux frissonnaient d'horreur à chacun de ces retours de la vague, et nous ne pouvions arracher nos yeux de ce combat des deux éléments; pendant une demi-heure de marche, la côte est inondée de ces jeux magnifiques de la nature : il y a des tours crénelées toutes couvertes de nids d'hirondelles de mer, des ponts naturels joignant le rivage et les écueils et sous lesquels vous entendez, en passant, mugir les lames souterraines; il y a, dans certains endroits, des rochers percés par le refoulement des vagues,

qui laissent jaillir l'écume de la mer sous nos pieds comme des tuyaux de jets d'eau ; — l'eau s'élève à quelques pieds de terre en immense colonne, puis rentre en murmurant dans ses abîmes, lorsque le flot s'est retiré. La mer était forte en ce moment; elle arrivait en larges et hautes collines bleues, se dressait en crêtes transparentes en approchant des rochers, et y croulait avec un tel fracas que la rive en tremblait au loin, et que nous croyions voir vaciller l'arche marine que nous contemplions devant nous. Après les solitudes silencieuses et terribles que nous venions de traverser, l'aspect sans bornes d'une mer immense et vide de bâtiments, à l'heure du soir où les premières ombres commencent à brunir ses abîmes; ces cassures gigantesques de la côte, et ce bruit tumultueux des vagues qui roulaient des rochers énormes, comme les pattes de l'oiseau font rouler des grains de sable ; ces coups de la brise sur nos fronts, sur la crinière de nos chevaux ; ces immenses échos souterrains qui multipliaient les mugissements sourds de la tempête, tout cela frappait nos âmes d'impressions si diverses, si solennelles, si fortes, que nous ne pouvions plus parler, et que des larmes d'émotion brillaient dans les yeux de Julia !

Nous rentrâmes en silence dans le désert de sable rouge ; nous le traversâmes dans sa partie la plus étroite, en nous rapprochant des collines de Bayruth, et nous nous retrouvâmes, au soleil couché, sous la grande forêt de pins de l'émir Fakar-

el-Din. Là, Julia, retrouvant la voix, se tourna vers moi et me dit avec ivresse : — N'est-ce pas que j'ai fait la plus belle promenade qu'il soit possible de faire au monde ? Oh ! que Dieu est grand ! et qu'il est bon pour moi, ajouta-t-elle, de m'avoir choisie pour me faire contempler si jeune de si belles choses !

Il était nuit quand nous descendîmes de cheval à la porte de la maison ; nous projetâmes d'autres courses pour les jours qui nous restaient avant le voyage à Damas.

PEUPLADES DU LIBAN.

LES MARONITES.

Les Maronites, dont je viens de parler, ont des ténèbres autour de leur berceau. L'histoire, si incomplète et si fabuleuse en tout ce qui concerne les premiers siècles de notre ère, laisse planer le doute sur les différentes causes qu'on assigne à leurs institutions. Ils n'ont que peu de livres, sans critique et sans contrôle ; — cependant, comme il faut toujours s'en rapporter à ce qu'un peuple sait de lui-même plutôt qu'aux vaines spéculations du voyageur, voici ce qui résulte de leurs propres histoires. Un saint solitaire, nommé Marron, vivait environ vers l'année 400. Théodoric et saint Chrysostôme

en font mention. Marron habitait le désert, et ses disciples s'étant répandus dans les différentes régions de la Syrie, y bâtirent plusieurs monastères; le principal était aux environs d'Apamée, sur les bords fertiles de l'Oronte. Tous les chrétiens syriaques qui n'étaient pas alors infectés de l'hérésie des monothélites se réfugièrent autour de ces monastères, et de cette circonstance reçurent le nom de Maronites. Volney, qui a vécu quelques mois parmi eux, a recueilli les meilleurs renseignements sur leur origine; ils se rapprochent de ceux-ci, que j'ai recueillis moi-même des traditions locales. Quoi qu'il en soit, les Maronites forment aujourd'hui un peuple gouverné par la plus pure théocratie qui ait résisté au temps : théocratie qui, menacée sans cesse par la tyrannie des Musulmans, a été obligée de rester modérée et protectrice, et a laissé germer des principes de liberté civile prêts à se développer chez ce peuple. La nation des Maronites, qui, selon Volney, était en 1784 de cent vingt mille âmes, en compte aujourd'hui plus de deux cent mille et s'accroît tous les jours. Son territoire est de cent cinquante lieues carrées; mais ce territoire n'a que des limites arbitraires; il s'étend sur les flancs du Liban, dans les vallées ou dans les plaines qui l'entourent, à mesure que les essaims de la population vont fonder de nouveaux villages. La ville de Zharklé, à l'embouchure de la vallée de Bka, vis-à-vis Balbeck, qui comptait à peine mille à douze cents âmes, il y a vingt ans, en compte maintenant dix

à douze mille, et tend à s'augmenter tous les jours.

Les Maronites sont soumis à l'émir Beschir et forment, avec les Druzes et les Métualis, une espèce de confédération despotique, sous le gouvernement de cet émir. Bien que les membres de ces trois nations diffèrent d'origine, de religion et de mœurs, qu'ils ne se confondent presque jamais dans les mêmes villages, l'intérêt de la défense d'une liberté commune et la main forte et politique de l'émir Beschir les retiennent en un seul faisceau. Ils couvrent de leurs nombreuses habitations l'espace compris entre Latakié et Saint-Jean-d'Acre d'un côté, Damas et Bayruth de l'autre. Je dirai un mot à part des Druzes et des Métualis.

Les Maronites occupent les vallées les plus centrales et les chaînes les plus élevées du groupe principal du mont Liban, depuis les environs de Bayruth jusqu'à Tripoli de Syrie. Les pentes de ces montagnes qui versent vers la mer sont fertiles, arrosées de fleuves nombreux et de cascades intarissables; ils y récoltent la soie, l'huile, l'orge et le blé; les hauteurs sont presque inaccessibles, et le rocher nu perce partout les flancs de ces montagnes; mais l'infatigable activité de ce peuple, qui n'avait d'asile sûr pour sa religion que derrière ces pics et ces précipices, a rendu le rocher même fertile; il a élevé d'étage en étage, jusqu'aux dernières crêtes, jusqu'aux neiges éternelles, des murs de terrasses formés avec des blocs de roche roulante; sur ces terrasses il a porté le peu de terre

végétale que les eaux entraînaient dans les ravines, il a pilé la pierre même pour rendre sa poussière féconde en la mêlant à ce peu de terre, et il a fait du Liban tout entier un jardin couvert de mûriers, de figuiers, d'oliviers et de céréales ; le voyageur ne peut revenir de son étonnement quand, après avoir gravi pendant des journées entières sur les parois à pic des montagnes, qui ne sont qu'un bloc de rocher, il trouve tout à coup, dans les enfoncements d'une gorge élevée ou sur le plateau d'une pyramide de montagnes, un beau village bâti de pierres blanches, peuplé d'une nombreuse et riche population, avec un château moresque au milieu, un monastère dans le lointain, un torrent qui roule son écume au pied du village, et tout autour un horizon de végétation et de verdure où les pins, les châtaigniers, les mûriers ombragent la vigne ou les champs de maïs et de blé. Ces villages sont suspendus quelquefois les uns sur les autres, presque perpendiculairement ; on peut jeter une pierre d'un village dans l'autre ; on peut s'entendre avec la voix, et la déclivité de la montagne exige cependant tant de sinuosités et de détours pour y tracer le sentier de communication, qu'il faut une heure ou deux pour passer d'un hameau à l'autre.

Dans chacun de ces villages vous trouvez un scheik, espèce de seigneur féodal qui a l'administration et la justice du pays. Mais cette administration et cette justice, rendues sommairement et dans de simples attributions de police par les scheiks,

e sont ni absolues ni sans appel. La haute admi-
istration appartient à l'émir et à son divan. La
istice relève en partie de l'émir, en partie des évê-
ues. Il y a conflit de juridiction entre l'émir et
autorité ecclésiastique. Le patriarche des Maro-
ites conserve seul la décision de tous les cas où la
i civile est en conflit avec la loi religieuse, comme
s mariages, dispenses, séparations. Le prince a
s plus grands ménagements à garder envers le
atriarche et les évêques, car l'autorité du clergé
ur les esprits est immense et incontestée. Ce clergé
e compose du patriarche élu par les évêques, con-
irmé par le pape, et d'un légat du pape envoyé de
Rome, et résidant au monastère d'Antoura ou de
Canoubin; des évêques, des supérieurs des monas-
ères et des curés. Bien que l'Église romaine ait
évèrement maintenu la loi du célibat des prêtres
n Europe, et que plusieurs de ses écrivains affec-
ent de voir une loi de dogme dans ce règlement
le sa discipline, elle a été obligée de céder sur ce
point en Orient; et, quoique fervents et dévoués
catholiques, les prêtres sont mariés chez les Maro-
nites. Cette faculté du mariage ne s'étend ni aux
moines qui vivent en communauté, ni aux évê-
ques. Le clergé séculier et les curés usent seuls de
ce privilége. La réclusion dans laquelle vivent les
femmes arabes, la simplicité des mœurs patriarca-
les de ce peuple, et l'habitude, ôtent tout inconvé-
nient à cet usage du clergé maronite. Et bien loin
qu'il ait nui, comme on affecte de nous le dire, à

la pureté des mœurs sacerdotales, au respect des populations pour le ministre du culte, ou au précepte de la confession, on peut dire avec vérité que, dans aucune contrée de l'Europe, le clergé n'est aussi pur, aussi exclusivement renfermé dans ses pieux ministères, aussi vénérable et aussi puissant sur le peuple qu'il l'est ici. Si l'on veut avoir sous les yeux ce que l'imagination se figure du temps du christianisme naissant et pur, si l'on veut voir la simplicité et la ferveur de la foi primitive, la pureté des mœurs, le désintéressement des ministres de la charité, l'influence sacerdotale sans abus, l'autorité sans domination, la pauvreté sans mendicité, la dignité sans orgueil, la prière, les veilles, la sobriété, la chasteté, le travail des mains, il faut venir chez les Maronites. Le philosophe le plus rigide ne trouvera pas une réforme à faire dans l'existence publique et privée de ces prêtres, qui sont restés les modèles, les conseillers et les serviteurs du peuple.

Il existe environ deux cents monastères maronites, de différents ordres, sur la surface du Liban. Ces monastères sont peuplés de vingt à vingt-cinq mille moines. Mais ces moines ne sont ni riches ni mendiants, ni oppresseurs, ni sangsues du peuple. Ce sont des réunions d'hommes simples et laborieux qui, voulant se consacrer à une vie de prière et de liberté d'esprit, renoncent aux soucis d'une famille à élever, et se consacrent à Dieu et à la terre dans une de ces retraites. Leur vie, comme je l'ai

raconté tout à l'heure, est la vie d'un paysan laborieux. Ils soignent le bétail ou les vers à soie, ils fendent le rocher, ils bâtissent de leurs mains les murs de terrassement de leurs champs, ils bêchent, ils labourent, ils moissonnent. Les monastères possèdent peu de terrain et ne reçoivent de moines qu'autant qu'ils en peuvent nourrir. J'ai habité longtemps parmi ce peuple, j'ai fréquenté plusieurs de ces monastères, et je n'ai jamais entendu parler d'un scandale quelconque donné par ces moines. Il n'y a pas un murmure contre eux; chaque monastère n'est qu'une pauvre ferme dont les serviteurs sont volontaires, et ne reçoivent pour tout salaire que le toit, une nourriture d'anachorète et les prières de leur église. Le travail utile est tellement la loi de l'homme, il est tellement la condition du bonheur et de la vertu ici-bas, que je n'ai pas vu un seul de ces solitaires qui ne portât sur ses traits l'empreinte de la paix de l'âme, du contentement et de la santé. Les évêques ont une autorité absolue sur les monastères qui se trouvent dans leurs juridictions. Ces juridictions sont très-restreintes. Chaque grand village a son évêque.

Le peuple maronite, soit qu'il descende des Arabes ou des Syriens, participe de toutes les vertus de son clergé, et forme un peuple à part dans tout l'Orient; on dirait d'une colonie européenne jetée par le hasard au milieu des tribus du désert; sa physionomie cependant est arabe; les hommes sont grands, beaux, au regard franc et fier, au

Il y a dans tous les villages une église ou une chapelle dans laquelle les cérémonies du culte catholique sont célébrées dans la forme et dans la langue syriaques. A l'évangile le prêtre se retourne vers les assistants et leur lit l'évangile du jour en arabe. Les religions, qui durent plus que les races humaines, conservent leur langue sacrée quand les peuples ont perdu les leurs.

Les Maronites sont braves et naturellement guerriers comme tous les montagnards; ils se lèvent, au nombre de trente à quarante mille hommes, à la voix de l'émir Beschir, soit pour défendre les routes inaccessibles de leurs montagnes, soit pour fondre dans la plaine, et faire trembler Damas ou les villes de Syrie. Les Turcs n'osent jamais pénétrer dans le Liban, quand ces peuples sont en paix entre eux; les pachas d'Acre et de Damas n'y sont jamais venus que lorsque des discussions intestines les appelaient au secours de l'un ou de l'autre parti. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que de grandes destinées peuvent être réservées à ce peuple maronite, peuple vierge et primitif par ses mœurs, sa religion et son courage; peuple qui a les vertus traditionnelles des patriarches, la propriété, un peu de liberté, beaucoup de patriotisme, et qui, par la similitude de religion et les relations de commerce et de culte, s'imprègne de jour en jour davantage de la civilisation occidentale. Pendant que tout périt autour de lui d'impuissance ou de vieillesse, lui seul semble rajeunir et prendre

ıouvelles forces ; à mesure que la Syrie se dé-
plera, il descendra de ses montagnes, fondera
villes de commerce aux bords de la mer, culti-
ı les plaines fertiles qui ne sont plus aujour-
ıi qu'aux chacals et aux gazelles, et établira
domination nouvelle dans ces contrées où les
lles dominations expirent : si dès aujourd'hui
homme de tête s'élevait parmi eux, soit des
gs du clergé tout-puissant, soit du sein d'une
:es familles d'émirs ou de scheiks qu'ils vénè-
t; s'il comprenait l'avenir, et faisait alliance
c une des puissances de l'Europe, il renouvel-
ıit facilement les merveilles de Méhémet-Ali,
ha d'Égypte, et laisserait après lui le véritable
me d'un empire d'Arabie. L'Europe est inté-
ıée à ce que ce vœu se réalise : c'est une colo-
toute faite qu'elle aurait sur ces beaux rivages;
a Syrie, en se repeuplant d'une nation chré-
ıne, industrieuse, enrichirait la Méditerranée
n commerce qui languit, ouvrirait la route des
es, refoulerait les tribus nomades et barbares
désert et raviverait l'Orient : il y a plus d'ave-
là qu'en Égypte. L'Égypte n'a qu'un homme,
.iban a un peuple.

LES DRUZES.

.es Druzes, qui, avec les Métualis et les Maro-
:s, forment la principale population du Liban,
passé longtemps pour une colonie européenne

laissée en Orient par les croisés. Rien de plus absurde. Ce qui se conserve le plus longtemps parmi les peuples, c'est la religion et la langue : les Druzes sont idolâtres et parlent arabe ; ils ne descendent donc pas d'un peuple franc et chrétien ; ce qu'il y a de plus probable c'est qu'ils sont, comme les Maronites, une tribu arabe du désert, qui, ayant refusé d'adopter la religion du prophète et persécutée par les nouveaux croyants, se sera réfugiée dans les solitudes inaccessibles du haut Liban pour y défendre ses dieux et sa liberté. Ils ont prospéré ; ils ont eu souvent la prédominance sur les peuplades qui habitent avec eux la Syrie, et l'histoire de leur principal chef, l'émir Fakar-el-Din, dont nous avons fait Facardin, les a rendus célèbres, même en Europe. C'est au commencement du dix-septième siècle que ce prince apparaît dans l'histoire. Nommé gouverneur des Druzes, il gagne la confiance de la Porte. Il repousse les tribus féroces de Balbeck, délivre Tyr et Saint-Jean-d'Acre des incursions des Arabes bédouins, chasse l'aga de Bayruth, et établit sa capitale dans cette ville. En vain les pachas d'Alep et de Damas le menacent ou le dénoncent au divan ; il corrompt ses juges et triomphe, par la ruse ou la force, de tous ses ennemis. Cependant la Porte, tant de fois avertie des progrès des Druzes, prend la résolution de les combattre, et prépare une expédition formidable. L'émir Fakar-el-Din veut temporiser. Il avait formé des alliances et conclu des traités de commerce avec des princes

d'Italie : il va lui-même solliciter les secours que ces princes lui ont promis. Il laisse le gouvernement à son fils Ali, s'embarque à Bayruth, et se réfugie à la cour des Médicis, à Florence. L'arrivée d'un prince mahométan en Europe éveille l'attention. On répand le bruit que Fakar-el-Din est un descendant des princes de la maison de Lorraine ; que les Druzes tirent leur origine des compagnons d'un comte de Dreux, restés dans le Liban après les croisades. En vain l'historien Benjamin de Tudèle fait mention des Druzes avant l'époque des croisades : l'habile aventurier propage lui-même cette opinion pour intéresser à son sort les souverains de l'Europe. Après neuf ans de séjour à Florence, l'émir Fakar-el-Din retourne en Syrie. Son fils Ali avait repoussé les Turcs et conservé intactes les provinces conquises par son père. Il lui remet le commandement. L'émir, corrompu par les arts et les délices de Florence, oublie qu'il règne à condition d'inspirer le respect et la terreur à ses ennemis. Il bâtit à Bayruth des palais magnifiques et ornés, comme les palais d'Italie, de statues et de peintures qui blessent les préjugés des Orientaux. Ses sujets s'aigrissent ; le sultan Amurath IV s'irrite, et envoie de nouveau le pacha de Damas avec une puissante armée contre Fakar-el-Din. Pendant que le pacha descend du Liban, une flotte turque bloque le port de Bayruth. Ali, fils aîné de l'émir, et gouverneur de Saphad, est tué en combattant l'armée du pacha de Damas. Fakar-

el-Din envoie son second fils implorer la paix à bord du vaisseau amiral. L'amiral retient cet enfant prisonnier, et se refuse à toute négociation. L'émir consterné s'enfuit, et se renferme avec un petit nombre d'amis dévoués dans l'inaccessible rocher de Nilka. Les Turcs, après l'avoir vainement assiégé pendant une année entière, se retirent. Fakar-el-Din est libre et reprend le chemin de sa montagne : mais, trahi par quelques-uns des compagnons de sa fortune, il est livré aux Turcs et conduit à Constantinople. Prosterné aux pieds d'Amurath, ce prince lui témoigne d'abord de la générosité et de la bienveillance. Il lui donne un palais et des esclaves ; mais peu de temps après, sur des soupçons d'Amurath, le brave et infortuné Fakar-el-Din est étranglé. Les Turcs, qui se contentent, dans leur politique, d'écarter du pied l'ennemi qui leur fait ombrage, mais qui respectent du reste les habitudes des peuples et les légitimités traditionnelles des familles, laissèrent régner la postérité de Fakar-el-Din; il n'y a qu'une centaine d'années que le dernier descendant du célèbre émir a laissé par sa mort le sceptre du Liban passer à une autre famille, la famille Chab, originaire de la Mecque, et dont le chef actuel, le vieux émir Beschir, gouverne aujourd'hui ces contrées.

La religion des Druzes est un mystère que nul voyageur n'a jamais pu percer. J'ai connu plusieurs Européens, vivant depuis de nombreuses années au milieu de ce peuple, et qui m'ont con-

ессé leur ignorance à cet égard. Lady Stanhope lle-même, qui fait exception, par sa résidence haituelle au milieu des Arabes de cette tribu et par dévouement qu'elle inspire à ces hommes dont lle parle la langue et suit les mœurs, m'a dit que our elle aussi la religion des Druzes était un mysère. La plupart des voyageurs qui ont écrit sur ux prétendent que ce culte n'est qu'un schisme du ıahométisme. J'ai la conviction que ces voyageurs e trompent. Un fait certain, c'est que la religion les Druzes leur permet d'affecter tous les cultes les peuples avec lesquels ils communiquent ; de là st venue l'opinion qu'ils étaient des mahométans chismatiques. Cela n'est point. Ils adorent le veau, 'est le seul fait constaté. Ils ont des institutions omme les peuples de l'antiquité. Ils sont divisés n deux castes, les *Akkals* ou *ceux qui savent ;* les *Djahels,* ou *ceux qui ignorent ;* et selon qu'un Druze st d'une de ces deux castes, il pratique telle ou elle forme de culte. Moïse, Mahomet, Jésus, sont les noms qu'ils ont en vénération. Ils s'assemblent ın jour de la semaine, chacun dans le lieu consacré au degré d'initiation auquel il est parvenu, t accomplissent leurs rites. Des gardes veillent, endant les cérémonies, à ce qu'aucun profane ne uisse approcher des initiés. La mort punit à l'intant le téméraire. Les femmes sont admises à ces nystères. Les prêtres ou akkals sont mariés. Ils nt une hiérarchie sacerdotale. Le chef des akkals, u le souverain pontife des Druzes, réside au vil-

lage de *El-Mutna*. Après la mort d'un Druze, on se réunit autour du tombeau, on reçoit des témoignages sur sa vie; si ces témoignages sont favorables, l'akkal s'écrie: Que le Tout-Puissant te soit miséricordieux! Si les témoignages sont mauvais, le prêtre et les assistants gardent le silence. Le peuple en général croit à la transmigration des âmes; si la vie du Druze a été pure, il revivra dans un homme favorisé de la fortune, brave et aimé de ses compatriotes; s'il a été vil ou lâche, il reviendra sous la forme d'un chameau où d'un chien.

Les écoles pour les enfants sont nombreuses; les akkals les dirigent. On apprend à lire dans le Koran. Quelquefois, quand les Druzes sont peu nombreux dans un village, et que les écoles manquent, ils laissent instruire leurs enfants avec ceux des chrétiens; lorsqu'ils les initient plus tard à leurs rites mystérieux, ils effacent de leur esprit les traces de christianisme. Les femmes sont admises au sacerdoce comme les hommes; le divorce est fréquent; l'adultère se rachète; l'hospitalité est sacrée, et aucune menace ou aucune promesse ne forcerait jamais un Druze à livrer, même au prince, l'hôte qui se serait confié à son seuil. A l'époque de la bataille de Navarin, les Européens habitant des villes de Syrie, et redoutant la vengeance des Turcs, se retirèrent pendant plusieurs mois parmi les Druzes, et y vécurent en parfaite sûreté. Tous les hommes sont frères, est leur morale proverbiale comme celle de l'Évangile, mais ils l'observent mieux que

nous. Nos paroles sont évangéliques, et nos lois sont païennes.

Dans mon opinion, les Druzes sont un de ces peuples dont la source s'est perdue dans la nuit des temps, mais qui remontent à l'antiquité la plus reculée; leur race, au physique, a beaucoup de rapport avec la race juive, et l'adoration du veau me porterait à croire qu'ils descendent de ces peuples de l'Arabie Pétrée qui avaient poussé les juifs à ce genre d'idolâtrie, ou qu'ils sont d'origine samaritaine. Accoutumés maintenant à une sorte de fraternité avec les chrétiens maronites, et détestant le joug des mahométans; nombreux, riches, disciplinables, aimant l'agriculture et le commerce, ils feront aisément corps avec le peuple maronite, et avanceront du même pas dans la civilisation, pourvu qu'on respecte leurs rites religieux.

LES MÉTUALIS.

Les Métualis, qui forment le tiers environ de la population du Bas-Liban, sont des mahométans de la secte d'Ali, secte dominante en Perse; les Turcs au contraire sont de la secte d'Omar : ce schisme s'opéra dans l'islamisme, la 36e année de l'hégyre; les partisans d'Ali maudissent Omar comme usurpateur du califat; Hussein et Ali sont leurs saints; comme les Persans, ils ne boivent ni ne mangent avec les sectateurs d'une autre religion que la leur, et brisent le verre ou le plat qui a servi à l'étranger;

ils se considèrent comme souillés si leurs vêtements touchent les nôtres; cependant, comme ils sont généralement faibles et méprisés dans la Syrie, ils s'accommodent au temps, et j'en ai eu plusieurs à mon service qui n'observaient pas rigoureusement ces préceptes de leur intolérance. Leur origine est connue; ils étaient maîtres de Balbeck vers le seizième siècle; leur tribu, en grandissant, s'étendit d'abord sur les flancs de l'Anti-Liban, autour du désert de Bka; ils le traversèrent plus tard, et se mêlèrent aux Druzes dans cette partie de montagnes qui règne entre Tyr et Saïde; l'émir Youssef, inquiet de leur voisinage, arma les Druzes contre eux, et les repoussa du côté de Saphadt et des montagnes de Galilée; Daher, pacha d'Acre, les accueillit et fit alliance avec eux en 1760; ils étaient déjà assez nombreux pour lui fournir dix mille cavaliers; à cette époque, ils s'emparèrent des ruines de Tyr, village au bord de la mer, appelé maintenant Sour; ils combattirent vaillamment les Druzes et défirent complétement l'armée de l'émir Youssef, forte de vingt-cinq mille hommes; ils n'étaient eux-mêmes que cinq cents, mais la rage et la vengeance en firent autant de héros, et les querelles intestines qui divisaient les Druzes entre l'émir Mansour et l'émir Youssef, contribuèrent aux succès des Métualis; ils abandonnèrent Daher, pacha d'Acre, et leur abandon causa sa perte et sa mort; Djezzar-Pacha, son successeur, s'en vengea cruellement sur eux. Depuis l'année 1777, Djezzar-Pacha, maître de Saïde

et d'Acre, travailla sans relâche à la destruction de ce peuple ; ces persécutions les contraignirent à se réconcilier avec les Druzes ; ils rentrèrent dans le parti de l'émir Youssef, et, quoique réduits à sept ou huit cents combattants, ils firent plus dans cette campagne, pour la cause commune, que les vingt mille Druzes et Maronites réunis à Deir-el-Kammar ; ils s'emparèrent seuls de la forteresse de Mar-Djebba, et passèrent huit cents Arnautes au fil de l'épée ; chassés de Balbeck l'année suivante, après une résistance désespérée, ils se réfugièrent, au nombre de cinq à six cents familles, parmi les Druzes et les Maronites ; ils redescendirent plus tard dans cette vallée, et occupent encore aujourd'hui les magnifiques ruines d'Héliopolis ; mais la plus grande partie de la nation est restée sur les pentes et dans les vallées du Liban, du côté de Sour ; la principauté de Balbeck a été dans ces derniers temps le sujet d'une lutte acharnée entre deux frères de la famille Harfousch, Djadjha et Sultan ; ils se sont dépossédés tour à tour de ce monceau de débris, et ont perdu, dans cette guerre, plus de quatre-vingts personnes de leur propre famille. Depuis 1810, l'émir Djadjha a régné définitivement sur Balbeck.

LES ANSARIÉS.

Volney a donné sur la nation des Ansariés, qui occupe la partie occidentale de la chaîne du Liban

et les plaines de Latakié, les plus judicieuses informations. Je ne saurais rien y ajouter. Idolâtres comme les Druzes, ils couvrent comme eux leurs rites religieux des ténèbres de l'initiation, mais ils sont plus barbares. Je m'occuperai seulement de cette partie de leur histoire qui remonte à l'année 1807.

A cette époque, une tribu d'Ansariés, ayant feint une querelle avec leur chef, quitta son territoire dans les montagnes, et vint demander asile et protection à l'émir de Maszyad. L'émir, profitant avec empressement d'une occasion si favorable d'affaiblir ses ennemis en les divisant, accueillit les Ansariés ainsi que leur scheik Mahmoud, dans les murs de Maszyad, et poussa l'hospitalité jusqu'à déloger une partie des habitants pour faire place aux fugitifs. Pendant plusieurs mois tout fut tranquille; mais un jour, où le plus grand nombre des Ismaéliens de Maszyad étaient sortis de leur ville pour aller travailler dans les champs, à un signal donné, les Ansariés se jettent sur l'émir et sur son fils, les poignardent, s'emparent du château, massacrent tous les Ismaéliens qui se trouvent dans la ville, et y mettent le feu. Le lendemain un grand nombre d'Ansariés viennent rejoindre à Maszyad les exécuteurs de cet abominable complot, dont un peuple tout entier avait gardé le secret pendant quatre ou cinq mois. Environ trois cents Ismaéliens avaient péri. Le reste s'était réfugié à Hama, à Homs ou à Tripoli.

Les pratiques pieuses et les mœurs des Ansariés ont fait penser à Burckhardt qu'ils étaient une tribu dépaysée de l'Indoustan; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils étaient établis en Syrie longtemps avant la conquête des Ottomans; quelques-uns d'entre eux sont encore idolâtres. Le culte du chien, qui paraît avoir été en honneur chez les anciens Syriens et avoir donné son nom au fleuve du Chien, *Nahr-el-Kelb*, près de l'ancienne Beryte, s'est, dit-on, conservé parmi quelques familles d'Ansariés. Ce peuple est en décadence, et serait aisément refoulé ou asservi par les Druzes et les Maronites.

— 18 *novembre*. — J'arrive d'une excursion au monastère d'Antoura, un des plus beaux et des plus célèbres du Liban. En quittant Bayruth, on marche pendant une heure le long du rivage de la mer, sous une voûte d'arbres de tous les feuillages et de toutes les formes. La plupart sont des arbres fruitiers, figuiers, grenadiers, orangers, aloès, figuiers sycomores, arbre gigantesque dont les fruits innombrables, pareils à de petites figues, ne poussent pas à l'extrémité des rameaux, mais sont attachés au tronc et aux branches comme des mousses. Après avoir traversé le fleuve sur le pont romain dont j'ai décrit l'aspect plus haut, on suit une plage sablonneuse jusqu'au cap Batroûne, formé par un bras du Liban, projeté dans la mer. Ce bras n'est qu'un rocher dans lequel on a taillé, dans l'antiquité, une route en corniche d'où la vue est magni-

fique. Les flancs du rocher sont couverts, en plusieurs endroits, d'inscriptions grecques, latines et syriaques, et de figures sculptées dans le roc même, dont les symboles et les significations sont perdus. Il est vraisemblable qu'ils se rapportent au culte d'Adonis, pratiqué jadis dans ces contrées; il avait, selon les traditions, des temples et des cérémonies funèbres près du lieu où il périt. On croit que c'est au bord du fleuve que nous venions de traverser. En redescendant de cette haute et pittoresque corniche, le pays change tout à coup de caractère. Le regard s'engouffre dans une gorge étroite, profonde, toute remplie par un autre fleuve, Nahr-el-Kelb, le fleuve du Chien. Il coule silencieusement entre deux parois de rochers perpendiculaires, de deux ou trois cents pieds d'élévation. Il remplit toute la vallée dans certains endroits; dans d'autres, il laisse seulement une marche étroite entre ses ondes et le rocher. Cette marge est couverte d'arbres, de cannes à sucre, de roseaux et de lianes, qui forment une voûte verte et épaisse sur les rives et quelquefois sur le lit entier du fleuve. Un kan ruiné est jeté sur le roc, au bord de l'eau, vis-à-vis d'un pont à arche élancée, sur lequel on passe en tremblant. Dans les flancs des rochers qui forment cette vallée, la patience des Arabes a creusé quelques sentiers en gradins de pierre, qui pendent presque à pic sur le fleuve, et qu'il faut cependant gravir et descendre à cheval. Nous nous abandonnâmes à l'instinct et aux pieds de biche de nos

chevaux; mais il était impossible de ne pas fermer les yeux dans certains passages, pour ne pas voir la hauteur des degrés, le poli des pierres, l'inclinaison du sentier, et la profondeur du précipice. C'est là que le dernier légat du pape auprès des Maronites fut précipité par un faux pas de son cheval, et périt, il y a quelques années. A l'issue de ce sentier, on se trouve sur des plateaux élevés, couverts de cultures, de vignes, et de petits villages maronites. On aperçoit sur un mamelon, devant soi, une jolie maison neuve, d'architecture italienne, avec portique, terrasses et balustrades. C'est la demeure que monsignor Lozanna, évêque d'Abydos, et légat actuel du saint-siége en Syrie, s'est fait construire pour passer les hivers. Il habite l'été le monastère de Kanobin, résidence du patriarche, et capitale ecclésiastique des Maronites. Ce couvent, beaucoup plus élevé dans la montagne, est presque inaccessible, et enseveli l'hiver dans les neiges. Monsignor Lozanna, homme de mœurs élégantes, de manières romaines, d'esprit orné, d'érudition profonde et d'intelligence ferme et rapide, a été heureusement choisi par la cour de Rome pour aller représenter la politique et ménager l'influence catholique auprès du haut clergé maronite. Il serait fait pour les représenter à Vienne ou à Paris : c'est le type d'un de ces prélats romains héritiers des grandes et nobles traditions diplomatiques de ce gouvernement où la force n'est rien, où l'habileté et la dignité personnelles sont tout.

Monsignor Lozanna est Piémontais ; il ne restera sans doute pas longtemps dans ces solitudes, Rome l'emploiera plus utilement sur un plus orageux théâtre. Il est un de ces hommes qui justifient la fortune, et dont la fortune est écrite d'avance sur un front actif et intelligent. Il affecte avec raison, parmi ces peuples, un luxe oriental et une solennité de costume et de manières sans lesquels les hommes de l'Asie ne reconnaissent ni la sainteté, ni la puissance. Il a pris le costume arabe; sa barbe immense, et soigneusement peignée, descend à flots d'or sur sa robe de pourpre, et sa jument arabe de pur sang, brillante et docile dans sa main, défie la plus belle jument des scheiks du désert. Nous l'aperçûmes bientôt, venant au-devant de nous, suivi d'une escorte nombreuse, et caracolant sur des précipices de rocher où nous n'avancions qu'avec précaution. Après les premières paroles de compliment, il nous conduisit à sa charmante villa, où une collation nous attendait, et nous accompagna bientôt après au monastère d'Antoura, où il résidait provisoirement. Deux jeunes prêtres lazaristes, venus de France après la révolution de juillet, occupent maintenant seuls ce beau et vaste couvent bâti jadis par les jésuites ; les jésuites ont essayé plusieurs fois d'établir leur mission et leur influence parmi les Arabes ; ils n'ont jamais réussi. et ne paraissent pas destinés à plus de succès de nos jours. La raison en est simple : il n'y a point de politique dans la religion des hommes de l'Orient ;

complétement séparée de la puissance civile, elle ne donne ni influence, ni action dans l'État; l'État est mahométan; le catholicisme est libre, mais il n'a aucun moyen humain de domination; or, c'est surtout par les moyens humains que le système des jésuites a essayé d'agir et agit religieusement; ce pays ne leur convenait pas. La religion y est divisée en communions orthodoxes ou schismatiques, dont les croyances font partie du sang et de l'esprit héréditaire des familles. Il y a repoussement et haine irréconciliable entre les diverses communions chrétiennes, bien plus qu'entre les Turcs et les chrétiens. Les conversions sont impossibles là où le changement de communion serait un opprobre qui flétrirait, et que punirait souvent de mort une tribu, un village, une famille; quant aux mahométans, il est inouï qu'on en ait jamais converti. Leur religion est un déisme pratique, dont la morale est la même en principe que celle du christianisme, moins le dogme de la divinité de l'homme. Le dogme du mahométisme n'est que la croyance dans l'inspiration divine, manifestée par un homme plus sage et plus favorisé de l'émanation céleste que le reste de ses semblables; on a mêlé plus tard quelques faits miraculeux à la mission de Mahomet; mais ces miracles des légendes islamiques ne sont pas le fond de la religion, et ne sont pas admis par les Turcs éclairés. Toutes les religions ont leurs légendes, leurs traditions absurdes, leur côté populaire; le côté philosophique du mahomé-

tisme est pur de ces grossiers mélanges. Il n'est que résignation à la volonté de Dieu, et charité envers les hommes. J'ai vu un grand nombre de Turcs et d'Arabes profondément religieux, qui n'admettaient de leur religion que ce qu'elle a de raisonnable et d'humain. Leur raison n'avait pas d'effort à faire pour admettre des dogmes qui la révoltent. C'est le théisme pratique et contemplatif. On ne convertit guère de pareils hommes : on descend du dogme merveilleux au dogme simple ; on ne remonte pas du dogme simple au dogme merveilleux.

L'intervention des jésuites avait un autre inconvénient parmi les Maronites. Par la nature même de leur institution, ils créent facilement des partis, des factions pieuses dans le clergé et dans la population : ils inspirent, par l'ardeur même de leur zèle, ou l'enthousiasme, ou la haine. Rien ne reste tiède autour d'eux : le haut clergé maronite, quoique simple et bon, ne pouvait voir d'un œil bienveillant l'établissement parmi eux d'un corps religieux qui aurait enlevé une partie des populations catholiques à leur domination spirituelle. Les jésuites n'existent donc plus en Syrie. Ces dernières années seulement, il y est arrivé deux jeunes pères, l'un Français, l'autre Allemand, qu'un évêque maronite a fait venir pour professer dans l'école maronite qu'il fonde. J'ai connu ces deux excellents jeunes gens, tous les deux pleins de foi, et consumés d'un zèle désintéressé. Ils ne négligeaient rien pour propager parmi les Druzes, leurs voisins, quelques

istianisme ; mais l'effet de leurs démar-
nait à baptiser en secret, à l'insu des
petits enfants, dans les familles où ils
ient sous prétexte d'y donner des con-
ıux. Ils me parurent peu disposés à se
aux habitudes un peu ignorantes des
ıronites en matière d'instruction, et je
·eviendront en Europe sans avoir réussi
r le goût d'une plus haute instruction.
ıçais était digne de professer à Rome

ıt d'Antoura a passé aux lazaristes, après
de l'ordre des jésuites. Les deux jeunes
habitaient étaient venus souvent nous
e à Bayruth. Nous avions trouvé en eux
aussi aimable qu'inattendue : bons,
odestes, uniquement occupés d'études
levées, au courant de toutes les choses
, et participant au mouvement d'esprit
mporte, leur conversation universelle
ıous avait d'autant plus charmés, que
s en sont plus rares dans ces déserts.
; passions une soirée avec eux, parlant
ıents politiques de notre patrie, des
lectuels qui tombaient ou de ceux qui
ent en France, des écrivains qui se dis-
presse, des orateurs qui conquéraient
la tribune, des doctrines de l'avenir,
s des saint-simoniens, nous aurions pu
: à deux lieues de la rue du Bac, cau-

sant avec des hommes sortant de Paris le matin pour y rentrer le soir. Ces deux lazaristes étaient en même temps des modèles de sainteté et de ferveur simple et pieuse. L'un d'eux était très-souffrant : l'air vif du Liban rongeait sa poitrine, et raccourcissait le nombre de ses années. Il n'avait qu'un mot à écrire à ses supérieurs pour obtenir son rappel en France ; il ne voulait pas le prendre sur sa conscience. Il vint consulter M. de Laroyère, que j'avais auprès de moi, et lui demanda si, en sa qualité de médecin, il pouvait lui donner l'avis formel et consciencieux que l'air de Syrie était mortel pour sa constitution. M. de Laroyère, dont la conscience est aussi sévèrement scrupuleuse que celle du jeune prêtre, n'osa pas lui dire aussi explicitement sa pensée, et le bon religieux se tut et resta.

Ces ecclésiastiques, perdus dans ce vaste monastère, où ils n'ont qu'un seul Arabe pour les servir, nous reçurent avec cette cordialité que le nom de la patrie inspire à ceux qui se rencontrent loin d'elle. Nous passâmes deux jours avec eux : nous avions chacun une assez grande cellule avec un lit et des chaises, meubles inusités dans ces montagnes. Le couvent est situé dans le creux d'un vallon, au pied d'un bois de pins ; mais ce vallon lui-même, à mi-hauteur du Liban, a, par une gorge, une échappée de vue sans bornes sur les côtes et sur la mer de Syrie ; le reste de l'horizon se compose de sommets et d'aiguilles de roches grises, couronnés de villages

ou de grands monastères maronites. Quelques sapins, des orangers et des figuiers, croissent çà et là dans les abris de roc, et aux environs des torrents et des sources : c'est un site digne de Naples et du golfe de Gênes.

Le couvent d'Antoura est voisin d'un couvent de femmes maronites, dont les religieuses appartiennent aux principales familles du Liban. Des fenêtres de nos cellules, nous voyions celles de ces jeunes Syriennes, que l'arrivée d'une compagnie d'étrangers dans leur voisinage semblait vivement préoccuper. Ces couvents de femmes n'ont ici aucune utilité sociale. Volney parle, dans son Voyage en Syrie, de ce couvent près d'Antoura, où une femme, nommée Hindia, exerçait, dit-on, d'horribles atrocités sur ses novices. Le nom et l'histoire de cette Hindia sont encore très-présents dans ces montagnes. Emprisonnée pendant longues années par ordre du patriarche maronite, son repentir et sa bonne conduite lui obtinrent sa liberté. Elle est morte, il y a peu de temps, en renommée de sainteté, parmi quelques chrétiens de sa secte. C'était une femme fanatisée par sa volonté ou par son imagination, et qui avait réussi à fanatiser un certain nombre d'imaginations simples et crédules. Cette terre arabe est la terre des prodiges ; tout y germe, et tout homme crédule ou fanatique peut y devenir prophète à son tour : lady Stanhope en sera une preuve de plus. Cette disposition au merveilleux tient à deux causes : à un sentiment

religieux très-développé, et à un défaut d'équilibre entre l'imagination et la raison. Les fantômes ne paraissent que la nuit; toute terre ignorante est miraculeuse.

La terrasse du couvent d'Antoura, où nous nous promenions une partie du jour, est ombragée d'orangers magnifiques, cités déjà par Volney, comme les plus beaux et les plus anciens de la Syrie : ils n'ont point péri; semblables à des noyers de cinquante ans dans nos pays, ils ombragent le jardin et le toit du couvent de leur ombre épaisse et embaumée, et portent sur leurs troncs les noms de Volney et de voyageurs anglais qui avaient, comme nous, passé quelques moments à leurs pieds.

Le groupe de montagnes, dans lequel se trouve compris Antoura, est connu sous le nom de Kesrouan ou de la chaîne du Castravan : cette contrée s'étend du Nahr-el-Kebir au Nahr-el-Kelb. C'est le pays, proprement dit, des Maronites : cette terre leur appartient; c'est là seulement que leurs priviléges s'étendent, bien que de jour en jour ils se répandent dans le pays des Druzes, et y portent leurs lois et leurs mœurs. Le principal produit de ces montagnes est la soie. Le miri, ou l'impôt territorial, est fixé d'après le nombre des mûriers que chacun possède. Les Turcs exigent de l'émir Beschir un ou deux miris par an comme tribut, et l'émir en perçoit souvent en outre plusieurs pour son propre compte : néanmoins, et malgré les plaintes des Maronites sur l'excès des taxes, ces impôts ne sont

; à comparer avec ce que nous payons en France
en Angleterre. Ce n'est pas le taux de l'impôt,
st son arbitraire, c'est son irrégularité qui op-
me une nation. Si l'impôt en Turquie était légal
fixe, on ne le sentirait pas; mais là où la taxe
st pas déterminée par la loi, il n'y a pas de pro-
été, ou bien la propriété est incertaine et lan-
issante; la richesse d'un peuple, c'est la bonne
ıstitution de la propriété. Chaque scheik de vil-
e répartit l'impôt et s'en attribue une portion
ui-même. Au fond ce peuple est heureux. Ses
minateurs le craignent, et n'osent s'établir dans
provinces; sa religion est libre et honorée; ses
ıvents, ses églises couvrent les sommets de ses
lines; ses cloches, qu'il aime comme une voix de
erté et d'indépendance, sonnent nuit et jour la
ière dans les vallées; il est gouverné par ses pro-
es chefs, choisis par l'usage, ou donnés par l'hé-
lité parmi ses principales familles; une police
;oureuse, mais juste, maintient l'ordre et la sé-
rité dans les villages; la propriété est connue,
rantie, transmissible du père au fils; le commerce
actif; les mœurs parfaitement simples et pures.
n'ai vu aucune population au monde portant
r ses traits plus d'apparence de santé, de noblesse
de civilisation, que ces hommes du Liban. L'in-
ıction du peuple, bien que bornée à la lecture,
'écriture, au calcul, au catéchisme, y est uni-
rselle, et donne aux Maronites un ascendant lé-
ime sur les autres populations syriennes. Je ne

saurais les comparer qu'aux paysans de la Saxe et de l'Écosse.

Nous revînmes à Bayruth par le bord de la mer. Les montagnes qui bordent la côte sont couvertes de monastères construits dans le style des villas florentines du moyen âge. Un village est planté sur chaque mamelon, couronné d'une forêt de pins-parasols, et traversé par un torrent qui tombe, en cascade brillante, au fond d'un ravin. De petits ports de pêcheurs sont ouverts sur toute cette côte dentelée, et remplis de petites barques attachées aux môles ou aux rochers. De belles cultures de vigne, d'orge, de mûriers, descendent des villages à la mer. Les clochers des monastères et des églises s'élèvent au-dessus de la sombre verdure des figuiers et des cyprès; une grève de sable blanc sépare le pied des montagnes de la vague limpide et bleue comme celle d'une rivière. Il y a là deux lieues de pays qui tromperaient l'œil du voyageur, s'il ne se souvenait qu'il est à huit cents lieues de l'Europe: il pourrait se croire sur les bords du lac de Genève, entre Lausanne et Vevay, ou sur les rives enchantées de la Saône, entre Mâcon et Lyon; seulement le cadre du tableau est plus majestueux à Antoura, et quand il lève les yeux, il voit les cimes de neige du Sannin, qui fendent le ciel comme des lames d'incendie . . . .

. . . .

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Le journal de l'auteur fut interrompu ici. Au com-iencement de décembre il perdit sa fille unique; elle it emportée en deux jours, au moment où sa santé, al-érée en France, paraissait complétement rétablie par air de l'Asie; elle mourut entre les bras de son père et e sa mère, dans la maison de campagne où M. de La-artine avait établi sa famille pour passer l'hiver, aux nvirons de Bayruth. Le vaisseau que M. de Lamartine vait renvoyé en Europe ne devait revenir qu'au mois le mai 1833, toucher aux côtes de Syrie et reprendre es voyageurs : ils restèrent six mois dans le Liban près cet affreux événement, atterrés du coup dont la Providence les avait frappés, et sans aucune diversion à leur douleur, que les larmes de leurs compagnons de voyage et de leurs amis. Au mois de mai, le navire *l'Al-ceste* revint à Bayruth, comme il avait été convenu; les voyageurs, pour épargner une douleur de plus à la mal-heureuse mère, ne remontèrent pas sur le même navire qui les avait apportés, heureux et confiants, avec la charmante enfant qu'ils avaient perdue. M. de Lamar-tine avait fait embaumer le corps de sa fille pour le rap-porter à Saint-Point, où, à ses derniers moments, elle avait témoigné le désir d'être ensevelie. Il confia ce dé-pôt sacré à *l'Alceste,* qui devait naviguer de conserve avec lui, et il affréta un second bâtiment, le brick *la Sophie*, capitaine Coulonne, pour s'y embarquer lui-même avec sa femme et ses amis.

Le journal de ses notes ne reprend que quatre mois après son malheur.

Avant de quitter la Syrie, il visita Damas, Balbeck, et

plusieurs autres points éloignés et remarquables : c'est le sujet des notes qui commencent au tome troisième.

FRAGMENTS

DU

POËME D'ANTAR.

PREMIER FRAGMENT.

Un jour Antar étant venu chez son oncle Mallek, fut agréablement surpris de l'accueil favorable qu'il en reçut. Il devait cet acoueil, nouveau pour lui, aux vives remontrances du roi Zohéir qui, le matin même, avait fortement engagé Mallek à se rendre enfin aux désirs de son neveu en lui accordant sa cousine Ablla qu'il aimait passionnément. On parla des préparatifs de la noce, et Ablla ayant voulu savoir de son cousin quels étaient ses projets : « Je compte, lui dit-il, faire tout » ce qui pourra vous convenir. » — « Mais, reprit-elle, » je ne demande pour moi que ce qui a eu lieu pour » d'autres : ce qu'a fait Kaled-Eben-Mohareb lors de » son mariage avec sa cousine Djida. » — « Insensée! » s'écria son père d'un air courroucé, qui vous en a fait » le récit ?... Non, mon neveu, ajouta-t-il, nous ne vou» lons pas suivre cet exemple. » Mais Antar, heureux de voir pour la première fois son oncle si bienveillant

à son égard, et désirant satisfaire sa cousine, la pria de lui raconter les détails de cette noce. — « Voici, dit-» elle, ce que m'ont rapporté les femmes qui sont venues » me complimenter sur votre retour : Kaled, le jour de » son mariage, a tué mille chameaux et vingt lions, » ces derniers de sa propre main. Les chameaux appar-» tenaient à Malaeb-El-Assené, émir renommé parmi » les plus vaillants guerriers. Il a nourri pendant trois » jours trois grandes tribus qu'il avait conviées. Cha-» que plat contenait un morceau de la chair des lions. » La fille du roi Eben-El-Nazal conduisait par son licou » la naka [1] que montait Djida. » — « Quoi donc de si » admirable dans tout cela? reprit Antar. Par le roi de » Lanyam et le Hattim, nulle autre ne conduira votre » naka que Djida elle-même; la tête de son mari dans » un sac pendu à son cou. »

Mallek gronda sa fille d'avoir entamé ce sujet, feignant d'en être mécontent; tandis que c'était lui qui, secrètement, avait engagé ces femmes à donner tous ces détails à Ablla, pour jeter Antar dans l'embarras. Après le serment de son neveu, satisfait et désirant rompre la conversation, il lui fit verser du vin, espérant qu'il s'engagerait de plus en plus vis-à-vis de sa fille.

A la fin de la soirée, comme Antar allait se retirer, Mallek le pria d'oublier les demandes d'Ablla, voulant ainsi les lui rappeler indirectement. Rentré chez lui, Antar dit à son frère Chaiboub de lui préparer son cheval, El Abgea, et il partit aussitôt après, se dirigeant vers la montagne de Beni-Touailek. Chemin faisant, il raconta à Chaiboub ce qui s'était passé le soir même

[1] Chamelle.

chez Ablla. — « Maudit soit votre oncle! s'écria son » frère. Quel méchant homme! De qui Ablla tenait- » elle ce qu'elle vous a raconté, si ce n'est de son père » qui veut se débarrasser de vous, en vous précipitant » dans de si grands dangers? » — Antar, sans faire la moindre attention aux paroles de Chaiboub, lui dit de hâter sa marche, afin d'arriver un jour plus tôt : tant il était pressé de remplir son engagement; puis il récita les vers suivants :

« Je parcours les mauvais chémins pendant l'obscurité de la nuit. Je marche à travers le désert, plein de la plus vive ardeur, sans autre compagnon que mon sabre, ne comptant jamais les ennemis. Lions, suivez-moi!..... vous verrez la terre jonchée de cadavres servant de pâture aux oiseaux du ciel.

» Kaled [1] n'est plus bien nommé depuis que je le cherche. Dijda n'a plus lieu de se glorifier.

» Leur pays n'est plus en sûreté : bientôt les tigres seuls l'habiteront.

» Ablla! recevez d'avance mes félicitations sur tout ce qui doit orner votre triomphe!

» O vous! dont les regards, semblables aux flèches meurtrières, m'ont fait d'inguérissables blessures, votre présence est un paradis; votre absence est un feu dévorant.

» O Allan-El-Fandi! sois bénie par le Dieu tout-puissant.

» J'ai bu d'un vin plus doux que le nectar; car il m'était versé par la main de la beauté.

» Tant que je verrai la lumière, je célébrerai son

[1] Heureux.

mérite; et si je meurs pour elle, mon nom ne périra pas. »

Quand il eut fini, le jour commençait à paraître. Il continua sa route vers la tribu de Beni-Zobaïd. Kaled, le héros de cette tribu, y jouissait de plus de considération que le roi lui-même. Il était si redoutable à la guerre que son nom seul faisait trembler les tribus voisines. Voici son histoire et celle de sa cousine Djida.

Deux émirs, Mohareb, père de Kaled, et Zaher, père de Djida, gouvernaient les Bédouins appelés Beni-Aumaya, renommés par leur bravoure. Ils étaient frères. L'aîné, Mohareb, commandait en chef; Zaher servait sous ses ordres. Un jour, à la suite d'une vive querelle, Mohareb leva la main sur son frère, qui revint chez lui le cœur plein de ressentiment. Sa femme, apprenant le motif de l'état violent dans lequel elle le voyait, lui dit : — « Vous ne deviez pas souffrir un tel affront, vous le » plus vaillant guerrier de la tribu; vous, renommé » pour votre force et votre courage. » — « J'ai dû, ré- » pondit-il, respecter un frère aîné. » — « Eh bien! quit- » tez-le, ajouta sa femme; allez ailleurs établir votre » demeure : ne restez pas ici dans l'humiliation : suivez » les préceptes d'un poëte dont voici les vers :

« Si vous éprouvez des contrariétés ou des malheurs dans un endroit, éloignez-vous et laissez la maison regretter celui qui l'a bâtie.

» Votre subsistance est la même partout; mais votre âme une fois perdue, vous ne sauriez la retrouver.

» Il ne faut jamais charger un autre de ses affaires; on les fait toujours mieux soi-même.

» Les lions sont fiers parce qu'ils sont libres.

» Tôt ou tard l'homme doit subir sa destinée; qu'importe le lieu où il meurt?

» Suivez donc les conseils de l'expérience. »

Ces vers firent prendre à Zaher la résolution de s'éloigner avec tout ce qui lui appartenait; et, prêt à partir, il récita les vers suivants :

« J'irai loin de vous à une distance de mille années, chacune longue de mille lieues. Quand vous me donneriez, pour rester, mille Égyptes, chacune arrosée de mille Nils, je préférerais m'éloigner de vous et de vos terres, disant, pour justifier notre séparation, un couplet qui n'aura pas de second : L'homme doit fuir les lieux où règne la barbarie. »

Zaher, s'étant mis en route, alla jusqu'à la tribu de Beni-Assac, où il fut reçu à merveille et choisi pour chef. Zaher reconnaissant s'y fixa. Quelque temps après il eut une fille nommée Djida qu'il fit passer pour un garçon, et qui grandit sous le nom de Giaudar. Son père la faisait monter à cheval avec lui, l'exerçait aux combats, et développait ainsi ses dispositions naturelles et son courage. Un savant de la tribu lui enseignait l'art de lire et d'écrire, dans lequel elle fit de rapides progrès. C'était une perfection, car elle joignait à toutes ces qualités une admirable beauté. Aussi disait-on de toute part : Heureuse la femme qui épousera l'émir Giaudar!

Son père étant tombé dangereurement malade, et se croyant près de mourir, fit appeler sa femme et lui dit : — « Je vous en conjure, après ma mort, ne contractez

pas un nouveau mariage qui vous séparerait de votre fille; mais faites en sorte qu'elle continue de passer pour un homme. Si, après moi, vous ne jouissez pas ici de la même considération, retournez chez mon frère : il vous recevra bien, j'en suis sûr. Conservez avec soin vos richesses. L'argent vous fera considérer partout. Soyez généreuse et affable, vous en serez récompensée ; enfin agissez toujours comme vous le faites présentement. »

Après quelques jours de maladie, Zaher se rétablit; iaudar continua ses excursions guerrières et fit preuve le tant de valeur en toute circonstance, qu'il était passé n proverbe de dire : « Gardez-vous d'approcher la tribu le Giaudar. »

Quant à Kaled, il suivait son père, Mohareb, dans es exercices journaliers auxquels prenaient part les lus courageux de la tribu. C'était une guerre véritable, ayant chaque fois ses blessés; Kaled y trouvait un notif d'émulation à devenir un guerrier redoutable, mulation qu'augmentait encore la réputation de valeur le son cousin; il mourait d'envie d'aller le voir, mais n'osait le faire, connaissant les dissensions qui existaient entre leurs parents. A l'âge de quinze ans, Kaled était devenu le plus vaillant guerrier de sa tribu, lorsqu'il eut le malheur de perdre son père; il fut choisi pour le remplacer, et comme il montrait les mêmes vertus que lui, il ne tarda pas à gagner l'estime et la considération générales. Ayant un jour proposé à sa mère d'aller voir son oncle, ils se mirent en route, suivis de riches présents en chevaux, harnois, armes, etc.; Zaher les reçut à merveille et combla de soins et de prévenances son neveu, dont la réputation était arrivée jusqu'à lui; Kaled embrassa tendrement son cousin

Giaudar, et prit pour lui un vif attachement pendant le peu de temps qu'il passa chez son oncle ; chaque jour il se livrait à des exercices militaires, et charmait Giaudar, qui voyait en lui un guerrier accompli, plein de courage et de générosité, affable, éloquent et d'une mâle beauté ; ils passaient ensemble les journées entières et même la plus grande partie des nuits. A la fin Djida s'attacha tellement à Kaled, qu'un jour elle entra chez sa mère et lui dit : Si mon cousin retourne à sa tribu sans moi, j'en mourrai de chagrin, car je l'aime éperdument. — Je suis loin de vous désapprouver, lui répondit sa mère, vous avez raison de l'aimer, car il a tout pour plaire ; c'est votre cousin ; vous êtes du même sang, presque du même âge, jamais il ne pourra trouver un meilleur parti que vous; mais laissez-moi d'abord parler à sa mère, que je lui apprenne votre sexe; attendons jusqu'à demain ; quand elle viendra chez moi, comme de coutume, je l'instruirai de tout; nous arrangerons votre mariage, et nous partirons ensemble.

Le lendemain, elle se mit à lui peigner les cheveux à l'heure à laquelle venait ordinairement la mère de Kaled ; et quand celle-ci, entrant dans la tente, lui eut demandé quelle était cette belle fille, elle lui raconta l'histoire de Djida et la volonté de son père de la laisser cachée sous des habits d'homme. — Je vous découvre ce secret, ajouta-t-elle, parce que je veux la donner en mariage à votre fils. — J'y consens volontiers, répondit la mère de Kaled. Quel honneur pour mon fils de posséder cette beauté unique! — Puis, allant trouver Kaled, elle lui raconta cette histoire, affirmant qu'il n'existait pas une femme dont la beauté pût être comparée à celle de sa cousine. Allez donc, lui dit-elle, la demander en mariage à votre oncle ; et s'il veut bien

vous l'accorder, vous serez le plus heureux des mortels.

— J'étais décidé, répondit son fils, à ne plus me séparer de mon cousin Giaudar, tant je lui étais attaché; mais puisque c'est une fille, je ne veux plus rien avoir de commun avec elle; je préfère la société des guerriers, les combats, la chasse aux éléphants et aux lions, à la possession de la beauté; qu'il ne soit donc plus question de ce mariage, car je veux partir à l'instant même. — En effet, il ordonna les préparatifs du départ et fut prendre congé de son oncle, qui lui demanda ce qui le pressait tant, le priant de rester quelques jours de plus. — Impossible, répondit Kaled, ma tribu est sans chef; il faut que j'y retourne. A ces mots, il se mit en route avec sa mère, qui avait fait ses adieux à celle de Djida, et l'avait instruite de sa conversation avec son fils.

En apprenant le refus de son cousin, Djida se livra à la plus vive douleur, ne pouvant ni manger, ni dormir, tant était grande sa passion pour Kaled. Son père, la voyant en cet état, la crut malade et cessa de l'emmener avec lui dans ses excursions. Un jour qu'il était allé au loin surprendre une tribu ennemie, elle dit à sa mère : — Je ne veux pas mourir pour une personne qui m'a traitée avec si peu d'égards; avec l'aide de la Providence, je saurai à mon tour lui faire éprouver toutes les souffrances, même celles de l'amour. Puis, se levant avec la fureur d'une lionne, elle monta à cheval, disant à sa mère qu'elle allait à la chasse, et partit pour la tribu de son cousin, sous le costume d'un Bédouin de Kégiaz. Elle fut loger chez un des chefs qui, l'ayant prise pour un guerrier, la reçut de son mieux. Le lendemain elle se présenta à l'exercice militaire commandé par son cousin, et commença avec lui une lutte qui dura jusqu'à midi. Le combat de ces deux héros fit l'ad-

miration de tous les spectateurs. Kaled, étonné au dernier point de rencontrer un guerrier qui pût lui tenir tête, ordonna d'avoir pour lui tous les égards possibles. Le lendemain revit la même lutte, qui continua le troisième et le quatrième jour. Pendant tout ce temps, Kaled fit l'impossible pour connaître cet étranger, sans pouvoir y réussir. Le quatrième jour, le combat dura jusqu'au soir, sans que, pendant tout ce temps, l'un pût parvenir à blesser l'autre; quand il fut terminé, Kaled dit à son adversaire : Au nom du Dieu qui vous a donné tant de vaillance, faites-moi connaître votre pays et votre tribu. — Alors Djida levant son masque, lui dit : — Je suis celle qui, éprise de vous, voulait vous épouser et que vous avez refusée, préférant, avez-vous dit, à la possession d'une femme, les combats et la chasse; je suis venue pour vous faire connaître la bravoure et le courage de celle que vous avez repoussée. — Après ces paroles, elle remit son masque et revint chez elle, laissant Kaled triste, irrésolu, sans force et sans courage, et tellement épris qu'il finit par en perdre connaissance. Quand il revint à lui, son goût pour la guerre et la chasse des bêtes féroces avait fait place à l'amour; il rentra chez lui, et fit part à sa mère de ce changement subit, en lui racontant son combat avec sa cousine. — Vous méritez ce qui vous arrive, lui répondit-elle; vous n'avez pas voulu me croire autrefois; votre cousine a agi comme elle le devait, en vous punissant de votre fierté à son égard. Kaled lui ayant fait remarquer qu'il n'était pas en état de supporter ses reproches et qu'il avait plutôt besoin de compassion, la supplia d'aller demander sa cousine pour lui. Elle partit aussitôt pour la tribu de Djida, tourmentée pour son fils qu'elle laissait dans un état déplorable.

Quant à Djida, après s'être fait connaître à son cousin, elle revint chez elle; sa mère était inquiète de son absence; elle lui conta son aventure et l'étonna par le récit de tant de bravoure. Trois jours après son retour, arriva la mère de Kaled, qui voulut sur-le-champ parler à Djida; elle lui dit qu'elle venait de la part de son cousin pour les unir, et lui apprit en même temps dans quel triste état elle l'avait laissé. — Un tel mariage est désormais impossible, répondit Djida, je n'épouserai jamais celui qui m'a refusée; mais j'ai voulu lui donner une leçon et le punir de m'avoir tant fait souffrir. — Sa tante lui représentant que s'il lui avait causé quelque peine, il était en ce moment bien plus malheureux qu'elle : — Quand je devrais mourir, reprit Djida, je ne serai jamais sa femme. — Son père n'étant pas encore de retour, la mère de Kaled ne put lui parler. Voyant d'ailleurs qu'elle n'obtiendrait rien de Djida, elle revint chez son fils, qu'elle trouva malade d'amour et très-changé; elle lui rendit compte du résultat de sa mission, ce qui augmenta son désespoir et ses maux. Il ne vous reste plus qu'un moyen, dit-elle : prenez avec vous les chefs de votre tribu et ceux des tribus vos alliées, et allez vous-même la demander à son père; s'il vous dit qu'il n'a pas de fille, racontez-lui votre histoire, il ne pourra nier plus longtemps, et sera forcé de vous l'accorder.

Kaled, à l'instant même, convoqua les chefs et les vieillards de la tribu, et leur fit part de ce qui lui était arrivé; ce récit les frappa d'étonnement. « C'est une » histoire merveilleuse, dit Mehdi Karab, un d'eux; elle » mériterait d'être écrite à l'encre d'or. Nous ignorions » que votre oncle eût une fille; nous ne lui connaissions » qu'un fils nommé Giaudar; d'où lui vient donc cette

» héroïne? Nous vous accompagnerons quand vous irez » demander sa main; personne n'en est plus digne que » vous. »

Kaled, ayant appris le retour de son oncle, partit accompagné des vingt principaux chefs de sa tribu et de cent cavaliers : il était suivi de riches présents. Zaher les accueillit de son mieux sans rien comprendre au prompt retour de son neveu, dont il ignorait la rencontre avec sa fille. Le quatrième jour de son arrivée, Kaled ayant baisé la main de son oncle, lui demanda sa cousine en mariage, le suppliant de revenir habiter avec lui; et comme Zaher affirmait n'avoir qu'un garçon nommé Giaudar, le seul enfant que Dieu lui eût donné, disait-il, Kaled lui raconta tout ce qui lui était arrivé avec sa cousine; à ce récit, Zaher troublé garda quelques instants le silence, puis après : — Je ne croyais pas, dit-il, qu'un jour ce secret serait découvert; mais puisqu'il en est autrement, plus que tout autre vous pouvez prétendre à la main de votre cousine, et je vous l'accorde. — Le prix de Djida fut ensuite fixé devant témoins à mille chameaux roux chargés des plus belles productions du Yémen; ensuite Zaher, entrant chez sa fille, lui annonça l'engagement qu'il venait de prendre avec Kaled. — J'y souscris, répondit-elle, à condition que, le jour de mon mariage, mon cousin tuera mille chameaux choisis parmi ceux de Mélaeb-el-Assené, de la tribu Beni-Hamer. — Son père, souriant à cette demande, engagea son neveu à l'accepter; celui-ci, à force de prières, ayant décidé son oncle à revenir avec lui, ils se mirent tous en route le lendemain; Zaher fut comblé de soins et d'égards dans son ancienne tribu, et y obtint le premier rang.

Le lendemain de son arrivée, Kaled, à la tête de mille



guerriers choisis, fut surprendre la tribu de Beni-Hamer, lui livra un combat sanglant, blessa dangereusement Mélaeb, auquel il prit un plus grand nombre de chameaux que celui demandé par Djida, et revint chez lui triomphant. A quelques jours de là, comme il priait son oncle de hâter son mariage, sa cousine lui dit qu'il ne la verrait jamais sous sa tente, s'il ne lui amenait la femme ou la fille d'un des émirs les plus vaillants de Kail, pour tenir le licol de sa monture le jour de sa noce, car je veux, ajouta-t-elle, que toutes les filles me portent envie. Pour satisfaire à cette nouvelle demande, Kaled, à la tête d'une nombreuse armée, attaqua la tribu de Nihama Eben-el-Nazal, et, à la suite de plusieurs batailles, il finit par s'emparer d'Aniamé, fille de Nihama, qu'il ramena avec lui. Djida n'ayant plus rien à lui demander, il commença la chasse aux lions. L'avant-veille de son mariage, comme il se livrait à cette chasse, il rencontra un guerrier qui, s'avançant vers lui, lui cria de se rendre et de descendre de cheval à l'instant même, sous peine de la vie. Kaled, pour toute réponse, attaqua vivement cet ennemi inconnu; le combat devint terrible et dura plus d'une heure; enfin, fatigué de la résistance d'un adversaire qu'il ne pouvait vaincre : — « O fils de race maudite, dit Kaled, qui êtes-» vous? quelle est votre tribu? et pourquoi venez-vous » m'empêcher de continuer une chasse si importante » pour moi? malédiction sur vous! Que je sache du » moins si je me bats contre un émir ou contre un » esclave. » Alors son adversaire levant la visière de son casque, lui répondit en riant : — « Comment un » guerrier peut-il parler de la sorte à une jeune fille? » Kaled ayant reconnu sa cousine, n'osa pas lui répondre, tant il éprouvait de honte. — « J'ai pensé, con-

» tinua Djida, que vous étiez embarrassé pour votre
» chasse; et je suis venue vous aider. — Par le Tout-
» Puissant, s'écria Kaled, je ne connais aucun guerrier
» aussi vaillant que vous, ô la reine des belles! » Ils se séparèrent alors en convenant de se réunir le soir au même endroit, et s'y rejoignirent en effet, Kaled ayant tué un lion et Djida un mâle et une femelle. Ils se quittèrent de plus en plus charmés l'un de l'autre.

La noce dura trois jours au milieu des réjouissances de toute espèce. Plus de mille chameaux et vingt lions furent tués, ces derniers de la propre main de Kaled, à l'exception des deux provenant de la chasse de sa cousine. Aniamé conduisit par le licol la naka que montait Djida. Les deux époux étaient au comble du bonheur.

Zaher mourut quelque temps après ce mariage, laissant le commandement suprême à ses deux enfants, Kaled et Djida. Bientôt ces deux héros réunis devinrent la terreur du désert.

Revenons à Antar et à son frère. Quand ils furent arrivés aux environs de la tribu, Antar envoya son frère reconnaître la disposition du terrain et l'emplacement de la tente de Kaled, afin de prendre ses mesures pour l'attaquer. Chaiboub revint le lendemain lui annoncer que son bonheur surpassait la méchanceté de son oncle, puisque Kaled était absent. — « Il n'y a dans la tribu,
» ajouta-t-il, que cent cavaliers avec Djida. Son mari
» est parti avec Mehdi-Karab, et c'est elle qui est char-
» gée de veiller à la sûreté commune. Chaque nuit elle
» monte à cheval, suivie d'une vingtaine de cavaliers,
» pour faire sa ronde, et s'éloigne quelquefois, d'après
» ce que m'ont dit les esclaves. » — Antar, charmé de cette nouvelle, dit à son frère qu'il espérait faire Djida

prisonnière le soir même ; que, quant à lui, sa tâche serait d'arrêter ses compagnons au passage, afin qu'aucun d'eux ne pût aller avertir la tribu. qui se mettrait alors à leur poursuite. — « Si vous en laissez échapper » un seul, ajouta-t-il, je vous coupe la main droite. » — « Je ferai tout ce que vous exigerez, répondit Chaiboub, » puisque je suis ici pour vous aider. » — Ils restèrent cachés toute la journée, et se rapprochèrent de la tribu après le coucher du soleil. Bientôt ils virent venir à eux plusieurs cavaliers. Djida était à leur tête, et chantait les vers suivants :

« La poussière des chevaux est bien épaisse, la guerre est mon état.

» La chasse aux lions est une gloire et un triomphe pour les autres guerriers, mais rien pour moi.

» Les astres savent que ma bravoure a effacé celle de mes pères.

» Qui ose m'approcher quand je parcours de nuit les montagnes et la plaine ?

» Plus que personne j'ai acquis de la gloire en terrassant les plus redoutables guerriers. »

Ayant entendu ces vers, Antar dit à son frère de prendre sur la gauche, et lui-même se jetant vers la droite, poussa son cri de guerre d'une voix tellement forte, qu'il jeta la terreur parmi les vingt cavaliers de la suite de Djida. Antar, sans perdre de temps, se précipita sur elle, abattit son cheval d'un coup de sabre, et la frappa elle-même si violemment à la tête qu'elle en perdit connaissance. Il la quitta pour se mettre à la poursuite de ses compagnons, en tua douze en peu de temps, et mit les autres en fuite. Chaiboub, qui les attendait au pas-

sage, en abattit six à coups de flèches, et Antar, accourant à son aide, se défit des deux autres. Il dit alors à son frère de courir promptement lier Djida, avant qu'elle ne reprît ses sens, et d'emmener pour elle un des chevaux des cavaliers qu'ils venaient de tuer. Mais Djida, après être restée une heure sans connaissance, était revenue à elle, et trouvant un cheval abandonné s'en était emparée. Avertie par la voix d'Antar, elle tira son sabre et lui dit : — « Ne vous flattez pas, fils de » race maudite, de voir Djida tomber en votre pouvoir. » Je suis ici pour vous faire mordre la poussière, et » jamais vous ne m'auriez vue à terre, si vous n'aviez » pas eu le bonheur de tuer mon cheval. » — A ces mots, elle se précipita sur Antar, avec la fureur d'une lionne qui a perdu ses petits. Celui-ci soutint bravement le choc, et un combat des plus terribles s'engagea entre eux. Il dura trois heures entières sans avantage marqué d'aucun côté. Tous deux étaient accablés de fatigue. Chaiboub veillait de loin à ce qu'aucun secours ne pût arriver à Djida qui, bien qu'affaiblie par sa chute et blessée en plusieurs endroits, faisait cependant une résistance opiniâtre, espérant en vain être secourue. Enfin Antar, se précipitant sur elle, la saisit à la gorge et lui fit perdre de nouveau connaissance. Il en profita pour la désarmer et lui lier les bras. Alors Chaiboub engagea son frère à partir avant que les événements de la nuit ne parvinssent à la connaissance de la tribu de Djida et de ses alliés, qui se mettraient à leur poursuite. Mais Antar s'y refusa, ne voulant pas retourner à Beni-Abess sans butin. — « Nous ne pouvons, dit-il, abandonner ainsi les beaux troupeaux de cette tribu, car il faudrait revenir une seconde fois à l'époque de la noce d'Ablla. Attendons le jour ; quand ils irons au pâ-

turage, nous nous en emparerons, et retournerons alors à Beni-Abess. »

Le matin, les troupeaux étant venus paître, Antar s'empara de mille nakas et de mille chameaux avec leurs conducteurs, les confia à Chaiboub pour les emmener, et resta pour chasser les gardiens, dont il fit un grand carnage. Ceux qui purent s'échapper coururent à la tribu dire qu'un seul guerrier nègre s'était emparé de tous les troupeaux, après avoir tué un grand nombre d'entre eux, et restait sur le champ de bataille, attendant qu'on vînt l'attaquer. Nous croyons, ajoutèrent-ils, qu'il a tué ou pris Djida. — « Est-il au monde un guerrier » qui puisse tenir tête à Djida et à plus forte raison la » vaincre ? » dit Giabe, un des chefs les plus renommés. Les autres, la sachant partie de la veille, et ne la voyant pas de retour, pensaient qu'elle était peut-être à la chasse. Ils convinrent, dans tous les cas, de partir sur-le-champ pour reprendre leurs troupeaux. Ils marchaient par vingt et par trente, et rejoignirent bientôt Antar, qui, à cheval et appuyé sur sa lance, attendait le combat. Tous lui crièrent à la fois : — « Insensé! qui » êtes-vous pour venir ainsi chercher une mort cer» taine? » — Sans daigner répondre, Antar les attaqua avec impétuosité, et, malgré leur nombre (ils étaient quatre-vingts), il les mit facilement en déroute, après en avoir blessé plusieurs. Il pensa ensuite à rejoindre son frère, dans la crainte que les bergers ne vinssent à se défaire de lui ; mais comme il se mettait en chemin, il vit une grande poussière s'élever du milieu du désert ; et pensant que c'était l'ennemi : — « C'est aujourd'hui, » dit-il, que l'homme doit se montrer. » — Il continuait sa route, lorsqu'il rencontra Chaiboub qui revenait vers lui. Il lui demanda ce qu'il avait fait de Djida et des

troupeaux. « Quand les bergers ont aperçu cette poussière, répondit son frère, ils se sont révoltés et n'ont » pas voulu continuer de marcher, disant que c'était » Kaled qui revenait avec son armée. J'en ai tué trois; » mais vous sachant seul contre tous, je suis venu à » votre secours. Mieux vaut mourir ensemble que séparés. » — « Misérable! reprit Antar, vous avez eu » peur et vous avez abandonné Djida et les troupeaux; » mais, je le jure par le Tout-Puissant, je ferai aujourd'hui des prodiges qui seront cités dans les siècles à » venir! » — A ces mots, il se précipite sur les traces de Djida, que les bergers avaient déliée après le départ de Chaiboub. Elle était à cheval, mais souffrante et sans armes. Antar ayant tué quatre des bergers sans pouvoir arrêter les autres, poursuivit Djida qui cherchait à rejoindre l'armée qui s'avançait, la croyant de sa tribu. Mais quand elle fut au milieu des cavaliers, elle les entendit répéter ces paroles : — « Antar, vaillant héros, » nous venons vous aider, quoique vous n'ayez pas » besoin de notre secours. »

C'était en effet l'armée de Beni-Abess, commandée par le roi Zohéir en personne. Ce prince ne voyant plus Antar, et craignant que son oncle ne l'eût, comme d'habitude, engagé dans quelque périlleuse entreprise, avait envoyé chercher Chidad, son père, pour en avoir des nouvelles. Ne pouvant en obtenir par lui, il en avait fait demander à Mallek, qui avait feint de n'être pas mieux instruit. Chidad alors avait interrogé Ablla, dont il connaissait la franchise, et en ayant tout appris, en avait informé le roi, dont les fils, irrités contre Mallek, s'étaient sur-le-champ décidés à partir à la recherche d'Antar, disant que s'ils le trouvaient sain et sauf, ils célébreraient son mariage aussitôt son retour; et que

s'il était mort, ils tueraient Mallek, cause de la perte de ce héros si précieux à sa tribu. Instruit du projet de ses fils, Chass et Maalek, le roi avait résolu de se mettre lui-même à la tête de ses plus vaillants guerriers, et avait quitté la tribu suivi de quatre mille cavaliers, au nombre desquels était Mallek. Pendant la route, celui-ci ayant demandé au roi quel était son dessein : — « Je » veux, répondit Zohéir, aller tirer Antar du mauvais » pas où vous l'avez engagé. » — « Je vous assure, reprit » Mallek, que je n'ai nulle connaissance de cela. Ablla » est la seule coupable : pour en finir, je retourne chez » moi lui trancher la tête. » — Chass, prenant la parole : « Sur mon honneur, Mallek, mieux vaudrait que » vous fussiez mort : si ce n'était par respect pour mon » père et par amitié pour Antar, je ferais voler votre » tête de dessus vos épaules. » — A ces mots, il le frappa violemment de son courbach, lui enjoignant de s'éloigner lui et les siens.

De retour à la tribu, Mallek, ayant réuni ses parents et ses amis, s'éloigna suivi de sept cents des siens. Le Rabek, un des chefs les plus renommés, et Heroné-Ebben-El-Wuard l'accompagnèrent avec cent cavaliers de choix. Ils marchèrent tout le jour, et le soir dressèrent leurs tentes pour tenir conseil et décider où ils devaient aller, et à quelle tribu ils pourraient se joindre. « Nous sommes, dit le Rabek, plus de sept cents. Attendons ici des nouvelles d'Antar ; s'il échappe aux dangers et revient à Beni-Abess, Zohéir viendra bien » certainement nous chercher; s'il périt, nous irons » nous établir plus loin. » — Cet avis ayant prévalu, ils restèrent en cet endroit. Quand à Zohéir, il avait continué de marcher à la recherche d'Antar, qu'il venait enfin de rencontrer poursuivant Djida. Celle-ci,

ayant obtenu la vie sauve, fut liée de nouveau et confiée à la garde de Chaiboub.

Dès qu'Antar aperçut le roi, il descendit de cheval et alla baiser sa sandale en disant : « Seigneur! vous faites » trop pour votre esclave; pourquoi prendre tant de » peine pour moi? — Comment voulez-vous, répondit » Zohéir, que je laisse un héros tel que vous seul dans » un pays ennemi? Vous auriez dû m'instruire des exi- » gences de votre oncle : ou je l'aurais satisfait en lui » donnant de mes propres troupeaux, ou je vous aurais » accompagné dans votre entreprise. »

Antar l'ayant remercié alla saluer les deux fils du roi, Chass et Maalek, et son père Chidad, qui lui apprit ce qui était arrivé au père d'Ablla. — « Mon oncle, dit » Antar, connaît mon amour pour sa fille et en abuse; » mais grâce à Dieu et à la terreur qu'inspire notre roi » Zohéir, je suis venu à bout de mon projet; et si » j'avais eu avec moi seulement cinquante cavaliers, » je me serais rendu maître de tous les troupeaux des » trois tribus, qui n'étaient défendus par personne; » mais, puisque je vous trouve ici, nous irons nous en » emparer. Il ne sera pas dit que le roi se sera mis in- » utilement en campagne. Il faut qu'il se repose ici un » jour ou deux, pendant que nous irons dépouiller ces » tribus. »

Zohéir, ayant approuvé ce projet, fit dresser les tentes à l'endroit même, recommandant sur toutes choses, aux guerriers qui faisaient partie de l'expédition, de respecter les femmes. Ils restèrent absents trois jours, pendant lesquels ils firent, presque sans combat, un butin si considérable que le roi en fut tout émerveillé.

Le lendemain, l'ordre du départ ayant été donné,

l'armée reprit le chemin de la tribu à la satisfaction de tous, si ce n'est de Djida, qui, entourée de plusieurs cavaliers, faisait la route montée sur un chameau que conduisait un nègre. A trois journées de marche de la tribu, ils campèrent dans une vaste plaine. Antar la trouvant heureusement disposée pour livrer bataille, le roi lui fit observer qu'elle était également propice à la chasse. — « Mais, répondit Antar, je n'aime que la » guerre, et je souffre quand je reste longtemps sans » combattre. » — Quelques heures après, on aperçut une poussière épaisse qui semblait se diriger vers le camp. Bientôt on vit briller des fers de lance, puis on entendit des pleurs et des cris de souffrance. Zohéir, pensant que c'était l'armée de Kaled qui avait été attaquer la tribu de Beni-Amar, et qui revenait avec ses prisonniers, dit à Antar de se préparer au combat. — « Soyez sans inquiétude, répondit celui-ci, sous peu » tous ces guerriers seront en votre pouvoir. » — Aussitôt il ordonna tous les préparatifs, laissant dix cavaliers et plusieurs nègres pour garder le butin. Il brûlait de se mesurer avec son ennemi.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de faire connaître au lecteur l'armée qui s'avançait. Kaled, parti avec cinq mille guerriers et les deux chefs Kaiss-Eben-Mouchek et Mehdi-Karab pour attaquer Beni-Amar, avait trouvé le pays désert. Les habitants, prévenus, s'étaient retirés dans les montagnes avec leurs richesses. Il n'avait donc fait aucun butin; et comme il revenait sans avoir pu prendre un seul chameau, ses compagnons l'avaient engagé à aller surprendre la tribu Beni-Abess, la plus riche du pays. Kaled, ayant pris la route de cette tribu, avait rencontré le camp du père d'Ablla, l'avait attaqué, et, après un jour entier de

combat, s'était emparé des guerriers qui le composaient, ainsi que des femmes et des troupeaux. Ablla, tombée au pouvoir de Kaled, se réjouissait d'un malheur qui la sauvait du mariage que son père voulait la forcer de contracter avec un de ses parents, nommé Amara, aimant mieux être prisonnière que la femme d'un autre qu'Antar. Elle ne cessait de l'appeler en disant : — « Cher Antar, où êtes-vous? Que ne pouvez-» vous voir dans quelle position je me trouve! » — Kaled ayant demandé à un des prisonniers quelle était cette femme qui prononçait si souvent le même nom, celui-ci, ennemi juré d'Antar, avait répondu qu'elle s'appelait Ablla et qu'elle avait exigé de son cousin qu'il lui amenât Djida pour tenir le licol de sa naka le jour de son mariage. — « Nous nous sommes séparés » de notre tribu, avait-il ajouté, ne voulant pas accom-» pagner, dans cette entreprise, le roi *Zohéir* qui est » parti avec tous les siens, moins trois cents restés » pour garder Beni-Abess, sous le commandement de » Warka, un de ses fils. » — A cette nouvelle, Kaled furieux avait envoyé Mehdi-Karab, à la tête de mille guerriers, pour s'emparer des femmes et des troupeaux de Beni-Abess, avec ordre de massacrer tous les hommes qu'il trouverait. Quant à lui, il avait continué sa route pour revenir à sa tribu, traitant fort mal ses prisonniers et vivement inquiet de Djida. Pour charmer ses ennuis, il dit les vers suivants :

« J'ai conduit des chevaux garnis de fer, et portant des guerriers plus redoutables que des lions.

» J'ai été au pays de Beni-Kennab, de Beni-Amar et Beni-Kelal. A mon approche les habitants ont fui dans les montagnes.

» Beni-Abess court de grands dangers ; ses habitants pleureront nuit et jour.

» Tous ceux qui ont échappé au carnage sont tombés en mon pouvoir.

» Que de filles dont les beaux yeux versent des larmes ! Elles appellent Beni-Abess à leur secours ; mais Beni-Abess est dans les fers.

» Zohéir est allé avec ses guerriers chercher la mort dans un pays où les femmes sont plus vaillantes que les hommes. Malheur à lui si l'on m'a dit vrai ! Il a laissé le certain pour l'incertain.

» Le jour du combat prouvera lequel de nous deux s'est trompé.

» Mon glaive se réjouit dans ma main victorieuse. Le fer de mon ennemi verse des larmes de sang.

» Les guerriers les plus redoutables tremblent à mon aspect.

» Mon nom doit troubler leur sommeil, si la terreur leur permet de goûter quelque repos.

» Si je ne craiguais d'être accusé de trop d'orgueil, je dirais que mon bras seul suffit pour ébranler l'univers. »

Kaled ayant continué sa route, se trouvait alors en présence de l'armée de Beni-Abess. Les pleurs et les cris des prisonniers étant parvenus aux oreilles d'Antar et de ses guerriers, ils crurent reconnaître des voix amies, et allèrent en prévenir Zohéir qui envoya sur-le-champ un cavalier nommé Abssi pour reconnaître l'ennemi. Kaled l'apercevant de loin s'écria : — « Voilà un envoyé » de Beni-Abess, qui vient me faire des propositions ; » je ne veux en écouter aucune. J'entends faire une » guerre d'extermination ; tous les prisonniers seront

» esclaves ; mais d'où leur vient le butin qu'on aper-
» çoit ? sans doute ils s'en seront emparés pendant que
» Djida était à la chasse aux lions. » Alors il envoya Zébaïde, un de ses guerriers, à la rencontre de l'envoyé de Zohéir, avec ordre de prendre connaissance de sa mission, et de s'informer du sort de Djida. Quand ils se furent joints, Zébaïde, prenant la parole : — « O vous
» qui venez ici chercher la mort, dit-il, hâtez-vous de
» dire ce qui vous amène avant que votre tête ne roule
» dans la poussière. » — « Je méprise vos vaines me-
» naces, répondit Abssi ; bientôt nous nous rencontre-
» rons sur le champ de bataille. Je viens ici pour trois
» choses : vous annoncer, vous prévenir, et m'informer.
» Je vous annonce que nous nous sommes emparés de
» vos femmes et de vos troupeaux. Je vous préviens que
» nous allons vous livrer un combat terrible sous la
» conduite du vaillant Antar. Je viens m'informer du
» butin que vous avez fait, car nous savons que vous
» avez attaqué les trois tribus Beni-Kellab, Beni-Amar
» et Beni-Kélal ; j'ai dit ; répondez. » — « Ce butin, dit
» Zébaïde, nous est venu sans peine ; la terreur du nom
» de Kaled a suffi. » — Puis il raconta ce qu'on a lu plus haut touchant le père d'Ablla ; et ajoutant que mille guerriers avaient été envoyés pour surprendre Beni-Abess : « A mon tour, continua-t-il, je vous de-
» mande des nouvelles de Djida. » — « Elle est prisonnière, répondit Abssi, et souffrante de ses blessures. »
— « Qui donc a pu la vaincre, elle aussi brave que son
» mari ? » dit l'envoyé de Kaled. — « Un héros à qui rien
» ne résiste, reprit Abssi ; Antar, fils de Chidad. »

Les deux envoyés ayant rempli leur mission, revinrent en rendre compte à leurs chefs. Abssi en arrivant s'écria : — « O Beni-Abess, courez aux armes pour laver

» l'affront que vous a fait Beni-Zobaïd. » — Puis, s'adressant à Zohéir, il dit les vers suivants :

« Beni-Abess, surpris par l'ennemi, demeure dépeuplé. Un vent destructeur a balayé la place ; l'écho seul est resté.

» On vous a dépouillé de vos biens ; les hommes ont été massacrés ; vos enfants et vos femmes sont au pouvoir de l'ennemi. Entendez leurs cris de détresse : ils appellent votre secours. Beni-Zobaïd est triomphant, courez à la vengeance.

» O Antar, si vous voyiez le désespoir d'Ablla ! combien il surpasse celui de ses compagnes !

» Ses vêtements sont trempés de larmes ; la terre même en est inondée.

» Ablla, la belle parmi les belles.

» Courez donc aux armes ! le jour est venu de vaincre ou de mourir. Que la mort suive les coups de vos bras redoutables. »

A ce récit Zohéir ne put s'empêcher de verser des pleurs. Son affliction fut partagée par tous les chefs qui l'entouraient. Antar seul éprouva une sorte de satisfaction en apprenant le triste sort de son oncle, cause de tous ses malheurs ; mais son amour lui fit promptement oublier le plaisir de la vengeance.

L'envoyé de Kaled, arrivé en sa présence, déchira ses vêtements en récitant ces vers :

« O Beni-Zobaïd, vous avez été surpris par les guerriers de Beni-Abess, portés sur des chevaux rapides comme le vent.

» Vos biens les plus précieux vous ont été ravis.

» Serez-vous généreux envers ceux qui ont enlevé jusqu'à vos femmes?

» O Kaled, si vous pouviez voir Djida les yeux baignés de larmes!

» O vous, le plus redoutable des guerriers, courez le sabre à la main attaquer vos ennemis.

» La mort des braves est préférable à une vie sans honneur.

» Que les méchants ne puissent pas nous flétrir du nom de lâches. »

A ce récit, Kaled irrité donna l'ordre de marcher au combat. Zohéir, voyant ce mouvement, s'avança également suivi des siens. La plaine et les montagnes tremblèrent à l'approche des deux armées. Zohéir s'adressant à Antar : — « L'ennemi est nombreux, dit-il; » cette journée sera terrible. » — « Seigneur, répondit » Antar, l'homme ne doit mourir qu'une fois. Enfin » voici le jour que j'ai tant désiré. Je délivrerai nos » femmes et nos enfants, Kaled eût-il avec lui César et » le roi de Perse, ou je périrai. » — Puis il récita les vers suivants :

« L'homme, quelle que soit sa position, ne doit jamais supporter le mépris.

» L'homme généreux envers ses hôtes leur doit le secours de son bras.

» Il faut savoir supporter le destin, quand la valeur ne donne pas la victoire.

» Il faut protéger ses amis, et rougir sa lance dans le sang de son ennemi.

» L'homme qui n'a pas ces vertus ne mérite nulle estime.

» Je veux à moi seul tenir tête à l'ennemi.

» Ce qui nous a été ravi, je le reprendrai aujourd'hui.

» Le combat que je vais livrer fera trembler les plus hautes montagnes.

» Qu'Ablla se réjouisse, sa captivité va finir. »

En entendant ces vers, Chass s'écria : — « Que votre » voix se fasse toujours entendre, vous qui surpassez » tous les savants en éloquence, et tous les guerriers » en valeur! »

Kaled, avant d'en venir aux mains, donna l'ordre de faire le plus de prisonniers possible.

Antar se porta du côté des captifs, pour tâcher de délivrer Ablla, mais il les trouva gardés par un nombre considérable de cavaliers. Kaled s'approcha également du côté où se trouvait Djida, se flattant que Beni-Abess ne tiendrait pas une heure entière devant lui. Il commença par attaquer les guerriers qui entouraient Zohéir et parvint à blesser Chass. Son père se défendit comme un lion, et le combat dura jusqu'à la fin de la journée; l'obscurité seule sépara les deux armées, qui regagnèrent leurs camps. Après des prodiges de valeur, Antar de retour apprit du roi que Kaled avait blessé son fils. — « Par le Tout-Puissant, dit-il, demain je com» mencerai par vaincre Kaled; j'aurais dû le faire au» jourd'hui, mais j'ai cherché à délivrer Ablla sans pou» voir y réussir. Une fois Kaled tué ou prisonnier, son » armée se dispersera promptement, et nous pourrons » alors sauver nos malheureux amis. Beni-Zobaïd verra » que nous le surpassons en valeur. »

— « O le brave des braves, répondit Zohéir, je ne » doute pas du succès, mais je ne puis m'empêcher de

» frémir en pensant que Mehdi-Karab, à la tête de » nombreux guerriers, est allé surprendre notre tribu, » gardée seulement par mon fils Warka et un petit » nombre des nôtres. Je crains qu'il ne parvienne à » s'emparer de nos femmes et de nos enfants. Que de- » viendrons-nous si demain nous ne sommes pas vain- » queurs ? » — Antar ayant promis d'en finir le lendemain, ils prirent un léger repas, et se retirèrent dans leurs tentes pour y goûter quelque repos. Au lieu de s'y livrer comme les autres, Antar ayant changé de cheval, partit pour faire sa ronde, accompagné de Chaiboub, à qui, chemin faisant, il raconta ses tentatives infructueuses pour délivrer Ablla. « Plus heureux » que vous, lui dit Chaiboub, après bien des efforts, » je suis parvenu à l'apercevoir aujourd'hui, et voici » comment. Quand j'ai vu le combat engagé dans la » plaine, j'ai pris un long détour, en traversant le » désert, et je suis arrivé à l'endroit où se trouvaient » les prisonniers. J'ai vu le Rabek, son frère Heroné- » Eben-el-Wuard, votre oncle Mallek, son fils et les » autres guerriers de notre tribu, liés en travers sur » des chameaux : près d'eux étaient les femmes, et » parmi elles Ablla, dont les beaux yeux versaient des » torrents de larmes. Elle tendait les bras vers notre » camp en s'écriant : — « O Beni-Abess, n'est-il pas » un de tes enfants qui vienne nous délivrer? pas un » qui puisse instruire Antar du triste état dans lequel » je suis? — Cent guerriers entouraient les captifs, » comme une bague entoure le doigt. J'ai cependant » tenté d'enlever Ablla, mais j'ai été reconnu et pour- » suivi. En fuyant je leur décochais des flèches. J'ai » passé ainsi tout le jour, revenant sans cesse à la » charge, et toujours poursuivi. Je leur ai tué plus de

» quinze cavaliers. — Mais vous voyez la triste posi-
» tion d'Ablla. » — Ce récit arracha des larmes à Antar qui suffoquait de rage. Ayant fait un grand détour, ils arrivèrent enfin à leur destination.

Au point du jour les deux armées, s'étant préparées au combat, n'attendaient plus pour en venir aux mains que les ordres des chefs, quand le bruit se répandit dans Beni-Abess qu'Antar avait disparu. Cette funeste nouvelle découragea les guerriers de Zohéir, qui se regardaient dès lors comme vaincus. Celui-ci allait faire demander une suspension d'armes pour attendre le retour d'Antar, lorsqu'on vit au loin s'élever une poussière épaisse qui augmentait en s'approchant. On finit par entendre des cris de désespoir et de souffrance. Cette troisième armée fixa l'attention des deux autres. Bientôt on put distinguer des cavaliers souples comme de jeunes branches, tout couverts de fer, accourant joyeusement au combat. A leur tête marchait un guerrier haut comme un cèdre, ferme comme un roc : la terre tremblait sous ses pas. Devant lui étaient des hommes liés sur des chameaux, et entourés de cavaliers conduisant plusieurs chevaux non montés. Ces cavaliers criaient : *Beni-Zobaïd,* et leurs voix remplissaient le désert. C'était Mehdi-Karab, envoyé par Kaled pour dépouiller Beni-Abess. Il revenait après s'être heureusement acquitté de sa mission. En effet, arrivé à cette tribu au lever du soleil, il s'était aussitôt emparé de tous les chevaux, des meilleurs chameaux et de plusieurs filles des premières familles. Mais Warka, ayant réuni à la hâte le peu de guerriers qu'il avait, s'était mis à sa poursuite. Se voyant atteint, Mehdi-Karab, après avoir envoyé son butin en avant, sous l'escorte de deux cents cavaliers, avait attaqué le

corps de Warka qui, bien que très-inférieur en nombre, avait soutenu le combat avec opiniâtreté jusqu'à la fin du jour. Alors Beni-Abess ayant perdu la moitié des siens et Warka ayant été pris, le reste s'était dispersé. Mehdi-Karab, après cette affaire, s'était remis en route, et, ayant hâté sa marche, il arrivait à temps pour prendre part à l'action qui allait commencer. Il se mit aussitôt en bataille. A cette vue, Zohéir s'écria : — « Voilà mes craintes réalisées! mais n'importe, que » le sabre seul en décide. Tout est préférable à la honte » de voir nos femmes réduites en esclavage et devenir » des corps sans âme. »

Reçu avec des transports de joie, Mehdi-Karab, après avoir raconté son expédition, s'informa de Kaled, et apprit avec étonnement qu'étant monté à cheval la veille au soir pour faire la garde, il n'était pas encore de retour. Cachant son inquiétude, il fondit avec impétuosité sur Beni-Abess, suivi de tous les siens poussant leur cri de guerre. Les guerriers de Zohéir soutinrent ce choc terrible en désespérés, aimant mieux mourir que de vivre séparés de leurs amies. Des flots de sang inondèrent le champ de bataille. A midi, la victoire était encore indécise, mais Beni-Abess commençait à faiblir. L'ennemi faisait un ravage affreux dans ses rangs. Zohéir, qui se trouvait à l'aile gauche avec ses enfants et les principaux chefs, voyant le centre et l'aile droite plier, était dans le plus grand embarras, ne sachant comment arrêter son armée prête à se disperser, quand il aperçut derrière l'ennemi un corps de mille guerriers de choix criant : *Beni-Abess*. Il était commandé par Antar qui, semblable à une tour d'airain, et couvert de fer, accourait en toute hâte, précédé de Chaiboub criant d'une voix forte : — « Malheur à

» vous, enfants de Beni-Zobaïd! Cherchez votre salut
» dans la fuite. Dérobez-vous à la mort qui va pleuvoir
» sur vous. Si vous ne me croyez pas, levez les yeux, et
» voyez au bout de ma lance la tête de votre chef, Kaled-
» Eben-Mohareb.»

DEUXIÈME FRAGMENT.

Antar, pendant sa captivité en Perse, ayant rendu au roi de ce pays d'importants services, ce prince lui accorda la liberté, et le renvoya comblé de riches présents en argent, chevaux, esclaves, troupeaux et armes de toutes sortes; Antar ayant rencontré sur sa route un guerrier renommé par sa valeur, qui s'était emparé d'Ablla, le tua et ramena sa cousine avec lui. Près d'arriver à sa tribu, il envoya prévenir ses parents, qui le croyaient mort depuis longtemps; l'annonce de son retour les combla de joie, et ils partirent pour aller à sa rencontre, accompagnés des principaux chefs et du roi Zohéir lui-même. En les apercevant, Antar, ivre de bonheur, mit pied à terre pour aller baiser l'étrier du roi, qui l'embrassa; les autres chefs, heureux de le revoir, le pressèrent dans leurs bras; Amara, son rival dédaigné, paraissait seul mécontent.

Pour faire honneur à son souverain, Antar continua la route à ses côtés, confiant la garde de sa fiancée à dix nègres qui, pendant la nuit, s'endormirent sur leurs chameaux. Ablla en ayant fait autant dans son haudag, fut alarmée, à son réveil, de se trouver loin du reste de la troupe; ses cris éveillèrent les nègres, qui s'aperçurent alors que leurs montures avaient changé de route. Pendant qu'ils s'étaient éloignés pour tâcher

de retrouver leur chemin, Ablla, descendue de son haudag, se sentit saisir par un cavalier qui l'enleva et la plaça en croupe derrière lui; c'était Amara qui, furieux de la considération qu'on témoignait à son rival, s'était éloigné, et, rencontrant sa cousine seule, avait pris le parti de s'emparer d'elle; comme elle lui reprochait cette lâcheté, indigne d'un émir : — « J'aime mieux, » lui dit-il, vous enlever que de mourir de chagrin en » vous voyant épouser Antar. » Puis, continuant sa route, il alla chercher un refuge dans une tribu puissante, ennemie de Beni-Abess. Pendant ce temps, les nègres ayant retrouvé leur route, étaient venus reprendre le haudag, ne se doutant pas qu'Ablla l'avait quitté. Antar, ayant accompagné le roi jusque chez lui, revint au-devant de sa fiancée, qu'à son grand étonnement il ne trouva plus dans son haudag; ses informations auprès des nègres étant restées sans résultats, il remonta à cheval et courut à la recherche d'Ablla durant plusieurs jours, se lamentant de sa perte et disant les vers suivants :

« Le sommeil fuit ma paupière; mes larmes ont sillonné mes joues.

» Ma constance fait mon tourment, et ne me laisse aucun repos.

» Nous nous sommes vus si peu de temps, que mes souffrances n'ont fait qu'en augmenter.

» Cet éloignement, ces séparations continuelles me déchirent le cœur. Beni-Abess, combien je regrette vos tentes!

» Que de pleurs inutiles versés loin de ma tendre amie!

» Je n'ai demandé, pour rester heureux près de vous,

que le temps qu'accorderait un avare pour laisser voir son trésor. »

Antar, de retour après de longues et infructueuses recherches, se décida à faire partir son frère Chaiboub, caché sous un déguisement; celui-ci, à la suite d'une absence assez longue, revint lui apprendre qu'il avait découvert Ablla chez Mafarey-Eben-Hammarn, qui lui-même l'avait enlevée à Amara, dans le dessein de l'épouser; mais celle-ci, ne voulant pas y consentir, feignait la folie, et son ravisseur, pour la punir, la forçait de servir chez lui, où elle se trouvait en butte aux mauvais traitements de la mère de Mafarey, qui l'employait aux travaux les plus rudes. Je l'ai entendue vous nommer, ajouta Chaiboub, en disant les vers que voici :

« Venez me délivrer, mes cousins, ou du moins instruisez Antar de ma triste position.

» Mes peines ont épuisé mes forces; tous les malheurs m'accablent depuis que je suis loin du lion.

» Un vent léger suffisait pour me rendre malade, jugez de ce que j'éprouve dans l'état de souffrance où je suis réduite.

» Ma patience est à sa fin ; mes ennemis doivent être contents; que d'humiliations depuis que j'ai perdu le héros de mon cœur!

» Ah! s'il est possible, rapprochez-moi d'Antar, le lion peut seul protéger la gazelle!

» Mes malheurs attendriraient des rochers. »

Antar, sans vouloir en entendre davantage, partit à l'instant, et, après de longs et sanglants combats, parvint à délivrer Ablla.



PENSÉES D'ANTAR.

« Que vos ennemis craignent votre glaive; ne restez pas là où vous seriez dédaigné.

» Fixez-vous parmi les témoins de vos triomphes, ou mourez glorieusement les armes à la main.

» Soyez despote avec les despotes, méchant avec les méchants.

» Si votre ami vous abandonne, ne cherchez pas à le ramener, mais fermez l'oreille aux calomnies de ses rivaux.

» Il n'est pas d'abri contre la mort.

» Mieux vaut mourir en combattant que vivre dans l'esclavage.

» Pendant que je suis compté au nombre des esclaves, mes actions traversent les nuages pour s'élever jusqu'aux cieux.

» Je dois ma renommée à mon glaive, non à la noblesse de ma naissance.

» Mes hauts faits feront respecter ma naissance aux guerriers de Beni-Abess qui seraient tentés de la dédaigner.

» Les guerriers et les coursiers eux-mêmes sont là pour attester les victoires de mon bras.

» J'ai lancé mon cheval au milieu de l'ennemi, dans la poussière du combat, pendant le feu de l'action;

» Je l'en ai ramené taché de sang, se plaignant de mon activité sans égale;

» A la fin du combat, il n'était plus que d'une seule couleur.

» J'ai tué leurs plus redoutables guerriers, Rabiha-

Hafreban, Giaber-Eben-Mehalka, et le fils de Rabiha-Zabrkan est resté sur le champ de bataille.

» Zabiba [1] me blâme de m'exposer la nuit; elle craint que je ne succombe sous le nombre.

» Elle voudrait m'effrayer de la mort, comme s'il ne fallait pas la subir un jour.

» La mort, lui ai-je dit, est une fontaine à laquelle il faut boire tôt ou tard.

» Cessez donc de vous tourmenter, car si je ne meurs pas, je dois être tué.

» Je veux vaincre tous les rois qui déjà sont à mes genoux, craignant les coups de mon bras redoutable.

» Les tigres et les lions mêmes me sont soumis.

» Les coursiers restent mornes, comme s'ils avaient perdu leurs maîtres.

» Je suis fils d'une femme au front noir, aux jambes d'autruche, aux cheveux semblables aux grains de poivre.

» O vous qui revenez de la tribu, que s'y passe-t-il?

» Portez mes saluts à celle dont l'amour m'a préservé de la mort.

» Mes ennemis désirent mon humiliation; sort cruel! mon abaissement fait leur triomphe.

» Dites-leur que leur esclave déplore leur éloignement pour lui.

» Si vos lois vous permettent de me tuer, satisfaites votre désir; personne ne vous demandera compte de mon sang. »

Antar s'étant précipité au milieu de l'ennemi, disparut aux yeux des siens qui, craignant pour sa vie,

[1] Mère d'Antar.

se disposaient à lui porter secours; lorsqu'il reparut tenant la tête du chef des ennemis; il dit les vers suivants:

« Si je ne désaltère pas mon sabre dans le sang de l'ennemi, s'il ne découle pas de son tranchant, que mes yeux ne goûtent aucun repos, même en renonçant au bonheur de voir Ablla dans mes songes.

» Je suis plus actif que la mort même, car je brûle de détruire ceux qu'elle consentirait à attendre.

» La mort, en voyant mes exploits, doit respecter ma personne. Les bras des Bédouins seront courts contre moi, le plus redoutable des guerriers; moi, le lion en fureur; moi, dont le glaive et la lance rendent aux âmes leur liberté.

» Quand j'apercevrai la mort, je lui ferai un turban de mon sabre, dont le sang relève l'éclat.

» Je suis le lion qui protége tout ce qui lui appartient.

» Mes actions iront à l'immortalité.

» Mon teint noir devient blanc quand l'ardeur du combat vient embraser mon cœur; mon amour devient extrême, la persuasion alors n'a plus d'empire sur moi.

» Que mon voisin soit toujours triomphant, mon ennemi humilié, craintif et sans asile.

» Par le Tout-Puissant qui a créé les sept cieux et qui connaît l'avenir, je ne cesserai de combattre jusqu'à la destruction de mon ennemi, moi, le lion de la terre, toujours prêt à la guerre.

» Mon refuge est dans la poussière du champ de bataille.

» J'ai fait fuir les guerriers ennemis, en jetant à terre le cadavre de leur chef.

» Voyez son sang qui découle de mon sabre.

» O Beni-Abess ! préparez vos triomphes et glorifiez-vous d'un nègre qui a un trône dans les cieux.

» Demandez mon nom aux sabres et aux lances, ils vous diront que je m'appelle Antar [1]. »

Le père d'Ablla, ne voulant pas donner sa fille à Antar, avait quitté la tribu pendant son absence. A son retour, ce héros ne trouvant plus sa cousine, dit les vers suivants :

« Comment nier l'amour que je porte à Ablla, quand mes larmes témoignent de la douleur que me cause son absence ? Loin d'elle, le feu qui me dévore devient chaque jour plus ardent ; je ne saurais cacher des souffrances qui se renouvellent sans cesse.

» Ma patience diminue pendant que mon désir de la revoir augmente.

» A Dieu seul je me plains de la tyrannie de mon oncle, puisque personne ne me vient en aide.

» Mes amis, l'amour me tue, moi, si fort, si redoutable.

» O fille de Mallek, je défends le sommeil à mon corps fatigué ; pourrait-il d'ailleurs s'y livrer sur un lit de braise ?

» Je pleure tant, que les oiseaux mêmes connaîtront ma douleur, et pleureront avec moi.

» Je baise la terre où vous étiez ; peut-être sa fraîcheur éteindra-t-elle le feu de mon cœur.

» O belle Ablla, mon esprit et mon cœur sont égarés pendant que vos troupeaux restent en sûreté sous ma garde.

[1] Courageux.

» Ayez pitié de mon triste état : je vous serai fidèle jusqu'à l'éternité.

» En vain mes rivaux se réjouissent, mon corps ne goûtera aucun repos. »

FRAGMENTS

DE

POÉSIES ARABES.

Un calife étant à la chasse, s'égara après avoir perdu sa suite, et arriva près d'une source où trois jeunes filles de Bédouins étaient à puiser de l'eau ; leur ayant demandé à boire, toutes trois s'empressèrent de lui en présenter. Charmé de leur obligeance, le calife voulut les en récompenser ; mais, se trouvant sans argent, il cassa plusieurs de ses flèches, qui étaient d'or, et leur en distribua les morceaux. Chacune lui fit ses remercîments en vers.

La première dit :

« Si vos flèches sont d'or, c'est pour montrer de la générosité, même envers l'ennemi. Vous donnez ainsi aux blessés les moyens de se faire traiter, et aux morts ceux de payer leurs funérailles. »

La seconde dit :

« Dans les combats, votre main trop ouverte étend ses largesses jusque sur vos ennemis ; vos flèches sont d'un métal précieux pour prouver que la guerre ne vous empêche pas de donner. »

La troisième dit :

« Aux jours du combat, il jette aux ennemis des flèches d'or pour que les blessés soient à l'abri de l'abandon et que les morts achètent leurs suaires. »

Un Arabe, ayant fait rougir une jeune fille en la regardant, lui dit :

« Mes regards ont semé des roses sur vos joues ; pourquoi me défendre de les cueillir? la loi permet à celui qui plante de récolter. »

Tanbé-Eben-Homager a fait un grand nombre de vers pour son amie, Lailla-el-Akeatial, entre autres ceux qui suivent :

« Après ma mort, si Lailla-el-Akeatial venait au lieu où je reposerai m'adresser la parole, pour lui répondre ma voix franchirait la terre et les pierres qui me recouvriront, ou l'écho de ma tombe lui-même se ferait entendre. »

La passion de Tanbé était si violente qu'il en mou-

rut. Quelque temps après, Lailla s'étant mariée, passait, non loin du tombeau de Tanbé, accompagnée de son mari, qui lui dit d'aller parler à ce fou pour voir s'il lui répondrait ainsi qu'il l'avait annoncé dans ses vers. Comme elle voulait s'en excuser, son mari lui en donna l'ordre avec colère. Forcée d'obéir, elle tourna la tête de son chameau vers le tombeau, et en arrivant elle s'écria : Tanbé, êtes-vous là ?

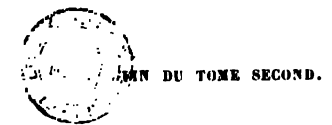
A ces mots, un grand oiseau prit son vol d'un buisson voisin et effraya le chameau, qui, bondissant, jeta Lailla par terre. Elle se tua en tombant, et fut enterrée près de Tanbé.

Ehnassondi m'a dit :

« Je vous ai connu versant des larmes de sang, tant était grande votre constance ; pourquoi ces larmes sont-elles devenues blanches ? »

J'ai répondu :

« Ce n'est de ma part ni oubli, ni infidélité, mais à force de pleurer le temps a blanchi mes larmes. »



FIN DU TOME SECOND.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ BELGE

DE LIBRAIRIE, ETC.

LAMARTINE. OEuvres poétiques. 4 vol. in-18.

— Méditations poétiques et nouvelles Méditations poétiques. 1 vol. in-18.

Harmonies poétiques et religieuses. 1 vol. in-18.

— Jocelyn. 2 vol. in-18.

OEuvres diverses. 2 vol. in-18.

Chute d'un ange. 2 vol. in-18.

— Voyage en Orient. 4 vol. in-18.







